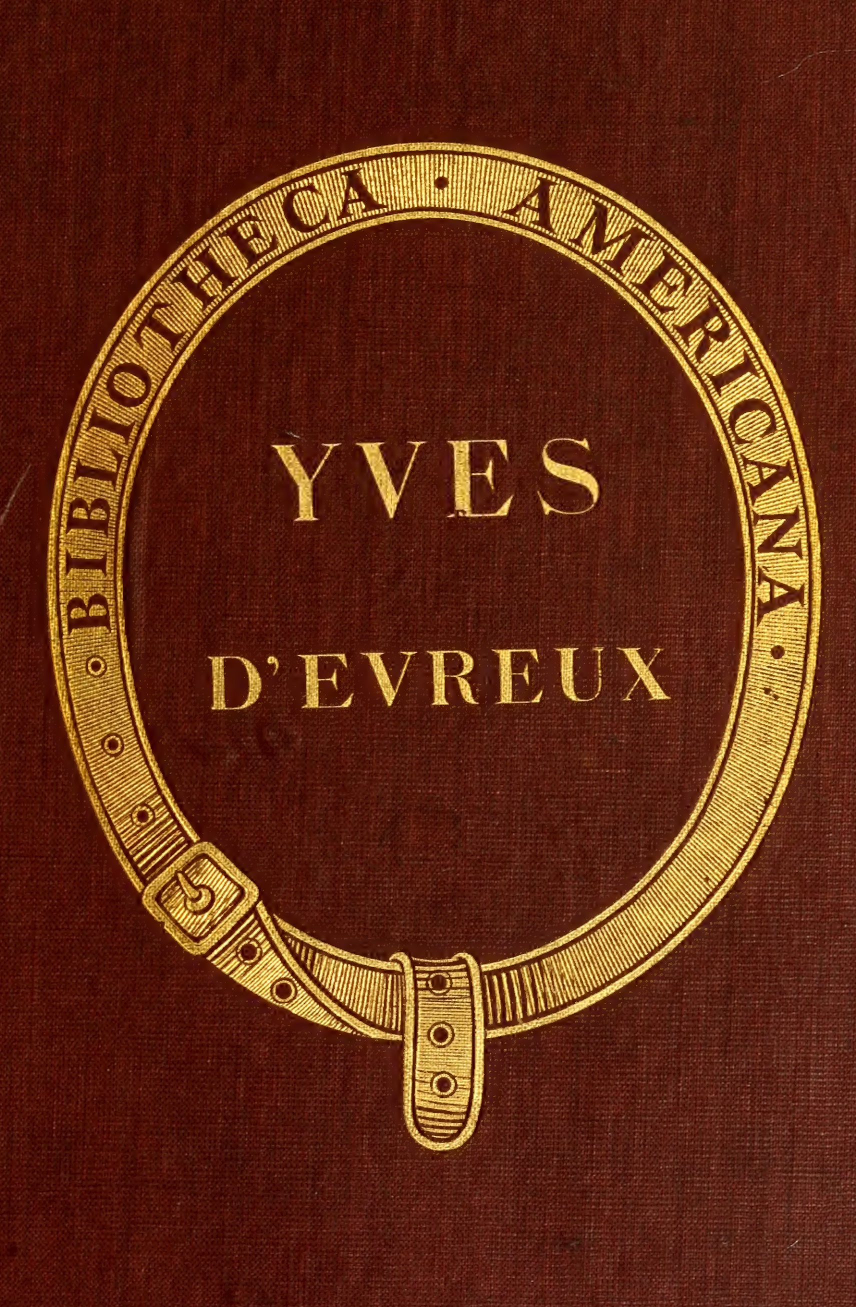

BIBLIOTHECA · AMERICANA ·
YVES
D'EVREUX

BIBLIOTHECA
AMERICANA

COLLECTION D'OUVRAGES

INÉDITS OU RARES

SUR

L'AMÉRIQUE.



LEIPZIG & PARIS,

LIBRAIRIE A. FRANCK

ALBERT L. HEROLD.

1864.

VOYAGE

DANS LE

NORD DU BRÉSIL

FAIT DURANT LES ANNÉES 1613 ET 1614

PAR LE

PÈRE YVES D'ÉVREUX.

PUBLIÉ D'APRÈS L'EXEMPLAIRE UNIQUE CONSERVÉ
A LA BIBLIOTHÈQUE IMPÉRIALE DE PARIS.

AVEC UNE INTRODUCTION ET DES NOTES

PAR

M. FERDINAND DENIS,
conservateur à la bibliothèque sainte Geneviève.

LEIPZIG & PARIS,
LIBRAIRIE A. FRANCK
ALBERT L. HEROLD.
1864.

Le P. Yves d'Evreux

et les premières missions du Maranham.

Au temps de Louis XIII, le magnifique couvent des capucins de la rue St. Honoré comptait parmi ses moines deux religieux portant le même nom: Le P. Yves de Paris et le P. Yves d'Evreux. Le premier, ancien avocat, beau diseur, ardent à la dispute, imbu des idées de son siècle jouissait par la ville d'une haute réputation; et les biographies modernes constatent encore son éclat effacé; le second, ami secret de l'étude, plus ami de l'humanité, esprit observateur, âme passionnée pour les beautés de la nature, prêt à marcher où l'appelait son zèle, mais ne faisant nul cas de la curiosité que pouvait exciter sa personne fut complétement oublié et oublié de telle sorte, que malgré un mérite reconnu deux cent cinquante ans ont passé sur son humble tombe sans qu'une voix amie ait appelé l'attention sur lui.

Pour qu'il fût fait mention de ce moine obscur, il a fallu deux choses, sur lesquelles on ne devait pas compter au temps où il vivait; la transformation en un puissant Empire des déserts qu'il avait parcourus; et l'amour passionné de certains vieux livres, qu'on réhabilite avec raison, parceque seuls, ils

retracent des faits sans la connaissance desquels, la civilisation, croissante de certains pays, marcherait dans l'ignorance de ses origines.

Le grand couvent de Paris, renfermait alors bien des hommes condamnés à un injuste oubli. Fondé en 1575, par Catherine de Médicis [1]), il avait acquis en peu de temps une renommée de science théologique, de zèle charitable dans les épidémies et d'abnégation; qu'il conserva à peu près intacte durant tout le dix-septième siècle. C'était là que le parti favorable aux religieux cloîtrés recrutait les esprits actifs qu'il opposait à l'évêque de Belley. C'était sur ces vastes terrains, possédés naguère par la maison de la Trémouille que s'élevait cette immense officine, bien connue du corps médical de Paris, où les habitués de la cour, aussi bien que les plus humbles bourgeois, venaient se munir de médicaments difficiles à se procurer autre part, ou qu'on préparait avec une incurie étrange dans les autres quartiers de l'immense cité [2]). Mais disons le promptement ce n'était pas la science incontestée alors de ces religieux, ni les résultats positifs de leur administration soigneuse, ni même les bienfaits journaliers, par lesquels ils se rendaient utiles aux classes nécessiteuses, qui leur valaient le crédit universel dont ils jouissaient dans Paris, ils le devaient surtout aux conversions éclatantes, dont le grand monastère de la rue St. Honoré avait été tout récemment le théâtre. C'était dans ce couvent, qu'un des plus grands seigneurs du dernier règne, le comte du Bouchage, plus connu sous le nom du P. Ange de

---

1) L'ordonnance qui constitue définitivement le monastère est du 28 novembre. Ce lieu de retraite avait été concédé l'année précédente par Catherine de Médicis, à des capucins venus d'Italie; la donation fut confirmée par Henri III le 24 septembre 1574. Voy. Boverio, Annali di Frati minori.

2) Le *Mercure Galant* renferme une vue très curieuse de la vaste apothicairerie de ce couvent.

Joyeuse, était venu renoncer au faste de la cour, et s'était démis volontairement de ses charges militaires, pour vivre dans la plus étroite pauvreté. C'était dans ce sombre asile qu'un des rejetons les plus illustres de la famille de Pembroke, avait abjuré le Calvinisme et, renonçant à la plus brillante existence, avait accepté les humbles fonctions qui dès la première année du siècle, il est vrai, s'étaient échangées pour lui contre les dignités de l'ordre, et l'avaient mis à même de poursuivre sans relâche, la mission qu'il s'était volontairement imposée.

Il nous serait facile de multiplier ici les noms célèbres, et d'étonner peut-être, en mettant en relief ceux qu'on a si complétement oubliés; pour être bref, nous nous maintiendrons strictement dans notre sujet [1]).

Le P. Yves d'Evreux et le P. Yves de Paris apparurent comme nous l'avons dit, à peu près vers la même époque; mais la renommée toujours croissante de l'un, éclipsa complétement le souvenir bien fugitif que l'autre avait laissé et de bons esprits ont pu même un moment les confondre. Ils eurent cependant, il faut le répéter, une destinée bien différente. Yves d'Evreux, nous l'avons dit, s'éloignait en général du bruit politique, et ne se mêlait aux luttes du siècle que pour soulever quelque point de doctrine religieuse; le second, infiniment plus jeune dans l'ordre que son homonyme, toujours prêt à prendre part aux combats que les ordres réguliers soutenaient parfois contre le pouvoir ecclésiastique, s'était acquis par cela même une immense renommée, dont se glorifiait le monastère. On le regardait comme un éloquent orateur et comme l'un des hommes les plus diserts de son temps. L'hyperbole de l'éloge monasti-

1) Dès l'année 1617, on ne comptait pas moins de 655 religieux dans les deux custodes de Paris et de Rouen, il y avait parmi eux 209 clercs. Vers 1685, il y avait en France 5681 capucins.

que, va même jusqu'à le considérer comme la tête la plus forte qu'eut encore produite son ordre. Ce fut donc lui qui occupa uniquement ses supérieurs, lui dont les livres multiples, écrits surtout en latin, furent opposés victorieusement aux écrits violents lancés contre les ordres mendiants. Il avait gardé de son ancien état d'avocat, la faconde embrouillée de l'époque, il se mêlait en outre d'astrologie judiciaire, on lui attribuait en un mot le *fatum mundi*, livre absurde, mais qui pendant un temps s'était emparé des esprits. Déclaré à l'unanimité l'oracle de son couvent, on n'eut pas même un moment l'idée de joindre dans un commun souvenir, un religieux qui s'appelait comme lui et qui ne savait que faire le sacrifice de son existence, pour amener quelques âmes à Dieu! Qu'eut fait notre humble amant de la nature, devant ce personnage glorieux, devant ce *phénix* des théologiens français, comme on se plait à le nommer [1])?

---

1) Nous n'inventons rien: l'un de ses plus ardents admirateurs, capucin comme lui, il est vrai, parle de sa personne en ces termes: *Tantarum segete scientiarum, factus est dives ut Galliae Phoenix hac nostra aetate communiter sit appelatus.* Voy. le vaste répertoire de Denis de Gênes. *Bibliotheca scriptorum ordinis minorum Sancti Francisci capucinorum.* Wadding, plus modéré, se contente d'appeler Yves de Paris *egregius concinnator, insignis Capuccinus.* L'auteur anonyme des éloges mss. des capucins de la ville de Paris, met moins de bornes à son enthousiasme: „La nature a semblé vouloir s'épuiser pour donner à ce grand personnage tout ce qu'elle pouvait lui donner avec abondance de grandeur de plus rare et de plus surprenant!“ Né en 1590, Yves de Paris prit l'habit religieux le 27 septembre 1620, six ans après le retour d'Yves d'Evreux revenant malade du Brésil: il mourut le 14 octobre 1678. Ce religieux a fait imprimer 28 ouvrages, dont nous reproduirons ici les titres principaux en suivant l'ordre chronologique de leur publication: *Les heureux succès de la piété ou les triomphes de la vie religieuse sur le monde et l'hérésie*, 4me édit. Paris, 1634, 2 vols. in-12. — *De l'indifférence*, 2me édit. Paris, 1640, in-8. — *La théologie naturelle.* Paris, 1640—1643, 4 T. in-4. — *Astrologiae novae methodus et fatum universi observatum. a Franc. Allaeo Arabe christiano.* Paris, 1654. C'est ce livre, que le hardi et crédule capucin craignit cependant de publier sous son nom

Mais qui songe maintenant au P. Yves de Paris? Qui s'intéresse même aux discussions dont la véhémence, excita autour de lui une admiration si vive? Remettons ici les hommes aussi bien que les faits à la place qu'ils doivent occuper réellement. Yves d'Evreux a su contempler dans sa grandeur primitive une terre exubérante de vie et de jeunesse, deux siècles d'oubli ont passé sur son oeuvre et il brille aujourd'hui, jeune, plein de grâce, à côté de Lery, de Fernand Cardim, d'Anchieta, de toutes ces âmes privilégiées, qui unissaient la faculté de l'observation au sentiment exquis des beautés de la nature, et qui ont salué, poètes inconnus, l'aurore d'un grand Empire.

Yves d'Evreux, il le faut dire avec regret, a eu la destinée de presque tous les historiens primitifs du nouveau monde; sa biographie quelque peu développée reste à faire: malgré les plus minutieuses recherches multipliées en ces derniers temps, au-delà de ce que l'on pourrait supposer, nous connaissons à peine les circonstances les plus importantes de sa vie; on ne saurait même rien de positif à ce sujet, sans quelques notes glanées çà et là, dans les archives des vieux couvents. Comme son oeuvre, son histoire réelle s'est éteinte dans tous les souvenirs. Les écrivains de son ordre pensent en avoir dit

---

et qu'on désignait sous le nom de *Fatum mundi*. — *Jus naturale rebus creatis a Deo constitutum*, etc. etc. Parisiis, 1658. in-fol. — Le *Fatum mundi* fut réimprimé en 1658, et l'année d'après parut l'ouvrage suivant: *Dissertatio de libro praecedenti ad amplissimos viros senatus Britanniae Armoricae*. Parisiis, 1659, in-fol. — *Digestum sapientiae in quo habetur scientiarum omnium rerum divinarum et humanarum nexus*, etc. etc. 1654—1659, 3 vols. in-fol., réimp. avec des additions en 1661. — *Le Magistrat Chrétien mis en ordre par le P. Yves, son neveu*. Paris, 1688, in-12. — *Les fausses opinions du monde*. Paris, 1688, in-12. etc. etc. — On voit qu'il n'y a nulle analogie d'études entre les deux capucins homonymes. L'un des ouvrages du P. Yves de Paris fut brûlé de la main du bourreau.

assez sur lui, lorsqu'ils ont rappelé qu'il vivait au dix-septième siècle, qu'il fut zélé missionnaire, et qu'il fit un livre, continuation obligée du voyage de son compagnon, le P. Claude: ils oublient même de rappeler qu'il vécut deux ans parmi les indiens, où celui-ci ne fit qu'un séjour de quatre mois.

Selon les inductions qu'on peut tirer d'un livret ms. conservé à la bibliothèque mazarine, opuscule plein de dates précises, consacrées aux capucins du couvent de la rue St. Honoré, notre missionnaire devait être né vers 1577. Son surnom indique bien certainement la ville dont il est originaire, mais nous ne savons pas même le nom qu'il aurait dû porter dans le siècle, comme on disait alors. Sous ce rapport, les amateurs de vieux voyages ont été beaucoup plus favorisés à l'égard de son compagnon le P. Claude, qu'on sait avoir appartenu à une excellente famille d'Abbeville, celle des Foullon [1]). Ce qu'il y a de bien certain, c'est que les parents du père Yves lui firent faire des études excellentes, et que les professeurs auxquels on le confia ne se contentèrent pas de lui enseigner le latin, mais qu'ils lui apprirent le grec et même l'hébreu et qu'ils surent lui inspirer ce goût littéraire, sans lequel il n'y a pas d'habile écrivain. Ce fut au couvent de Rouen qu'il fit son noviciat; il y entra le 18 août 1595; le doute le plus léger ne saurait exister à ce sujet [2]). Après avoir pris l'habit dans cette maison, il y demeura probablement pendant quelques années et dut prêcher dans la plupart des villes de la haute Normandie. Il est également probable qu'alors il se trouva en rapport d'études et de ministère avec le

---

1) Et non Sylvère, comme l'a dit par mégarde dans la biographie, le vénérable Eyriès. (Voy. à ce sujet M. Prarond, *Les hommes utiles de l'Arrondissement d'Abbeville.* 1858, in-8.)

2) Voy. le ms. de la bibliothèque mazarine déjà cité, il porte au titre: *Annales des R. P. Capucins de la province de Paris, la mer et la source de toutes celles de ça les monts.* No. 2879, pet. in-4.

jeune François de Bourdemare, né comme lui normand, comme lui prédicateur dans sa province et destiné plus tard à lui succéder dans la mission du Maranham [1]).

Distingué bientôt par ses supérieurs, et portant déjà le titre de prédicateur, qu'on n'accordait qu'aux religieux d'élite, le P. Yves fut désigné pour remplir les fonctions de gardien du couvent de Montfort. Malheureusement, les documents que nous avons sous les yeux et qui constatent ce fait, ne désignent pas d'une autre façon, la ville dans laquelle dut s'écouler la plus grande partie de la jeunesse studieuse de notre bon missionnaire. Il y a en France plus de treize localités portant ce nom, et il ne nous est point possible de dire d'une façon absolue, où notre voyageur s'affermit dans sa carrière religieuse. Dès les premières années du siècle, il change néanmoins de résidence, et nous le retrouvons au grand couvent de la rue St. Honoré, vers le milieu de l'an 1611, à l'époque où le P. Léonard de Paris était encore provincial de l'ordre [2]), presque au moment où ce savant religieux allait être nommé par le pape supérieur des missions orientales.

Nous aurons occasion de signaler autre part, le mouvement politique, appliqué aux expéditions maritimes qui se manifesta parmi nous, vers le milieu du XVIme siècle, et qui tenta de faire participer

---

1) François de Bourdemare ou Boudemard, né à Rouen, avait quitté la province, où sa famille jouissait du plus grand crédit, pour se faire capucin à Orléans. Il entra comme novice au couvent de cette ville, le 2 octobre 1603, mais il est infiniment probable qu'il revint en Normandie, avant de faire partie du grand couvent de la rue St. Honoré.

2) Le P. Léonard, mourut à Paris, âgé de 72 ans, le 4 septembre 1640. Antoine Faure, son père, était conseiller au parlement de Paris. Le livre *des éloges historiques*, ms. de la bibliothèque impériale, le qualifie „du plus grand homme que la religion des capucins ait jamais eus et aura peut-être jamais.“ On le trouve de nouveau provincial de la rue St. Honoré en l'année 1615.

notre commerce aux avantages que l'Espagne et le Portugal s'étaient exclusivement réservés. Cinquante ans plus tard et tout en profitant des avantages acquis par les explorations des Verazano, des Cartier, des Roberval et de tant d'autres navigateurs qui avaient créé pour nous, ce qu'on appelait alors la *nouvelle France*, on tournait les regards vers les régions plus favorisées où l'on prétendait coloniser ce que l'on appelait avec amour la *France équinoxiale.* Il y avait eu déjà en 1555, une *France Antarctique*, qui, si elle n'avait porté ce nom qu'un moment, n'en avait pas moins acquis à nos marins les sympathies chaleureuses et dévouées des peuples indigènes dont les tribus nombreuses se partageaient alors le Brésil. Le mouvement protestant aidait partout à ces conquêtes paisibles, bien qu'il ne dût pas laisser de traces durables dans l'Amérique du sud, les réfugiés comme les missionnaires, soumettaient ces nations barbares [1]) dont les deux communions se disputaient la conversion. Sans parler ici de certaines prétentions des Navigateurs Dieppois, qui faisaient remonter leurs explorations premières des côtes du Maranham, à l'année 1524; sans mentionner même, les navigations d'Alphonse le Xaintongeois aux bouches de l'Amazone, dès 1542; il nous serait facile de prouver que vingt-cinq ans plus tard Henri IV concédait à un brave capitaine de la religion réformée, l'immense étendue de territoire vers lequel Yves d'Evreux devait se diriger, pour y évangéliser les sauvages, au sortir de sa paisible retraite de Montfort. Nous voyons en effet, Daniel de la Tousche, sieur de la

---

1) Voy. sur l'expédition protestante du sieur Villegagnon, les Relations circonstanciées *de Nicolas Barré*, de *Jean de Lery* et de l'Anonyme, reproduit par Crespin. Il est certain que les Calvinistes avaient établi leur prédominence dans la baie de Rio de Janeiro. On peut leur opposer les nombreux pamphlets auxquels donna lieu le chef de l'entreprise. La réunion de ces pièces satyriques fait partie des riches collections de la bibliothèque de l'Arsenal.

Ravardière en possession de ces concessions si vaguement définies grâce à des lettres patentes datées du mois de juillet 1605[1]). Nous acquérons la certitude même que deux ans plus tard, après avoir accompli deux voyages successifs dans le nord du Brésil, la Ravardière avait décidé les Tabajaras et les Tupinambas proprement dits à envoyer une sorte d'ambassade vers le roi très chrétien dans le but de solliciter sa protection contre les envahissements des Portugais. Cette mission indienne avait été sans résultat, mais la Ravardière n'en avait pas moins continué un séjour prolongé parmi ces peuples, et en 1610, ayant fait renouveler les anciennes concessions qui lui avaient été faites cinq ans auparavant, il s'était cru autorisé immédiatement après la mort de Henri IV, à former une association pour la colonisation définitive de ces régions abandonnées[2]).

---

1) Comme on le verra autre part et lors de la publication de la première partie du voyage, l'ancienne expédition de la Ravardière avait été précédée par celle de Riffault en 1594, et des Vaux, le compagnon de ce dernier, s'était immédiatement mis à la découverte du pays en se mêlant aux Indiens.

2) Nous croyons devoir reproduire ici le texte de cette concession renouvelée; le premier texte nous est resté inconnu. „Louis à tous ceulx qui les présentes verront salut. Le feu roy Henry le grand nostre très honoré seigneur et père, que dieu absolve, ayant par ses lettres patentes du mois de juillet 1605, constitué et estably le sieur de la Ravardière de la Touche, son lieutenant général en terre de l'Amérique, depuis la rivière des Amazones jusques à l'île de la Trinité, il auroit faict deux divers voyages aux Indes pour descouvrir les havres et rivières propres pour y aborder et y establir des Collonies, ce qui luy auroit si heureusement succeddé (sic) qu'estant arrivé en ces contrées, il auroit facilement disposé les habitans des isles de Maragnan et terre ferme adjacentes vues par luy, Topinamboux, Tabajares et autres à rechercher nostre protection et se ranger soubz nostre authorité, tant par sa généreuse et sage conduitte et par l'affection et inclination naturelle qui se rencontrent en ces peuples envers la nation françoyse, laquelle ils avoient assez faict cognoistre par l'envoy qu'ils firent de leurs ambassadeurs, qui moururent sytost qu'ils furent arrivez au port de Cancalle, et dont nous aurions encore receu de pareilles asseurances, par les relations qui nous en furent faictes par le

Ce n'avait pas été toutefois aux hommes de son parti religieux, que la Ravardière s'était adressé pour mener à bien cette vaste entreprise, il était au contraire entré sans hésitation en pourparler avec de fervents catholiques dont la loyauté lui était parfaitement connue, l'amiral François de Razilly, l'une des vieilles gloires de la France, et Nicolas de Harlay, l'une de ses sommités financières, étaient devenus ses associés pour l'exploitation de son privilége. Nous ne connaissons pas dans tout le XVIIme siècle de transaction consentie entre catholiques et protestants qui manifestât à un plus haut degré que celle-ci, la probité unie au désintéressement: C'était en réalité, une entreprise digne du concours de ce père Yves d'Evreux; dont tout nous atteste la droiture et la sincérité.

Le titre de lieutenant du Roy, avait été dévolu sans contestation à Razilly; celui-ci s'était réservé en même temps toute liberté d'action, et n'avait pas cessé de faire prévaloir les prérogatives de la communion qu'il professait. Partout où il se présenterait sur ces plages, la croix allait être plantée solennellement. Des missionnaires catholiques devait être emmenés d'Europe pour prêcher la foi aux Indiens. Ces conventions reçurent en effet une exécution si ponctuelle, qu'on ne trouve pas un seul passage, soit dans Claude d'Abbeville, soit dans Yves d'Evreux, qui laisse soupçonner, le moindre dissentiment se manifestant parmi les chefs de l'expédition.

---

sieur de la Ravardière, ce qui nous auroit depuis donné occasion de luy faire expédier nos lettres patentes du mois d'octobre mil six cent dix pour retourner de rechef aux dits pays, continuer ses progrez ainsi qu'il auroit faict et y auroit demeuré deux ans et demy sans trouble, et dix-huit mois tant en guerre qu'en tresve avec les Portugais, etc. etc.“ Nous avons réservé à dessein pour la publication prochaine du livre de Claude d'Abbeville dont celui-ci est le complément, tous les détails politiques qui regardent l'expédition nous réservons également pour cette partie de la collection les détails biographiques sur les Razilly, sur la Ravardière et sur de Pézieux.

Fort du crédit dont il jouissait depuis longtemps à la cour, aidé d'ailleurs par les secours pécuniaires, d'une importance réelle qu'il avait tirés de son association avec Nicolas de Harlay, seigneur de Sancy, baron de Molle et de Gros bois, l'amiral de Razilly était parvenu rapidement au but qu'il s'était proposé, en intéressant la Régente au succès d'une entreprise, approuvée d'ailleurs précédemment par Henri IV. Sur sa demande, Marie de Médicis, écrivit au P. Léonard, qui gouvernait alors le grand couvent des capucins de la rue St. Honoré, et lui demanda en réclamant ses prières, quatre religieux, destinés à fonder un couvent de l'ordre dans l'île de Maragnan. Il faut bien le dire, le nord du Brésil qui offre aujourd'hui toutes les ressources de la civilisation, apparaissait alors, même aux plus doctes de l'université de Paris, comme une région vouée à toutes les horreurs de la vie sauvage, et dont les cosmographes, quand ils s'en occupaient, exagéraient à dessein la barbarie, laissant d'ailleurs à l'imagination le champ complétement libre, et ne marquant aucune délimitation exacte; sur ces cartes informes, où Raleigh se plaisait naguère à évoquer tous les monstres du monde antique.

Il n'y eut cependant pas un seul moment d'hésitation parmi ces religieux, lorsque le provincial eut fait lecture de la missive royale à l'heure où ils se trouvaient tous rassemblés dans le vaste réfectoire du monastère: quarante d'entre eux voulurent être choisis pour faire partie de cette périlleuse entreprise, et les documents officiels que nous avons sous les yeux, nous font connaître même l'espèce d'enthousiasme qui s'empara du couvent tout entier quand on connut la teneur du message des Tuileries. La plupart des pères du couvent s'offrirent dans un élan spontané pour desservir la mission nouvelle: le zèle des plus ardents dut être réprimé et le P. Léonard, d'accord avec le définiteur de l'ordre déclara

aussitôt, qu'on se maintiendrait strictement dans le choix des quatre religieux demandés.

Voici la liste de ces noms, dans l'ordre qu'ils devaient garder entre eux, et les rares historiens qui les mentionnent, se seraient évité quelques erreurs, si comme nous, ils avaient consulté les archives du couvent:

Le très vénérable père Yves d'Evreux, supérieur [1]).

Le T. V. Claude d'Abbeville.

Le T. V. P. Arcène (sic) de Paris.

Le T. V. Ambroise d'Amiens.

Les religieux choisis parmi leurs frères, s'étaient prosternés à genoux devant le P. Léonard, pour le remercier humblement de l'honneur auquel ils se trouvaient appelés; il leur fut annoncé que le voyage serait prochain: Dès l'heure même ils étaient prêts.

Il n'y a nul doute, on le voit, sur la qualité du religieux auquel devait être confiée la direction des missions du Maranham. On a donc quelque peine à comprendre, pourquoi l'ancien gouverneur de la province, Berredo, qui fait autorité au Brésil, accorde le titre de supérieur à Claude d'Abbeville; dont la nomination dans le mouvement hiérarchique suit seulement celle du digne missionnaire appelé à diriger ses travaux. Il fallait certainement que, le P. Yves eut acquis déjà dans l'ordre une renommée incontestable, pour qu'on le préférât aux trois religieux qui venaient de lui être adjoints. Tous trois ils étaient prêtres; comme lui, ils ont donné la preuve qu'ils possédaient une instruction solide, et le troisième

---

1) On peut lire tout au long la lettre d'Obédience qui fut accordée au P. Yves dans la Chronologie historique des Capucins de la ville de Paris, p. 193, elle est en date du 27 août 1611, et commence ainsi: „*Venerando in Christo Patri Yvoni Ebroiensi predicatori ordinis fratrum minorum Sancti Francisci Capucinorum, frater Leonardus parisiensis ejusdem ordinis in Provincia parisiensi licet immeritus salutem in domino, in eo qui est nostra salus.*“

d'entre eux, déjà fort avancé dans sa carrière, avait été à diverses reprises revêtu de certains emplois honorables qui attestaient la considération dont il jouissait auprès de ses supérieurs. Le P. Ambroise s'était d'ailleurs voué avec ardeur à toutes les oeuvres de charité, durant les années calamiteuses qui avaient pesé sur la fin du siècle, et sa bonté active était si connue, ses prédications ferventes étaient si bien accueillies par le peuple; qu'on l'avait surnommé l'*Apôtre de la France* [1]).

Les lettres d'Obédience délivrées au P. Yves d'Evreux par ses supérieurs sont datées du 12 août 1611, et lui ordonnent d'aller s'embarquer à Cancale, où il sera reçu à bord du vaisseau amiral commandé par le lieutenant du roi Razilly.

Le récit détaillé de la longue navigation qui devait conduire les missionnaires au Brésil, la séparation forcée de la flottille, les péripéties de ce voyage, qui dura près de cinq mois, et qui s'effectue aujourd'hui à jour fixe en moins de 25 jours; tout cela a été dit en termes précis et excellents par Claude d'Abbeville, dans la première partie de la narration et nous ne saurions le répéter ici. Ce que

---

1) Ses restes reposent au Brésil: ce fut le seul des quatre missionnaires qui ne revit pas l'Europe. Le P. Ambroise d'Amiens, avait fait d'excellentes études, et avait même brillé en Sorbonne, il allait prendre sa licence, pour se vouer à la magistrature ou simplement au barreau, lorsqu'il se décida en 1575 à entrer chez les Capucins; c'était un des premiers frères qui eussent habité le couvent de la rue St. Honoré et il y avait rempli à diverses reprises l'office de gardien. Il faut placer entre les années 1584 et 1586, l'époque des courageux dévouements, où il brava les horreurs de la contagion pour secourir la population parisienne, qui lui décerna, le surnom sous lequel on le connaissait. L'âge déjà avancé auquel il était parvenu aurait dû le faire exclure du voyage, à l'issue duquel il succomba, mais il est certain qu'on ne put résister à ses instances et qu'il mit tout en oeuvre pour faire partie de la mission: il s'y rendit du reste d'une grande utilité. Voy. le ms. de la bibl. imp. intitulé: *Eloges historiques de tous les grands hommes et de tous les illustres religieux de la province de Paris*, fonds St. Honoré.

nous pouvons affirmer c'est que le P. Yves n'eut pas seulement à supporter les désagréments d'un voyage maritime, dont nous ne saurions guère nous représenter maintenant les difficultés, mais qu'aux soucis d'une installation déplorable, vinrent se joindre encore bien des fatigues imprévues et, une fois à terre, bien des douleurs poignantes; telles que celles que lui fit ressentir par exemple, la mort du digne P. Ambroise, puis les vives attaques d'une maladie, qui se renouvela jusqu'à son départ, et auxquelles il faillit succomber. Tout cela a été raconté, simplement, dignement, par le zélé missionnaire beaucoup mieux que nous ne saurions le faire ici.

Ce qu'il ne dit pas, le pauvre moine dont l'exquise sensibilité et la résignation touchante se montrent en tant d'occasions, c'est le chagrin qu'il dut ressentir, quand il vit que le courage imprévoyant de M. de Pézieux, n'avait eu pour résultat que la mort déplorable de cet ami, sans que la vaillance de M. de la Ravardière en put tirer nul avantage pour le maintien de la colonie; ce qu'il n'a pu nous raconter, c'est sa déchéance des fonctions de supérieur de la mission, qu'il dut apprendre avant même le triomphe des armes de Jeronymo de Albuquerque et l'expulsion définitive des Français. Pour expliquer cette circonstance dont le digne religieux ne fait nulle mention, il est indispensable de dire ici un mot de la situation administrative, dans laquelle se trouvait le grand couvent de la rue St. Honoré.

En 1614, le père Léonard, si renommé parmi ses frères, avait cessé d'être provincial et ne devait être promu de nouveau à ces hautes fonctions qu'à la fin de l'année 1615. C'était le très vénérable Honoré de Champigny qui l'avait remplacé [1]); et l'on vante à bon droit les améliorations de toute nature,

---

1) Le P. Honoré de Champigny mourut en odeur de sainteté dans le courant de 1621.

l'activité surtout dans la distribution des secours charitables, qui s'était introduite sous son gouvernement intérieur.

A cette époque, un religieux étranger, originaire de l'Ecosse, et appartenant à une grande famille, fixait sur lui les regards de ses frères et l'on peut dire aussi ceux de la cour de France, le P. Archange de Pembroke, avait remplacé en quelque sorte le P. Ange de Joyeuse. Nommé provincial en 1609, et n'ayant pas cessé depuis ce temps de remplir des emplois importants, le capucin écossais avait été nommé après le départ du P. Yves, directeur des missions, *dans les Indes orientales et occidentales.* Les raisons qui firent abandonner plus tard l'expédition du Maranham se taisaient alors ou pour mieux dire n'existaient pas; Archange de Pembroke résolut de se rendre lui-même au Brésil et de donner une impulsion considérable à la petite mission emmenée quelques mois auparavant par François de Razilly. Pour cela, il fit choix de onze religieux, sur le zèle desquels il devait compter, mais dont les noms sont restés dans l'oubli, et parmi lesquels se trouvait un historien, aujourd'hui complétement perdu, dont il nous a été impossible de retrouver la Relation malgré les recherches les plus persévérantes continuées durant plusieurs mois à Paris, à Rouen et à Madrid [1]).

---

1) L'indication de cet ouvrage nous a été conservée par Guibert et ne paraît ensuite dans aucune bibliographie spéciale. Bourdemare publia ses observations sous le titre de *Relatio de populis brasiliensibus.* Madrid, 1617, in-4. Léon Pinello parle du Fr. J. François de Burdemar (c'est l'orthographe dont il se sert), comme il parle d'Yves d'Evreux, probablement sur ouï-dire. Le livre des éloges affirme qu'il entreprit deux voyages en Amérique et qu'il vint mourir en qualité de *forestier* dans un couvent de son ordre, en Espagne, un an environ après la publication de son livre. Nous supposons que l'expression dont se sert ici le biographe est purement et simplement la francation du mot espagnol *forastero*, é tranger.

Le P. François de Bourdemare était du nombre de ces gentilshommes opulents, qui après avoir joui de toutes les superfluités de la fortune, éteignaient tout-à-coup dans un cloître ce que l'on appelait l'orgueil du siècle et les souvenirs mondains; veuf depuis quelques années, il avait abandonné ses richesses territoriales à son fils et il était venu ensevelir sa vie dans les monastères d'Orléans et de Rouen, d'où il était passé au couvent de la rue St. Honoré de Paris; là il donnait, dit-on, des preuves journalières d'une humilité qui dépassait de beaucoup à coup sûr, ce que l'on exigeait des membres de la communauté. Gentilhomme renommé naguère par son élégance, à cette époque de faste qui précéda le faste de Louis XIV, il ne portait plus que des vêtements rapiécés, il ajoutait encore par son abandon à la pauvreté de l'habit de capucin. Compléter le martyre, se vouer à la conversion des sauvages lui sembla la chose la plus naturelle et la plus enviable à la fois; cet homme dont la société avait été si recherchée, et dont l'instruction était si solide qu'il pouvait écrire un long ouvrage en latin, regarda comme un bienfait des définiteurs de l'ordre d'être envoyé dans une contrée à peu près déserte, où manquaient toutes les ressources de la vie; lui et Archange de Pembroke, dont la vie avait été plus brillante encore que la sienne s'embarquèrent le 28 mars 1614 avec dix autres moines, à bord du navire où commandait le brave de Pratz qui emmenait sur son navire 300 nouveaux colons et qui portait des secours à la Ravardière, dont on prévoyait sans doute à Paris, la situation difficile.

Comblés des dons de ces seigneurs de la cour de Louis XIII, avec lesquels ils se trouvaient naguère en relations journalières, charmés surtout de transmettre à l'humble couvent du Maranham, les beaux ornements auxquels la duchesse de Guise avait travaillé de ses propres mains; ils partirent au Hâvre, et l'on peut dire que pour l'époque leur

traversée fut une sorte de phénomène, ils ne mirent que deux mois et 15 jours pour parvenir à la côte nord du Brésil, mais une fois entrés dans la baie de Guaxanduba, ils apprirent en quel état déplorable, se trouvaient alors les affaires de la France dans ces contrées. Les missionnaires n'ignoraient point que leur institution les mettait pour ainsi dire à l'abri de ces revirements politiques, que le reste de l'expédition pouvait redouter (on ne pouvait les faire prisonniers par exemple); ils se rendirent en pompe au couvent de St. Louis, ils y portèrent les présents de la duchesse de Guise, mais ils n'y trouvèrent plus qu'un seul religieux, le P. Arsène de Paris [1]), et encore était-il accablé de maladies. Plus malade que son unique compagnon; sachant sans doute qu'il était remplacé dans son ministère, comme supérieur du monastère naissant, Yves d'Evreux s'était embarqué très probablement à bord d'un des navires qui avait accompagné l'escadre; les documents que nous avons sous les yeux disent qu'en ce moment, il se trouvait réduit à l'inaction par une complète paralysie, suite probable des fatigues auxquelles l'avaient contraint ses travaux journaliers dans le fort.

Pour expliquer l'invasion lente mais continue de cette triste maladie, il suffit de se représenter d'ailleurs ce qu'était en réalité à ce moment la ville naissante de San Luiz. Bien que cette riante capitale soit considérée aujourd'hui à bon droit comme une des villes les plus salubres de l'Empire Brésilien, elle

---

1) Le P. Arsène de Paris, ne tarda pas lui-même à quitter le Brésil, mais son zèle pour les missions n'était point diminué, par la triste issue des affaires du Maranham; il passa au Canada, et prêcha les Hurons, après avoir converti les Tupinambas. Il fut même supérieur des missions de l'Amérique du Nord durant cinq ans; il vint mourir dans le grand couvent de Paris le 20 juin 1645, il comptait 46 ans de religion. Il est infiniment probable qu'il eut pour successeur en Amérique le P. Ange de Luynes gardien de Noyon, que nous voyons commissaire et supérieur des missions du Canada en 1646.

surgissait à peine alors du sein des forêts; les miasmes délétères qui s'échappent toujours des lieux récemment défrichés, l'absence absolue de certains médicaments énergiques au moyen desquels on combat aujourd'hui victorieusement les influences paludéennes; tout concourt à expliquer, comment le P. Yves d'Evreux ne put attendre l'issue de la guerre commencée et dans quelle nécessité il se vit de regagner l'Europe, pour ne pas devenir le fardeau de la mission, après en avoir été l'agent le plus actif et le soutien le plus dévoué.

Rien ne nous a été raconté de la façon dont s'opéra son voyage, et nous ne savons pas même s'il se rendit à Paris, ou bien s'il alla demander un asile dans sa ville natale, au couvent de capucins [1]), que l'ordre y avait fondé quelques mois seulement après son départ. Les archives de la ville d'Evreux, se taisent absolument sur ce point et ne contiennent rien, qui ait trait à la mission brésilienne; il faut désormais attendre d'un hazard imprévu, des documents biographiques dont on ne peut pas même soupçonner l'existence.

L'historique de la seconde mission des capucins français au Maranham, complétement ignorée de Berredo et des autres écrivains portugais, ne nous laisse pas dans la même incertitude au sujet des missionnaires qui succédèrent à Yves d'Evreux et à ses compagnons [2]). Nous savons qu'arrivés dès le 15

1) Le couvent des capucins de la ville d'Evreux ne fut érigé qu'en l'année 1612 „à l'extrémité d'un faubourg de la ville du côté du midy, en partie par les soins et par la libéralité de Jean le Jau, alors grand pénitencier et vicaire général du diocèse.“ Voy. *Histoire civile et ecclésiastique du comté d'Evreux*, p. 365. M. l'abbé Lebeurier, dont on connait les lumières et le zèle archéologique, a bien voulu faire toutes les recherches nécessaires sur le point qui nous occupe ici, elles ont été complétement infructueuses.

2) Le ms. que nous avons sous les yeux et qui rend compte sommairement du voyage d'Archange de Pembroke ne laisse pas voir

juin devant la ville naissante, ils chantaient le *Te Deum* le 22 du même mois, dans le couvent rustique qu'avaient commencé à édifier leurs prédécesseurs; mais nous n'ignorons pas, non plus, qu'ils prévoyaient dès lors, la ruine de la mission.

Nous ne savons point quels furent les actes du P. Archange, au couvent de St. Louis; mais il est à peu près certain qu'il n'imita dans son zèle ni le P. Yves d'Evreux, ni le P. Arsène de Paris; nous voyons même que ses efforts échouèrent parceque la division s'était mise, „parmi les choses de la colonie et que cela s'accrut encore avec l'arrivée des Portugais, qui se rendirent maîtres du pays.“ Le pieux biographe dont la narration nous sert ici de guide, admet bien que le nouveau supérieur administra le baptême à 650 Indiens, mais il ajoute que sans doute ces pauvres sauvages ne restèrent pas longtemps fidèles à la religion qu'ils avaient embrassée et qu'ils retournèrent à leur idolâtrie; „le nombre des chrétiens sincère, ne s'élevant pas au-delà de soixante, auxquels il faut joindre une vingtaine d'enfants.“ Si l'on retrouvait une vie détaillée de l'aventureux moine écossais que signale le vieil écrivain de l'ordre, en la taxant de fort exagérée, on aurait probablement des renseignements plus détaillés sur sa mission en Amérique. Malheureusement ce livre, s'il existe dans quelque bibliothèque ignorée, est tout aussi rare que celui de François de Bourdemare et nous avons

---

assez clairement le nom de la localité qui reçut les missionnaires, pour que nous essayions de le reproduire, nous transcrivons néanmoins le récit du débarquement: „Quelques soldats allèrent à terre et trouvèrent divers obstacles qui ne nous pronostiquèrent rien de bon, c'estoit quelques Portugais et un prestre séculier, qui animoient les Indiens contre les François: il y eut de la batterie et nos soldats apprirent que les Portugais avoient dessein de s'emparer de la côte du Maragnan et y chasser les François, ce qui fit conjecturer à nos pères qu'ils n'y feroient pas grand fruict.“ *Ms. du fonds des capucins de la maison rue St. Honoré.*

échoué dans les recherches multipliées que nous en avons faites pour en offrir un extrait à nos lecteurs [1]).

Nous supposons toutefois, que le P. Archange de Pembroke, laissant plusieurs de ses missionnaires dans le couvent des capucins récemment édifié, effectua son retour en France, dès la fin de 1614 et qu'il fut ramené en Europe, par ce capitaine de Pratz, qui conduisait à Paris Gregorio Fragoso le propre neveu de Jeronymo de Albuquerque, chargé lui-même d'une mission diplomatique, qu'on allait discuter contradictoirement à Lisbonne. Rentré dans sa cellule du couvent de la rue St. Honoré, le P. Archange y oublia promptement le Brésil [2]), il se mêla aux affaires politiques de son temps, les dignités de l'ordre vinrent le trouver de nouveau et il vécut dans le grand monastère, jusqu'au moment où Richelieu atteignit à l'apogée de sa puissance [2]).

Les amateurs de vieux voyages, ceux qui scrutent encore avec intérêt les souvenirs épars dont il faudrait composer l'histoire plus glorieuse qu'on ne le suppose de nos colonies, ne s'arrêteront pas à ces détails, ils voudront savoir comment le Maranham échappa aux efforts courageux du brave La Ravardière. L'histoire générale du Brésil, publiée en ces

---

1) Forcé de nous renfermer dans un cadre limité, nous ne pouvons donner que sommairement le récit des événements qui amenèrent l'abandon du Maranham par les Français. Tout fut décidé le 21 novembre 1614 après la bataille où périt l'infortuné de Pézieux. Outre le grand mémoire publié au sujet de cette expédition par l'Académie des Sciences de Lisbonne, on trouvera les renseignements les plus étendus sur cette période de l'histoire du Maranham et sur ses missions par les Jésuites dans la vaste et précieuse publication du docteur A. J. de Mello Moraes. Elle est intitulée: *Corographia, Historica, Chronologica, Genealogica, nobiliaria e politica do emperio do Brasil.* (Voy. le T. 3, publ. en 1860.)

2) Sa mort est fixée dans les Obituaires de l'ordre, au 29 août 1632; c'est-à-dire en l'année où fut célébré le traité de Castelnaudary. Il y avait alors 47 ans qu'il était en religion on lui donne toujours la qualification de religieux écossais, mais en réalité il appartenait à une famille galloise.

derniers temps par l'exact Adolfo de Varnhagen, leur répondra avec plus de précision encore, que le poète lauréat Southey. C'est là qu'ils pourront voir comment des forces portugaises ayant été expédiées dès le mois d'octobre 1612 pour chasser les Français de leur nouvel établissement, dont la cour de Madrid prenait ombrage, le mois de mai 1613 ne s'était pas tout-à-fait écoulé que Jeronymo de Albuquerque partant du Ceará s'était déjà concerté avec Martim Soares, pour faire réussir l'expédition hérissée de difficultés dont il avait le commandement. Des renforts indispensables venus de Pernambuco sont mis à sa disposition et le 23 août le blocus de l'établissement français est commencé; le 19 novembre La Ravardière à la tête de deux cents fantassins et de 1500 Indiens attaque résolument ceux qui veulent le déloger de sa ville naissante; le brave de Pézieux succombe dans une tentative imprudente, pour n'avoir pas exécuté les ordres d'un chef plus expérimenté que lui. Les Portugais prennent à leur tour l'offensive et bientôt, malgré son habileté reconnue et sa valeur brillante, le chef de la nouvelle colonie se voit contraint de négocier un arrangement, qui renvoie devant les cours de Madrid et de Paris les parties belligérantes. Avant d'en venir à cette extrémité, La Ravardière a perdu cent hommes et a vu neuf des siens prisonniers. On peut dire que si sa résistance est celle d'un brave dont la renommée était faite, la conduite de ses rivaux à tout le caractère chevaleresque qu'on déployait alors si souvent dans les combats singuliers. Pourquoi faut-il, qu'après des conventions librement consenties, et quand le 3 novembre 1515, La Ravardière a remis solennellement le fort de San Luiz à Alexandre de Moura, un acte déloyal ternisse cette campagne noblement terminée. La Ravardière, en effet, quitte dès lors le Maranham et suit Alexandre de Moura à Pernambuco, mais c'est bientôt pour être dirigé

sur Lisbonne, où il subit au fort de Belem une captivité étroite qui ne dure pas moins de trois ans [1]).

On le voit par cet exposé sommaire, la ville de San Luiz, la capitale florissante d'une des provinces les plus riches du Brésil, est une cité d'origine absolument française; et la chambre municipale l'a heureusement si bien compris, qu'elle a récemment relevé de leur ruine les modestes édifices qui datent de cette époque: il y a là, à la fois, absence de patriotisme étroit et sentiment de bon goût. Mais revenons au livre charmant, dont nous devons surtout nous occuper, faisons connaître le sort bizarre qui l'attendait en France. Nous évoquerons ensuite avec le bon moine, quelques souvenirs dont peut se colorer la poésie.

Moins malheureux en apparence, que ce Jean de Lery qu'on a si bien caractérisé, en l'appelant le Montaigne des 'vieux voyageurs [2]), Yves d'Evreux n'avait pas vu son manuscrit égaré durant quinze ans, une mésaventure plus complète, plus absolue l'avait frappé. Expédié aux supérieurs de l'ordre, ce livre, qui complétait celui de Claude d'Abbeville

---

1) D'ordinaire les historiens taisent cette dernière circonstance; nous ne la voyons même rappelée sommairement et sans commentaires que dans la collection diplomatique (*le quadro elementar*) du vicomte de Santarem. La lettre autographe, qui constate la captivité de la Ravardière existe à la bibliothèque de la rue de Richelieu, où nous en avons pris connaissance. Elle contraste, il faut le dire, avec ce qui s'était passé un an auparavant, dans le camp de Jeronymo de Albuquerque. Cette lettre écrite d'un style fort modéré est adressée à M. de Puysieux. (Voy. fonds franç. No. 228—15, p. 197.)

2) Je me plais à rappeler ici une aimable expression du savant Auguste de St. Hilaire. Lery avait effectué comme on sait son voyage à Rio de Janeiro au temps de Villegagnon, c'est-à-dire en 1556. La première édition de ce récit charmant ne parut qu'en 1571. Notre Yves d'Evreux, qui a par le style tant de points de contact avec cet écrivain avait-il lu son livre? Nous ne voyons rien en lui, qui puisse faire conclure pour l'affirmative. Les éditions du Voyage de Lery, se multiplièrent cependant à tel point, qu'il y en eut une cinquième et dernière en 1611.

fut détruit avant son apparition. Imprimé chez François Huby dans les ateliers duquel s'était déjà éditée la relation de son compagnon, il avait été complétement lacéré. François Huby, nous le disons ici avec regret s'était en cette occasion laissé séduire et, oubliant les devoirs imposés à sa profession, n'avait pas craint de devenir l'instrument d'une préoccupation politique des plus mesquines. Selon toute probabilité, la raison qui faisait retenir La Ravardière au fort de Belem, conduisait les mains sacrilèges qui détruisaient rue St. Jacques, le volume précieux dans lequel on exposait avec une si admirable sincérité, les avantages que devait produire à la France l'expédition de 1613. Mais entre l'impression du voyage de Claude d'Abbeville et celle du livre qui en est la suite nécessaire, un événement d'une haute portée politique s'était produit. Le mariage d'une princesse espagnole avec Louis XIII encore enfant avait été définitivement résolu [1]; et tout un parti, dans la cour de France, avait un singulier intérêt à étouffer ce qui pouvait porter quelque ombrage à la maison d'Espagne. Les projets de conquête dans l'Amérique du sud, cessaient tout-à-coup de trouver des partisans. Dès lors même on dut employer tous les moyens pour faire oublier un projet de conquête, dont avec le temps l'Espagne s'était inquiétée: et la relation écrite d'un style si modéré, qui racontait simplement les incidents d'une mission lointaine, fut vouée à un complet anéantissement.

1) Ce projet d'une double alliance entre les deux couronnes, datait déjà de 1612, il fut annoncé officiellement le 25 mars, de la même année, et l'on sait qu'il ne s'effectua que trois ans plus tard. Le départ des missionnaires avait eu lieu déjà le 19 mars. Les fiançailles du roi de France avec l'infante ne préoccupaient pas encore les esprits comme ils les préoccupèrent par exemple en 1615. Tous les faits relatifs à l'alliance des deux royaumes, sont consignés longuement dans le livre suivant: *Inventaire général de l'histoire de France par Jean de Serre, commençant à Pharamond et finissant à Louis XIII.* Paris, Mathurin Henault, in-18. (Voy. le T. VIII.)

Au moment où cet acte arbitraire s'effectuait, un seul homme en France, porta un intérêt réel à l'oeuvre et à son auteur. François de Razilly n'était pas tombé heureusement dans la captivité qui paralysait tous les efforts de La Ravardière; on peut dire même qu'il n'avait pas perdu de vue, un seul moment, les avantages que son pays pouvait tirer d'une colonie dont il avait dirigé les premiers efforts. Sachant que le volume dû au père Yves d'Evreux allait être détruit complétement, bien qu'il fût imprimé dans son intégrité; il se transporta à l'imprimerie de Huby, pour s'y faire remettre un exemplaire du livre; soit qu'il n'eût pas mis assez de promptitude dans ses démarches, soit que la destruction de l'oeuvre fût commencée, les feuilles qu'il parvint à se faire délivrer, ou qu'un de ses agents se procura *par subtilz moyens*, ne purent être réunies sans qu'on eût à déplorer la perte de divers fragments; des lacunes assez importantes, ne permirent point d'en former un exemplaire complet. L'amiral fit imprimer sa protestation, autre part, sans aucun doute que dans les ateliers de la rue St. Jacques, il la joignit au livre qu'il fit relier magnifiquement aux armes de la maison de France, et il alla le porter, non pas à Marie de Médicis, l'ancienne protectrice de la colonie du Maranham, mais à Louis XIII. Le roi enfant s'était fort amusé l'année précédente des trois pauvres Sauvages Tupinambas, dont il avait été le parrain, ses souvenirs même étaient assez vifs, pour qu'il crayonnât de temps à autre les ornements grotesques dont nos brésiliens prétendaient s'embellir [1]); il lut peut-être quelques pages du beau volume que Razilly venait de lui offrir, mais à cela se borna sans doute, l'intérêt

1) On a pu voir, il y a quelques mois, chez un marchand de curiosités de la rue du petit Lion un dessin attribué à Louis XIII enfant et qui représentait bien évidemment la figure d'un Tupinamba ornée de peintures bizarres.

qu'il lui accorda. Richelieu n'était pas encore surintendant de sa marine, les projets de navigations lointaines sommeillaient à la cour pour bien des années. Le livre du P. Yves, accolé à celui du P. Claude, dont il était la suite, fut déposé sur les rayons de la bibliothèque et tout le monde l'y laissa dormir. Ce fut là au temps du digne Van-Praet, au début de l'année 1835, que l'auteur de cette notice eut le bonheur de le rencontrer. Il serait oiseux de raconter ici de quelle surprise fut frappé l'heureux découvreur à la lecture de ce récit aimable, si sincère dans ses moindres détails, si précieux par ses utiles renseignements. Pour faire comprendre sa valeur, il suffit de dire, que notre bon missionnaire était demeuré deux ans, où son vénérable compagnon n'avait vécu que quatre mois à peine. Yves d'Evreux figura dès lors dans une série d'articles, que publiait la Revue de Paris, sur *les vieux voyageurs français*, et certes il parut sans désavantage à côté de ce P. du Tertre, que Châteaubriand a nommé d'une façon si juste, le Bernardin de St. Pierre du dix-septième siècle.

Cet article, dont le moindre défaut sans doute était d'être trop peu développé forma en la même année une mince brochure publiée chez Techener et promptement épuisée. Yves d'Evreux ne fut plus dès lors complétement inconnu aux amateurs de vieux voyages, aux hommes de goût même, qui recherchent curieusement les écrivains oubliés, avant-coureurs du grand siècle. Préoccupé plus qu'on ne le croit en Europe de ses poétiques traditions et de ses gloires naissantes, le Brésil salua le nom du vieux voyageur et lui donna un rang parmi les hommes trop peu connus qu'on doit interroger sur ses origines. L'empereur D. Pedro, qu'on doit ranger parmi les bibliophiles les plus éclairés et dont on connait le goût pour les raretés bibliographiques, qui jettent quelque jour sur les antiquités de son vaste empire, en fit

faire une copie, son exemple fut imité! L'unique exemplaire de la bibliothèque impériale fut lu et relu; une phalange d'écrivains habiles et zélés qui ont exhumé du néant l'histoire de leur beau pays, l'appelèrent en témoignage de leurs assertions, Adolfo de Varnhagen, Pereira da Sylva, Lisboa, l'auteur du Timon, et en dernier lieu le savant Caetano da Sylva, le citèrent parmi les meilleures autorités qu'on pût invoquer sur les croyances indiennes et contribuèrent singulièrement à le faire sortir de son obscurité.

La France n'avait pas attendu ces témoignages d'estime pour assigner au P. Yves d'Evreux, la place qu'il méritait. Si Boucher de la Richarderie n'avait pas même prononcé son nom en rehaussant de tout son pouvoir celui de Claude d'Abbeville, M. Henri Ternaux Compans l'avait destiné à augmenter sa précieuse collection des voyageurs qui ont fait connaître l'ancienne Amérique. M. d'Avezac le cite avec honneur et fait ressortir ses qualités.

Tous ces témoignages d'admiration pour l'humble écrivain, qui sacrifia sans murmure son oeuvre, n'ont malheureusement pas eu pour résultat de faire sortir sa vie de l'obscurité qui la voile, et nous ne savons en vérité sur quelles autorités se fonde un savant bibliographe, quand il le fait vivre jusqu'en l'année 1650 [1]).

En présence d'un volumineux manuscrit de la

1) La plus grande obscurité règne en général sur la biographie de ces vieux voyageurs devenus tout-à-coup si importants au point de vue historique. Le vénérable Eyriès que nous citons parfois est bien peu fondé dans son assertion par exemple, lorsqu'il affirme que Claude d'Abbeville, poussa sa carrière jusqu'en 1632. Les mss. de la maison St. Honoré le font mourir à Rouen dès l'année 1616, après 23 ans de religion. Il n'est pas exact non plus de lui attribuer la vie de la bienheureuse Colette vierge de l'ordre de Ste. Claire. Ce livre parut en 1616 in-12 et en 1628 in-8; les initiales qu'il porte au titre auraient pu faire éviter cette méprise, peu importante, il est vrai. L'opuscule dont nous parlons se trouve à la bibliothèque de l'Arsenal, où nous avons été à même de l'examiner.

bibliothèque impériale nous avons pu croire une seule fois que tous nos doutes sur les points principaux de la biographie de notre écrivain allaient être enfin éclaircis, il n'en a rien été. Les *Eloges historiques de tous les grands hommes et tous les illustres religieux de la province de Paris* ne renferment malheureusement que les notices relatives aux religieux de St. Honoré, de Picpus et de St. Jacques [1]). Il est dit même dans le cours de l'ouvrage que le P. Pascal d'Abbeville [2]) ayant séparé sa province de la province de Normandie en 1629, il ne faut point chercher dans ce recueil les noms des religieux qui n'habitèrent pas Paris.

C'est un fait que l'on a trop complétement mis en oubli, que l'excitation toute littéraire qui se fit sentir en France à deux reprises diverses, lors de l'arrivée sur notre sol des Sauvages brésiliens qu'on vit à soixante ans de distance débarquer soit à Rouen, soit à Paris. Ces apparitions successives d'Indiens, qui sont d'ailleurs suivies toujours de relations remarquables, provoquent évidemment dans les esprits, un retour vers les beautés primitives de la nature, qui n'est ni sans charme, ni sans grandeur. Notre Montaigne ne lui échappe pas, et il le témoigne par quelques paroles pleines de grâce, à propos d'une chanson brésilienne. Les deux plus grands poëtes de ces temps-là, si divers et si rapprochés cependant, s'en émeuvent au point de consacrer une attention toute particulière à ces habitants des grandes forêts, mêlés

---

1) Ce recueil vraiment curieux, commencé le 18 novembre 1709, se composait jadis de 3 vols. in-4., le T. 1er malheureusement égaré contenait *les Annales de la Province*, sa perte nous a privé probablement de quelques détails précieux sur la mission du P. Yves il est inscrit sous ce numéro: *Capucins de la rue St. Honoré* 4 (Ter.).

2) Le P. Paschal d'Abbeville fut élu au couvent de la rue St. Honoré 19me provincial; la division qu'il opéra en 1629, eut lieu probablement par suite du nombre croissant des religieux dans les trois couvents de Paris.

fortuitement aux gens de la cour de France et dont ils se prennent à envier les joies paisibles et surtout l'insoucieuse existence. Ronsard ne veut pas que ces hommes qui lui rappellent ce que fut le monde à son origine, perdent rien de leur heureuse innocence, et il adjure même ceux qui les vont visiter de ne point échanger l'ignorance, où ils vivent contre les soucis de la civilisation [1]). Malherbe en entretient longuement à son tour le docte Peiresc; il en fait l'objet de plusieurs de ses lettres, c'est sur

1) On ne connait pas généralement ces vers de Ronsard, ils s'adressent au fondateur de la France antarctique à ce changeant personnage, tour-à-tour huguenot et fervent catholique, dont Lery fuit les sévérités excentriques, jusqu'au plus profond des forêts:

Docte Villegaignon tu fais une grand' faute,
De vouloir rendre fine une gent si peu caute,
Comme ton Amérique, où le peuple incognu
Erre innocentement tout farouche et tout nud,
D'habits tout aussi nud, qu'il est nud de malice,
Qu'il ne cognoist les noms des vertus ni des vices
De Sénat ny de Roy, qui vit à son plaisir,
Porté de l'appétit de son premier désir:
Et qui n'a dedans l'âme ainsi que nous emprainte
La frayeur de la loy qui nous fait vivre en plainte:
Mais suivant sa nature est seul maistre de soy,
Soy mesme est sa Loy, son Sénat et son Roy.
Qui de coutres trenchans la terre n'importune
Laquelle comme l'air à chacun est commune
Et comme l'eau d'un fleuve est commun tout leur bien
Sans procez engendrer de ce mot *tien* et *mien*.
Pour ce laisse les là ne romps plus (ie te prie)
Le tranquille repos de leur première vie.
Laisse les (ie te prie) si pitié te remord
Ne les tourmente plus et t'enfui de leur bord.
Las! Si tu leur apprends à limiter la terre,
Pour agrandir leurs champs, ils te feront la guerre
Les procez auront lieu, l'amitié défaudra
Et l'aspre ambition tourmenter les viendra
Comme elle fait ici, nous autres pauvres hommes
Qui par trop de raisons trop misérables sommes:
Ils vivent maintenant en leur âge doré."

Le poète, en continuant ses conseils finit par dire: comme Rousseau *Je voudrois vivre ainsy.*

leurs traces, qu'il faut chercher la paix et la joie. Leurs danses ont inspiré les raffinés de la cour, et l'un des plus habiles artistes de Paris a fait sur leurs airs une sarabande d'un goût merveilleux, dont le poète envoie une copie [1]). Nous pourrions encore citer d'autres exemples de ce subit engouement pour l'indépendance des pauvres Indiens et surtout pour le magnifique pays qu'ils habitent. Selon ces poètes, en tête desquels il faut mettre du Bartas [2]), c'est à cette source vivifiante, que peut se renouveler par des comparaisons nouvelles, une verve prête à tarir. Sans aucun doute, tous ces vieux voyageurs trop complétement oubliés durant un siècle, exercèrent une réelle influence sur leur temps et plus tard, comme on peut s'en convaincre en relisant Châteaubriand, la naïveté de leurs récits, la fraîcheur de leurs peintures, inspirèrent les grands écrivains qui songeaient déjà dans leurs descriptions à sortir des types convenus et à émouvoir par la vérité.

Yves d'Evreux n'est pas seulement un peintre habile, un conteur naïf, c'est un observateur clairvoyant des moeurs d'une race pour ainsi dire éteinte, qu'on ne saurait trop souvent consulter. Pour ne choisir qu'un exemple parmi ceux qu'il offre en si

---

1) Voy. la Correspondance et la Collection Peiresc.

2) Cet écrivain aimable en donne une preuve, dans son poème de la première semaine qui ne fut imprimé qu'en 1610 bien que l'auteur fut déjà mort en 1599.

Déjà l'ardent Cocuyes ès Espagnes nouvelles,
Porte deux feux au front et deux feux sous les ailes
L'aiguille du brodeur aux rais de ces flambeaux
Souuent d'un lit royal chamarre les rideaux :
Au rais de ces brandons, durant la nuit plus noire
L'ingénieux tourneur polit en rond l'yvoire,
A ces rais l'usurier recompte son trésor,
A ces rais l'escrivain conduit sa plume d'or.

Le lampyre que les indiens des Antilles nommaient *Cocuyo* fut partout comme on voit la grande merveille du XVIme siècle. Le P. du Tertre lui a consacré quelques lignes charmantes.

grand nombre, il est le seul qui nous décrive de véritables idoles modelées en cire par les Indiens ou sculptées dans le bois. Hans Staden, Thevet, Lery et même Gabriel Soares si explicites sur le culte du Maraca, se taisent sur celui qu'on rendait alors à ces statuettes grossièrement façonnées, sans doute, par les habitans nomades des grandes forêts, mais qui n'en constitue pas moins un commencement dans la pratique naissante de l'art; il dit de la façon la plus précise comme on le pourra voir aisément: „Cette perverse coustume prenoit accroissement et s'enhardissoit ès villages proches de Juniparan.“ Puis il ajoute, que son compagnon le R. P. Arsène, trouvait au destour des bois de ces idoles .... Or, on peut tirer de ce passage une induction curieuse et qui n'est pas sans importance pour l'archéologie future d'un grand empire, c'est qu'au début du XVIIe siècle un changement notable s'était opéré déjà dans les idées religieuses du grand peuple de la côte. Sans doute à cette époque les Piayes avaient vu des statues dans les églises qu'on édifiait de toutes parts sur le littoral: avec la merveilleuse facilité d'imitation que possèdent les Indiens, déjà à la fin du XVIe siècle, ils avaient personnifié quelques-uns des nombreux génies dont ils peuplaient leurs forêts. Ces premières idoles, furent malheureusement taillées dans le bois; nulle d'entre elles que nous sachions n'a été conservée par les musées ethnographiques du nouveau monde, qui de toutes parts, commencent à se fonder elles existaient cependant en assez grend nombre. Arrivés dans le voisinage du fleuve des Amazones, les Tupinambas étaient entrés en relation d'idées avec des peuples indigènes infiniment plus civilisés qu'eux; la puissante nation des Omaguas par exemple, dont les tribus venaient des régions péruviennes, pouvait avoir exercé son influence sur l'art grossier, dont on trouva parmi eux de si curieux *specimen.* Il est à remarquer que ces faits importants, sont en général

absolument négligés par les historiens portugais. Ce n'est pas une gloire médiocre pour notre vieille littérature, que d'avoir produit des écrivains assez observateurs pour en faire l'objet d'une étude attentive.

Parmi ceux qui se mêlèrent à ces nations malheureuses, au début du XVII[e] siècle, nous ne connaissons à vrai dire qu'un seul voyageur portugais, dont les récits charmants doivent être placés à côté de ceux de Jean de Lery et du P. Yves d'Evreux [1]). C'est ce Fernand Cardim, qui était encore supérieur des jésuites en 1609 et qui visita les Indiens du sud, après avoir longtemps administré les Aldées d'Ilheos et de Bahia. Bien que ce missionnaire ne puisse nullement se comparer pour l'importance des documents qu'il renferme à Gabriel Soares [2]), auquel il faudra toujours recourir dès que l'on prétendra avoir une idée exacte des nationalités indiennes et de la migration des tribus, il est surtout par son style, de la parenté de notre vieil écrivain; il a comme lui un abandon de préjugés, qui lui fait aimer les Sauvages et un charme d'expression qui peint admirablement l'Indien dans son Aldée, en nous révèlant surtout la grandeur naïve de son caractère.

La relation du P. Yves d'Evreux, n'ajoute pas seulement, un document d'une importance réelle à l'histoire du Brésil, elle n'est pas uniquement destinée à constater les faits qui succédèrent à la fondation

---

1) *Narrativa epistolar de uma Viagem e missão jesuitica pela Bahia, Porto Seguro, Pernambuco, Espirito Sancto, Rio de Janeiro* etc. *Escripta em duas Cartas ao Padre Provincial em Portugal.* Lisboa, 1847, in-8.

2) *Tratado descriptivo do Brasil em* 1587 etc. Rio de Janeiro, 1851, in-8. Ces deux ouvrages ont été exhumés par M. Adolfo de Varnhagen, l'historien si connu du Brésil. Ce dernier ouvrage dont un ms. se trouve à la bibliothèque impériale de Paris est reproduit également par son habile éditeur, dans la *Revista trimensal.* Gabriel Soares, périt en 1591 sur une côte inhospitalière, à la suite d'un déplorable naufrage, c'est presque, comme on le voit, un contemporain d'Yves d'Evreux.

de San Luiz, aux yeux des Français, elle doit avoir encore un autre genre de mérite. Par la naïveté élégante de sa diction, par la couleur habilement ménagée de son style, par la finesse de ses observations, on pourrait dire aussi par le sentiment exquis des beautés de la nature qu'elle révèle chez son auteur, elle appartient à la série des écrivains français, qui continuent l'époque de Montaigne et qui font présager le grand siècle. Yves d'Evreux, si on eut été à même de le lire, eut exercé sur son temps, l'influence qu'avait eue quelques années auparavant Jean de Lery, qui décrivait des scènes analogues à celles qu'on le voit si bien peindre. Moins habile écrivain que lui, Claude d'Abbeville continua cette influence littéraire.

Si dans la retraite qu'il s'était choisie, et que nous supposons, non sans quelque raison, avoir été ou Rouen ou Evreux, ou même le bourg de St. Eloi, le P. Yves apprit quel avait été définitivement le sort de ses chers indiens; son âme en dut être profondément contristée. Après l'expulsion des Français, Jeronymo de Albuquerque avait été nommé *Capitão mór* du Pará, tandisque Francisco Caldeira Castello Branco était désigné pour continuer les découvertes et les conquêtes vers les régions du Pará. Ce fut des efforts combinés de ces deux officiers que résulta la fondation définitive de la riante cité de San Luiz et dans le même temps celle de Belem.

Ces deux villes s'élevèrent pacifiquement et sans que les Indiens missent d'opposition à leur construction. Bien loin de là, ils prêtèrent leur concours aux travaux considérables qu'elles exigeaient, et plusieurs d'entre eux accompagnèrent même un officier nommé Bento Maciel sur les rives du Rio Pindaré, à la recherche des immenses richesses métalliques qu'on supposait à tort exister sur ses bords; expédition fatale, qui n'eut pas d'autre résultat que l'anéantissement des Guajajaras.

Les Tupinambas ne commettaient plus sans doute d'hostilités contre les Portugais et ils vivaient sous la direction de Mathias d'Albuquerque, le fils du gouverneur, mais ils n'en regrettaient pas moins vivement leurs anciens alliés. Ils n'occupaient plus le voisinage immédiat de la cité nouvelle, c'était dans le district de Cumá que se groupaient leurs nombreuses Aldées. Un jour que le chef européen qui les surveillait, s'était absenté pour rejoindre son père qui l'avait mandé auprès de sa personne, quelques Indiens arrivés du Pará passèrent par Tapuytapera. Ils étaient porteurs de lettres qui devaient être remises au Capitão mór de San Luiz. Un Tupinamba converti au Christianisme et que l'on appelait Amaro, profita du passage de ses compatriotes pour mettre à exécution un épouvantable projet. S'emparant de l'une des lettres, que portait l'un de ses compatriotes, il la déploya et feignit de la lire [1], puis s'adressant aux chefs, il leur déclara que le contenu de ce message n'était autre chose qu'une abominable trahison ourdie par les Portugais, ceux-ci avaient résolu, osa-t-il affirmer, de les rendre tous esclaves. Un épouvantable massacre durant lequel périrent sans exception tous les blancs fut le résultat de cette ruse indienne que les événements précédents ne rendaient que trop facile à réaliser. Le bruit d'un incident pareil gagna bientôt le littoral. Mathias d'Albuquerque se porta résolument sur les lieux et vengea ses compatriotes en exterminant sans pitié les Tupinambas.

---

1) Berredo affirme que cet Indien était un ami dévoué des Français. Mais le *Jornal de Timon* mieux informé, nous révèle le nom de ce terrible sauvage, il s'appelait Amaro, et il avait été élevé dans les missions du sud. Par conséquent il ne pouvait y avoir contracté une grande tendresse pour les Français. Pour ourdir son affreux stratagème, il suffisait bien de la haine conçue par certains Indiens contre ceux qui asservissaient leur pays, il n'était pas nécessaire d'être originaire de Rouen ou bien de la Rochelle.

Alors les tribus éloignées s'excitent entre elles, à former une alliance indissoluble; un esprit implacable de vengeance anime maintenant ces sauvages naguère si paisibles et si disposés à embrasser la foi nouvelle, que leur avait prêchée Yves d'Evreux. Les Aldées lointaines se soulèvent spontanément. Jeronymo d'Albuquerque expédie des troupes aguerries contre les Indiens, la mort et l'incendie remplacent les fêtes auxquelles on s'était livré naguère avec tant d'abandon. Trois ans s'étaient écoulés à peine cependant depuis le départ des capucins français; on était arrivé au commencement de 1617. La ville de San Luiz do Maranham bâtie avec activité, commençait à prendre l'aspect d'une cité européenne. Cet accroissement rapide ne pouvait manquer d'inquiéter les sauvages, ils étaient devenus clairvoyants: contraints à abandonner le sud du Brésil, pour trouver les grandes forêts au sein desquelles ils avaient espéré recouvrer leur indépendance, ils n'avaient plus maintenant qu'une pensée, c'était la destruction complète d'une race envahissante que leurs ancêtres n'auraient pu chasser. Les chefs Tupinambas formèrent une ligue des bords solitaires du Cumá à ceux de l'Amazone; on allait marcher secrètement vers la colonie nouvelle et, à un jour convenu, tous les habitans devaient en être exterminés. Il n'y avait plus guère d'Indien, alors, qui ne bravât sans terreur les décharges de la mousqueterie.

Pendant que ce projet s'ourdissait et que l'on songeait à en poursuivre l'exécution, Mathias d'Albuquerque était sans défiance à Tapuytapera, avec un petit nombre de soldats; c'en était fait de lui et des hommes qu'il commandait, lorsqu'il se trouva un traître parmi les indigènes; le complot des chefs fut découvert au commandant portugais, celui-ci ne se laissa pas intimider par le nombre des ennemis redoutables qu'il avait à combattre, il leur livra une première bataille et les repoussa à cinquante lieues

de là, aidé dans cette action audacieuse par un officier plein de bravoure que l'on nommait Manuel Pirez.

L'antagoniste de Razilly et de La Ravardière vivait encore, mais il était bien près à cette époque de finir sa carrière: fixé à San Luiz dans la cité naissante, il put aider son fils de ses avis et des forces qu'il tenait en réserve. Mathias d'Albuquerque ne se laissa pas effrayer par les difficultés de tout genre que rencontrait sa petite armée dans ces immenses solitudes: il battit partiellemement les Indiens et le 3 février 1617, il remporta sur eux une victoire complète, ils furent repoussés dans la profondeur des forêts. Alors seulement, le vieux général rentra à San Luiz, les tribus, les plus redoutables venaient d'être exterminées: et ce qu'il venait d'accomplir dans ces déserts, Francisco Caldeira le faisait à son tour dans les solitudes du Pará, où s'élevait la cité de Belem.

Ce n'était pas à coup sûr ce qu'avaient rêvés Yves d'Evreux et ses trois compagnons, pour le Maranham: ils en avaient fait en leur âme le séjour d'une société nouvelle, où tous ces coeurs simples allaient se réunir à eux, pour célébrer un Dieu de paix. Des ordres de massacre remplaçaient les jours de prière: une solitude effrayante s'était faite autour des colons Il y aurait cependant une sorte d'injustice à le taire: les religieux qu'avaient amenés avec lui Jeronymo d'Albuquerque, avaient continué l'oeuvre des missionnaires français. Comme Yves d'Evreux et comme le P. Claude d'Abbeville, F. Cosme de San Damian et F. Manoel da Piedade, appartenaient à l'ordre des capucins dès l'année 1617, c'est-à-dire au moment où sévissait la guerre et quand Bourdemare publiait son livre; ils demandaient à la cour de Madrid des religieux infatigables, endurcis à toutes les fatigues et capables de les aider. Le 22 juillet quatre nouveaux religieux arrivaient dans ces régions, mais ce

n'était pas au petit couvent de San Luiz qu'ils étaient destinés, ils restèrent aux environs de Belem et commencèrent les conversions du Pará[1]).

Il est toutefois bien incertain, que ces faits historiques, auxquels il faut accorder désormais une place si importante dans les annales du Brésil, soient jamais parvenus aux oreilles des missionnaires dévoués qui avaient bravé tant de fatigues pour convertir les Indiens; pendant plus de deux siècles, l'Europe y demeura complétement indifférente, et ce ne fut même qu'une vingtaine d'années après leur accomplissement qu'on vit les capucins du grand couvent de Paris reprendre courageusement l'oeuvre de leurs prédécesseurs[2]): à cette époque, Yves d'Evreux était bien près d'avoir accompli sa carrière si, pour lui déjà, ce dur pèlerinage n'était fini.

Tout était consommé d'ailleurs pour les peuples un moment nos alliés fidèles, auxquels il avait tenté de porter les lumières de l'Evangile. Déjà ils s'étaient retirés sur les bords déserts du Xingú, du Tocantins et de l'Araguaya. Et c'est là, bien loin des colons européens qu'ils se sont perpétués sous les noms connus à peine des *Apiacas*, des *Gés*, des *Mundurucus*, si redoutés jadis, si peu craints aujourd'hui et d'ailleurs favorisés par une administration humaine[3]). Ces possesseurs primitifs du Brésil parlent encore dans sa pureté l'idiome des Tupis, dont le P. Yves nous a conservé quelques vestiges comme Thevet et surtout

1) Voy. Berredo, *Annaes historicos do Maranham*, voy. également *O Jornal de Timon* (M. Lisboa). Lisbonne, 1858, No. 11 et 12. Cet écrivain fixe l'époque de la mort de Jeronymo de Albuquerque, à l'année 1618; son fils Antonio de Albuquerque, lui succéda dans le gouvernement de la province.

2) En 1635 des missionnaires de l'ordre des capucins partent pour la Guyane. Leurs travaux sont consignés dans les mss. légués par le grand couvent de Paris.

3) Voy. sur ces peuples, la rapide visite qui leur a été faite par M. de Castelnau en 1851: *Expédition scientifique dans les parties centrales de l'Amérique du sud.* T. 2. p. 316.

Jean de Lery l'avaient fait avant qu'il ne rassemblât laborieusement les éléments de son livre. C'est sur les bords de ces grands fleuves que nous avons nommés que tant de tribus décimées ont été observées il y a quarante ans par l'illustre Martius. Mais le savant voyageur ne se plaindrait plus aujourd'hui que nul ne soit allé recueillir les souvenirs expirants dont ces Indiens sont demeurés les dépositaires. Lorsque le gouvernement brésilien eut la pensée, en ces derniers temps, d'instituer une commission scientifique composée de savants nationaux, et chargée de visiter les points les plus reculés de cet immense empire qui ne renferme pas moins de 36° d'orient en occident, ce fut le Ceará, le Maranham, le Pará et même le Rio Negro, qu'il voulut qu'on explorát. Il avait parfaitement compris que s'il y avait dans ces terres vierges, d'admirables productions naturelles à recueillir, il y avait aussi toute une mythologie, toute une série de traditions historiques à préserver de l'oubli. Aussi tandis que les Freyre Alleman, les Capanema, les Gabaglia, réunissaient les précieux matériaux sur l'histoire naturelle, sur la géographie et sur la météorologie, dont ils ont commencé une vaste publication [1]), un poète historien, aimé de son pays, s'en allait résolument dans ces solitudes inexplorées pour s'initier aux secrets de la vie indienne. Antonio Gonçalvez Dias, né lui-même dans l'intérieur du Maranham, familiarisé dès l'enfance avec les légendes américaines, parlant la *lingoa geral*, se chargeait en quelque sorte d'exécuter le programme tracé par Martius. Bientôt les légendes américaines, nous n'oserions dire les mythes religieux des grands peuples du littoral, nous apparaîtront, tels qu'ils se sont perpétués dans l'intérieur (grâce à l'exil peut-être) et ce sera alors, quand le moment des sérieuses études

---

1) Voy. *Trabalhos da Commissão scientifica de exploracão.* Rio de Janeiro, Typographia universal de Laemmert, 1862, in-4.

ethnographiques sera arrivé, que l'on comprendra toute la valeur des récits naïfs de Lery, de Hans Staden et d'Yves d'Evreux.

Il y aurait cependant une étrange injustice à nier les anciennes tentatives faites par les religieux portugais pour opérer la conversion des peuples sauvages dans le voisinage de l'Amazonie; ce fut, grâce à eux, que l'exploration du Maranham commença vers l'année 1607, par ces voyages qu'accomplissaient avec tant de courage les missionnaires partis des couvents de Pernambuco: tentatives qui ne furent point perdues pour la géographie, mais qui, au profit de l'oeuvre chrétienne, n'aboutirent d'abord qu'à un martyre inutile. Plus tard, sans doute l'oeuvre des Figueira et des Pinto porta ses fruits et de grands travaux évangéliques adoucirent la position des Indiens du Maranham [1]. C'est encore un écrivain français, à peu près ignoré et contemporain de nos bons missionnaires, qui a retracé avec le plus de zèle et on pourrait dire avec un soin vraiment pieux, l'itinéraire suivi par ces hommes courageux, contemporains du P. Yves qu'il a connu sans doute, mais dont il ne possède ni la grâce, ni la naïveté [2].

---

1) On trouvera les renseignements les plus détaillés sur les missions jésuitiques et sur l'administration des Indiens au Maranham (choses si peu connues en France) dans la *Corografia historica chronographica* du Dr. Moraes e Mello. Cet écrivain a soin de rappeler dès le début de son Tome 3, les immenses secours qu'il a tirés des dons faits à l'institut historique de Rio de Janeiro par le conseiller Antonio Vasconcellos de Drummond e Menezes. Dans le cours de ses longs voyages, le diplomate auquel on doit de si précieux renseignements sur l'Afrique, ne s'était pas borné à ces recherches et il avait réuni touchant le Brésil d'innombrables manuscrits sur lesquels aujourd'hui s'appuie l'historien. Privé depuis plusieurs années de la vue, il en a fait hommage à son pays.

2) Trois ans environ, avant le départ de la mission des capucins pour le Maranham, le P. du Jarric dédiait au roi enfant, le livre suivant: *Seconde partie de l'histoire des choses plus mémorables advenves tant ez Indes orientales, que avtres pays de la descouverte des Portugais en l'establissement et progrez de la foi Chrétienne et Ca-*

Pierre du Jarric nous apprend comment les vastes régions intérieures d'un pays que convoitait la France, furent parcourues par deux religieux de son ordre, à peu près au temps où La Ravardière pour la première fois en explorait le littoral. Francisco Pinto et Luiz Figueira avaient toutefois, à cette époque, un grand avantage moral sur les Français, ils savaient admirablement la langue des peuples qu'ils tentaient de convertir. Bien plus jeune que son compagnon, destiné à succomber dans son apostolat, le P. Luiz Figueira s'initia alors plus que jamais aux secrets d'une langue déjà visiblement altérée sur le bord de la mer, et qui se conservait dans sa pureté primitive au sein des forêts. Cinq ans après l'impression du volume qu'on devait au P. Yves, il publia son *Arte de Grammatica* et pour la première fois depuis les essais incomplets du XVI[e] siècle, on eut les principes d'une langue que parlait encore un peuple courageux destiné bientôt à périr [1]). Revenons à notre pieux voyageur.

S'il vivait encore, comme cela est assez probable,

---

tholique et principalement de ce que les religieux de la Compagnie de Jésus y ont faict et endvré povr la mesme fin depvis qu'ils y sont entrez, iusqu'à l'année 1600, par le P. Pierre du Jarric, Tolosain de la mesme compagnie, à Bovrdeavs, Simon Mellange, 1610, in-4. Tout ce qui est relatif au Brésil, se trouve contenu dans ce vaste recueil entre les pages 248 et 359. Mais c'est dans le livre V de ce que l'auteur appelle l'*Histoire des Indes Orientales*, part. 3, p. 490, qu'il faut chercher les faits curieux signalés dans cette notice.

1) Cette première édition, publiée en 1621, est devenue pour ainsi dire introuvable, la seconde que nous avons sous les yeux est intitulée: *Arte de Grammatica da lingua brasilica do P. Luis Figueira, Theologo da Companhia de Jesus.* Lisboa, Miguel Deslande, anno 1687, pet. in-12. Le savant bibliographe portugais M. Innocencio da Sylva ne reproduit pas exactement ce titre, mais il signale une édition faite à Bahia en 1851, par M. João Joaquim da Sylva Guimaraens: le titre en est fort développé. La Grammaire d'Anchieta, *Arte da Grammatica da lingoa mais usada na Costa do Brazil*, parut à Coïmbre en 1595, in-8. On n'en connait en Portugal qu'un seul exemplaire.

bien au-delà de l'époque qu'on assigne à ces événements, en 1619, par exemple, Yves d'Evreux ne faisait plus partie certainement du vaste monastère dont il était sorti jadis pour se rendre dans le nouveau monde. On peut supposer que son homonyme de Paris, commençait à l'éclipser et qu'il se tenait loin de la grande communauté; s'il eut habité le couvent de la rue St. Honoré, il n'est pas probable qu'on l'eut complétement oublié dans les courtes biographies qu'on accorde si libéralement à des religieux qui n'avaient rien écrit, tel est entre autres cet Yves de Corbeil, simple frère lai mort en 1623, et que recommandait uniquement dans l'ordre son dévouement à l'humanité.

Nous en avons d'ailleurs la certitude, c'était dans un humble couvent de sa province natale que le P. Yves s'était retiré: nous le trouvons en 1620 à St. Eloy [1]), et nous supposons qu'il avait choisi cette résidence parce qu'il s'y trouvait dans le voisinage du couvent des Andelys.

Dans ces fertiles campagnes, où s'était éveillé le génie du Poussin, notre bon missionnaire avait encore sans doute des loisirs suffisants pour admirer la riante nature et la fraicheur des paysages. Peut-être en d'autres temps eut-il été à même de retracer ces fines observations qui en font parfois un incomparable naturaliste; mais après l'émotion qu'avait imprimée à sa pensée la majestueuse solitude des forêts séculaires du Brésil, il ne se laissa plus captiver que par les ardentes disputes de la théologie. Un livre encore introuvable (car nous nous heurtons à chaque moment ici, à des raretés presque aussi

---

1) St. Eloi près Gisors, dans le département de l'Eure, est une bourgade de 384 habitans à 25 kil. des Andelys; il y a également St. Eloi de Fourques, village de l'Eure à 25 kil. de Bernay. Nous inclinons à croire que ce fut dans la première de ces bourgades, que demeura notre missionnaire.

difficiles à rencontrer que le *voyage*), nous prouve que pour son repos, il ne sut pas résister à l'esprit du siècle. N'ayant plus à convertir les Indiens, il se prit à discuter avec les protestants, et chose assez bizarre, ce fut un de ses compatriotes, personnage essentiellement estimé de ses coreligionaires qu'il attaqua ou peut-être auquel il répondit seulement. Nous ignorons le titre du premier opuscule, qu'il lança à son adversaire, mais un savant bibliographe de la Normandie, M. Frère, nous a fourni le second; c'est pour nous une sorte de révélation.

Ce livret est intitulé: *Supplément nécessaire à l'escript que le capucin Yves, a fait imprimer touchant les conférences entre lui et Jean Maximilien Delangle.* Rouen, David Jeuffroy, 1618, in-8. 1).

Cet écrit que le docte bibliographe attribue à notre missionnaire, pourrait ne pas être émané directement de sa plume, mais il prouve l'existence d'un autre ouvrage plus étendu, et démontre qu'il y avait eu entre lui et les dissidents de sérieuses discussions orales. Mieux lui eussent valu, sans doute, les naïves discussions qu'il avait naguère avec Japi Ouassou en l'île du Maranham ou les prédications si rarement interrompues qu'il faisait naguère au Fort St. Louis et qu'interrompait si rarement la grave assemblée des Indiens, auxquels une sévère politesse enjoint d'écouter l'orateur tant qu'il lui plaît de garder pour lui la parole; circonstance qui (pour le dire en passant) a bien pu tromper en mainte circonstance un ardent missionnaire, sur le succès qu'il obtenait. Yves d'Evreux, cette fois, avait affaire à l'un des

---

1) Voy. la *Bibliographie Normande*. Nous nous sommes adressé directement à la docte obligeance de M. Frère pour obtenir la communication du supplément nécessaire; malgré des recherches persévérantes, il s'est vu dans l'impossibilité de nous fournir d'autre renseignement que celui dont on peut prendre connaissance dans son excellent ouvrage.

hommes les plus fermes et les plus estimés parmi les protestants et l'écrit du religieux fut déféré au parlement.

Jean Maximilien de Baux, seigneur de Langle, était un jeune ministre plein d'ardeur, originaire d'Evreux comme le P. Yves, et demeurant alors au grand Quevilly, petite ville de quinze à seize cents habitans à une bien faible distance de Rouen[1]). Nous ne savons point quel était l'objet en discussion: quelque diligence que nous ayons faite, aucune des pièces du procès n'est venue à notre connaissance; mais il est certain que le dernier écrit, dont M. Frère nous a révélé l'existence, excita d'une manière fâcheuse l'attention de l'autorité, car un arrêt du parlement, en date du 8 avril 1620, intervint à son sujet, et condamna David Jeuffroy à cinquante livres d'amende pour avoir édité sans permission préalable, le livre incriminé[2]). Cette décision n'atteint pas notre missionnaire on le voit, elle s'applique uniquement à l'imprimeur qu'il avait choisi, mais elle implique en soi un blâme indirect qui atteint le livre, et l'on peut supposer que notre bon missionnaire s'était laissé emporter par l'ardeur de la polémique, à des personnalités regrettables. On était cependant assez peu scrupuleux sur ce point en 1618, et il ne parait pas qu'en définitive, la carrière du jeune ministre auquel s'attaquait le P. Yves, en ait été suspendue dans sa marche; bien loin de là, nous le voyons dès l'année 1623 député par ses coreligionaires au synode national de Charenton, puis il fait

---

1) Le grand Quevilly, *Clavilleum*, bourgade de la Seine inférieure est à 6 kil. de Rouen seulement, et fait partie du canton de Grand-Couronne.

2) Maximilien de Baux fut appelé plus tard à desservir l'église du culte réformé à Rouen. Il poussa sa carrière jusqu'à l'âge de 84 ans et mourut en 1674; il laissa après lui la réputation d'un homme dont l'âme était droite et les moeurs singulièrement austères. Voy. les frères Haag, *La France protestante*.

partie, quatre ans plus tard, de celui qui se tient alors en Normandie, dans la ville d'Alençon.

A partir de l'année 1620, nous perdons toute trace du P. Yves d'Evreux. Cependant plusieurs écrivains ecclésiastiques bien postérieurs à cette date, enregistrent son nom dans leurs vastes nécropoles, en multipliant de telles erreurs à son sujet, qu'on acquiert la certitude qu'ils n'avaient jamais vu son livre. Boverio da Salluzo[1]), Marcellino de Pise[2]), Wadding[3]), d'ordinaire si exact, le P. Denys de Gênes[4]), ou ne donnent que des détails généraux fort approximatifs sur son oeuvre sans en spécifier la date, ou altèrent grossièrement le millésime de l'année d'impression. Ce dernier, par exemple, le fixe à 1654, erreur bien évidente, procédant d'une première faute d'impression et que répètent à l'envi Masseville[5]) et même le *Moreri Normand*[6]). Le P.

---

1) *Capucinorum Annales*, Lugduni, 1632, in-fol., puis la traduction italienne: *Annali di Frati minori Cappucini* etc. Venetia, 1643, in-4.

2) *Annales seu sacrarum historiarum ordinis minorum Sancti Francisci qui Capucini nuncupantur* etc. Lugduni, 1676, in-fol.

3) *Annales ordinis minorum*, 2me édit., Romae, 1731. puis *les Scriptores ordinis minorum*, 1650, in-fol du même.

4) *Bibliotheca Scriptorum ordinis minorum*. Genuae, 1680, in-4., réimp. en 1691 pet. in-fol. Ce dernier, après quelques lignes sur les mérites du P. *Ivo Ebroycencis vulgo d'Evreux* donne ainsi l'Indication de son livre: *scripsit gallicè Relationem sui itineris et Navigationis Sociorum que Capucinorum ad regnum Marangani: cui etiam adjunxit historiam de moribus illarum nationum*. Rothomagi, 1654. Voy. T. 1 in-4.

5) *Histoire de Normandie*. T. VI, p. 414. Masseville prouve évidemment qu'il s'est contenté de traduire le P. Denys de Gênes, puisque il dit, que notre missionnaire „donna une Relation géographique des régions où il avait pénétré et particulièrement du pays de *Marangan*." *Regni Marangani* a dit son prédecesseur.

6) Voy. ce précieux ms. à la bibl. de Caen. Une bibliothèque américaine, composé par le colonel Antoine de Alcedo, Madrid, 1791, 2 vol. in-8., ne mentionne pas le P. Yves: mais cette omission nous laisse peu de regrets, son compagnon, le P. Claude d'Abbeville, y est représenté convertissant avec un zèle infatigable les Sauvages du Canada!

Franc. Martin, de l'ordre des Cordeliers, dont on conserve le manuscrit à Caen la change seul de son autorité privée et la porte à 1659, en donnant toujours comme lieu d'impression la ville de Rouen. L'*Epitome de la bibliotheca oriental y occidental* de Leon Pinelo, livre qui fut reédité comme on sait par Barcia au XVIII[e] siècle, est le seul ouvrage en ce tems où soit mentionné le voyage que nous réimprimons, avec une certaine exactitude, mais là encore, le titre de la relation publiée par notre pauvre missionnaire se trouve si singulièrement altéré par le bibliographe espagnol, qu'on voit dans cette indication erronée l'influence de Denis de Gênes, il est difficile de reconnaître sous un pareil déguisement l'habile continuateur du P. Claude d'Abbeville [1]).

Nous en avons à peu près la certitude, par les manuscrits que nous a légués le grand couvent de la rue St. Honoré, Yves d'Evreux vécut au-delà de l'année 1629, mais il ne revint pas à Paris, tout indique même, qu'il devait être tombé dans une sorte de défaveur, parceque l'on avait sans doute à coeur de faire oublier au roi d'Espagne les tentatives qui avaient été faites naguère sur le Maranham. Cela est si vrai, que les anciens chefs de l'expédition ne purent renouer une vaste entreprise, dans laquelle étaient engagés leurs plus chers intérêts. Malgré la faveur dont il semble avoir joui à la cour, l'amiral de Razilly échoua complétement dans ses tentatives sur ce point, et lorsqu'il fut rendu à la liberté, après

---

1) La première édition de l'*Epitome*, supprimée par ordre de l'inquisition et devenue rarissime, ne porte sur son titre gravé, qui fixe la date de l'impression du livre à 1629, que les noms d'*Antonio de Léon*, celui de Pinelo est omis. Il n'y est fait nulle mention d'Yves d'Evreux (ce livre fait partie de la bibl. Ste Geneviève), l'édition donnée en 3 vols. pet. in-fol. par Barcia travestît ainsi le titre de notre livre: *Fr. Yvon de Evreux, capuchino. Relacion de su viage al Reino de Marangano, con sus compañeros: historia de las Costumbres de aquellas naciones.* Imp. 1654, in-4. frances.

sa captivité dans le château de Belem, le brave La Ravardière, ne retourna jamais dans l'Amérique du sud. Ces deux noms paraissent encore une fois dans l'histoire de notre marine[1]), et ils apparaissent glorieusement, mais c'est en Afrique, sur ces côtes inhospitalières, où de hardis pirates devaient être châtiés de temps à autre, pour que toute sécurité ne fut pas enlevée à notre commerce.

La Ravardière employa glorieusement et, nous le voyons, d'une façon toute chrétienne, les dernières années d'une vie active, consacrée entièrement à la gloire de son pays; le temps lui manqua pour tracer le récit de ses voyages dans l'Amérique du sud. Nous savons de science certaine que, par ses ordres, une relation détaillée de son expédition sur les bords de l'Amazone avait dû être dressée en 1614. Cette espèce de journal, qui éclaircirait tant de choses, ne nous est pas parvenu, il ne serait pas sans intérêt à coup sûr, de la comparer aux documents qui nous ont été transmis vers le même temps par un autre Français, dont les voyages ont eu les honneurs d'une réimpression. Dix ans auparavant, en effet, le garde des curiosités de Henri IV et de Louis XIII, Jean Mocquet avait parcouru les rives de l'Amazone, vers le milieu de l'année 1604, et s'était efforcé de faire connaître le grand fleuve à ses compatriotes. Malheureusement, ce pauvre chirurgien de campagne, avait plus de zèle que de lumières et ses observations ne pourraient se comparer à celles d'un homme aussi connu par son instruction que par sa loyauté. Le voyage de La Ravardière

---

1) Isaac de Razilly, chevalier de l'ordre de St. Jean de Jérusalem, premier capitaine de l'Amirauté de France, chef d'Escadre des vaisseaux du roi en la province de Bretagne, est nommé amiral de la flotte royale qu'on expédie sur les côtes de la Barbarie en 1630 et il s'adjoint La Ravardière; le 3 septembre de la même année nous le trouvons devant Safy, où il s'occupe du rachat des captifs.

sur l'Amazone et dans le Maranham, doit être aussi décrit minutieusement dans la grande chronique manuscrite des pères de la compagnie qui existe encore à Evora. En consultant les savants travaux bibliographiques de M. Rivara, nous en avons acquis la certitude, le chapitre 111 de ce vaste recueil est consacré entièrement au séjour des Français dans ces régions. Nous n'avons pas été à même de l'examiner. Grâce à l'esprit d'investigation, qui s'est emparé de tant de savants historiens, on ne saurait donc désespérer complètement de retrouver l'écrit que nous signalons.

Le Brésil fait chaque jour les plus louables efforts pour réunir en corps de doctrine les documents inédits qui constituent ses origines historiques; si jamais le voyage de La Ravardière était découvert dans quelque bibliothèque ignorée, ce serait avec Claude d'Abbeville et Yves d'Evreux le guide le plus sûr qu'on pût consulter sur ces provinces du nord dont on connaît à peine les splendides solitudes et dont notre missionnaire révèle pour ainsi dire le passé.

Voyage au Brésil

exécuté dans les années 1612 et 1613,

par le

P. Yves d'Evreux,

religieux capucin,

publié avec une introduction et des Notes

par

M. Ferdinand Denis,

conservateur à la bibliothèque sainte Geneviève.

SVITTE DE
L'HISTOIRE
DES CHOSES PLUS MEMORABLES ADUENUES EN MARAGNAN ES ANNEES 1613 & 1614.

SECOND TRAITE

A PARIS

DE L'IMPRIMERIE DE FRANÇOIS HUBY, RÜE SAINT JACQUES A LA BIBLE D'OR & EN SA BOUTIQUE AU PALAIS EN LA GALERIE DES PRISONNIERS.

MDCXV

AVEC PRIVILEGE DU ROY

AV ROY.

SIRE,

Voicy ce que i'ay peu par subtils moyens recouurir du liure du R. P. Yues d'Eureux supprimé par fraude et impieté, moyennant certaine somme de deniers, entre les mains de François Huby, Imprimeur, Que i'offre maintenãt à V. M. deux ans & demy apres sa premiere naissance aussi tost estouffee qu'elle auoit veu le iour. Afin que V. M. & la Royne sa Mere pour lors Regente, ne voyant point vne verité si claire que celle-cy, fust plus aisement persuadee, par faux rapports, à laisser perir cõtre leurs sainctes, et bonnes intentions, la plus pieuse & honorable entreprise qui se pouuoit faire dans le nouueau monde. Comme il se verra tant par l'Histoire du R. P. Claude Dableuille, que ceste presente à laquelle il ne manque que la plus grand part de la Preface, & quelques Chapitres sur la fin que ie n'ay peu recouurir. Cela s'est faict encor à dessein pour faire perdre insensiblement à V. M. le tiltre de Roy Tres-Chrestien. Luy faisant abandõner les sacrifices et sacrements exercez sur les nouueaux Chrestiens, la reputation de ses armes, & bandieres, l'vtilité qui pouuoit luy arriuer, & à ses subiects, d'vn si riche & fertile pays, et la retraicte du tout importante, d'vn port fauorable pour la nauigation de lõg cours, auiourd'huy ruinee faute d'auoir conserué ce que i'auois auec tant de soins, & de despenses acquis. Pour à quoy paruenir, l'on s'est seruy de deux impostures trop recogneuës de

personnes qui ont bon iugemēt, Lvne, que le pays estoit infertile, & ne produisoit aucune richesse, contre la verité, que i'ay tousiours constamment maintenuë, et qui ne paroist auiourd'huy que trop veritable, L'autre, que les Indiens estoient incapables du Christianisme contre la parole de Dieu, & la doctrine vniuerselle de l'Eglise. Voila comment, SIRE, ceste belle action si bien commencee s'est esuanoüye, tant par la fraude & malice de ceux qui pour couurir leurs fautes & manquement les ont reiettez sur ceux du pays, Qui par la negligence des mauuais François, qui n'ayant autre but que leur profit & interest particulier, se sont peu souciez, de celuy de V. M. & empescher vne si signalee perte, qui sert auiourd'huy de fables à toutes les nations estrangeres, de mespris de vostre authorité Royale à toute l'Europe, & de douleur à tous vos bons subiects. Desquelles illusions, quand il plaira à V. M. s'en releuer par les salutaires aduis de personnages d'honneur, recogneuë pour estre zelez à l'accroissement de la gloire de Dieu, & celuy de vostre Royaume, ie luy offre encor' ma vie, celle de mes freres. Et ce peu de pratique & experience qui est en nous pour faire recognoistre par tous les coins de ce nouueau monde, qu'il n'y a point en la Chrestienté vn si grand et puissant monarque qu'vn Roy de France. Quand il veut employer, ie ne diray pas sa puissance, mais seulement son authorité. C'est, SIRE, Tout ce que peut vn de vos plus humbles subiects, auquel tous les mauuais traitemens, pertes de biens & de fortune, que contre la foy publique que i'ay soufferts durant la minorité de V. M. n'ont point faict encor' perdre le courage de la seruir glorieusemēt. M'assurant qu'elle aura mes seruices pour agreables, & le vœu solemnel que ie fais d'estre le reste de ma vie,

son tres-humble et tres obeissant seruiteur et subiect,

FRANÇOIS DE RASILLY.

AV ROY.

SIRE,

La principale raison qu'eurent les Anciens de canoniser entre les Dieux la plus-part de leurs Empereurs, fut la pieté à la Religion qu'ils auoient recogneuë en iceux pendant leur vie. Et c'est chose bien notable que nous trouuons par les Histoires, qu'encore que quelques-vns des Empereurs esleuez de bas lieu, au sommet de l'Empire, se soient mõstrez cruels et sanguinaires vers leurs subiects, nonobstant ils n'ont pas laissé d'obtenir apres leur mort le nom de Dieux, auoir des Temples et des Autels, des Sacrifices et des Prestres, establis et ordonnez par le Senat, et ce en consideration de la Pieté et Religion qu'ils auoient conseruee inuiolablement au milieu de plusieurs autres imperfections. Ces Monarques grands en domination, petits en la cognoissance du vray Dieu, estoient poussez d'vne inclination emprainte naturellement dans leur cœur, de la Maiesté Diuine, de laquelle tous Monarques sont le vif Image, et partant à eux appartient de dilater le Royaume de Dieu, comme les Lieutenans de sa Majesté souueraine. A ceste fin, ils parsemoient leurs arcs et trophees, leurs colonnes et statuës des enseignes de la Religion, et laissoient à la posterité des plaques et planches des metaux plus incorruptibles, ainsi que sont la Bronze, Or et Argent, grauees de leurs Images, et des vestiges de leur pieté, à ce que le temps n'en offuscast la memoire.

Antonin le Pieux, laissa sur la Bronze et l'argent, sa Pieté et Religion Burinee en ceste sorte. C'estoit vne Dame vestuë en Deesse, deuant laquelle estoit vn Autel chargé d'vn feu continuellement bruslant, & entre ses mains elle tenoit vn Vase plein

de bonnes odeurs qu'elle iettoit à chasque heure en sacrifice dans ce feu, signifiant par là la Pieté et Religion qu'il portoit aux Dieux.

Si l'inclination naturelle priuee de grace et de lumiere surnaturelle, auoit tant de puissance au cœur de ces Monarques, que pouuons-nous dire, uoire que pouuons-nous penser, combien Dieu agite interieurement les coeurs des Rois illustrez et enrichis de la vraye Religion?

Louys quatriesme Empereur, Prince vertueux et chery de tous, preferoit à toutes ses affaires celles de la Religion; & pour exciter tous ses subiects à son imitation, auoit marqué sa monnoye d'vn Temple trauerse d'vne Croix, & tout autour estoit inscrit, Christiana Relígio.

Celuy qui a emporté le prix, Sire, par sus tous les Monarques du Monde, en faict de Pieté & Religion a esté sainct Louys, l'honneur des François, duquel vous heritez le Sang, le Sceptre, le nom, et l'imitation de ses vertus: car non seulement, il a employé ses thresors, sa noblesse, ains aussi sa propre personne, passant les Mers, (Mers qui ne respectent, non plus que la mort aucune qualité de personnes, pour les enuelopper dans ses ondes) afin de restaurer la Pieté & Religion abatuë par les cruautez des Infidelles, & y est mort pour ce subiect.

Jamais siecle de Roy n'eust tant de conuenance auec le siecle de ce bon Roy sainct Louys, qu'a le vostre, Sire, & laissant à part ce qui ne faict à mon propos, ie prendray seulement ce beau subiect, que l'ouuerture vous est faicte d'imiter sa Pieté & Religion enuers ces pauures Sauuages, qui desirent extremement cognoistre Dieu, et uiure soubs l'ombre de vos Lys, non pas seulement les habitans de Maragnan, Tapouytapere, Comma, Cayetez, Para, Tabaiares, Lōgscheueux: ains aussi plusieurs autres Nations, lesquelles souhaittent s'ap-

procher des Peres, ainsi que ie diray amplement au suiuant Discours.

Vous seul, Sire, pouuez tout ce bien, par ce qu'ils ayment naturellement les François & hayssent les Portugais, tout ce que peuuent nos Religieux, c'est d'exposer leur vie à la poursuitte de la conuersion de ces pauures gens: chose de peu de duree, si vostre Royale pieté n'y met la main.

Cest' affaire n'est pas tant difficile, comme l'on pourroit s'imaginer, ny de si grande charge et despence que l'on estimeroit: il n'y faut des cinquante, ou des cent mille escus, ains vne liberalité mediocre fidellement administree (pour l'entretien des Seminaires, où seront admis les enfans des Sauuages, vnique esperance de l'establissement ferme de la Religion en ces pays la,) sera suffisante.

Si vostre Maiesté, Sire, se resout à cela, ie m'asseure qu'à vostre imitation, plusieurs de nos Princes & Princesses, Seigneurs & Dames, s'exciteront à contribuer quelque chose, pour l'augmentation de la Foy en ces quartiers là.

Et afin que ie ne sois facheux à vostre Maiesté par vne prolixité malseante, ie finiray auec cest' histoire Euangelique de la pauure Chananee reputee pour chienne, laquelle ne demandoit pour la deliurance de sa fille possedee du Diable, que les miettes tombantes de la table Royale du Redempteur: Ceste nation des Sauuages est issüe d'vn mesme Pere que ceste Chananee, ses enfans sont possedez des Demons par l'infidelité: Elle ne demande ny vos thresors ny grande somme de deniers, ains seulement les miettes superflues, qui tombent deçà, delà, de vostre Royale grandeur.

Parquoy, Sire, ie vous supplie tres-humblement de regarder de bon œil ceste pauure Nation, & receuoir de bon cœur ce petit Discours des choses plus memorables arriuees pendant les deux ans que i'ay pratiqué auec eux, suiuant le commandement

de la Royne vostre mere, faict à nos Reuerends Peres, duquel nous nous sommes aquitez le plus fidelement quil nous a esté possible, ainsi que uerrez en ce Traitté, lequel quand vostre Maiesté aura eu pour agreable auec le contenu d'iceluy, ie m'estimeray tres-bien recompensé de ce que i'en pretens receuoir en ce Monde, auquel tant qu'il plaira à Dieu me faire uiure, ce sera pour m'employer auec toute la fidelité à moy possible, au seruice de vostre Maiesté, comme celuy qui est & sera à iamais d'icelle,

Tres-humble & fidele suject

F. YVES D'EVREVX

CAPVCIN.

ADVERTISSEMENT
au Lecteur.

Amy lecteur, vous serez aduerty, que ie ne feray aucune repetition des choses que le Reuerend Pere Claude a escrit en son histoire, seulement i'adiousteray ce que l'experience m'a donné plus qu'à luy, n'ayant esté que quatre mois dans Maragnan et moy deux ans entiers: vous trouuerez ceste verité, quand vous confererez nos deux escrits ensemble, d'autant que l'addition que i'en feray, supposera ce qu'il en aura escrit de mesme matiere.

PREFACE
Svr les devx
Traittez suiuans.

La Sapience, aux Prouerbes 29. propose vn enigmetres-beau en ces paroles: pauper & diues obuiauerunt sibi, vtriusque illuminator est Dominus: I'ay veu le pauure sortir d'vn hospital chargé de playes et d'vlceres, couuert & non vetu de vieux haillons, marcher en la place publique, & entrer dans le temple du Seigneur par la porte du midy: & en mesme heure i'ay consideré le riche sortir de son Palais bien vetu de soye, & paré d'or, d'argent et de pierres precieuses, venir le lōg de la voye qui s'aboutit à la porte du Tabernacle du coté de Septentrion, si à propos, que l'vn & l'autre, le pauure & le riche, se sont rencontrez teste à teste, front à front, droict au milieu du grand rideau du Sancta Sanctorum, où la face du Seigneur rend vne si belle clarté, que le visage de ces deux rayonnoit d'vne mesme splendeur Diuine. Voila ce que veut dire la Sapience sous l'obscurité de ces paroles.

LAISSONS les diuerses explications mystiques

et spirituelles qui se peuuent tirer de là, & prenons seulement celle qui faict à nostre subiect, laquelle nous auōs mise pour frontispice à nostre liure.

Ce pauure est le pere Sainct François, et les Religieux de son Ordre: Ce Riche est la Royale puissance de sa Majesté très-Chrestienne procedee de la tige sacree du Roy Sainct Louys. Quand est ce, & en quel lieu, ce Pauure, & ce Riche se sont-ils trouuez à la rencontre? c'a esté veritablement en la Mission Euangelique pour conuertir les Indiens. Le troisiesme s'est trouué entre les deux, scauoir est, ce grand Dieu illuminateur des pecheurs, gisans sous les tenebres de la mort.

LE pauure Sainct François a faict dans les Indes, ce que disoit Sainct Paul, en la conuersion des Gentils; Ego plantaui, I'ay planté la Foy parmy les Sauuages de Maragnan: Sainct Louys protecteur de la France & Ayeul de nostre Roy respond, suiuant la promesse faicte quād nous embrassames ceste entreprise, Rigabo, Ie l'arrouseray, & ne permettray qu'elle se flestrisse, faute de luy donner soulagement. Car ce n'est rien, de planter, si l'humeur mãque à la racine qui refocille la plante nouuelle: autrement l'ardeur du Soleil secheroit le tout: Et nostre Dieu qui suit tousiours la disposition des subiets, asseure infalliblemēt qu'il donnera augmentation à l'entreprise, Incrementum dabo: Et ce par vne lumiere plus grande de iour en iour des mysteres de nostre Foy versee sur ces Indiens obtenebrez de l'ignorance, vtriusque illuminator est Dominus, Le Seigneur est le flambeau de tous deux.

Qui le peut mieux sçauoir que les Sauuages, lesquels en rendent temoignage par les Baptesmes qu'il ont receu de nos mains, & la promesse comme generale de se faire Chrestiens? c'est pourquoy ils font responce, credimus. O pieté Royale, vous n'auez point perdu vostre temps de nous auoir enuoyé les messagers de l'Euangile.

Svitte de L'Histoire des choses plvs memorables aduenuës en Maragnan és années 1613 & 1614.

PREMIER TRAICTÉ.

De la Constrvction des chappelles de S. François & de S. Loüis en Maragnan.

Chap. 1.

Le Psalmiste Royal Dauid en son Psalme 28, qu'il composa en action de graces pour la consommation du Tabernacle, dict. Afferte Domino filij Dei, afferte Domino filios arietum. Apportez au Seigneur, ô enfans de Dieu, apportez au Seigneur des enfants de beliers, ce que Rabbi Joanathas va expliquant en cete sorte: Tribuite coram Domino laudem cœtus Angelorum, tribuite coram Domino gloriam & fortitudinem. Contribuez deuant le Seigneur loüange, ô chœurs Angeliques, contribuez deuant le Seigneur gloire et force: Il vouloit dire que les bien-heureux Anges assistent les hommes en toutes leurs sainctes entreprises, & specialement quand il est question de procurer le salut des ames, car ces bien-heureux Esprits marchent au deuant & fendent la presse des Diables ennemis de salut, Pour donner seur accez aux hommes Apostoliques vers les Ames errantes par les deserts de l'Infidelité,

qui sont icy paragonnees aux Enfans des Beliers cornus, qui rampent deçà delà par les rochers de dureté de coeur, Prises toutefois auec la douceur de l'Euangile se laissent amener doucement à la porte du Tabernacle de Dieu, lauees dans la grande mer du Baptesme, & offertes à la face du Sancta Sanctorum.

Les Premiers sacrifices que receut Dieu du Peuple d'Israël, quand ils allerent posseder la terre de Promissiō, de laquelle ils bannirēt l'Infidelité, furēt sous les tentes & pauillons du Tabernacle, mais puis apres le Temple fut basti, dans lequel les mesmes sacrifices furēt offerts.

CHOSE semblable nous arriua, qui allions en ce Païs plein d'Infidelité & d'Ignorance de Dieu farcy de Diables, effrontement tyrannisans ces Paures ames captiues, pour y donner la lumiere de l'Euangile, bannir la mécroyance, chasser les Demons, planter & construire l'Eglise de Dieu: Car nous celebrâmes l'espace de quatre mois et plus, les saincts sacrifices sous vne belle tente, au milieu des arbres verdoyans, puis vne partie de nostre équipage estant retournée en France pour querir secours, & l'autre demeuree pour fonder la Colonie, nous fismes bastir la Chappelle de Sainct Francois de Maragnan en vn lieu beau & plaisant, ioint à la mer, enrichy d'vne belle fontaine, qui iamais ne tarit, où ie choisis ma demeure pour seruir par apres de conuent aux Religieux que i'attendois en secours. Cette chappelle fut acheuee la veille de Noel, Iour bien à propos; correspondant à la deuotion qu'auoit jadis le Seraphique Pere Sainct François, auquel la chappelle estoit consacree. D'autant qu'iceluy, entre toutes les festes de l'annee, celebroit la nuict toute lumineuse & sans tenebres de la naissance du vray Soleil Iesus-Christ, & ce sainct Pere auoit telle coustume de bastir vne Creche où il passoit cete nuict en haute contemplation du profond mystere de l'In-

carnation, & de l'abaissement si nouueau du Tres-haut enterre. DE verité ie m'esioüissois infiniement voir dans cette petite Chappelle (faicte de bois, couuertes de Palmes, ressemblant plus à la Creche de Bethleem, qu'aux grands & precieux Temples de l'Europe) nos François en grande deuotion Psalmodier les Matines de cette nuict: Puis lauez au Sacrement de Penitence, receuoit le mesme Fils de Dieu, dans la creche de leurs cœurs, enueloppé des langes des SS. Sacremens de l'Autel.

NOVS solemnisâmes le iour de pareille deuotion: que la nuict, y adioustans la Predication, chose que nous auons gardee tousiours du depuis, Festes & Dimanches: de quoy nous receuions tant de contentemēt, qu'encores qu'endurassions beaucoup en ces premiers commencements, toutefois tandis que dura cette deuotion, le temps se passoit si viste, que le iour ne nous sembloit pas durer deux heures: d'autant que l'esprit nourry de pieté, ne sçauroit auoir si peu d'occupation d'ailleurs, qu'il ne s'estonne de voir si tost la nuict venir.

IE n'estois pas seul qui ressentois cecy, ains plusieurs autres qui me l'ont dit du depuis, que tandis que la santé me permit de garder cet ordre, il ne leur ennuyoit aucunement.

CETE deuotion s'augmenta encore bien plus quand la Chappelle Sainct Loüis au Fort fut edifiee, à la forme & façon des Eglises de nos Conuens, bastie de charpente, close & couuerte de bons aiz, ciez des arbres nommez Acaioukantin. Là i'allois celebrer la Messe chanter Vespres, faire la Predication, et baptiser les Cathecumenes. Au soir la cloche sonnoit, & tous se trouuoient auant que d'aller se coucher, en cette chappelle, où l'on chantoit le Salut, & sonnoit on le Pardon, puis chacun se retiroit où il vouloit.

———

De l'Estat dv Temporel en ces premiers Commencemens.

Chap. II.

L'HOMME est composé d'esprit et de corps, l'esprit comme le plus noble doit estre seruy le premier, puis apres le corps; à ce subject il estoit plus que raisonnable de trauailler premierement aux Chappelles pour en icelles repaistre les esprits de la parole de Dieu, & des SS. Sacremens, puis s'appliquer à ce qui regardoit le temporel; Or tout ainsi qu'vne terre, non encore cultiuee ne donne pas grand contentement à son Maistre, voire s'il n'auoit du pain d'ailleurs, il pourroit mourir de faim aupres d'Icelle semblablement le lieu que l'on auoit choisi pour bastir la forteresse de Sainct Loüis estoit esloigné de toute commodité; d'autant que c'est vne poincte de roche qui auance dans la mer, en vn des bouts de l'Isle, où jadis les Sauuages auoient habité & iardiné, & par ainsi rendu sterile; d'autant que la terre ayant porté trois ans n'a plus de force à produire aucune chose sinon du bois, si d'aduenture elle ne repose plusieurs annees; cela fut cause que nous patissions beaucoup en ces commencements, voire à peine auions nous de la farine du Païs, de laquelle nous faisions du Migan, c'est à dire de la boüillie auec du sel, de l'eau et du poiure, qu'ils appellent Ionker, & de cela seulement nous sustentions nostre vie. Quelques vns qui ne pouuoient manger de cette farine seiche, la détrempoient dans l'eau & la mangeoient, Ceux qui estans en France à peine pouuoient manger des viandes delicates, trouuoient en ce Païs les legumes, quand ils en pouuoient auoir, tres-delicieuses.

IE rapporte cecy pour loüer la patience des François au seruice de leur Roy, & pour effacer cette tache qu'ordinairement on iette sur leur manteau, qu'ils sont impatiens, indomtables et mal-obeïssans; Car ie tesmoigne, auec verité, que ie ne vey

iamais tant de patience, et tant d'obeissance, qu'en ces Pauures François. Que ceux donc qui ont bonne volonté d'aller en ces Païs ne s'estonnent d'entendre cette grande pauureté: Car ils ne patiront iamais, ce que nous auons pati, & de iour en iour la terre s'accomode & les viures s'augmentent.

POVR remedier à cette disette, l'on delibera d'enuoyer à la pesche des vaches de mer, enuiron à 30 & 40. lieües de l'Isle: ces bestes poissons ont la teste de vache sans cornes toute fois, deux pates sur le deuant au dessous des mamelles. elles produisent leurs veaux comme les vaches, & les nourissent de leur laict, mais le petit veau a cette proprieté digne d'estre remarquee, pour nous seruir d'instruction, c'est qu'il embrasse sa mere par sus le dos auec ses deux petites pates, & iamais ne la quitte, quoy que morte, tellement qu'on les prend vifs, & en a-on apporté de vifs iusques en l'Isle, & sont tres-delicats. Que cecy serue aux enfans à executer le commandement de Dieu, d'honorer Pere & Mere, c'est à dire, de leur suruenir, aymer & respecter: que les Catholiques se souuieneent de demeurer fermes & colez au giron de l'Eglise leur Mere, & qu'aucune persecution ne les en arrache, que tous bons François cherissent leur Roy & leur Patrie. Ces Vaches de mer sont prises à la pasture qui est l'herbe croissante au bordage de la mer: Les Sauuages coulans leur canot doucemēt par derriere elles, d'où ils les dardent de deux ou trois harpons, & mortes qu'elles sont, sont tirees à terre, mises en pieces & salees: Chose pareille arriue aux delicieux & gloutons, qui s'estans fabriquez leur ventre pour Dieu, sont surpris de la mort au milieu des viandes, et saouls sont traisnez en vn moment dans les Enfers.

LE sel du tout necessaire, tāt pour saler ces vaches, que pour autres commoditez, se pesche enuiron à quarante lieuës de l'Isle, dans des grandes plaines sablonneuses, ou il se faict naturellement en

forme de glace, dur & luisant comme cristal, & ce par le flus & reflus de la mer qui donne dās ces plaines, & quand la mer est retiree, le Soleil viēt à le cuire par sa chaleur, & est beaucoup meilleur, que celuy de France, & que celuy d'Espagne. Il faut l'aller pescher auant la saison des pluyes, pour ce qu'elles noyēt le lieu où il se trouue.

AYANT prouuenu à ce mesnage, l'on dispersa vne partie des François par les villages, pour y viure suiuant la coustume du Païs, qui est d'auoir des Chetouasaps, c'est à dire hostes ou comperes, en leur donnant des marchandises au lieu d'argent; Et cette hospitalité ou comperage est entr'eux fort estroicte; car ils vous tiennent proprement comme leurs enfans, tandis que vous demeurez auec eux, vont à la chasse & à la pesche pour vous, & d'auantage leur coustume estoit de donner leur filles à leurs Comperes, qui prenoient deslors le nom de Marie, & le sur-nom du François pour designer l'alliance auec tel François, en sorte que disant Marie telle, c'estoit autant que de dire la Concubine d'vn tel. De sçauoir au vray pour quoy ils appellent leurs filles données aux François, pour concubines du nom de Marie, ie ne puis l'asseurer, sinon qu'vn iour vn Sauuage me dist, luy monstrant vn Tableau de la Mere de Dieu, et luy disant, Koaï Toupan Marie. Voila la Mere de Dieu Marie: il me respondit: chè aï Toupan Arobiar Marie. Ie croy & cognoy que la Mere de Dieu est Marie, & appellons nos filles que nous donnons aux Caraibes Marie. Cette coustume de prendre les filles des Sauuages, a esté deffenduë aux François, & cela ne se faict plus, si ce n'est occultement, mesme les sauuages qui de premier abord que l'on fist cete deffence, se doutoient de la fidelité & amitié des François enuers eux, pour ne prendre leurs filles comme ils auoient de coustume, à present qu'ils ont esté entierement informez que Dieu defend d'auoir des femmes sinon en mariage,

& que les Peres Messagers de Dieu le preschoient & l'auoient fait prohiber par ordonnance du Grand, se scandalisent quand ils voyent les François faire au contraire & le venoient denoncer au Grand & à Nous, en sorte qu'il faut que le François face ses affaires bien secrettement, s'il ne veut que cela soit cogneu.

De la Constrvction du Fort de Sainct Louys, & de l'ardeur des Sauuages à porter les terres.

Chap. III.

LE temps venu qu'il faisoit bon trauailler aux fortifications de la place designee pour la defence des François, & que la charpente jà faicte selon le dessein donné pour seruir de ceinture au fort à soutenir les terres fut dressee: àlors on fit dire par tous les vilages de l'Isle & de la Prouince de T a p o u y - t a p e r e: que chacun les vns apres les autres eust à venir trauailler aux terres que l'ō tiroit des fossez du Fort pour les porter sur les terrasses des courtines, esperons, & plates formes, qui du depuis furent couuertes de gros & grands A p p a r i t u r i e s qui sont arbres durs comme fer et incorruptibles, en sorte que le canon auroit de la peine contre ceste place & l'escalade tres-dificile: aussi tost dit, aussi tost faict, tellement que de toutes parts vn vilage apres l'autre, les Sauuages venoient amenants femmes & enfans quant & soy, aportans des viures necessaires pour le temps qu'ils sçauoient demeurer a trauailler, & ce souz la conduite de leurs Principaux: coustume qu'ils obseruent en toutes leurs entreprises de consequence, que non seulement ils marchent auec leurs Principaux, ains ils tiennent le front de la compagnie. La nature leur ayant donné ceste

cognoissance que l'exemple des Principaux encourage infiniment les Inferieurs.

EN quoy ils sont plus fideles à la nature, que nous ne sommes, puis que nous voyons tout le contraire en la Republique Chrestienne: d'où certainement toutes les erreurs & corruptions de mœurs ont pris leur source: car encore que nous deuions prester l'oreille seulement à la doctrine & ne point amuser nostre veuë à la mauuaise vie: ce nonobstant les foibles s'acrochent plus aux œuures qu'au bien dire.

CES Sauuages venus ils se mettent à trauailler d'vn ardeur incomparable, monstrans de voix & de geste vn courage admirable, & eussiez dit plustost qu'ils aloient aux nopces qu'au trauail, ne cessās de rire & s'esiouyr les vns auec les autres, chacun courāt portant sō fais du fond des fossez au dessus des terasses, & y auoit entr'eux vne emulation non petite à qui feroit plus de voyage, & porteroit plus grand nombre de paniers de terre.

ICY vous noterez qu'il n'y a gens au monde si infatigables au trauail qu'iceux, quand de bon cœur ils entreprennent quelque chose, ne se soucians de boire ou de manger, pourueu qu'ils viennent à chef de ce qu'ils entreprennent, & au plus fort des difficultez, ils ne font que rire, huer, et chanter pour s'entr'encourager: à l'oposite si vous pensez les rudoyer & les faire trauailler par menaces ils ne feront rien qui vaille, & cognoissant leur naturel estre tel, iamais ils ne contraignent leurs enfans ny leurs esclaues, ains ils les ont par douceur.

LE François approche fort de ce naturel, specialement les Nobles, qui ne peuuent subir le joug de la contrainte, mais exposent leur propre vie aux doux commandemens de leurs Princes: beau document pour ceux qui ont charge d'autruy, de plustost les auoir par douceur & clemence que par force & rigueur, menageant en ce point le naturel de la nation Françoise. NON seulement les hommes tra-

uailloient: mais aussi les femmes & les petits enfans, ausquels petits enfans, ils faisoient de petits paniers, pour porter de la terre selon leur petite force. I'ay veu plusieurs de ces petits qui n'auoient pas plus de deux ou trois ans faire leurs charges dans leurs petits paniers auec leurs menotes n'ayans pas la force naturelle d'vser de peles ou autres instrumens à charger.

IE m'enquis de quelques Anciens, pourquoy ils permettoient que ces enfans trauaillassent, amusans plus ceux qui les regardoient & specialement leurs peres & meres que d'auancer besongne; & dauantage qu'ils les mettoient en danger estans nuds & tēdres comme ils sont, d'estre blessez par quelque eboulement de terre ou roulement de pierre. Telle fut leur responce par le Truchement: Nous sommes bien aises que nos enfans trauaillant auec nous à ce Fort, à ce que venus en leur vieillesse, ils disent à leurs enfans, & ceux cy à leurs descendans: Voila les forteresses que nous & nos peres ont faict pour les François, lesquels amenerent des Peres pour faire des maisons à Dieu, & vindrent pour nous defendre contre nos ennemis. verso.

CESTE façon de faire remarquer à leurs enfans ce qui se passe leur est commune en general en toutes choses, & ainsi suppleent au manquement d'escriture, pour communiquer les affaire des siecles passez à la posterité: & pour ne rien oublier, ains viuement le grauer en leur memoire: souuent ils deuisent par ensemble des choses passees aux siecles de leurs grands Peres ou au temps de leur ieunesse, et l'enseignent à leurs enfans, comme nous dirons cy apres. Ie vaudrois que nos Peres eussēt esté aussi diligens à grauer dans le cœur de leurs descendans . . . .

. . . .

. . . .

. . . .

folio 17. . . . . ment & en abondance, les Sauuages mettent le feu aux buissons & haliers, dans lesquels ces reptiles se retirent. Il y en a de trois sortes, les vns de terre, qui font leur demeure dans les bois; les autres d'eau douce, qui habitent és riuages de ce fleuue, & és lieux marescageux; Les troisiesmes sont de mer, & viuent en icelle, mais elles viennent faire leurs oeufs dans le sable prochain en grand nombre, puis les couurent industrieusement auec le mesme sable: Ils ressemblent au oeufs de poule, hors-mis qu'ils n'ont pas la coque si dure, ains flexible et mole, & ne sont pas droictement si gros ny aigus, mais ronds, sont fort bons, soit à la coque, soit en autre façon que les vouliez manger.

LE long de ceste Riuiere est orné d'arbres, portãt casses beaucoup meilleures, que celles que l'on vse communément, i'en ay gousté moy-mesme, & plusieurs autres de nostre equipage: & outre la vertu medicinale qu'elles ont, beaucoup plus forte, que celle de Leuant: car l'experience a enseigné qu'vne once verso. d'icelle faict autant d'operation, que deux de celle du Leuant. Elles sont excellemment bonnes confites ne laissant de lascher le corps, & l'entretenir en son benefice. On y voit de tres belles prairies, longues & larges indiciblement, & portent le foin doux & fin. On y trouue la pite de laquelle se font les taffetas de la Chine en quantité, croissant comme des queuës de cheual, belle comme la soye, & encore plus forte. La terre y est forte & grasse, & beaucoup plus fidelle à la moisson que celle de *Maragnan*, ou des enuirons, et m'a-t'on dict qu'on y peut faire deux cueillettes l'annee. Les forests sont de haute fustaye, encore vierges en la couppe, ennoblies de plusieurs sortes de bois fort excellent, soit en couleur, soit en proprieté de medecine: & les Sauuages habitans là, nous ons rapporté qu'il s'y trouuoit du bois de Bresil. Parmy ces Forests il y a vne telle multitude de Cerfs, Biches, Cheureils,

Vaches braues & Sangliers qu'en peu d'heure vous en tuez autant que vous voulez: & afin qu'on ne m'estime vser d'hyperboles en cet endroit, ie m'en rapporte aux tesmoignages de ceux qui se sont trou- folio 18.
uez en ce voyage de *Miary*, & sont à present en France, & liront cecy, & confesseront qu'eux-mesmes m'ont dict, que les Sauuages de leur embarquement leur apportoient vne si grande quantité de venaison, qu'ils n'en sçauaient que faire. Un Gentilhomme du mesme voyage m'a raconté auoir tué trois Sangliers d'vn coup de mousquet, ce qui ne pourroit estre s'ils n'y estoient espois.

IL y a grand nombre d'arbres chargez d'esseins de mouches à miel, menues & petites enuiron comme la moitié des nostres, mais bien plus industrieuses, car elles font de tres-excellent miel liquide & clair comme eau de roche, & ce miel est contenu dans des petites phioles faictes de cire, grosses comme un esteuf, semblables en forme à nos petites phioles de verre, suspenduës par ordre és rameaux d'vn petit arbre, composé de cire. Le quel petit arbre de cire, est attaché & colé aux branches au tronc, ou bien dans le creux des arbres des Forests, ou des Prairies. De ce miel on en faict de tres bon vin fort & chaut à l'estomac, qui approche en verso.
couleur & en goust au vin de Canarie. Nos gens en firent quantité pendant qu'ils estoient là, duquel plusieurs furent coiffez. Il s'y trouue vne autre espece de miel, mal appellé miel pourtant, car il est aigre comme vin aigre & est fait par vne autre espece de mouches.

QVELQVES iours apres que nos gens furent arriuez en cette contree, ils se mirent à chercher les *Tabaiares*, & leurs habitations; Ils trouuerent des *Aioupaues* et des chemins nouuellement frayez: mais ils ne peurent trouuer ceux qu'ils cherchoient: C'est pourquoy voyans que leur farine diminuoit, & qu'à peine en pourroient ils auoir pour retourner

iusques en *Maragnan*, encore bien courte, ils delibererent de r'amener leur armee de Sauuages auec eux, & choisir seulement deux Esclaues *Tabaiares*, ausquels ils donnerent de la farine pour viure vn mois auec des marchandises, leur promettant une seure liberté & bonne recompense, au cas qu'ils allassent chercher, & trouuer leurs semblables, ce
folio 19. qu'ils accepterent & accomplirent, & approchans des villages des *Tabaiares*, commencerent à huer, & ce pour euiter d'estre flechez: D'autant que ceste Nation estoit en continuel combat auec vne autre natiō voisine. A leur cry plusieurs sortirent, ausquels ils raconterent le contenu de leur charge: cōme les François estoient en *Maragnan* bien fortifiez, que les Peres estoient auec eux, & qu'on les estoit venu chercher, mais que la farine manquant, on auoit esté contrainct de quitter la poursuitte, & qu'ils auoient esté choisis & enuoyez pour parfaire cette entreprise, & déuelopant les marchandises, leur dōnerent ferme asseurance de leur discours: à quoy seruit beaucoup la recognoissance qu'ils eurent de ces deux Esclaues, autrefois pris en guerre par les *Tapinambos*. Vous pouuez penser quelle chere on leur fist, & quelle resjouyssance eurent ces *Tabaiares* de telles nouuelles. Laissons les en repos l'espace de 3. & 4. mois, pour conter à leur aise & r'embarquons-nous auec nos gens, pour retourner en l'Isle.

---

verso. **De la Preparation des Tapinambos, pour faire le Voyage des Amazones.**

Chap. VII.

AVSSITOST que ceste armee fut retournee de *Miary*, l'on parla chaudement de faire dans peu de temps le Voyage des *Amazones*. Ia auparauant on

ou en parloit, mais assez froidement, tellement que peu de gens le croyoient, comme à la verité il n'y auoit pas grande apparence de quitter l'Isle, estant si peu de gens que nous estions, pour la deffendre contre les Portuguaiz, desquels nous estions menacez dés ce temps là.

A cette nouuelle toute l'Isle & les Prouinces circonuoisines se remuerēt: Car vous deuez sçauoir qu'il n'y a Nation au Monde si encline à la guerre, & à faire nouueaux voyages que ces Sauuages Bresiliens. Les 4. & 500. lieuës ne leur sont rien, pour folio 20.
aller attaquer leurs ennemis, & gaigner des Esclaues. Et combien qu'ils soient naturellemēt peureux & craintifs, si est-ce que quād ils sont eschauffez au combat, ils demeurent fermes iusques à ce qu'ils n'ayent plus d'armes, & lors ils se seruēt des dents & des ongles contre leurs ennemis.

LA plus part de leur guerre se faict par ruse & finesse, allans sur l'aube du iour inopinément attrapper leurs ennemis dedans leurs loges, & ordinairement ceux qui ont bonnes jambes se sauuent de leurs mains, les vieillards, femmes, & enfans demeurans pour les gages, qui sont amenez esclaues dans les terres des *Tupinambos.* Ils font encore autrement, c'est que sous pretexte de marchandise, ils vont le long des riuieres où habitent leurs ennemis, ausquels ils font de belles promesses, & monstrent leurs danrees, & *Caramemos* ou paniers, dans lesquels ils mettent ce qu'ils ont de plus cher, & quand ils voient leur beau, ils se iettent sur ces pauures *Simpliciaux*, tuans les vns, & amenans les autres captifs: Et pour cette cause toutes les Nations du verso.
Bresil se défient d'eux, & ne veulent paix auec eux, les tenans generalement pour traitres.

ILS sont fort asseurez quand ils sont en la compagnie des François: & veulent tousiours que les François marchent deuant: que s'ils voyent qu'vn François tourne en arriere, ils seroient bien marris

qu'il eust meilleures jambes à fuyr qu'eux. En cecy l'on peut voir combien vaut l'opinion que l'on a conceuë des personnes, qui est neantmoins la plus grande vanité & folie de cette vie: car souuent il arriuera que les bons & vertueux demeureront en arriere, où les vicieux & corrompus seront cheris & esleuez.

IE fus fort diligent & curieux à remarquer leur façon de faire pour aller à la guerre, ne me contentant point de ce que i'en auois oüi dire. Premieremēt les femmes & les filles s'appliquent à faire les farines de guerre en abondance sçachans naturellemēt que le soldat bien nourry en vaut deux, & qu'il n'y a rien plus dāgereux en vne armee que folio 21. la famine, laquelle rend les plus courageux, foibles & sans coeur, & qu'au lieu d'aller contre l'ennemny, il faut aller chercher à viure. Cette farine de guerre est differente de l'ordinaire, par ce qu'elle est mieux cuite, & meslee auec du *Cariman*, qui fait qu'elle se garde longtemps: Il est bien vray qu'elle n'est si agreable au goust, mais plus saine que la fraische.

Secondement les hōmes s'employēt à faire des canots, ou à refaire ceux qui estoient ja faicts, propres à telles affaires; Car il faut qu'ils soient longs & larges pour y cōtenir plusieurs personnes, & porter aussi leurs armes & leurs prouisions, & neātmoins ce n'est qu'vn arbre, Lequel apres qu'ils l'ont couppé par le pied, & bien esbranché, n'y laissant que le seul corps de l'arbre bien droit de bout à l'autre, ils fendent & leuent l'escorce auec quelque peu de la chair de l'arbre, enuiron la largeur & profondeur de demy-pied: ils mettent le feu dās cette fente, auec des copeaux bien secs, qui bruslent à loisir le dedans de l'arbre, & à mesure que le feu brusle, ils grattent le bruslé auec vne tille d'acier, & poursuiuent ceste façon de faire i'usqu'à tant que tout l'arbre soit verso. creusé en dedās, ne laissant d'entier que deux doitgs d'àpoisseur, puis auec leuiers lui dōnēt la forme & largeur, & ces canots de guerre sont quelquefois ca-

pables de porter deux ou trois cens persõnes auec leurs prouisions. Ils voguent à la rame par des ieunes hõmes forts & robustes, choisis pour cela, tenãs chacun son auiron de 3. pieds de long, poussans l'eau en pique & non en trauers.

Troisiesmement, ils preparent leurs plumaceries, tant pour la teste, bras, reins, que pour leurs armes: Pour la teste, ils se font vne perruque de plumes d'oisillõs rouges, jaunes, pers & violets qu'ils attachẽt à leurs cheueux auec vne espece de gomme, & appliquent sur leur front de grãdes plumes d'Arras, & de sẽblables oiseaux rouges, jaunes & pers en forme de mitre, qu'ils lient par derriere la teste. Ils mettent à leurs bras des bracelets de plumes de diuerses couleurs, tissus auec fil de coton cõme est aussi sẽblablement cette mitre susdite. Sur les reins ils ont vne rondache faite de plumes de la queuë d'Austruche, qu'ils suspendẽt auec deux cordõs de coton teint en rouge, passant du col en croisade sur le dos, tellemẽt que vous diriés à les voir emplumez par folio 22.
la teste, par les bras, & sur les reins que ce soient des Autruches qui n'ont des plumes sinon qu'en ces 3. parties de leurs corps: Et en effect il me souuient voyãt cela de cete belle antiquité que remarque Iob chap. 39. *Penna struthionis similis est pennis Erodii & Accipitris:* La plume de l'Autruche est semblable aux plumes du Heron, & de l'Esperuier: lequel passage est clairement expliqué par les diuerses leçons ou versions, de l'ancienne coustume tant des Grecs que des Romains, qui estoient que les Colonels presentoient aux Capitaines & Soldats des plumes d'Autruche pour mettre sur leurs casques & heaumes afin de les inciter à la victoire.

Et de faict ie voulu sçauoir par mon Truchement pourquoy ils portoient ces plumes d'Autruche sur leurs reins: ils me firent responce que leurs peres leur auoient laissé ceste coustume, afin de les enseigner comment ils se deuoient comporter en guerre

contre leurs ennemis, imitans le naturel de l'Autruche, qui est quand elle se sent la plus forte, qu'elle vient
verso. hardiment contre celui qui la poursuit: si elle se sent la plus foible, leuant ses aisles pour emboufer le vent, elle s'enfuit, iettant de ses pates le sable & les pierres vers son ennemy: ainsi deuons nous faire, disoient-ils. I'ay recogneu ce naturel de l'Autruche par experience en vne petite Autruche priuee qui estoit au village d'*Vsaap*, laquelle estoit assaillie iournellement par tous les petits garçons du lieu: quand elle voyoit qu'il n'y en auoit que deux en trois apres elle, elle se retournoit, & auec son estomach les iettoit par terre: que si elle voyoit que la compagnie fust trop forte pour elle, elle gaignoit au pied.

Ie m'asseure qu'il y aura des esprits qui s'estonneront de ce que ie viens de dire, & specialement comme il est possible que ces Sauuages tirent les moyens de se gouuerner de la proprieté des Animaux: mais s'ils se ressouuiennent que la cognoissance des herbes medecinale a esté enseignee aux hommes par la Cicoigne, la Colombe, le Cerf & le Cheureil: si la façon de faire la guerre, poser les sentinelles a esté prise des Gruës: si le bien de l'Estat Monar-
folio 23. chique a pris son commencement des Mouches à miel: Si les Architectes ont appris des Arondelles à faire les voutes: Si Iesus Christ mesme nous renuoye à la consideration des Milans, Vautours, Aigles & Passereaux, leur estonnement cessera & specialement, s'ils veulent croire que ces Sauuages imitent en tout ce qu'ils peuuent la perfection des Oyseaux & Animaux qui sont en leur pays, sur lesquelles perfections ils composent toutes leurs chansons qu'ils recitent en leurs danses: car les Oyseaux de leurs pays estans vestus de trois couleurs, specialement rouge, jaune, & pers, ils ayment les draps & habits de ces mesmes couleurs: pour ce que les Onces & Sangliers sont les plus furieux Animaux de leur terre,

ils prennent leurs dens & les enchassent dans leurs levres, iouës & oreilles pour paroistre plus furieux. Les plumes des armes sont mises aux bouts des espees & des arcs: bref tout cela ainsi preparé, ils se mettent à boire de leur vin fait de *mouay* publiquement pour dire à Dieu à ceux qui restent dans le pays.

Du partement des François auec les Sauuages pour aler aux Amazones. verso.

Chap. VIII.

AVPARAVANT que i'entre en matiere, il sera bon que i'allegue ce que i'ay appris des Sauuages, touchant la Verité des Amazones, parce que c'est vne demande ordinaire, s'il y a des Amazones en ces quartiers là, & si elles sont semblables à celles desquelles les Historiographes font tant de mention? Pour le premier chef, vous deuez sçauoir que c'est vn bruit general & commun parmy tous les Sauuages qu'il y en a, & qu'elles habitent en vne Isle assez grande, ceinte de ce grand fleuue de *Maragnon*, autrement des *Amazones*, qui a en son embucheure folio 24.
dans la mer cinquante lieuës de large, & que ces *Amazones* furent iadis femmes & filles des *Tapinambos*, lesquels se retirerent à la persuasion & soubs la conduicte d'vne d'entr'elles, de la societé & maistrise des *Tapinambos*: & gagnans pays le long de ceste riuiere, en fin apperceuans vne belle Isle, elles s'y retirerent, & admirent en certaines saisons de l'annee, sçauoir des *Acaious*, les hommes des prochaines habitations pour auoir leur compa-

gnie. Que si elles accouchent d'vn fils c'est pour le pere, & l'emmene auec luy apres qu'il est competamment alaicté: si c'est vne fille, la mere la retient pour demeurer à tousiours auec elle. Voilà le bruict commun & general.

VN iour pendant que les François estoient en ce voyage: ie fus visité d'vn grand Principal fort auant dans ceste riuiere, lequel apres qu'il m'eust faict sa harangue (ainsi que ie diray en son lieu cy apres) me dit qu'il estoit habitant des dernieres terres de la Nation des Tapinambos, & qu'il luy falloit pres de
verso. deux lunes pour retourner de *Maragnan* en son village: ie luy fis responce que ie m'estonnois de la peine qu'il auoit prise de venir de si loing. Il me repliqua, i'estoy venu en *Para* pour vois mes parens, quand les François passerent pour aller faire la guerre à nos enemis, & ayant ouy tant parler de vous autres Peres, i'ay voulu moy-mesme vous voir pour en porter des nouuelles asseurees à mes semblables. Ie luy fis demander à lors par mon truchement, si sa demeure estoit fort esloignee des *Amazones* il me dit qu'il falloit vne lune, c'est à dire vn mois pour y aller. Ie luy fis repliquer, s'il y auoit esté autrefois, & les auoit veuës, il me fit responce, qu'il ne les auoit point veuës, ny estoit entré en leurs terres: mais bien qu'il auoit rangé dans les canots de guerre l'Isle où elles habitoient.

QVANT au second Chef, ce mot d'*Amazone* leur est imposé par les Portugais & François, pour l'aprochement qu'elles ont auec les *Amazones* anciennes, à cause de la separation des hommes: mais elles ne se coupent pas la mamelle droitte, ny ne suiuent le courage de ces grandes guerrieres, ains
lio 25. viuant comme les autres femmes Sauuages, habiles & aptes neantmoins à tirer de l'arc, vont nuës, & se defendent comme elles peuuent de leurs ennemis.

EN l'an donc mil six cens treize, au mois de Iuillet le huictiesme iour, le Sieur de la Rauardiere

partit du port saincte Marie de *Maragnan*, salué de plusieurs canonades & mousquetades tirees du fort sainct Louys, comme est la coustume des gens de guerre, menant auec soy quarante bons soldats, & dix Matelots, ayant pris pour son asseurance vingt des Principaux Sauuages, tant de l'Isle de *Maragnan Tapouitapere*, que de *Comma*, & alla droict prendre terre à *Comma*, là où plusieurs canots de Sauuages l'attendoient, & ayant faict prouision de farines. cingla de *Comma* aux *Caïetés*, où il y a vingt villages de *Tapinambos*, & seiournant en ce lieu pres d'vn mois, renuoya sa barque auec soixante esclaues qui luy furent donnez. Le dix-septiesme d'Aoust, il alla des *Cayetés* auec plusieurs habitans du mesme pays, & vint en vn village appellé *Meron*, où il fit embarquer dans de grands canots tant les Sauuages que les François, verso. & vint à l'emboucheure de la riuiere de *Para*: sur ce chemin de mer vn François fut noyé par le renuersement du canot où il estoit. ses Compagnons se sauuans à Fourchon sur le ventre du canot renuersé.

CESTE riuiere de *Para* est fort peuplee de *Tapinambos*, tant a son emboucheure que le long d'icelle: estant arriué au dernier village enuiron soixante lieuës de l'emboucheure, il fut affectionnement prié par tous les Principaux de ce pays là d'aller faire la guerre aux *Camarapins*, gens farouches qui ne veulent paix auec persomne. & partant ils n'espargnent aucun de leurs ennemis: ains les captiuent tuent & mangent sans accepter: Ils auoient tué peu auparauant trois des enfans d'vn des Principaux *Tapinambos* de ces Regions là, & en auoient gardé les os pour monstrer à leurs parens, afin de leur faire dauantage de dueil.

CESTE armee donc des François & des *Tapinambos* au nombre de plus de mil deux cens sortit de *Para*, & entra en la riuiere des *Pacaiares* & de

folio 26. là en la riuiere de *Parisop,* où ils trouerent *Vuac-êté* ou *Vuac-ouassou,* qui fit offre de mil deux cens des siens pour renforcer l'armee, dont il fut remercié. Il en fut pris seulement quelque nombre qu'il accompagna luy mesme, et les mena au lieu des ennemis, lesquels demeuroient dans les *Iouras,* qui sont des maisons faictes à la forme des Ponts aux Changes & de sainct Michel de Paris, assises sur le haut de gros arbres plantees en l'eau. Incontinent ils furent assiegez de nos gens, & saluez de 1000. ou 1200. coups de mousquet en trois heures, & se deffendirent valeureusement, en sorte que les flesches tomboient sur les nostres, comme la pluye ou la gresle, & blesserent quelques François & plusieurs *Tapinambos,* pas vn toutesfois n'en mourut. On leur tira quelques coups de fauconneau & d'Espoire, & mit-on le feu à trois de leurs *Iouras,* dont soixante des leurs furent tuez, ce qui leur acreut dauantage le desespoir, aymans mieux passer par le feu, que de tomber és mains des *Tapinambos,* ce qui fut cause qu'on les laissa là, pour les auoir vne autre-
verso. fois auec douceur beaucoup meilleure, & plus propre pour gagner les sauuages.

DVRANT le combat furieux des mousquetaires ils vserent d'vne ruse nompareille, c'est qu'ils pendirent leurs morts contre le Parapet de leur *Iouras,* & leur ayant attaché vne corde de coton aux pieds, les faisoient bransler le long des fentes: ce que voyans les François, ils croyoient que ce fussent des Sauuages viuans qui passassent et repassassent, tellement que tirans trois ou quatre à la fois, ces pauures corps furent lardez de plusieurs coups, dont ces canailles huoient & se moquoient: lors vne de leurs femmes commença à paroistre, qui faisant signe auec un lict de coton qu'elle vouloit parlementer, tous cesserent de tirer, puis ceste femme cria *Vuac, Vuac.* Pourquoy nous as-tu amené ces bouches de feu (parlant des François à cause de la lumiere qui sortoit des

bassinets de leurs mousquets) pour nous ruiner & effacer de la terre: pense-tu nous auoir au nombre de tes esclaues, voilà les os de tes amis & de tes alliez, i'en ay mangé la chair, & si encore i'espere que ie te mangeray, & les tiens. On luy fit dire par folio 27. les Truchemens qu'elle eust à se rendre, afin de sauver le reste du feu. Non, non, dit-elle, iamais nous ne nous rendrons aux *Tapinambos*, ils sont traistres: Voilà nos Principaux qui sont morts & tuez de ces bouches de feu, gens que nous ne vismes iamais, s'il faut mourir nous mourrons volontiers auec nos grands guerriers: nostre nation est grande pour vanger nostre mort.

VN de leurs Principaux se fit porter dans vn canot à la face de nostre armee, & tenant d'vne main vne trousse de flesches, & de l'autre son arc dit, venez, venez au combat, nous ne craignons rien nous sommes vaillans, i'en flescheray auiourd'huy vn bon nombre, & s'estant approché vn peu trop pres de nos soldats, vn d'iceux luy porta vne bale dans la teste qui le renuersa mort dans l'eau. Ils estoient si adextres à tirer leurs flesches en haut, qu'elles tomboient droict à plomb dans la galiotte où estoient nos soldats & dans les canots & en blesserent plusieurs Vous pouuez voir par cecy le courage de ces nations Sauuages: qui ne sont meuz que de la seule nature: que feroient-ils s'ils estoient policez ou conduits & instruits par la discipline militaire? verso.

Des choses qui arriuerẽt en l'Isle pendant ce voyage, & premierement des ruses d'vn Sauuage nommé Capiton.

Chap. IX.

TANDIS qu'vne partie de nos François, & plusieurs des Principaux des Sauuages estoient en Para & és lieux circonuoisins, plusieurs choses memorables se passerent en l'Isle, lesquelles ie vay racõter d'ordre és suiuans chapitres. Et premierement d'vn plaisant & rusé Sauuage appellé Capiton, frere de mere d'vn Principal, grand amy des François nommé *Ianouaracaête*, c'est à dire, le grand chien ou chien furieux.

folio 28. CE Capiton s'estoit ingeré finement aupres de nous, nous faisant dire par le Truchement, qu'il desiroit fort de se faire Chrestien, d'apprendre à lire & à escrire, parler François, & faire les reuerences, gestes & ceremonies des François. On adiousta foy à ce Sauuage, & quelques-vns d'entre nous prenoient grande peine au tour de luy. Ayant passé quelques mois en nostre voisinage, il fut desireux d'auoir des habits, comme estoient nos Chasubles, auec lesquels nous disions la Messe, & de faict il nous en fit demander par sa femme qui en fut tout aussi tost esconduite. Il ne nous quitta point encore pour ce refus, mais quelque temps après, couurant sagement son mescontentement, alloit en son village, & retournoit vers nous, iusques au temps qu'il s'esmeut vn petit bruit par l'Isle, que les François vouloient faire les *Tapinambos* Esclaues, & partant qu'il falloit abandonner l'Isle, & se retirer. A quoy plusieurs presterent l'oreille, & pour ce subiect ils quitterent leurs villages, & s'en allerent à d'autres plus cõmodes, pour fuir, s'il en estoit besoin.

verso. CETTVY-CI estima que le temps estoit venu pour se faire valoir parmy les siens, ayant un desir extrême d'estre estimé grand, & ne pouuoit aquerir

ce grade: Car c'est le propre de l'honneur de fuyr ceux qui le poursuiuent des ordonnément, chose que nous voyons pratiquee en toute sorte de condition, & ç'auoit esté son but & intention, quand il s'approcha de nous, de paruenir à ce poinct par nostre moyen; Car l'ambitieux n'espargne rien pour arriuer à ce qu'il desire, non pas mesme les choses les plus sacrées.

IL commença donc à visiter les villages de l'Isle, esquels il pensoit qu'il y auoit des mescontens contre les François, & là dans les loges, & aux *Carbets*, selon leur coustume, frappant ses cuisses à grands coups du plat des mains, haranguoit, disant; *Ché, Ché, Ché, auaëté. Ché, Ché, Ché, Pagy Ouässou, Ché, Ché, Ché, Aiouka païs.* &c. C'est à dire, Moy, moy, moy, Ie suis furieux & vaillant. Moy, moy, moy, Ie suis un grand Sorcier: C'est moy, c'est moy, qui tuë les Peres &c. I'ai faict mourir le Pere qui est mort & enterré à *Yuiret*, où demeure le *Pay Ouassou*, le grand Pere auquel i'ay enuoyé tous les maux qu'il a, & le feray mourir comme l'autre. Ie tourmenteray les François auec maladies, et leurs donneray tant de vers aux pieds & aux jambes qu'ils seront contraints de s'en retourner en leur païs. Ie feray mourir les racines de leurs jardins, à ce qu'ils meurent de faim: I'ai demeuré autrefois aupres d'eux, & mangeois souuent auec eux, ie regardois leurs façons de faire, quand il seruoient le *Toupan*. Mais i'ay recogneu qu'ils ne sçauoient rient au prix de nous autres *Pagis*, Sorciers. Partant nous ne deuons les craindre, & s'il faut que nous sortions, ie veux marcher deuant: car ie suis fort & vaillant. Il fut pres de deux mois à courir l'Isle, & faire ces discours sans que nous en sceussions rien, d'autant qu'ils sont fort secrets, où il y va de leur public interest, bien qu'autrement quand il n'y va que du particulier, facilement ils descouurent les entreprises.

folio 29.

verso. *Iapy-Ouässou* le reprit fort aigrement de tels discours, ce que fit aussi *Piraiuua*, mais son frere le *Grand Chien* le denonça & en outre demanda qu'il luy fust permis de l'aller prendre, & le pendre de sa propre main. Ces nouuelles arriuerent incontinent aux oreilles du *Capiton*, qui commença à trembler comme s'il eust eu la fievre, & ne disoit plus *Ché auo-été*, ny *Ché Pagi-Ouassou*, ou *Ché Aïouca Pay*, mais bien au contraire deuant les siens tremblant de peur il dict, *Ché assequegai seta, ypocku Topinambo, ypocku decatougué: giriragoy Topinambo, giriragoy seta atoupaué: ypocku ianouara vaeté, ypocku décatougné giriragoy ianouara vaetè giriragoy seta atoupauè:* Ah! que i'ay de peur, & grandement, ô que les *Topinambos* sont méchans, ils sont méchans parfaictement: Ils ont menty, les *Topinambos*, ils ont menty grandement & amplement: que le *Grand Chien* est meschant, il est meschant parfaictement; Il a menty le *Grand Chien*, il a menty grandement & amplement, &c. Ie n'ay rien dit de tout cela, ie n'ay point faict mourir le Pere & n'ay point dict que ie veux faire mourir le Grand Pere, & que
lio 30. ie luy ay enuoyé ses maladies. Semblablement ie n'ay iamais dit que ie veux tourmenter les François & faire mourir leurs racines, car ie ne suis point barbier, & ne le fus iamais, ains ie veux estre fils des Peres, & retourner auprez d'eux & les nourrír: Ce que ie les ay quittez, c'estoit pour venir cueillir mon mil; Ie veux aller bientost trouuer le grand Pere, & luy porter de mon May, & de ma pesche, & de ma venaison & luy donner vn de mes Esclaues afin d'appaiser le Grand des François, à ce qu'il ne croyé le *Grand Chien*, qui m'a voulu tousiours du mal, encore que ie sois son frere: Il m'a voulu souuentfois tuer, & si le *Mourouuichaue*, c'est à dire le Principal des François, luy donne vne fois congé de me venir prendre, il me tuera

infailliblement. De ces paroles vous recognoistrez l'humeur de ces Sauuages qui ne confesseront iamais la verité tant qu'ils pourront se deffendre.

CE pauure miserable *Capiton* demeura fuitif dans les bois, & se retiroit le plus souvent en vn village appellé *Giroparieta*, c'est à dire le village de tous les Diables, sur le bord de la mer, quand verso. il m'enuoya vn de ses parens faire la paix auec moy, & obtenir pardon du Grand. M'enuoyant vn sien Esclaue fort & robuste, bon pescheur & chasseur: Luy & sa femme, & ses gens me vindrent voir, chargez de May, de poisson et de venaison, & tant luy que sa femme me dirent merueille pour me persuader de ne rien croire de tout ce qu'on disoit de luy, chargeant les *Tapinambos* & le *Grand-Chien* de mensonge, & de plusieurs autres meschancetez, quant à luy qu'il nous estoit bon amy, & qu'il auoit enuie d'estre Chrestien & sa femme & luy ayant promis que le Grand oubliera cela, & moy semblablement, il s'en retourna fort joyeux.

De la venue d'vne Barque Portuguaise à Maragnan. folio 31.

Chap. X.

LORS que nous y pensions le moins & que l'Isle estoit vuide de Sauuages et de François (car les vns estoient allez au voyage des Amazones, les autres au 2. voyage de *Miary*, duquel nous parlerons cy-apres) nous fusmes inquietez l'espace d'vn bon mois de mille rapports, tant des Sauuages, qui habitoient pres de la mer, que des François residans aux Forts, qu'ils oyoient fort souvent tirer des coups

de canon du costé de l'Islette Saincte Anne, & du costé de *Taboucourou*, voire que l'on auoit veu trois nauires voguans autour de l'Isle: quand pour certain se presenta vne barque, commandee par verso. vn Capitaine Portuguaiz, nōmé Martin Soarez, laquelle venait de l'Isle Sainte Anne, où ils auoiēt mis pied à terre, pris possession pour le Roy Catholique, planté vne haute Croix, & attaché vn aiz graué, contenant l'Escriture de laquelle sera parlé cy-apres. Cette barque roda l'ance & baye du havre de Caours, mettant pied à terre à chaque fois, pour voir & choisir les contrees propres à faire succres, specialement en vn lieu appellé *Ianouarapin*, où ils planterent vne Croix, en intention d'y faire vne belle habitation de Portuguaiz, & d'y dresser force moulins à sucre. De là ils s'approcherent de la rade de Caours, qui est vne des entrees de l'Isle: où depuis leur venuë, on a basty deux beaux forts, pour empescher la descente. Ils tirerent quelques coups de Fanconneaux, pour appeller les Sauuages de l'Isle à eux; Personne n'y voulut aller, sinon que le Principal d'*Itaparis*, soupçonné pour traitre: Il fut interrogé de plusieurs choses, on ne sçait ce qu'il respondit; Il luy donnerent quelques haches & serpes, & folio 32. s'en reuint ainsi en l'Isle Or ces Portuguaiz auoient auec eux des *Canibaliers* Sauuages qui habitent en *Mocourou*, & parens des *Canibaliers*, qui sont refugiez à *Maragnan*, qu'ils enuoyerent a terre pour prendre cognoissance, & sçauoir s'il y auoit dedans l'Isle multitude de François, & s'ils estoient fortifiez, & auoient du canon.

DE bon-heur ils s'addresserent à des *Tapinampos*, qui leur dirent qu'il n'y auoit aucun François dedans l'Isle, qu'ils s'en estoient tous allez, & n'y auoient aucun fort, ny laissé nauire, barque ou canon, & sur cette asseurance ils commencerent à manger. Les *Tapinambos* enuoyerent vitement au Fort sainct Louys, donner aduertissement de tout

cecy. On depescha aussitost vne barque, fournie de bons hommes, pour aller saisir les Portuguaiz: mais il arriua qu'vn traistre *Canibalier*, qui haissoit les François, auquel on auoit remis desia plusieurs fois la punition qu'il meritoit, eut le bruit de la venuë des Canibaliers, & alla hastiuement les trouuer, & leur dit à l'oreille; Que faites vous icy, montez vitement en mer, & retournez en vostre verso.
barque: car il y a plusieurs François en l'Isle qui ont vn beau fort, barques, canons & nauires: Ce qu'entendant les *Canibaliers*, se leuerent tous esperdus, disans à leurs hostes *Topinambos*, qui les amusoient: Ha! meschans, vous celez vos comperes, & marchans à grand pas auec le traitre *Canibalier*, ils r'entrerent dans leur batteau & legerement gaignerent leur barque, qui estoit ancree en la rade bien auant dans la mer. Les Portuguaiz voyans cela se douterent aussitost que les François estoient en l'Isle, & ne manqueroient pas de les poursuiure, partant ils se depescherent de leuer les ancres, lesquelles a peine estoient leuees, qu'ils descouurent la barque des François, & les François la leur, qui se hasterent de coupper chemin aux Portuguais, marchans à la bouline, extremement bien, brisans les roëles & bancs de la mer, se souciās peu de toucher, pourueu qu'ils eussent leur proye: dont eust reussi vne grande commodité: car l'on eust sceu toutes les intentions des Portuguaiz, lesquels s'apperceuoient du bon vouloir des . . . .

. . . .

. . . .

. . . .

. . . .

. . . .

. . . .

. . . .

. . . .

Folio 41. . . . toutes Nations, & nous le voyons par experience en plusieurs lieux de la France, d'où le Prouerbe est venu, pleurer de ioye.

ESTANS arriuez au Fort, & s'estans reposez à leur aise, d'autant que de leur naturel, ils sont graues prenans leur temps sans se precipiter à l'estourdie, ny se laisser emporter à la viuacité & impulsion de la curiosité, qui est l'imperfection vnique du François de faire toutes ses actions à la haste, donnant le vol à ses affections d'aboutir où elles pretendent, ils allerent trouver le Grand, auquel ils firent ceste harangue.

SVIVANT les nouuelles que tu as mis en la bouche de deux des nostres, qui estoient esclaues parmy les *Tapinambos*, pour nous estre par eux fidellement rapportees, à sçauoir de ta venuë & de celle des Peres en ces quartiers, pour nous deffendre des *Peros* & nous enseigner le vray Dieu, nous donner des haches & autres ferremens pour viure aisement: nous auons parlé de cela en plusieurs *Carbets*, &
verso. remettant deuant nos yeux que les François nous auoient tousiours esté fidelles, demeurans paisiblement auec nous & nous accompagnans à la guerre, où quelques vns d'eux sont morts, tous mes semblables se sont fort resiouys, & ont resolu auec mon Grād de t'obeir en tout & faire ta volonté: c'est pourquoy ils m'ont enuoyé me donnant charge expresse de ramener quant & moy de tes François, pour nous accompagner & nous garder iusqu'à tant que nous venions au lieu que tu nous donneras.

La reponce fut de l'amitié qu'on leur portoit, & qu'on leur donneroit des François. De là ils me vindrent trouuer en ma loge, où ils m'exposerent semblablement leur charge, ainsi que ie diray en son lieu. Ils me demanderent mon petit Truchement pour aller auec eux, afin d'asseurer *Thion* leur Grand & tous leurs semblables, que ie les receuois pour enfans de Dieu, & qu'ils vinssent hardiment

soubs la protection des Peres: Ainsi accompagnez d'vn bon nombre de François, & mon Truchement auec eux, à qui i'auois donné quelques images pour presenter à *Thion* leur Grand, ils se mirent sur mer, & folio 42.
allerent droict à *Miary*, & de là en leurs habitations.

ESTANS arriuez, ils furent receuz auec un grand applaudissement, force pleurs, force larmes & des danses iour & nuict: les vins furent preparez en grande abondance, les sangliers & autre venaison furent apportez aux François en grand nombre: plusieurs filles des plus belles, leur furent offertes: mais les François les refuserent, alleguans que Dieu ne le vouloit pas, & que les Peres l'auoient defendu: mais s'ils vouloient estre bien agreables aux Peres quand ils viendroient en l'Isle: il faudroit qu'ils plantassent des Croix, pour chasser *Giropary* du milieu d'eux: aussi tost dit, aussi tost faict, tellement qu'ils planterent vne multitude de Croix ça & là, le long de leurs loges qui se voient encore à present en ce lieu, lesquelles demeurent pour marque de leur antique habitation, d'où ils furent appellez pour venir en vne autre terre ja illuminee de la cognoissance de Dieu, & enrichie des sacro-saincts Sacrements de l'Eglise, comme fut iadis la nation du peuple d'Israel verso.
retiré de l'Egypte pour venir en la terre de Promission.

CES choses estant faictes, chacun commença à faire la cueillette & moisson, rompre les iardinages & faire grande chere, puis que dans peu ils deuoient quitter & abandonner ceste place: ils s'enqueroient ordinairement de plusieurs choses concernant leur salut, & on satisfaisoit à leur demande.

LES François ne perdirent le temps ny la commodité de gagner la nation prochaine qui leur estoit ennemie, & dont ils en auoient tant mangé que c'est pitié de l'entendre: car ils estoient les plus forts & en plus grand nombre de villages & d'hommes: & le Principal de ceste nation, nommé La Farine d'Estrempee, homme vaillant à la guerre, de bonne

humeur & fort enclin au Christianisme ainsi que nous dirons en son lieu, disoit en se gaudissant que s'il eust voulu manger ses ennemis, il n'en eust resté pour lors aucun: mais ie les ay conseruez pour mon
folio 43. plaisir les vns apres les autres, pour entretenir mon appetit, & exercer mes gens iournellement à la guerre: que si ie les eusse tuez tout en vn coup, qui les eust mangez? Puis mes gens n'ayans plus contre qui s'exercer, peut estre se fussent-ils desunis & separez, comme nous auons faict d'auec *Thion*. Cecy dit-il, pour ce qu'auparauant ce n'estoit qu'vne nation de ces deux: lesquels tous ensemble habitans en ces lieux assez eslongnez de voisins, contre lesquels ils se pouuoient exercer à la guerre, ils se rebellerent l'vn contre l'autre. Cecy confirme ceste belle maxime d'Estat, que qui veut conseruer l'interieur en paix, il faut exercer les remuans au dehors specialement contre les ennemis de la Foy, & moralement qui veut sauuer le coeur de tout vice & imperfection, il faut mettre seure garde aux sens exterieurs

Les conditions de la paix furent qu'on mettroit en oubly de part & d'autre toutes les iniures & mangeries: qui plus auoit perdu, deuoit auoir plus de
verso. patience, & que iamais ils ne se feroient reproche, aussi que venus dedans l'Isle ils demeureroient separez l'vn de l'autre, & tous fidellement assisteroient les François. Et ainsi le temps venu on leur enuoya force canots & barques dans lesquels ils se mirent & vindrent à l'Isle. Ils furent bien receuz, & leur Chef *Thion* salué de cinq coups de canon & de deux saluades de mousquets, & passant par le milieu des soldats François arangez selon les ceremonies de la guerre, il entra au fort où le Sieur de Pesieux & moy le receumes. Quant aux harangues qu'il nous fit, ie les diray en leur lieu: conduisons-le en sa loge pour se reposer.

De la Valeur & mœurs des Sauuages de Miary. folio 41.

Chap. XIII.

AYANT conuersé fort familierement auec ceste Nation, i'ay descouuert beaucoup de particularitez, qui sont propres à eux seuls, & beaucoup d'autres qui sont communes à tous les *Tapinambos*, desquels personne n'a point encore escrit, au moins parlé suffisamment, & sont belles & rares, qui faict que ie m'y estendray plus amplement. Ces peuples estoient appeliez par les *Tapinambos*, *Tabaiares*, auparauant qu'ils se fussent reunis. Ce nom est commun et appellatif, pour signifier toute sorte d'ennemis: Car mesme cette Nation des *Tabaiares* appelloient les *Tapinambos* de l'Isle, *Tabaiares*, *Tapinambos*, maintenant qu'ils sont en l'Isle pacifiez & d'accord: Les *Tapinābos* les appellēt *Miarigois* c'est à dire gens venus de *Miary*: ou habitās de *Miari*, ainsi que les *Dannois* venans occuper la Neustrie, Prouince ancienne dependante de la Couronne de France furent appellez Normands, & l'ayant retenuë sous l'hommage des Roys de France, perdit son nom ancien de Neustrie, & prit celuy de Normandie. verso.

LES François les appellent Pierres vertes, à cause d'vne montagne non beaucoup esloignee de leur antique habitation, en laquelle se trouue de tres-belles & precieuses pierres vertes, lesquelles ont plusieurs proprietez specialement conte le mal de rate, & flux de sang: & m'a t'on dict qu'on y trouue des Emeraudes tres-fines: Là ces Sauuages alloient chercher de ces pierres vertes: tant pour en mettre en leurs levres, que pour en faire trafic auec les nations voisines. Les *Tapinambos* & les *Tapouis* font grand estat de ces pierres: I'ay veu donner

moy-mesme pour une seule pierre a levre, de cette lio 45. sorte, la valeur de plus de vingt escus de marchandise, que donna vn *Tapinambos* à vn *Miarigois* dans nostre loge de Sainct François de Maragnan. Vn certain long cheveux vint chez nous, orné de ses plus beaux atours, qui estoient de deux branches de corne de cheureil, & de quatre dents de biche fort longues, au lieu de pendant d'oreille, de quoy il se brauoit extremement, par ce que cela estoit agencé industrieusement, d'autant que le cōmun, specialement les femmes, ne les portent que de bois rond, assez gros, comme de deux doigts en diametre: vous pouuez penser quel trou ils font à leurs oreilles: mais sa plus grande brauerie estoit d'vne de ces pierres vertes longue pour le moins de quatre doigts, & toute ronde, qui me plaisoit infiniement, & auois grand desir de l'auoir pour la porter en Frāce. Ie lui fis demāder ce qu'il vouloit que ie luy dōnasse pour cette pierre: Il me fist responce: Donne moy vn nauire de Frāce plein de haches, serpes, habits, espees & harquebuses.

erso. VN autre *Tapinambos* fort vieil en portoit vne en sa levre d'en bas en ouale, large comme le creux de la main, laquelle pour le long temps qu'il la portoit, & ne l'auoit ostée de son lieu, estoit enchassee dans son menton, la chair s'estāt repliee par dessus les bords de la pierre, & auoit pris la forme d'ouale de cette pierre. I'ay dict cecy pour faire voir la valeur de ces pierres vertes.

CES *Miarigois* sont communément d'vne belle stature, bien proportionnez, valeureux en guerre: de sorte qu'estans bien conduicts, ils ne reculent & ne s'enfuyent point comme les autres *Tapinambos* & n'en puis donner autre raison, sinon qu'ils ont esté nourris parmy les combats, qu'ils ont tousiours liurez aux Portuguais, lesquels ils ont autrefois défaicts, forcé leurs forts, & emporté leurs enseignes, & iamais n'eussent abandonné leur premiere habitation,

ainsi que *Thion*, leur Principal, nous harangua à sa venuë au Fort Sainct Loüis, si la disette des poudres à canon n'eust contrainct les François, qui estoient auecques eux, de ceder à la force, & au grand nombre des Portugais. folio 46.

C'EST un plaisir que de voir le zele & le soin qu'ils ont de porter les espees, que les François leur ont donné, perpetuellement à leur costé, sans iamais les laisser, sinon lors qu'ils reposent en leurs lits; ou qu'ils trauaillent en leurs iardins, & lors ils les pendent en vne branche d'arbre aupres d'eux: d'où il me souuenoit de l'Histoire de Nehemias, en la reparation des murs de Hierusalem, que les habitans d'icelle tenoient d'vne main les armes, & de l'autre les instrumens à trauailler.

ILS sont curieux de tenir leurs espees claires comme cristal, & les fourbissēt eux mesmes, auec du sable doux & de lyanduc, c'est à dire de l'huile de palme, les aiguisent souuent pour les entretenir bien tranchantes, r'accommodent la pointe, quand la roüille, qui est fort commune sous cette zone torride, l'a mangée. Ils s'accoustument à les bien manier, faisant marches & des-marches, quasi à la façon des Suisses, quand ils escriment.

OVTRE qu'ils sont gens de courage & bons sol- verso. dats, ils trauaillent extrememēt bien, & aimerois mieux vne heure de leur besogne, qu'vne iournee d'vn *Tapinambos*. Leurs Principaux trauaillēt aussi bien que les moindres, leur trauail toutefois est reglé: car ils se leuent à la pointe du iour, desjeunent, puis femme & enfans auec eux, vont tous de compagnie, huans, chantans & rians, trauailler en leurs jardins, & quand le Soleil vient à sa force, qui est à l'heure de dix heures, quittent le trauail, viennent repaistre & dormir, & sur les deux heures après Midy, quand le Soleil vient a perdre sa force, ils retournent au trauail iusques à la nuict.

LES Principaux, qui ordinairement tiennent table ouuerte, & pour cet effeet doiuent auoir vne grande estenduë de jardins, dressent un *Caouin* general, auquel ils conuient vn chacun, à la charge de coupper ses iardins. Cela se faict auec grande allegresse en vne belle matinee ou deux, puis vont boire en la loge de celuy qui les a mis en besogne, chacun
folio 47. goustant au vin s'il est temps de le boire, & au cas qu'ils le trouuent bon, le loüent grandemēt de sa force, & composent des chansons là dessus, qu'ils recitent en faisant le tour des loges au son du *Maraca*, prononçans telles ou semblables paroles: O le vin, le bon vin, iamais il n'en fut de semblable. ô le vin, bon vin, nous en boirons à nostre aise. ô le vin, le bon vin, nous n'y trouuerons point de paresse: Ils appellent vn vin paresseux, qui n'a point de force pour les enyurer incontinent, & qui ne les prouoque à vomissement, pour derechef boire d'autant: Les filles seruent à cet escot, on danse, on chante à plaisir, on couche ceux qui s'enyurent soigneusement, il s'y fait rarement des quereles: mais ils sont joyeux & plaisans en leur vin, specialement les femmes qui font mille singeries, dont elles prouoqueroient les plus tristes & espleurez à se débonder de rire. Pour moy ie confesse que iamais en ma vie ie n'ay eu tant enuie de rire, que lors que ces femmes escrimoient les vnes contre les autres. auec des gobelets de bois pleins de ce vin, beuuans
verso. l'vne à l'autre, faisant mille grimaces & démarches.

ILS sont fort liberaux de ce qu'ils ont de plus cher, comme sont leurs filles & leurs femmes: Car ie pris garde quand on les alla guerir au second voyage de *Miary*, que plusieurs *Tapinambos*, tant de l'Isle de *Maragnan*, que de Tapoüitapere, allerent exprez auec les François, pour auoir des filles & des femmes en don de ces *Miarigois*, ce qu'ils obtindrent facilement, comme aussi plusieurs autres enioliuemens, que ces peuples seuls ont grace de faire.

& par ainsi tenus fort chers & precieux entre les *Tapinambos*.

ILS ont aussi une coustume, que i'ay pareillement remarquee entre les Tapinambos, c'est, qu'ils portent des siflets ou flutes, faictes des os des jambes, cuisses & bras de leurs ennemis, qui rendent un son fort aigu & clair, & chantent sur icelles leurs notes ordinaires, specialement quand ils sont en leurs *Caouins*, ou quand ils vont en guerre.

LES ieunes filles ne mesprisent pas l'alliance des vieillards & chenus, comme font les filles de *Tapinam-* folio 48.
bos, ains au contraire elles s'estiment d'auantage d'espouser un vieillard, notamment quand s'il est Principal, & ie m'en estonnois, comme chose assez malseante, de voir plusieurs ieunes filles de quinze à seize ans, estre mariees à ces vieillards, ce que font au contraire les filles des *Tapinambos*, lesquelles passent leur ieunesse en filles de bonne volonté, puis elles acceptent vn mary. Ce que i'ay dict, non pour autre subiect que pour faire voir l'aueuglement des ames detenuës en la captiuité de cet immonde esprit, qui ne cesse de precipiter d'ordure en ordure les ames qui luy seruent.

Des Incisions que font ces Sauuages sur leurs Corps, et comme ils font Esclaues leurs Ennemis. verso.

Chap. XIV.

Ces Peuples, & non seulement eux, mais generalement tous les Indiens du Bresil, ont accoustumé de s'inciser le corps, & le decouper aussi joliment, que les Tailleurs & Cousturiers, bien experimentez

en leur art, decoupent leurs habits par deçà: Et ceste façon de faire ne s'arreste pas aux hommes simplement, ains passe iusques aux femmes, auec ceste difference toutefois que les hommes s'incisent par tout le corps, mais les femmes se contentent de se
folio 49. découper depuis le nombril iusques aux cuisses: ce qu'ils font par le moyen d'vne dent d'*Agouti* fort aigue, & d'vne gomme bruslee, reduite en charbon, appliquee dans la playe, & iamais ne s'efface: Ce que ie dis en passant, non pour m'y s'arrester, mais pour descouurir l'origine de cette antique coustume, pratiquee, il y a jà long temps, par les Nations policees, qui me fait dire qu'elle est fondee en la Nature; puis que cette Nation Barbare, sans communication d'aucune autre Nation ciuilisee, l'aye inuentee & exercee. I'ay donc appris de ces Sauuages, que deux raisons les esmeuuent à decoupper leur corps en cette sorte: sçauoir le regret & deüil perpetuel, qu'ils ont de la mort de leurs parẽs, tombez entre les mains de leurs ennemis, l'autre est la protestatiō qu'ils font, cōme vaillans & forts, de vanger leur mort contre leurs ennemis: quasi comme s'ils vouloient signifier par cette rasure douloureuse, qu'ils n'espargneront ny leur sang, ny leur vie, pour en faire la vengeance: & de fait, plus il sont stigmatisez, plus ils sont estimez vaillans, & de grand courage:
verso. En quoy ils sont imitez des femmes valeureuses & courageuses.

POUR monstrer la sourceanti que de cecy, ie ne desire faire la recherche des Histoires Prophanes, chose trop prolixe: ains ie me contenteray de le faire voir dans les Sainctes Ecritures, en diuers passages, où Dieu reprouue ceste façon, comme chose, qui ressent son Barbare & Sauuage. Au Leuitique 19. *Super mortuo non incidetis carnem vestram, neque figuras aliquas, aut stigmata facietis vobis,* vous ne ferez point pour le mort incision en vostre chair, & vous ne ferez aucunes figures ou marques. Et

au Chap. 21. *Neque in carnibus suis facient incisuras:* Et ils ne feront incisiōs en leur chair. Au Deut. 14. *Non vos incidetis, nec facietis caluitium super mortuo:* Ne vous ferez incisions, & ne vous arracherez les cheueux pour le mort. Sur lesquels passage la Glose des Peres adiouste, comme ont coustume de faire les Gentils & Idolatres, & est bien à noter ce que dit le dernier passage: *Ne vous ferez incision, & ne vous arracherez les cheveux pour le mort,* où il conioint l'incision auec la decheueleure sur le mort, par ce que ces deux façons de faire sont estroictement folio 50. gardees par nos Sauuages: quant à l'incision vous l'auez entendu, mais pour la décheueleure, vous deuez sçauoir que si tost que les femmes & les filles sont asseurees de la captiuité, ou mort en guerre de leurs Peres & Maris, elles se coupent les cheveux, crient & lamentent effroyablement, incitant leurs semblables à la vengeance & à prendre les armes, & poursuiure les ennemis, cōme ie feray voir cy apres, quand ie reciteray l'Histoire des *Tremembais.*

QVANT à la façon de captiuer leurs Prisonniers, & les rendre Esclaues: ie l'ay apris des Esclaues que l'on m'auoit donnez en ce païs là, pour me prouuoir des choses necessaires à la vie. Vn iour ie reprenois de paresse l'vn d'iceux, fort & vaillant, qu'vn *Tapinambos* m'auoit donné, il me rendit cette responce pour mon admonition, douce toutefois; (car ie sçauois bien la maniere qu'il faut garder enuers ceste Nation, laquelle repute les reprimandes pour playes & blesseures, & les battre, c'est autant que les tuer, ains aymeroiēt mieux mourir honorablement, cōme ils disent, c'est au milieu des as- verso. semblees, comme a descrit suffisamment le R. Pere Claude. Il me rendit, dis ie, cette responce. Tu ne m'a pas mis la main sur l'espaule en guerre, ainsi qu'a faict celuy qui m'a donné à toy pour me reprendre. Ie fus curieux incontinent de sçauoir par

mon Truchement ce qu'il vouloit dire: Alors ie recognus que c'estoit vne ceremonie de guerre, pratiquee entre ces nations, que quand vn prisonnier est tombé en la main de quelqu'vn, celuy qui le prend, luy frappe de la main sur l'espaule, luy disant, ie te fay mon Esclaue, & deslors ce pauure captif, quelque grand qu'il soit entre les siens, se recognoist esclaue & vaincu, suit le victorieux, le sert fidelement, sans que son maistre prenne garde à luy, ains à la liberté d'aller de çà de là, ne fait que ce qu'il veut, & ordinairement espouse la fille ou la sœur de son Maistre, iusques au iour qu'il doit estre tué & mangé, & lors luy & ses enfans yssus de la propre fille de son maistre, sont boucanez & mangez: chose pour-
folio 51. tant qui ne se fait plus à *Maragnan*, *Tapoüitapere* & *Comma* ny mesmes aux *Caietez* sinon rarement.

CETTE cognoissance me resueilla l'esprit d'vne vieille coustume, que i'auois leuë autrefois dans les Sacrez Cayers & Histoires des Romains, pratiquee en la Captiuité des prisonniers: laquelle pour bien entendre, il faut remarquer que les ceremonies exterieures, ont esté inuentees, pour representer naifuement les affections de l'interieur: Pour exemple, flechir le genoüil, baiser la main, descouurir la teste, lors que nous salüons quelqu'vn, qui nous est affectionné, sont autant de tesmoignages de l'offre interieure, que nous luy faisons: de mesme les espaules ont esté à l'antiquité des hierogliphiques, representãs le mystere caché des actions internes, & externes des hommes, & laissant à part ce qui ne faict à mon propos, ie me cõtenteray de rapporter ces deux suyuans: c'est premierement, que le sceptre appuyé sur l'espaule, signifioit la puissance Royale: la Pertuisane sur l'espaule, declaroit la puissance des Chefs de guerre: les Masses d'or & d'argent, la puissance
verso. du Senat & des Pontifes: Les haches entortillees de branches de vignes, la puissance du Consulat, & des Gouuerneurs de Prouinces: A quoy regarde ce qui

est escrit par Esaye chap. 9. *Factus est Principatus super humerum eius*, sa domination est mise sur son espaule, & au chap. 22. *Dabo clauem domus Dauid super humerum eius*, & mettray la clef de la maison de David sur son espaule, c'est a dire le Sceptre de David.

AV contraire mettre vn joug, tel que portent les bœufs ou les cheuaux au labour, ou bien passer sous la pique trauersee entre deux autres: ou bien receuoir sur l'espaule nuë le coup de la verge, estoit le signe desclauage, comme l'a fort bien representé le mesme Esaye chap. 9 *Iugum oneris eius & virgam humeris eius, & Sceptrum exactoris eius superasti:* Tu as surmonté le joug de son fardeau, & la verge de son espaule, & le Sceptre de son Exacteur, parlant de la captiuité de la Gentilité, que le Sauueur a affranchie: De mesme ces Sauuages frappans sur l'espaule de leurs prisonniers, ils signifient qu'ils les rendent captifs, & en effect ie trouue fol. 152.
vne belle Prophetie toute literale cōtenant ce malheur, auquel ces pauures Sauuages Chananeans sont sujets, par vn iugement inscrutable de la Diuine Sapience, & la participation de l'antique malediction de Chanaan leur Pere; c'est en Esaye chap. 47. *Tolle molam, & mole farinam: denuda turpitudinem tuam, discooperi humerum, reuela crura, transi flumina.* Prends la meule & faits moudre la farine: découure ta turpitude, decouvre ton espaule, monstre tes cuisses, passe les fleuues. Ces Sauuages ont pris la meule & la farine, n'ayans aucuns ferremens pour trauailler, soit au bois, soit en leurs iardinages, ains seulement se seruoient de haches de pierre, pour couper les arbres, à faire leurs maisons & canots, & pour aiguiser des bastons, afin de cultiuer la terre, pour y semer leurs graines, & planter leurs racines, & pour toute recompense de leur labeur, ne mangent que de la farine, des racines grugees sur vne rape, faicte de petits cailloux aigus, enchassez dans vn bois plat,

verso. large de demy pied. Laquelle farine ils font cuire dans vne grande poesle de terre, sur le feu, comme il est dict plus amplement en l'Histoire du R. P. Claude. Leur turpitude est découuerte en telle façon, que les femmes & les filles, tant s'en-faut qu'elles en soient honteuses, qu'elles ont de la peine de se resoudre à se couurir: Ils ont l'espaule descouuerte, subiect à ceste grande captiuité, commune à toutes ces Nations: Ils montrent leurs cuisses, la fornication, non toutefois l'adultere, estant en vsage parmy eux, sans aucune reprehension. Ils passent les fleuues, cherchans les Isles incognuës, afin de se mettre en seureté.

---

folio 53.

Des Loix de la Captiuité.

Chap. XV.

PVIS que nous sommes sur ce subject des Esclaues, il est bon de traicter des Loix de la captiuité, c'est à dire, que les Esclauues doiuent garder, qui sont celles-cy. Premierement, De ne point toucher à la femme du Maistre, à peine d'estre fleché sur l'heure, & la femme d'estre mise à mort, ou au moins bien battuë, & renduë à ses Pere & Mere: d'où elle reçoit vne tres-grande honte, tout ainsi que par deçà vne femme seroit taxee d'auoir la compagnie d'vn de ses valets: Sur quoy vous pouuez remarquer, que les filles ne sont meprisees pour s'abandonner à qui bon leur semble, tandis qu'elles demeurent filles, mais aussitost qu'elles ont

accepté vn mary, si elles se donnent à vn autre, verso.
outre l'injure qu'on leur fait de les appeler *Patakeres*, c'est à dire putains, elles tombent, à la mercy de leurs marys, d'estre tuees, battuës & repudiees.

IL est bien vrai que les François ont addoucy ceste Loy si rude, de ne donner permission aux Marys, de tuer tant l'esclaue que la femme adultere: ains les amener tous deux au fort S. Loüis, pour en voir faire la punition, ou la faire eux-mesme, ainsi que ie l'ay veu pratiquer quelquefois specialemēt d'vn adultere commis entre la femme du Principal d'*Ouyrapyran*, & d'vn Esclaue fort beau ieune homme.

CET Esclaue estoit amoureux de ceste femme, & apres auoir espié tous les moyens d'en ioüir, il la vit vn iour aller toute seule à la fontaine, assez esloignee du village: Il alla incontinent apres & luy exposa sa volōté, puis l'embrassant de force, la transporta assez auant dans le bois où il r'assassia son desir: Elle qui estoit d'vne bonne lignee, ne voulut point crier de peur d'estre diffamee, ains pria l'esclaue de tenir le tout caché. Le mary s'ennuyant folio 54.
de la longue absence de sa femme, & qu'elle tardoit tant à venir, il se douta de quelque chose: car elle estoit assez belle & de bonne grace: il vint luy-mesme à la fontaine, où il trouua sur le bord d'icelle les vaisseaux de sa femme pleins d'eau, & tournant sa veuë deçà delà, comme font les hommes frappez d'vne telle maladie, vit sa femme sortir du bois du costé de la fontaine, & l'esclaue sortir par vn autre costé: lors il l'alla saisir au colet, & le donna en garde à ses amis, prit sa femme par la main & la conduit chez ses parens les enchargeant de la luy representer quand il la demanderoit. Le lendemain accompagné des siens, il m'amena cete Esclaue en ma loge, m'exposant le fait comme il est cy dessus raconté, adioutant que si ce n'eust esté le respect des commandemens qu'auoient faict les Peres & les

François, il eust faict mourir cet esclaue, pardonnant nonobstant à sa femme qui y auoit esté forcée, laquelle il auoit ja rendue à ses parens pour la laisser. Ie le loüé fort de ceste sienne obeissance & respect; & à la verité c'estoit vn homme bien faict, beau de
verso. visage & de corps, il parloit bien & en bon termes, representant en son maintien, tāt au visage qu'au corps, vne generosité & noblesse de courage: ie l'enuoiay au Sieur de Pezieux Lieutenant pour sa Majesté, en l'abscense du Sieur de la Rauardiere, lequel ayant entendu tout le discours, fit mettre les fers aux pieds à l'esclaue, & promit au Principal d'en faire telle iustice qu'il voudroit; le Principal luy repliqua, ie veux qu'il meure selon la coustume: le Sieur de Pezieux respondit, que Dieu auoit commandé en sa Loy que l'homme & la femme adultere deuoient mourir. Ouy mais dit le Principal: elle y a esté contrainte. Non, dit le Sieur, la femme ne peut estre contrainte par vn homme seul, ou au moins elle deuoit crier, & non pas prier le Sauuage de n'en dire mot, qui est un consentement tacite: il disoit tout cecy, specialement pour sauuer l'esclaue de la mort: car il sçauoit bien que le Principal ne permettroit iamais que sa femme fust mise à mort, à cause du grand parentage dont elle estoit. Ce qui arriua sur le champ: car il pria le Sieur de Pesieux
folio 55. de ne faire mourir l'esclaue, ains seulement qu'il le mit au carcan, & qu'il luy fust permis de le fustiger à son plaisir; ouy ce dit le Sieur, à la charge que tu donneras quatre coups de corde à ta femme, deuant toutes les femmes qui sont icy au Fort, & ce au son de la trompette. Il s'y accorda, & le l'endemain, elle fut examinee & confrontee auec l'esclaue, & le tout recogneu comme ie l'ay raconté cy dessus: l'vn & l'autre furent menez à la place publique du fort, où est plantee la potence & le carcan: là le mary faisant l'office de bourreau, prend trois ou quatre cordons de corde bien dure qu'il lie en son

bras, & entortille en sa main droitte, desquels il sengla sa femme par quatre fois, y laissant les marques bien grosses & entieres, imprimees sur ses reins, son ventre & ses costez: mais non pas sans ietter force larmes, qui luy couloient des yeux le long de ses iouës, auec grands soupirs: sa femme gemissoit semblablement, les yeux vers la terre, de honte qu'elle auoit de voir toutes ces femmes autour d'elle, qui ne faisoient pas meilleure mine qu'elle, ains pleuroient toutes, tant de compassion que d'ap- verso. prehension, qu'il ne leur en vint autant & d'auantage. Les hommes au contraire se resiouyssoient de voir vne si bonne iustice, & disoient en gaudissant à leurs femmes: que ie t'y trouue. Toute ceste iournee là, les femmes des Tabaiares firent vne triste mine.

CE bon mary apres auoir donné les quatres coups a sa femme, luy dit; ie n'auois point enuie de te battre, & i'ay faict ce que i'ay peu enuers le Grand des François, pour te sauuer: mais va, essuye tes larmes & ne pleure plus, ie te reprens pour femme, & te rameneray quand & moy, quand i'auray foüeté cet esclaue. Dieu sçait si le regret qu'il auoit eu de foüeter sa femme, amenda le marché au pauure esclaue: car le mettant en place marchande, il fit vne rouë tout autour de luy de l'estenduë de sa corde faisant retirer vn chacun à l'escart. L'esclaue auoit les fers aux pieds, debout & nud comme la main, qui supporta si constamment les coups, qu'il ne dit iamais vne seule parole, & ne remua aucunement de sa place: encore que ce principal bādast folio 56. de toutes ses forces les coups sur ce pauure corps, & perdant l'haleine de force de toucher, se reposa par trois fois, puis recommençoit de tant mieux, tellement qu'il ne laissa partie sur son corps qui ne fust atteinte de ces cordages. Il commença par les pieds, puis sur les iambes, sur les cuisses, sur les parties naturelles, sur les reins, sur le ventre, sur les espaules, sur le col, sur la face & sur la teste.

De ces coups l'esclaue demeura long-temps malade, tousiours ayant les fers aux pieds, selon la demande qu'en auoit faict ce Principal, mais quelque temps apres il permit qu'il fut deliuré, suiuant la demande que luy en fit le Sieur de Pesieux, qui en tout vouloit satisfaire à ces Principaux, pour les obliger d'auantage à estre fidelles aux François. La feste ainsi passee il reprit sa femme qui ne pleuroit plus, mais commençoit à rire, ils s'en retournerent, comme si iamais rien ne fust arriué.

verso. **Des avtres Loix pour les Esclaues.**

Chap. XVI.

LES autres loix sont, que les Esclaues tant hommes que filles ne se peuuent marier, sinon du congé de leur maistre: & cecy, à raison qu'il faut que tant l'homme que la femme esclaues demeurent ensemble, & que les enfans sortis d'iceux soient & appartiennent au maistre. Les Sauuages *Tapinambos* ordinairement prennent les filles esclaues à femme, & dōnent leurs propres filles, ou sœurs aux garçons esclaues, pour croistre leur mesnage & entretenir la cuisine. Les François font autrement: car ils achetent hommes & femmes esclaues, qu'ils marient ensemble, la femme demeure pour faire le mesnage de la mai-
folio 57. son, & le mary s'en va à la pesche & à la chasse: s'il arriue quelquefois qu'vn François recouure & achete quelque ieune fille esclaue, il la faict voir à quelque ieune *Tapinambos*, qui est fort porté à l'amour de celles qui ont bonne grace, puis le Fran-

çois luy promet qu'il sera son gendre, & qu'il ayme son esclaue comme sa propre fille, par ainsi le *Tapinambos* vint demeurer chez luy, espouze la ieune fille, tellemēt que pour vne esclaue il en a deux, & les appelle du nom de fille & de gēdre, & eux l'apelēt leur *Cherou*, c'est à dire leur pere.

LES filles esclaues qui demeurent sans marier, se pouruoient la part où elles veulent, pourveu que leurs Maistres ne leur deffendent expressement à tels, ou à tels: car à lors si elles y estoient trouuees, il y auroit du mal pour elles: Mais le Maistre ne leur peut pas deffendre uniuersellement d'aider au public: car elles luy diroient nettement, prens nous dōc à femme, puis que tu ne veux que personnne nous cherisse.

LES esclaues doiuent fidellement apporter leurs pesches & venaison, & mettre le tout aux pieds du maistre, ou de la maistresse, lequel ou laquelle apres verso. auoir choisi ce qui leur plaist, leur donnent le reste pour manger. Ils ne doiuent rien faire pour autruy, sinon par le consentement de leur maistre, ny encore donner les hardes que le maistre leur a donné qu'ils ne luy en ayent dit auparauant vn mot, autrement on pourroit repeter les hardes de ceux à qui elles ont esté donnees, comme choses qui n'appartenoient legitimement aux esclaues.

ILS ne doiuent passer au trauers de la paroy des loges, laquelle n'est faict que de *Pindo* ou branches de palme, autrement ils sont coupables de mort, ains doiuent passer par la porte, chose pourtant indifferente aux *Tapinambos* de passer, ou par la porte commune, ou à trauers de la closture de palmes.

ILS ne se doivent mettre en deuoir de fuir, autrement, s'ils sont repris c'en est faict: il faut qu'ils soient mangez; & n'appartiennent plus au maistre, ains au commun: & pour cet effect, quand on ramene vn esclaue fugitif, les vieilles femmes du vil-

lage sortent & viennent au deuant d'iceluy, crians à ceux qui le ramenent, c'est à nous, baillez le nous,
folio 58. nous le voulons manger, & frappās de leurs mains leurs bouches, criēt l'vne à l'autre, auec vne certaine note, nous le mangerons, nous le mangerons, il est à nous. Ie vous donneray vn exemple de cecy.

C'EST qu'vn Principal guerrier de l'Isle de *Maragnan* appelle *Ybouyra Pouïtan,* c'est à dire l'arbre du Bresil, reuenant de la guerre & amenant des esclaues, l'vn d'iceux se met en deuoir de se sauuer, lequel repris & ramené, les vieilles allerent au deuant, frappant leur bouche de leurs mains & disans, c'est à nous, baillez le nous, il faut qu'il soit mangé; & on eut bien de la peine à le sauuer, nonobstant les defences faictes de ne plus manger d'esclaues, & si l'on n'eust vsé de menaces, il eust passé par les mains & le gosier de ces vieilles.

S'IL arriue que ces esclaues meurent de maladie naturelle, & qu'ils soient priuez du lict d'honneur, à sçauoir d'estre publiquement tuez & mangez; vn peu auparauant qu'ils rendent l'ame, on les traine dans le bois, là où on leur brise la teste, & espand la ceruelle, le corps demeurāt exposé à certains gros
verso. oyseaux, cōme sont icy nos corbeaux, qui mangent les pendus & roüez: que si d'auanture ils sont trouuez morts dans leurs licts, on les iette par terre, on les traine par les pieds dans les bois, ou on leur rompt la teste comme dessus, chose qui n'est plus pratiquée dans l'Isle, ny és lieux circonuoisins, sinon rarement & en cachette.

A l'oposite ils ont beaucoup de priuileges, qui est cause qu'ils demeurent volontiers parmy les *Tapinambos*, sans vouloir s'enfuir, reputans leur maistres & maistresses comme leurs peres & meres, à cause de la douceur dont ils vsent enuers eux, faisans leur deuoir: parce qu'ils ne les crient ny molestent aucunement: tant s'en faut qu'il les battēt, ils les supportent en beaucoup de choses qui ne sont

contre la coustume: ils en ont grãde compassion, & quand ils voyent que les François traitent rudemēt les leur, ils en pleurent: s'ils se plaignent du traittement des François ils les croyent & adioustent foy à ce qu'ils disent. S'ils s'enfuient des François, ils les celent, les nourrissent dans les bois, les y vont visiter, les filles vont dormir auec eux, leur rapportent tout ce qui se passe, leur donnent conseil de folio 59.
ce qu'ils doiuent faire, tellement qu'il est tres difficile de les pouuoir prendre & recouurer, fussiez-vous vne vingtaine d'hommes apres: ce qu'ils ne font pas vers les esclaues qui appartiennent à leurs semblables. A ce propos ie demandois vn iour à l'vn des esclaues que i'auois, s'il ne se tenoit pas bien heureux d'estre auec moy. Premierement pour ce que ie luy apprendrois à craindre Dieu. 2. d'autant qu'il estoit asseuré de n'estre iamais mangé, ains que quand il seroit Chrestien, on le feroit libre & demeureroit auec les Peres, ainsi que s'il estoit leur propre fils, il me fit ceste responce par mon Truchement, qu'à la verité il se tenoit bien fortuné d'estre tombé entre les mains des Peres, tant pour cognoistre Dieu que pour viure auec eux, neantmoins que pour l'autre chef, il ne se soucioit pas beaucoup d'estre mangé: car disoit-il, quand on est mort, on ne sent plus rien, qu'ils mangent, ou qu'ils ne mangent point, c'est tout vn à celuy qui est mort, ie me fusse fasché pourtant de mourir en mon lict, & ne point mourir à la façō des Grāds au milieu des danses & des *Caouins*, & verso.
me vanger auant que mourir, de ceux qui m'eussent māgé. Car toutes les fois que ie songe, que ie suis fils d'vn des grands de mon pays, & que mon pere estoit craint, & que chacun l'enuironnoit pour l'escouter quand il alloit au *Carbet*, & me voyant à present esclaue, sans peinture, & sans plumes attachees sur ma teste, sur mes bras, & en mes poignets, comme sont accoustrez les fils des grāds de nos quartiers ie voudrois estre mort: specialemēt quand

ie songe & me ressouuiens, que ie fus pris petit, auec ma mere dãs mon pays, & amené à *Comma*, où ie vy tuer & mãger ma mere, auec laquelle ie desirois de mourir: car elle m'aymoit infinimẽt, ie ne puis que regretter ma vie; disãt ces paroles, il pleuroit tendrement, & versoit vne grande abondance de larmes, en sorte qu'il me perçoit le cœur: car ie recognoissois par experience, combien ces Sauuages sont tendres en amour vers leurs parens, & leurs parens vers eux.

IL adioustoit, qu'apres que sa mere fut tuee & mangee, son maistre & sa maistresse l'adopterent pour fils, & les appelloit du nom de pere & de mere: &
folio 60. quand il en parloit, c'estoit auec vne affection indicible, encore qu'ils eussent mangé sa propre mere, & eussent deliberé de le manger luy-mesme, vn peu auparauant que nous vinssions en l'Isle. Ses Maistre & Maistresse prenoient bien la peine de le venir voir chez nous, encore qu'il y aye plus de 50 lieuës de leur village à nostre loge.

ILS ont plusieurs autres priuileges: car il leur est permis d'aller courtiser les filles libres, sans aucun danger, voire mesme les filles de leur Maistre & Maistresse, si tant est qu'elles s'y accordent, comme à la verité elles n'en font pas grand refus; toutefois elles se retirent aux bois dans certaines logettes, où elles dõnent assignation à vne heure prefixe, & ce pour euiter vne petite reproche qui se faict entr'-eux, que des filles de bonne race s'addonnent à des Esclaues: toutefois ceste reproche est si petite, qu'elle tourne plustost à risee, qu'à des-honneur.

ILS vont aux *Caoüins* & danses publiques librement, s'accoutrans de mille varietez sur le corps, soit en peinture, soit en plumacerie, quãd ils en
verso. peuuent auoir: car cela est assez cher entr'-eux.

AVEC les enfans propres de la maison, ils se comportent comme s'ils estoient leurs freres. Bref, ils viuent en ceste captiuité fort librement.

Combien les Sauvages sont misericordieux enuers les criminels de cas fortuit & sans malice.

Chap. XVII.

ENTRE les perfections naturelles que i'ay remarquees par experience en ces Sauuages, est vne iuste misericorde. Ie veux dire qu'ils sont desireux de voir faire la iustice des meschans, quand malicieusement ils ont perpetré quelque crime: Au contraire ils sont fort misericordieux, & desirent qu'on face misericorde à ceux qui par accident & fortune sont tombez en quelque faute: Ce que ie vous veux faire folio 61.
voir sur la glace ou miroir d'vn bel exemple, qui est tel.

Maïobe est vn village grand, à trois lieuës du fort Sainct Louys, le Principal de ce lieu est vn assez bon homme, & qui est ayme les François, & nous fit faire nostre loge. Ce bon homme auoit deux fils forts & robustes, tous deux mariez, & deux filles, vne mariee, l'autre à marier, assez gentilles & de bonne grace, fort aimee de ses Pere & Mere, tellement qu'ils en estoient fols, & ne parloient d'autre chose, & la gardoiēt pour vn François, disoient-ils, quand les nauires seroient de retour & que les François commenceroient à prendre leurs filles pour femmes. Il bastissoit ses chasteaux & ses fortunes sur ce fresle vaisseau, ainsi que la bonne femme tenant entre ses mains le premier œuf de sa poule, montoit de degré en degré iusqu'à esperer vne principauté, par le moyen de cet œuf, qui à l'instant tomba de ses mains, & par consequent auec luy toute la fortune esperee de la bonne femme: De mesure cettuy-cy n'ayant autre consolation, qu'en cette ieune fille, peu de iours apres qu'il me fut venu verso.
voir, au milieu d'vne triste nuict, *Geropary*, tordit

le col à cette ieune plante, luy ayāt mis la bouche sur le dos: Chose espouuentable: car elle deuint noire comme vn beau Diable, les yeux ouuerts & renuersez, la bouche beante, la langue tiree, les levres d'embas & d'en haut rissollees, tellement que l'on voyoit ses dents & ses genciues descouuertes: les pieds & les mains roides: ce qui pensa faire mourir, & de peur & de tristesse ses parens: & iamais ie n'ay peu sçauoir qui pouuoit estre la cause de cecy, sinon qu'elle estoit infidelle, & peut-estre viuoit lubriquement, combien que iamais elle n'en eut le bruict: mais bien son Pere auoit vendu sa fille aisnee à quelque François pour en abuser, qu'il auoit retiree, pour cet effect d'auec son mary. Aduisent ceux qui sont en peché mortel, qu'ils sont en la domination & puissance du Diable, lequel si Dieu le permettoit leur en feroit autant.

CET accident ne fut pas seul: car un mal-heur en traisne vn autre, & le premier est l'Ambassadeur
folio 62. du second: pour ce quelque temps apres, ce Principal faisant vn vin public, auquel il auoit inuité non seulement ceux de son propre village, mais aussi tous ceux des villages aux enuirons. Là tout le monde estant arriué, les danses, les chansons, les vins venus en leur ferueur, en sorte que plusieurs estoient yures, ses deux fils, dont i'ay parlé, se querelerent, & celuy qui auoit le tort, par incident, voulant coleter son plus ieune frere, contre qui il quereloit, se fourra vne trousse de fleches dans le ventre, duquel coup il tomba incontinent à la renuerse esuanoüi: on luy retira les fleches du ventre auec vne douleur excessiue, ainsi que vous pouuez penser, & la douleur fist bientost passer le vin, lors la feste fut troublée, les chants tournez en lamentations & harlemens, le vin en larmes, les danses en esgratignemens, & arrachement de cheueux, le pauure bon homme de Pere, spectateur d'vne telle tragedie, assis sur son lict de coton, saisi d'vne pamoison, tomba dedans son

lict: Lors il disoit à la compagnie, qu'en vn coup il perdoit ses deux enfans, sans celle qu'il auoit verso. perduë auparauant, vn broché par sa faute, & l'autre que les François feroient mourir: Chacun en auoit grande compassion. Tous les Principaux de l'Isle se resolurent de venir en corps, au Fort Sainct Loüis, & prier pour le salut du viuant.

Cependant le blessé se hastoit, à son regret, de passer le pas de la mort, dont il appella son frere viuant, & luy dit: I'ay grand tort: car i'ay tué plusieurs personnes tout en vn coup. Ie me suis tué moy-mesme, i'ay tué mon Pere qui mourra de tristesse, ie t'ay tué: car les François te feront mourir, pour ce qu'ils sont entiers en iustice, & à punir les meschans: Mais sçais-tu ce qu'il y a, croy mon conseil, & fay ce que ie te diray: Les Peres qui sont venus auec les François sont misericordieux, & nous ayment, & nos enfans, & nous font dire par leurs Truchements qu'ils sont venus en ces cartiers pour nous sauuer: I'ay aussi entendu vn iour dans nostre *Carbet* d'vn de nos semblables, que les Païs des Peres ont autrefois baptisé, tandis qu'ils estoient auec folio 63. eux, qu'il auoit veu les *Cambaliers* se retirer en leurs Eglises, lors qu'ils auoient fait quelque mal pour estre en seureté, & que personne ne leur osoit toucher: fais le mesme, va t'en sur la nuict auec mon Pere trouuer le Païs en sa loge d'*Yuiret*, & le prie de te mettre en la maison de Dieu, qui est contre sa loge, & demeure là, iusqu'à tant que mon Pere auec les Principaux ayent appaisé le Grand des François, & qu'il t'ait pardonné: Et pour plus faciliter cela, tu sçais que les François ont besoin de canots & d'Esclaues, que mon Pere offre au Grand ton Canot & tes Esclaues, afin que tu ne meures. Tout cecy fut executé de poinct en poinct: car ce vieillard, Pere des deux enfans me vint trouuer, me faisant requeste & supplication de receuoir son fils dans la maison de Dieu, & interceder pour obtenir

sa grace envers le Grand des François, me persuadant cecy par beaucoup de raisons, comme celle-cy.

VOVS autres Peres faictes amasser nos *Carbets*
verso. à toute heure qu'il vous plaist, & voulez que grands & petits s'y trouuent, afin d'entendre la cause qui vous a esmeus de quitter vos demeures & vos terres, beaucoup meilleures que celles-cy, pour nous venir enseigner le naturel de Dieu, qui est, dites-vous, misericordieux & bon, desireux de vie, & ennemy de mort, & ne veut que personne meure, ains qu'il est mort sur vn arbre, pour faire viure ceux, qui estoient morts. Vous dites encores que nos enfans ne sont plus nostres, mais qu'ils sont à vous, que Dieu vous les a donnez, & que les garderez iusques à la mort, monstrez moy ce iour d'huy que vostre parole est veritable. Ie suis vieil & ay perdu tous mes enfans, il ne m'en reste plus qu'vn qui a basty ceste loge, il vous ayme parfaitement vous autres Peres, & veut estre Chrestien. Il a tué son frere sans y penser, ou plustost son frere s'est tué luy-mesme auec des fleches qu'il portoit: Ie te prie, reçois-le auec toy en la maison de Dieu, & viens auec moy pour parler au Grand, car il ne te refusera rien, il t'honore par
folio 64 trop. I'auois voulu amener auec moy ce mien fils pour qui ie te prie, mais il craint par trop la fureur des François: Il est à present errant parmy les bois, fuyant comme un sanglier deçà delà: à chaque fois qu'il entend les branches des arbres remuer il soupçonne que ce sont les François qui vont armez apres luy, pour le prendre & l'amener à *Yuiret*, afin de l'attacher à la gueule d'vn canon. Ie luy fey responce par le Truchement, que ie m'employrois pour luy asseurément, & que i'esperois obtenir ce qu'il me demandoit, pour ce que le Grand nous aymoit, mais qu'il estoit bon qu'il allast luy mesme faire sa harangue, & que ie ne manquerois d'aller apres luy. Il alla de ce pas au Fort, accompagné d'vn des Principaux Truchemens de la Colonie, nōmé *Migan*,

& exposa sa requeste & supplication au sieur de Pesieux en ceste sorte.

IE suis vn Pere mal-heureux, qui finira sa vieillesse comme les sangliers, viuant seulet, & mangeant les racines ameres toutes cruës, si tu n'as pitié de moy: La Misericorde est conuenable aux Grands, & verso. n'ont non plus de grandeur, qu'ils ont de clemence & misericorde. Ton Roy est le plus grand Roy du monde ainsi que les nostres qui ont esté en France le nous ont rapporté. Il t'a enuoyé icy comme vn des Principaux de sa suitte, afin que tu nous liberasses de la captiuité des *Peros:* donc puis que tu es grand, tu es misericordieux, & partant tu dois vser de misericorde enuers ceux qui sont tombez en fortune sans malice. Ie sçay qu'il faut estre iuste & prendre le *pour ce*, qu'ils appellent *seporan* & vangeance des meschans: ce que nous gardons estroictement parmy nous, & telle a esté tousiours la coustume de nos Peres: mais quand la faute ne vient de malice, nous vsons de clemence. I'auois deux enfans, comme tu sçais, lesquels sont venus souuent trauailler en ton Fort, l'vn a tué l'autre par accident & sans malice, ou pour mieux dire, l'aisné s'est embroché, luy mesme dans les fleches du ieune qui reste en vie, pour lequel ie te prie de ne le poursuiure point, ains de luy pardonner: C'est luy qui me doit nourrir en ma vieillesse; Il a tousiours aymé folio 65. les François: & quand il en voit venir en mon village, il appelle incontinent ses chiens, & s'en va aux *Agoutis* & aux *Pacs* qu'il leur apporte pour manger. Il a faict la maison des Peres, & m'asseure que les Peres prieront pour luy: Il a tousiours esté obeissant à sa belle-mere que voilà, qui l'ayme cõme son propre fils: son frere, qu'il a tué sans y penser, & sans volonté, estoit meschant, n'aymoit point les François, iamais il ne leur voulut rien donner, ny aller à la chasse pour eux, haissoit sa belle-mere, & la mettoit souuent en colere: quand il fut tué il estoit yure, & vint

prendre la femme de son frere, & luy arrachant son enfant d'entre les bras, le ietta d'vn costé, & la mere de l'autre, en luy donnant des soufflets, encore qu'elle fust enceinte, & ce deuant mes yeux, & les yeux de son Mary, & eusmes patience en tout cela; mais venant pour coleter son frere, afin de le battre, il se donna des fleches qu'il tenoit en sa main dans
verso. le ventre, desquelles il est mort: Pourquoi perdray-ie mes deux enfans tout en vn coup sur ma vieillesse? Si tu veux faire mourir le viuant, faits moy mourir quant & luy. Voilà qu'il te donne son canot pour aller à la pesche & ses Esclaues pour te seruir. Le Sieur de Pesieux admira ceste harangue, comme il m'a souuent dict depuis, & l'a raconté à plusieurs personnes, s'estonnant de voir vne si belle Rhetorique en la bouche d'vn Sauuage: Car vous deuez sçauoir, que ie represente tous ces discours & harangues le plus naifuement qu'il m'est possible, sans vser d'artifice.

IL luy fit responce, que c'estoit vn grand crime, qu'vn frere eust tué son frere: Mais d'autant qu'il disoit que cecy estoit arriué plus par la faute du mort, que par celle du viuant, il se laisseroit aisement gaigner à la misericorde par la priere des Peres, ausquels il ne vouloit rien refuser: Et ainsi l'asseura que son fils n'auroit point de mal: & quant aux dons qu'il luy offroit, tant du canot que des
folio 66. Esclaues, il les acceptoit, mais qu'il les luy donnoit pour soustenir sa vieillesse, eu esgard à ce qu'il aymoit les Peres & les François. Cet acte de misericorde & de liberalité contenta infiniment ce bon vieillard, qui ne fut pas ingrat d'en semer le bruit par toute l'Isle & d'en venir recognoistre par action de grace, le dict Sieur & nous autres, apportant quant & luy de la venaison qu'auoit prins ce sien fils remis en grace.

Qu'il est aisé de civiliser les Sauuages à la façon des François, & de leur apprendre les mestiers que nous auons en l'Europe. verso.

Chap. XVIII.

AV Liure 2. des Machabees Chap. I. nous lisons que le feu sacré de l'Autel fut caché dans le puits de Nephtar le long de la captiuité du peuple, & se changea en bourbe: le peuple retournant de captiuité en liberté, les Prestres puiserent ce limon, qu'ils verserent sur le bois exposé en l'Autel, sous les Sacrifices: Aussi tost que le Soleil donna là dessus, ce limon retourna en feu, & deuora les Holocaustes: Ie desire me seruir de ceste figure, pour expliquer ce que ie veux dire, tant en ce Chapitre qu'és autres folio 67.
suyuans, sçauoir est: Que par ce feu nous deuons entendre l'esprit humain, imitant la nature du feu en son actiuité, legereté, chaleur & clarté, lequel esprit deuient bourbe & limon, caché dans vn centre contraire au sien propre, & ce par la captiuité de son ame en l'infidelité: Ie veux dire que l'esprit de l'homme creé pour connoistre Dieu, & apprendre les arts & sciences, deuint embourbé & obscurcy parmy les immondicitez, lors que son ame est detenuë en la cadene de l'infidelité, sous la tyrannie de Sathan: Mais aussi tost que ceste sienne ame sort de captiuité, par l'instruction & conduicte des Prophetes de Dieu, cet esprit remonte de ce puits fangeux, & renforcé par la lumiere & cognoissance de Dieu, des arts & bonnes sciences, il se rend apte & prompt à executer ce qu'il entend & apprend: chose que ie feray voir & toucher au doigt, par l'exemple de nos Sauuages: & ce principalement, d'autant que les plus ordinaires demandes qu'on

verso. nous faict des Sauuages, sont, s'il y a esperance que ces gens se puissent ciuiliser, rendre domestiques, s'assembler en vne Cité, faire marchés apprendre mestiers, estudier, escrire, & acquerir sciences.

Premierement ie tiens qu'ils sont beaucoup plus aisez à ciuiliser, que le commun de nos Païsans de France, & la raison de cecy est, que la nouueauté a ie ne sçay quelle puissance sur l'esprit, pour l'exciter à apprendre ce qu'il voit de nouueau, & luy est plaisant: Or est-il que nos *Tapinambos* n'ont eu iamais aucune cognoissance de ciuilité iusqu'à present, qui est cause qu'ils s'efforcent, par tous moyens de contre-faire nos François, comme ie diray cy apres: Au contraire les Paysans de nostre France sont tellement confirmez en leur lourdise, que pour aucune conuersation qu'ils puissent auoir, tant par les villes que parmy les honnestes gens, ils retiennent tousiours les démarches de villageois.

LES *Tapinambos* depuis deux ans en çà que les
folio 68. François leur apprennent à oster leurs chappeaux & salüer le monde, à baiser les mains, faire la reuerence, donner le bon iour, dire Adieu, venir à l'Eglise, prendre de l'eau beniste, se mettre à genoux, ioindre les mains, faire le signe de la Croix sur leur front & poitrine, frapper leur estomach deuant Dieu, escouter la Messe, entendre le sermon, quoy qu'ils n'y conçoiuent rien, porter des *Agnus Dei*, ayder au Prestre à dire la Messe, s'asseoir en table, mettre la seruiette deuant soy, lauer leurs mains, prendre la uiande auecques trois doigts, la coupper sur l'assiete, boire à la compagnie: bref faire toutes les autres honnestetez & ciuilitez qui sont entre nous, s'y sont si bien aduancez, que vous diriez qu'ils ont esté nourris toute leur vie entre les François. Qui sera celuy dōc qui me voudra nier que ces marques ne soient suffisantes, pour conuaincre nos esprits à esperer & croire, qu'auec le temps ceste nation se rendra domestique, bien apprise & honneste.

ON tient, & est vray, que les exemples confirment plus, que toute autre espece de raison, rapportee à la preuue d'vne verité: C'est pourquoy ie veux icy inserer l'exemple de quelques Sauuages nourris en la maison des Nobles. Il y a de present à *Maragnan* vne femme Sauuage d'vne des bonnes lignées de l'Isle, qui autrefois auoit esté prise petite fille par les Portuguais, & venduë pour Esclaue à Dame Catherine Albuquerque, petite Niepce de ce grand Albuquerque, Vice-Roy des Indes Orientales, soubs le Roy de Portugal, laquelle se tient à Fernambourg & est marquise de Fernand de la Rongne, Isle très belles & plantureuse, comme la descrit le Reuerend Pere Claude en son Histoire. Cette petite fille faite Chrestienne, apprist tellement la ciuilité, que si elle estoit accommodée maintenant à la Portuguaise, on ne pourroit pas la distinguer, si elle seroit de naissance Portuguaise ou Sauuage, portant deuant ses yeux la honte & la pudeur, que doit auoir vne femme, couurant soigneusement l'imperfection de son sexe. I'en pourrois dire autant de beaucoup d'autres Sauuages, qui ont esté nourris parmy les Portuguais, & de ceux qui sont venus en Frãce, lesquels ont retenu ce qu'ils ont apris, & le pratiquent quand ils sont entre les François.

verso.

Folio 69.

C'EST chose bien nouuelle entre eux que de porter les moustaches & la barbe, & nonobstant voyant que les François font estat de ces deux choses, plusieurs se laissent venir la barbe & nourrissent leurs moustaches.

QVANT aux arts & mestiers, ils y ont vne aptitude nompareille. I'ay cogneu vn Sauuage de *Miary*, surnommé le Mareschal, à cause du mestier qu'il exerçoit entr'eux, lequel ayãt veu trauailler autrefois vn Mareschal François, sans que cet ouurier prist la peine de luy rien monstrer, il sçauoit aussi bien la mesure à toucher son marteau auec les autres, sur vne barre de fer chaud, comme s'il eust esté longtemps appren-

tif: & neantmoins c'est vne chose que ceux du mestier sçauent, qu'il faut du temps pour apprendre la musique des marteaux, sur l'enclume du mareschal. Ce
verso. mesme Sauuage estāt dans ces terres perduës de *Miary* auec ses semblables, sans enclume, marteau, limes, estau, trauailloit neantmoins fort proprement à faire des fers à fleches, harpons & haims à prendre poissons: Il prenoit vne grosse pierre dure au lieu d'enclume, & vne autre mediocre pour luy seruir de marteau, puis faisant chaufer son fer dans le feu, il luy donnoit telle forme qu'il luy plaisoit.

LES mestiers plus necessaires d'estre exercez en ces Païs là sont ceux-cy: Taillandier, Futenier, Charpentier, Menuisier, Cordier, Cousturier, Cordonnier, Masson, Potier, Briquetier & Laboureur. A tous ces mestiers ils sont fort aptes & aidez de la nature

POUR le Taillandier nous l'auons monstré par l'exemple susdit. Quant au mestier de Futenier, ou faiseur de futene, c'est leur propre mestier, s'il estoit corrigé: car ils tissent leurs lits extremement bien, trauaillent à l'estame aussi ioliment que les François. Et si ils ne se seruent ny de nauete, ny d'eguille de fer ains de petits bastons.

IE raconteray icy vne iolie histoire; Vn iour ie
folio 70. m'en allois visiter le Grand *Thion* Principal des Pierres vertes *Tabaiares:* comme ie fus en sa loge, & que ie l'eus demandé, vne de ses femmes me conduit soubs vn bel arbre qui estoit au bout de sa loge qui le couuroit de l'ardeur du soleil: là dessouz il auoit dressé son mestier pour tistre des licts de coton, & trauailloit apres fort soigneusement: ie m'estonnay beaucoup de voir ce Grand Capitaine vieil Colonel de sa nation, ennobly de plusieurs coups de mousquets, s'amuser à faire ce mestier, & ie ne peus me taire que ie n'en sceusse la raison, esperant apprendre quelque chose de nouueau en ce spectacle si particulier. Ie luy fist demander par le Truchement qui estoit auec

moy, à quelle fin il s'amusoit à cela? il me fit responce: les ieunes gens considerent mes actions, & selon que ie fais ils font: si ie demeurois sur mon lict à me branler & humer le petun, ils ne voudroient faire autre chose: mais quand il me voient aller au bois, la hache sur l'espaule & la serpe en main, ou qu'ils me voient trauailler à faire des licts, ils sont verso. honteux de ne rien faire: iamais ie ne fus plus satisfaict, & ceux qui estoient auec moy que par ces paroles, lesquelles à la mienne volonté fussent pratiquées des Chrestiens: l'on ne verroit l'oisiueté mere de tous vices si auant en France comme elle est.

LA charpenterie ne leur peut estre difficile: car dès leur ieunesse ils manient les haches; & ie les ay veu par experience en faisans leur loges, ou celles des François, asseoir leurs haches aussi asseurement, & redonner quatre ou cinq fois au mesme endroit, que pourroit faire vn charpentier bien appris.

LA menuiserie leur est bien aisee à apprendre: ils dolent auec leurs serpes vn bois aussi vsny & esgal, que si le rabot y auoit passé. Ils font des marmots de bois & d'autres figures auec leur seuls couteaux. Il ne leur faut ne scie, ny autre outil à faire leurs arcs & auirons, & leurs espees de guerre, auec vne simple tille: ils creusent & accommodent leurs canots, leur donnent telle forme qu'il leur plaist. Bref de tous les autres metiers mentionnez cy-dessus: Ie les ay veu folio 71. fort industrieusement trauailler, tellement qu'auec peu d'enseignement, ils viendroiēt à la perfection d'iceux: par dessus tout cela, ils s'entendent infiniment bien à faire des robes, couuertures de lict, ciel, pentes & rideaux de lict, de plumes de diuerses couleurs, qu'à peine iugeriez vous de loin, que ce peut-estre. Ie ne veux parler de l'aptitude qu'ils ont connaturelle à peindre, & faire diuers fueillages & figures, se seruans seulement d'vn petit copeau, au lieu qu'il faut tant de pinceaux à nos peintres, compas, regles, & crayons.

verso. **Que les Sauuages sont tres-aptes pour apprendre les sciences & la vertu.**

Chap. XIX.

I'AY recogneu depuis mon retour des Indes en France, par les frequentes & ordinaires demãdes que me faisoient ceux qui me venoient voir, la grande difficulté qu'ont tous nos François, de se persuader, que ces Sauuages soient capables de science & de vertu: ains ie ne sçay si quelques-vns ne vont point iusques-là d'estimer les peuples barbares, plustost du genre des *Magots* que du genre des hommes. Ie dy moy & par exemple ie le proueray, qu'ils sont hommes, & par consequent capable de science & de vertu: puis qu'au rapport de Seneque en son Epistre 110. *Omnibus natura dedit*
folio 72. *fundamenta semenque virtutum.* La nature a donné à tous les hommes du monde, sans exception d'aucun, les fondemens, & semences des vertus, paroles bien notables: car comme les fondemens, & la semence sont iettez dans les entrailles de la terre & par consequent cachez en icelle: de mesme Dieu a ietté naturellement en l'esprit de l'homme les fondemens & semences des vertus; sur lesquels fondemens tout homme peut bastir auec la grace de Dieu, vn bel edifice, & tirer de la semence vne tige portant fleurs & fruits, doctrine que prouue tres clairement sainct Iean Chrysost. en l'Homelie 55. au peuple d'Antioche, & en l'Homelie 15. sur l'Epistre I. à Thimothee moralisant ce passage de la Geneze: *Germinet terra herbam virentem, & omne lignum pomiferum:* que la terre produise l'herbe verdoyante, & toute espece d'arbres fruictiers ou portans pommes, il adiouste: *Dic ut producat ipse terra fructum proprium & exibit quicquid facere velis*, dy & com-

mande à ta propre terre, c'est à dire à ton ame, qu'elle produise son fruict connaturel, & tu verras qu'incontinent elle produira ce que tu demandes. verso. Et sainct Bernard, au traicté de la vie solitaire dit, *virtus vis est quædam ex natura:* que la vertu est vne certaine force qui sort de la nature. Qu'il ne soit ainsi, ie le veux faire paroistre par plusieurs exemples, & commençant premierement par les sciences, pour lesquelles apprendre, il faut que les trois facultez de l'ame concurrent, la volonté, l'intellect, & la memoire: la volonté fournit à l'homme le desir d'apprendre, par lequel nous surmontons toute espece de trauail & difficulté: l'intellect donne la viuacité de comprendre & la memoire reserue & conserue ce qui est cogneu & appris.

LES Sauuages sont extremement curieux de sçauoir choses nouuelles, & pour rassasier cet appetit, les long chemins, & la distance des pays leur est bien courte, la faim qu'ils patissent souuent ne leur couste rien, les trauaux leur sont repos: ils vous escoutent attentiuement, & tant que vous voulez, sans s'ennuyer, & sans qu'ils disent aucun mot, lors que vous leur discourez soit de Dieu, soit d'autre folio 73. chose: si vous voulez auoir patience auec eux, ils vous font mille interrogations. Il me souuient qu'entre les discours que ie leur faisois ordinairement par mon Truchemēt, ie leur disois que si tost que nos Peres seroient venus de France, ils feroient bastir de belles maisons de pierre & de bois, où leurs enfans seroient receus, ausquels les Peres aprendroient tout ce que sçauent les *Caraibes.* Ils me respondoient: O que nos enfans sont bien heureux qui aprendront tant de belles choses, ô que nous sommes mal-heureux & tous nos Peres deuant nous, qui n'ont point eu de Pays. Leur intellect est vif autant que la nature le permet: ce que vous reconnoistrés par ce qui suit: Il n'y a gueres d'Estoiles au Ciel qu'ils ne connoissent, ils sçauent iuger à peu pres de la

venuë des pluyes, & autres saisons de l'année, distingueront à la Physionomie vn François d'auec vn Portugais, vn *Tapoüis* d'auec vn *Tapinambos* & ainsi des autres: Ils ne font rien que par conseil: Ils pesent en leur iugement vne chose, deuant qu'en
verso. dire leur opinion: Ils demeurent fermes & songeards sans se precipiter à parler. Que si vous me dites: Comment est il possible que ces personnes là ayent du iugement faisans ce qu'ils fōt? Car pour vn couteau, ils vous donneront pour cent escus d'Ambre gris s'il l'ont, ou quelqu'autre chose dont nous faisons prix, ainsi qu'est l'or, l'argent & les pierres precieuses. Ie vous diray l'opinion qu'ils ont de nous au contraire sur ce point: c'est qu'ils nous estiment fols & peu iudicieux, de priser plus les choses qui ne seruent de rien à l'entretien de la vie, que celles sans lesquelles nous ne pouuons viure commodement. Et de faict, qui est celuy qui ne confessera qu'vn couteau est plus necessaire à la vie de l'homme qu'vn diamant de cent mille escus, les comparant l'vn à l'autre, & separant l'estime qu'on en faict. Et pour monstrer qu'ils ne manquent point de iugement à se seruir de l'estime, que font les François des choses qui se trouuent en leurs pays: ils sçauent bien rehausser le prix des choses qu'ils croyent que les François recherchent. Vn iour
folio 74. quelques-vns me disoient qu'il falloit que nous fussions bien pauures de bois en France, & qu'eussions grand froid, puis que nous enuoyons des nauires de si loing, à la mercy de tant de perils, guerir du bois en leur pays: Ie leur fey dire, que ce bois n'estoit pas pour brusler, ainsi pour teindre les habits en couleur. Ils me repliquerent: quoy donc vous nous vendez ce qui croist en nostre pays, en nous donnant des casaques rouges, iaunes & pers: Ie leur satisfey disant: qu'il falloit mesler d'autres couleurs auec celles de leur pays pour teindre les draps. Si vous me dites de rechef qu'ils font des

actions totalement brutales, telles que sont celles-cy, manger leurs ennemis, & generalement tout ce qui les blesse, comme les poux, les vers, espines & autres. Ie respons, que cela ne prouient de faute de iugement, ains d'vne erreur hereditaire qui a tousiours esté entr'eux, que leur honneur dependoit de la vengeance; & me semble que l'erreur de nos François à se couper la gorge en duel, n'est pas plus excusable; & toutefois nous voyons que les verso. plus beaux esprits, & les premiers de la Noblesse, sont frappez de cet erreur, meprisans le commandement de Dieu, & mettans leur salut eternel en peril eminent.

QUANT à la memoire, ils l'ont tres bonne, puis qu'ils se souuiennent pour tousiours de ce qu'ils ont vne fois ouy, ou veu, & vous representeront toutes les circonstances, soit du lieu, soit du temps, soit des personnes, que telle chose a esté ditte ou faicte, faisant vne geographie ou description naturelle auec le bout de leurs doigts sur le sable, de ce qu'ils vous representent.

CE qui m'estonna d'auantage, est qu'ils reciteront tout ce qui s'est passé d'vn temps immemorial, & ce seulement par la traditiue: car les vieillards ont ceste coustume de souuent raconter deuant les ieunes quels furent leurs grands peres & ayeux, & ce qui se passa en leurs siecles: ils font cecy en leurs *Carbets*, & quelquefois en leurs loges, s'esueillans de bon matin & excitans les leur à escouter les harangues: aussi font-ils quand ils se visitent: car s'embrassans l'vn l'autre, en pleurant tendrement, ils repetent l'vn apres l'autre, parole folio 75. pour parole, leurs grands peres & ayeux, & tout ce qui est passé en leurs siecles.

Suitte des Matieres precedentes.

Chap. XX.

I'ACCORDE que ces peuples sont enclins a beaucoup de vices naturellement: mais il se faut ressouuenir qu'ils sont captifs, par l'infidelité de ces esprits rebelles à la loy Diuine, & instigateurs de la transgression d'icelle: que sainct Iean en sa premiere Epistre appelle Iniquité, ou Inegalité, c'est-à-dire, deuiation ou detour du droict comme le texte Grec exprime notammēt, ἡ αμαρτία ἐστιν ἡ ἀνομία, c'est a dire, *Peccatum est exorbitatio a lege:* laquelle loy
verso. est de deux sortes, Diuine & Humaine; la Diuine a esté donnee par escrit à Moyse, & du depuis par Iesus-Christ aux Chrestiens: l'humaine est burinee au fond de la nature: Et ces deux loix sont deux sortes de pechez en leurs trangressions: l'vn est appellé peché contre les commandemens de Dieu, & l'autre peché contre la lumiere naturelle; & de cestuy-cy seront chargez & condamnez les mescroyans, chacun en son particulier, outre le peché commun de l'infidelité.

ENTRE tous les vices auquels pourroient estre subiets ces Barbares, ceux-cy sont speciaux, sçauoir est, la vengeāce qu'ils ne demordent iamais, quelque mine qu'ils facent à leurs ennemis reconciliez & la mettent en pratique à toute occasion: & de faict il n'y a nulle doute, que si les François auoient quité *Maragnan*, toutes les nations qui se sont là congregees pesle-mesle, pour auoir l'aliance des François, estant auparauāt ennemies, se mangeroient les vnes les autres, & toutefois c'est chose estrāge, qu'à present ils viuent en bonne intelligence soubs les François, s'entredonnans leurs filles en mariage.

folio 76. ILS sont fort amateurs de vin, & s'enyurer est

vn grand honneur entre eux, mesmes les femmes. Ils sont lubriques extremement, & plus les ieunes filles que tout autre, inuenteurs de fauses nouuelles, menteurs, legers & inconstans, qui sont vices communs à tous mescroyans, & pour accomplir la mesure ils sont paresseux incroyablement: de sorte qu'ils ayment mieux ne rien faire, & viure chetiuement, que de trauailler & viure grassement: Car s'ils vouloient tant soit peu se forcer, ils pourroient en peu d'heure auoir abondance de chair & de poisson. Cecy se doit specialement entendre des *Tapinambos:* Car pour les autres Nations, telles que sont les *Tabaiares, Long-cheueux, Tremembaiz, Canibaniliers, Pacajares, Camarapins, Pinariens,* & semblables, ils se peinent pour mieux viure, & amasser marchandises, & s'accommoder gentiment tant en leurs loges, qu'en leurs mesnages.

IE vay icy reciter vn exemple joyeux de la paresse de nos *Tapinambos.* Quelques François du Fort, ayans demandé congé d'aller par les villages verso. pour se rafreschir, vindrent en bonne rencontre au village d'*Vsaap,* & à l'entree de la premiere loge, ils trouuerent vn grand *Boucan* chargé de venaison: aupres duquel le maistre d'iceluy estoit couché dans vn lit de coton, qui se plaignoit fort, comme s'il eust esté malade: Nos François affamez & bien deliberez de faire feste à cette table preparee, luy demanderent d'vne voix douce & amoureuse *Dé omano Chetouasap,* estes-vous malade mon Compere? Il respond qu'oüi: les François repliquerent, qu'auez-vous donc? Qu'est-ce qui vous faict mal? Ma femme, dict-il: est dés le matin au iardin, & ie n'ay encore mangé. Les François luy dirent: voila de la farine & de la chair si prez de vous, que ne vous leuez-vous pour en prendre? Il respond, *Cheateum,* Ie suis paresseux, ie ne me sçaurois leuer. Voulez-vous, dirent les François, que nous vous apportions de la farine & de la viande, & nous

mangerons auec vous? Ie le veux bien, respondit-il, aussitost chacun se met en deuoir de descharger le
folio 77. *Boucan*, & le mettre deuant luy, & s'asseans en rond, comme c'est la coustume, l'incitoient à manger par le bon appetit qu'ils auoient, & la peine qu'ils eurent d'apporter les viandes de dessus le *Boucan*, qui n'estoit qu'à trois pieds de là, fut le payement de leur escot.

NONOBSTANT ces peruerses inclinations, ils en ont d'autres tres-bonnes & loüables à la vertu. Ils viuent paisiblement les vns auec les autres, font part de leur pesche, chasse & autres viures à leurs semblables, & ne mangent rien en secret parmy eux. Vn iour au village de *Ianouaran* il n'y auoit autre chose à manger que de la farine: Il suruint vn ieune garçon qui apporta vne grosse perdrix fraischement tuee, sa mere la plume au feu, la faict boüillir, la met au mortier, puis la reduict en poudre, & faisant apporter des fueilles de *Manioch* (lesquelles approchent du goust de la chicoree sauuage, les fit boüillir, & les ayant bien hachees, elle mesle la poudre de la perdrix & de la farine auec ces fueilles hachees, duquel meslange elle fit de petites
verso. boules, grosses comme vne balle, qu'elle enuoya à tous les mesnages de sa loge chacun la sienne. I'ay veu moy-mesme vne chose plus qu'admirable, encore qu'elle soit triuiale & de peu de consequence: C'est que plusieurs Sauuages fort affamez, vindrent de la pesche en ma loge, n'ayans sceu rien prendre sinon qu'vne *Crabe*, c'est un Cancre, qu'ils firent cuire sur les charbons, & m'ayans demandé de la farine pour la manger, ils s'asseerent en terre en rond, chacun prenant son morceau: Ils estoient douze ou treize. Vous pouuez penser combien chacun en pouuoit auoir, parceque la *Crabe* n'excedoit au plus la grosseur d'vn œuf de poule.

LA liberalité est tres grande entr'eux, & l'auarice en est fort esloignee, tellement que si quelqu'vn

d'entr'eux a desir d'auoir quelque chose qui appartient à son semblable, il luy dit franchement sa volonté: & il faut que la chose soit bien chere à celuy qui la possede, si elle ne luy est donnee incontinent, à la charge toutefois que si le demandeur a quelque autre chose que le donneur affectionne, il la folio 78. luy dōnera toutefois & quantes qu'il la luy demandera.

ILS font paroistre leur liberalité beaucoup plus vers les estrangers, que vers leurs compatriotes, tellement qu'ils s'apauurissent de leurs hardes, pour en accommoder les estrangers qui les viennent voir, s'estimans bien recompensez d'estre reputez liberaux par ceux qui ne sont de leur pays, croyans que leur renōmee volera dans les pays esloignez, & là seront tenus pour grands & riches: de sorte que bien souuent ils vont faire des visites à cent, deux cens, & trois cēs lieuës, pour ce suiet d'estre estimez par leurs liberalitez. Iamais ils ne s'entre-dérobent, ains tout est à la veuë d'vn chacun, suspendu aux poutres & soliueaux de leurs loges. Il est bien vray que dedans l'Isle à present, dans *Tapouï tapere* & *Comma*, ils ont des coffres que les François leurs ont donnez, dans lesquels ils reserrent leur meilleure marchandise, aussi il s'est ensuiuy soit de là, soit de l'exemple des François, que plusieurs apprennent le mestier de dérober. Ils appellent dérober, *Monda* le larron, *Mondaron*, & est vne grande iniure entr'- verso. eux, tellement qu'ils changent de couleur au visage, de sorte qu'appeller vne fēme laronnesse, & double putain qu'ils signifiēt par le mot *Menondere*, à la difference d'vne simple putain appellée *Patakuere*, c'est le pis qu'on luy sçauroit dire: aussi vous estes payez de mesme monnoye, quand vous les appellez larrons: pour ce qu'ils vous iettent sur la barbe vn beau & bon *Giriragoy*, c'est à dire, tu as menty, sans espargner personne, en quoy on peut recognoistre, combien ce vice leur déplaist, puis qu'ils n'en sçauroiēt supporter l'iniure.

ILS gardent equité ensemble, ne se fraudent, & ne se trompent; si quelqu'vn offence autruy, la peine du *Talion* s'ensuit sont fort| compationnans & se respectent l'vn l'autre, specialement les vieillards. Ils sont fort patiens en leurs miseres & famine, iusques à manger de la terre, à quoy ils habituent leurs enfans, chose que i'ay veuë plusieurs fois, que les petits enfans tenoient en leurs mains vne plote
folio 79. de terre, qu'ils ont en leur pays *quasi* comme terre sigilee, laquelle ils succçoiēt & māgeoeint, ainsi que les enfās de France, les pommes, les poires, & autres fruicts qu'on leur donne.

ILS ne sont pas fort curieux à apprester leur viande, comme nous: car, ou ils la iettent dans le feu pour la cuire, ou la mettent boüillir dans la marmite sans sel, ou rostir à la fumee sur le *Boucan*.

Ordre et Respect
que la Nature a mise entre les Sauuages, qui se garde imuiolablement par la ieunesse.

Chap. XXI.

LE poinct que i'ay le plus consideré & le plus admiré, pendant les deux ans que i'ay demeuré
verso. entre les Sauuages, est l'ordre & respect gardé inuiolablement des ieunes, vers leurs maieurs, ou entr'eux, chacun executant ce que son aage requiert de luy, sans s'ingerer de plus haut ou de moindre. Qui est celuy qui ne s'estonnera auec moy, que la pure nature ait plus de force sur ces Barbares a faire garder le respect, que les enfans doiuent à leurs majeurs, & à demeurer dans les bornes du

deuoir que requiert la diuersité des aages, que la nature, dis ie, ait plus de force à faire obseruer ces choses, que non pas la Loy, ny la grace de Iesus-Christ sur les Chrestiens, parmy lesquels rarement l'on voit que la ieunesse se tienne dedans ses termes, nonobstant tous les beaux enseignements, Maistres & Pedagogues, ains l'on n'y remarque que de la confusion & grande presomption. A la mienne volonté que ce discours suiuant nous y apporte quelque remede.

LES Sauuages ont distingué leurs aages, par certains degrez, chaque degré, portant sur le front de son entree, son nom propre, qui aduertit celuy qui desire entrer dans son Palais ses parterres & folio 80.
allees, le but de sa charge, qu'il enueloppe sous soy par enigme, comme faisoient jadis les Hierogliphiques des Egyptiens. Le premier desquels, pour les enfans masles & legitimes, se nomme en leur langue, *Peitan*, c'est à dire, enfant sortant du ventre de sa mere. En ce premier degré d'aage, plein d'ignorance du costé de l'Enfant, & qui n'a autre portion que les pleurs & la foiblesse, si est-ce qu'estant le fondement de tous les autres degrez, la Nature; bonne mere à ces Sauuages, a voulu que l'enfançon fust disposé immediatement, à la sortie du ventre de sa mere, à receuoir en luy, les premieres semences du naturel cõmun de ces Barbares: Car il n'est point caressé, emmailloté, eschauffé, bien nourry, bien gardé, ny mis en la main d'aucune nourrice, ains simplement laué dans le ruisseau, ou en quelque autre vase plein d'eau: est mis en vn petit lit de cotton, ses petits membres ayans toute liberté, sans vesture quelconque, soit sur le corps, soit sur la teste: il se contente pour sa nourriture du laict de sa mere, & des grains de mil rostis sur les charbons, & machez dans la verso.
bouche de la mere reduicts en farine, & détrampez de sa saliue en forme de boüillie, laquelle sa mere luy donne en sa petite bouche, ainsi qu'ont ac-

coustumé les oyseaux de repaistre leurs petits, c'est-à-dire bouche à bouche. Il est bien vray que quand l'enfant est vn peu fort, par vne cognoissance & inclination naturelle, vous le voyez rire, s'esioüir, & tressaillir à la mode des enfans, sur les bras de sa mere, la considerant mascher grossement en sa bouche, sa nourriture, & portāt son petit bras à la bouche de sa nourrice, il reçoit dans le creux de sa menote cette pasture naturelle, qu'il porte droict à sa petite bouche & la mange: & quand il se sent rassasié, il iette le surplus en terre, & destournant son visage, frappant de ses mains la bouche de sa mere, il luy fait entendre, qu'il n'en veut plus. A quoy obeist la mere, ne forçant en rien son appetit, & ne luy donnant aucune occasion de pleurer. Si l'enfant a soif il sçait fort bien demander par ses gestes la
folio 81. mammelle de sa mere. Ces petits enfans rendent, en ce ieune aage, le respect & le deuoir, que la nature leur demande en ce degré: car ils ne sont point criards, pourueu qu'ils voyent leurs meres, se tiennent en la place, où elles les mettent: Quand elles vont iardiner au bois, elles vous les asseent tous nuds comme ils sont sur le sable & la poudre, où ils se tiennent sans dire mot, quoy que l'ardeur du Soleil leur donne viuement sur la teste, & sur le corps. Qui est celuy de nous autres, qui auroit eu en son petit aage la moindre de ses incommoditez, & seroit à present en vie? Nos parens sçauent la retribution & le deuoir que nous auons commencé, à leur rendre, dés ce premier degré, d'où ils pouuoient bien s'asseurer, si le trop grand amour qu'ils nous portoient ne les eust aueuglez, qu'en tous les autres degrez de nostre aage, nous un serions pas plus recognoissans de nostre deuoir enuers eux, quelque peine qu'ils puissent prendre.

LE second degré d'aage commence au temps
verso. que le petit enfant s'esuertuë d'aller tout seul, encore que confusément on ne laisse d'appeller du

mesme mot que ie vay dire les enfans, en leur premier degré: Neantmoins i'ay pris garde de prez, qu'autre est la façon de gouuerner les enfans qui ne peuuent marcher, & autre la façon de gouuerner ceux qui s'efforcent d'aller tous seuls, qui faict que nous deuons mettre ce degré à part, & singulariser leur nom, pour l'adapter seulement à leur degré, specifié par la diuersité de gouuernement & d'action: Le second degré s'appelle *Kounoumy miry*, petit garsonnet, & dure iusqu'à l'aage de sept ou huict ans. En tout ce temps ils ne s'esloignent de leurs meres, & ne suiuent encore leurs Peres, qui plus est, on les laisse à la mammelle, tant que d'eux mesmes, ils s'en retirent, s'accoustumans peu à peu à mãger des grosses viandes, comme les grands & adults. On leur fait de petits arcs, & des flesches proportionnees à la force de leurs bras: lors s'amassans les vns auec les autres de mesme aage, ils plantent & attachent quelques courges, deuant eux, sur lesquelles ils tirent folio 82. leurs fleches, & ainsi de bonne heure ils s'adextrent tant les bras que la veuë à tirer iustement. On ne voit battre, ny foüetter ces enfans, qui obeissent à leurs parens, & respectent ceux qui sont plus aagez qu'eux. Cet aage d'enfans est infiniment agreable: car vous remarquez en eux la distinction qui peut estre en nous, de la nature & de la grace: pour ce que, reiettant toute comparaison, ie les ay trouuez aussi mignons, doux & affables, que les enfans de par de çà, sans oublier pourtãt d'excepter & mettre à part, la grace du Sainct Esprit, qui est donnee aux enfans des Chrestiens par le Baptesme. Que s'il arriue que ces enfans en cet aage meurent, les parens en portent vn deüil extreme, & en grauent vne memoire perpetuelle en leur cœur, pour s'en resouuenir en toutes les ceremonies de larmes & de pleurs, rememorans entre ces souuenances, qu'ils se font les vns aux autres, en pleurant cette perte, & mort de leurs petits garsonnets, les appellant d'vn

nom particulier *Ykounoumirmee-seon*, le petit gar-
verso sonnet mort en son enfance. I'ay veu de ces foles meres demeurer au milieu de leurs iardins, dans les bois toutes seules, voire quelquefois s'arrester & acroupir dans le milieu du chemin, pleurantes amerement, & leur ayant faict demander ce qu'elles auoient de pleurer ainsi toutes seules dans les bois, & au milieu du chemin: Helas! disoient-elles, nous nous resouuenons de la mort de nos petits enfans, *Ché Kounoumirmee-seon*, morts en leurs enfances. Puis elles recommençoient de tant plus à pleurer, & se fondoient en larmes: & à la verité cela est connaturel, d'auoir regret de la perte & mort de ces petits enfans, qui tant s'en faut, qu'ils ayent donné de la peine à leurs parens, c'est au contraire, le seul & vnique temps du cours de leur vie, auquel ils puissent donner quelque contentement à leurs peres & meres.

LE troisieme degré contient l'aage entre ces deux premiers degrez, d'enfance & de puerilité, & entre les degrez d'adolescence & virilité, qui est proprement depuis 8 iusques à 15 ans, que nous ap-
folio 83. pellons ieunesse, & garsons: les Sauuages les appellent simplement *Kounoumy* sans aucune autre addition, telle qu'est l'enfance appellee *Kounoumy miry* & l'adolescence nommee *Kounoumy Ouassou*. Ces *Kounoumys* donc, ou garsons, en l'aage de 8 à 15 ans, ne s'arrestent plus au foyer, ny autour de leurs meres, ains suiuent leurs Peres, apprennent à trauailler, selon qu'ils voyent qu'ils font: ils s'appliquent à rechercher la nourriture pour la famille, vont au bois tirer des oyseaux, vont à la mer, flecher les poissons, qui est chose tres-belle à voir, auec quelle industrie ils dardent quelquefois trois à trois ces poissons, ou bien ils les prennent auec la ligne faite de *toucon*, ou dans les *poussars*, qui sont vne espece de fouloire & petite seine, se chargent d'huytres & de moules, & apportent le tout en la maison: on ne leur commande de ce faire. Ils y

vont de leur propre instinct, recognoissans que c'est le deuoir de leur aage, & que tous leurs maieurs ont fait le mesme. Ce trauail & exercice plus ioyeux que penible, correspondāt à l'inclinatiō de leurs ans, les affranchit de beaucoup de vices, ausquels la nature infectee commence à prester l'oreille et le goust: verso.
Et c'est, ce me semble, la raison pourquoy, l'on propose à la ieunesse des diuers exercices liberaux ou mechaniques, pour la retirer & diuertir de l'impulsion corrompuë, que chacun a naturellement attachee dedans soy, laquelle se renforce par l'oysiueté, specialement en ce temps.

LE quatriesme degré est pour ceux, que les Sauuages appellent *Kounoumy Ouassou*, c'est à dire grands garsons, ou ieunes hommes, comprenant les ans depuis 15. iusques à 25. que nous disōs entre nous l'adolescence. Ceux-cy ont vne autre sorte de comportement: car ils s'addonnent fort et ferme au trauail, ils s'habituent à bien manier les auirons des Canots, et pour ceste cause on les choisit, quand on desire aller en guerre, pour nager les Canots. Ce sont eux qui s'estudient specialement à faire les fleches pour la guerre: ils vont à la chasse, avec les chiens, s'acoustument à bien flecher et harponner les gros poissons, ne portent encore des *Karaiobes,* c'est-à-dire, des pieces de drap liees deuant eux pour cacher leur honte, comme font les hommes mariez, folio 84.
mais auec une fueille de Palme ils accomodent ceste partie. Ils peuuent librement deuiser auec les plus aagez, hormis au *Carbet,* où il faut qu'ils escoutent, sont prompts à faire seruice à ceux qui les surpassent d'aage. Et à vray dire, c'est en ce temps qu'ils aydent plus à leurs Peres & Meres, de leur trauail, chasse & pesche, d'autant qu'ils ne sont point encore mariez, & par consequent non obligez à nourrir vne femme: & c'est pourquoy leurs parens s'attristent beaucoup, quand ils meurent en ces annees, leur donnans vn nouueau nom en signe de douleur, qui

est *Ykounoumy-ouassou-remee seon,* c'est à dire le grand garson mort, ou le grand garson mort en son adolescence.

LE cinquiesme degré prend depuis 25. iusqu'à 40. ans, & celuy qui est en ces annees proprement s'appelle *Aua,* vocable qui ne laisse pas d'estre imposé generalement à tous les aages, ainsi comme est le nom d'homme parmy nous: toutefois il doit estre particulier à cet aage, en tant qu'alors l'homme est
verso. en sa force appellé par les Latins *vir, à virtute,* & en François aage viril, pour la virilité, c'est-à-dire la force qui est en l'homme en ce terme: de mesme ceste langue des Sauuages vse de ce mot *Aua*, duquel procede *Auaeté,* c'est-à-dire fort, robuste, vaillant, furieux, pour signifier le 5. aage de leurs enfans. En ce temps ils sont bons guerriers pour bien frapper, mais non pour conduire. Ils recherchent les femmes en mariage en cette saison, lequel n'est pas beaucoup difficile à faire: car le trousseau de la nouuelle mariee ne consiste qu'en quelques courges que sa mere luy donne pour commencer son mesnage, au lieu qu'en ces pais les meres fournissent les vestements, linges, ornemens & pierreries à leurs filles. Les peres donnent pour doüaire, aux marys qui espousent leurs filles, 30. ou 40. buches coupees de mesure, qu'ils font porter en la chambre du nouueau marié, pour faire le feu des nopces, & ce nouueau marié s'appelle nō plus, *Aua,* mais *Mendar-amo.* Quoy que ce ieune homme soit marié, & la ieune femme semblablement, cela n'oste ny afranchit de
folio 85. l'obligation naturelle, d'assister leurs parents, ains demeurent tousiours obligez de leur subuenir, & ayder à faire leurs iardinages. C'est vne remonstrance que i'entendy faire en ma loge, par la fille de *Iapy-Ouassou,* baptisée & mariee en l'Eglise, à vn autre Sauuage son mary aussi Chrestien, lequel s'en allait à *Tapouitapere,* assister le R. Pere Arsene, pour baptiser plusieurs Sauuages: Elle luy dit ainsi: Où

veux-tu aller? Tu sçais bien que les iardins de mon Pere sont à faire, & qu'il a faute de viures: Ne sçais tu pas qu'il m'a donnee à toy, à la charge que tu luy ayderois & subuiendrois en sa vieillesse? Si tu le veux abandonner ie m'en vay retourner chez luy. On la reprit sur ces derniers mots, luy faisant recognoistre la foy, qu'elle auoit donnee, de iamais ne l'abandonner, ou se separer de luy, quant au reste on la loüa fort: Et pleust à Dieu que tous les enfans de la Chrestienté se mirassent en ce lieu, apprenans la vraye intelligence de ces paroles formelles du mariage, que l'homme & la femme quitteront leurs parens pour adherer ensemble: car tant s'en-faut que verso.
Dieu authorise l'ingratitude des enfans mariez, pour ce disent-il, qu'ils ont d'autres enfans, ou sont prests d'en auoir, ausquels il faut qu'ils pouruoient: qu'au contraire, Dieu reprouue comme damnez, ceux qui abandonnent leurs parens, sans lesquels, mettant la volonté de Dieu à part, ils ne seroient au monde, ny eux ny leurs enfans; mais bien par ces paroles Dieu declare la grande vnion qui doit estre d'esprit & de corps, entre l'homme & la femme par le mariage.

LE 6. degré enferme en soy, les annees depuis 40. iusqu'à la mort, & ce degré est le plus honorable de tous; c'est luy qui couronne de respect & de maiesté les braues soldats, & prudens Capitaines d'entr'eux: tout ainsi que la saison de l'Aoust dōne la cueillette des labeurs, & recōpence la patiēce du laboureur à supporter l'hyuer, & le printēps, sans estre aydé de sa terre, sur laquelle il a tant fait de tours & retours auec la charruë, ainsi en est-il parmy les Sauuages, lesquels estans paruenus à la saison folio 86.
d'anciens & vieillards sont honorez de tous ceux qui sont leurs inferieurs en aage. Celuy qui est receu par la course de ses annees en ce terme, est appellé *Thouyuaë*, c'est à dire ancien & vieillard: Il n'est plus si assidu au trauail comme les autres, ains il trauaille à son vouloir & à son aise, & plus pour

servir d'exemple à la ieunesse & suiure la coustume de leur Nation, que pour autre necessité: il est escouté auec silence dans vn *Carbet:* & parle par mesure & grauement sans precipiter ses paroles, lesquelles il accompagne de geste naïf, & explicant nettement ce qu'il veut dire, & le sentiment auec lequel il prononce ces paroles. On luy respond doucement & respectueusement, & les ieunes le regardent & escoutent attentiuement, quand il parle: s'il se trouue à la feste des *Kaouïnages,* il est le premier assis & seruy le premier; & d'entre les filles qui versent le vin, & le presentent aux invitez: les plus honorables le seruent, telles que sont les filles les plus proches de consanguinité à celuy qui faict le conuiue. Parmy les danses qui se font là, ces an-
verso. ciens & vieillards entonnent les chansons, & leur donnent la notte, commençans d'vne voix fort basse, mais graue, tousiours montant presque à la mesure de nostre musique. Leurs femmes ont soin d'eux, leur lauent les pieds, leur apprestent & apportent à manger, & s'il y a quelque difficulté en la viande, poisson, ou escreuices de mer, pour estre aisement machees leurs femmes les cassent, espluchent & accommodent. Quand quelqu'vn d'eux meurt, les vieillards luy rendent honneur, le pleurent comme les femmes, & l'appellent *Thouy-uaë-pee-seon.* Il est vray que s'il est mort en guerre, ils l'appellent d'vn autre mot, qui est *marate-Kouapee-seon,* c'est-à-dire, le vieillard mort au milieu des armes: ce qui ennoblit autant les enfans d'iceluy & toute sa race, comme entre nous, quelque vieil Colonel, qui toute sa vie n'a faict rien autre chose, que porter les armes pour le seruice de son Roy & de sa patrie, meurt pour le comble de son honneur les armes au poing, la face tournee vers les ennemis, au milieu d'vn furieux combat, chose qui n'est pas oubliee par ses enfans,
folio 87. ains la tiennent pour le plus grand heritage qu'il leur peut laisser & sçauent bien s'en seruir, pour repre-

senter au Prince le bon seruice de leur pere, & partant recompence deüe par le Prince aux enfans. Ces Sauuages qui ne font cas d'aucune recompence humaine, ains seulement de l'honneur, recueillans & rassemblans toutes les passions de leurs ames à ce seul but, ne peuuent autrement, qu'ils ne facent grande estime des proüesses de leurs parens, & qu'ils ne soient estimez par les autres pour le respect d'iceux. Ceux qui meurent en leur lict, ne laissent pas d'estre honorez, chacun selon son merite, & est appellé d'iceux *Theon-souyee seon*, c'est à dire, le bon vieillard mort en son propre lict.

Par ce discours vous pouuez voir, comme la nature seule nous apprend de respecter les vieillards & anciens, les ayder & secourir & reprend aigrement la temerité & presomption de la ieunesse de ce temps qui sans preuoir l'aduenir n'aduisent pas qu'alors qu'ils deuiendront vieux, il leur sera rendu iustemēt la mesme mesure qu'ils ont dōnee estant ieunes à leurs predecesseurs: car ils apprennent par exemple, verso. leurs enfans à leur rendre ceste ingratitude.

Que le mesme ordre & respect se garde entre les filles & les femmes.

Chap. XXII.

LES traicts de la nature se trouuent entre ces Sauuages, tout ainsi que les pierres precieuses se rencontrent dans les flancs d'vne montagne: car celuy qui estimeroit, que les diamans & autres ioyaux fussent dans leur lict naturel aussi clairs & estince-

lans, comme ils se voient enchassez dans les bagues, seroit vn fol: pour ce que ces riches pieces sont enueloppees dans le limon, sans paroistre beaucoup,
folio 88. tellement que plusieurs passent & repassent dessus, ignorans ce secret, sans les leuer de terre.

LA mesme chose se pratique en la conuersation de ces pauures Sauuages: combien y en a-il, qui ont ignoré, & ignorent ce que i'ay rapporté icy, & rapporteray, quoy qu'ils ayent longtemps conuersé auec eux, faute d'auoir penetré & remarqué la belle conduitte de la nature en ces gens destituez de grace, ains ont passé par dessus ces pierres precieuses sans en faire leur profit, trauersant le tout en gros.

LE mesme ordre des degrez d'aage, i'ay remarqué entre les filles & les femmes, comme il est entre les hommes, sçauoir, que le premier degré supposé commun aux masles & aux femelles sortans immediatement du ventre de leurs meres, appellé du mot, *Peïtan*, ainsi qu'auons dit suffisamment au chapitre precedent: le second degré suit, qui met distinction d'aage, de sexe & de deuoir: d'aage de fille à fille, de sexe de fille à garçon & de deuoir de la plus ieune à son aisnee. Ce degré enclost dedans soy les sept premieres annees, & la fillette de ce temps
verso. s'appelle *Kougnantin-myri*, c'est-à-dire la petite fillette. En tout cet aage, elle demeure fixement auec sa mere, succeant le laict de la mere plus d'vn an dauantage que les garçonnets, voire ie diray bien ceste verité, d'en auoir veu aagees de plus de six ans, teter encore leurs meres, mangeant fort bien toute autre viande, parlant & courant comme les autres. Au lieu que les garçonnets de cet aage portent des arcs & fleches, ces fillettes s'amusent à contre-faire leurs meres en fillant comme elles peuuent du coton, & traceant vne espece de petit lict, comme est la coustume des fillettes de cet aage à s'amuser à quelques friuoles & legeres ouurages, pestrissent la terre, contrefaisant l'vsage des plus

experimentees à faire des vases & des escuelles de terre. Il y a bien à dire de l'amour que portent les peres & les meres à leurs petits enfans masles, ou fillettes; pour ce que tant le pere que la mere batissent leur amour sur leur fils, & pour les filles, cela leur est par accident, & ne sont point esloignees en ceste suitte de nature, de nostre lumiere commune, qui nous rend plus prisables les fils que les folio 89.
filles, & non sans raison: car l'un conserue la souche, & l'autre la met en pièces.

Le troisiesme degré va depuis sept iusqu'à quinze, & la fille de cet aage s'appelle *Kougnantin*, c'est à dire fille: c'est en cet aage qu'elles perdent ordinairement par leurs foles phantasies, ce que ce sexe a de plus cher, & sans quoy elles ne meritent d'estre estimees, ny deuant Dieu, ny deuant les hommes: qu'on me pardonne, si ie dy vn mot, que plusieurs de ce sexe en cet aage, ne sont pas plus sages par de çà, quoy que l'honneur & la loy de Dieu, les deuroit conuier à l'immortalité de la candeur, parce que ces pauures ieunes filles barbares, ont vn erreur cōnaturel procedé de l'auteur de tout mal, qu'elles ne doiuent estre trouuees apres cet aage auec le signacle de leur pureté: Ie n'en diray pas d'auantage, pour n'offencer le Lecteur: il me suffit d'ateindre & toucher le fil de mon discours. En ces annees elles apprennent tous le deuoir d'vne femme, soit pour filer les cotons, pour tistre les licts, pour trauailler en estame, pour semer & planter les iardins, pour faire les farines, composer les vins, & apprester les verso.
viandes, gardent vn grand silence, quād elles se trouuent en compagnie, où il y a des hommes, & generalement elles parlent peu en cet aage, si elles ne sont auec leurs semblables.

Le 4. degré est depuis 15. ans iusqu'à 25. ans; lequel impose à la fille de cet âge le nom de *Kougnanmoucou*, c'est-à-dire, vne fille, ou femme en sa grandeur & stature parfaicte, que nous disons en

ces quartiers fille à marier. Nous passerons souz silēce l'abus qui se commet en ces annees, par la trōperie que la coustume de leur Nation deceuë, leur a imprimé pour loy dans leur esprit. Ce sont elles qui font tout le mesnage de la maison, releuant de peine leurs meres, & ont la charge des choses necessaires pour le viure de la famille. Elles ne sont pas lōgtemps sans estre demādees en mariage, si tant est que leurs parēs ne les reseruēt pour quelque François, afin d'auoir abondance de marchandise, & en cas que cela ne soit, elles sont donnees en mariage, & alors elles portent le nom de *Kougnanmoucou-poire,* c'est-à-dire, tēme mariee & en la force de son aage. Et dés ce temps elle suit son mary,
folio 90. portant sur sa teste, & sur son dos apres luy, tant les vstenciles necessaires, pour presenter à manger, que le mesme manger, & les viures qui sont de besoin par les chemins: tout ainsi que les mulets de par deçà portent le bagage & les viures des Seigneurs: Et en effect, puisque ie suis sur ce point ie diray ce mot, que cōme les Seigneurs de l'Europe ambitieux de faire recognoistre à tout le monde leur grādeur, taschent d'auoir le plus grand nombre de mulets qu'ils peuuent: ainsi ces Sauuages sont extrememēt cōuoiteux d'auoir nombre de femmes pour marcher apres eux, portās leur bagage: d'autāt qu'entr'eux, ils sont prisez & estimez selō le nōbre des fēmes qu'ils ont.

Ces ieunes femmes deuenuës grosses du faict de leurs maris, sont appellees d'vn mot particulier *Pouroua-bore*, c'est à dire, femme enceinte, & nonobstāt ceste grossesse, elles ne laissent de trauailler, iusqu'à l'heure de leur accouchement, comme si elles n'estoient point empeschees. Elles deuiennēt fort grosses, à cause qu'elles rēdent leurs enfans assez grāds & mēbrus. Plusieurs penseroiēt que ces fēmes
verso. en cet estat, auroiēt plus de curiosité de se couurir, mais c'est tout vn auec les autres temps. Venuë qu'elle est au tēps de ses couches, si couches se

doiuēt apeller: car elle ne garde pour tout cela le lict, si elle n'est preuenuë de grandes douleurs, encore à lors demeure-elle assize, enuironnee de ses voisines, lesquelles elle a inuitees, quelque peu auparauant, au sentiment & mouuement de son fruict, de l'assister par ces paroles, *Chemen-boüirare-Kouritim*, c'est-à-dire, ie m'en vay incontinent accoucher, ou ie suis preste à present d'accoucher, lors le bruit court par les loges, que telle ou telle s'en va accoucher, disans ces paroles auec le nom propre de la femme qu'elles y conioignent *Ymen-bouïrare*, qui signifie, vne telle est accouchee, ou s'en va accoucher. Le mary s'y trouue auec les voisins, & si tant est que sa femme ait difficulté d'enfanter, il luy presse le ventre, pour faire sortir l'enfant, sorty qu'il est, il se couche pour faire la gesine au lieu de sa femme, qui s'employe à son office coustumier, & lors toutes les femmes du village viennent le voir & visiter couché en ce sien lict, le consolant sur la peine & folio 91.
douleur qu'il a eu de faire cet enfant, & est traitté comme fort malade & bien lassé, sans sortir du lict, au lieu que par deça les femmes gardent le lict apres l'accouchement où elles sont visitees & traittees.

Le cinquiesme degré enferme dans ses limites les annees de vingt-cinq à quarante ans, auquel temps la femme reçoit toute sa force, ainsi que l'homme; & partant est appellee du nom commun & general *Kougnan*, sans autre addition, ce que nous dirions en François, vne maistresse femme, ou vne femme en sa force. En ce terme les femmes Indiennes ont encore quelques traicts de la beauté de leur ieunesse, neantmoins elles s'en vont au declin le grand galot, & commencent à estre hideuses & sales, leurs mamelles pendantes le long de leurs flancs, comme vous voyez par deça aux leurettes & chiennes de chasse: ce qui apporte vne horreur à la veuë: quand elles sont ieunes, elles sont tout au contraire, portans les mamelles fermes. Ie ne veux m'amuser d'auantage

à ceste matiere, apres que i'auray dit, que la recom-
verso. pence dés ce monde donnee à la pureté, est l'incorruption & integrité accompagnee de bonne odeur, fort bien representee dans les sainctes lettres par la fleur de Lys, pur, entier & odoriferant: *Sicut lilium inter spinas, sic amica mea inter filias.*

Le sixiesme & dernier degré prend depuis quarante ans, iusqu'au reste de la vie, & la femme de ce temps est nommee *Ouainuy:* dans ces annees, elles ne laissent d'estre fœcōdes à produire des enfans: Elles vsent du priuilege de mere de famille: ce sont elles qui president a faire les *Kaouins,* & toutes leurs autres manieres de brasseries: sont les maistresses du *Carbet,* où se trouuent les femmes pour deuiser: & quand le pouuoir de manger les esclaues estoit encore entier, c'estoit leur office de bien faire rostir le corps, recueuillir la gresse qui en degoutoit, afin d'en faire le *Migan,* c'est-a-dire le potage, de faire cuire les tripes & boyaux dans des grandes poëles de terre, y mesler la farine, & les chous de leurs pays, puis mesuroient la portion d'vn chacun dans des escuelles de bois, qu'elles enuoyoiēt à tous par
folio 92. les ieunes filles. Ce sont elles qui commencent les pleurs & gemissemens sur les deffuncts, & à la bien venuë de leurs amis. Elles enseignent aux ieunes ce qu'elles ont appris. Elles sont plus corrompuës en paroles, & plus effrontees que les filles & les ieunes femmes; & n'oserois dire ce qui en est, & ce que i'en ay veu & recogneu. Bien vray est que i'en ay veu & cogneu de fort bonnes, honnestes & charitables.

IL y auoit au Fort S. Louïs deux bōnes vieilles femmes *Tabaiares,* qui ne manquoient iamais de m'apporter de leurs petites commoditez, & quand elles me les offroient, c'estoit en pleurant, & s'excusant de ne pouuoir faire mieux. Ie n'ay pas pourtant grande esperance de ces vieilles: Il faut que le Païs s'en face quitte par la mort naturelle: quand

elles meurent elles ne sont pas beaucoup pleurees ny regrettees, ainsi les Sauuages en sont bien aises pour en auoir de ieunes. Ie me suis laissé dire que les Sauuages, par opinion superstitieuse tiennent, que les femmes ont bien de la peine, apres qu'elles sont mortes, de trouuer le lieu, où dansent leurs grands verso.
Peres, par delà les montagnes, & qu'vne bonne part demeure par les chemins si tant est que quelques vnes s'y arriuent. Elles deuiennent fort sales, quand elles atteignent l'aage decrepité, & y a ceste distinction entre les vieillards & les vieilles, que les vieillards sont venerables, & representent vne façon en eux, de grauité & authorité; à l'opposite les vieilles de ces Païs sont rechignees & ridees comme vn parchemin mis au feu: nonobstant cela, elles sont fort respectees, tant de leurs maris, que de leurs enfans & specialement des filles & des ieunes femmes.

De la consanguinité, qui est parmy ces Sauuages. folio 93.

Chap. XXIII.

LA consanguinité entre ces barbares, a autant d'eschelons & rameaux comme la nostre, & se conserue de famille en famille, auec autant de curiosité comme nous pourrions faire, excepté le poinct de Castimonie, qui a de la peine parmy eux, sinon au premier eschelon, c'est-à-dire de Pere à fille. Pour les sœurs, & les freres, ils ne se marient pas ensemble, mais du reste de leurs affaires i'en doute, & verso.
non sans raison, cela ne merite pas d'estre escrit.

LE premier rameau sort du tronc de leurs Ayeuls ou grands Peres, qu'ils appellent *Tamoin*, & soubs

ce mot ils comprennent tous leurs deuanciers, voire depuis Noé, iusqu'au dernier de leurs Ayeuls; & c'est chose estrange, comment ils se souuiennent & racontent d'Ayeul en Ayeul, leurs deuanciers, veu que nous sommes bien en peine en l'Europe de monter iusqu'au Tris-ayeul, que les familles ne se perdent deçà delà.

LE second rameau pousse & sort du premier, & s'appelle *Touue*, c'est-à-dire, Pere, & est celuy qui les engendre en vray & legitime mariage, tel qu'il est pratiqué par delà: Car la Loy des bastards, est autre que celle des legitimes, ainsi que nous dirōs en sō lieu. Ce rameau paternel en produit vn autre qui se nomme *Taïre*, c'est-à-dire, fils, lequel rameau vient à se coupper, & fourcher en diuerses branches, ausquelles ils imposent ces noms *Chéircure*, c'est-à-
folio 94. dire, mon grand frere, ou mon frere aisné, qui doit tenir la tige de la maison & de la famille, & *Chèuboüire*, qui signifie mon petit frere, ou mon cadet, auquel n'appartient de tenir la maison, sinon par la mort de son grand frere. Arriuant qu'vn de ces deux freres aye enfant; cet enfant, masle ou femelle, doit appeller le frere de son Pere *Chétouteure*, c'est-à-dire, mon oncle, & sa femme *Chèachè*, ma tante. Semblablement si son Pere a des sœurs, il les appelle *Chèachè*, ma Tante, comme aussi les marys de ses sœurs *Chètouteure*, mon Oncle. Les Oncles & les Tantes appellent les enfans masles de leurs freres, ou sœurs *Chèyeure*, c'est-à-dire, mon Nepueu, & les filles *Reindeure*, ou *Chereindeure*, ma niepce. Les enfans descēdus de deux freres, ou de frere, & de sœur, ou bien de deux sœurs s'appellent ainsi. Les masles *Rieure*, ou *Cherieure* mon cousin, les femelles *Yetipere*, ou *Cheitipere*, ma cousine. Quāt à la descente du costé des fēmes, la grād-mere fait le 1. Eschelō, soit du costé Paternel ou du costé Maternel, c'est à dire la Mere du propre Pere, du-
verso. quel on est descendu, ou la Mere de sa propre Mere

qui l'a engendré, & est appellee *Ariy*, ou *Cheariy* ma grād'mere. La propre mere faict le 2. Eschelon, nommee *Aï*, Mere, ou *Cheaï*, ma Mere. La fille faict le 3. Eschelon, dite *Tagyre*, fille, ou *Chéagyre* ma fille. Le 4. Eschelon est de la sœur, appellee *Teindure*, sœur, ou *Chéreindure*, ma sœur. La Tante faict le 5. Eschelon, nommé *Yaché*, Tante, ou *Chèaché*, ma Tante. Le 6. Eschelon est en la Niepce, appellee *Reindure*, ou *Chereindure*, ma Niepce, ou ma petite sœur, qui est vne forme de parler entr'elles. Le 7. Eschelon est de la Cousine, nommee *Yetipere*, Cousine, ou *Cheytipere*, ma Cousine; Somme voicy les rameaux de la consanguinité d'entre eux.

Pour les masles.

Grand Pere.
Pere.
Fils.
Frere.
Oncle.
Neueu.
Cousin. folio 95.

Qu'ils appellent en leur langue

Chéramoin, ou *Tamoin*.
Touue, ou *Chérou*.
Tayre, ou *Chéayre*.
Chéircure, ou *Chéubouïre*.
Touteure, ou *Chétouteure*.
Yeure, ou *Chéyeure*.
Rieure, ou *Chérieure*.

Pour les femelles.

Grand mere.
Mere.
Fille.
Sœur.
Tante.

Niepce.
Cousine.

Qu'ils appellent en leur langue

Ariy, ou *Ché-Ariy*.
Aï, ou *Chéaï*.
Tagyre, ou *Chéagyre*.
Theindeure, ou *Chéreindeure*.
Yaché, ou *Chèaché*.
verso. *Reindeure*, ou *Chéreindeure*.
Yetipere, ou *Ché-yetipere*.

OUTRE ceste consanguinité, il s'en trouue deux autres contractees par alliance, sçauoir, ou en donnant leur fille à quelqu'vn, ou receuant vne fille pour femme de leur fils, ou bien secondement, en contractant l'alliance d'hospitalité auec les François, quand specialement ils leur donnent leurs filles pour concubines. Ils appellent ceux à qui ils donnent leurs filles *Taiuuen*, gendre, ou *Chéraiuuen*, mon gendre. Ils imposent ce nom à la fille, qu'ils reçoiuent pour femme à leur fils *Taütateu*, bru, ou belle fille, *Chérautateu*, ma bru ; ils appellent le François, auec qui ils contractent l'alliance d'hospitalité, *Touassap*, Compere, ou *Ché touassap*, mon Compere, & quelquefois *Chéaïre*, mon fils, ou *Chéraiuuen*, mon gendre, & ce lors que le François retient sa fille pour concubine. — Telle est donc ce rameau d'alliance.

folio 96. Gendre.
Bru.
Compere.

Et en leur langue

Taiuuen, ou *Ché-raiuuen*.
Taütateu, ou *Cheraütateu*.
Touassap, ou *Chetouassap*,
ou bien *Ché-aïre*.

LES bastards sont tous les enfans qu'ils ont hors le legitime mariage pratiqué entr'-eux, à leur mode, & entre ces bastards il y a vn ordre: ou bien ils sont sortis d'vn *Tapinambos* & *Tapinambose,* & cestuy est le premier Eschelon: ou d'vne Indienne *Tapinambose* & d'vn François, & c'est le second rameau: ou d'vn *Tapinambos* & d'vne Esclaue, & c'est le troisiesme Eschelon, ou d'vne Indienne *Tapinambose,* & d'vn seruiteur Esclaue, & c'est le quatriesme rameau: ou d'vne seruante Esclaue, & d'vn François, c'est le dernier Eschelon.

Telle est donc ceste ligne de bastards. verso.

D'vn *Tapinambos* auec vne *Tapinambose.*
D'vne Indienne *Tapinambose* & d'vn François.
D'vn *Tapinambos* & d'vne Esclaue.
D'vne Indienne *Tapinambose* & d'vn seruiteur Esclaue.
D'vne seruante Esclaue & d'vn François.

Ces Bastards sont appelez en leur langue *Marap,* ou *Ché-marap.*

Et les Bastards des François, *Mulâtres.*

LES loix de ces bastards sont diuerses, selõ la diuersité de leurs descentes: & auparauant que ie les touche, il faut poser la regle generale qu'ils obseruoient vers les bastards, qui est, que quand . . .
. . . .

(Lacune d'une feuille.)

. . . .

fol. 105. ils l'appellent *Toreuüe*, c'est à dire gaillard, *Chero-reuuë*, ie suis ioyeux, gaillard: celuy qui est plaisant, & a le mot à dire, *aron-ayue*.

Leurs salutations, demandes, & responces, quand ils se trouuent par ensemble, sont si douces que rien plus: d'autant qu'ils les prononcent auec vn accent assez long, fort doux, & attrayant, specialement les femmes & les filles; & pour ce que ie sçay, que cela apportera vne consolation au Lecteur: i'ay mis cy dessoubs la forme & maniere ordinaire de leur pour-parler, qui est telle.

LE matin quand ils se levent, ils se disent

Bon iour.	*Tyen-de-Koem.*
Et à vous aussi.	*Nein Tyen-de-Koem.*

Le soir quand ils reuiennent du trauail, & qu'ils se separent, ils se disent.

Bon soir.	*Tyen de Karouq.*
Et à vous aussi.	*Nein Tyen de Karouq.*

verso. Quand la nuict est fermee, & qu'ils veulent aller coucher, ils disent l'vn à l'autre.

Bonne nuict.	*Tyen-de-petom.*
Et à vous aussi.	*Nein-Tyen-de-petom.*

S'ils voient quelqu'vn venir à eux, ou passer aupres d'eux, ou s'ils se rencontrent en chemin, souuent ils s'arrestent vn peu, & s'entre-demandent auec vne parole & vn visage familier.

D'où venez vous?	*Mamo souï pereiou?*
Où allez-vous?	*Mamo peresso?*

Lors ils respondent & disent d'où ils viennent, & où ils vont, & c'est ordinairement l'vne de ces choses suiuantes, ausquelles toute leur vie & exercice est appliquee, à sçauoir, ou pescher en la mer, aller dans le bois, couper des arbres, visiter leurs iardins, planter leurs racines, cueillir leurs fruicts, arracher leurs naueaux, aller à la chasse, se pro-

mener çà & là, visiter les villages, & les loges l'vn fol. 106
de l'autre par ainsi ils respondent,

Ie viens de la mer.	*Paranam-souï-Kaiout.*
Ie viens de pescher.	*Pira-rekie-souï-Kaiout.*
Ie viens du bois.	*Kaa-souï-Kaiout.*
Ie viens de couper du bois.	*Ybouïra monosoc.*
ou bien	*Ybouïra mondoc.*
Ie viens du iardin.	*Ko-souï-Kaiout.*
Ie viens de iardiner.	*Ko-pirarouer-Kaiout.*
Ie viens de bescher & planter.	*Maëtum arouere.*
Ie viens de cueillir des fruicts.	*Vuapoo-arouere-Kaiout.*
Ie viens de la chasse.	*Kaaue-arouere-Kaiout.*
Ie viens de me promener.	*Mosou-arouere-Kaiout.*
Ie viens d'vn tel village.	*Taaue-souï-Kaiout.*
Ie viens de voir vn tel.	*Ahere-piac-souï-Kaiout.*
Ie viens de mon logis.	*Cheroc-souï*, ou bien, *Cheretan-souï.* verso.
A Dieu, ie m'en vay.	*Ne in cheaiourco.*
A Dieu, nous en allons.	*Ne in oro iourco.*

Que si quelqu'vn de leurs voisins les va trouuer en leur loge, ou s'ils le voient en peine, cherchant çà & là quelque chose luy demandent,

Que cherchez-vous?	*Maëperese-Kar?*
Que demandez-vous?	*Marapereico?*

Alors ils disent ce qu'ils cherchent, & ce qu'ils demandent fort librement: Pour exemple,

Ie demande à manger.	*Ageroure deué-cheremyouran ressé.*
Ie demande de la farine.	*Ageroure ouï ressé.*
Ie demande de la chair.	*Ageroure soo ressé.*
Ie demande du poisson.	*Ageroure pyra ressé.*

fol. 107. Ie demande de l'eau. *Ageroure v. ressé.*
Ie demande du feu. *Ageroure tata cheué.*
Ie demande vn couteau. *Ageroure xè.*
Vne hache. *Iu.*

S'ils voient quelqu'vn tout pensif en soy-mesme, ils luy demandent ce qu'il a, à quoy il pense.

Que pensez-vous? *Mara-péde-ie mongueta?*

Il respond.

Ie ne pense à rien. *Ai Kogné.*
Ie pense à quelque chose. *Maerssé-Kaien-arico.*
Ie pense à vous. *Deressé Kaien-arico.*

Si dauanture quelques-vns deuisent ensemble, ils sont fort curieux de sçauoir ce qu'ils disent, & ainsi ils viennent doucement les trouuer, & leur demandent.

verso. Que dites vous? *Mara-erepe?*
ou bien, *Mara-erepipo?*
Que disiez vous ensemble? *Mara-peïe-peïooupé.*

Ils respondent,

Nous parlions de nos affaires. *Ore-rei-Koran Koïo-mongueta.*
Nous parlions de vous. *Deressé Koïa-mongueta.*

C'est ainsi qu'ils passent leur vie doucement les vns auec les autres en toute familiarité, selon que vous pouuez recognoistre par ce discours.

Des humeurs incompatibles auec les Sauuages. fol. 108.

Chap. XXV.

SOCRATE auoit coustume de dire, que tout ainsi que le vin aspre, & rude est de mauuaise digestion, difficile, & mal plaisant à boire, ainsi les humeurs rudes, aspres & facheuses, sont mal propres pour conuerser auec les hommes. Et Plutarque escrit que, comme le son aigre des chauderons & pots cassez, mettent les Tygres en colere, de telle façon qu'ils se iettent à corps perdu, sur ceux qui viennent leur chanter aux oreilles ces motets si importuns & desagreables, aussi sont les mauuaises complexions & humeurs, parmy les societez des hommes. Nous verso. auons recogneu la pratique de cecy estre fondee en la nature, considerant combien ces Sauuages fuyent les humeurs agrestes & complexions austeres.

ILS hayssent sur toutes choses, quād ils voyent vn des leurs agacer son voisin, ce qu'ils appellent en leur langue, *Moñaron*, ou bien quand ils voyēt qu'ils debattent par ensemble de paroles, ce qu'ils nomment *Oroacap:* quand ils trouuent de semblables humeurs, ils les fuyent, & ce gardent le plus qu'ils peuuent, de tomber en debat auec iceux: voire ils font bien d'auantage, car ils aduertissent les François, leurs Comperes, de n'aller rien demander chez ces personnes là. Si d'auenture ils ont des femmes qui soient de telle complexion, ils en sont fort empeschez, & ne se font pas beaucoup tirer l'oreille, pour s'en défaire, ou leur permettre qu'elles aillent là, où elles voudront se pouruoir. Il y a à *Iuniparan* dans l'Isle, vn Hermaphrodite, qui en l'exterieur paroist plus femme qu'hōme: car il porte le visage & la voix de femme, les cheueux non rudes, ains fol. 109. flexibles & longs, comme ceux des fēmes, nonobstant

il est marié, & a des enfās, mais il est d'vn naturel si facheux qu'il est cōtraint de demeurer seul, pour ce que les autres Sauuages du village, ont crainte de debattre de paroles auec luy. I'ay veu toute vne famille changer de village, seulement pour euiter le voisinage d'vn Sauuage, subiect à ces mauuaises humeurs.

ILS se mocquent, & méprisent l'homme qui s'amuse aux agacemens, & paroles de sa femme, quand elle est de mauuaise complexion. Il arriua, pendant que i'estois en ces cartiers, qu'vn Sauuage s'ennuya de supporter les facheuses humeurs de sa femme, tellement que prenant vn baston de sa main droicte, & de sa gauche les cheueux de sa femme, il voulut experimēter, si cette huyle & baume n'adouciroit point l'aigreur de son mal: mais il fut bien estonné, que le feu se mist en la playe, tellement que le mal en deuint plus grand: Car à la veuë des voisins cette femme sceut bien s'échapper de ses verso. mains, & prenant semblablement vn baston, elle voulut faire le mesme seruice à son mary, & apres s'estre gressez l'vn l'autre auec la risee des regardans, ils demeurerent aussi grand maistre l'vn que l'autre, sinon que le mary fut depuis la fable, & le discours vniuersel, tant des grands, que des petits. Et les anciens disoient en leurs *Carbets:* qu'auoit-il affaire de s'arrester à sa femme, puis qu'il la cognoissoit telle.

IE les ay vu quitter & abandonner leur marchandise à celuy à qui ils l'auoient venduë, & ce pour euiter la dispute de paroles qu'il leur faisoit: Pourtant vous remarquerez, qu'ils n'ont que, Oüi, & Non, quand ils traictent par ensemble, ou auec les François, sans iamais barguigner. Plusieurs autres exemples pourroient estre apportez icy touchant cette matiere, mais ceux-ci suffisent.

ILS apprehendent merueilleusement les gens coleres qu'ils nomment *Poromotare-vim*, & s'entr'aduer-

tissent quand ils sont en colere, disans, *Chèporomatare-vim*, ie suis en colere, & lors personne ne dit mot, ains on l'addoucit tant que l'on peut: ce qu'ils fol. 110 appellent *Mogerecoap*, c'est à dire, adoucir vn autre. *Aïmogerecoap*, i'adoucis celuy qui est en colere.

I'AY pris garde par plusieurs fois, que quand ils voyoient vn François en colere, ils estoient comme hors d'eux-mesmes, changeans de couleur en face, & se retiroient arriere de sa voye, disans l'vn à l'autre, *Ymari touroussou*. Il est grandement en colere, il est grandement fasché: *Ché-assequeié-seta*, il me fait grand peur.

IL arriua que deux ou trois de nostre equipage se laissoiēt emporter à la colere assez souuent, dans les villages, où ils estoient: Les principaux du lieu sceurent fort bien se venir plaindre au Fort Sainct Loüis, & prier qu'on leur ostast ces François d'auec eux & qu'ils vinssent demeurer au Fort, par ce, disoient-ils, que cela nous faict peur & specialement à nos enfans: ce que l'on fist.

SI le debat des paroles, & la colere leur est facheuse, beaucoup plus le sont les debats en effect, quand quelques vns d'entr'eux tombent en querelle, ce qui est fort rare, & viennent à s'entre-battre, verso. qu'ils appellent *Ionoupan*, entre-battre, & encore dauantage quand ils s'entre-blessent, ce qu'ils nomment *Ioüapichap*, entre-blesser, & le pis est, quand apres s'estre bien entre-battus, ils viennent en despit l'vn de l'autre, à brusler leurs loges: ce qu'ils signifient par ce mot *Iouapic*, entre-brusler: car alors chacun s'en sent, & pas vn n'oseroit se mettre en deuoir de les empescher: car voicy comment ils font: Ils se retirent chacun à leur costé, & prenant vne poignee de branches de palme seiche, l'allument, la portent à la couuerture de leur mesme costé, disant à vn chacun, sauue qui pourra son costé, pour moy i'ay mis le feu au mien, personne ne m'en pouuoit empescher, & ainsi en peu d'heure, tout le village est

bruslé, & si personne ne luy en dict rien: Plusieurs fois cela fust arriué en l'Isle, n'eust esté la crainte, qu'ils auoient des François.

ILS haissent semblablement d'estre iniuriez, soit homme, soit femme, mesme celles qui font profession
fol. 111. de seruir au public ne veulent qu'on les appelle *Pataqueres*, putains: & me souient qu'vne Indienne Esclaue, ayant eu vn enfant d'vn François, quelques autres luy reprocherent qu'elle estoit putain, elle se fascha fort, & dist, que si desormais on l'appelloit plus *Pataquere*, qu'elle tueroit cet enfant, ou l'enterreroit tout vif: ils appellent l'iniure, *Courap*.

IL ne se faut pas estonner, si ces Sauuages fuyent de telle façon la colere & ses effects, puisque cette passion repugne immediatement au naturel de l'homme, & le faict deuenir totalement brute, ainsi que dict Sainct Basile le Grand, en l'Homelie 10. qu'il a faict de l'ire: *Hominem penitus in feram conuerti*, que la colere change l'homme totalement en vne furieuse beste: & Sainct Gregoire de Nysse, en l'Oraison 2. de la beatitude, compare la colere à ces vieilles sorcieres du Paganisme ancien, qui par enchantemens transmuoient & changeoient en la forme de diuerses bestes furieuses, maintenant en Sanglier, vne autrefois en Panthere: La colere faict chose
verso. pareille: Et Sainct Gregoire le Grand, au liure cinquiesme de ses Morales, chap. trentiesme dict, que le cerueau du colere, est le trou où s'engendrent les Viperes: *Cogitationes iracundi vipereæ sunt generationis.* Platon n'enseignoit autre remede à ses escoliers contre cette passion, sinon qu'ils contēplassent viuemēt les gestes & les paroles d'vn homme colere, ou bien quand eux-mesmes seroient tombez en colere, qu'ils allassent vistement se considerer dans vn miroir. Ce n'est donc point chose tant nouuelle, ny si hors de propos si ces Sauuages craignent, se tirent à part quand ils voyent vn homme en colere specialement vn François: Car comme dict le Prouerbe Chap.

vingt sept. *Impetum concitati spiritus ferre quis poterit?* Moins aussi est-ce chose difficile à croire, qu'en dépit l'vn de l'autre, si dauenture ils sont tombez en debat, ils bruslent leurs loges, puis qu'aux Prouerbes 26. il est dict, *sicut carbones ad prunas, & ligna ad ignem,* que les charbons sur le brasier, & le bois sur le feu, ainsi le debat de paroles à l'homme naturellement colere, *sic homo iracundus suscitat rixas,* & en fol. 112. l'Ecclesiastique 28. *secundum ligna syluæ, sic ignis exardescit:* Telle qu'est la quantité du bois, telle est la force du feu, parlant de la colere.

De l'Oeconomie des Sauuages.

Chap. XXVI.

PITACVS disoit, ainsi que rapporte Strobee de luy, que cette famille est bien ordonnee, quand deux choses concurrent, sçauoir, qu'il n'y aye aucune superfluité, soit au viure, soit au mesnage, & pareillement qu'il n'y aye aucune disette de ces choses: Et Ciceron rapporte du grand Caton, lequel interrogé quel mesnage luy sembloit le meilleur: c'est, respondit-il, où l'on donne competamment à manger, le vestir, & que le trauail y soit chery. Il me semble que verso. ces sentences soient plustost dites pour les Sauuages, & gens qui viuent frugalement, que pour aucune autre condition de personnes. Sainct Thomas definissant l'Oeconomie, conclud que ce n'est autre chose, qu'vne bonne conduitte domestique, tendante à cette fin, que la famille soit accommodée de viures, & autres choses necessaires, & specialement, que parmy

cette famille soit entretenuë vne bonne intelligence, chacun s'aquittant de ce à quoy il est employé. Monstrons cecy estre enseigné aux Sauuages, par la pure Nature, & non par aucune autre science aquise.

LES villages sont partis en quatre loges: sur lesquelles toutes commande vn *Mourouuichaue*, pour le temporel, & un *Pagy Ouassou*, c'est à dire vn Sorcier pour les maladies & enchanteries: Chaque loge a son Principal. Ces quatres Principaux respondent au Principal de tout le village; & luy auec les maistres Principaux des autres villages, respondent au Souverain Principal de toute la Prouince. Chaque

. . . .

(Lacune d'une feuille.)

Du soin que les Sauuages ont de leurs corps. fol. 121.

Chap. XXVIII.

PLATON appelloit la forme du corps, vn priuilege de Nature, & Crates le Philosophe, vn Royaume Solitaire. Ces deux sentences meriteroient vn discours long & ample: si nous traittions autre chose qu'vne histoire, laquelle demande vn stile concis, sans aucune superfluité de paroles, ou de digressions faictes mal à propos: partant nous appliquerons le dire de ces deux Philosophes à nostre subiect, pour faire voir que la Nature ayant dénié, par vn si long-temps, aux corps des Indiens les vestemens, les a recompensez d'vn singulier priuilege, les formant verso.
beaux & bien faicts, encore que les meres n'y prennent aucune peine: ains les leuent & manient, comme elles feroient vn morceau de bois. Ce que dit Crates, leur conuient tres-bien, d'appeller ceste forme corporelle, vn Royaume solitaire & desert: car tout ainsi que les animaux du desert, croissent & s'embellissent extremement bien, pendant qu'ils demeurent en leur Royaume deserté, c'est à dire en leur liberté connatiue: Et à l'oposite, s'ils sont pris des hõmes, & amenez en la demeure domestique des Rois & Princes de la Terre, pour estre veuz & mõtrez, ainsi qu'vn spectacle nouueau, vous les voyez incontinent se descharner, se desplaire, & perdre l'appetit d'engendrer & conseruer leur espece, & cecy non pour autre occasion que pour auoir perdu la liberté de ce Royaume solitaire. Pareillement ce que la Nature a osté d'vn costé à ces Sauuages, à sçauoir les viures bien apprestez, les potions bien friandes, les habits pompeux, les licts molets, & les superbes maisons & palais, elle les a recompencez d'vn autre part, en leur donnant vne pleine liberté, comme aux oyseaux fol. 122.
de l'air, & aux bestes des forests, sans estre molestez des mangeries & plaideries de par deçà, qui n'est

pas vne des moindres afflictions d'entre les autres, qui balancent les commoditez que nous pensons auoir en ce monde Ancien. Et si le Diable par permission de Dieu, pour en tirer vn bien, qui est leur salut, ne se fut mis à trauerser ces Barbares, leur suscitant nouuelles discordes, à ce qu'ils se tuassent & mangeassent les vns les autres: il n'y a point de doute qu'ils ne fussent les plus heureux hommes de la Terre, à cause de ceste franchise & liberté connaturelle, laquelle assaisonne si bien les viandes qu'ils ont, qu'elles tournent en nourriture parfaicte & salubre, d'où procede immediatement la belle forme de leurs corps.

IE ne fais qu'attendre l'obiection pour y respondre; qu'on a veu de ces gens sales, laids comme marpaux. Ie dy que ce n'est pas au visage, où il faut remarquer la forme & beauté d'vn homme: c'est de quoy Demosthene se moquoit, quand les Ambassadeurs
verso. d'Athenes furent de retour de leur Ambassade au Roy Philippe de Macedoine, lesquelles loüoient la beauté du visage de ce Roy: non, non, dit Demosthene, ce n'est pas vn subiect digne de loüange en vn homme, que la beauté de son visage, qu'il a commun auec les Courtisanes: mais bien en la stature du corps, proportion des membres, & phisionomie de grandeur & de noblesse: Et c'est ce que ie traitte, que la Nature a donné pour l'ordinaire, vn corps bien faict, bien proportionné, & d'vne stature conuenable, specialement aux *Tapinambos:* Et quant à ce qu'ils gastent leurs visages par incisions, ouuertures, & fanfares de peintures & ossemẽs, cela prouient, comme i'ay dit cy dessus, de l'opinion qu'ils ont d'estre estimez plus vaillans.

ILS sont fort soigneux de tenir leurs corps nets de toute ordure: ils se lauent fort souuent tout le corps, & ne se passe iour, qu'ils ne iettent sur eux, force eau, & se frotent auec les mains de tous costez, & en toutes les parts, pour oster la poudre & autres

ordures. Lès femmes ne manquent point de se peigner souuent: Ils craignēt fort d'amaigrir, qu'ils appellent fol. 123. en leur langue, *Angäiuare*, & s'en plaignēt deuant leurs semblables, disans, *Ché Angäiuare*, ie suis maigre, & chacun en a compassion, specialement quād il arriue qu'ils font quelque voyage, pendant lequel, il faut qu'ils ieusnēt & trauaillent: lors qu'ils sont de retour, & que leurs ioües semblent estre abatuës, chacun les pleure & plaint, disant *Deangäiuare seta*, helas! que tu es maigre, tu n'a plus que les os.

CE point estoit l'vnique cause, pour laquelle nous ne pouuions garder auec nous les ieunes enfans baptisez: par ce que les meres auoient si grande peur, qu'ils n'emmaigrissent auec les François, pour la croyance qu'elles auoient que les François estoient en disette, qu'elles ne permettoient à leurs maris d'amener ces petits enfans quāt & eux, pour voir les Peres, & les Chapelles de Dieu, qu'à toute force, en chargeant tres-estroittement aux maris de les ramener auec eux, & toutes les fois qu'elles pensoient à ces enfans, elles fondoient en larmes, & s'atristoient infiniment.

I'AVOIS retenu vn ieune enfant de *Tapuitapere* verso. faict Chrestien & nommé Michel, lequel sçauoit extremement bien & en bons termes la doctrine Chrestienne, afin qu'il l'apprist aux Esclaues que i'auois. Il demeura quelques mois auec moy, mais il ne me fut iamais possible de le garder dauantage, à cause de l'importunité qu'en faisoit sa mere, & la douleur qu'elle monstroit auoir par ses pleurs & lamentations continuelles, de sorte que son pere vint expres le querir, & luy ayant dit que sa mere le regardoit en pitié (c'est vne phrase de parler entr'-eux, pour montrer leur compassion vers autruy) il me vint demander congé de s'en retourner, auec vn regret pourtant de me quiter, & en pleuroit de douleur (tant ces ieunes enfans caressent les Peres & se plaisent auec eux) alleguant que sa mere deue-

noit maigre de tristesse, à cause de son absence, & l'opinion qu'elle auoit de luy, qu'il emmaigriroit auec moy, neantmoins qu'il ne manqueroit point de raconter à sa mere la bonne chere que ie luy faisois, à ce qu'elle luy permist de retourner vers nous.

fol. 124. VN de nos Esclaues auoit faict quelque faute, pour laquelle il merita d'auoir le fouët, quand il vit que c'estoit au faict & au prendre, il pria qu'on eust esgard à ce qu'il estoit maigre, & qu'on ne frappast si viuemēt son corps, ainsi que s'il eust esté gras; par ce, disoit-il, que la graisse sert de couuerture aux os, soustient les coups, & empesche que la douleur ne vienne iusqu'à eux: Si vous frappez fort, vous me romprez les veines qui ne sont couuertes que de la peau, (il disoit cela pour ce qu'il estoit naturellement maigre).

OR pour s'engraisser, ils s'assemblent quantité d'Indiens, s'embarquent dans vn grand Canot, se munissent de farine, portent nombre de fleches, menent leurs Chiens, & s'en vont en terre ferme, où ils tuent autant de venaison qu'ils veulent, soit Cerfs, Biches, Sangliers, Vaches-Braues, *Tatous*, soit vne infinité d'oyseaux, & demeurans là, tant que leur farine dure, ils s'engraissent, en mangeant leur saoul de ces viandes, puis retournans en l'Isle, apportent
verso. auec eux force venaison boucanee.

Le Bresil reuenu de la guerre de *Para* en l'Isle, s'estimant maigre, demanda congé au Sieur de la Rauardiere d'aller en terre ferme, & de mener auec luy quelques François fort maigres pour les engraisser, ce qui luy fut accordé: & allant assés auant dans la grande terre, ils abondoient en toute sorte de venaison, mais parmy ce bon-heur, vn mal-heur leur arriua: c'est que la farine leur manqua tellement, qu'ils furent contraincts de manger le cœur des palmes, en guise de pain, auec leurs viandes: ce qui faschoit bien les François, qui ne s'accom-

modent gueres volontiers à ce genre de pain de Palmiers, & auoient grand regret, que la feste n'estoit entiere, voyans tant de chair deuant eux, & n'auoient moyen d'en manger, à cause que le pain & le sel leur manquoit. Il me semble qu'il leur estoit arriué ce qui aduint à Midas affamé d'or, quand sa femme luy fist presenter sur la table force viandes, mais toutes d'or, ou bien ce que l'on feint de Tentale, qui au milieu des eaux mouroit de soif: Chose pareille leur arriua car ils emmaigrirent plus qu'ils fol. 125.
n'engraisserent, & ce par leur faute, n'ayans porté de la farine, autant qu'il en falloit.

LES François imitent en ce poinct les Sauuages, & sont bien receus d'iceux: Car les François qui demeurent au Fort, demandent congé d'aller par les villages, faire vne promenade & bonne chere. Les Sauuages, qui sçauent cela, vont à la chasse, & donnent (moyennant quelques marchandises) à ces promeneurs deux ou trois bons repas, apres lesquels, il faut gaigner pays, autrement vous n'aurez que du commun, à quoy les François sont stilez, si bien qu'apres auoir faict deux ou trois bons repas en vn village, ils sautent en l'autre, & par ainsi faisans le tour de l'Isle, ou de la Prouince de *Tapoüitapere* & *Comma*, ils reprennent leur force, & se consolent. Les François qui sont logez par Comperage en ces villages, ne sont pas trop aises de telles promenades: d'autant que s'il y a quelque chose de bon alors, ce n'est pas pour eux, ains pour les Passans: le naturel du Sauuage estant de donner tout le meilleur qu'ils verso.
ont aux suruenans pour deux ou trois repas, apres lesquels vous n'auez que le commun & l'ordinaire. Admirez, ie vous prie, en passant, le grand amour de Dieu vers les hommes, lequel a imprimé naturellement la charité du prochain; Car que pourroient faire mieux les Chrestiens, voire les Religieux les plus reformez, sinon que la charité des Sauuages est purement naturelle, sans pouuoir meriter la gloire,

& la charité des Chrestiens est sur-naturelle, & espere la récompense en la vie eternelle.

CE soin de leurs Corps est ménagé par plusieurs autres façons de faire, comme sont celles-cy: Ils ont tousjours l'herbe de *Petun* en la bouche, la fumee de laquelle ils attirent par la bouche, & le rendent par les narines, afin de vuider les humiditez du Cerneau, & en aualent, pour nettoyer l'estomach de cruditez, lesquelles ils font sortir par eructations. Ils n'ont pas si tost acheué de manger qu'ils prennent leur *Petun*, comme ils font aussi du grand matin, à
fol. 126. la sortie du lit, & auant de se coucher. Mais a propos du *Petun*, il est bon que ie rapporte icy l'opinion superstitieuse qu'ils ont de cette herbe, & de sa fumee. Ils croyent que cette fumee les rend diserts, de bon iugement & eloquens en parole, tellement que iamais ils ne cōmencent vne harangue qu'ils n'en ayent pris. Et me semble que leur opinion n'est point tant superstitieuse, qu'elle n'aye quelque raison naturelle; car ie l'ay experimenté moy mesme, que cette fumee esclaircit l'entendement, dissipant les vapeurs, qui possedent l'organe du Cerueau, & affermit la voix, en ce qu'elle desseiche les humiditez & crachats de la bouche, qui se rencontrent à la sortie de la veine vocale tellement que la langue en est bien plus libre à faire sa fonction: La verité de cecy est bien aisee à experimenter, pourueu qu'on en prenne auec modestie, & au temps conuenable: Car l'abondance & continuation n'en est pas, à mon aduis, trop bonne & salubre à ceux qui viuent de boissons & viandes chaudes; mais à ceux
verso. qui sont humides & froids de cerueau & d'estomach, la prise de ceste fumee ne leur peut estre que saine; Et c'est vne autre raison, pourquoy les Sauuages qui habitent sous cette zone tres-humide, & qui pour l'ordinaire ne boiuent que de l'eau, prennent continuellement de ceste fumee, à sçauoir pour descharger leur Cerueau des humiditez & froidures, & l'es-

tomach de cruditez: ce que font semblablement les Matelots & les gens habitans sur le riuage de la mer. Ce *Petun* aussi ayans trempé 24. heures dans du vin blanc, opere de grands effects pour nettoyer le corps de ses infections. On ne prend seulement que le vin. Ils ont aussi vne autre opinion que la fumee qu'ils aualent du *Petun*, les tient gaillards & ioyeux contre la tristesse & melancolie qui leur peut suruenir. Ie vous le feray voir par exemples, outre ce que i'en ay peu apprendre par leurs discours. Vn Sauuage supplicié à la bouche du Canon, (duquel ie parleray au Traicté du Spirituel) auparauant que de s'acheminer au supplice, il demanda un cofin de *Petun*, disãt, que l'on me donne la derniere con- fol. 127.
solation de cette vie, par laquelle ie puisse fortement & ioyeusement rendre l'Ame: & de faict si tost qu'on luy eu donné ce *Petun*, il s'en alloit ioyeux, & chantant à la mort; & quand ses semblables l'attacherent à la bouche du Canon, il les pria de ne luy lier le bras droict si bas & si court qu'il n'eust moyen de porter en sa bouche son cofin de Petun, tellement que la balle du Canon ayant diuisé le corps en deux, vne partie portée dans la mer, & l'autre tombee au bas du rocher, à laquelle le bras droict estoit ioint, on trouua encore dans la main droicte le cofin de *Petun*.

LES Sauuages iugez à mort, selon la coustume du pays, ne vont iamais au lieu où ils doiuent estre assommez, qu'on ne leur donne le *Petun*, ny mesme les Sauuages, quelque maladie qu'ils ayent, ne laissent ce regime. Les Sorciers du pays se seruent de cette herbe au seruice des Diables, mais nous n'en parleront point à present, si la memoire me le permet, ce sera pour vne autre fois.

ILS ont vne autre facon de faire, pour conser- verso.
uer leurs Corps en santé; C'est qu'ils mangent sou uent & peu à la fois, pour l'ordinaire, & ce apres qu'ils ont mangé, lauent soigneusement la bouche

& si entre les repas ils ont soif, ils boiuent à demy leur saoul, & gargarisent tres-bien la bouche, pour addoucir l'ardeur du Palais. Font bien cuire les viandes & n'en mangent point de cuites à demy: sont beaucoup plus soigneux en ce poinct que les François. Ils se frottent d'huyles de Palmes, de *Rocon* & de *Iunipape,* qui sont choses qui les tiennent en bõne disposition: Ie m'asseurre que ceux qui liront cecy, & auront tant soit peu de cognoissance de la disposition du corps humain, & du regime necessaire pour l'entretenir, iugeront que la Nature donne à ces gens, ce que la science & l'experience donne à ceux de par deçà.

fol. 128. **De quelques indispositions naturelles, ausquelles les Sauuages sont subjects; Et quels noms ils donnent aux membres du corps.**

Chap. XXIX.

LA verité est, que les Sauuages sont gratifiez de la Nature d'vne bonne santé & disposition parfaicte & gaillarde: & rarement se trouuent entr'eux des Corps maleficiez & monstrueux: Nonobstant il s'en trouue, mais vn entre cent.

D'AVEVGLES tout à faict ie n'en ay point veu, & toutesfois ils en ont, qu'ils appellent *Thessa-vm,* aueugle, *Cheressa-vm,* Ie suis aueugle, & *Ressa-vm,* tu es
verso. aueugle. Vne chose ay je bien veu, que quelques vns auoient la veuë fort courte, specialement les vieux, & notamment les femmes, voire c'est chose

comme ordinaire, que les femmes passé 30. ans, ayent la veuë fort courte & debile, en sorte qu'elles ne peuuent plus voir à tirer des pieds les *Thons,* ou vers, ains il faut que ce soit des ieunes garsons ou ieunes filles. A ce propos vn Capitaine François, qui n'estoit pas de nostre equipage, & ne se tourmente pas beaucoup pour croire vne diuinité, disoit que le Pape n'auoit point de puissance sur la mer, puisque Dieu auoit dit à Sainct Pierre, que sa puissance s'estendoit seulement sur la terre: Par ainsi tous ceux qui passent de ces pays icy au delà de la mer, ne sont pas obligez aux ordonnances de l'Eglise de deçà, ains librement, entre autres choses pouuoient prendre vne ieune fille pour concubine, puisque la necessité requiert qu'elles tirent & ostent des pieds des François ceste vermine. Ie dy cecy pour faire voir combien ces pays sont dangereux aux ames qui tournent le tout en venin.

I'AY veu des borgnes entr'eux (qu'ils appellent fol. 129. *Thessaue*) mais en petit nombre, & des bigles appellez *Thessauen*, bigle, *Cheressauen*, ie suis bigle, *Deressauen*, tu es bigle. Il s'y trouue des begues nommez *Guingayue*, begue, *Cheguingayue*, ie suis begue. Les enfans sont fort chassieux, & les vieillards aussi, qu'ils nomment *Thessaou-vm*, chassieux, *Cheressaou-vm*, ie suis chassieux. *Deressaou-vm*, tu es chassieux, & cecy prouient de la grande humidité du pays, qui domine plus sur les corps des petits enfans & des vieillards, à cause de la foiblesse de la chaleur naturelle qui est en ces corps des ieunes & vieux, que non pas sur les autres corps qui possedent vne chaleur naturelle, forte & robuste. Il s'en trouue de chauues, assez peu pourtant, & sont appellez *Apterep*, chauue, *Chéapterep*, ie suis chauue: & l'occasion pourquoy on ne voit là tant d'hommes chauues qu'icy: est que generalement leurs cheueux sont nourris d'vne forte & aduste nourriture, tellement qu'ils ont les cheueux forts, roides & droicts.

verso. ILS ont peu de boiteux appellez *Parin*, peu de manchots, nommez *Iuuasuc*, peu de muets dits, *Gne-en-eum*. De gouteux ils en ont qu'ils appellent *Karouarebore*, & les goutes *Karouare*. Il s'y trouue vne espece de galleux qui viennent de race, changent de peau tous les ans, & diriez à les voir, qu'ils sont malades de Sainct Main, & neantmoins ne sentent aucun mal, & sont fort sains, on les appelle tant eux que les autres galleux, *Kourouuebore*, & la galle *Kourouue*, ie suis galleux, *Ché-courouue*. Il y a des camus comme icy, nõmez *Timbep:* Ie suis camus, *Chétimbep:* Tu es camus, *Detimbep*, il est camus *Ytinbep*.

IL n'y a partie au corps, à laquelle ces Sauuages n'ayent donné vn nom special & particulier. Ils appellent l'Ame *An*, mon Ame, *ché-An*, ton Ame, *Dean:* nos Ames, *Orean*, vos Ames, *Pean*, leurs Ames, *Yan:* & cecy tant que l'ame demeure enfermee dans le corps: car ils appellent d'vn autre nom l'ame separee du corps, sçauoir, *Angoüere*.

La Teste	*Acan.*
Ma Teste	*Cheacan.*
fol. 130. Crasse	*Kua.*
Cheueux	*Aue.*
Mes cheueux.	*Cheaue.*
Ceruelle.	*Apoutouon.*
Front.	*Suua.*
Paupiere.	*Taupepyre.*
Face.	*Tova.*
Ma face.	*Cherova.*
Ta face.	*Derova.*
Sa face.	*Sova.*
L'œil	*Tessa.*
Larmes	*Thessau.*
Mon œil	*Cheressa.*
Maille en l'œil.	*Tessaton.*
I'ay vne maille en l'œil.	*Cheressaton.*

Cligner les yeux.	*Sapoumi.*	
Ie cligne les yeux.	*Assapoumi.*	
L'ouye.	*Apoüissa.*	
Oüir.	*Sendup.*	
I'entends.	*Assendup.*	
Oreille.	*Nemby.*	
Mon oreille.	*Chénemby.*	
Nez.	*Tin.*	
Morue.	*Embouue.*	
Se moucher.	*Yembouue.*	
Narine.	*Apoin-ouare.*	
Palais de la bouche.	*Konguire.*	
Bouche.	*Giourou.*	
Leure d'en haut	*Apouan.*	verso.
Leure d'em bas	*Teube.*	
Gosier	*YasseoK.*	
Cracher	*Gneumon.*	
Ie crache	*Aouendeumon.*	
Tu craches	*Eveouendeumon.*	
Saliue	*Thenduc.*	
Langue	*ApecKon.*	
Ma langue	*Ché-ape Kon.*	
Parler	*Gneem.*	
Ie parle	*Aïgneem.*	
Vn beau parleur	*Gneemporam.*	
Haleine	*Pouïtou.*	
Les dents	*Taïm.*	
I'ay mal aux dents	*Chéraiuassu.*	
Ma dent	*Cheraïm.*	
Ta dent	*Deraïm.*	
Sa dent	*Saïm.*	
Dent macheliere	*Taiuue.*	
Macher	*Chouou.*	
Ie mache	*Achouou.*	
Ioüe	*Tovape.*	
Baiser	*Geouroupoüitare.*	
Ie baise	*Aigeouroupoüitare.*	
Iouflu	*Tovape-Ouassou.*	

Menton	*Tendeuua.*
Barbe	*Tendeuua-aue.*
Barbu	*Tendeuuaaue-reKouare.*
fol. 131. Chignon du col	*Aioure.*
Col	*Aiouripouï.*
Estrangler par le col	*Ioubouïc.*
Poitrine	*Potia.*
Espaules	*Atiue.*
Bras	*Iuua.*
Coude	*Tenuvangan.*
Poignet	*Papouë.*
Paume de la main	*Popouïtare.*
Main	*Po.*
Ma main	*Chépo.*
Main droicte	*Ekatoua.*
Main gauche	*Assou.*
Doigts	*Pouan.*
Vngle	*Pouampé.*
Mon ongle	*Chépouampé.*
Mammelle	*Cam.*
Cœur	*Gnaen.*
Veines	*Taiuc.*
Le sang	*Toubouï.*
La rate	*Perep.*
Boyaux	*Thyepouy.*
Foye	*Pouya.*
Fiel	*Pouya-oupiare.*
Panse	*Thuye-ouassou*
Ventre	*Theïc.*
Nombril	*Pourouan.*
Le dos	*Atoucoupé.*
verso. Les reins	*Pouïasoo.*
Costé	*Ké.*
Mon costé	*Ché-ké.*
Coste	*AroueKan.*
Ma coste	*Ché-arouKan.*
Hanche	*Tenambouik.*
Matrice	*Acaïa.*

Roignons	*Pere Ketin.*
Les fesses	*Tevire.*
Iarret	*Anangoüire.*
Cuisses	*Ouue.*
Genoüil	*Tenupouian.*
Iambes	*Touma.*
Pied	*Pouï.*
Le talon du pied	*Pouïta.*
La plante du pied	*Pouipouïtare.*
Orteil	*Puissan.*
Le corps	*Tétè.*
Mon corps	*Chéreté.*
Peau	*Pyre.*
Sueur	*Thue.*
Graisse	*Kaue.*
Os	*Cam.*
Mes os	*Chécam.*
Moële	*Camapoutouon.*

De quelques maladies particulieres à ces Païs des Indes, & de leurs remedes. fol. 132.

Chap. XXX.

LA Genese nous apprend, suiuant l'explication des Docteurs, que Dieu auoit donné à l'homme vne espece d'arbre, pour se seruir de son fruict, en guise de Theriaque à tous maux. Ce mesme Dieu tousiours bon, qui ayme ses Creatures, tant soient-elles chetiues & esloignees de luy, preuoioit que ceste infortunee generation des Sauuages seroit par vne longue suitte d'annees vagabonde & nuë parmy ces

forests spatieuses du Bresil: & pourtant il leur a
verso. voulu donner en general plusieurs sortes d'arbres & d'herbes, dont ils se seruent en leurs blessures & maladies.

CAR il faut que vous croyez que ces Pays sont autant fournis d'arbres medicinaux, de gommes salutaires, & d'herbes souueraines, qu'aucun qui soit soubs la voûte des Cieux, le temps le fera cognoistre. & l'industrie de ceux qui s'appliqueront à en faire la recherche.

I'AY veu de l'escorce d'vn certain arbre, laquelle sentoit tout ainsi que le Mastic, qui croist aux Iardins de l'Europe, & les Sauuages disent que ceste escorce sert à toute maladie, & en vsent: Dauantage ils tiennent que toutes les bestes des forests, se sentans ou frappees ou malades, courent à cet arbre pour auoir guerison: & pour cette cause rarement peut on trouuer vn de ces Arbres qui aye l'escorce entiere, parce que les bestes & animaux du pays la viennent ronger.

IL y a vne espece de gomme blanche, qui croist
fol. 133. dans les fueilles des Arbres, en sorte que vous diriez à les voir, qu'elles soient émaillees d'argent, & ceste gomme est infiniment bonne pour toutes sortes de playes. Il y a vne autre espece de gomme blanche, si souueraine à nettoyer les playes, ou à attirer à soy l'apostume & l'ordure enclose dans la chair, qu'en vingt quatre heures elle faict son effect, nettoyant entierement la playe. Ie l'ay veu experimenter sur un garçon François que i'auois auecques moy, lequel auoit les pieds & les iambes tellement gastees & apostumees par les vers de ce pays là, que nous estions en crainte qu'il perdist totalement les iambes: chose si horrible à voir, que ie ne puis l'exprimer par paroles, & neantmoins luy ayant faict appliquer sur les pieds & sur les jambes des emplastres de cette gomme, le lendemain il estoit aussi sain, que s'il n'eust eu rien auparauant, la gomme

de ces emplastres ayant premierement tué tous les vers qui estoient en nombre infiny: Secondement, elle les auoit tirez par force de dedans la chair bien verso. auant, où ils estoient attachez, & se les estoit colez, tellement que vous voyez sur l'emplastre tous ces vers attachez par la teste. Tiercement, elle auoit nettoyé les playes si bien qu'il n'y restoit aucune sanie, ains vous voyez la chair toute viue & vermeille. Ie laisse à part tout le reste tant des gommes que des baumes, que d'vn million d'herbes que l'on peut tirer par l'alembic, pour en auoir l'esprit & l'essence, afin que i'entre en mon subject, qui est de parler de certaines maladies qui regnent en ces pays là, & du remede d'icelles: non pas que le pays de soy soit maladif & fascheux, ains au contraire, c'est vn air fort bon & sain, specialement depuis le moys de Iuin, iusques au moys de Ianuier: durant ce temps les Brises, c'est à dire, les vents de l'Est, ou de l'Orient souflent incessamment, purgeant le pays de ses grosses vapeurs, & par ainsi les Sauuages sont rarement malades: Et à vray dire, pour l'ordinaire ils n'ont qu'vne fol. 134. maladie de laquelle ils meurent. Les François sont plus subiects à estre malades, ainsi que l'experience me l'a faict cognoistre & à plusieurs autres: mais en verité ie croy que cela nous est plus arriué de disette & misere qu'il nous a falu endurer en ces commencemens que d'autre cause; & par ainsi que les François estant vn peu accommodez, comme ils commençoient de l'estre quand ie partis de l'Isle; ie n'estime pas qu'ils tombent en ces inconueniens & infirmitez, & par consequent personne ne se doit faire peur à soy-mesme, tenant pour ferme & asseuré qu'il ne souffrira iamais la centiesme partie du mal que nous auons enduré.

LA premiere de leurs maladies, s'appelle en leur langue *Pian*, qui vient du mot de *Pé*, c'est-à-dire, chemin, ou si vous voulez, du mot du pied: pour ce que ceste maladie accidentellement se prend du cra-

chat, ou de la sanie espanchee sur la terre, sur laquelle on marche, & commence tousiours soubs les orteils du pied, de la grandeur d'vn liard, de cou-
verso. leur noirastre; & ceste tache est appellee par les Indiens Aïpïan, c'est à dire, la *Mere Pian:* parce que d'elle procedent toutes les autres playes & apostumes, que ceste mal-heureuse maladie faict vniuersellement sur le corps, à la façon d'vne herbe ou arbrisseau, qui sortant de cette *Mere Pian*, comme de sa racine, va tousiours croissant, & s'eleuant en haut, iette çà & là par le corps, ses branches, fueilles & bourgeons, qui remplit interieurement & couure exterieurement ce corps miserable de plusieurs douleurs extremes & de putrefaction nompareille, de laquelle plusieurs meurent: Elle dure deux ans ou enuiron. Si c'est vn François qui a ceste maladie, il faut de necessité qu'il soit guery parfaictement deuant qu'il retourne en France; autrement il sera contraint de retourner au Bresil pour se faire guerir: car tous les remedes du monde appliquez à ceste maladie, hors du Bresil, n'y peuuent rien, sinon la Rheubarbe commune, qui guerit tous nos maux, sçauoir la mort. I'ay dit comme ceste maladie arriue accidentellement: disons
fol. 135. à present son origine & la source ordinaire & naturelle, afin que les François qui iront en ces quartiers là prennent garde à eux.

CESTE maladie donc vient aux François, comme le mal de Naples, par l'excez & hantise des filles Indiennes, tellement que ceux qui s'en veulent garantir, il faut, ou qu'ils viuent chastement, ou qu'ils menent leurs femmes, ou qu'ils espousent les Indiennes Chrestiennes: car le mariage est vn seur contre-poison pour ce venin, voire mesme le mariage naturel entre les Indiens, lesquels ne l'ont point, quant au gros, s'il ne l'ont gagné par excez autre part, quand au petit, chacun l'a vne fois en sa vie; ainsi qu'en l'Europe, la grosse & petite verole. Or ceste grosse *Pian* excede & en douleur & en sa-

leté, sans aucune comparaison, le mal de Naples; & à bon droict: Car le peché que commettent les François en ces pays là auec les Indiennes, merite dés ceste vie punition, en tant qu'ils nous rauissent ces pauures ames Indiennes d'entre les mains, lesquelles viendroient à la fontaine de salut: si ces fournaises de lubricité ne les en destournoient par verso.
leurs mauuais exemples. Que ceux qui sont coupables de ce peché, pensent quel conte ils doiuent rendre à Dieu, pour auoir esté cause de la perte & damnation de ces pauures ames Indiennes. Que si la vie eternelle est promise à ceux qui seront cause du salut d'autruy quel loyer esperent ceux, qui pour satisfaire à leur brutalité, sont occasion de faire mespriser à ces pauures innocentes, & leur salut & la predication de l'Euangile?

LE remede principal pour ceste maladie, est la patience & le temps: les sueurs y seruent beaucoup, & l'alegent fort & accourcissent le temps, comme font aussi les dietes & le regime de viure. L'experience a faict recognoistre que la viande plus propre à ces malades, est la chair du poisson nommé *Rechien* (duquel les hommes sains ne mangent iamais, s'ils ne vouloient vomir iusqu'au sang, & tomber en de grandes maladies) boüillie auec des herbes fortes & ameres, qui se trouuent en ces pays-là: Par ainsi ils payent bien le moment d'vn plaisir par vn million de douleurs, & ce qui seroit poison aux sains, fol. 136.
leur est vne viande salubre, mais de mauuais goust. C'est l'ordinaire de ce rusé Apoticaire Sathan, de froter le bord de la coupe auec la douceur du sucre ou du miel, pour faire aualler tout d'vne volte le poison, qui par apres déchire les entrailles de rage & de douleur: Ie veux dire qu'il presente au pecheur le plaisir, mais non la peine du plaisir, & bientost le pauure mal-heureux experimente que le plaisir passe vistement, mais la douleur dure eternellement.

NOVS auons experimenté vne autre maladie en ces pays là, tant le Sieur de la Rauardiere qu'autres François, mais moy sur tous, qui prouient de grosses fieures quartes, tierces & erratiques, lesquelles apres auoir bien miné le corps, se resoluent en de grands maux de reins & coliques insupportables, accompagnez de vomissemens continuels, & tousiours atenuans le corps, refroidisent & resserrent l'estomach, par vne continuelle fluxion du Cerueau, laquelle s'espand par les bras, cuisses & iambes, & les rend perclus: si bien que vous demeurez comme vne
verso. statuë ou pierre immobile. Il me semble que c'est la maladie, de laquelle plus souuent les Sauuages meurent venant etiques & perclus de leurs membres.

LES remedes à ceste maladie sont, de boire le moins d'eau que l'on peut, parce que la saueur des eaux de ce pays là, auec l'alteration causee de sa chaleur, faict que l'on en boit excessiuement, & ainsi l'estomach perd sa chaleur, & acquiert vne grande crudité & foiblesse, d'où il se reserre & remplit de pituité & autres humeurs corrompuës: à present qu'il y a de la biere, i'espere que ces maladies ne seront pas frequentes, & n'arriueront à l'excez où ie les ay veuës, & en porte les marques. Le vin & l'eau de vie sont fort necessaires pour rechauffer ces estomachs: Par ainsi ie conseille ceux qui iront en ces pays là, de garder soigneusement pour leur necessité leur vin & leur eau de vie, & non pas les prodiguer en bonne santé dans vne desbauche, puisque la biere de ce pays là faicte de bon mil, est plus sauoureuse & salubre à cause de la chaleur continuelle, que n'est pas le vin ou l'eau de vie.

Les bons potages sont l'vnique remede, & nour-
fol. 137. riture de ces malades, lesquels on faict de volaille & d'œufs, qui sont en grande abondance en ces quartiers là.

LES autres maladies sont, catarres & mal de dents fort violents, a cause de l'humidité nocturne

de ceste Zone Torride: Ainsi qu'a tres-bien remarqué Acosta Iesuite, en son Histoire des Indes, où le Lecteur aura recours: parce que ie ne veux rien dire de ce qu'vn autre a dit ou escrit, au moins que ie sache. Ceste humidité de la nuict est si forte, qu'elle cause la roüille sur les espees, mousquets, couteaux, serpes & haches, qu'elle les mange & deuore, si l'on n'est bien soigneux de les conseruer: Et les fluxions du cerueau sont si froides, que descendant à la racine des dents, elles les pourrissent & font tomber.

LES remedes singuliers à ces inconueniens sont l'aplication des cauteres, sur le col & les bras, & se bien couurir la teste quand la nuict est venuë.

TOUS les ans il court vne maladie des yeux, de laquelle peu sont exempts specialement les François, verso.
elle n'est pas de duree, c'est seulement pour huict iours ou enuiron: mais le mal est si vehement que c'est plustost rage que mal: & si on n'y met remede, on est en danger de ne voir que la moitié du mauuais temps. Le remede en est facile: c'est que l'on prend vn peu de vitriol qu'on faict fondre dans vne phiole de verre pleine d'eau claire, laquelle on coule sur les yeux entierement & fixement ouuerts, & se faut garder de toucher à ses yeux, ains il les faut tenir couuerts, & n'aller au vent ny au Soleil, autremẽt le mal se redouble, parce que ceste maladie estant causee d'vne fluxion chaude & accrimoneuse, si vous frotez vos yeux, ou allez au vent ou au Soleil, vous irritez vostre mal.

fol. 138. **De la Mort et funerailles des Indiens.**

Chap. XXXI.

IACOB espousa les deux sœurs, Lya & Rachel: ce passage est diuersemēt expliqué par les Peres & Docteurs: Ie prendray seulemēt celuy qui conuient à l'histoire: c'est que Dieu a deux filles, la Nature & la Grace, qu'il donne pour Espouses à ses Esleus: la Nature est chassieuse, mais fœconde comme Lya: la Grace surpasse toute beauté mais resserree comme Rachel: Toutes deux sont sœurs, & au regard de leurs visages vous les recognoissez pour telles, & semblablement leurs enfans pour germains, discernant d'auec eux les lignees estrangeres: Ie veux dire qu'en vn point & ceremonie, nous recognoissons fa-
verso. cilement la vraye Religion & les heritiers d'icelle, sçauoir est, en la ceremonie du dernier honneur que l'on faict à ses parens: veu que c'est chose si naturellement grauee dans le fond de l'Ame des Nations les plus Barbares, qui rend vn argument du tout demonstratif, que ceux là sont en la vraye voye qui font estat de leurs morts & deffuncts: Et à l'opposite que ceux là sont non seulement en la voye des Gentils, mais en la voye du tout contraire à l'instinct purement naturel: suiuant en ce cas les brutes & animaux, de ne tenir aucun conte de leurs amis trespassez, specialement pour la meilleure partie du composé qui est l'Ame.

C'EST la malediction que donne Iob chap. 18. *Memoria illius pereat de terra, & non celebretur nomen eius in plateis:* que sa memoire soit perie de terre, & que son nom ne soit pas celebré par les ruës. Ce que Symmachus explicant dit: *Non erit nomen eius in faciem fori,* que son nom ne paruiendra iusqu'au

barreau des Senateurs, & plus clairement Policronius, *Nec in amicorum versabitur memoria:* que la memoire de telles gens n'aura pas seulement place entre ses fol. 139.
amis: grande malediction, puisque les peuples les plus sauuages du monde vniuersel, qui sont les habitans du Bresil, n'apprehendent rien plus que de mourir, non pleurez ny lamentez, c'est-à-dire, qu'ils soient priuez des pleurs, des lamentations & d'autres ceremonies, quoyque superstitieuses, de leurs parens en leur mort.

CES Sauuages atenuez de maladie, depuis qu'ils sont iugez à mort par leurs parens, on leur demande ce qu'ils desirent de manger auant que de mourir, & aussi tost il leur est trouué: combien que leurs repas ordinaires, tandis que la maladie dure, ne soient autres, que de la farine de *Manioch*, & du *Ionker*, c'est-à-dire du poiure d'Inde, meslé auec le sel: croyans que par ceste disette, ils recouureront leur pristine santé, qui est vn grand abus entr'eux: car i'ay veu moy-mesme vn homme & vne femme de la nation des *Tabaiares*, qui n'auoient que les os & la peau, & à nostre iugement ils ne pouuoient viure encore deux iours, (& toutesfois pour cet effet, les baptisans apres l'auoir requis) que leur ayant faict verso.
prendre de bons boüillons, ils eschaperent pour ceste fois la mort.

BASTE comme ils sont aux abois de la mort, tous les parens s'assemblent, & generalement tous leurs concitoyens qui enuironnent le lict du moribond, les parens tenans le lieu le plus proche du lict, & apres eux les vieillards & les vieilles & ainsi d'aage en aage, personne ne dit mot, seulement ils regardent le mourant attentiuement, debondant de leurs yeux des larmes continuelles, & aussi tost que la pauure creature a rendu son esprit, vous entendez des hurlemens, cris & lamentations composez d'vne musique si diuerse de voix fortes, aiguës, basses, enfantines & autres, qu'il est impossible que le cœur n'en soit

attendry: quoy que vous reputiez toutes ces douleurs & pleurs sortir d'vn cœur purement naturel, sans autre consideration du bien ou du mal, que peut encourir cet esprit sorty du corps mort.

APRES que ce corps est bien pleuré le Principal de
fol. 140. la loge ou du village, où le Principal des Amis faict vne grande harangue pleine d'émotion, se frappant souuent la poitrine & les cuisses, & en icelle il raconte les gestes & hauts faits du mort, disant à la fin de sa Harãgue: y a-il quelqu'vn qui se plaigne de luy? N'a-t-il pas faict en sa vie ce qu'vn fort & vaillant doit faire? Ie dis cecy pour m'y estre trouué trois ou quatre fois; & alors il me souuenoit de ce que i'auois autrefois leu & remarqué dans Polibe, liure six, & dans Diodore Sicilien, liure second, Chapitre trois, que les Anciens Romains auoient ceste coustume de faire porter les defuncts en la Place Publique, & lors le Fils aisné de la maison, ou le principal heritier au defaut d'enfans masles & aagez, montoit sur vn Theatre, déchifrant toutes les loüanges qu'il pouuoit du mort, son Parent, puis coniuroit toute l'assemblee d'accuser, s'ils pouuoient, le defunct, afin d'y respondre, & faire que tous accompagnassent son Corps au Sepulchre.

REVENONS à nos Sauuages: ces pleurs & harangues estant faictes, on prend le Corps que l'on
verso. emplume par la teste, & par les bras, les vns luy vestent des casaques, & luy donnent vn chappeau, s'il en a, on luy apporte des cosins de Petun, son Arc, ses Fleches, ses Haches, & ses Serpes, du Feu, de l'Eau, de la Farine, de la Chair, ou du Poisson, & la marchandise qu'il aymoit le plus, tandis qu'il viuoit: Alors on va faire sa fosse creuse & ronde en forme d'vn puits, conuenablement large: là il est apporté & assis sur ses talons, selon la coustume qu'ils ont de s'asseoir, ils le deualent doucement au fond, arrangeants autour de luy la farine, l'eau, la chair ou le poisson, & ce à sa main droicte, afin

qu'il en puisse prendre commodément: De l'autre costé ils mettent ses Haches, Serpes, Arcs & Fleches, Puis faisans vn petit trou à costé, ils y posent le feu auec des copeaux bien secs, de peur qu'il ne s'esteigne, & tout prenans congé de luy, le prient, de faire leurs recommandations à leurs Peres, grands Peres, Parens & Amis qui dansent par delà les montagnes des Andes, là où ils croyent tous aller apres leur mort: Quelques vns luy donnent pour porter en present à leurs amis quelques marchandises; en fol. 141.
fin chacun l'exhortant de prendre bon courage de faire son voyage ils l'aduertissent de plusieurs choses: Premierement, de ne point laisser esteindre son feu. Secondement, de ne passer par le pays des ennemis. Troisiesmēt de n'oublier ses Serpes & ses Haches quand il aura dormy en vn lieu: & lors ils le couurēt doucement de terre & demeurans par quelque espace de temps sur la fosse, ils pleurent profondement, luy disant Adieu: Les femmes reuiennent souuent, & de nuict & de iour, pleurer sur sa fosse, luy demandans s'il n'est point encore party.

IE diray à ce propos trois Histoires fort plaisantes. La premiere: c'est qu'ils auoient enterré vn bon vieillard enuiron à cinquante pas de ma loge: Ces vieilles me rompoient iour & nuit la teste: Ie m'aduisay d'vn expedient pour me mettre en repos, c'est que ie fis cacher deux ieunes garsons Frāçois que i'auois auec moy, derriere vn buisson à trois pas de la fosse, & sur le milieu du chemin, par où ces vieilles deuoient passer. I'y fy cacher deux Esclaues, verso.
ausquels i'auois donné le mot, ce qu'ils deuoient dire & qu'ils deuoient faire: la nuict venuë, ie les enuoyay chacun en son embuscade, au bout d'vn quart d'heure les vieilles s'en vont de compagnie sur la fosse, & commencent à hurler, aussi tost mes François contrefont *Geropari*, Dieu sçait si ces vieilles ne trouuerent pas leurs jambes pour gaigner au pied: mais elles furent bien estonnees qu'elles trouuerent

deuant elles la seconde embuscade, & deux autres *Geroparis*, contrefaits, qui les firent arrester plus mortes que viues, s'escrians horriblement passans plusieurs brossailles & buissons pour gaigner leur loge: Là arriuees elles mettent tout le monde en esmeute, faisans fermer les entrees de la loge, de peur que *Gerópari* n'entrast: Ie n'estois pas loin de là, qui prenois le plaiser de cette Comedie & m'en trouuay fort bien: Car elles ne me romprirent plus la teste.

LA seconde Histoire est d'vn Sauuage mort & enterré sur le chemin de nostre lieu de Sainct Fran-
fol. 142. çois au Fort S. Loüis. Ce Sauuage auoit esté baptisé auant que mourir, & neantmoins sans y auoir pensé, & à nostre desceu, ils l'enterrerent en ce lieu là selon les ceremonies cy dessus descrites. I'en fus vn peu fasché, & m'en plaignis: mais on ne sçauoit sur qui ietter la faute, ioint qu'il y auoit desia trois ou quatre iours qu'il estoit enterré: En ce temps là passant par le chemin, ie trouuay sa femme qui reuenoit des iardins, assise sur la fosse pleurant amerement, & auoit espanché sur ceste fosse plusieurs espics de Mil: Ie m'arrestay, & luy demanday que c'est qu'elle faisoit là. Elle me fit responce, Ie demande à mon Mary s'il n'est pas encore party: Car i'ay peur qu'on luy aye trop lié les iambes & les bras quand il fut enterré, & si on ne luy a point donné de couteau: Il n'a seulement que sa Serpe & sa Hache, & ie luy apporte ce Mil, afin que s'il a mangé ce qu'on luy a donné, il le prenne & s'en aille. Ie la fy sortir hors de là, luy remonstrant, comme ie peus, son ignorance & superstition.

LA troisiesme Histoire fut d'vn petit enfant, en-
verso. uiron de deux ans, malade du flux de ventre, que ie baptisay auant de mourir, qui ne fut pas longtemps, car deux heures apres son Baptesme on me vint dire qu'il estoit trespassé. Ie m'y en allay auec le Sieur de Pesieux & autres François, afin de le

faire enseuelir dans vn linceul de coton: Nous le trouuasmes enuironné de vieilles, qui faisoient vn tintamare de leurs pleurs & cris, capables de fendre une teste d'acier, & de plus ce pauure petit corps enfantin chargé de rassades, c'est à dire grains de verre que leur portent les François, dont il font grand estat, & de plusieurs os de Limaçons Marins, qui sont leurs atours & paremens des grandes Festes; Iamais il ne nous fut possible de gaigner cela sur ces vieilles, d'oster ce mesnage de dessus luy, mais il falut l'enseuelir tel qu'il estoit, puis vn François le prenant sur vn aiz, l'apporta apres moy suiuy des François, à la façon des funerailles que nous faisons en l'Europe: Nous vinsmes en la Chapelle de Sainct Loüis au Fort, où le corps reposa tandis que ie disois les Oraisons ordonnees de l'Eglise à cet effet. fol. 143.

NOS vieilles nous suiuirent de prez, & estans arriuees à la porte de l'Eglise, n'osans passer outre, commencerent à entonner vne Musique si haute & si forte, que nous ne nous entendions pas l'vn l'autre dans l'Eglise: toutefois on les fist taire, & prenās le corps nous l'allasmes enterrer au Cimetiere ioignant la Chappelle. Ces vieilles se glissoient parmy les François qui entouroient la fosse, apportans les vnes du feu, les autres de l'eau, les autres de la farine, & le reste dit cy dessus, pour mettre aux costez de cest enfant pour s'en seruir en son chemin, ce que ie fy ietter au loin deuant elles, leur faisant remonstrer leur folie par le Truchement: ainsi elles s'en retournerent en leur loge pleurer leur saoul.

---

verso. **Du retour en l'Isle du sieur de la Rauardiere, & de quelques Principaux qui le suiuirent.**

Chap. XXXII.

LE Sieur de Pesieux à la venuë de la Barque Portuguaise ne manqua point d'escrire & dépescher vn Canot, pour aller trouuer le Sieur de la Rauardiere & luy manifester l'estat auquel nous estions, attendans vn siege prochain: mais le Canot fut plus de trois mois à trouuer le dit Sieur, lequel ayant appris ces nouuelles, se dépescha autant qu'il peut, de venir en l'Isle, s'exposant à plusieurs dangers,
fol. 144. qui sont en ces mers: mais sa diligence ne nous eust pas beaucoup serui: Car en ces 4. mois qu'il y eut entre le temps que nous attendiõs le siege & sa venuë, nous eussions vaincu ou esté vaincus.

CETTE rupture du voyage des Amazones fist grand tort à la Colonie: parce qu'on eust cueilly & amassé vne grande quantité de marchandises, le long de ces riuieres, bien plus peu peuplees de Sauuages de diuerses Natiõs, que ne sont pas l'*Isle,* Tapoüitapere, *Comma* & les *Caïetez:* Et qui plus est, ces Peuples là sont plus debonnaires que ceux-cy, & mieux fournis de coton & autres danrees: Dauantage ils sont plus pauures & diseteux de Haches, Serpes, Couteaux, & Habits par consequent pour peu de chose on eust eu beaucoup de leurs richesses.

VN autre detriment que receut la Colonie des François en cette interruption de voyage, fut que beaucoup de Nations estoient resoluës de s'approcher de l'Isle, habiter les Pays circonuoisins, & les cultiuer, & fussent venus auec ledict Sieur au retour
verso. des Amazones: Mais ce bruit des Portuguais leur fist suspendre la resolution qu'ils en auoient prise, attendans l'issuë de cet affaire.

LE Sieur de la Rauardiere estant venu, on poursuiuit hastiuement d'acheuer les Forts des aduenuës de l'Isle, on y porta du Canon, & posa garnison. Quelques iours apres il fut suiuy de plusieurs gens de guerre Sauuages, qui vindrent en l'Isle, & entre les autres la *Grand-Raye* des *Caïetez*, Sauuage estimé entr'eux, & tenu pour valeureux & de bon conseil, pour le respect duquel ses semblables font beaucoup, voire s'il faut dire, le suiuent & embrassent son opinion entierement. Ce qui sert fort aux François en ces Pays là: car il retient tous les Sauuages au seruice & à la deuotion de nos gens.

VN peu auparauant qu'on allast aux Amazones, quelques meschans garnemens firent courir vn bruict dans les *Caïetez* & *Para*, que les François s'en alloient les prendre captifs, soubs vmbre d'aller aux Amazones: Ce bruict esmeut tellement ces Peuples, qu'ils estoient prests de quitter leurs habitations, fol. 145.
pour s'enfuyr autre part, mais par les Harangues que leur fit la *Grand-Raye*, ces gens effrayez sans subiect furent r'asseurez, ce Sauuage leur disant tout le bien qu'il peut des François.

IL accompagna, luy, sa femme, & quelques siens parens vne Barque enuoyee de l'Isle en *Para*, pour traicter des Marchandises du Pays, où on auoit trouué plusieurs choses precieuses: Mais le mal-heur voulut, qu'estant partie de là pour retourner en l'Isle, sa trop pesante charge l'enfonça dans la mer, enuiron à deux lieuës de terre: Chacun mesprisant les richesses, se depoüilla, qui prenant vne écoutille du vaisseau, vn autre quelque aiz, d'autres se mirent dans le bateau, mais la *Grand-Raye* ayant patience que tous prissent le moyen de se sauuer: enfin luy & sa femme auec vn Truchement François se mirent tous les derniers à la nage, encourageant l'vne & l'autre par ces paroles: La mort est enuieuse, voyez comme elle nous iette ses vagues sur la teste, afin de nous abysmer, monstrons luy que nous sommes en- verso.

core forts & vaillants, & qu'il n'est pas temps qu'elle nous emporte: Tous se sauuerent en certaines Islettes inhabitees, hors mis vn François qui fut emporté en nageant par les Poissons *Rechiens*. La *Grand-Raye* voyant les François nuds & affamez, & qu'ils estoient en lieux steriles, enfermez de plusieurs bras de mer, se met à nage, passe vn long Pays plein d'Aparituriers, où il eut bien de la peine & du trauail à passer dans ces racines, & sortir des vases, dans lesquelles il entroit quelquefois iusques au col. Estant paruenu au village de ses semblables, il les excita de venir auec des Canots, des Vestemens & des Viures: ce qu'ils firent; puis apres reuenans aux villages qui estoient vis à vis du lieu où se perdit la Barque, il leur fist rendre quelques marchandises que la mer auoit ietté au bord.

CE *Grand-Raye* estoit autrefois venu en France, dans vn Nauire de sainct Malo, & auoit seiourné en
fol. 146. France l'espace d'vn an, ou enuiron, & en si peu de temps il auoit appris à parler François, si bien qu'encore au iourd'huy il se faict entendre aux Frãçois, quoy qu'il y ait bien des années qu'il en est de retour: & a si bon esprit, iugement & memoire qu'il remarqua, & les raconte à present, toutes les particularitez que nous auons en France. Ie ne veux icy rien dire de ce qui touche l'Estat Spirituel, ny de la Harangue qu'il me fist, concernante le Christianisme, par ce que ie la diray en son lieu au Traicté suiuant: mais quant à ce qui regarde le Temporel, il racontoit souuent à ses semblables, voire ie l'entendis haranguer le mesme aux *Tabaiares* du Fort Sainct Loüis.

LES François sont forts, ont vn grand pays plein de bons viures, ils ont le vin en abondance, le pain, le mouton, le bœuf, les poules, plusieurs sortes d'oyseaux, grand nombre de poissons: leurs maisons sont de pierre, enuironnees de grosses murailles, sur lesquelles on voit de gros Canons braquez: La mer

bat au pied, ou bien ils ont de grands fossez pleins d'eau. Le long des ruës vous voyez les maisons verso. ouuertes, pleines de toute sorte de marchandises: Ils vont sur des cheuaux, & entr'eux il y a des Grands ou Principaux mieux suiuis que les autres: De ce nombre est Monsieur de la Rauardiere, qui a sa maison proche de la ville où i'abordé. Le Roy de France demeure au milieu de son Royaume, en vne ville, qu'ils appellent Paris. Les François haissent, comme nous „les *Peros*, & leur font la guerre par mer & par terre, & demeurent les plus forts. Car les *Peros* sont en ce pays là tenus pour foibles, & les François pour vaillans, & plus valeureux que toute autre Nation. C'est pourquoy nous ne deuons point craindre, ils nous defendront bien. Quelques mesdisans de nostre Nation ont rapporté que les François n'auoient peu prendre les *Camarapins*, mais cela est faux: Ils y ont faict leur deuoir, & si les *Tapinambos* eussent voulu donner par derriere, nous les eussions pris: mais le Grand des François a eu pitié d'eux, ne les voulant pas tous brusler, comme fut vne partie d'iceux. Cecy, & autres semblables discours il fit alors, & depuis allant par l'Isle, fol. 147. dans chaque village, il le recitoit au *Carbet*.

OR la façon auecques laquelle il fit son entree dans la Grande Place de Sainct Loüis; tant pour salüer les *Tabaiares* de leur bien venuë, que pour fauoriser les François, ce fut qu'il ordonna ses gens d'vne façon bien estrãge: Il les rangea tous queüe à queüe, ils estoient bien quelque cent ou six vingts: Aux vns il fist prendre en main des Courges, aux autres des Marmites, aux autres des Rondaches, aux autres des Espees & Poignards, aux autres des Arcs & Fleches & autres Instrumens dissemblables, & disposant les Ioüeurs de *Maraca* enuiron par dixaines, ils firent le tour des Loges des *Tabaiares*, puis vindrent en la Grãde Place du Fort, où nous estions, finir leur danse deuant nous, laquelle tiroit fort sur

la danse des *Pantalons*, s'auançans & cheminans peu à peu auecques mesure, frappans également tous ensemble la terre de leurs pieds, & ce au ton de la voix, & du son du *Maraca*, qu'ils gardoient tous en
verso. mesme cadence, recitans vne chanson de victoire à la loüange des François. Ils remuoient la teste de çà de là, & les mains aussi, auec tels gestes qu'ils eussent faict rire les pierres. Ceste façon de danser est appellee entre les *Tapinambos Porasséu-tapoüi*, c'est à dire, la danse des *Tapouis* par ce que la danse des *Tapinambos* est toute dissemblable: car elle se faict en rond, sans remuer de place. La danse finie, il nous vint salüer & puis s'alla reposer & manger en la loge qui luy estoit preparee.

---

fol. 148. **Du voyage du Capitaine Maillar dans la terre ferme, en l'habitation d'vn grand Barbier: Description de ceste terre, & des tromperies de ce grand Barbier.**

Chap. XXXIII.

C'EST vne verité recogneuë de tous ceux qui ont hanté ces Pays du Bresil, que la terre ferme n'a riẽ de commun en beauté & fertilité auec les Isles: pour ce que les Isles sont sables noirs & legers, adustes & bruslez de la continuelle chaleur, d'autant que les Isles sont bien plus suiectes en ceste Zone torride aux chaleurs & ardeurs, & ce à cause de la mer qui redouble par reflexiõ la puissãce de la lu-
verso. miere du Soleil sur l'opacité prochaine & concentrique

de la terre: Chose que vous experimentez en la composition des miroirs ardans, desquels le centre est opaque, & esleué plus que sa circonference & ses bords: & partant les rayons du Soleil se reünissent & colligent en ce centre, qui pour cet effect produisent le feu & la flamme aux subiects disposez, mis à la poincte & pyramide de ce centre.

LE Sieur de la Rauardiere ayant plusieurs fois entendu des Sauuages qu'il y auoit vne terre infiniment bonne, à cent, ou cent cinquantes lieuës de *Maragnan* dans la Terre Ferme, ès contrees qui sont vers la Riuiere de *Miary*, à plus de quarante ou cinquante lieuës d'icelle, il dépescha vne Barque & des Canots, & y enuoya le capitaine Maillar de Sainct Malo, auecques quelques François & vn Chirurgien, qui se cognoissoit fort à la nature des herbes & arbres precieux. En cette terre, s'estoit retiré vn des Principaux Sorciers de *Maragnan*, auecques quarante ou cinquante de ses semblables, tant hommes que femmes, & y auoit basty vn village, & cultiué fol. 149. la terre, laquelle luy rendoit toutes choses en si grande abondance, que ce mal-heureux faisoit acroire à tous les *Topinambos*, ainsi que ie diray cy apres, qu'il auoit vn esprit, qui faisoit venir & croistre de terre ce qu'il vouloit. Là ce Capitaine se transporta, auecques bien de la peine: car il falut qu'il passast vne longue & large plaine couuerte de ioncs & de roseaux, marchant dedans l'eau iusques à la ceinture, & apres y auoir seiourné quelque temps, & remarqué la bonté de la terre, il nous rapporta ce qui s'ensuit.

C'EST, que la terre de ce lieu estoit forte, grasse & noire, & tres-bonne à produire les cannes de sucre, & beaucoup meilleure que celle de Fernambourg: ce qu'il peut bien tesmoigner, pour auoir demeuré plusieurs annees dans Fernambourg & pratiqué les autres endroicts que tiennent les Portuguaiz: La terre est arrosee de grande quantité de ruisseaux capables de faire moudre les engins à succre.

verso. IL y a abondance de poissons d'eau douce fort grands, & de plusieurs especes: Les Tortuës y sont sans nombre, le gibier & la venaison de toute sorte, & en quantité indicible, outre les Cerfs, Biches, Cheureils, Sangliers, Vaches-Braues, *Pagues, Agoutis, Armadilles,* qu'ils appellent *Tatous.* Il s'y trouue des Lapins & des Lievres, comme en France, mais plus petits: la diuersité des oyseaux & du gibier est tres-grande: Les Perdrix, Faisans, *Moitons,* Bisez, Ramiers, Tourtes, & Tourterelles, Herons & semblables s'y voyent par admiration. La terre porte les racines grosses comme la cuisse, Le Petun y vient fort grand & fort bon, & disent que l'on y peut faire deux cueillettes l'année. Le Mil y vient fort haut, gros & en quantité. Il y a des fruicts beaucoup meilleurs & en plus grand nombre que dans l'Isle, *Tapouitapere* & *Comma.* Il y a diuersité de Perroquets en couleur & grosseur specialemẽt des *Touins* francs, gros cõme des moineaux, qui apprennẽt incõtinent à parler, mais ils meurẽt du haut mal, quand ils sont
fol. 150. apportez dãs l'Isle. I'ay veu moy-mesme que d'vn grand nombre, à peine en peut-on sauuer demy douzaine, & en mangeant, chantant ou sautelotant dans la cage, sans aucune apparence de mal precedant, en faisant trois ou quatre tours ils tomboient morts. Il y de forts gros Magos & des Monnes barbuës tres-belles & tres-rares, & qui seroient fort recherchees, si on en apportoit en France.

IL se tient là vn Barbier ou Sorcier fort bien accommodé & fourny de toutes choses necessaires: il estoit venu vn peu auant ce voyage, faire ses barberies & enchantemens, & ce à fin de gagner les hardes & ferrailles des Sauuages de *Maragnan,* pour les emporter quant & soy en son pays. Ces barberies furent de diuerses sortes. Premierement il auoit vne grosse marionette qu'il faisoit se mouuoir subtilement, specialement la machoire basse de sa bouche, & haranguoit faisant à croire aux femmes

des Sauuages, que si elles vouloient que leurs graines & legumes multipliassent quatre fois plus, qu'elles n'auoient coustume de faire: il falloit qu'elles appor- verso. tassent quelques vnes de ces graines & legumes, & les donnassent à sa marionette, pour les faire tourner trois ou quatre fois dans sa bouche, afin de receuoir la force de multiplication de son esprit, qui demeuroit en ceste marionnette: puis semant vne ou deux de ces graines ou racines dans leurs iardins, toutes les autres graines & legumes prendroient la force de multiplier de ces deux. Il y eut vne telle presse par les villages où il alla, des femmes qui luy apportoient des graines & legumes pour faire tourner en la bouche de la marionette, qu'à peine y pouuoit-il fournir, & les femmes gardoient cela fort curieusement.

2. IL institua vne danse ou procession generale, & faisoit porter à tous les Sauuages, tant hommes, femmes, qu'enfans, des branches de Palme piquante, surnommee *Toucon*, & alloient tout autour des loges chantans & dansans, & ce disoit-il, pour exciter son esprit à enuoyer les pluyes, (car en ceste annee elles vindrent trop tard) apres la procession ils caouïnoient fol. 151. iusqu'au creuer. 3. Il fit emplir d'eau plusieurs grands vaisseaux de terre, & marmotant ie ne sçay quelles paroles dessus, apres lesquelles il plongeoit dedans vn rameau de palme, aspergeant vn chacun sur la teste: il disoit: soyez mondes & purifiez, afin que mon esprit vous enuoye les pluyes en abondance. 4. Il prit vne grosse canne de roseau creuse, qu'il emplit d'herbe de *Petun*, & y mettant le feu par vn bout, il souffloit la fumée sur ces Sauuages, disant, Prenez la force de mon esprit, par laquelle vous serez tousiours sains de corps & vaillants de courage contre vos ennemis. 5. Il planta vn May d'arbre, au milieu du village, chargé de coton, & apres auoir faict quelque tours & retours aux enuirons, il leur dit, qu'ils auroient ceste annee grande quantité de coton.

OR pour toutes ces barberies, la pluye ne venoit point, & ne cessoit iour & nuict de faire danser les Sauuages, & crier le plus hant qu'ils pouuoient pour
verso. reueiller son esprit ainsi que iadis faisoient les sacrificateurs de Baal; nonobstant ces cris, la pluye ne venoit point. Il s'aduisa de faire accroire à ces Sauuages, qu'il voyoit bien son esprit chargé de pluyes, du costé de la mer: mais il n'osoit approcher à cause de la Croix, qui estoit plantee au milieu de la place du village, vis à vis la Chappelle de nostre Dame *d'Vsaap,* & par ainsi s'ils vouloient auoir de la pluye il falloit déplanter ceste Croix: à quoy ils acquiescerent aisement, & l'eussent faict, n'eust esté les François qui estoient-là, & la crainte d'en estre punis qui les en empescha.

CESTE nouuelle vint au Fort, & aussi tost on y enuoya *Le Grand Chien,* & les François pour amener le Barbier, & voir au moins s'il pourroit danser au milieu d'vne sale, d'vne façon qui ne luy eust pleu, & luy eust-on appris, que son esprit n'eust esté bastant de le sauuer: Ce que recognoissant fort bien, par l'aduertissement qu'il eust, qu'on l'enuoyoit querir, pour luy faire tout honneur au Fort: il ployа
fol. 152. hastiuement son bagage, & prenant ses gens auec luy, se sauua par mer dans son *Canot,* & quelque temps apres il enuoya faire ses excuses, par vn sien parent, qui apporta beaucoup de presens de son pays, pour faire sa paix.

IL laissa vne croyance aux Sauuages de l'Isle, qu'il auoit vn esprit fort bon, & estoit grand amy de Dieu, qu'il n'estoit point meschant, ains ne demandoit qu'à bien faire: Il mange auec moy, disoit-il, dort & marche deuant moy, & souuent il vole deuant mes yeux; & quand le temps est venu de faire mes iardins, ie ne fay que marquer auec vn baston, l'estenduë d'iceux, & le lendemain au matin ie trouue tout faict. Quelques-vns des Sauuages Chrestiens, ayans entendu, que nous auions desir de faire punir

ce compagnon, abuseur de peuple, ils me disoient, qu'il falloit auoir pitié de luy, & ne luy rien faire; par ce qu'il n'auoit iamais esté meschant, ny son esprit, ains que l'vn & l'autre s'estoient employez à faire croistre les biens de la terre: Ie les enseignay sur ceste matiere ce qu'ils deuoient croire. Pensez verso.
vous autres qui lisez cecy, combien ce ruzé Sathan sçait comme vn Singe, contrefaire les ceremonies de l'Eglise, pour introniser sa superstition, & retenir en sa cordele les ames infidelles. Vous le pouuez voir par ceste procession de Palmes, ceste aspersion d'eau, & soufflement de fumee, communicant son esprit, de quoy nous parlerons plus amplement au Traitté du Spirituel.

De la venue des Tremembaiz; comme on les poursuiuit, & de leurs habitations & façons de faire. fol. 153.

Chap. XXXIV.

EN ce temps, la Nation des *Tremembaiz*, qui demeure au deçà de la montagne de *Camoussy*, & dans les plaines & sables, vers la Riuiere de *Toury*, non guere esloignee des arbres secs, sables blancs, & l'Islette saincte Anne, fit vne sortie inopinee vers la forest, où nichent les oyseaux rouges, & aux sables blancs, où se trouue l'Ambre gris, & où l'on pesche vne grande multitude de poissons; & ce en intention verso.
de surprendre les *Tapinambos*, desquels ils sont ennemis iurez: en quoy ils ne furent trompez: Car plusieurs des *Tapinambos* de l'Isle, estans allez en

ces quartiers specialement pour y pescher, furent assaillis des *Tremembais:* les vns furent tuez sur la place; les autres furent menez captifs, & ne sçait-on ce qu'ils en ont faict: les autres eschapperent dans leur *Canot,* reuenans en l'Isle de *Maragnan,* qui apporterent ces piteuses nouuelles, lesquelles remplirent les villages, d'où estoient les morts, de cris & hurlements, les meres & les femmes incitans ceux de l'Isle à les poursuiure: ce que les Principaux resolurent ensemble, & vindrent prier les François de leur donner vn Chef & nombre de soldats, ce qu'on leur accorda. *Iapy Ouassou* fut le conducteur de ceste armee, & fut suiuy d'vn grand nombre de Sauuages, & accompagné des François. Ils s'en vont droict passer la mer, entre l'Isle & les sables blancs, où ils mirent pied à terre, pour se reposer & nuicter les vns allans à la pesche, les autres à la chasse, & les
fol. 154. femmes & les filles chercher de l'eau parmy les sables, qui ne pouuoit estre que sommastre, c'est-à-dire, demy douce & demy salee; tendre les licts, faire du feu, & apprester le manger: Les ieunes *Tapinambos* faisoient les *Aioupaues,* tant pour les Principaux que pour les François, & au principal *Aioupaue,* le Colonel se loge, & tous les Capitaines apportent leurs licts, qu'ils pendent tout autour du lict de leur Colonel: ceremonie qu'ils gardent en toutes leurs guerres, specialement quand ils sont proches de leurs ennemis; A quoy ils en adioustent vne autre, qui est, de faire les feux & obscurs, de peur que leurs ennemis ne les descouurent la nuict: Car ils ont tous en general ceste coustume, tant les *Tapinambos* que les autres, de faire monter au coupeau des plus hauts arbres, leurs sentinelles, pour descouurir, s'il paroistra de nuict quelque feu ou lumiere des ennemis.

LE lendemain, ils se mettent à chercher deçà delà, marchans iusqu'à vne plaine tres-grande de
verso. sable, enuironnee de bois de trois costez, & au quatriesme de la mer; là ils trouuerent les *Aioupaues*

des *Tremembaiz*, & vne marmite Portugaise, d'où nous apprismes, auec les autres nouuelles que nous en auions eu au precedent, que les Portugais estoient habituez en la *Tortue*, & en la montagne de *Camoussy*, & auoient faict alliance auec les *Tremembaiz*, comme aussi auec les Montagnars, tant *d'Ybouapap* que de *Mocourou*, specialement auec *Giropary Ouassou*, c'est à dire, *Le Grand Diable*, Prince & Roy d'vne grande Nation de *Canibaliers*, lequel *Grand Diable* ayme fort les François, & hait naturellement les Portugais, & c'est chose asseuree, que si les François ont du bon en ces pays là, il trahira les Portugais, & se ioindra auec les François: Car on tient qu'il est *Mulatre* François, c'est à dire, nay d'vn François & d'Indienne. Reuenons à nostre subiect.

NOS Sauuages trouuerent vn de leurs semblables encore viuant, qui s'estoit sauué à la fuitte dans les bois, & caché dans vn arbre: mais entendant le son fol. 155.
des Trompes de guerre, qui est vn grand bois creusé, ayant la gueule d'en bas & d'en haut à la façon d'vne Trompette, il sortit tout defaict & sans figure d'homme, pour n'auoir rien mangé l'espace de huict iours, sinon des feuilles de l'arbre où il s'estoit caché, & ceste carcasse viuante enseigna le mieux qu'il peut, le lieu où gisoient les morts ses compagnons, lesquels on trouua la teste fendue & les haches de pierres, desquels ils leur auoient fendu la teste mises sur leurs corps, comme c'est leur coustume, de ne se seruir iamais d'vne arme, quand auec icelle, ils ont tué vn de leurs ennemis.

Carouatapyran vn des Principaux de *Comma*, m'apporta vne de ces haches de pierre, toute teinte de sang, & veluë des cheueux qui y estoient colez, auec la ceruelle du fils du Principal *Ianouaran*, de laquelle il auoit esté tué, & qui fut trouuee sur luy. *Carouatapyran*, m'apprit ce que ie ne sçauois pas, touchant ces haches, faictes d'vne pierre tres-dure, verso.
& taillees en forme de croissant: car il me dit, que

les *Tremembaiz* auoient coustume tous les mois, au premier iour du Croissant, de veiller toute la nuict à faire ces haches, & ne cessoient qu'elles ne fussent parfaites, ayans ceste superstition, que portans ces haches en guerre, ils n'estoient iamais vaincus, ains remportoient la victoire de leurs ennemis: pendant qu'ils font ces haches, les femmes, filles & enfans sont dehors les *Aioupaues*, dansant & chantant à la face du Croissant.

CES *Tremembaiz* sont valeureux, & redoutez des *Tapinambos*, d'vne stature competante', legers à la course, plus errants que stables en leurs demeures: leur viande plus commune est le poisson & ne laissent, quand ils veulent, d'aller à la chasse: ils ne s'amusent à faire des iardinages, ny des loges, ains habitent soubs les *Aioupaues*, ayment plus les plaines que les forests: car ils descouurent tout autour d'eux. Ils ne portent grand mesnage ou bagage apres eux, se contentans de leurs arcs, flesches & haches
fol. 156. quelques *Couïs* & Courges pour puiser de l'eau & quelques marmites pour cuire les viandes: tirent à coups de fleches les poissons, bien plus adroicts que les *Tapinambos:* sont robustes de corps, tellement que prenans vn de leurs ennemis par le bras, le iettent à terre, ainsi que feriez vn chappon: Ils couchent sur le sable le plus du temps.

ILS se seruent de ce lieu des sables blancs, & des arbres secs, à prendre les *Tapinambos*, comme on faict de la ratiere à prendre les Rats, & ce pour trois raisons. La premiere, à cause de la pesche, qui est là fort fertile & abondante. La seconde, à cause d'vne forest, où les oyseaux rouges de toutes parts, viennent nicher, pour faire leurs petits. Si bien que les *Tapinambos* ne manquent pas d'aller en cette saison, dénicher les petits, & prendre les œufs à demy couuez, & ce en si grande abondance, qu'il est impossible de l'exprimer, tellement qu'ils en ont pour

viure plus de deux mois, quand ils sont retournez en l'Isle, les ayant auparauant boucanez, endurcis & rendus secs comme bois, qui est chose où ie trouuois verso. bien peu d'appetit: & à vray dire, ie n'en pouuois manger: nonobstant ce sont grandes delices, & vn gibier fort exquis parmy ces Sauuages. Ie rapporteray quelque particularité notable de ces oyseaux rouges cy apres. La troisiesme raison est pour cueillir l'ambre gris, que les *Tapinambos* appellent *Pirapoty*, c'est à dire fiante de poissons; Car ils ont opinion que cet ambre gris n'est autre chose que l'excrement des Baleines, ou d'autres semblables gros poissons, lequel esleué sur l'eau, est ietté par les vagues en ce lieu: bien qu'il y aye des François qui disent que cet Ambre gris n'est autre chose que la fleur de la mer, que les Sauuages appellent *Paranampoture* ou vne gomme de mer *Paranamussuk:* le Lecteur en pensera ce qu'il luy plaira.

CET ambre gris se trouue par masse sur ces sables, quand la mer est retiree, & ce plus en vne saison qu'en l'autre, & il arriue quelque fois que la masse est grosse, digne d'estre mise dãs vn Cabinet Royal, & qu'on ne pourroit iustement estimer & payer: fol. 157. mais à cause que toutes les bestes & oyseaux de là, & des enuirons, les *Crabes*, Lezards & autres reptiles de la mer se iettent dessus, auec lesquels suruiennent les *Tapinambos*, cupides de cette matiere, non pour l'estat qu'ils en font, mais pour ce qu'ils voyent, que les François recherchent cela auec grand soin, le tout est dissipé par morceaux. Ie conseillois vn iour de faire là vn fort, tant pour empescher les courses des *Tremembaiz* que pour boucher l'entree aux Nauires dans l'Islette Saincte Anne, qu'aussi pour recueillir cet Ambre gris: parce qu'il n'y a point de doute, que souuent la mer en iette sur ces Sables, lequel est aussi espars & mangé par les bestes, oyseaux & reptiles, ioint que les Sauuages de l'Isle, n'y vont que deux ou trois fois l'annee. Ie m'asseure

que cet Ambre payeroit bien son Fort, sa garnison & beaucoup d'autres.

NOS Sauuages *Tapinambos* & nos François apres auoir cherché çà & là, ne trouuerent rien autre que
verso. leurs morts, les *Aioupaues*, & les vestiges des ennemis: par ainsi ils s'en reuindrent en l'Isle plus affamez que blessez.

De l'Arriuee des Long-cheueux à Tapouïtapere, & du voyage d'Ouarpy.

Chap. XXXV.

IL y auoit vne Nation vers *l'Ouest*, de laquelle iamais par cy-deuant on n'auoit oüi parler, & estoit incogneüe à tous les *Tapinambos*, demeurans dans les bois fort auant à quatre ou cinq cens lieuës de l'Isle, n'ayans eu iamais la commodité des Haches ny des Serpes, ains se seruoit seulement des Haches de pierre, viuoit fort secrettement dans ces Pays &
fol. 158. Forests, soubs l'obeissance d'vn Roy. Ils furent aduertis, par le moyen de quelques Sauuages qu'ils surprirent sur mer, que les François estoient venus en l'Isle de *Maragnan*, & y habitoient, & auoient amené quant & eux des Peres qui enseignoient le vray Dieu, & purifioient les Sauuages de leurs pechez. Ils porterent ces nouuelles à leur Roy, lequel fist dépescher incontinent des Canots, où il fit embarquer vn des Principaux apres luy de cette Nation, qu'il fist accompagner de deux cens ieunes hommes fort & vaillans, habiles à nager & à flecher, auec commandement d'aller vers l'Isle, sans mettre aucunement

pied à terre, ains se contentassent de parlementer auec les Truchemens des François, & s'en retourner au pays, prenans garde qu'aucun ne s'apperceust de la route qu'ils prenoient.

ILS arriuerent donc vis à vis de *Tapouitapere*, où estoit pour lors le Truchement *Migan*, qui aduerti de leur venuë, les alla trouuer sur mer, & parlementa auec leur Principal fort longtemps: Car ce Principal l'interrogea, Premierement, des Peres, quels gens verso.
c'estoient, ce qu'ils faisoient & enseignoient. Secondement, des François, quelles estoient leurs forces, leurs marchandises, s'il estoit vray, qu'ils eussent reconcilié ensemble les *Tapinambos* & les *Tabaiares*, & s'ils viuoient en bonne paix dans l'Isle. Le Truchement ayant respondu à tout cela selon ce qu'il deuoit, le Principal demeura satisfaict, & dit, qu'il en estoit fort aise, & que son Roy & toute sa Nation s'en resioüiroit infiniement: parce qu'ils desiroient tous de s'approcher des François, tant pour cognoistre Dieu, pour auoir des Haches & Serpes de fer, pour cultiuer leurs iardins, que pour estre en seureté de leurs ennemis. Quant à eux, qu'ils feroient force coton & autre marchandise, en récompense pour donner aux François, sans rien demander autre chose que leur alliance & protection.

LE Truchement luy demanda, si sa Nation estoit grande, & s'il y auoit loin en son Pays: Il respondit que sa Nation estoit grande & son Païs fort loin, denotant à peu prez, la distance par lieuës, qu'il y fol. 159.
pouuoit auoir de l'Isle en sa terre, monstrant par ses doigts le nombre des Lunes, c'est-à-dire, des mois qu'il luy falloit pour retourner en son Pays: & adiousta, Ie ne te puis dire l'endroict de nostre habitation, par ce que mon Roy me l'a deffendu, & aussi pour ce que nous craignõs, qu'on nous y vint faire la guerre. Contente toy que dans six mois, ie reuiendray icy t'apporter certaines nouuelles, & va dire asseurément à ton Grand, que les choses estant telles

que tu m'as dit, nous viendrons tous demeurer aupres de vous.

LE Truchement repliqua, Vien, ie te prie, voir le Fort que nous auons faict, & les gros Canons braquez dessus, & les François qui sont là en garnison, afin que tu le rapportes à ton Roy. Non, dit-il, c'est chose qui m'est deffenduë de mettre pied à terre, moy ou les miens: Neantmoins l'on fit tant apres luy, que luy ayant donné des ostages, il permit à quelqurs vns des siens, de mettre pied à terre à *Tapoüitapere,* où ils furent les tres-bien receus, & ayant
verso. trafiqué quelques Haches & Serpes pour d'autres marchandises, qu'ils auoient apporté, ils s'en retournerent fort ioyeux. Cependant les Canots estoient en mer, l'auiron dans l'eau, prests de voguer, s'il fust arriué quelque chose mal à poinct. Les autres auoient la main sur la corde de leurs arcs, les fleches encochees & prestes à tirer, tant ces Nations se defient les vnes des autres: Mais en leur rendant leurs gens, ils rendirent les ostages: ainsi ils s'en allerēt en paix: Dieu les conduise, & les vueille amener à la cognoissance de son nom.

QVANT au voyage d'*Ouarpy,* qui est vne Riuiere & contree, à six vingts lieuës de l'Isle, & dauantage, vers les *Caïetez,* il fut entrepris par le Sieur de Pisieux, accompagné de quinze François, & de deux cens Sauuages pour les raisons suiuantes. La premiere pour découurir vne mine d'or & d'argent, qui est à cent lieuës au haut de la Riuiere, les Sauuages nous en apporterent du soufre mineral, qui s'est troué fort bon, & par consequent on a esperance, que ces mines seront bonnes & fertiles: Depuis ie
fol. 160. me suis laissé dire qu'il y a en tous ces pays là, vne grande quantité de mines d'or, meslé de cuiure, & d'argent meslé de plomb, ce que tesmoignent asseurément les eaux minerales qui viennent des montagnes. La seconde pour r'amener quant & luy vne Nation des *Tabaiares,* qui habitent sur ceste Riuiere.

La troisiesme, pour chercher vne Nation de *Long-Cheueux*, qui demeure en ces Pays, atenant la riuiere d'*Ouarpy*, lesquels sōt debonnaires & aisez à ciuiliser, & trafiquent auec les *Tapinambos:* si ces choses reussissent, comme ie croy qu'elles feront, dans peu de temps l'Isle sera riche, pour les marchandises que feront tous ces Sauuages r'assemblez, & se rēdra forte, contre l'inuasion des Portuguais, & me reposant sur cette esperance, ie traitteray de quelques particularitez fort rares, que i'ay remarqué en ces Pays, satisfaisant aux difficultez qui s'y presenteront de prime abord, par bonnes & naturelles raisons.

Des Astres & du Soleil. verso.

Chap. XXXVI.

C'EST vne chose belle & considerable, que le Ciel, sous ceste Zone torride, semble beaucoup moins estoillé, qu'en l'Europe: c'est à dire, qu'il n'y apparoist pas tant de petites Estoilles, attachees à la voute azuree de ce Pays là, comme à la voute du Ciel de ce nostre Pays: & au contraire nous voyons beaucoup plus de grandes Estoilles estincelantes & luisantes là', qu'icy. Ie ne me suis iamais persuadé qu'il y eust moins d'Estoilles en ce pays là, qu'en celui-cy, mais que cela venoit de l'erreur de nostre veuë, pour la raison suiuante: C'est que tous qui habitent hors des deux Solstices, Cancer & Capri- fol. 161.
corne regardent obliquement le centre du Ciel, qui est la ligne Ecliptique, ou Zone torride, où passe le Soleil: & pourtant, ils ont plus d'Orizon, & par con-

sequent plus grãde espace du Ciel à contempler, & ainsi peuuent voir ou nombrer plus d'Estoilles. A l'opposite ceux qui habitent entre les Solstices, & specialement soubs la Zone torride, ne contemplent plus ceste ligne obliquement, ains en Sphere droicte, & pour ce subject ont moins d'Orizon, & par consequent moins de Ciel à contempler, & en suitte moins d'Estoilles à nombrer.

CETTE raison est confirmee par vne autre experience: C'est que le Soleil se couche, & se leue tout-à-coup, sans faire aucune Aurore, ny de soir, ains ferme le iour quant & soy à son coucher, & introduict la nuict: & à son leuer chasse la nuict, & faict le iour: Que s'il y a là soir ou matin, c'est si peu que rien: Au contraire en l'Europe nous auons en Esté quelquefois plus de deux heures de soir, &
verso. autant de matin, auant que le Soleil se leue, & apres qu'il est couché, & ce pour la raison dire que les habitans sous la Zone torride sont en Sphere droicte, & nous autres en Sphere oblique. I'adiouste encore vne autre experience quand nous reuenons de *Maragnan* par deçà, au Pole Septentrional, nous découurons bien plustost l'Estoille de ce Pole, que quand nous allons d'icy à *Maragnan*, l'Estoille de la Croisade, encore qu'elle soit beaucoup plus esleuee que le Pole Antartic ou Austral. Vne autre chose i'ay remarqué en ceste Planette du Soleil; C'est qu'elle faict deux Midis tous diuers entre les deux termes de l'annee, de sorte qu'en vne moitié de l'année, regardant l'Est, il est à votre droicte, c'est à dire, en la partie Australe, & en l'autre moitié de l'annee il est à vostre gauche, c'est à dire, du costé vers la Partie Septētrionale: & en tous ces Midis il y a fort peu d'Ombre: d'autant que jaçoit que le Soleil ne regarde en Zenit cette terre, que deux fois l'annee: comme il faict aussi toutes les terres enfermees dans les deux Solstices: neant-
fol. 162. moins il vous est si voisin en Sphere droicte, qu'il n'y a pas beaucoup à dire, quand il est venu en son

Midy, qu'il ne vous frappe à plomb le coupeau de la teste: toutesfois vous distinguez tres-facilement ces deux Midis, entre lesquels cette terre est situee.

LA raison de tout cecy est, que le Soleil couppe deux fois l'annee en Zenit la Zone torride, comme i'ay dit, & ce pour faire ces Solstices du Cancre & Capricorne, & par consequent il est necessaire que ceux qui habitent soubs la Zone torride, le voyent faire son Midy tantost d'vn costé, tantost de l'autre. Pour exemple, Quand il sort du Capricorne, pour s'acheminer vers le Cancer, les Bresiliens habitans soubs la Zone torride, ont leur Midy à la main droicte, & quand il quitte le Cancer pour retourner au Capricorne, il l'ont à la main gauche.

I'AVROIS icy vn beau champ pour discourir de la Sapience de Dieu en la fabrique de ce monde: mais n'ayant pour but que succinctement escrire vne verso.
Histoire, ie laisse cela à la consideration du Lecteur: seulement rafraichissant la memoire comme Dieu a departy la course de ce Soleil, sçauoir, en deux extremitez, & pour le milieu, & tous les habitans de ces trois stations, également reçoiuent & participent autant de la lumiere du Soleil en l'annee, les vns que les autres, excepté les habitans du Cancer, qui retiennēt le Soleil en l'annee trois iours & quelques heures, dauantage que les habitans du Capricorne, d'où viennent les Bissextes, & la reformation du Calendrier, chose qu'il nous faut expliquer: commençons par le milieu, puis nous viendrons aux extremitez.

LE milieu est composé des deux extremitez, & doit estre également distant de l'vne & de l'autre, autrement il ne pourroit estre milieu. Toute la course du Soleil se termine en vingt-quatre heures, pour iour naturel, & en douze mois pour an. Or est-il que la Zone torride est le milieu de la course iour- fol. 163.
naliere & annuelle du Soleil, partant, il faut qu'en sa troisiesme part & portion elle ioüisse iournellement

& annuellement de la lumiere du Soleil également auecques les deux parties extremes: ce qu'elle ne pourroit faire, si elle n'auoit en toute l'annee ses iours égaux, c'est-à-dire, 12. heures de Soleil: car si elle excedoit tāt soit peu en cette portion, elle ne seroit plus le milieu de la course du Soleil, ains tendroit vers l'vne des deux extremitez, & ensuitte elle auroit en vn temps de ces douze mois les iours plus grands les vns que les autres pour r'auoir en vne fois ce qu'elle perdroit en l'autre, & par ainsi il faudroit assigner vne autre Zone du Ciel, qui fust le milieu & centre de cette course, d'autant que le milieu est de l'essence, voire le fondement d'icelle des deux extremitez: car il est impossible de s'imaginer deux extremes sans milieu, ains comme i'ay dict, le milieu est composé des deux extremitez, & par ainsi nous disons que cette Zone torride, estant le milieu
verso. de la course Solaire, doit auoir sa portion de lumiere composee des deux extremitez, qui sont douze & douze, que le Soleil donne également aux deux Solstices, entre les deux bouts de l'annee, recompensant en vn temps, ce qu'il auoit retenu en l'autre. Composons à present vne troisiesme portion pour seruir de milieu de ces deux extremitez, douze & douze. Il faut que nous prenions six d'vne part, & six de l'autre, pour rendre le tout égal: par ainsi vous entendrez facilement, comme cette Zone torride ioüit egalement auecques les autres parties du monde, de la lumiere du Soleil sans changer son nombre de six & six, plus en vn temps qu'en l'autre, par ce qu'elle participe egalement des deux extremitez: & ainsi soit que le Soleil aille visiter le Cancre & ses habitations, leur donnant pour sa bien-venuë, largesse & liberalité de lumiere: soit qu'il aille au Capricorne en faire autant, la Zone torride pour cela ne luy est point importune, ny ne hausse l'imposition de ses
fol. 164. peages ordinaires: mais elle luy faict payer seulement six heures de matin, & six d'apres Midy de lumiere

& chaleur pour son passage de la trauersee de sa terre, & du trauail de ses habitans, qu'ils prennent à sa venuë.

QVANT aux terres & habitans d'entre les Tropiques, & hors les Tropiques, ils diuisent également entr'eux, qui plus, qui moins, en diuers temps, la lumiere du Soleil, & par compensation plus en vn temps qu'à l'autre, au bout de l'annee ils trouuent qu'ils ont eu également chacun, douze heures de lumiere pour vn iour naturel & douze mois pour l'annee.

I'AY dict que les habitants du Cancre, tant dedans que dehors son Tropique, iouyssent trois iours du Soleil dauantage que les autres: De donner raison naturelle de cela, & tout ce qu'en disent les Astrologues n'est rien: C'est vn secret que la Diuine Sapience s'est reserué, & vn honneur qu'elle faict à ce monde ancien, composé des trois parties, Asie, verso.
Afrique & Europe: & si vne raison Alegorique peut satisfaire à cela, Ie croy que c'est pour remarquer les trois speciaux priuileges, que ce vieil Monde a receu par dessus le Nouueau, à sçauoir, la premiere peuplade de l'homme chassé du Paradis Terrestre: le don de la loy escrite, à Moyse, & la redemption du monde par IESVS CHRIST.

Des Vents, Pluyes Tonnerres, & Esclairs qui sont en Maragnan & autres lieux voisins. fol. 165.

Chap. XXXVII.

OVTRE les choses, que le Reuerend Pere Claude a dict en son Histoire de ces matieres: I'adiousteray

ce que l'experience m'a faict recognoistre de plus, que i'ay bien voulu communiquer au Lecteur, pour son contentement: Et premierement des Vents, entre lesquels celuy d'Orient s'attribuë le Sceptre & le Royaume de ceste terre du Bresil, & supposees les
verso. raisons que le Reuerend Pere apporte, i'en adiouste vne autre que tiennent tous les Mathematiciens, qui ont vogué par delà, & en ont escrit. Sçauoir, que la perpetuité de ces Vents d'Orient, soufflans en ces cartiers, prouient de la disposition des costes du Bresil, lesquelles vont de l'Est, à l'Ouest droictement: car le Soleil ayant esleué les vapeurs de la terre & de l'eau, & les tirant apres soy, par la violence de son cours iournalier, ces vapeurs rencontrans les costes du Bresil, droict de l'Orient à l'Occident, sans aucune inflexion, les suiuent: Ce que vous pratiquez domestiquement en la fumee, qui suit le premier Corps solide, qu'elle rencontre, pour le soutien de sa foiblesse, & priuee qu'elle est de tout Corps solide, va selon l'agitation & predomination de la vapeur soufflante au dessus d'elle.

OR combien qu'il soit ainsi, que les Vēts des trois autres parts du monde, sçauoir Ouest, Nord, & Sus,
fol. 166. ne regnent pas en *Maragnan* & lieux circonuoisins en comparaison des vents de l'Est, ce n'est pas à dire pourtant, que les vents ne viennent quelquefois du Nord, & du Suz, & rarement de l'Ou-est.

LES vents s'augmentent tousiours à *Maragnan*, depuis le mois d'Aoust iusqu'en Ianuier, qui est proprement l'Esté de ceste terre, où le temps est tousiours serain: Cela vient du cours du Soleil, qui reuenant du Solstice du Cancre, pour aller à celuy du Capricorne, il esleue les grandes vapeurs, qui sont en ces terres aqueuses & humides, de dessoubs la Zone Torride, & plus il s'approche de ces terres, plus aussi il en esleue, & par consequent les Vents se renforcent, lesquels ne sont autre chose, que ces mesmes vapeurs esleuees en l'air.

2. LA raison pourquoy les pluyes ne commencent qu'à la my-Ianuier, ou en Feurier, & vont tousiours s'augmentant iusqu'au commencement de Iuin, ou vers la fin d'Auril, est que le Soleil retourne du Solstice du Capricorne, vers le Solstice du Cancre, & tire à soy grande abondance d'humiditez de ces verso. terres là, lesquelles s'epoissisent en l'air, & tombent: Et d'autant plus que le Soleil s'approche de son terme, d'autant plus il augmente ses humiditez, & faict que leur cheute est plus espoisse, forte & subtile, & suiuant cecy, nous voyons qu'en ce mesme Bresil, la saison & la force des pluyes est diuerse, vne terre l'ayant premiere que l'autre.

CES pluyes sont pour l'ordinaire, abondantes, frequentes, longues, & continues, & ce plus la nuict que le iour, & ceste saison des pluyes est le temps de la semaille, laquelle incontinent pousse, germe, & donne augmentation, voire & la cueillette, ou moisson: Et cecy est, d'autant que ceste terre sabloneuse, est desseichee à cause de la proximité du Soleil; & par ainsi les pluyes tombantes sur icelle, en abondance & continuation, elle absorbe en soy, par vne auidité nompareille, ces pluyes, changeant sa secheresse, en vne temperee humidité, mere de generations.

CES pluyes sont fort differentes de la rosee qui tombe la nuict, en la saison d'Esté; parce que les fol. 167. pluyes ont vne mauuaise odeur, & à l'oposite, la rosee a vne tres-bonne odeur; & la cause de cecy est, que les pluyes viennent du combat des grosses vapeurs aërees, & par consequent, apportent quant & soy, la qualité de leurs agens, & cause efficiente: Ioinct que les pluyes tombantes auec impetuosité sur la terre, laquelle est couuerte, ou des fueillages putrefiez, ou des cendres des bois bruslez, ces pluyes chaudes de leur nature outre ceste impetuosité, esmeuuēt la terre, à rendre vne odeur mauuaise, procedante de ces putrefactions: A l'oposite, la rosee tombant doucement, lors que la nuict est seraine,

& non agitee, & qui plus est qualifiee d'vne temperature froide, & non chaude, sans excez toutefois, donne bonne odeur, specialement quand elle tombe sur des herbes odoriferantes.

AV temps des pluyes, les corps sont plus maladifs, qu'au temps des Brises, où vents de l'Esté, & en voicy l'occasion: C'est en premier lieu, que les vents ne soufflent plus, & par consequent ne purgent
verso. l'air, & ne chassent les grosses vapeurs marines & aqueuses, qui de soy sont maladiues. En second lieu, c'est que les nuës se battant & fracassant en ce temps des pluyes, elles produisent des pesanteurs aux corps, des maux de cœur, & des estouffemens d'estomach, les nerfs se laschent, & les os s'emplissent d'humidité: ce qui n'arriue pas au temps des vents, qui netoyent l'air, la mer & la terre.

3. LES tonnerres & esclairs sont sans aucune comparaison, plus forts & frequens au Bresil, qu'en ce vieil Monde, specialement au temps des pluyes, auquel les tonnerres sont espouuentables, si bien que vous diriez, que la terre va renuerser, & vn esclair dure plus de temps, que douze d'icy: Pensez que font à lors les Sauuages, si le plus grand guerrier, oseroit pour lors mettre le nez à la porte; & sans faire le bon valet, i'en ay eu plus que mon saoul de pœur, & neantmoins on ne s'apperçoit point de la cheute des tonnerres: ie croy qu'en voicy la cause. Pendant que la chaleur a son regne paisible, depuis
fol. 168. Aoust, iusqu'en Feurier, rarement on entend les tonnerres: mais quand le combat de la froidure, & de la chaleur, s'esleue depuis Feurier iusqu'en Iuin, il faut de necessité, que l'amorce & le canon ioüe, qui sont ces esclairs & tonnerres: & pour ce que la chaleur est en sa force, soubs la Zone Torride, & que la froidure se fortifie en ce temps-là, par le retour du Soleil, du Capricorne au Cancre, auec l'amas des humiditez concrees en l'air: Il faut par consequent, que le combat en soit plus grand: les tonnerres plus

frequens, & les esclairs plus furieux. Or la cause, pourquoy on ne s'apperçoit point de la cheute du tonnerre, ce sont les arbres hauts & puissans de ces pays, lesquels arbres naturellement en tous pays, sont le iouët & la niche des tempestes foudroyantes: Partant comme ceste terre est couuerte de forests, enrichies d'arbres de hauteur admirable, il est bien aisé que le tonnerre tombe sans s'en apperceuoir. Ioinct l'experience qu'on en a tous les iours par les arbres abatus & bruslez, qui se rencontrent dans les forests.

De la Mer, eaux & fontaines de Maragnan.

verso.

Chap. XXXVIII.

LA Mer est differente en *Maragnan*, en ses marees, d'auec le reste de l'Vniuers: d'autant que l'Ocean par tout, suit par mesure infallible, le Croissant, plenitude, & décours de la Lune, & neantmoins nos Matelots ont remarqué en *Maragnan*, qu'il y auoit vn iour ou deux, & quelquefois dauantage, de distance & difformité auec l'ordinaire des autres marees de l'Vniuers. Il est aisé de respondre à ceste difficulté: si on veut remarquer, que le seul Bresil differe d'auec toutes les autres contrees de l'Vniuers, en ce point qu'il est enuironné de mille & mille inflexions causees, tant par les bancs & roüeles de sable, que par les tours & retours des fol. 169.
pointes & bayes: Ioinct que ces terres & ces emboucheures sont extremement découpees, tellement que les marees ne viennent si tost en leur hauteur,

dans les riuieres salees, ports & haures, comme elles font ailleurs. Prenez-en l'exemple au flux & reflux de la mer, dans la riuiere de Seine: car la mer au Haure de Grace est preste de refluer, quand le flot uient d'arriuer au Pont de l'Arche.

I'AY pris garde à vne autre chose, commune aussi aux autres mers, mais non pas tant: c'est que la mer en son flux, disperse à chaque pointe de roche, sa maree propre, faisant au milieu du Chenail, le sillon de son flux principal, orné de la cresme marine qui s'amasse en ce milieu, ainsi que si vous tiriez vne corde au niueau, & sert d'adresse aux Pilotes, pour recognoistre le Chenail d'entre les batures. La raison de cecy est, ce me semble, la proprieté de la figure ronde, qu'ont tous les Elemens, qui est de disperser son champ à tous les points de sa circonfe-
verso. rence: par ainsi la mer faict au milieu du centre de son flux, le sillon, ou fil de son cours: puis disperse & donne à chasque pointe de rocher, le ray de sa maree: en sorte que i'ay veu quelquefois plusieurs pieces de bois, portees diuersement & en opposition contre les rochers, par les rays & rameaux de ces marees diuerses.

LES eaux de *Maragnan* sont incorruptibles & beaucoup meilleures que celles de l'Europe, comme i'ay recogneu par experience à mon retour de dix semaines, en voicy la raison: Plus vn corps est subiect à repassion & changement de qualité, plus est-il corruptible & mauuais, à cause des alterations que le changement leur apporte: Or les eaux de *Maragnan* sont tousiours en mesme estat, & par ainsi incorruptibles & tres-bonnes: Au contraire les eaux de l'Europe sont tantost chaudes, tantost froides, & par consequent corruptibles & mauuaises.

LES fontaines de *Maragnan* ne sont pas froides, comme les fontaines de l'Europe: parce que les terres
fol. 170. de *Bresil* sont basses, & pour ce subiect, ne peuuent causer l'antiperistase dans leurs entrailles speciale-

ment pour la proximité du Soleil, qui penetre bien viuement & auant dans la terre qui est sabloneuse, & pourtant fort susceptible de la chaleur. Or est-il que les eaux de l'Europe sont froides en Esté, à cause de la grande antiperistase des terres, qui sont hautes, d'où les eaux coulent, lesquelles terres sont le plus souuent fortes & pesantes, & resistent à la chaleur du Soleil: Par ainsi donc les fontaines du *Bresil*, demeurent tousiours en vne semblable temperature: pource que le Soleil roule esgalement sur elles, & n'ont rien qui leur puisse apporter quelque qualité froide.

ENTRE ces fontaines de *Maragnan*, les vnes sont meilleures que les autres & de couleur diuerse: ce qui vient de la terre, qui est fort diuersifiee en goust & en couleur: Ioinct que la terre estant basse comme i'ay dit, plusieurs arbres, les vns de bon goust, & les autres de mauuais, estendent leurs racines en bas, entre lesquelles les veines des fontaines courantes, verso. reçoiuent vne qualité bonne ou mauuaise, tant de la terre que des arbres.

VNE autre chose est à noter de ces fontaines: c'est que les vnes tarissent vers le mois du Septembre, & les autres diminuent sans se tarir pourtant; cecy procede de la terre de *Maragnan*, laquelle estant chaude, seche & sabloneuse, dissipe aisement ses eaux, qu'elle reçoit des pluyes, desquelles elle faict & nourrit pour la plus-part, ces fontaines. Et pourtant les mois de Septembre, Octobre, Nouembre & Decembre, estant les plus eslognez des pluyes, la plus-part des fontaines se tarissent, & les autres diminuent fort.

CELVY qui desire boire de l'eau extremement froide, doit emplir vn seau d'eau & l'exposer au serain de la nuict, le matin il la trouuera aussi froide que glace: ce qu'il ne feroit pas, s'il alloit aussi matin puiser de l'eau à la fontaine: parce que les nuicts estans fort froides à *Maragnan*, elles agissent

fol. 171. bien plustost sur vne eau enfermee en petite quantité, & dans vn vaisseau, qui de tous costez est enuironné de l'air, que non pas sur les eaux tousiours mouuantes par leur courant, retenues en leurs licts basse, & de toutes parts couuertes & opaques, n'ayant que la seule superficie à descouuert: Ainsi qu'il est aisé de voir en l'Europe, durant l'Hyuer, que les fontaines & fosses pleines d'eau, situees à l'abry & à couuert, rarement sont gelees, voire ie dy, refroidies.

---

verso. **Des Singularitez de quelques arbres de Maragnan.**

Chap. XXXIX.

LA plus-part des arbres de ces pays, sont durs & pesans, & cecy prouient, que la solidité és choses mixtes, est causee de la bonne coction de l'humide: Or est-il qu'en ces pays, l'humide & le chaud abondent extremement, & en parfaicte egalité, si vous considerez la saison des mois, en l'annee: parce que les pluyes ont leur temps, pour abreuuer la terre, en grande abōdance, & la chaleur aussi a son regne, pour cuire & digerer ceste humidité, nourriture des vegetans, specialement des arbres, lesquels estendās
fol. 172. leurs racines au fond, & au large de la terre attirent à soy grande abondance d'humidité, & suruenant la chaleur forte sur icelle humidité, l'augmentation se resout en corps solide.

LES arbres sont perpetuellement verdoyans, par vne succession iournaliere & continuelle de nouuelles fueilles aux vieilles, tellement que les nouuelles sortans du bourjon de la branche, attirent à soy l'hu-

meur radicale, laquelle suiuant la ieune force de l'inclination attractiue, residante en ces nouuelles fueilles, les vieilles demeurent priuees de toute nourriture, & par ainsi se seichent & tombent. Nous voyons cela pratiqué en nos Corps, quand vn nouuel vngle vient à pousser le vieil, tellement que par vne succession de nouuelles fueilles aux vieilles, les arbres demeurent en mesme estat: ce que nous ne pouuons pas auoir en l'Europe, à cause de l'Hyuer, qui resserre la chaleur naturelle des arbres en dedans; Ainsi il faut que les fueilles de nos arbres generalement tombent aussi tost, que la chaleur vient à manquer, abandonnant l'humide, lequel pourrit le pied de la fueille, au lieu de luy donner vigueur, comme il verso.
faisoit, estant accompagné de la chaleur radicale: & partant il faut que les fueilles tombent: Au contraire au Bresil le chaud & l'humide se faisans bonne & perpetuelle compagnie, produisent en tout temps, des nouuelles fueilles, sur la vieillesse des autres: Car en toutes choses generalement, il faut remarquer trois Estats d'Estre. Le 1. l'Estre croissant, le 2. l'Estre permanent, le 3. l'Estre diminuant, à la fin duquel la mort vient necessairement: ce que nous voyons en ces fueilles, qui ont vn temps pour croistre, vn autre, pour demeurer parfaictes, & vn autre pour diminuer & mourir.

ENTRE ces arbres, i'en trouue de dignes d'estre remarquez. Premierement, les Apariturиers, qui sont arbres croissans le long de la mer, & iettent de leurs rameaux, des petits filets, sur le sable de la mer, ou entre les pierres qui couurent la vase, qui tost prennent racine, se fortifient & grossissent, & ayans eu leur stature parfaicte, commencent eux mesmes de ietter d'autres filets, qui font comme ils ont fait, en sorte fol. 173.
que ces arbres se multiplient infiniment, chacun produisant son semblable de main en main, non de la racine, comme les autres arbres, ains de leurs rameaux: En quoy ie ne sçay lequel des deux plus

admirer, ou la succession perpetuelle de Pere en Fils, ou la generation toute diuerse d'auec le commun des arbres. Or la raison pourquoy ces arbres produisent en cette sorte leur semblable, est, que ces Aparituriers sont fort hauts & pesans, & en leur commencement menus & deliez vers la racine, & au contraire fort gros par le milieu: & partant s'ils naissoient de la racine de leur Pere, ils ne pourroient iamais s'esleuer en haut, à cause de la foiblesse & delicatesse de leur pied, & de la grosseur & pesanteur de leur milieu, ains faudroit qu'ils demeurassent couchez & rampans le long des sables, à quoy la Nature a pourueu de leur donner deux naissances: La premiere, du rameau de leur Pere, où ils demeurent perpetuellement incorporez, & par consequent bien soustenus. la 2. naissance de la rade de
verso. la mer, dãs laquelle ils profondẽt & estendent leurs racines, & attirent vne seconde nourriture: à ce qu'ainsi soustenus & nourris, par haut & par bas, ils puissent aisément croistre. Et remarquerez en passant cette belle particularité, qu'ils ont deux naissances, & deux nourritures: la premiere est d'en haut, consubstantielle auec son geniteur, qui faict vne mesme essence auec luy, est engendré de luy, sorty de luy, & neantmoins est tousiours auec luy, & inseparable de luy: vit de mesme nourriture que luy: La seconde naissance & nourriture est d'embas, du sein de l'arene de la mer, prenant nourriture de la mesme mer, esleuant en haut cette nourriture, pour la conioindre & vnir auec la nourriture, qu'il reçoit de son Pere, par lesquelles deux nourritures il croist, se fortifie, estend ses branches, desquelles derechef, par vne autre naissance, il produit ses filets, qu'il faict prendre racine, dedans la mesme mer qui l'a produit.

IE me seruois de cette comparaison, pour faire comprendre aux Sauuages le Mystere de l'incarna-
fol. 174. tion du Fils de Dieu, en leur disant: Que le Fils de Dieu auoit deux naissances, vne d'en haut, eter-

nelle & Diuine, sortant de son Pere, sans en sortir, distingué de son Pere par Hypostase, comme le rameau de l'Apariturier, auec le fils engendré de luy, vn toutesfois en essence & substance auec son Geniteur, comme le filet auec son rameau, viuant d'vne mesme nourriture Diuine & Celeste, sçauoir, l'amour du Sainct Esprit, qui faict la troisiesme Personne de la Trinité: L'autre d'embas, temporelle & humaine, sorti du sein de la Vierge Marie, & nourry de son sacré Laict, & que croissant homme & Dieu tout ensemble, viuant interieurement de la nourriture Diuine, & exterieurement de la nourriture corporelle, paruenu à l'aage de trente trois ans & demy, apres auoir communiqué sa doctrine celeste aux hommes, confirmee par ses miracles, il estendit ses branches, permettant qu'on l'attachast sur l'arbre de la Croix, & du milieu de ses playes produit ses Esleus, leur faisant prendre racine dedans sa saincte Eglise, regenerez par l'Eau Baptismale, & nourris des Saincts Sacremens: Chose que les Sauuages conceuoient ex- verso.
tremement bien, & n'y trouuoient, à ce qu'ils me disoient, aucune difficulté, argumentans ainsi: Si Dieu a donné cette puissance aux arbres, qui n'ont point de sentiment, pourquoy luy mesme n'aura-il pas moyen d'en faire autant?

IL y a en ces Pays là des arbres, qui semblent à l'escorce & à l'exterieur du tout secs, & ne portent iamais aucune fueilles, & neantmoins quand leur saison est venuë, ils iettent en tres grande quantité, des fleurs fort belles & toufuës, semblables en forme & en grosseur aux Peaunes doubles de deçà, & sont de diuerses couleurs, toutefois pour l'ordinaire elles sont iaunes: La raison de cette particularité est, que la Nature se finit & termine à l'action, qu'elle choisit & eslit entre les autres: tellement que quand elle se rēd liberale à fournir à quelque membre, vn suracroist de nourriture, c'est aux despens des autres membres: par ainsi si ces arbres donnoient leur suc,

à faire vne grosse escorce verdoyante & humide, &
fol. 175. couurir d'vne belle cheueleure de fueilles le coupeau de leurs rameaux, ils ne pourroient pas produire ces belles fleurs: lesquelles naturellement en tous les vegetans, viennent d'vn suc bien digeré & subtil, & par consequent qui monte facilement aux extremitez des rameaux, ne se souciāt des autres parties des arbres, pour leur donner quelque espece de nourriture. I'ay recogneu cecy par vne belle experience, en France, és Seriziers que l'on chastre, pour les empescher de porter fruict, afin qu'ils iettent tout leur suc, à produire des fleurs larges & doubles, comme roses musquees doubles.

IL se trouue là d'autres arbres, qui ferment leurs fueilles, & les replient l'vne sur l'autre, quand le Soleil se veut coucher, & si tost qu'il est leué, les déplient & espanissent: ainsi que nous voyons faire en France, à l'herbe du Soucy, & au Tourne-soleil: Cecy procede de l'humidité, ou serain de la nuit, qui les reserre, à cause que la qualité du froid est constrictiue: à l'opposite la chaleur du iour les ouure, parce qu'elle est aperitiue.

verso. I'AY peu facilement trouuer des raisons naturelles de plusieurs singularitez, que i'ay veuës en *Maragnan:* mais ie confesse nuëment, que ie n'ay sceu iamais trouuer la cause naturelle: pourquoy certains arbres de ce pays-là, au seul toucher que faict l'homme contre leur tronc, auec sa main, incōtinent ils ferment generalement toutes leurs fueilles: si ce n'estoit d'auenture, qu'il y eust en ces arbres, quelque proprieté sensitiue, comme nous lisōs estre en l'Eponge, laquelle si tost qu'elle sent le toucher de l'homme qui la veut coupper, elle se reserre & cache dans le creux & la fente de la pierre marine qui l'a engendree.

LES *Acaiouiers* qui portent les *Acaious*, propres à faire vin, naissent naturellement le long de la mer, & pour cet effect ils viuēt du suc marin & salé, d'où vient que le vin d'*Acaiou* est piquant, acrimonieux,

chargeant les reins de douleurs à la longue, & fort mauuais pour le Poulmon, I'ay fait vne experience de ce vin, le passant par vne chausse, & en ay tiré vne grande quantité de sel.

IL y a des Espines, que vous diriez estre creées de Dieu, pour representer le Mystere de la Passiō de Iesus-Christ, par ce qu'elles croissent par bouquet, quatre en bas, également distantes l'vne de l'autre, en forme de Croix, & vne au couppeau, qui tourne la pointe vers le Ciel, & est ornee de neuf fueilles, reduites en trois petits bouquets, chacun petit bouquet en possedant trois, lesquelles la saison arriuee, se cōuertissent en trois fleurs, cette belle Espine consistant au milieu. Ces cinq Espines sont les instrumens de cinq playes de Iesus-Christ: La Couronne d'Espines enuironnant son Chef, comme cette Espine d'enhaut ornee des fueilles, c'est-à-dire des pechez & vanitez des 3. aages du monde, en la Loy de Nature, Escrite, & de Grace, lesquels pechez & imperfections, se sont changez par le merite du Sang de Iesus-Christ, en fleurs de grace, de bonnes œuures, & récompence de la gloire. fol. 176.

Des Poissons, Oyseaux & Lezards qui se trouuent en ces Pays. verso.

Chap. XL.

C'EST vn poinct non petit de la Phisique, ou Philosophie Naturelle: Comment il se peut faire qu'vn animal viuant, & parfaict en son espece, se concree de luy mesme sans geniteurs. Albert le grand escrit qu'il a veu des Poissons viuans dans le milieu d'vne grande pierre de marbre tiree de sa roche, & fenduë par le milieu. Cela ne doit sēbler

nouueau à ceux qui ont peu lire cet Autheur: Car
i'ay veu dans les ruisseaux de *Maragnan*, causez par
les pluyes, & qui se seichoient tost-apres, de fort
fol. 177. beaux Poissons semblables en couleur & grandeur,
auec d'autres Poissons qui viuent dans les riuieres per-
manentes, & naissent de fray. Comment cela se peut
faire, que ces Poissons sans fray, en peu de mois, nais-
sent, croissent & meurent à la cheute, accroissement &
tarissement des eaux? I'en diray la raison, qui est,
la force & influence des Planettes predominātes en
Ianuier & Feurier, pendant lesquels ces Poissons
naissent, & de la forte conionction de l'humide & du
chaut, auec la disposition du terroir, le tout concur-
rant auec l'influence des Planettes, d'où vient que
plustost telle espece de Poissons naisse en ces lieux
qu'en autre part, ce que nous experimentons en
l'Europe, que la diuersité des terres où passent les
eaux possede diuersité de Poissons.

ENTRE les oyseaux de *Maragnan*, desquels ie
dirois des merueilles, si autre que moy ne l'eust ja
faict, I'ay remarqué vne singularité ès *Courlieus*
rouges, qui sont non seulement vestus de plumes rouges
comme escarlatte, mais aussi la chair de leurs corps
verso. est de céte couleur: & cette singularité est, que leur
premier plumage à l'issuë de la coque est blanc, &
demeure tel, iusqu'au temps qu'ils puissent voler, &
lors ils changent leur blanc en noir, & persistent en
cette couleur, iusqu'à ce qu'ils ayent obtenu leur
grosseur & grādeur naturelle, de là ils deuiennent
demy gris & demy rouges, & en fin totalement rouges,
qui sont quatre changemens. Ie ne rapporte cecy
pour l'auoir oüi dire: mais ie l'ay veu en ceux qu'on
nourrissoit priuez & domestiques: Cecy n'arriue point
sans vne profonde raison fondee en la Nature: & la
voicy, ce me semble, c'est que la couleur du poil &
du plumage, suit la disposition & qualité du suc &
de la nourriture dont le viuant se nourrit: Car le
Philosophe tient, que le poil & le plumage vient,

croist & se nourrist de la superfluité de l'aliment: Or est-il que la couleur blanche suppose vn aliment doux & delicat: & par ainsi le petit *Courlieu* sorti de sa coque, gisant au berceau de son nid, & ne viuant en tout ce temps, que de Moucherons, & de *Maringoüins*, qui volent autour de luy, il faut que son plumage, procedant de ceste foible nourriture, subisse la couleur blanche: A l'opposite la couleur noire du poil & de la plume, suppose en l'animal vne abon- fol. 178.
dance & superfluité d'aliment: parce que la viuacité de la chaleur naturelle, va tousiours excitant l'appetit, pour se ietter sur la pasture: Suiuant cecy i'ay pris garde que cet oyseau, quand il est vestu de plumes noires, est extremement gourmand, & mange sans cesse. La couleur grise & demy rouge de plumage, manifeste vne temperature de cette trop grande auidité d'aliment, vne regle, au choix naturel, d'vne viande singuliere & propre, qu'il doit tousiours entretenir: & pour cette occasion i'ay remarqué qu'en ce temps là, cet oyseau choisit vne viande singuliere & speciale, à laquelle seule il tend son vol, sçauoir est, des Crabes, ou Escreuisses de mer, lesquelles estant consommees en son estomach, se resoluent en chile, rouge comme Escarlatte, lequel receu dans le foye, tant s'en faut qu'il reçoiue aucune couleur d'iceluy, comme c'est l'ordinaire en tout autre animant, qu'au contraire ce chile escarlatin, teinct ce mesme foye de sa couleur, & tousiours conseruant la mesme teinture passe dans les veines, des veines en la chair, & verso.
de la chair au plumage, rendant le tout si parfaictement rouge, que mettant vn de ces oyseaux cuire dans vn pot, vous diriez qu'on y a mis vne poignee de vermillon dedans.

ENTRE vn million de Lezards & reptiles de mer, i'ay appliqué ma cōsideration sur vne espece fort monstrueuse: Car c'est vn animal qui vit en partie dans l'eau, en partie sur la terre, en partie sur les arbres, r'acourcissant en luy les trois Spheres, es-

quelles viuent tous les animaux de ce monde. Car premierement il participe auecques les Poissons de l'Element de l'Eau: Il s'attribuë auecques les hommes & les quadrupedes l'Element de la Terre: Et auecques les oyseaux il niche & repose sur les arbres. Ie diray plus, il semble que les Astres luy ayent donné sur les reins, depuis la teste iusqu'au bout de la queuë,
fol. 179. vne representation de leurs rayons & estincellements. Car vous luy voyez vne belle ceinture sur le dos, des rayons du Soleil, & des Estoilles: tous semblables à ceux que peignent nos Peintres autour du Globe du Soleil & des Estoilles: Et quant à sa peau elle est esmaillee d'vne couleur argentine & azuree, ainsi qu'est le Lambris du Ciel, quand il est serain. Cet animal sentant la force du Soleil, sort de la mer, monte sur les arbres voisins, & choisissant vn rameau bien propre à se coucher, là il s'estend & se repose: Il pond ses œufs dans ces arbres maritins, lesquels eschauffez par la chaleur du Soleil, se transforment en Lezardeaux, lesquels aussi tost qu'ils sont sortis de leur coque, recognoissent Pere & Mere, les suiuent pour pasturer, soit en la mer, soit sur la terre, soit és branches des arbres. Ie donneray la raison de ce que nous auons dict, sçauoir, que plus l'animal est humide, plus est-il chargé de sommeil: Or entre toutes les sortes d'animaux, cette espece de Lezards
verso. est humide & froid, par consequent subiect au dormir. Et d'autant que le sommeil est plus agreable, que les membres sont conseruez en leur degré de chaleur, voila pourquoy ils recherchent les lieux plus propres a receuoir la chaleur du Soleil. Et recognoissans que le peu de chaleur, qu'ils ont connaturelle, ne seroit bastant pour faire esclorre leurs œufs, ils les exposent aux raiz du Soleil.

De la Pesche de Piry. fol. 180.

Chap. XLI.

LES Sauuages de *Maragnan*, *Tapoüitapere* & *Comma* ont vne pesche asseuree & annuelle, ainsi que nous auons la pesche des Moruës sur le Banc, ou és Terres Neufues tous les ans: Car quelques moys apres les pluyes, lors qu'ils pensent que les eaux sont retirees, ils s'embarquent dans leurs Canots en grande multitude, se fournissans de farine pour quelques moys ou six sepmaines, & ainsi s'en vont rangeant les terres en vn lieu esloigné de l'Isle, pres de 40. lieuës ou plus. Là ils se campent, dressans les *Aioupaues*, puis s'addonnent à la pesche du poisson, à la chasse des *Caimans* ou Cocodrilles, & à la recherche des Tortuës: Et là il se trouue souuent verso. grande quantité des Sauuages de diuers villages de l'Isle, soit des habitãs de *Tapoüitapere* ou *Comma*. Les Poissons se peschent dans les fosses de sable, où il n'y a pas grande eau: Car mesme si on y va vn peu plus tard, que la saison ne le requiert, on trouue ces fosses assechees, & le Poisson mort sur la place. Il est impossible d'exprimer le nombre & la quantité de ces Poissons. C'est assez que ie dise & face comprendre en vn mot, que tout autant qu'il y va de Sauuages, ils s'en chargent, y en laissant beaucoup plus qu'ils n'en emportent. Ces Poissons sont gros & courts, n'excedans pourtant en grosseur l'espoisseur du bras, & la longueur de demy-pied entre queuë & teste, le museau rabatu, quasi comme vne forme de Tanche, & estime que ce sont Poissons de semblable espece aux Poissons de la mer, appellez des Matelots Carreaux: Estãs pris dans les petits rets qu'ils portent, nommez d'iceux *Poussars*, ils vous les embrochent par le milieu dou-

zaine à douzaine, ainsi que l'on faict par deçà les
fol. 181. Aloüetes, & mettent le tout sur le *Boucan* rostir en la fumee, sans rien vuider des entrailles: & ainsi en amassent vne grande quantité qu'ils apportent en leurs Loges, desquelles ils viuent vn mois, voire pres de deux. Quand ils les veulent manger, ils en tirent la peau, laquelle ils font bien seicher au Soleil. puis la pillent au Mortier, & la reduisent au poudre, dont ils font leurs *Migans*, c'est-à-dire leurs Potages, tout ainsi que font les Turcs de la poudre des pieces de Bœuf cuittes au four, quand ils sont en guerre.

VN iour ie m'en allois par l'Isle, & me trouuant en certain village, ils ne sçauoient que me donner pour disner, sinon qu'ils mirent quelques-vns de ces Poissons boüillir dans vn pot, & du clair ils m'en firent du *Migan*, & me presenterent le reste dans vn plat. Ie ne fy ny à l'vn ny à l'autre beaucoup de tort, à cause du goust de la fumee, neãtmoins les François qui estoient auec moy en mangeoient de grãd appetit, tenans ces Poissons de fort bon goust: & mesme les Sauuages s'en estonnoient, comme estant chose dont ils font grand estat, & vont loing pour la chercher.

verso. OR cõment ces Poissons se trouuẽt dans ces fosses en si grande abõdance, depuis le temps des pluyes, iusqu'alors: si la raison peut seruir, que i'ay alleguee cy dessus au Chap. 40. Ie m'en raporte: Mais mon opinion est, que la grande quãtité des pluyes fait deborder les riuieres & les ruisseaux, voire la mer mesme, en sorte que toutes ces plaines sont noyees plus que la hauteur d'vn hõme, tellement que les Poissons sortent de leur lieu naturel, allechez par la pasture nouuelle d'vn lieu recent, & s'amusans par trop à retourner en leur Patrie, les eaux s'abbaissent, & demeurent enfermez dans les fosses & valees: ainsi que nous voyons par deçà, lors que les estangs & les riuieres se débordent, & que le Poisson s'en fuit qui deçà qui delà dans les vallees.

LA Chasse des *Caïmans* ne leur est pas moins plaisante qu'vtile: ce sont Cocodrilles mediocres, qui n'excedent 8. ou 10. pieds de lõg, & ont la peau fort dure & le vẽtre molet, sãs langue, les yeux viuaces, cauteleux & méchans, qui se iettẽt fort bien sur les hõmes, coupẽt & aualent le premier mẽbre qu'ils atrapẽt. Ils se retirent dans des creux au riuage des fol. 182. eaux tousiours aux aguests: ils nagent comme poissons, & rampent sur la terre assez bellement pourtant, ouurent la gueule, & taschent de vous espouuanter s'ils vous rencontrent, font des œufs gros comme les poules, mais reuestus d'aiguillons comme chataignes, & sont bons à manger: il est bien vray que ie n'en ai point voulu vser encore qu'on m'en ait offert, pour l'horreur que i'auois de ces animaux. Ils couuent leurs œufs, & d'iceux procedent des petits Cocodrillons, gros, grands & longs, comme ces petits Lezars gris que nous voyons courir en Esté sur les murailles: Chose estrange qu'vn si gros animal vienne de si peu de matiere, & qu'à l'issuë de sa coque il commence à trotter & à ramper en si petite stature. Sa chair sent le musc, & c'est ce qui la rend douçastre & desagreable au goust: Nonobstant les Sauuages ne s'arrestent pas là, ains ils en font grand'chere quand ils en ont: & par ainsi ils les cherchent soigneusement. Et d'autant que ce lieu de *Piry* est humide & limonneux, il abonde en *Caïmans*, lesquels les Sauuages verso. poursuiuent, adressans iustement leurs flesches soubs la gorge, ou dans le petit ventre de ces animaux, puis à grands coups de leuier, ils acheuent de les assommer, Cela faict ils les eschorchent, puis les mettent par pieces, & les boucannent. S'ils sont petits, ils les font cuire dans leurs escailles, & les estiment bien meilleurs & delicats ainsi cuits: parce, disent-ils, qu'ils rostis en leur graisse, & que rien ne se perd de leur substance. I'ay tousiours aymé mieux le croire que de l'experimenter, non que ie n'aye eu souuent l'occasion de ce faire; pource que les Sau-

uages m'en presentoient assez au retour de *Piry*. Mais la seule representation que ie me faisois de la figure de ces animaux me faisoit bondir le cœur en la presence des morceaux de leur chair. Les François qui en mangeoient m'ont dit, que cela approchoit à peu pres du goust de porc frais, sinon qu'il est plus douçastre, huileux & musqué. Il y a du danger de se bagner en ces pays-là, si ce n'est en lieu découuert, parce que ces miserables bestes se glissent
ol 183. doucement & se iettent sur vous. L'on me conta qu'vn enfant du village de *Rasaiup* tombé dans le ruisseau où ils prennent de l'eau, fut emporté & mangé par ces *Caïmans*. Et comme ie m'en allois le long des sables de la Mer depuis *Troou* iusqu'à *Rasaiup* accompagné de plusieurs Sauuages, ils me menerent boire en vne grande fosse, enuironnee de plusieurs haliers & bocages, & m'aduertirent qu'il ne falloit demeurer là long-temps, parce que c'estoit le repaire de plusieurs Cocodrilles qui se presentoient à ceux qui alloient boire en ceste fosse. Baste c'est assez que nos Sauuages leur font la guerre, tant pour l'vtilité que pour le plaisir, & en apportent bonne fourniture, quand ils reuiennent de *Piry*.

LA cause pourquoy ces animaux n'ont point de langue, c'est ce me semble, qu'ils ont le gosier & le col du tout inflexibles, tellement qu'ils ne sçauroient regarder ny derriere ny à costé d'eux, s'ils ne mouuent le corps entier & ne se destournent: ioinct qu'ils ont la machoire d'en bas forte & immobile, qui sont choses du tout necessaires à l'vsage de la langue, &
verso. ne remuent que la machoire d'en haut: Et pour ceste mesme occasion ils aualent tout d'vn coup leur proye, sans la tourner ny retourner dans leur gueule.

SAINCT Isidore escrit que les Cocodrilles du Nil, paruiennent iusques à la longueur de 20. coudees, & sont de couleur de safran, mais ceux de *Maragnan* & des enuirons, n'excedent comme i'ay dit, la longueur de 10. ou 12. pieds. Il y a encore ceste

difference que les cocodrilles d'Egypte habitent de nuict dans l'eau, & de iour sur la terre, parce que dit ce sainct Euesque, cet animal recherche la chaleur: Or est-il qu'en Egypte les eaux sont chaudes la nuict, & la terre froide, & de iour la terre est chaude & l'eau froide: Mais au contraire à *Maragnan*, ils demeurent de nuict sur la terre, & le iour dans l'eau: d'autant que la nuict, les eaux sont froides, & chaudes de iour; & la terre est temperee. La raison pourquoy cet animal a pœur de ceux qui le pourchassent, & est hardy contre ceux qui le fuient, c'est pour ce qu'aisement il se iette sur les fuiards, & ne se peut deffendre qu'à grande difficulté contre les assaillans: fol. 184.
De plus il est doüé d'vn naturel timide & palpitant: le propre duquel est de s'asseurer sur les fuiards, & perdre courage deuant ceux qui resistent. Et la cause pourquoy il n'a qu'vn boyau, c'est pour ce qu'il manque à la premiere digestion, à scauoir, à decouper les viandes par le menu. Il craint d'auantage les Sauuages que les François: ce que font aussi ceux de l'Egypte, craignans plus les Egyptiens que les Estrangers: Solinus en donne la raison, qui est que cela procede d'vne sienne industrie naturelle, à recognoistre & odorer ceux qui luy font la guerre plus ordinairement. Sa fiante est exquise & bien recherchee, pour faire les fards des Dames. Ie ne scay pas si ce que Phisiologue escrit de luy est vray, que quand il a mangé quelqu'vn, il pleure & regrette son mal-heur.

OUTRE ces deux exercices que font les Sauuages en ce lieu de *Piry*, ils pourchassent les Tortues qui sont en quantité indicible, & en apportent en l'Isle de toutes viues, tant que leurs *Canots* en peuuent porter. Ils ne sont pas chiches de vous en donner à l'heure qu'ils arriuent, & pour peu de marchan- verso.
dises vous en auez beaucoup. Il me souuient que quelques *Canots* passans aupres de nostre lieu de sainct François, pour vn petit couteau qui vaut en

France vn sol, ils m'en donnerent soixante dix: Et pour la farine que ie leur donnay à disner, ils m'en presenterent vingt-cinq, lesquelles ie mis toutes en vn certain endroit humide & frais, leur faisant ietter iournellement de l'eau, & se garderent ainsi sans manger plus de six semaines. Les Sauuages en mangent volontiers & disent que cela les tient en santé & leur faict bon estomach: Ils les font cuire dans leurs coques toutes entieres sans rien oster de dedans: & nous les trouuions meilleures en ceste sorte qu'en toute autre. Si quelqu'vn d'eux a mal aux oreilles par la descente d'vn Catarre, les femmes prennent du sang de ces reptiles, parmy lequel elles meslent du laict tiré de leurs mamelles, & en frottent le fond de l'oreille. De plus quand ils ont arraché le poil de leurs corps, auec les pincettes de fer que les François leur donnent, ils frottent la place auec

. . . .

(Lacune d'une feuille.)

De la chasse des Rats, Fourmis & Lezards. fol. 193.

Chap. XLIII.

ILS ont vne autre chasse de vermine, non moins plaisante & agreable que les precedentes: Car ils font la chasse aux Rats domestiques & sauuages. Ils ne mangent point les domestiques, au moins que ie sçache, mais ils leur font la chasse cruellement: Car si vn Rat est veu en quelque Loge, tous les habitans d'icelle s'amassent: les vns auec Arcs & Fleches, les autres auec leuiers: Les Chiens y sont aussi appellez, tellement que le pauure Rat a bien des affaires, & luy est impossible d'eschapper, ou la verso. gueule des Chiens, ou le coup des leuiers, ou bien le dard de la Fleche. Si tost qu'il est mort, on le pend par la queuë au bout d'vne perche, & est mis au milieu du village pour seruir d'exercice aux petits enfans qui le flechent. Les villages qui sont plus proches des Havres où abordent les Nauires en ont dauantage, par ce que ceux des Nauires, si tost qu'ils sentent la terre, se mettent à nage, & viennent aux premieres Loges qu'ils rencontrent, renonçans à leur pays natal, qui est la mer, pour demeurer en vn pays plus ferme & asseuré, qui est la terre.

ILS mangent les Rats sauuages, qui se trouuent dans les bois, voire ce leur est vne viande delicieuse: Ils leur font la chasse en ceste sorte. Ils creusent vne fosse au milieu d'vn canton de bois, où il y a des entrees deçà delà, comme sont les Clapiers, ou Terriers des Lapins: puis ils s'amassent grand nombre de ieunes hommes, tenans des batons en leurs mains, & vont faire vne huee aux enuirons de ceste fosse en rond: tout ainsi qu'on faict en ces fol. 194. cartiers quand on veut prēdre les Loups; & frappans deçà delà les buissons, en font sortir les Rats, les-

quels fuyans deuant eux, & trouuans ces Terriers tous faicts & propres pour se cacher ils entrent dedans, alors les Sauuages s'approchent, & chacun garde son trou, les autres entrent dans la grande fosse, & à coups de bastons ils assomment ces Rats, qu'ils partissent apres egalemēt ensemble, & s'en reuiennent en leur village, chacun apportant sa proye qu'ils mettent sur le *Boucan*, ou sur les charbons, les ayant fendus par le deuant, sans en oster la peau, laquelle ils font gresiller quand le dedans est assez cuit, & afin que la graisse ne se perde point, ils les enfarinent: & ces morceaux sont de requeste, & plus prisez que les Sangliers, les Cerfs, les *Agoutis* ou *Pagues*, la proportion d'vn chacun estant gardee, & quelquesfois ils en apportent vne si grande quantité que c'est merueille.

LA chasse aux Fourmis se faict vers le temps des pluyes, par ce qu'en ceste saison toutes les es-
verso. peces de Fourmis remuent mesnage. Celles qui peuuēt voler prennent la Region de l'air, & quittent leurs Loges, faictes & creusees en terre: Les autres (si elles s'apperçoiuent, par vn instinct naturel, que les eaux pourront entrer en leurs cauernes, & endommager leurs magazins) plient bagage, & ce auec vn ordre qui merite d'estre escrit, en ayant veu l'experience, laquelle ie reciteray, afin qu'elle serue de modelle à tous les autres.

EN nostre Loge de S. François, au commencemēt des pluyes, vne milliace de millions de fourmis sortit d'vne cauerne, non bien esloignee de là, laquelle s'en vint prendre possession d'vn coin de ma chambre, sous lequel ils auoient creusé des chambres, antichambres & magazins: En vn beau matin toute la compagnie deslogea, & apporterent, comme ie croy, plus d'vn boisseau d'œufs posez en diuerses stations, c'est à dire, à deux pas l'vn de l'autre; chaque monceau auoit ses fourmis ordonnees, lesquelles venoient descharger leur faiz au prochain amas, & ne passoiēt

outre, & ainsi s'en retournoiēt à leur monceau continuans leur office. Ie fus bien estonné de voir cette multitude innumerable, & cette qnantité d'œufs qui rendoiēt vne fort mauuaise odeur: ie fis faire vn bō feu, & en aporté le brasier sur tous ces œufs, & au chemin que tenoient ces bestioles. Alors elles furent bien estonnees, & ioüerent à sauue qui peut, chacune prenant vn de ces œufs pour le garantir du feu, cōme fit Ænee son Pere Anchise en la cōflagration de Troye. Neantmoins ie ne peu si bien faire, qu'elles ne se logeassēt au lieu où elles auoient destiné, à la charge toutefois qu'elles n'incommoderoient point leur hoste: ce qu'elles firent: car r'assemblans leurs gens l'espace de deux ou trois iours, hors mis celles qui perirent par le feu, elles conclurent qu'il falloit aller à la picoree dehors, & se contenterent du logis, puisque ie le leur permettois, à mon regret pourtant. Vous eussiez eu du contentement de voir ces bestelettes aller depuis le matin, Soleil leuant, iusques au soir Soleil couchant, amasser leurs prouisiōs, c'estoient des fueilles de certain arbre, sur les branches duquel, (comme i'allay voir moy mesme) estoit vne quantité de ces fourmis, laquelle auoit seulement charge de coupper les fueilles, & les laisser tomber en bas: le reste de la compagnie prenoit chacune la sienne, & la portoit au magazin. Et notez qu'elles auoient faict deux chemins aussi bien tracez, selon leur petitesse, qu'il est possible de voir: Celles qui estoient chargees, retournoient par l'vn & les dechargees, alloient par l'autre, sans se mesler les vnes parmi les autres, & m'asseure qu'il y auoit plus de quatre cens pas où ils alloient querir leur charge; & le mesme obseruent toutes les autres especes de fourmis. Ie n'oublieray aussi, comme chose remarquable, les voutes qu'elles font d'vne industrie admirable, quād elles veulēt cheminer à couuert.

fol. 195.

verso

NOS Sauuages ne font pas la chasse à toute sorte de fourmis, ains seulement à celles qui sont grosses

comme le pouce], apres lesquelles tout vn village sort, hommes, femmes, garsons & filles: & la premiere fois que ie leur vy faire ceste chasse, ie ne sçauois que c'estoit, ny où ils alloient si vistes, tous abandonnans leurs
fo 196. Loges pour courir apres ces fourmis volantes, lesquelles ils prenoient auec leurs mains & les mettoiēt soigneusement dans vne courge, leur rōpans les aisles pour les fricasser, & les manger. Ils les prennent encore d'vne autre façon, & sont les filles & les fēmes, lesquelles s'asseās à la bouche de leur cauerne, inuitent ces grosses fourmis à sortir par vne petite chanson, laquelle ie fis interpreter au Truchemēt, & estoit telle: Venez mon amy, venez voir la belle, elle vous donnera des noisettes: & tousiours repliquoient cela, à mesure que les fourmis sortoient, lesquelles elles pernoient leur rompant les aisles & les pieds: Et quand elles estoient deux femmes en vn trou, elles recitoient l'vne apres l'autre la chanson, & les fourmis qui sortoient de là, pendant la chanson, estoiēt à celle qui chantoit: Vous seriez estonné des gros mōceaux de terre qu'elles tirēt de leur cauerne. Elles bouchent au temps des pluyes les trous du costé que viennent les pluyes, & laissent seulemēt les trous ouuerts du costé, duquel les pluyes viennent rarement. Les fourmis de *Maragnan* ont
verso. deux ennemis mortels, specialement les gros fourmis, sçauoir est vne sorte de Chiens sauuages de poil de loup puans au possible, qui ont la teste & la langue fort aiguë, & vont aux fourmillieres se repaistre: Et vne autre espece de grosses Fourmis, qui naissent communément auec les autres, ainsi que le Bourdon auec les Abeilles, & tandis qu'elles sont petites & foibles elles trauaillent auec les autres sans faire bruict ou frapper: mais quād elles sont deuenuës grandes & fortes, elles quittent la communauté, & font bande à part seule à seule, & ne vont plus en compagnie, mais chacune se tient en embuscade le lōg des chemins où elles se iettent sur leurs sœurs & parentes comme fit jadis Abimelech, bastard de

Gedeon sur les soixante dix enfans legitimes de son Pere ses propres freres, lesquels il mist tous à mort sur vne pierre en Ephra. Le Lecteur pourra se seruir de cecy pour l'appliquer à quoy il voudra selon son esprit & consideration. Voilà comment nos Sauuages s'excercent apres ces bestioles plus vtilement que ne font pas les enfans de deçà apres les Papillons: tellement qu'ils font profit de tout, & ne fol. 197. laissent riē perdre, prenās tout ensēble leur plaisir auec vtilité: voyons le reste.

LA chasse des Lezards que les *Tapinambos* appellent *Taroüire* (& sont les grands Lezards) & *Tojou* (sont les petits) se faict diuersement, selon la diuersité des Lezards terrestres & marins: Les marins habitent ordinairement dans les plaines couuertes d'*Aparituriers*, ou deux fois en 24. heures la mer se degorge: là ils viuent de *Crabes*, Moules, Cheurettes, que le commun appelle en France Creuettes, & du poisson qu'ils y peschent, tandis que la mer est en ce lieu. Ils font leurs œufs dans le creux des arbres. Les Sauuages les vōt vener & flecher quand la mer est retiree, entrans dans la vase quelquesfois iusques aux esselles. Il y a autant à manger en ces Lezards qu'en vn Lapin, voire qu'en vn grand Lievre, selon la grosseur de l'animal. Ils les font boüillir en faisans du *Migan*, ou rostir sur le *Boucan*. Les François les mettent à la broche, lardez du lard des Vaches marines, & croyriez de premier abord que ce fussēt des Lapins ou Lieures embrochez: La saulce qu'on y fait est sēblable à celle des Lievres & Lapins. Plusieurs Frāçois sont si verso. friands de ces Lezards, qu'ils tiennent qu'ils valent mieux que les lapins de deçà. I'ay mieux aymé le croire que d'y gouster.

LES Lezards terrestres sont plus la chasse des ieunes garsons que des hōmes, encore que i'aye veu des hommes aussi aspres à les vener que les enfans. Mesme i'ay veu quelquesfois plus d'vne vingtaine de

Sauuages tant hōmes que garsons courir apres deux ou trois petits Lezards: lesquels pris sont aussi tost iettez sur le brasier & gresillez, chacun en prend sa part, selō le nombre de la capture, & trouuēt cela fort bon. Les ieunes garsons aussi tost qu'ils en aperçoiuent courir parmy les Loges, sur la couuerture, ou dans les buissons, ils les flechēt, mais ils sōt biē plus aspres apres les gros domestiques qu'apres les petits car il y a dauātage à māger, d'autāt qu'il s'en voit d'aussi lōg que le bras, & quasi de mesme grosseur: Il y en a vne espece de tous vers, qui ne sortent point des arbres, ains se tiennēt estalez sur les fueilles à l'ardeur du Soleil, & les Sauuages disēt qu'ils sont fort venimeux, par ainsi
fol. 198. ils les laissent & ces animaux ne se sentans poursuiuis ne s'effrayent de vous voir contr'eux. Ils sont presque semblables aux Cameleons, desquels nous parlerons cy apres. Ils ont les yeux estincelans & rouges comme escarlate.

TOVS ces Lezards domestiques se ioignent par ensemble ainsi qu'vne boule en rond, tellement que la queuë du masle est ioincte à la teste de la femelle, & la queuë de la femelle est vnie auec la teste du masle, & le tout ployé en rond, les deux testes & les deux queuës du masle & de la femelle s'atouchent. I'eu pœur la premiere fois que ie rencontray deux gros de ces Lezards ausi accommodez: car ie ne sçauois ce que ce pouuoit estre, ny quelle sorte de Serpent, voyant quatre yeux en vn endroict, & vn seul corps estendu en rond. Les femelles sont bien plus grosses que les masles. Les petits Lezards pondent leurs œufs quasi à la mesure du bout du petit doigt, & ce dans vn trou, qu'ils couurent puis apres de sable, au nombre de cinq ou de sept: la chaleur du Soleil les esclost. Les grands Lezards les font plus gros, selon la proportion de leur corps;
verso. & ordinairement ils font des nids, soit en la couuerture des loges, soit en dehors dans les bois, & portent

en ce lieu tout ce qu'ils peuuent trouuer de mol, comme mousse, plume, coton, drapeau, & choses semblables, se rendent fort familiers à la maison, s'ils ont esprouué & experimenté que vous ne leur vouliez aucun mal. Ils font autant de bruict qu'vn chien quand ils marchent, & portent ce qu'ils trouuent en leur bouche: & c'est vn plaisir de leur voir faire ce mesnage. Ils se gardent bien d'aller le droict chemin, quand ils vont faire leur nid, ains ils prennent vn grand destour, afin que vous ne puissiez recognoistre l'endroict. Le Soleil esclost leurs œufs, aussi bien que ceux des petits: Et la raison est qu'ils sont par trop froids, & n'ont aucune chaleur suffisante à produire cet effect. Ils sont venez par de grãdes & horribles Couleuures, les vnes de couleur d'eau, les autres violettes, & les autres tachetees & semees de diuerses couleurs. Elles viennent iusques dans les maisons, specialement sur le toict pour chercher ceste proye. Les Lezards la sentent de bien long & lors vous les voyez courir Fol. 199.
çà & là, comme si le feu estoit en la maison. Ie fis tuer trois de ces Couleuures vn Dimanche au matin que nous allions dire la Messe à la Chappelle de sainct François, dans laquelle nous trouuasmes ces hideuses bestes faisans la chasse apres les gros Lezards, desquels elles en auoient tué vn assez bon nombre: mais elles payerent leur temerité auec grande difficulté pourtant: car elles receurent chacune plus de cinquante coups de leuier: encore se fussent-elles sauuees, si ie ne les eusse faict mettre par tronçons, lesquels vescurent & remuerent plus de vingt-quatre heures apres, cherchans à se reioindre, quoy qu'ils fussent espars loing l'vn de l'autre plus de quatre & cinq pas. Les Sauuages ont en horreur ceste sorte de Serpens, & disent qu'ils sont fort venimeux.

LES Lezards perdent leur queuë de vieillesse, & tombent deuenuës toutes noires, & mesme sont tendres comme verre, & se rompent au moindre accident: Ie n'ay pas opinion qu'elles reuiennent; en-

12*

verso. core qu'Aristote aye escrit des Lezards de par deçà, que leurs queuës estans coupees elles reuiennent: Ie m'appuye sur l'experience d'vn gros Lezard domestique qui estoit en nostre loge de sainct François, lequel en l'espace de deux ans, i'ay tousiours veu sans queuë & venoit manger ordinairement deuant nous, & auec les poules qui ne s'en estonnoient plus, pour la priuauté accoustumee qu'elles auoient auec luy. On dit pourtant, & les François en ont eu l'experience, qu'vne espece de ces gros Lezards viennent prendre les petits poulets & les emportent aux bois où ils les mangent.

---

fol. 200. **Des Araignes, Cigales & Moucherons.**

Chap. XLIV.

LA vie de l'homme est comparee à celle de l'Araigne en plusieurs passages de la saincte Escriture, specialement au Psalm. 89. *Anni nostri sicut Aranea meditabuntur*, nos annees se passeront, seront contees, meditees comme ceux de l'Araigne. Sainct Isidore escrit que l'Araigne est vn ver de l'Element de l'Air nourry en iceluy, d'où elle tire l'etymologie de son nom, & ceste chetiue creature n'a iamais repos, tousiours trauaille, escoule sa substance à bastir sa toile, tousiours en danger, & tant elle que ses
verso. biens & richesses sont suspendues en vn filet & à la mercy du moindre souffle de vent: Ou si vous voulez, de la fantaisie d'vn valet, ou d'vne chambriere à luy charger vn coup de balet, qui l'assomme & fracasse tout son labeur: Voudriez-vous vn plus

beau miroir pour considerer les mal-heurs & miseres de ceste vie? Ie ne perdray donc point le temps, si laissant à part ce qui est commun & iournellement recogneu par deçà, du naturel de ceste vermine, ie rapporte ce que i'ay contemplé curieusement en la proprieté des Araignes de *Maragnan:* Et auparauant que i'enfonce ceste matiere, il est bon que ie traitte d'vne espece de grosse Araigne quasi comme le poing & plus. Elles se trouuent ordinairement dans les bois creux, desquels on enuironne les loges, ainsi que par deçà de palis: Elles se trouuent aussi aux coins, cheminent peu, n'ont point de toiles, tres venimeuses, rouges, presque en couleur aux petits Pigeonneaux quand ils sortent de la coque, ce qui est fort hideux à voir: Les Sauuages les fuient, & tiennent que la piqueure en est mortifere. Elles se **fol. 201.**
nourrissent de la corruption de l'air.

POUR les autres especes, elles sont diuerses: les vnes grosses à proportion pourtant; les autres mediocres, & les autres menues; & toutes celles-cy sont domestiques. Il y en a d'autres dans les bois, distinguees aussi en grosses, mediocres & menues. Au temps des pluyes, elles s'engendrent plus volontiers qu'en autre temps, neantmoins elles ne laissent d'estre produictes en tout temps: Elles se ioignent sur le soir à la fraischeur de la nuict, le masle abandonnant sa toile pour se glisser auec son fil en la toile de la femelle si elle est tendue plus bas, ou si la toile de la femelle est tendue plus haut, la femelle descend & vient trouuer le masle, & lors elles se ioignent. Cecy est tant aisé à discerner qu'elles ne manquent iamais sur la fin du iour à faire ce que ie viens de dire. L'Araigne masle est petite au regard de la femelle: car elle est trois fois aussi grosse que luy: Elles font vne petite bourse ronde & platte, couuerte d'vne toile si gentiment faicte & licee, que vous croyriez fermement estre du satin blanc, & **verso.**
que ce ploton fust vne enchasseure d'Agnus Dei.

Elles n'y laissent qu'vn petit pertuis, par lequel elles poussent leurs œufs auec le pied, & la bourse estant pleine elles bouchent le pertuis, le licent comme le reste, & le tiennent perpetuellement embrassé sur leur ventre & estomach: l'eschauffant par ce moyen iusqu'au temps qu'elles recognoissent que leurs petits sont esclos, & à lors elles tranchent ceste plaque le long du circuit, comme vous feriez l'écoce d'vne feue, afin de donner ouuerture & sortie aux petites Araignes, lesquelles incontinent se mettent à courir le long de la toile de leur mere, & la nuict se retirent soubs elle, ainsi que les poussins soubs la poule, pour estre eschauffees en ce bas aage contre la froidure de la nuict: Estans paruenuës à leur force, chacune faict sa toile, se nourrit & prouuoit par son industrie.

IL y en a d'autres qui font de petits pots de terre gros comme vne prune de Damas presque de la forme des pots de moyneau, si bien licees dedans
fol. 202. & dehors qu'il n'est pas possible de plus: ce que font aussi certaines especes de Mouches; dont nous parlerons cy apres. La bouche de ces pots ressemble à la gueule des pots à moyneau, gardee la proportion des vns aux autres, & n'y laissent qu'vn petit trou à mettre vne épingle, par où ils passent leurs œufs afin qu'ils esclosent à la chaleur du Soleil: ce petit pot est attaché, ou contre du bois, ou sur vne fueille de Palme, & la terre de laquelle elles forment ce vaisseau, est semblable en couleur à la terre de Beauuais. Ayans emply ce pot de leurs œufs, elles le bouchent, & quand le terme est venu que les petites sont escloses, les meres viennent desboucher le trou & l'agrandissent, & à lors les petites sortent qui suiuent leurs meres en leur habitation.

CELLES des bois ont vne autre façon de faire: elles vuident les noix des Palmes piquantes, rongeans peu à peu l'amande, laquelle elle iettent par trois petits trouz qui sont naturellement en ces noix: puis

elles font là dedans leur nid & leurs œufs qui esclosent en leur saison.

LES toiles de ces Araignes sont diuersifiees & verso.
differentes selon la situation & les places, esquelles elles ont choisi leur demeure: car les Araignes domestiques tendent leurs rets aux fentes & ouuertures, par lesquelles les Mouches & Moucherons entrent dans les Loges. Celles qui demeurent és arbres tendent de branche en branche, voire d'arbrisseau en arbrisseau, pour attraper les Papillons & semblables vers volans. Celles qui estendent leur toile immediatement sur la terre, c'est pour prendre les vermines rampantes, comme sont les Fourmis, & autres de pareil genre.

IL y en a qui font des toiles si fortes qu'elles enueloppent dedans les petits Lezards; & en mesme temps ces Araignes descendent qui leur fourent vn éguillon qu'elles ont au derriere dōt ils meurent: & en apres leur succent la ceruelle & le sang, & s'estans enflees de cela, elles se retirent. I'ay veu des Araignes de mer tirās à peu pres sur la forme des Araignes terrestres, mais fort grandes: elles se retirent en mer dans des petits creux, & viuent de poissonnets qui vōt fleurans les bordages de l'eau. Il me souuient d'auoir pris garde que de ces Cou- fol. 203.
leuures que ie fy couper & trācher en pieces, les Araignes des enuirons y estans suruenues à monceaux, en tirerēt le sang & l'humeur: Et les Sauuages disent que si à lors elles piquoient quelqu'vn par la teste, qu'il deuiendroit fol & en mourroit.

Maragnan abonde, comme ie croy, sur toutes les terres du Monde en Cigales, lesquelles font vn si estrange bruict en leur saison, qu'il est impossible de le penser si on ne l'a ouy. Il y en a de diuerses sortes, & en grosseur & en son: car les vnes sont petites, ou mediocres, comme leur son aussi. Les autres sont grosses & longues pres de six pouces, & ont vn ton fort & haut, qui vous entre viuement

dans les oreilles: Elles ne chantẽt point durant la force des pluyes, mais tres-bien le long de l'Esté, & d'autant plus que la saison des pluyes approche, plus elles renforcent leur son, tellement qu'à ce que m'ont dit les Sauuages, elles se rompent les flancs, tant par le battement des aisles, que pour se bander & boursoufler, afin de rendre vne meilleure har-
verso. monie. Ie me suis appliqué à recognoistre les proprietés de ce petit animal, faisant en prendre quelques-vnes que i'enfermois auec des fueilles en nostre Loge. I'ay recogneu que leur chant provient de trois choses. Premierement, elles attirent l'Air dans leur ventre & s'enflent, à fin de rendre leurs flancs tendus & sonnans; & ont vn accord si iuste de l'extension des flancs auec les aisles du milieu où se faict le son, que vous voyez sensiblement & clairement, qu'elles reprennent leur haleine à l'instant que les aisles se leuent: Et au mesme instant que les aisles se rabattent, elles enflent & bandent leur costez. Secondement elles ont des aisles fort minces & diaphanes susceptibles du son, à cause de leur grande seicheresse, tellement que les aisles de dessus fortes & massiues, qui est la troisiesme cause de ce chant, venans à battre & toucher ces aisles du milieu contre les flancs, l'Air interuenant emporte ce son quant & luy. Ie vous feray entendre cecy par des comparaisons vulgaires. Trois choses se trouuent en vn
fol. 204. Luth, à fin de rendre son harmonie, les costes du Lut sous lesquelles l'air est contenu entrant par la rose du milieu: Les cordes tenduës, nettes, seiches & bien vuidées, & la main du Ioüeur: De mesme ces petits Animaux ont les costez ou flancs sousleuez par l'air attiré de leur bouche en leur ventre: Puis les secondes aisles au lieu de cordes, & les grosses aisles au lieu de la main du Ioüeur.

ELLES chantent en Esté depuis le Soleil leuant iusques enuiron Minuit ou deux heures apres Minuit: & lors elles cessent à cause de la rosée froide qui

commence à tomber, & gardent ce silence iusqu'au leuer du Soleil qui essuye par sa lumiere la rosée tombée sur ces fueilles, & vient à eschauffer leurs aisles. Pendant ce silence i'ay opinion qu'elles se repaissent de la mesme rosée, & ie ne dy point cecy sans cause, d'autant qu'elles demeurent presque tousjours en mesme place: si ce n'est par accident, voiãt quelqu'vn ou sẽtãt quelque mouuemẽt, elles volẽt sur vne autre fueille, Quelques vnes d'icelles, & speciale- verso.
ment celles qui sõt totalement vertes, ne disent mot, & rampent sur terre, cõme les sauterelles, s'vnissent ensemble à la façon des mousches, & font de petits œufs noirs dãs quelques pertuis de la branche, desquels se forment des vermisseaux, qui peu à peu deuiennent Cigalles, & ce vers le moys de Septembre: en sorte qu'elles se fortifient pour passer la saison des pluyes, afin de succeder à leurs Peres & Meres qui meurent, comme i'estime en ceste saison pour le subiect cy-dessus allegué, qu'elles se rompent les flãcs à force de crier, à la venuë des pluyes. Elles n'ont point de sang, beaucoup moins que les mouches, mais elles sont d'vne substance poreuse, seiche & legere. Les Poules n'en veulent point, ains se contentent de les tuer: Que si par hazard elles en mangent, s'atenuent & ne peuuent engraisser.

IL y a en ces pays diuerses especes de Moucherons, mais ie me veux seulement arrester à ceux qui meritent d'entrer en la consideration de l'esprit humain, à cause des principes naturels qui se re- fol. 205.
cognoissent en iceux, & ceux-cy sont appellez par les Sauuages *Maringoins:* entre lesquels il y a de la diuersité en grosseur & grandeur, mais non en forme ny en proprieté. Ils naissent tous d'vne humeur acrimonieuse, & ayment les saueurs aigres & aiguës, & non les douces: Pour cette cause la mer & ses bordages en sont farcis durant les pluyes & procedent de l'humeur de la mer, & vapeurs d'icelle. Ils sont fort molestes aux hõmes, leur perçant la

peau auec leur bec pointu comme vne éguille, & en succent l'humeur salee qui court entre la peau & la chair. Ils ayment la lumiere: mais ils craignent la flambe & la fumee, tellement qu'aussi tost que la nuict est venuë, ceux qui demeurent dehors s'accrochent sur les fueilles des arbres: Quant à ceux qui sont dedans les Loges, ils s'attachent la nuict sur la couuerture du Toict, à leur grand regret, à cause des feux que les Sauuages fōt autour d'eux, pour se garantir de leur piqueure la nuit, par le moyē de la flābe & de la fumee. Plus vous estes proches de l'eau, plus vous abōdez en cette vermine
verso. par ce que leur origine est specialemēt des eaux, ainsi que nous auons dit.

ILS seruent de venaison aux Chauue-souris, lesquelles les attrapent dans leurs aisles, frayans le lieu où ils sont attachez, puis les mangent, approchans leurs aisles de leurs bouches, dans lesquelles ces gros *Maringoins* sont enueloppez.

NOS François qui vont à la pesche des Vaches de mer, sont infinimēt tourmentez de ces bestioles, & sont contraincts de pendre leurs licts de Coton aux branches des arbres le plus haut qu'ils peuuent, pour éuiter leur importunité, à cause de l'air & du vent qui souffle dauātage au haut des arbres qu'au dessous, si les cordes rompoient ils feroient vn beau sault, & ne cessent de bransler, pour faire fuyr d'autour d'eux ceste vermine.

Des Grillons, Cameleons, Mouches, & des Taignes qui sont en ces Pays. fol. 206.

Chap. XLV.

DE toutes les bestioles qui tiennent compagnie à l'homme domestiquement au Bresil, il n'y en a point qui égalle en multitude le Grillon, appellé par les Sauuages *Coujou:* Et pour estre si familier & domestique, i'ay eu occasion & commodité d'employer ma curiosité afin de comprendre les proprietez de ce petit animal. Il naist & de corruption & de generation. Et pour vous le faire voir, vous deuez remarquer que quand nouuellement on faict vne Loge couuerte de Palme fraische, vous estes estonné qu'en vn instant vous auez des millions & des milliaces de verso. ces Grillons, ou *Couious,* dans la couuerture de vostre Toict, Si vous me ditez qu'ils s'assemblent là des bois circonuoisins, cela ne peut estre: d'autant que couurez vne Loge de vieille Palme, au lieu de nouuelle, vous n'en auez si grande incommodité à beaucoup moins. Partant il faut conclure que cela procede de la Palme fraische auecques la chaleur du Soleil. Et de faict i'ay pris garde que deux ou trois iours apres que la couuerture est mise, ces Grillons sont blancs comme neige, signe de leur nouuelle generation, & peu à peu prennent la forme ordinaire des *Couious,* à sçauoir d'vne couleur jaunastre meslee de noir. S'ils s'engendrent de l'humeur de la Palme, ils naissent pareillement de la substance corrompuë des pois & feves: Ce que i'ay recogneu par experience. Quant à la production de Pere & de Mere, ils viennent d'vne semence iettee sur les fueilles de Palme, & cette semence est gluante, & tient ferme au lieu ou elle est mise, iusques à ce que d'icelle, par le moyen de la chaleur, il en sorte vn autre fol. 207.

Grillon. Ce petit animal est aspre infiniment à la conionction. Et c'est pourquoy ils multiplient tant en ces Pays de delà. Ceste bestiole est petite, mais fort rusee. Elle sçait ses heures pour prendre sa pasture, & ses heures pour chanter: elle ne manque iamais de venir prendre son repas aussi tost qu'elle recognoist que chacun est couché, & alors elles descendent en grande compagnie de dedans la couuerture du Toict, & couurent, s'il faut ainsi parler, l'aire ou le plancher des Loges. Là elles cueillent les miettes & autres restes du manger, elles ayment sur tout les *Crabes*, de sorte que si elles en trouuent quelque reste, c'est à qui en pourra auoir. Ayant pris leur pasture, s'en retournent en leur lieu, & se mettent à chanter, & persistent le reste de la nuict, & le iour aussi, si ce n'est que le Soleil donne trop viuement son ardeur en la place où elles sont. Elles craignent les pluyes, & pendant qu'elles tombent à force, à peine disent-elles mot. Ainsi ces Grillons
verso. cherissent le temps serain & doux, qui n'excede ny en chaleur, ny en pluye: ils sont fascheux & pernicieux aux draps: car ils mangent & rongent tout, fust-ce vn manteau de cent escus, si on le laisse en voye, & ont bien tost faict leur coup, il ne leur faut qu'vne nuict pour le mettre à la fripperie. Ils ne touchent point à la toille, si elle n'est grasse ou imbuë d'vn autre liqueur qu'ils ayment: tellement que pour conseruer les draps, il faut de necessité les enuelopper & bien coudre dans de la toille.

ILS ont 4. principaux ennemis qui leur font merueilleuse guerre. Les premiers sont les Lezards qui courent apres, cõme les chiens apres les Lieures: c'est vn plaisir que de voir cette chasse, les tours & retours que donne le chassé au chasseur. Les seconds sont certaines petites Guenons jaunes & vertes; appellees par les Sauuages *Sapaious*, allegres & subtiles comme vn oiseau, & vous les prennent subtilement auec leurs mains, faisãs la chasse d'vne main,

& de l'autre attrappent le gibier. Les troisiesmes sont les Poules qui les aualent auec vne auidité incomparable, & à cet effet volent sur les Loges, & fol. 208. bien souuēt gastent la couuerture pour trouuer leur friandise. Les quatriesmes sont certains gros fourmis qui les vont attaquer, & specialement les Grillons qui se retirent au tour des Loges, dans des petits trous & cauernes qu'ils ont faite pour leur retraite: ie me suis amusé quelquefois à voir ce combat: car le gros fourmy descend en la cauerne, & faict tant que le *Coujou* sort en campagne, ou bien il le tire par le pied, & souuent le *Coujou* ayme mieux perdre ses cuisses de derriere, que le fourmy emporte, que de perdre entierement la vie. D'autres se laissent manger dans leur trou, en sorte qu'il ne leur reste que la teste & les aisles, lesquelles encore sont emportees par leurs ennemis en trophee en leurs cauernes. Ces bestioles ont vne malice particuliere que i'ay souuent experimentée. C'est qu'ils vous viennent mordre le bout des doigts la nuit quand vous dormez, & emportent la piece. Ie m'en suis trouue incommodé au pouce droict l'espace de huict iours, que ie ne pouuois aucunement escrire.

LE Cameleon est vn petit animal de la gran- verso. deur & grosseur d'vn Lezard mediocre, ayant la face, les yeux & la teste semblables aux Lezards, mais le dos porte la figure des écailles du Cocodrille, & semble qu'il ait la peau reuestuë de poil ou de mousse. Il a la queuë assez longue, & ordinairement pliee en Dedalus, diminuant son rond iusques au bout de la queuë. Rarement vous voyez le masle auec la femelle: & pour ce ie n'oserois asseurer la façō de leur generation, par ce que ie ne l'ay peu comprendre ny experimenter. Ie me contenteray de rapporter ce que i'ay veu. Il est tardif infiniment, tousiours au Soleil, sur les fueilles ou sur les branches, estimant qu'il ne vit que de rosee. Les flancs luy battent incessamment, specialement quand il apper-

çoit quelque chose. Cecy luy arriue de la timidité naturelle, procedante d'vne humeur excessiue en froid, ce qui le rendroit fort venimeux s'il estoit mãgé de quelque animal. Vous ne le trouuez iamais sur les arbres fruictiers, & ie croy que la Nature y a pourveu, afin qu'il n'empoisonnast par sa froidure exces-
fol. 209. siue le fruict qu'il toucheroit: ains vous le voyez sur les branches des arbres qui ne seruent à autre vsage qu'à brusler. Il a 4. pieds comme les Lezards, & diuersifie sa couleur au mouuement qu'il faict de son corps, & au batement de ses costez. Les Cameleons sont assez rares en *Maragnan*, & vous ne les trouuerez qu'aux lieux exposez droit au Midy: ils sont couchez sur les fueilles les 4. pates estenduës, & la teste appuyee: ils ne meuuent ny destournent les yeux quand ils regardent, ny abaissent les paupieres de dessus: le dessous de la gorge leur bat perpetuellement. On dict que si cet animal estoit ietté dans le feu, difficillement pourroit-il brusler, & empoisonneroit ceux qui le regarderoient brusler, par la fumee qui l'infecteroit. Ie n'en ay point faict d'experiẽce: mais bien d'vn autre petit animal non beaucoup esloigné de la qualité froide qui est au Cameleon. Ie le fis ietter au milieu d'vn brasier bien ardant, que i'auois fait allumer à cet effet, & me retirant assez loing, ie pris garde qu'il vescut dãs le milieu de ce feu, tousiours mouuãt, & cõbien
verso. qu'il mourust apres ce tẽps, si est-ce que iamais le feu ne peut agir contre son corps, ains il demeura entier, solide, conseruant sa figure & son poil, & le fis retirer du feu pour le ietter en vn trou.

IL y a plusieurs sortes & especes de Mouches, les vnes de nuict, les autres de iour, c'est à dire que les vnes ont la nuict, en laquelle elles se pouruoient de pasture, prennent leurs esbat volantes çà & là à leur plaisir, & en diuerses sortes, les vnes moindres, les autres plus grosses, & pour ce qu'elles ont à conuerser parmy les tenebres, la Prouidence

de Dieu les a pourueuës d'vn flambeau qu'elles portent deuant & derriere elles. Le flambeau de deuant est attaché sur leur estomach, & c'est vne plaque de forme quadrangulaire, sinon que les deux Angles qui touchent leur menton sont plus estroicts, faicte d'vne pellicule diaphane & couuerte d'vn poil fort delicat, auec lequel elles reçoiuent l'humidité de la nuict; & par ce moyen produisent vn esclat de lumiere. Vous pouuez entendre cecy, s'il vous ressouuient que les Merlans esclattent la nuict comme chandelles, à cause de l'ecaille delicate ou peau humectee qui les couure: Pareillement certain bois fol. 210.
pourry, ou pour mieux dire, raretié & subtilisé est doüé d'vne qualité susceptible de l'humide bien purgé de sa crasse: autant en ont-ils sur le plat de leur ventre, où se trouue vne pellicule bien desliee & touffuë de ce poil delicat dit cy dessus: tellement que ces vermisseaux volans à trauers vne nuict obscure, semblent autant de grosses estincelles qui sortiroient d'vne ardente fournaise à fondre les metaux.

LES autres Mouches vont de iour; & pour ce qu'elles sont en nombre infiny, ie me veux seulement arrester à celles que i'ay considerees de plus pres & esquelles i'ay remarqué chose digne d'estre communiqué au Lecteur, à sçauoir, des Mouches à Miel, & des Guespes de ces quartiers là, outre ce que i'en ay dit cy deuant. Donc les Mouches à Miel de *Maragnan* & des lieux circonuoisins font leurs demeures en trois façons: ou entre les branches des arbres, comme i'ai dit au discours de *Miary*, ou dans le creux des arbres, c'est-à-dire, dans le tronc principal: car elles choisissent vn arbre qui soit creux en son tronc, & passent par le haut, c'est à dire, à verso.
la teste du tronc, & descendent iusques en bas vers la terre, où elles iettent le fondement de leurs ruches, puis vont bastissant leur miel, montans tousiours en haut: ou 3. Elles choisissent vn lieu commode uauqel elles mesmes dressent vne ruche faicte de terre &

creuse par dedans, où elles composent leur cire & & leur miel.

LEVR generation est virginale, & croy qu'il n'y a entr'elles distinction de masle & de femelle, ains toutes portent le germe duquelles nouuelles sont produictes. Ie vous diray la raison qui m'a persuadé cecy, auec l'attentifue consideration que i'ay faict souuent sur vn essein de Mouches à Miel dans vn grand arbre creux & sec à 30. pas de nostre loge de sainct François: Et cela m'estoit de tant plus aisé à faire, que ces Mouches ne vous piquent point, pourueu que vous ne leur faciez aucun mal, approchez tant & si prez que vous voudrez d'elles. Les Sauuages firent vn trou au pied de cet arbre, par lequel le miel tomboit au desceu des Mouches, &
fol. 211. mesme les raiz dans lesquels les ieunes Mouches estoient enueloppees, & c'est ce que i'anatomisay fidellemēt. Ie trouuay que ces raiz estoient bouchez de toutes parts bien couuerts & empaquetez dans vne toile bien deliee, & par dessus la cire & le miel estoient accommodez. En quelques chambrettes de ces raiz ie trouuay seulement des petites goustes de semence, claires comme eau de roche, & i'appris que c'estoit là la matiere de laquelle les nouuelles Mouches tiroient leur origine. En d'autres logettes, ie remarquay le *Chaos* encore sans forme, faict & composé de ceste matiere premiere, & c'estoit vne paste mole, blanche comme creme. En d'autres ie trouuay des petites Mouches parfaictement formees, mais emmaillotees dans vne toile delicate & diaphane, & ces petites Mouches auoient mouuement: ie rompis doucement ceste toile, & trouuay que ces Mouches auoient toutes les parties de leurs corps bien distinctes & formees, horsmis qu'elles n'auoient point de pieds, & pense que ce soient les derniers membres qu'elles obtiennent, & ce apres le mouuement; & par
verso. ainsi ie recogneust ce que dit sainct Isidore de ces Mouches, estre vray: *Apes dictæ sunt quia sine*

pedibus nascuntur, nam postmodùm accipiunt: Les Abeilles ou plustost les Apedes sont ainsi appellees parce qu'elles naissent sans pieds, là estant pris pour ce mot, sans, & *pedes* pour ce mot, pieds, tellement *qu'apedes,* est à dire sans pieds, ce mot ne se dit en François, mais au lieu d'iceluy, on dit Abeilles. Et quant à ce que i'ay rapporté de leur generation virginale, outre l'experience que i'en ay eu, de laquelle pourtant quelques esprits pourroient douter, i'ay vn temoin irrefragable, c'est sainct Ambroise en son Exameron, Docteur qui s'est autant employé à la recherche des secrets de ces Abeilles, qu'aucun autre deuant luy, ou apres luy: Et non sans cause, puis que dès son berceau, ces Mouches à Miel se camperent sur ses leures, en prenant possession de sa bouche emmiellee: Voicy ses paroles. *Apes nullo concubitu miscentur, nec libidine resoluuntur, nec partus doloribus quatiuntur, sed integritatem corporis virginalem seruantes subitò maximum filiorum examen emittunt:* Les Abeilles ne se meslent par aucune con- fol. 212.
ionction, & ne se laschent par aucune lubricité, ne sont esbranlez des douleurs de l'enfantement, ains gardant l'integrité virginale de leurs corps, en peu de temps elles produisent un tres-grand essein de nouuelles Mouches. Et l'Autheur du liure de la Nature des choses: *Omnibus virginalis integritas corporis:* Toutes retiennent l'integrité virginale de leurs corps.

IL y a des Guepes de diuerses especes, mais l'vne d'icelles emporte auec soy quelque chose de nouueau, & ceste espece est noire, fort mince par le milieu du corps, tellement que vous diriez que leur ventre soit attaché à leur estomach par vn seul filet: Elles sont industrieuses au possible: Elles se retirent toutes dans vn nid faict de terre au coupeau des arbres si bien plastré, qu'aucune goute d'eau n'y peut entrer: le haut ou la couuerture du nid est en dome, par ainsi la pluye qui tombe s'écoule legerement & ne s'arreste. Il n'y a point d'ouuerture en ce nid,

sinon cinq ou six trouz proportionnez à la grosseur
des Guespes. Là dedans ils font leur magazin pour
verso. viure, & vne espece de miel tres-amer & noir comme
encre. Elles ont chacune leur demeure creusee dans
la paroy de leur nid, ainsi que sont les boulins d'vn
colombier, où se retirent les Pigeons: l'industrie auec
laquelle ils maçonnent ce nid est admirable, ie l'ay
consideree infinies fois. Elles viennent au bord des
fontaines faire leur mortier, prenans en leurs petits
pieds vn petit morceau de terre qu'elles destrampent
& amolissent auec l'eau qu'elles vont querir & ap-
portent au poil ou mousse de leur cuisse, ce mor-
tier preparé, elles se le chargent en diuers endroicts
de leurs corps. Premierement souz leur col. 2. en
leurs pieds. 3. en la ioincture de leurs cuisses, contre
leurs corps. Elles ne font point leurs petites en la
niche commune, mais chacune dresse sa couche à
part, au modele d'vne fleur de Iusquiame, attachée
& suspenduë à quelque bois ou autre chose à couuert,
hors du danger des vents & de la pluye. Elles sont
longtemps à preparer ces nids, & les ornent le plus
qu'elles peuuent auec le lissoir de leur museau. Là
dedans elles iettent leur semence, cōme les Mouches
fol. 213. à Miel: puis elles ferment l'entree & la cachettent,
la nuict elles vont coucher en la communauté, & de
grand matin elles retournent pour faire la garde &
la sentinelle autour de leurs depost, & ne le perdent
de veuë, iurans mortelle guerre à quiconque luy fera
tort: I'en peus dire des nouuelles: car vn iour sans
y penser, ie m'en allay à vn des coings de nostre
loge accommoder ie ne sçay quoy; & en passant ie
frappé de ma teste ce berceau sur lequel estoit la
mere, laquelle mal iugeant de mon intention, estima
que ie l'auois faict par affront, d'ou poussee d'vne
colere, elle vint choisir la partie plus chere du corps
humain, sçauoir les yeux, a fin de se vanger de son
outrage: mais Dieu voulut qu'au lieu de me donner
dans les yeux elle me frappa de son éguillon imme-

diatement dans les sourcils: le coup fut si apre, & le venin si penetrant que ie tombay par terre de douleur, toutes mes veines batant depuis la plante des pieds iusques au sommet de la teste d'vne façon extraordinaire, & telle que iamais deuant ny apres ie verso.
n'en ay senty de semblable. Il me falut porter sur la couche, ayant le cœur tout transsi, & la partie blessée s'enfla grandement, & brusloit comme vn charbon: I'estimois en perdre l'œil, & m'en sentis quelques iours, en fin cela s'en alla. Elles font encore leurs petits d'vne autre façon: par ce qu'elles bastissent vn petit pot de terre rond, comme i'ay dit cy-dessus des Araignes, & iettent là dedans leur semence qui se couuerti en vermisseau semblable aux vers qu'on trouue aux Prunes de Damas rouge; & puis apres ce vermisseau aquiert des aisles & se transforme en Guespe.

LES Sauuages n'ont point de Cantarides en leur Pays, neantmoins ils en font grand estat, donnent beaucoup de marchandise pour en auoir: Les François leur en portent, lesquels autrefois leur ont donné la connoissance de l'effet de ces mouches pour exciter l'homme à ce qui ne se doit escrire: qui fait voir que les hommes vicieux gasteront plus cette Nation qu'elle n'est naturellement.

ILS ont des taignes & vermisseaux rongeans fort fol. 214.
subtils & ingenieux, quelquefois vous estimerez vn vestement beau & entier, mais aussitost que faites passer les vergettes dessus, vous emportez quant & quant le poil & n'y laissez que la tissure. De mesme en sont les vers rongeans les bois qui font vn bruit admirable: Dieu les a pourueuz pourtant d'oyseaux qui vont espluchans les arbres de ces vers.

---

verso. **Des Onces & des Guenons qui sont au Bresil.**

Chap. XLVI.

LA plus furieuse beste du Bresil est l'Once, laq̃uelle tire en grandeur aux leuriers de deçà: Sa face ressemble plus au Chat qu'à tout autre animal: elle a les moustaches furieusement arangées, la veuë viuace & espouuentable; sa peau est comme la peau d'vn Loup tachetee de noir ainsi que le Leopard; ses griffes sont fort longues, ses pates cõme les pates d'vn chat, la queuë grande & bien plus longue que tout le corps ensemble, allant tousiours diminüant iusques au bout; elle luy sert de ioüet au milieu d'vne plaine de sable, courant apres elle en tournoiant, tout ainsi que vous voyez faire aux petits
fol. 215. chats quand ils sont au milieu d'vne sale tournoians pour atteindre le bout de leur queuë. Elle ayme la solitude, & hait toute sorte de compagnie, va seulette dans les bois, n'est iamais accompagnee de son pareil, sinon au temps qu'il faut s'accoupler, & la femelle se sentant pleine se retire. Elle ne craint ny redoute aucune chose. Elle s'arreste si elle vous voit venir à elle, & se met au bout du chemin par où vous devez passer, tellement qu'il faut ou tourner bride, ou se resoudre de la combattre: car elle ne cede point: Il est plus a propos de se retirer auec sa courte honte, que non pas par orgueil hasarder sa vie à la furie d'vne beste. Le R. P. Arsene se trouua bien d'auoir fait ainsi, lequel venant du village de *Mayobe* en nostre loge de S. François, rencontra en son chemin en plein midy vne grande Once, qui se mettant: au milieu de la voye l'atendoit à ce pas: Luy retourna au village & euita par ce moyen le danger qui luy estoit eminent. Elles ne cherchent pas les hommes, & c'est chose rare quand on la ren-

contre: bien vray est qu'il y a du danger quand cet accident arriue. Elles ne se iettent à coup, ny ne verso. courent incontinent apres ceux quelles voient, ains les suiuent seulement pas à pas, & leur donnent loysir de se retirer, si ce n'estoit par auenture quelques enfans qu'elles pourroient grifer, mais cela n'echet souuent. Elles craignent fort le feu, & ne s'en approchent, & par ce moyen les Sauuages se mettent en asseurance tant ès bois que dans leurs loges lesquelles ne ferment point ny de iour ny de nuict. Elles font la guerre aux Chiens & aux Guenons outrageusement, viennent prendre les Chiens iusques dans les villages & les loges sans faire aucun tort aux Sauuages qui sont couchez dans leurs licts; & quand ils vont à la chasse menans force Chiens, fort souuent les Onces les tuënt & les mangent, faignans de fuir deuant eux: Et comme ces Chiens sont eslognez de leurs maistres, tout d'vn coup elles sautent sur eux & les estranglent. Peu eschappent leurs griffes pour en venir dire des nouuelles à leur maistre, lequel n'entendent plus iaper ses Chiens, tient pour asseuré que les Onces en ont fait leur diner; & ne marche pas plus outre, ains s'en reuient plus viste à fol. 216. son logis faire pleurer sa femme & ses filles sur la mort de ses Chiens, qu'il n'estoit allé à la chasse en intention d'aporter de quoy rire. Car s'il est dangereux d'aborder vn Soldat en furie & victorieux de ses ennemis, il est bien plus perilleux de se presenter à telle heure à la veuë des Onces.

ELLES venent & attrapent les Guenons en cette sorte. Apres auoir batu les bois en circuit, où les Monnes se retirent: elles taschent de les aculer en vne pointe, où les Guenons sont par monceaux: Lors les Onces grimpent vistement aux arbres & se iettent apres à corps perdu sur les branches & rameaux des arbres, & ainsi les prennent. Elles vsent d'vne autre finesse: c'est qu'elles les attendent bien cachées sous les fueilles au lieu où elles recognoissent que ces

Monnes viennent boire: Dauantage elles se mussent dans la vase, où elles ont remarqué que les Guenons viennent pescher des Moules & des *Crabes:* & tout d'vn coup sortans de là elles saisissent celles qu'elles peuuent. Elles font encore plus: quand elles voient
verso. ou entendent que les Guenons sont en quelque lieu assemblées elles vont bellement, le ventre contre terre, comme font les chats quand ils veulent prendre vne Soury: lors elles s'estendent faignans estre mortes: La premiere Guenon qui passe en ce lieu, s'arreste & appelle les autres qui viennent incontinent & descendent le plus bas qu'elles peuuent, se defians tousiours pourtant, à fin de contempler & considerer asseurement si leur ennemie est morte, grincans les dents & marmotans vn ramage de congratulation à sa mort: mais elles sont bien estonnées que la trepassée resuscite à leurs voix, montant plus viste qu'elles au feste des arbres, où elles changent leur vie en mort non simulée, ains en verité.

L'ONCE ne porte iamais qu'vn Onceau, & ce vne fois seule comme la Lyonne, qui est cause qu'il y en a peu dans le Bresil: par-ce que l'Onceau deschire la matrice de sa mere, & ne laisse neantmoins de nourir ce petit fort curieusement iusques à ce qu'il soit capable de se pouruoir: nonobstant cette
fol. 217. rupture maternelle, les femelles ne laissent de cōuenir à la saison auec les masles, bien que ce soit en vain. Les Onces sont passageres; & vont de pays en pays, passent les bras de mer, & qui plus est, quand elles manquent de pasture en terre, elles vont pescher specialement des *Crabes*, & autres Limaces de mer.

ON voit semblablement des Onces Marines (ainsi que i'ay dict au Discours de *Miary*) portans la partie anterieure d'vne Once terrestre, & la posterieure d'vn Poisson: Elles sont furieuses aussi bien que les terrestres, & s'eslancent de l'eau contre leurs ennemis: les masles & les femelles frayent & iettent leurs

petites hors de leur ventre, ainsi que font les Baleines, Marsoüins & autres Poissons de la mer.

LES Guenons sont de diuerse espece en *Maragnan* & en ses enuirons, les vnes sont grandes & fortes, barbuës, & qui ont leur sexe bien apparent: Cette espece est dangereuse, & se deffend fort bien contre les Sauuages dans les bois. I'ai entendu d'vn Truchement, qu'vn iour vn Sauuage ayāt donné d'vne verso. fleche dans lespaule d'vne de ces grosses Monnes, elle retira la fleche de sa main, & la ietta contre le Sauuage, & le blessa griefuement. Cette sorte de beste se iette sur les filles & sur les femmes, & si elles sont les plus fortes, elles leur font violence. Il y en a d'autres barbuës, mais moindres, qui ne laissent pourtant de porter les mamelles au sein, & la distinction du sexe en son lieu propre. Celles-cy sont traittees ordinairement des François auecques les Sauuages, lesquelles les attrappent auec vn gros materas qu'ils tirent sur elles, & ainsi les font tomber toutes estourdies, puis apres ils les encheinent & appriuoisent: Les communes sont presque semblables en sexe & d'vne maniere qui ne merite pas d'estre escrite. Generalement le naturel des Monnes de ces Pays là est fort agreable. Premierement, elles s'entresuiuent queuë à queuë, la premiere donnant la cadence au pas, en sorte que les suiuantes mettent les pieds & les mains où la premiere a mis les siens. fol. 218. Elles font quelquefois vne si grande procession, que l'on en a veu telle fois deux ou trois cens sauter les vnes apres les autres. Ie ne veux pas dire dauantage, encore que ce seroit la verité, pour n'estonner point le Lecteur. Ie sçay que ie me suis trouué plusieurs fois dans les bois, esquels elles auoient coustume d'habiter plus souuent, & vous diray, sans taxer le nombre, que i'en ay veu vne trés grande quantité, faisans en la maniere que ie viens de dire: Chose qui est autant agreable, qu'autre que l'on puisse imaginer: Car ces animaux se ietteront à corps perdu

d'arbre en arbre, de branche en branche, comme pourroit faire vn oyseau bien volant, & vont si viste, que c'est tout ce que vous pouuez faire de ietter la veuë dessus. Si elles vous aperçoiuent soubs les arbres, elles font vn bruict, en vous agaçant, nompareil, & apres estre demeurees quelque temps à vous chanter des iniures en leur langue, elles gaignent pays comme auparauant Elles ne manquent iamais
verso. à ne heure presixe sur le soir, ou la nuict, de venir boire: Mais sçauez vous auecques quelle industrie? le gros de l'armee s'arreste à trois cens pas de la fontaine, & enuoye des espies, lesquelles viennent visiter la fontaine, & les aduenues d'icelle, regardent soigneusement deçà delà s'il n'y a rien qui bransle, & si quelques ennemis ne sont point aux aguets: si elles apperçoiuent quelqu'vn, elles crient d'vne voix affreuse, & gaignent au pied, au lieu où est l'armee: Puis quelque temps apres elles retournent, & font comme deuant: Et au cas que la place soit seure, elles crient & japent pour faire venir la trouppe, laquelle estant arriuee garde cette autre ruse, c'est qu'elles boiuent toutes vne à vne, & à mesure qu'vne a beu, elle passe outre & monte aux arbres, & ainsi file à file iusqu'à la derniere, elles boiuent & s'eschappent d'vn autre costé qu'elles n'estoient venuës afin d'acheuer leur procession: Car de la fontaine elles vont au Sabbat traicter leurs amours: parmy lesquelles ordinairement il y a de grandes com-
fol. 219. plainctes, crieries, morsures & esgratigneures: car les plus fortes veulent estre seruies les premieres, & choisir les Dames. Ie ne dy rien que ie ne le sçache par experience: Car nous auions ce Réueil-soir tous les iours aux enuirons de nostre fontaine de Sainct François.

QVANT elles vont à la pesche elles s'entresuiuent de compagnie, les Meres portans leurs petits sur leurs espaules: La pesche qu'elles font est de *Crabes* & de Moules: Pour prendre vn *Crabe* elles luy rompent

premierement les deux maistres pieds, afin de se garantir de leur morsure: puis apres elles les froissent auecques leurs dents, si elles les trouuent trop durs elles les cassent auec vne pierre: autant en font-elles des Moules, si leurs dents n'y peuuent rien.

LES Meres sont soigneuses de paistre leurs petits auant que de prendre leur pasture, elles tirent le Moule d'entre ses coques, & le *Crabe* de sa coquille bien nettoyé, & les presentent à leurs petits campez sur le dos, lesquels les prennent, & les mangent. N'ayez pas peur que ces Guenons s'esloignent des verso. arbres: car c'est leur refuge aussi tost qu'ils oyent du bruict, ou voyent quelqu'vn, & ainsi elles choisissent vn lieu pour pescher, dont les arbres soient proches, hauts & toufus. S'ils voyent passer vn Canot de Sauuages assez loing d'elles, elles le salüent de quelque risee à leur mode, que si le Canot approche du lieu où elles sont, haut le pied, vous ne les tenez pas, l'armee deloge.

Des Aigles et grands Oyseaux & d'autres petits Oyseaux qui sont en ces Pays là. fol. 220.

Chap. XLVII.

ENCORE que dans l'Isle l'on ne voye ordinairement des Aigles, si est-ce qu'il y en a quantité en la terre ferme, voisine de *Maragnan*. Ces Aigles ne sont pas droictement si grandes que celles du vieil Monde, mais bien plus furieuses, hardies & fortes, attaquans librement les hommes, & font leur nid, non sur les rochers, comme dict Iob, *Aquila in petris*

manet, l'Aigle demeure dans les rochers, ains entre
verso. les arbres: à ce subject ie vous vay raconter ce que i'ay entendu en *Maragnan*, de deux Aigles merueilleusement furieuses, lesquelles vindrent nicher dans les *Aparituriers d'Ouy-rapiran*, qui est vn petit village à lieuë & demye du Fort Sainct Loüis sur le bord de la mer: L'on m'a monstré le lieu où elles estoient, allans vn iour nous recreer par eau, chez vn de nos amys François demeurant en ce village: Ces Aigles auoient couppé des branches plus grosses que la cuisse, & si gentiment accommodé, qu'vne douzaine d'hommes n'en eussent sceu faire autant. Là elles auoient faict leurs œufs & esclos leurs petits, & personne n'osait desormais passer en ce lieu. Elles alloient à la chasse des cheureils; les tuoient, & auec leurs ongles, & auec leur bec, puis les mettoient en pieces, qu'elles apportoient à leurs petits, peschoient pareillement, se iettans sur les poissons nommez Marsoüins, *Pirapans*, & gros Museaux, qu'elles tiroient de la mer auec leurs griffes, & les traisnant à bord les diuisoient en morceaux pour les
fol. 221. donner à leurs Aiglons. Elles marcherent plus auant: car elles déchirerent vn homme & vne femme *Tapinambose*, ce qui fut occasion de leur mort & de celle de leur petits, pour ce qu'on leur dressa vne embusche si dextrement, que le masle fut tué, & la femelle se voyant vesue, se retira en terre ferme, & abandonna ses petits, lesquels passerent par les armes des *Tapinambos*, en vengeance du crime commis en la personne de ces deux *Tapinambos*, & leur nid fut dissipé.

LA femelle est plus grande que le masle, toutes deux tirent sur la couleur grise, l'œil vif & cruel, vne hupe forte & redressee sur le coupeau de la teste, leurs plumes grosses par le tuyau, & grande cõme celles d'vn coq d'Inde: les *Tapinambos* se seruent d'icelles, specialement pour empenner leurs fleches. Elles ont cecy de special & particulier: que

si les Sauuages les mettēt auec d'autres plumes, telles que sont les plumes d'*Arras* & de semblables gros oyseaux: ces plumes d'Aigles les rongēt & les mangēt, par ainsi ils les mettent à part, & se gardent bien de les accomoder à leurs fleches, auecques vne autre sorte de plumes pour la mesme occasion. verso.

QVELQVE grand oyseau que puisse porter la terre ferme, l'Aigle demeure le maistre & le Roy, non par égalité de force, ains par subtilité & legereté de vol, l'Aigle se guindāt en haut, quant il veut cōbatre les grands oyseaux, & descēd à plōb sur iceux, il les abbat & terrasse, leur fendāt la teste à coups de bec. Tous les oyseaux les craignēt, perdēt la voix à leur cry, & se tapissent les voyans voler. Leur principale chasse sont les Aigrettes, qui sont quasi comme colōbes blanches, lesquelles viuent sur le riuage de la mer, & se cāpent sur le bout des branches qui pendent sur la mer, cōtemplantes la venuë des petits poissons pour se ietter dessus & les prendre. Là les Aigles les vont trouuer, qui vous les troussent & emportēt en vn momēt. Elles prennēt aussi leur nourriture des Tortuës de mer & de terre, & ne pardōnent à aucun Serpēt ou couleuure qu'elles puissent apperceuoir.

RAREMENT les Sauuages peuuent les aborder pour les flecher: Car elles se tiennent au sommet des arbres, où elles s'espluchent aux rayons du Soleil, tirans auec l ur bec les vieilles plumes de leurs fol. 222. aisles & de leur q ieuë, qu'elles sentent ne leur pouuoir plus seruir, à cause de leur vieillesse. Les Sauuages se transportent là pour chercher ces plumes & en vser: Elles tirent fort à la forme & couleur des plumes aux aisles des Coqs d'Inde, & sont tres bonnes pour escrire.

OVTRE ces Aigles, vous auez de grands Oyseaux appellez *Ouira-Ouassou*, presques aussi grands que les Autruches d'Affrique, voire plus hauts en stature, mais non si gros de charnure: les Gruës de deçà

ne sont que des Moineaux en comparaison: Que si quelques-vns ont veu celuy que nos gens apporterent en France, qu'ils sçachent qu'il y en a encore vne fois d'aussi gros. Les Sauuages les vont prendre quand ils sont petits, espians le temps & l'heure que leurs Parents vont à la chasse. Ces petits sont blancs en leur ieunesse, & peu à peu se muent & changent iusques à ce qu'ils ayent obtenu leur vray plumage & couleur. Ces Oyseaux sont gloutous à merueille, ne peuuent quasi se rassasier: il est bien vray que quand ils ont bien mangé leur saoul, c'est pour plu-
verso. sieurs iours. Si les Guenons & les Monnes pouuoient persuader aux Sauuages d'extirper la race de ces Oyseaux, elles le feroient de bon cœur: car elles tireroient vn grand profit, d'autant qu'elles perdent des millions de leurs gens chasque annee à rassasier ces gourmands. Les *Tapinambos* qui nourrissent de ces oyseaux, cognoissent que la meilleure viande qu'on leur peut donner, sont les Guenons: & pour cela s'en vont aux bois, en tuent, les leur apportent, & les ont bien tost dépeschees.

IL y a plusieurs autres sortes de gros Oyseaux, mais non cōparables à ceux-cy, tels que sont les *Arras*, *Canidez* & autres, lesquels sont pris & mis en captiuité par les Indiens d'vne gentille façon. Ils s'en vont par les bois, & espient les arbres où ces Oyseaux ont coustume de passer la nuict, & où volontiers ils reuiennent le iour apres la pasture se camper: ce qu'ayans recogneu, ils bastissent sur le coupeau d'vn de ces arbres, vne petite loge toute ronde, capable de tenir trois ou quatre hommes, faicte de branches de Palmes: ils montent là, & at-
fol. 223. tendent la venuë de ces Oyseaux, qui ne se defians d'aucune chose, s'approchent assez pres, & pensans se reposer asseurement comme deuant, sont estonnez qu'on leur tire vn coup de materas, qui les estourdit sans les tuer, & tombent en bas, où ils sont aussi tost attrapez & faicts prisonniers, & auec le temps

s'apriuoisent de telle sorte, qu'encore qu'on leur donne liberté, ils ne veulent plus quitter la maison de leur maistre: ils se mettent sur les loges, font vn bruit desesperé, rendans vn son comme les Corbeaux de deçà, apprennent à parler ainsi que les Perroquets, fournissent de plumes à leurs hostes, pour se brauer & faire leur fanfare: Car au lieu que nos habitans le long de la riuiere de Loire, plument leurs Oyes pour mettre aux licts: ces Indiens tirent les plumes de ces Oyseaux, pour en faire leurs mitres & autres paremens de plumaceries.

ILS ont des Herons en grande quantité & de plusieurs sortes: les vns sont fort grands, & les autres mediocres. Ils font leur nids dans les *Apparituriers* sur le bord de la Mer, viuent du poisson qu'ils peschent, & les apportent tous entiers à leurs petits, à qui ils verso.
les font aualer dès ce petit aage: Ie me suis estonné de voir vn si gros Poisson comme seroit vn grand Haran & d'auantage, estre trouué dans la poche d'vn petit Heron qui n'auoit que le poil folet. Les Sauuages vont denicher ces petits parmy les *Apparituriers,* à la charge pourtant de porter des bastons pour se deffendre du pere & de la mere, qui ne manquent en tel accident, de secourir ceux qu'ils nourrissoient si tendrement & soigneusement, à fin de dilater leur espece.

A ces Herons conuiennent fort d'autres Oyseaux nommez Furcades par les François & Portugais, à cause de leur queuë qui semble fourchuë lors qu'ils volent: font aussi leurs nids dans les *Apparituriers,* mais au lieu le plus secret, & peu hanté des hommes qu'il leur est possible de trouuer. Là ils pondent & esclosent leurs petits, & vont à la Mer tout le long du iour, pour emplir vn gros sachet qu'ils ont soubs la gorge de poisson, à fin d'en repaistre leurs petits: & quand ils n'en ont point, ceste bourse s'emplit de vent, qui les soulage & soustient dans le milieu de fol. 224.
l'air, à passer plusieurs iours & nuicts sans aller

gister à terre: ains vont fort auant en Mer chercher leur proye, à plus de cinquante ou soixante lieuës de terre. Ils ont la veuë merueilleusement aiguë, tellement que du lieu où ils sont qui est fort haut, ils descouurent le poisson, sur lequel ils se iettent incontinent & le rauissent. Ils ont vne proprieté tres-belle, c'est qu'ils suiuent les Poissons de proye qui vont apres les menus Poissons afin de les manger: Ces Oyseaux s'approchent à vne lance de l'eau, & ne s'oublient de participer au butin, voire defrauder le poursuiuant s'ils peuuent.

OUTRE ces gros Oyseaux, il y a vne milliace d'Oysillons, d'entre lesquels ie trouue ceux-cy remarquables. Premierement les Aloüettes de Mer qui sont en si grande quantité qu'elles couurent les sables de la Mer, quand elle est en son reflux: Elles sont fort bonnes à manger, & cependant elles ne viuent que de la créme que laisse la Mer sur les sables, laquelle
verso. elles vont leschant auec leur petit bec: vous en tuez à plaisir auec vne harquebuze chargee de dragees, si tant est que vous soyez dans vn *Canot.*

IL y a vne autre sorte d'Oyseaux plus admirables que croyables, & cependant c'est vne verité que nous auons experimentee, lesquels ont le bec faict comme ces couteaux qui se replient dans leur manche, qu'on appelle communement Iambettes & Rasoirs: ainsi leurs becs sont inutiles à les pouruoir d'aucune nourriture, & aussi dit-on, que ces Oyseaux ne viuent que de vent, & leurs becs trenchans ne seruent d'autre chose qu'à leur donner du passetemps, lors qu'ils se promenent és riuages de la Mer, rencontrans en leur chemin quelque Poisson courant au bord, ils le découpent en deux, ainsi qu'auec vn couteau, & se contentent de cela. Le iour que nous partismes de *Maragnan,* vn ieune homme qui appartient au Sieur de Sainct Vincent, qui m'assista en tout mon voyage, nous en tua vn, dont ie fis garder le bec pour apporter en France.

IL y a des Merles comme en France, semblables en plumages & en chāt, degoisent leurs ramages à fol. 225. plaisir sur la fin des pluyes, quand le beau temps reuient voir les habitans de la Zone Torride, à l'oposite sur la fin du beau temps, & au commencement des pluyes il rend vn chant pitoyable, quasi comme regrettant le passé, & apprehandant les orages de l'Hyuer, si Hyuer se doit appeller.

PLVSIEVRS petits Oysillons se trouuent d'vne beauté indicible: les vns pers, les autres violets, les autres azurez, iaunes, & de couleur meslee: Les Sauuages font leur perruques de leurs plumages, sont chers, parce qu'il est bien difficile de les tuer: car ils ressentent naturellement l'enuie qu'on leur porte: par ainsi ils demeurent au sommet des arbres treshauts, & font leurs petits nids suspendus aux extremitez des branches, ausquels ils sont attachez auec vn filet de Pite tres fort, & à l'autre bout de ce filet qui est pendant sur la terre, ils fabriquent vn pot de terre, dans lequel ils font leurs petits, & y entrent par vn trou seulement, proportionné à leur grosseur. C'est la nature qui leur apprend cecy, pour conseruer verso. eux & leurs petits. I'ay apporté de ces Oysillons en France qui rauissoient en admiration ceux qui les ont veuz.

CESTE terre de *Maragnan* possede vn genre d'Oysillons, qui n'excedent en grosseur le bout du pouce, ie dy mesme auec leurs plumes, & ont vn chant fort melodieux, reuenant à celuy de l'Aloüette, laquelle ils imitent aussi quand ils veulent chanter: car ils se dressent droict le bec en haut, & montent tousiours tant que la voix leur peut durer, & leurs aisles les supporter. Ils font volontiers leurs demeures aupres des fontaines, où souuent ils viennent se plonger & bagner leurs petites aisles, pour plus aisement se guinder en haut. Ils nichent là aupres: vous pouuez penser de quelle grosseur peuuent estre leurs œufs, & en pondent iusqu'à cinq & sept, leurs petits

sont encore bien plus admirables en leur petitesse, que leur pere & leur mere, & neantmoins sont si fœconds que les enfans en apportent des Courges toutes pleines. Il y en a de diuerses couleurs, iaunes, violets, tannelez, & de mille autres façons.

---

fol. 226. **Responce à plusieurs demandes, qu'on fait en ces pays des Indes Occidentales.**

Chap. XLVIII.

POUR perfectionner ce 1. traitté: I'ay trouué bon, voire necessaire de donner responce à toutes les demandes qu'on faict de ces pays. La premiere est, si cette terre de l'Equinoxe peut estre habitée par les François pour ce que le François estant delicat, & nay en vn pays assez temperé, esleué auec beaucoup de soin & bonne nourriture, il y a de l'apparence qu'il ne pourra iamais s'accommoder dans vne terre agreste, sauuage, couuerte de bois & parmy des peuples Barbares, souz vne Zone bruslante & ardente. A cela ie respons, qu'à la verité tous com-
verso. mencemens sont difficiles: mais peu à peu, la difficulté se rend facile. Il n'y a ville ny village en tout le Monde Vniuersel, qui n'aye esté facheuse & incommode de premier abord: mais apres quelques annees le tout a reussi, & nos Peres nous ont laissé le fruict de leurs labeurs. Quels gens furent iamais plus delicats que les Romains? & cependant n'ont-ils pas quité Rome & l'Italie, pour plãter leurs Colonies dans les forests des Allemagnes & des Gaules. Le

Portugais n'est-il pas d'Europe cōme nous, & aussi suiect aux maladies, trauaux & fatigues, que le François? Ouy! Mais il nous deuance en ce point qu'il est plus patient que nous & sçait bien qu'il faut au prealable labourer que de moissonner: cependant il est maintenant bien estably au *Bresil:* il y faict de grands traffiques, la terre est bien cultiuee & accomodee. On y a de tout pour de l'argent, aussi bien que dans Lisbonne. Quoy je vous prie, si la patience des hommes a rendu les terres gelees & glacees plus de huict mois l'annee bonnes & fertiles: vne terre qui est le cœur du Monde ne sera-elle point habitable aux François? C'est vne folie de penser cela. Partant ie dy que la Terre est pro- fol. 227. portionnee au naturel du François aussi que la France, si elle estoit cultiuee & accommodee de viures necessaires au naturel François, tels que sont le pain & le vin: car quant à la chair, poisson, legumes & & racines, il y en a vne telle abondance, qu'il n'est possible de le croire, à la charge pourtant qu'il les faut prendre & planter. Car si quelqu'vn pensoit que les arbres portassent les Oysons tous rostis, que les haliers fussent chargez d'espaules de mouton, fraischement tirees de la broche, l'air plein d'Alouettes, accommodees entre deux tesmoings & bien cuittes, en sorte qu'il n'y eust qu'à ouurir la bouche & s'en repaistre il seroit bien trompé: Et ne luy conseilleray point d'aller en ces quartiers, voilé de ceste fantasie: car il s'en repentiroit. Concluons ceste premiere responce, que la terre est habitable pour les François, & s'ils perdent ceste commodité de l'habiter, qu'ils en seront faschez vn iour, mais trop tard.

2. VOICY ce qu'on dit, & bien baste: la terre est habitable, on y peut habiter auec quelques incommoditez, pourtant durant certaines annees. Ouy mais! verso. est-elle salubre pour les François? Nous auons leu, que les Indiens y sont sains, & viuent assez longtēps, mais ils sont Sauuages & Barbares, naiz sous

ce climat, & accoustumez à telle tēperature: Les François n'ont pas ce priuilege, ains ils sont subjects à plusieurs fieures, lesquelles en fin se terminēt en paralisie, ou autres incōmoditez. Ie respōs à cela que nous iugeōs des substāces par leurs accidēs, & des païs par les incōmoditez & infirmitez: Comparōs maintenant le moindre bourg, ou village de Frāce à la Colonie des François qui sont en ces terres, nous trouuerons qu'en l'espace d'vn an, il y aura dix fois plus de malades en ce village qu'il n'y en a eu deux ans entiers parmy nous en *Maragnan:* Si quelques vns se sōt trouuez mal, ce n'est pas chose nouuelle, par tout la mort est presente; aussi sōt les maladies. Les Rois & les Princes n'en sont pas exempts, voire ès pays les plus beaux & les plus sains que l'homme puisse imaginer. En deux ans entiers que i'ay esté en ces pays-là, nous n'auons eu qu'vn mort, sçauoir le R. P. Ambroise: i'entens de mort naturelle: Car
fol. 228. pour ceux qui ont esté māgez des poissons, c'estoit leur faute de s'estre mis en mer: Encore le R. P. mourut d'vne espece de pluresie, s'estāt trop échaufé à couper de gros arbres, & ayāt laissé boire la sueur à son habit, il alla droit celebrer la Messe, à la sortie de laquelle il ne manqua point d'estre surpris d'vne fieure, de laquelle il mourut dans peu de iours. I'en puis parler asseurement, puisque ie l'assistay iusqu'au bout, pendant que nos deux autres Peres estoient allez autre part pour le seruice de Dieu. Suiuant cecy, imaginons-nous que *Maragnan* & Paris plaidēt l'vn contre l'autre: Paris luy dit, Tu es vne mauuaise cōtree, tu m'as faict mourir vn Pere Capucin que ie t'auois enuoyé: *Maragnan* respōd, pour vn i'en ay perdu quatre des miens, Auez-vous occasion de me blasmer? & si encore les miens estoiēt assistez cōme Princes, & le pauure Capucin n'auoit que de la farine ou bien peu dauantage. Partant faisons cet accord que climat y est sain & salubre, aiguisant l'apetit extrememēt: s'il y auoit autant de friandises

en ces quartiers là comme en France, les Damoiselles feroient presse d'y aller.

3. ON dit, voilà qui va bien! mais il n'y a ne vin, verso. ne bled qui sont les principales nourritures, sans lesquelles les meilleurs banquets & les plus delicates viandes sont peu estimees. Ie respons qu'il y a du May en tres grande abondance dont on peut faire du pain & en faisions faire quand nous voulions, & le trouuions fort bon au goust, mais nous aymions mieux de la farine du pays, specialement quand elle estoit fresche, parce qu'elle ne charge tant l'estomach. Ce pain de *May* sert de nourriture à plusieurs pays de ce vieil monde, specialemēt en Turquie, d'où il est appellé bled de Turquie: Au reste on n'est point hors d'esperance que la terre ferme du Bresil, qui est forte & grasse ne puisse porter du bled, duquel cy apres chacun pourra faire du pain comme en France: Et ceux de Fernambourg en eussent faict, qui ne sont pas loing de nous, mais en pire pays, quant à la terre ferme de *Maragnã*, n'eust esté que le Roy d'Espagne n'a iamais voulu que l'on fist aux Indes, tant Orientales qu'Occidentales, bleds ny vignes, à fin de rendre ces terres necessiteuses de son secours, & dependantes des biens qui croissent en ses Royaumes fol. 229. d'Espagne & Portugal. I'adiouste encore que les cōtrees du Perou qui sont en mesme paralelle que la terre ferme de *Maragnan* sont fertiles en bleds, & vignes. Qui empeschera donc qu'il n'y en vienne? Pour le vin, il n'y en a pas à present sorty des vignes du Pays: nonobstant la vigne y peut croistre, & l'on nous a dit que celle qu'ont portee nos Religieux en ce dernier voyage a repris & poussé. Qui empeschera que l'on n'y en face en quantité, & que dans deux ou trois ans l'on n'y en recueille à foison? La France n'a pas tousiours eu du vin, à present elle en regorge. Les Flamens, Anglois, Hibernois & Danois n'en ont point de leur cru: ils se contentent de la biere, & s'ils veulent boire du vin, ils le peuuent

par le moiē de la bourse, laquelle fait sauter les vins les meilleurs de l'Vniuers en ces Pays qui n'en ont point, & en boiuent de meilleur que ceux à qui sont les vignes. On en fait autant à *Maragnan:* car les Nauires y en portent. Bien est vray qu'il y est vn peu plus cher qu'en France, mais il en est d'autant meilleur selon l'opinion de nos François qui font estat
verso. des choses au prix qu'elles leur coustēt. Ceux qui seront bons mesnagers, qu'ils se fassent à la biere du Pays qui ne peut estre que tres-bonne à cause qu'elle est faite de May elle ne sera pas chere: car ce bled est en abondance en ce Pays là: & puis les eaux y sont bonnes & saines.

4. On dit: Si cela est, ce n'est pas mal: mais y peut-on faire du profit? Car depuis qu'on y est allé nous n'auons veu chose aucune qui merite de nous encourager à y dependre de l'argent. Ie respons à cela: que si tous sçauoient l'occasion pourquoy ce manquement arriue, ils seroient fort satisfaits, mais ce n'est pas chose que tout le monde doiue sçauoir. Ie diray seulement que ce manquement ne vient point de la part du Pays qui est fort propre à produire de bonnes marchandises quand il sera bien cultiué, tels que sont les Cotons, les Literies, les Casses, les Bois de diuerses couleurs, la Pite, les Teintures de *Rocou* de Cramoisy, Les Poiures lōgs, l'Azur, le Cuiure, l'Argent, l'Or, & les Pierres precieuses, les Plumaceries,
fol. 230. les Oyseaux de diuerses couleurs, les Guenons, Monnes & *Sapaïous* & surtout les Succres, quād on aura dressé des moulins & planté des Cannes. Donc si on n'a rien apporté, (taisant ce qui se doit dire en public) cela vient de ce qu'on a mal procedé à ses affaires, les particuliers regardans seulement à leur proffit: ce qui a faict qu'on s'est peu muny des marchandises de Frāce necessaires aux Sauuages, pour lesquelles auoir ils cultiuent leurs terres, faisans amas de Cotons, Teintures, Poiures & autres choses sēblables outre les autres dērées que les François peuuent

auoir d'eux-mesmes. Les Sauuages voians la pauureté des Magazins, & qu'à peine auoit-on de la marchandise pour auoir des farines, Ils se sont rendus paresseux, n'ont rien voulu faire & ne feront encore, tandis que les François n'auront rien à leur donner en recompence: car tel est leur naturel, & n'ē aurez autre chose: & ne sont blamables en cela, puis qu'en toute la Chrestienté vous ne trouuerez vn seul homme qui vueille trauailler pour rien. Pourquoy ne vous estonnez point si on n'a rien aporté: mais estonnez vous si au premier voyage on aporte quelque chose: verso. Car ie ne m'y attends pas pour les raisons susdites & autres que ie tais: & au cas qu'on prouuoye à ce defaut, ainsi qu'il appartient, ie vous asseure que l'Isle & ses enuirons fourniront de bonnes estoffes.

AIANT satisfait à toutes ces demandes & objections: I'aurois bien enuie d'en faire à vne infinité de ieunes Gentils-hommes qui n'ont rien que l'espée & le poignart quant aux biens de la fortune, mais riches de courage, voire trop: car c'est souuent la cause qu'ils s'entrecouppent la gorge, & vont de compagnie prendre possession d'vn Pays bien fascheux dont aucun vaisseau ne reuient pour en dire des nouuelles. Ie voudroy, dis-je, leur demander, Que faites vous en France sinon espouser les querelles de vos freres aisnez? Que ne tentez vous fortune, & au moins que n'enrichissez-vous vostre esprit de la veuë des choses nouuelles? Vous passeriez le temps tandis que vostre cœur s'accoiseroit, & vostre iugement s'affermiroit: vous feriez seruice à Dieu & à vostre Roy en visitant cette nouuelle France. Là vous iriez descouurir terres nouuelles, vous pourriez trouuer quelque chose fol. 231. de prix, soit pierres precieuses, soit autre chose: & quand il n'y auroit que ce seul point qu'à vostre retour parmy les compagnies vo' ne demeureriez muetz, tousiours celuy qui a voyagé a son pain acquis. Les cendres & les foyers sont pour les enfans de mesnage, qui sont créez de Dieu pour cultiuer la terre: La

Noblesse est en ce monde pour vn autre dessein: & ce dessein qu'est-il? C'est d'employer vos labeurs & vos espées à dilater le Royaume de Dieu, fauoriser les Apostres de Iesus-Christ à paruenir au but, pour lequel ils sont enuoyez: C'est pour accroistre le Sceptre & la Couronne de vostre Prince naturel: & mourir en ces deux entreprises est mourir au lit d'honneur. Vous m'allez respondre, Nous ne demandons que cela: mais sous qui, & par quel moien? Ma plume, Messieurs, ne passe pas plus outre. I'ay fait ce que ie doy, i'ignore le reste: I'espere pourtant que Dieu touchera ceux qui peuuent tout pour la perfection d'vne si haute entreprise.

---

verso. **Instruction pour ceux qui nouuellement vont aux Indes.**

Chap. XLIX.

SAGE est celuy, dit le Prouerbe, qui par l'exemple & experience d'autruy pouruoit à ses affaires. Si nos François eussent bien sçeu auant que d'aller aux Indes, ce qu'ils ont connu depuis, ils eussent mieux pourueu à leurs affaires, & n'eussent pas enduré tant d'incommoditez comme ils ont enduré. Que celuy donc qui a resolu d'aller en ces quartiers, pense en soy-mesme, combien de temps, il pretend d'y estre, & qu'il y adjouste vne fois autant: car la commodité ne se trouue pas tousiours de reuenir, quand on le voudroit bien.

fol. 232. QV'IL face sa prouision pour tout ce temps de deux sortes, l'vne pour sa personne, l'autre pour les Sauuages à fin d'auoir d'iceux viures & marchandises.

Les prouisions pour sa personne doiuent estre d'eau de vie la plus forte & du vin de Canarie du meilleur, & ce dans de bons flacons d'estain, bien bouchez & poissez, serrez sous la clef dans son coffre, & qu'il les garde aussi soigneusement que son cœur, pour le temps de sa necessité & maladie, qui pourroit luy suruenir, & se garde bien d'entrer en debauche auec personne, pour ce que son petit fait s'en iroit bien tost: d'autant que c'est la coustume de la mer, depuis qu'on soupçonne auoir du vin ou de l'eau de vie en son coffre, on ne cesse de le prier de boire vne fois auec la compagnie, & quand il est en train il doit faire de deux choses l'vne, ou monstrer sa liberalité, car il ne manque pas d'y estre incité, ou se resoudre, d'estre reputé vn vieillaque, & aualler les injures qu'on luy fera: Partant le plus seur pour luy est de ne point entrer en l'ecot. Il doit pour le passage de la mer, faire quelques prouisious d'autre vin de quelque langue bressillée & de choses semblables, à fin d'y auoir recours à son besoin: d'autant que l'ordinaire du Nauire est assez leger & mal apresté. verso.

IL se doit fournir d'vn bon nombre de chemises, mouchoirs & habits de futaine, ou de simple toile, & non d'estoffes pesantes, fortes & de prix, si ce n'estoit quelques habits pour les festes: Car il ne faut en ces Pays là, que estoffes les plus legeres. Qu'il porte auec soy quantité de sauon, pour blanchir & nettoyer son mesnage: Qu'il n'oublie de porter quantité de soulliers, car il ne s'en trouue point là, sinon ceux que l'ō y a portez & y sont chers, tellement que pour vne paire, vous en auriez en France vne douzaine. Il faut aussi porter des seruiettes, napes & linceuls & vn beau matelas, & si vous desirez viure à la Françoise c'est à dire nettement, ayez de la vesselle d'estain pour vostre necessité en maladie. Vous feriez bien d'auoir du sucre & de bonnes espiceries, voire quelque morceau de Reu-

barbe, bien fine, le tout bien enfermé dans vne boiste,
fol. 233. de peur que les fourmis de ce Pays là, ne vous deualisent vostre sucre: car c'est chose presqué incroyable du sentiment qu'ont ces bestioles enuers le sucre, & n'y a lieu où elles n'aillent & ne le percent s'il est de bois: C'est pourquoy ces boistes deuroient estre de fer blanc.

LES marchandises necessaires pour les Sauuages desquelles vous aurez d'eux, soit viures, soit marchandises de leur Pays, soit esclaues pour vous seruir & cultiuer vos iardins, sont celles-cy: Ayez force couteaux à manche de bois, desquel vsent les bouchers: car ce sont ceux qu'ayment plus les Sauuages. Prenez des ciseaux de malle en quantité, force peignes, miroirs, grains de verre de couleur pers, qu'ils appellent rassade, serpes, haches, hansas, des chapeaux de petit pris, casaques, chemisoles, hauts de chausses de friperie, vieilles espées & harquebuses de peu de coust. Ils font grand estat de tout cecy, dont vous aurez moyen d'auoir des esclaues, & de bonnes marchandises d'iceux. N'oubliez aussi du drap pers & rouge, & du plus bas prix que vous
verso. pourrez trouuer: car ils ne font pas grande difference des estoffes, des pens d'oreilles, siflets, sonnettes, bagues de cuiure doré, des hains à pescher, des grugeoires de laiton plates, longues d'vn pied & larges de demy, ce sont denrées lesquelles ils ayment. Si vous estes bien fourny de ces choses, ne doutez point que ne soiez tres bien-venu parmy eux, ne faciez grande chere, & gaigniez beaucoup au trafic de ce qui croist en leurs Pays, que vous aurez pour peu, si vous sçauez bien vous conduire.

CE Magazin fait, n'oubliez pas le principal, qui est, auant que monter sur mer, lauer & repaistre vostre ame des SS. Sacremens de la confession & Communion, ayant disposé de vos affaires de par deçà, comme celuy qui ne sçait si la mer luy permettra de retourner en terre: & estant embarqué

dans le vaisseau accomoder son lit, le plus pres du gros mats qu'il pourra, si on desire n'estre bercé plus qu'on ne voudroit: car ce lieu est le plus quiete de tout le vaisseau. Il faut tousiours auoir la crainte de Dieu fol. 234. deuant les yeux: mais non plus des accidens de la mer: d'autant qu'il vaut bien mieux faire bonne mine qu'vne mauuaise, puis que la crainte n'y sert de rien. Ne vous espouuantez iamais sinon lors que vous verrez les Pilotes crier misericorde; Car alors il faut penser à son ame, que les affaires vont mal. Pour voir le vaisseau de costé, les coffres renuerser, la mer entrer sur le tillac, les voiles tremper dans l'eau, les matelots iurer & renasquer, c'est peu de cas, faites bonne mine, pensant neantmoins tousiours à vostre conscience. Ne prenez querelle auec aucun matelot, car vous n'y gaigneriez rien.

QVAND vous serez arriué au Port, ne vous hastez point de mettre pied à terre, ains prenez garde à vos hardes, & à vostre coffre: Car il arriue souuent qu'aux debarquemens on visite les coffres, & on serre les marchandises ou hardes, sur lesquelles on peut mettre la main: faites porter vostre esquipage quant & vous, chez vostre Compere, lequel vous eslirez en verso. cette sorte, si tant est que vouliez estre à vostre aise. 1. Qu'il aye des Esclaues, vn Canot, & des Chiens, d'autant que vous ne manquerez auec luy de pesche & de venaison: Ce que vous n'auriez au contraire sinon rarement, & faudroit encore qu'allassiez achepter des autres Sauuages, vostre nourriture, & par ainsi il vous cousteroit deux fois autant à viure. 2. Enquestez-vous, s'ils sont de bonne humeur, specialement la femme: car vne mauuaise hostesse donne bien du mal à son hoste. Que si vous rencontrez bien d'entrée il faut faire quelques presens, puis les tenant en halaine sans estre trop liberal, vous leur deuez donner tous les mois quelque chose, de peur qu'ils ne vous tiennent pour auare, & comme tel: ne vous difament parmi leurs semblables: pour ce que

vous auriez de la difficulté à trouuer quelque chose, & mangeroient le tout à vostre deceu. Ne vous laissez emporter aux mignardises des filles de vostre
fol. 235. hoste, ou autres, elles ne manqueront pas de vous caresser, si elles sçauent que vous auez des marchandises: En toutes choses il ne faut que tenir bon, si vous vous remettez deuant les yeux le hasard & danger des ordes maladies qui arriuent à ceux qui s'oublient en cecy? Vous pouuez vous en garantir aysement, specialement si vous considerez le grand peché que vous commetez.

---

verso. **De la Reception que font les Sauuages aux François nouueaux venus & comme il se faut comporter auec eux.**

Chap. L.

S'IL y a Natiō au monde portée à faire bon accueil à leurs amis arriuās de nouueau, & à les receuoir en leurs maisōs pour les traitter autant bien qu'il leur est possible, les *Topinambos* enuers les François doiuent tenir le premier rang: Car si tost que les François ont mis pied à terre de leur vaisseau, vous voyez venir les Sauuages de toutes parts dans leurs Canots, emplumez & accommodez à la grandeur leur faire feste. Bien plus comme ils aper-
fol. 236. çoiuent de loing les vaisseaux sur la mer approcher de leur terre, le bruit court incontinent par tous les Cantons de leur Pays *Aourt vgar ouassou Karaybe*, ou bien *Aourt Nauire souay*, voilà des grands Nauires de France qui viennent. Incontinent vous les voyés prendre leurs beaux habits, s'ils en ont, &

commencent à haranguer l'vn à l'autre, en cette sorte: Voilà les Nauires de France qui viennent, ie feray vn bon Compere: il me donnera des haches, des serpes, des couteaux, des espées & des vestemens: Ie luy donneray ma fille: i'iray à la chasse & à la pesche pour luy, ie feray force cotons, ie chercheray des Aigrettes & de l'Ambre pour luy donner, ie seray riche: car ie choisiray vn bon Compere, qui aura bien des marchandises. Et en disant cecy ils se battent les fesses & la poitrine en signe de ioye. Lors les femmes & les filles font de la farine fresche, & les hommes vont à la chasse & à la pesche: Puis tout le mesnage vient chargé de diuerses viandes, racines, poissons, venaison, farine, c'est au lieu où verso. abordent les vaisseaux. Les plus hastez vont auec leurs Canots trouuer le vaisseau ancré à la rade, & vont recognoistre s'il n'y a point de leurs vieux *Chetouassaps*, & considerer celuy des François qui a la meilleure mine, à fin de luy offrir son comperage, sa loge & sa fille: Si tost que les François ont mis pied à terre, ils s'amassent tous autour d'eux: leurs monstrent bons visages tant les hommes que les femmes: leur presentent des viures, les inuitent à estre leurs comperes: s'offrent à porter leurs hardes; & enfin font ce qu'ils peuuent pour les contenter & auoir leur bonne grace: Ils ne vont pas pourtant par enuie l'vn sur l'autre pour auoir vn François logé chez eux, celuy qui a le premier parlé l'emporte sans contradiction, & ne se diffament point. Ils font bien d'auantage, quand vn François change de Compere, ils n'en font point d'estat, le mesprisent & tiennent pour vn homme facheux, argumentans ainsi? S'il n'a sceu fol. 237. demeurer auec vn tel, comment demeurera il auec moy? Il est bien vray que si le Sauuage estoit de mauuaise humeur, chiche & paresseux, quand le François le quiteroit, il n'en seroit mal voulu: Au contraire ils diroient, Il a bien faict de le laisser: c'est vn homme chiche, paresseux & difficile.

LE François ayant choisi vn compere, il le suit & s'en va en son village: à lors l'hoste auec vne certaine grauité, tout ainsi que si iamais il ne l'auoit veu, il luy tend la main, & luy dit, *Ereiup Chetouassap?* Es-tu venu mon Compere? chose plaisante & considerable. Car vous diriez à les voir, qu'ils sortent à la façon des Empereurs d'vn cabinet bien fermé, où ils estoient empeschez en de grandes affaires: Que s'ils veulent faire vn grand acueil à ce François, & luy monstrer qu'ils l'ayment parfaictement, auparauant que ce Pere de Famille luy dise *Ereioupe*, les femmes & les filles le pleurent: puis ce bon iour luy est donné. Le François luy respond', *Pà*, ouy? re-
verso. sponce qui signifie tout cecy, ouy de bon cœur: Ie t'ay choisi pour demeurer auec toy & pour estre mon compere & du nombre de ta famille: Ie t'ay preferé à vn autre: car ie t'aime & m'as semblé estre bon homme. Le Sauuage luy dit, *Auge-y-po*, voyla qui est bien, i'en suis infiniment aise, tu m'honore beaucoup, tu sois le bien venu, tu ne sçaurois où aller pour estre mieux receu. Par cecy vous recognoissez la candeur & simplicité de la Nature laquelle a peu de discours, ains vient aux effects. A l'opposite la corruption a inuenté tant de discours, tant de paroles succrees, reuerence sur reuerence, souuent la main au chappeau & au partir de là, le cœur n'y touche. Quelle iugeront nous de ces deux receptions & bien-venuë estre la meilleure & plus correspondente à la Loy de Dieu, & à la simplicité Chrestienne.

APRES ces paroles il vous dit, *Marapé derere?* comment t'apelles tu quel est ton nom? comme veux tu que nous t'appellions? Quel nom veux-tu qu'on t'impose? Où faut-il noter, que si vous ne vous estes
fol. 238. donné & choisi vn nom, lequel vous leur dites à lors, & desormais estes appellé par tout le pays de ce nom, les Sauuages du village où vous demeurez, vous en choisiront vn pris des choses naturelles, qui

sont en leurs pays, & ce le plus conuenablement qu'il leur sera possible, selon la phisionomie qu'ils verront en vostre visage, ou selon les humeurs & façons de faire qu'ils recognoistront en vous. Pour l'exemple: entre nos François, les vns furent appelez *Leure de Mulet:* parce que celuy à qui le nom fut imposé, auoit la leure d'en bas auancee, ainsi qu'ont les poissons nommez *Mulets:* vn autre fut appellé *Grand Gosier,* pource qu'on ne le pouuoit rassasier: vn autre fut nommé *Gros Grapau*, à cause qu'ils le voyoient tout bouffy: vn autre *Chien Galeux,* d'autant qu'il auoit mauuaise couleur: vn autre, *Petit Perroquet,* parce qu'il ne faisoit que parler: vn autre *La Grande Picque,* d'autant qu'il estoit haut & menu, & ainsi des autres generalement: & font cecy ordinairement en leurs *Carbets,* en semblables discours. Et bien quel nom donnerons-nous à vn tel ton compere? Ie verso.
ne sçay, dit-il, il faut voir: lors chacun dit son opinion & le nom qui rencontre le mieux & est receu de l'assemblee, est imposé auec son consentement si c'est quelque homme d'honneur: car le vulgaire ne laisse pas d'estre appellé, vueille ou non, du nom que l'Assemblé luy a donné.

ILS ont aussi vne autre façon de donner des noms, & c'est lors qu'ils vous ayment bien, & font grand estat de vous, en vous imposant leur propre nom.

AYANT sceu vostre nom, il pense à la cuisine, vous disant, *Demoursousain Chetouasap,* ou bien *Deambouassuk Chetouasap?* As-tu faim mon compere? veux-tu manger quelque chose? L'hostesse vous escoute & vous regarde preste à vous faire seruice, de sorte que c'est à vous de dire Ouy, ou nenny: car ils prendront vostre responce pour argent contant: d'autant qu'en ces pays là, il ne faut estre honteux ny faire la petite bouche. Si vous auez faim, vous leur dites *Pa, Chemoursousain, Pa, Cheambouassuk,* ouy, i'ay faim, ie veux manger: Ils adioustent, *Maé* fol. 239.
pereipotar: Que veux-tu manger? que desires-tu que

ie t'apporte? Ils sont fort liberaux en ces commencemens, diligens à la chasse & à la pesche, à fin de vous contenter & gaigner vostre affection pour obtenir des marchandises, mais prenez garde de ne donner pas tant au commencement, que vous ne les reteniez tousiours en haleine, leur presentant de mois en mois quelque chosette. A leur demande vous respondez ce que vous desirez, chair, poisson, oyseaux, racines, ou autre choses: à lors la femme & l'homme aussi, apportent deuant vous la venaison, le *Migan* qu'ils ont, & en mangez à vostre aise, & en donnez à qui vous voulez. Si tost que vous auez mangé, il faict tendre son lict pres du vostre & commence à deuiser auec vous, vous presentant vn coffin de *Petun*, qu'il allume luy mesme, & succant trois fois de cette fumee qu'il faict sortir par ses narines, il vous le donne pour en prendre, comme chose tresbonne, & dont il faict plus d'estat, & telle est leur
verso. coustume generallement, comme en France ou a accoustumé de vous presenter à boire. Il allume aussi son coffin, & apres en auoir pris cinq ou six bonnes gorgees, il s'enqueste de vostre voyage, disant, *Ereia Kasse pipo:* As-tu quitté ton pays pour venir icy nous voir, nous visiter, nous apporter des marchandises? vous luy dites. *Pa:* ouy ie l'ay quitté: i'ay mesprisé mes amis & mon pays pour te venir voir. A lors leuant la teste par forme d'admiration, il dit, *Yandé repiac aout,* on a eu compassion de nous, on nous a regardé en pitié: les François ont eu souuenance de nous, ils ne nous ont point oubliez. Ils quittent leurs pays pour nous venir voir: *Y Katou Karaibe,* que les François sont bons & nos grands amis! Puis il demande au François *Mobouype derouuichaue Yrom?* Combien auez vous auec vous de Superieurs, de Guerriers, de Capitaines, de Principaux? Il luy respond *Seta,* beaucoup. Le Sauuage replique *De Mourouuichaue?* n'est tu pas du nombre? n'esttu pas des Principaux? vous pouuez penser q'il n'y

a si chetif qui ne die du bien de soy-mesme: par fol. 240.
ainsi le François respond *Ché Mourouuichaue.* Ouy, ie suis du nombre des Principaux. Le Sauuage dit, *Teh Augeypo,* I'en suis bien aise voilà qui va bien. C'est assez: parlons maintenant d'autre chose. *Ererou patoua! Ererou de caramemo seta?* As-tu apporté des coffres quant & toy, & force cabinets pleins de marchandises? car ce sont les meilleures nouuelles qu'on leur peut apporter, c'est où ils ont l'esprit tendu & le cœur adonné, tout ce qu'ils disent deuant ces paroles, n'est qu'vn preambule pour tomber en ce subject: & apres que le François luy a respondu, qu'ouy: Le Sauuage poursuit ses demandes: en ceste sorte *Mae porerout decaramemo poupé?* Qu'auez-vous apporté dans vos coffrets & escrins? Quelle marchandise y a il ce qu'ils disent d'vne façon fort douce & flatteuse: d'autant qu'ils sont infiniment curieux de sçauoir & de voir les marchandises que les François ont apporté. Et le François doit estre aduerty de ne leur dire & mōstrer ce qu'ils ont, ains les tenir suspens en ce desir, s'il veut tirer d'eux de bons verso.
seruices & du profit: mais leur respondre en ceste sotre *Y Katou-paué:* I'ay tant apporté de choses que ie ne les puis nommer, & sont toutes belles & magnifiques. C'este parole est comme l'eau iettee sur la fournaise ardente du forgeron, qui redouble la chaleur, & aiguise l'actiuité de la flamme: semblablement ceste response eschauffe le desir qu'ils ont de sçauoir qui les esmeut de faire mille gestes d'adulation, auec propos correspondans à tels gestes, vous disans, *Eimonbeou opap-katou:* Et ie te prie ne me cele rien, dy les moy, *Yassoiauok de Karamemo assepiak demaë:* Ouure moy tes coffres, tes cabinets, à fin que ie voye tes marchandises & tes richesses. Il faut que le François responde, *Aimosanen ressepiak* ou *Kayren deuè.* Ie suis empesché pour le present, laisse moy en repos, tu les verras vne autre fois quand ie viendray à toy, *Begoyé sepiak.* Ne doute point, tu

les verras vn iour à ton loisir. Le Sauuage entendant cecy, & voyant bien qu'il perd son temps, il dit à
fol. 241. soy-mesme, haussant les espaules quasi comme se plaignant: *Augé katout tegné,* bien donc, faut que ie me contente. Ie voy bien que mes prieres ne seront exaucees: mais au moins, dit-il au François, *Dereroupé xeapare amon?* N'as-tu pas apporté force hansars? qui sont serpes, lesquelles ont le manche de fer. *Dereroupé ourà sossea-mon?* As-tu aussi apporté des serpes qui ayent le manche de bois? *Ereroupé Ytaxé amo?* As-tu apporté des couteaux d'acier? *Ereroupé Ytaapen?* As-tu apporté des espées d'acier? *Ereroupé tataü?* As-tu apporté des arquebuzes? *Ereroupé Tatapouy seta?* As-tu apporté force poudre à canon? Le François respond à tout cela. *Arou seta Ygatoupé giapareté.* Ouy i'en ay apporté vne grande multitude, sont beaux & fort bons. Le Sauuage dit *Auge-y-po.* Voilà qui est bien. *Ereipotar touroumi? Ereipotar Kerè?* As-tu faim de dormir? veux-tu te coucher? Le François, *Pa che potar.* Ouy ie veux dormir, laisse moy. Alors le Sauuage luy donne le bon soir & bonne nuict disant, *Nein tyande Karouk tyande*
verso. *petom*, bon soir, bonne nuict, reposez à vostre aise: Laissons les en ce repos, & commençons le second traitté de ceste Histoire.

fol. 242.

SVITTE DE

L'HISTOIRE

DES CHOSES PLVS MEMORABLES AD UENUËS EN MARAGNAN, ÈS ANNEES 1613. & 1614.

SECOND TRAITE.

DES FRVICTS DE L'EVAN-GILE QUI TOST PARURENT PAR LE BAPTESME DE PLUSIEURS ENFANS.

A PARIS

DE L'IMPRIMERIE DE FRANÇOIS HUBY, RUË SAINCT IACQUES A LA BIBLE D'OR, & EN SA BOUTIQUE AU PALAIS, EN LA GALERIE DES PRISONNIERS.

MDCXV.

AUEC PRIUILEGE DU ROY.

Svitte de l'Histoire des choses plvs memorables aduenuës en Maragnan, ès annees 1613 & 1614. fol. 243.

SECOND TRAITE.

Des fruicts de l'Euangile, qui tost parurent par le Baptesme de plusieurs enfans.

Chap. I.

LE Cantique second (representant alegoriquement la naissance de l'Eglise, dans vne nouuelle terre, non encore illuminee de la cognoissanee du vray verso. Dieu) dit: *Vox turturis audita est in terra nostra: ficus protulit grossos suos: vineæ florentes dederunt odorem suum: La voix de la tourterelle a esté ouye en nostre terre: Le figuier a produict ses figues vertes: Les vignes fleurissantes ont donné leur odeur.* Sur lesquelles paroles, Rabbi Ionathas, en sa Paraphrase Chaldaïque, dit: que la voix de la Tourterelle, nous signifie la voix du sainct Esprit, annonçant la Redemption promise à Abraham, pere de tous les Croyans: voicy comment il parle, *vox spiritus sancti & redemptionis quam dixi Abrahæ Patri vestro:* La

voix du sainct Esprit, & de la redemption, que i'ay promise à Abraham vostre pere: Il adiouste que par le figuier, il faut entendre l'Eglise: & par les figues nouëes & escloses nouuellement, nous est representee la confession de la foy, que les Croyans doiuent faire deuant Dieu: & par les vignes en fleur donnans bonne odeur, sont designez les petits enfans, loüans le Do-
fol. 244. minateur des Siecles: *Cœtus Israel, qui comparatus est precocibus ficubus aperuit os suum, & etiam pueri & infantes laudauerunt Dominatorem sæculi:* Cela s'est veu en nostre temps accomply dedans *Maragnan* & ses enuirons: où apres que la voix du Sainct Esprit, par la predication de l'Euangile, eut resonné dans ces terres, & frappé le cœur d'vne grande multitude, specialement de ceux qui ont requis le Baptesme, le beau figuier de l'Eglise, a poussé & bourjonné de nouuelles & verdoyantes figues, les ames sortans de l'infidelité à la croyance d'vn vray Dieu, lors les vignes fleuries ont donné leur odeur, quand les petits enfans ont receu les eaux Baptismales sur leurs testes, louans le Dominateur des Siecles, par la participation du sang de Iesus-Christ & de la foy de l'Eglise.

CHOSE admirable, & qui merite d'estre bien pesee & consideree, que si tost que la voix du Sainct Esprit eut tonné & esclairé parmy ces forests desertes, dans ces haliers espois & picquans, les pauures Biches
verso. (ces Sauuages) venees par le cruel Chasseur Sathan, elles ont commencé à la force & impetuosité de ceste voix, produire leurs petits fans, comme auoit jadis prophetisé le Prophete Royal Dauid au Psal. vingthuict. *Vox Domini præparantis Cervos, & reuelabit condensa & in templo eius omnes dicent gloriam.* La voix du Seigneur preparant les Cerfs, reuelera l'interieur des boccages & haliers & en son Temple tous chanteront ses loüãges. L'Explication que donnent les Doctes à ces paroles, prise des diuerses leçons est, que la voix du Seigneur sert aux Biches à rendre

leurs petits, ainsi que la main de la Sage-femme ou du Chirurgien bien expert, sert à tirer l'enfant sauf & en vie, du ventre de sa mere. Or est-il que ceste voix n'est autre, si nous croyons les naturalistes, que le son du tonnerre, & la lumiere de l'esclair, laquelle par vn secret de la Nature bien caché, donne le moyen à la Biche de se deliurer: Ainsi en a faict de mesme la Predication de l'Euangile, animee & viuifiee par le sainct Esprit, excitant interieurement le cœur de ces Barbares enueloppez, **fol. 245.** il y auoit si longtemps, dans les haliers & bocages de l'ignorance, infidelité & peruerses coustumes.

DANS les *Carbets* on ne parle plus d'autre chose, que de cette nouuelle cognoissance de Dieu, chacun rapportant, à son tour, ce qu'il auoit peu entendre, quand ils nous venoient visiter, & reunissans tous ces discours ensemble, finissoient leurs *Carbets* en tres-grand desir de voir baptiser leurs enfans, & eux aussi, tenans ensemble telles ou semblables paroles, ainsi que i'ay peu remarquer & recueillir à diuerses fois.

QVELLES choses, disoient-ils, sont celles-cy, que les Peres nous font entendre par leur Truchement? Iamais nous n'en auions entendu de semblables: Nos Peres nous ont laissé de main en main, par tradition, qu'il estoit venu iadis vn grand *Marata* du *Toupan*, c'est-à-dire Apostre de Dieu, dans les Prouinces où ils demeuroient, & leur enseignoit plusieurs choses de Dieu: voire ce fut luy qui leur monstra le *Manioch*, c'est à dire, les racines pour faire du pain: **verso.** car auparauant nos Peres ne mangeoient que des racines trouuees dans les bois: Ce *Marata* voyant nos Ancestres, ne faire conte de sa parole, il se resolut de les quitter: mais auparauant il voulut leur laisser vn tesmoignage de sa venuë, en incisant dans vne Roche, vne Table & des Images auec de l'Escriture, & la forme de ses pieds, & de ceux qui le suyuoient, grauez en bas dans le mesme rocher, comme

aussi des pates des animaux qu'ils menoient apres eux, semblablement les trous de leurs bastons, sur lesquels ils s'appuyoient en cheminant: Ce qu'ayant faict, il s'en alla passer la mer, pour gaigner vn autre pays; Et bien que nos Peres l'ayent depuis fort recherché, ayans recogneu leur faute, & la grande saincteté du personnage, ils n'en ont sceu auoir nouuelles: Et depuis ce temps là, iusqu'à present, aucun *Marata* du *Toupan*, ne nous est venu visiter.

IL y a long-temps que nous hantons les Fran-
fol. 246. çois, & pas vn d'iceux, ne nous a amené des *Pays*, ny ne nous a raconté ce que les Peres nous font dire par leurs Truchemens; voire ils font viure d'vne autre façon les *Caraïbes*, qu'ils n'auoient coustume de faire anciennement auec nous. Ils deffendent que les François ne prennent plus nos filles, lesquels n'en faisoient point de difficulté auparauant, ains nous les demandoient pour des marchandises. Ils disent de grandes choses de Dieu & parlent à luy dans les Eglises: & lors qu'ils veulent parler, ils font fermer les portes & nous font sortir dehors, pour ce que le *Toupan* descend deuant eux: & lors tous les *Caraïbes* se mettent à genoux: Ils font boire & manger le *Toupan* dans de beaux vases d'or & la table où ils mangent, est bien accommodee & ornee de belles estoffes, & de beaux linges: Et quant à eux, ils sont vestus de riches accoustremẽs: Quand ils veulent parler aux *Caraïbes* ils s'asséent au milieu d'eux, & n'y a qu'vn Pere assis qui parle. Tous les François escoutent, & est longtemps à parler, & se fache en parlant, & on ne sçait à qui il parle: car tous se
verso. tiennent fermes: Apres qu'il a parléē, ils se mettt à chanter les vns apres les autres de costé en costé, & lisent dans vn *Cotiare* ce qu'ils chantent, c'est à dire dans vn liure, & parlent, disent-ils, à Dieu en ce tẽps là. Ils tiennent tous nos Peres perdus auec *Giropari*, bruslans dans des feux qui sont sousterrains, & se mocquent de nous quand nous pleurons &

lamentons sur les funerailles de nos parens. Ils font ietter dans les bois, le boire, le manger, le feu, que nous auons accoustumé de donner à nos parens deffuncts, pour faire leur voyage, au lieu, où se retirent nos grands Peres, entre les montagnes des Andes. Ils nous font dire & prescher, que nous sommes trompez, de croire à nos Barbiers & Sorciers, specialement à leur soufflement pour la guerison des malades. Ils parlent hardiment contre *Giropari*, & ne le craignent aucunement. Ils promettent à ceux qui croiront au *Toupan*, & seront lauez de leurs mains, de monter là haut au Ciel, par dessus les Estoilles, le Soleil & la Lune: où ils tiennent que le *Toupan* est assis, & autour de luy, ces *Maratas*, & tous ceux fol. 247. qui ont creu à leurs paroles, & ont esté lauez d'iceux. Ils ne veulent point de filles ny de femmes, & disent que le fils du *Toupan* n'en auoit point, ains qu'il descendit dans le ventre d'vne ieune fille appellee Marie, auec laquelle iamais son mary n'eut accointance. Ils ont des iours ausquels ils ne mangent point de chair, encore qu'on leur en apportast. Ils ne passent point de iours au nõbre des dix doigts de la main, qu'ils ne fassent vne ou deux fois vestir aux François leurs beaux habits, & venir à la maison du *Toupan*, pour parler auec luy, & escouter la parole de Dieu.

ILS sont vestus tout d'vne autre sorte que les François, & marchent deuant eux: & chacun les saluë. Ils sont tousiours auec les Grands, qui leur accordẽt ce qu'ils veulẽt, & dit-on qu'ils ont quitté leurs richesses & marchandises, afin d'estre libres, pour conuerser auec le *Toupan*, & manifester la volonté d'iceluy aux François. Quand nous les allons voir, ils nous font caresse, specialement à nos enfans, & disent que ce n'est plus à nous nos enfans, mais verso. à eux, & que le *Toupan*, les leur a donnez. Que nous ne craignions point, par ce que iamais ils ne nous abandonneront, ny nos enfans. Qu'ils sont en

grand nombre en France: & que tous les ans, il en viendra par deçà de nouueaux, lesquels apres auoir enseigné & appris nos enfans, ils les feront parler à Dieu familierement comme ils luy parlent. Qu'ils leur apprendront à *Kotiarer*, c'est à dire, escrire, & faire parler le *Papere*, c'est à dire, le papier, enuoyé de bien loing aux absens. Leur Roy est puissant, qui les ayme, & nous assistera, tant qu'ils seront auec nous. Ah! que ne sommes nous plus ieunes, pour voir les choses grandes que feront les *Païs* en nostre terre! Car ils bastiront de pierre de grandes Eglises, comme sont celles de France. Ils apporteront de belles étofes, pour orner le lieu, où le *Toupan* descend. Ils feront venir des *Miengarres*, c'est à dire, des Chantres Musiciēs, pour chanter les grandeurs du *Toupan*. Ils retireront tous nos enfans en vn mesme lieu, & quelques vns des *Païs* auront soing
fol. 248. d'eux. Feront venir les femmes de France pour enseigner nos filles à faire comme elles. Nous ne manquerons de ferremens pour iardiner. Ah! disoient quelques vns d'entr'eux, suiuant ces discours; Si nous voyons venir des femmes en nostre pays, nous tenons pour certain, que les François ne nous abandonneront plus, ny les Peres, specialement s'il nous donnent des femmes de France. Si i'auois (disoit vn de ces particuliers) vne femme de France, ie n'en voudrois point d'autre, & ie ferois tant de jardins pour les François, que i'en nourrirois moy seul autant que i'ay de doigts aux mains & aux pieds, c'est-à-dire, vingt, nombre indefiny, pour signifier beaucoup: parce qu'apres qu'ils ont compté iusques à vingt, ils sont au bout de leur roole. Cettui-cy estoit Principal, lequel se leuant au milieu de la compagnie, où i'estois present, battoit ses fesses tant qu'il pouuoit, disant *Assa-oussou Kougnan Karaïbe, Assa-Oussou seta &c.* I'ayme vne femme Françoise de tout mon cœur, ie l'ayme extremement: auquel le *Grand-Chien*
verso. respondit, qui estoit aussi Principal: L'on m'a pro-

mis de m'amener vne femme de France, laquelle i'espouseray de la main des Peres, & me feray Chrestien, comme i'ay faict faire mon petit Loüis Coquet; & veux faire mon fils legitime dans peu de temps. Ma premiere femme est vieille, elle n'a plus besoing de mary. Pour les huict ieunes que i'ay, ie les donneray à femmes à mes Parens, & n'auray plus que la femme de France, & ma vieille femme pour nous seruir. Plusieurs autres semblables discours ils tenoient, tant en leurs *Carbets* que chez moy, quand ils me venoient voir, que ie passe, me cōtentant d'auoir rapporté ce que dessus, pour faire voir la ferueur de ces Barbares, suscitee par la voix du Sainct Esprit. *Vox turturis audita est in terra nostra*, à produire de leur interieur bouché & preocupé de mille infectiōs, ces beaux & amiables petits Cerfs, *Vox Domini præparantis Ceruos*, & en vn autre endroict, *Cerua charissima & gratissimus hynnulus*, aux Prouerbes Chapitre cinq, la biche tres aymee, & le fan tres gracieux: poursuiuons le reste.

CES discours furent suyuis incontinent de la pratique: car plusieurs petits enfans nous furent apportez, tant au Reuerend Pere Arsene, qui demeuroit à *Iuniparan*, qu'à moy, qui demeurois à Sainct François, proche du Fort Sainct Loüis, pour assister les François, & receuoir les Indiens Estrangers, qui venoient de iour en iour nous voir & recognoistre, si ce qu'on leur rapportoit en leurs pays esloignez de nous autres, estoit veritable. C'estoit la diuision que nous auions faicte de ces terres grandes & spacieuses, pour les cultiuer & moissonner autant que pouuoient s'estendre nos forces, à sçauoir que l'vn pourueust d'vn costé, & l'autre de l'autre, excepté quād il seroit necessaire d'aller hors l'Isle, alors nous y pouruoyons selon qu'il estoit expedient. fol. 249.

IL est impossible que ie puisse exprimer de parole, le contentement & la ioye, que nous receuions

de veoir ces pauures Sauuages nous apporter leurs enfans, volontairement & sans contraincte, pour estre baptisez, les accommodant le mieux qu'ils pouuoiēt
verso. auec le moyen que les François leur en donnoient, à sçauoir, enueloppez dās quelque morceau de toille de coton, ayans choysi des François pour Parrins de leurs enfans, contractans entr'eux vne alliance tres-estroicte, specialement les enfans baptisez, si tant est qu'ils fussent en aage de cognoissance, car alors ils prenoient leurs Parrins pour leurs vrais Peres, les appellans du nom de *Cherou*, c'est à dire, mon Pere, & les François les appelloient *Cheaire*, c'est à dire, mon fils, & les fillettes *Cheagire*, ma fille: ils les vestoient le mieux qu'il leur estoit possible: Et les Sauuages Peres des enfans baptisez, leur apportoient des commoditez de leurs iardins, de leur pesches & venaison.

VOYANT ces choses se passer ainsi, il me souuenoit de ce qui est dit aux Cantiques Chapitre cinquiesme. *Oculi eius sicut Colombæ super riuulos aquarum, quæ lactæ sunt lotæ, & resident iuxta fluenta plenissima.* Les yeux de IESVS CHRIST, Espoux de l'Eglise, ressemblent aux yeux de la Colombe lauee de laict, laquelle contemple les ruisseaux des fontaines, & faict sa retraicte & demeure dans les rochers
fol. 250. qui bornent les fleuues amples & spacieux. Ces yeux de IESVS-CHRIST sont les graces du Sainct Esprit, qui font esclorre leurs œufs à la façon des Tortuës, exposez à la mercy des degorgemens de le mer, & à la froidure du Sable. Ces mesmes yeux ont pour but & fin le lauemēt & pureté des ames, speciaalement des petites ames encore couuertes de laict: Et tout ainsi que la Colombe blanche se plaist sur les ruisseaux, & habite sur le bord des gros fleuues, ainsi le Sainct Esprit se plaist extremement à la conuersion d'vne terre nouuelle, & regarde de bon œil ces petites ames enfantines sortir de l'accident commun de ces terres barbares, sçauoir, de l'igno-

rance de Dieu, pour venir à la cognoissance d'iceluy, & par le moyen des eaux baptismales, estre faictes participantes de la vision de Dieu, tout ainsi que nous autres: Car Dieu n'est accepteur de personnes, ces ames barbares luy ont autant cousté que les nostres. O prix infiny! ô manquement de charité, qui ne peut receuoir excuse deuant Dieu, de voir tant d'ames qui se presentent pour estre sauuees sans verso.
peine, & sans coup ferir, neantmoins pour peu d'ayde elles sont en danger de se perdre. Bon Dieu! Nous croyons tous (& IESVS-CHRIST nous a cõfirmé cette croyãce) qu'vne seule ame vaut mieux que tout le reste du monde, c'est à dire, que tous les Empires & les Royaumes de la terre, que toutes les richesses & thresors que les hommes possedent: mais helas! nous n'auons garde d'operer selon nostre croyance.

IE ne puis me retirer de ce subiect que ie ne donne ouuerture aux ressentimens interieurs que i'en ay, pour les faire voir, & descharger ma conscience, autant que ie m'y sens obligé: Et me semble que le passage que ie viens d'alleguer, me seruira d'addresse & de conduite. I'ay autre fois leu & remarqué dans de bons Autheurs profonds & subtils, en la cognoissance des secrets & mysteres des passages de l'Escriture: que les Colombes blanches lauees de laict, estoient certaines Colombes que les Syriens nourrissoient au respect & honneur de leur Royne Semiramis, & estoit deffendu, sur peine de la mort de les fol. 251.
tuer. Les anciẽs nous ont appris que cette Royne, entre ses hauts faicts d'armes, s'estoit immortalisee par vn acte memorable, plus miraculeux que possible à la grandeur des Roys, à sçauoir, ses iardins, vergers & bois de plaisir suspendus entre le Ciel & la Terre.

SALOMON n'a point pris ceste comparaison tiree des choses prophanes, sinon pour declarer vne œuure diuine remarquable entre les autres, qui est la conuersion des ames, œuure du tout reseruee à la puis-

sance de Dieu, pour estre vne seconde creation, par laquelle, comme il a suspendu la terre en l'air, ainsi suspend-il les iardins vergers & forests de son Eglise, hors & par dessus l'estime & iugement des hommes terrestres, afin de donner lieu & place à la predestination inscrutable de ses esleus, les appellant quand il luy plaist, du milieu des deserts, & de l'interieur des forests les plus vastes & espoisses.

AVANT que de passer outre ie ne laisseray eschapper la conuenance & accord, qui se trouue entre cette
verso. grande Semiramis & Marie de France, Royne tres-Chrestienne. Semiramis fut laissee Royne Regente & Gouuernante de son fils le Roy d'Assyrie, expedia plusieurs grandes affaires, pour le bien & la manutention de l'Empire de son fils: Chose pareille de poinct en poinct se faict voir en la personne de nostre Royne: & bien que Semiramis eust executé de son temps plusieurs œuures magnifiques, pour lesquelles elle merita l'amour & l'obeissance de ses subjects, plus qu'aucune autre Royne, qui l'eust deuancee: Nonobstant l'immortalité de son nom proceda de ses edifices miraculeux. Semblablement Ie diray, & iustement, qu'entre les heroïques actions de la Royne, Mere du Roy, qui laisseront son nom immortel à la à la posterité, sera que la Mission des Peres Capucins aux terres du Bresil, pour y planter les Iardins de l'Eglise, a esté commencee & establie soubs son authorité & commandement: & par ainsi le Bresil sera obligé de nourrir ces Colombes blanches en memoire & souuenance d'vne si grande Semiramis qui
fol. 252. ne manquent non plus de pieté que de puissance à perfectionner ceste entreprise.

IE vous prie encore remarquez cecy en l'appel ou vocation de nos petites Colombes lauees de laict, i'entends des petits enfans des Sauuages amenees au Christianisme par le Baptesme. Il n'y a pas encore cinq ans qu'on ne parloit aucunement du desir de la conuersion de ces gens. Le Diable comman-

doit là dedans à la baguette, traisnoit apres luy toutes ces ames sans payer aucune decime à Dieu, à present, & tant que la Mission durera, laquelle continuera, si l'on veut concourir auec Dieu, vous entendez les grands fruicts qui jà ont esté faicts, & iournellement se presentent à faire.

LA plus grande de nos consolations, & celle qui nous faisoit plus aisément aualer les amertumes des trauaux & difficultez, qui ne nous manquoient point en ces pays là, estoit de voir la bonne & franche volonte des Sauuages à nous presenter leurs enfans pour estre baptisez, voire experimentans par la con- verso.
uersation qu'ils auoient auecques nous, que c'estoit la chose la plus agreable qu'il nous eussent peu faire, que de nous donner leurs enfans pour les baptiser: c'estoiēt leurs plus ordinaires discours auec nous, que de nous dire le grand desir qu'ils auoient que ces enfans receussent le Baptesme par nos mains. Ie pourrois apporter icy plusieurs exemples pour confirmer cette verité: mais estant ainsi que ie les reserue chacun en leur lieu ie les laisseray pour le present.

Du Baptesme de plusieurs malades & anciens lesquels moururent apres l'auoir receu. fol. 253.

Chap. II.

ENTRE les plus beaux Enigmes sacrez que recite Iob en son liure, est celuy qu'il propose au Chapitre quatorsiesme sous la parabole du Laurier, disant, *Si senuerit in terra radix eius, & in puluere mortuus*

fuerit truncus illius, ad odorem aquæ germinabit, & faciet comam quasi cùm primo plantatum est: Si la racine du Laurier s'enuieillit dans la terre, & que son tronc meure dans la poudre, aussi tost qu'il sen-
verso. tira l'odeur de l'eau, il germera, & reproduira vne nouuelle cheuelure de fueilles, tout ainsi comme s'il venoit d'estre planté. Les Septante ont tourné ce ce passage en ceste sorte: *Si in petra mortuus fuerit truncus eius, ab odore aquæ florebit, & faciet messem, sicut noua plantata.* Si le Tronc du Laurier meurt dedans la pierre, à l'odeur de l'eau, il florira & rendra sa moisson ainsi qu'vne nouuelle-plante. Vne autre version adiouste encore quelque chose de plus beau: *Attracto humore aquæo iterum germinat, exhibetque fructus decerpendos, ut plantæ solent:* Le Laurier mort & sec attirant à soy l'humeur de l'eau germe de rechef, & presente ses fruicts à cueillir, tout ainsi que les autres plantes, En ces trois Textes, vous descouurez plusieurs choses toutes literales à nostre subiect, à sçauoir, Premierement.

LA racine du Laurier enuieilly dans la terre Secondement, son tronc mort dans la poudre, ou dans la roche. Troisiesmement, que l'odeur de l'eau redonne la vie perduë à la racine & au tronc, & de plus, faict produire les fueilles, les fleurs & les
fol. 254. fruicts. Par le Laurier entendez les Nations Infidelles, suiuant la fiction des Anciens de la Nymphe Daphné, laquelle poursuiuie des Demons soubs le nom d'vn Apollon fut conuertie en Laurier. Par sa racine enuieillie dans la poudre, ou dans la roche, recognoissez que cela signifie vne longue suitte d'annees, esquelles ces Nations Barbares sont demeurees en leur peruerses & inueterees coustumes. Et par le tronc ià mort, interpretez-le de la fin & consommation du cours de ceste ignorance: Dieu voulant à present visiter ceste Nation, choisissant à cet effect aussi bien les malades, vieux, caducs, & moribonds, pour les faire renaistre en IESVS-CHRIST, portans les

fueilles verdoyantes de la grace, les fleurs des dons du sainct Esprit, & les fruicts des merites de la Passion de IESVS-CHRIST, & ce à l'odeur & attraict de l'eau Baptismale.

NOUS estions fort consolez, quand nous baptisions les malades & les vieillards, desquels nous tenions la mort comme asseuree, & ce pour les raisons suiuantes: Premierement nous auions pœur que le se- verso.
cours nous manquast, & par ainsi, il eust fallu quitter le pays, laisser & abandonner tous ces enfans nouuellement baptisez, & les adults qui se presentoient incessament: au moins estions nous asseurez, que baptisans ceux qui s'en alloient mourir, le Paradis leur estoit ouuert, & estoient eschappez des occasions, lesquelles leur eussent peu faire perdre, peut-estre la grace obtenuë, demeurans seuls & eslognez des Ministres de l'Eglise pour les nourrir en la grace receue. Secondement, c'est que le Baptesme de ces vieillards faisoit vn grand effort dans le cœur des assistans, voyans la deuotion, auec laquelle ordinairement ces moribonds receuoient le Baptesme. Ie vous le feray voir par les exemples mis cy dessouz.

DEVX ieunes femmes en l'Isle tomberent malades, l'vne estoit libre, & l'autre esclaue. la libre estoit mariee à vn ieune *Tapinambos* fort bon garçon, & qui depuis la mort de sa femme, a tousiours poursuiuy d'estre baptisé, apprenant auec grand courage la doctrine Chrestienne. Ceste sienne ieune femme fol. 255.
approchant de la mort, demanda qu'on luy donnast le Bapteme, confessant de cœur & de bouche la verité de nostre Religion, monstrant par signes exterieurs le vif touchement du sainct Esprit en son cœur, arrousant ses ioües de plusieurs larmes, procedantes d'amour & de recognoissance du grand *Toupan*, qui luy faisoit ceste grace tant signalee, de l'auoir faict naistre en ce siecle, pour la tirer d'entre tant d'Ames de sa Nation perduës, & luy donner la iouyssance de son Paradis. Elle regardoit le Ciel

fixement auec les yeux, & d'vne parole douce & tremblotante, elle recitoit ce qu'on luy auoit appris de la croyance de Dieu, reiettant bien loing d'elle *Giropary*, & detestant son antique tromperie. Parmy ce discours, auant-coureur de sa mort, elle souspiroit en regrettant la damnation de ses ancestres. Elle faisoit des remonstrances tres-belles à ce ieune homme son mary, l'incitant à receuoir le plustost qu'il pourroit l'ablution de ses pechez.

VNE chose particuliere, ie me suis laissé dire
verso. d'elle, c'est qu'elle n'auoit point faict faute de son corps en toute sa ieunesse, & n'auoit iamais cogneu autre que que son mary, ce qui n'est pas vn petit miracle en ce pays-là, à cause de la sotte coustume que le Diable a inseré dans le cœur des filles, de faire honneur, de leur deshonneur, n'estimant rien la chasteté ou virginité. Par cecy vous voyez qu'en tous les Esleuz de Dieu, il y a tousiours quelque belle vertu naturelle, au moins qui prouoque, non par merite, mais par disposition, la grace de Dieu, qui à la façon du Soleil, indifferamment est preste d'entrer dans l'Ame d'vn chacun, quand elle y trouue de la disposition.

LA *Tapouye* ou esclaue, surprise d'vne violente fieure, qui la tourmentoit excessiuement, estoit gisante dans son lict de coton delaissee & abandonnee de tout le monde, selon la coustume pratiquee entre ces Sauuages, lesquels tiendroient à grand deshonneur, d'assister vne Esclaue à sa mort naturelle ains auparauant que nous vinssions dans l'Isle & que nous eussions faict recognoistre combien la cruauté est
fol. 256. desagreable à Dieu, ils iettoient par terre l'Esclaue moribond, & là luy cassoient la ceruelle, comme i'ay remarqué au traitté du temporel. Ceste infortunee femme prisonniere de Sathan, surchargee des communs mal-heurs de la Nature, qui sont les infirmitez & maladies aspres & insupportables, & delaissee de toute creature, fut regardee en pitié, & visitée de

son Createur, l'incitant interieurement à demander le Baptesme. O iugement de Dieu! ô Prouidence eternelle! Qui sera celuy qui puisse comprendre tes conseils en la conduitte des hommes. Ceste pauure creature dardee viuement au cœur par les fleches des premieres graces de son Seigneur, non meritees par aucune bonne œuure precedente, qu'eust peu auoir faict ceste Esclaue, ietta sa veu deçà delà, par la loge, pour voir si personne ne se presenteroit qu'elle peust appeller pour l'enuoyer vers les *Pays*, afin d'estre lauee des eaux Baptismales, de bonne fortune, elle apperceut vn François, auquel ayant exposé ses desirs, il se hasta de les venir manifester au Pere qui estoit proche de là, lequel l'alla aussi tost visiter, enseigner & baptiser. Le François de- verso.
meura pres d'elle pour l'assister, qui m'a raconté des choses estranges, comme fit aussi le Pere qui la baptisa: C'est que ceste miserable creature, quant au corps, mais bien heureuse, quant à l'Ame, commença à ressentir les gages du Ciel, & le merite du sang de IESVS-CHRIST à elle communiqué par le Baptesme; d'autant qu'ayant presque tousiours les yeux fichez au Ciel, elle pleuroit abondamment, & disoit ces paroles à chasque moment de temps, *Y Katou Toupan, Ché arobiar Toupan*, ô que Dieu est bon! ô que Dieu est bon, ie croy en luy: puis par signes elle monstroit au François que *Giropary*, le Diable tournoyoit au tour de son lict, disant, *Ko Giropary, Ko Ypochu Giropary:* Tenez voilà en ce lieu le mechant Diable, iettez sur luy de l'eau du *Toupan*, c'est à dire, de l'eau Beniste, à fin qu'il s'enfuie: ce que faisant le François, elle luy disoit qu'il fuyoit à grande haste; & par ainsi elle prioit ce François, qu'il iettast tout autour d'elle & de son lict force eau Beniste, ce qu'il fit, comme aussi le Pere, quand il s'y trouuoit.

ET d'autant qu'elle auoit vn mal de teste, qui la fol. 257.
tourmentoit indiciblement, elle pria qu'on luy lauast le front, les temples & la teste de l'eau beniste, de quoy

elle se trouua fort soulagee, & ne sentoit presque plus son mal, & peu apres elle rēdit sō esprit à Dieu. On enseuelit & enterra son corps à la façon des Chrestiens: mais il arriua que quelques meschans enfans de *Giropary*, qu'on n'a sceu iamais descouurir, & qui eussent esté punis, allerent de nuict la déterrer, luy briser la teste, & emporterent la toile de coton, dans laquelle elle estoit enseuelie: le matin on la fit renterrer. Et ne se faut estonner de cecy, puisque le Diable se reserue tousiours quelques bon seruiteurs, voire mesme parmy les Royaumes les mieux policez, pour executer ses detestables inuentions. Car vous deuez sçauoir que les *Tapinambos* naturellement hayssent ceux qui ouurent les sepulchres des morts, & ne pourroient pas endurer que les François ouurissent les fosses de leurs parens, pour prendre les marchandises qu'ils enterrent superstitieusement auec leurs morts.

verso. VN vieillard *Tabaiare* s'en alloit mourant, les os luy perçoyent la peau, la voix luy defailloit, & estoit demeuré perclus de tous ses membres en son lict. Se voyant donc plus mort que vif, il pensa à sa conscience inspiré de Dieu, & demanda d'estre baptisé. Nous l'allasmes visiter & catechiser, luy demandans son consentement à tous les poincts & articles que nous luy proposions. Il nous respondit les mains ioinctes qu'il croyoit tout ce que nous luy disions: Et nous arrestans plus sur les articles de la croyence de la saincte Trinité, de l'Incarnation, mort & passion du Fils de Dieu, du Baptesme, & du mystere de la saincte Eucharistie, que sur les autres articles de la Foy, à cause qu'il estoit pressé de la Mort, nous luy faisions entendre ceste matiere si haute & profonde par comparaisons familieres, à quoy il consentoit: & desirant le Baptesme de tout son cœur, nous luy voulions faire promettre qu'au cas qu'il reuint en santé, il receuroit les ceremonies du Baptesme dans
fol. 258. la Chappelle sainct Louys, & apprendroit diligemment

toute la Doctrine Chrestienne, laquelle nous demandions aux Catecumenes auant que de les baptiser.

IL respondit à ces parolles qu'il n'y auoit pas si loing de sa loge à la Chappelle de sainct Louys, qu'on ne peust bien l'y porter, à fin d'y receuoir auant que de mourir, les ceremonies du Baptesme, & qu'il desiroit ceste consolation, pour n'estre empesché d'aller droict au Ciel. Nous voyans ceste ferueur & deuotion, en feusmes bien aises & nous y accordasmes: ainsi estant apporté dans vn lict de coton en l'Eglise de sainct Louys, nous le baptisasmes solemnellement. Quelques iours apres, il mourut doucement.

VNE femme *Tabaiare* en ce mesme temps tomba malade, & la force de sa maladie l'ayant minee de telle façon, que chacun iugeoit qu'elle ne pouuoit plus guere viure, nous la fusmes voir, & luy offrir le Baptesme, ce qu'elle accepta fort volontiers & nous escoutoit attentiuement discourir par les Truchemens verso.
de la gloire de Paradis, & des peines de l'Enfer, semblablement ce qu'elle deuoit croire, auant que de receuoir le Baptesme, & au cas que Dieu luy renuoyast sa santé, qu'elle apprendroit la doctrine Chrestienne, & receuroit en l'Eglise les ceremonies du Baptesme, tellement que consentant à tout ce que nous luy auions proposé, le Baptesme luy fut donné, & ayant recouuert sa santé, elle se mit en deuoir de s'aquitter de sa promesse: mais vn poinct la trauailloit, sçauoir, qu'elle estoit femme d'vn *Tabaiare*, lequel auoit deux autres femmes, par ainsi elle ne pouuoit viure au mariage requis par les loix du Christianisme. Nous remediasmes à cela, suiuant le conseil de sainct Paul. *Si qua mulier fidelis habet virum infidelem & hic consentit habitare cum illa, non dimittat virum &c. quòd si infidelis discedit, discedat:* C'est à dire: Si quelque femme fidele est mariee à vn homme infidele, & qu'iceluy consente d'habiter auec elle, qu'elle ne le quitte &c. Que si l'homme

fol. 259. infidele la quitte, qu'elle le quitte aussi: par ainsi nous fismes dire à son mary, que s'il vouloit retenir ceste sienne femme faicte Chrestienne pour vnique, en se retirant des autres, qu'elle ne le quitteroit point: mais s'il vouloit la retenir comme auparauant en forme de concubine, que nous & les Grands des François luy permettions de le laisser, estant chose incompatible auec le Christianisme. Le mary eut en cecy de la repugnance, neantmoins il s'y accorda à la fin, & ainsi ceste femme fut faicte bonne Chrestienne, demeurant seule femme auec luy.

NOVS en faisions autant aux petits enfans qui s'en alloient mourir, nous gardions cest ordre, que nous prenions le consentement des peres & meres auant que de les baptiser, bien que nous n'eussions pas manqué de les baptiser, si nous les eussions veuz proches de la mort: mais pour ce que nous estions asseurez en general de la bonne volonté de tous les Sauuages, à presenter leurs enfans pour estre
verso. baptisez, nous leur rendions ce deuoir, pour les attirer eux-mesme à se conuertir. De rapporter icy quelques exemples, ie ne le trouue à propos, d'autant que ie ne veux rien escrire qui n'apporte auec soy quelque chose extraordinaire.

---

fol. 260. **Du Baptesme de plusieurs adults, specialement d'vn nommé Martin.**

Chap. III.

AVPARAVANT que ie touche ceste matiere, ie trouue qu'il est necessaire d'aduertir le Lecteur, qu'il trouuera en la fin du liure du R. P. Claude quelque chose de ceste histoire & de la suiuãte, le tout ex-

trait d'vne de mes lettres que i'ēuoiay de *Maragnan*, à mes Superieurs: Et d'autant que ie n'ay faict qu'effleurer ces histoires, il est besoing que ie les descriue tout au long.

CES Sacrees eaux du Baptesme ne croupirent point dans l'Isle, ains trauersant les mers par vn verso.
cours fort & impetueux sans se mesler, passerent ès terres fermes de *Tapouitapere* & *Comma*, lesquels par leur doux bruict recueillerent les esprits de ceux que Dieu auoit choisi pour luy & par la suauité de leur goust les attirent à en rechercher la source. Merueille qui ne peut estre descrite comme elle merite, que la viuacité de ces eaux surmonta sans aucune comparaison, l'actiuité du vif argent, à reconcilier à soy toutes les mailles de l'Or esparses çà & là. Ie veux dire les ames inspirees de Dieu, en ces terres de *Tapouitapere* & *Comma* pour venir voir à *Maragnan*, où le salut de ces pays auoit pris son fondement.

QVI pourroit escrire le grand nombre des personnes qui nous venoient visiter, pour apprendre quelque chose des mysteres de nostre Foy? certes cela ne se peut dire, neantmoins pour contenter l'esprit du Lecteur & dōner quelque arrest à sa pensee, ie diray, qu'il n'estoit iour, auquel ie ne receusse fol. 261.
des nouueaux visiteurs: & tel iour ie passoit qu'il me falloit satisfaire à plus de cent ou six vingt personnes: & c'estoit la cause pour laquelle ie ne pouuois pas aysement abandonner le Fort, & donner la pasture aux autres vilages de l'Isle que i'auois pour ma portion.

PLVSIEVRS de ces Sauuages d'aages diuers, se presenterent pour receuoir le Baptesme, mais ie me rendois vn peu pesant & difficile à le donner, sinon à ceux que ie connoissois par quelque acte extraordinaire m'estre enuoiés de Dieu, & que sa volonté fust, que nous le baptisassions. La raison pour quoy nous faisions cette difficulté, ie l'ay dit cy deuant, sçauoir

est, que nous estions en doute du secours & craignions, qu'apres auoir donné le Baptesme à tous ceux qui le demandoiēt, que les laissans faute de Coadjuteurs, ils ne tombassent en pire estat que nous ne les auions trouué. Nous ne laissions pourtant de les nourrir en esperance & de les entretenir tousiours à la connoissance & amour du Souuerain iusques à la venuë
verso. des nouueaux Peres, qu'ils trouueront tous prests d'executer leur volonté.

OR entre ceux qui furent touchez viuement du sainct Esprit, & que pour cet effect nous receumes au Baptesme, fut vn Indien de *Tapouytapere* Principal dans vn village de cette Prouince iadis appellé *Marentin*, lequel auoit tousiours esté grand amy des François homme de bon naturel, fort modeste, peu parlant, les yeux arrestez, & souuent inclinez vers la terre, auoit esté autrefois entre les siens tenu pour vn des asseurez barbiers ou sorciers, & chacun se trouuoit bien d'estre souflé de luy en ses maladies. Il m'a conté & à beaucoup d'autres depuis qu'il est Chrestien, que lors qu'il exerçoit les barberies, il estoit visité de plusieurs esprits folets, lesquels voloient deuant luy, quand il alloit au bois, & changoient de diuerses couleurs, & ne luy faisoient aucun mal, ains se rendoient priuez auec luy: toutefois il estoit en doute & en crainte, s'il estoient bons ou mauuais esprits: Car telle est leur croyance, comme nous dirons cy apres, qu'il y a des bons & mauuais
fol. 262. esprits. Il auoit trois femmes, auant qu'il fut Chrestien, selon la coustume.

IL arriua donc, que sans y penser, il vint auec plusieurs Sauuages, ses semblables, de *Tapouytapere*, en l'Isle de *Maragnan* pour nous voir, & les ceremonies auec lesquels nous seruions le *Toupan*. Estant venu au Fort S Louys il vit le matin du iour suiuant (qui estoit vn Dimanche) que les François estoient vestus de leurs beaux habits, suiuoient leurs Chefs pour se rendre en nostre loge de S. François, à fin

d'y entendre la Messe: & de plus ils voyoient vn grand nombre de Sauuages marcher apres les François: ce qui l'emeut à suiure la Compagnie, specialement à cause du desir & de l'intention qu'il auoit, il y a ia longtemps, conceuë de s'approcher de nous.

LA Chapelle de S. François fut aussi-tost remplie tant des François que des Sauuages Chrestiens & non Chrestiens, lesquels auoient tous vne deuotion speciale, de receuoir sur eux quelque goutte d'Eau beniste. Ce *Marentin* voyant la presse, gaigna le mieux verso.
qu'il peut le coing de derriere la porte, & monta sur le banc là dressé, pour voir à son aise, tout ce que ie ferois: Si tost que ie fus arriué sur les marches de l'Autel, ie me tournay vers l'Assistance pour la saluër, & m'aperceu de ce Sauuage, lequel ayant regardé, me laissa ie ne sçay quoy en l'esprit de l'esperance de son salut.

IL raconta depuis, & en voulut estre informé, comme il auoit pris garde à tous les gestes que i'auois faicts en la celebration de ce haut & profond mystere de la Messe, à sçauoir, comment, & pourquoy ie me reuestois d'vne Aube blanche, me ceignois d'vne ceinture, mettois le Manipule en mon bras & l'Estolle en mon col: Ie m'aprochois à la droite de l'Autel, où m'estois presenté vn vaisseau plein d'eau, & du sel, sur lesquels ie prononçois des paroles, en faisant plusieurs signes de Croix: toute l'assistance des François leuée de bout, laquelle me respondoit en chantant, & qu'ayant fait cecy, tenant en main vne branche de palme, ie la trempois dans ce vais- fol. 263.
seau, iettant sur l'Autel des gouttes d'eau, puis sur moy, & que me leuant de là, i'allois asperger les François, commençant aux Chefs iusques aux derniers qui estoiēt à la porte de l'Eglise: où les autres Sauuages nō Chrestiēs s'approchoiēt pour en receuoir quelque goutte, estimans que celà leur seruoit contre *Geropary:* Luy mesme descendit de dessus le banc

& fendit la presse pour receuoir aussi sur luy quelque goutte d'Eau beniste: ce qui luy arriua.

IL n'eut pas si tost cette goutte de rosée celeste tombee sur luy, que les mouches cantarides pleines de poison & de venin ne fuissent de dessus les fleurs de son ame à demy espanoüies, & les Abeilles industrieuses des diuines inspirations ne suruinssent pour y concréer le doux miel de la grace preuenante au Christianisme: Car estant retourné en son petit coing, derriere tous les autres, il s'acroupit & s'endormit, & pendant ce sommeil il veit les Cieux ouuerts, & monter dans iceluy vne grande quantité de gens vestus de blanc, & apres eux, beaucoup de *Ta-*
verso. *pinambos* à mesure qu'ils estoient baptisez de nous. Il luy fut dit en cette vision, que ces gens vestus de blanc estoient les *Caraybes*, c'est à dire, François ou Chrestiens, lesquels auoient eu la connoissance de Dieu, & le Baptesme de toute antiquité: Et quand aux Sauuages qui marchoient apres lauez par nous, c'estoient ceux qui croioient en Dieu & à nos paroles, & receuoient le Baptesme de nostre main: Estant reuenu de son extase, il ne dit mot, mais demeura extremement pensif & melancholique, & tel s'embarqua & retourna chez luy.

IL n'est pas sitost arriue en sa loge, qu'il est mesconnu de ses gens, qui luy demandoient ce qu'il auoit, & quelle disgrace il auoit receuë des François à *Yuiret:* mais sans rien respondre, il remplissoit de iour en autre son cœur de tristesse, & se rendoit fuitif de la compagnie de ses semblables, se promenant seul dans ses iardins & dans ses bois: où il fut assailly de rechef de ces esprits folets, puis tomba en vne grosse maladie qui l'acheminoit à la mort,
fol. 264. tousiours affligé de la Vision qu'il auoit eu à *Yuiret*, & de celle des dits esprits. En fin il ouyt vne voix interieure qui luy dit, que s'il vouloit estre deliuré de cette affliction & maladie, & de plus d'aller auec Dieu au Ciel, il falloit auant que de mourir, qu'il

fust laué de cette Eau tombée sur luy pendant qu'il estoit en la maison de *Toupan* à *Yuiret.*

IL obeit à cette voix, & de grand matin il appella vn sien frere luy donnant charge d'aller incontinent vers nous, & nous supplier par l'entremise du Grand des François, qu'il pria à cet effet, que nous luy enuoyassions de l'Eau du *Toupan* dans vne plotte de coton mise en vn *Caramémo*, de peur qu'il ne s'en perdit quelque goutte, à ce que luy estant portée, il la fist pressurer sur sa teste pour en estre laué & aller au Ciel. Ce sien parent fit ce qui luy estoit enjoint, faisant sa harangue au Sieur de Pesieux bon Catholique, lequel en fut tout estonné, non seulement luy, mais aussi le sieur de la Rauardiere & autres de la Religion pretenduë: Le Sieur de Pesieux m'amena cet homme, & auec luy le Truchement *Migan* pour me declarer le suject de sa venuë, qui verso.
me rendit tout esmerueillé de voir vne si grāde foy accompagnee de crainte, respect & humilité en vn Sauuage. Ie voulus aussitost y aller, mais on ne me le corseilla point, à cause, comme i'ay dit, que tous les iours les Sauuages me venoient trouuer de diuerses parts: I'y pouuois encore moins enuoyer le Reuerend Pere Arsene; car il auoit assez d'affaires pour lors, où il estoit: Partant nous conclusmes d'y enuoyer vn François propre & capable d'assister ce malade en ce qui concernoit son salut, & le baptiser sans ceremonie au cas qu'il le veist proche de la mort.

CE François arriué auec le frere de Marentin en sa loge, luy feit entendre comme ie ne pouuois quitter l'Isle ny le Fort sainct Louys à cause de la multitude des Sauuages qui me venoient trouuer de tous costez, mais que ie l'auois enuoyé en ma place, à fin de le baptiser, auant que de mourir, si tant estoit qu'il fut si malade qu'il ne peut venir iusques fol. 265.
en l'Isle, pour estre baptisé de nos mains. Ayant entendu cecy il se remplit de ferueur & d'ardeur;

Puis que la chose va ainsi, dict-il, ie ne permettray point qu'vn *Caraibe* me laue: mais ie veux estre baptisé de la main des *Païs*, & ne manqua pas, (tout malade & foible qu'il estoit, & tant, qu'il ne se pouuoit soustenir qu'à grand'peine) de se leuer le lendemain, de s'embarquer & venir au Fort me trouuer, lequel m'exposant le grand desir qu'il auoit d'estre fils de Dieu & estre laué, me raconta par le Truchement, les visions que i'ay mis cy-dessus. Ie luy fis responce qu'il falloit donc qu'il apprist la doctrine Chrestienne le plustost qu'il pourroit, & renonçast à la pluralité des femmes, se contentant d'vne seule. C'estoient les deux choses que nous demandions aux adults qui requeroient le Baptesme, entre les autres.

IL me repliqua, que pour la pluralité des femmes, c'estoit chose qu'il n'auoit iamais gueres approuuee, & qu'il estoit plus que raisonnable qu'vn homme
verso. n'eust qu'vne femme, mais que pour le bien de son mesnage, il en auoit besoing de plusieurs. Ie luy dy là dessus qu'il pouuoit auoir plusieurs fēmes en qualité de seruantes, mais non en qualité de femmes. A quoy il s'accorda facilement, & armé d'vn grand courage d'apprēdre la doctrine Chrestienne il la sceut en peu de iours: lors il desira de moy auant que d'estre baptisé, que ie l'instruisisse des ceremonies qu'il auoit si attentiuemēt contemplees le 1. iour qu'il fut touché de l'esprit de Dieu.

IE luy dis que le *Toupan* estoit vn grand Seigneur, lequel encore qu'on ne le vist point, ne laissoit d'estre present deuant nous, & partant qu'il falloit le seruir auec vne profonde reuerence, & auec des ornemens & habits tous differēs de l'ordinaire. Que le premier vestemēt blāc qu'il me vit prendre nous signifioit trois choses: Premierement, l'innocence & la pureté auec laquelle nous deuons paraistre deuant luy: Secondement, le vestement de son humanité, prise du sang d'vne vierge, soubs lequel il auoit conuersé auec les hommes; Troisiesmement, que c'estoit pour

nous representer la robe de mocquerie qu'il receut de fol. 266.
ses ennemis, quand il voulut souffrir pour nous, leur permettant d'exercer sur luy ce qu'ils voulurent, non qu'il ne les eust bien empesché s'il eust voulu. Que la ceinture de laquelle ie m'estois ceint, & ces bandes de drap de soye que i'auois mis en mon bras & en mon col, nous represētoiēt les ornemēs que nous deuons donner à nostre ame à ce qu'elle soit agreable à Dieu, à sçauoir, par la ceinture la continence des femmes, par la bande sur le bras, que nous deuons bien faire au prochain, & la bande sur le col, où l'on a coustume de porter les Colliers & Carquans marque d'amour, c'estoit la perseuerance en nostre profession: qu'aussi cette ceinture & ces bandes nous representoient les cordes auec lesquelles le Sauueur auoit esté lié.

CET autre vestement de soye que ie mettois par dessus tout, c'estoit le zele ou salut des ames, lequel nous tous deuions procurer, estans obligez de ne pas nous contenter d'aller au Ciel, mais faire ce que nous pourrons afin que nos semblables nous y accompagnent. Ioint aussi que cela signifie le second verso.
vestement de risee qui fut donné à nostre Seigneur en sa Passion. Quant à l'eau & au sel, sur lesquels il me vit prononcer les paroles, c'estoit que ie donnois puissance à l'eau de la part de Dieu, de chasser le Diable du lieu où elle seroit iettee, & des personnes sur lesquelles elle tomboit: & par ainsi que l'aspergement ou arrousemēt que i'en faisois auec la Palme, sur les François, c'estoit pour chasser les Diables d'autour d'eux. Et quant à ce qu'ils chantoient, pendant que i'aspergeois, c'estoit vne priere qu'ils faisoiēt à Dieu, d'estre nettoyez interieurement de leurs pechez.

AYANT esté parfaictement instruict de toutes ces choses, nous arrestames qu'il seroit bon, & à propos de le baptiser, au iour & feste de la Tres-saincte Trinité: Il choisit pour son Parrin le Sieur de Pesieux,

& le iour escheu, on le fist vestir d'vne toille de coton tres-blanche, pour garder la conuenance au Sacrement qu'il deuoit receuoir: c'est l'innocence &
fol. 267. candeur Baptismale conferée soubs l'inuocation des trois Personnes de la Saincte Trinité. Vn grand nombre de Sauuages, principalement de *Tapouitapere*, se trouuerent à son Baptesme, chose qui les excita & incita merueilleusement, voyans cet homme, leur semblable, respecté entr'eux, tant pour ses barberies anciennes, que pour l'authorité & aage qu'il auoit, receuoir comme vn petit enfant, le lauement de Iesus-Christ sur son chef.

VOYANT vne si belle occasion de profiter, ie fis fendre la presse entre les François, pour faire approcher les Premiers & Principaux des Sauuages là presens, ausquels ie fis faire cette harangue par le Truchemēt. Vous voyez, mes amis, iournellement deuant vos yeux en vostre terre que les oyseaux s'entre-suiuent, & où les premiers dressent leur vol, là toute la trouppe se met en suitte: vous sçauez bien que les Sangliers marchent en grande quantité de compagnie, sans qu'aucun d'iceux se fouruoye des traces des premiers: vous experimentez que les *Paratins*, c'est-à-dire, les Poissons nommez Mulets, vont
verso. dans la mer en grosse trouppe suiuants leurs conducteurs, tellement que les premiers s'eslançans de l'eau à la rencontre de vos Canots quand vous allez à la pesche, les autres les inuitent, lesquels tombans dans vos Canots, vous en prenez grande quantité. Qui fait cela? C'est l'exemple des semblables. La Nature ayant viuement inseré dans toutes creatures viuantes & cognoissantes vne attraction des choses semblables en espece les vnes apres les autres. Regardez maintenant cet homme qui est de vos semblables, & des premiers d'entre vous, lequel se faict enfant de Dieu. Ie sçay bien que vous estes portez à nous donner vos enfans, mais quelques vns d'entre vous ont opinion, qu'ils ne sont pas capables de re-

ceuoir le Baptesme pour estre trop vieux: c'est vne tromperie en vous, car Dieu n'est acceptateur de personne, vous estes aussi propres d'estre baptisez, & d'aller au Ciel, comme vos enfans: voicy cet homme que ie vay baptiser deuant nous, à la charge, comme il m'a promis, d'enseigner ceux qui voudront l'escouter: Ouurez les oreilles pour entendre ce qu'il va reciter. fol. 268

CELA dit, ie le fis mettre à genoux sur les marches de l'Autel, & reciter haut & clair en sa langue, les mains iointes, la Doctrine Chrestienne, laquelle nous mettrons cy-apres en son lieu: puis ie commençay les ceremonies de son Baptesme à la veuë des autres Sauuages qui contemploiēt le tout fort attentiuement, & ayant paracheué & admis le nom imposé par son Parrin de Martin François, à cause de la conuenance qu'il y auoit entre son ancien nom *Marentin*, à Martin, pour faire que ceste sienne conuersion fust mieux recogneuë, de tous les Sauuages, qui le cognoissoient par ce nom de *Marentin:* Apres, dis-je, que tout cela fut faict, ie le fis asseoir aupres de son Parrin, & commençay la Messe, laquelle il escouta fort deuotieusemēt, ayant tousiours les mains iointes, & venu à l'esleuation du Sainct Sacrement, il se mist à genoux comme les autres, recitant à part soy l'Oraison Dominicale & sa croyance, tandis qu'il vit que les autres François demeurerent verso. à genoux.

QVELQVES iours apres il voulut s'en retourner en son village, ayant obtenu la santé du corps & de l'ame, & prenant congé de nos Messieurs & de moy, nous luy donnasmes des Chappelets, des Images, des *Agnus Dei* & des noms de Iesus: Nous luy recommandasmes sur tout, qu'apres qu'il auroit serui Dieu, il se ressouuint de prier la Vierge Marie Mere de Iesus-Christ, disant autant d'*Ave Maria* en sa langue, qu'il y auoit de grains en ce Chappelet, & que venu aux gros grains il dist l'Oraison Dominicale en sa mesme langue: Il prit vne grande deuotion à cette

Saincte Mere de Dieu, tellement qu'il portoit son Chappelet à son col, qu'il baisoit souuent, & quand il vouloit prier Dieu, il le tiroit, & faisoit ce que nous luy auions appris.

AVANT que de partir il me dit qu'il n'auoit qu'vn fils qu'il m'ameneroit à son retour, afin que ie le visse, & que quand il l'auroit entierement instruit en la Doctrine Chrestienne, ie le baptiserois, & le
fol. 269. donneroit aux Peres desormais pour demeurer tousiours auec eux. Il nous promit semblablement qu'il esliroit vne de ses trois femmes, specialement celle qui estoit mere de cet enfant, si tant estoit qu'elle voulust se faire Chrestienne comme luy: pour les deux autres, qu'il les retiendroit comme seruantes: Il s'est fort bien aquitté de ces promesses, par ainsi il s'embarqua, & s'en alla à *Tapouitapere* chez luy en son village.

---

verso. **Des Grands fruicts que fit cet homme Chrestien en l'instruction & conuersion de ses semblables.**

Chap. III.

IL n'y a rien plus fuyart & plus difficile à rendre domestique que la Panthere: c'est bien dauantage, elle est de son naturel fort furieuse vers les animaux des forests qu'elle tranche & met en pieces à la premiere rencontre: toutesfois au renouueau, quand elle se sent empraiinte & chargee de petits, elle se rend plus fauorable, iettant des bonnes odeurs par les Pores de son corps, & muant sa voix de cruelle
fol. 270. qu'elle estoit, en doux appels des autres animaux

à suire son odeur & iouyr de sa societé: ce qu'ils font.

LA Nation des *Tapinambos* estoit vne vraye Panthere, cruelle sur tout autre Peuple, ainsi que leur coustume de faire le tesmoigne assez, mangeans leurs ennemis: mais aussitost que le renouueau de la grace a paru sur leur terre, ils ont changé leur cruauté en douceur, leurs discours damnables en discours salutaires, les puantes odeurs procedantes de leur *Boucan*, en bõnes odeurs, s'attirans les vns les autre à l'odeur de IESVS-CHRIST, rejallissante au dehors par les pores ouuerts d'vn amour vers le prochain, à luy vouloir le mesme bien qu'ils ont receu, à ce prouoquez par la conception spirituelle faicte des graces de Dieu au fond de leur Ame, selon ce qu'il dit aux Cantiques. I. *Oleum effusum nomen tuum, ideò adolescentulæ dilexerunt te nimis*: Et peu apres, *Trahe me post te, curremus in odorem vnguentorum tuorum:* Ton nom, ô Sauueur du Monde, & la cognoissance d'iceluy est vn baume respandu, à la force & odeur duquel les ieunes Ames se sont esprises de ton amour, & tost se sont mises à la verso. poursuite de son acquisition.

Martin François, entre les autres Sauuages, mit en pratique ceste doctrine: car il ne fut pas si tost arriué dans son village, qu'il se mit à haranguer ses voisins, & de là donna dans les autres villages de la Prouince de *Tapouïtapere*, où il discouroit des grandeurs de Dieu, & des graces à luy faites. Il remettoit aussi deuant les yeux des Sauuages ses compatriottes, le grand mal-heur de leurs Ancestres, qui estoient tous peris auec *Giropary*, & le bon-heur qui se presentoit à eux s'ils vouloient le receuoir, d'estre baptisez & faicts enfans de Dieu.

CES harangues ne furent sans effect, ains plusieurs le venoient trouuer pour boire à la fontaine de Salut, succer le laict de la poictrine de IESVS-CHRIST à son imitation & exemple, comme on ra-

conte de la Licorne, laquelle cherchant les eaux elognees de venin, par hasard, est transpercee iusqu'au cœur de la suauité du chant d'vne ieune Pacelle couchee là aupres soubs les rameaux verdoyans
fol. 271. des arbres de la forest, playe qui deliure cet animal de sa furie naturelle, & l'approche à la poictrine de celle qui l'a blessee: Licorne non ingratte ny auare du bien receu, ains transportee du desir d'en faire faire part à ses semblables, lesquelles elle va chercher dans le profond des bois, & les inuite par toutes sortes de gestes à la suiure, & se rendre participantes du bon-heur qu'elle a receu. Personne ne doute que la ieune Pucelle nous represente l'Espouse de IESVS-CHRIST la saincte Eglise, son chant harmonieux la predication de l'Euangile, sa poictrine où les bestes mesmes sont bien receuës, la misericorde Diuine mise en son pouuoir, les eaux sans venin les Saincts Sacrements, la Licorne farouche les infidelles: la premiere frappee suiuie des autres, l'vn d'iceux conuerty parfaictement, qui par ses discours & ses exemples attire apres soy les autres, & tel fut Martin François.

IL ne se passa pas six mois, qu'on ne vit de grands effects: car ayant conuerty & instruict plusieurs des habitans de *Tapouïtapere* de toute sorte
verso. d'aage, il nous enuoya les plus hastez & les mieux instruicts au fort S. Louys pour estre baptisez, ausquels apres les auoir retenus quelque temps pour considerer leur ferueur, ie ne peux refuser le baptesme: cependant le nombre des Catecumenes s'augmentoit de iour en iour en *Tapouïtapere,* si bien qu'il fallut que le R. P. Arsene y allast pour en baptiser vn grand nombre que l'on ne pouuoit refuser, tant pour le desir qu'ils monstroient en auoir, que pour sçauoir parfaictement ce que doit sçauoir le Chrestien.

MARTIN auoit basty vne chappelle & vne loge tout aupres, au milieu de son village auec l'ayde des autres Chrestiens & des Sauuages de son village:

Le Pere benit la Chappelle, & prit possession de la loge, où il estoit visité & nourry tant qu'il fut là, par les Chrestiens & Sauuages. Apres qu'il eut baptisé ceux qu'il trouua propres, il alla voir quelques villages de la Prouince, specialement leur souuerain Principal, & fut le bien venu par tout, recognoissant en ces peuples vn desir general d'estre Chrestiens, & d'auoir en tous leurs villages des Peres.

LE bon homme Martin François obtint vn nom fol. 272.
honorable qui luy fut imposé par les habitans de *Tapouïtapere*, à cause du labeur & de la peine qu'il luy voyoient prēdre autour d'eux, pour les faire Chrestiens, & pour ce aussi qu'il estoit le premier Chrestien de leur terre, & sçauoient bien que nous l'aymions: Ce nom fut de *Paï-miry*, le petit Pere, ou le Vicaire des Peres. Et à la verité il meritoit bien ce nom: car depuis qu'il fut Chrestien, l'on n'a iamais remarqué en luy aucune trace de vieil homme, c'est à dire, des coustumes mauuaises que les Sauuages obseruent. Il estoit graue, modeste & peu parlant, & rarement pouuoit-il estre incité à rire: Il s'abstenoit de tout ce qui luy sembloit contrarier à la profession du Christianisme.

TEL estoit le Formulaire de vie qu'il gardoit & faisoit garder à tous les autres Chrestiens comme le plus ancien. I. Ils conuenoient tous ensemble soir & matin, en la Chappelle: lors vn d'entre eux, se leuoit debout, les autres demeurans à genoux, puis hautement, il disoit en sa langue, *Au nom du Pere,* verso.
du Fils & du sainct Esprit, &. se marquoit le front du signe de la Croix, les yeux, la bouche, & la poitrine, ce que faisoient pareillement tous les autres, puis ioignant les mains, les yeux vers l'Autel, il recitoit posement & distinctement l'Oraison Dominicale, le Symbole des Apostres; les Commandemens de Dieu, & ceux de l'Eglise. Cela finy, s'il y auoit quelque auertissemēt à donner on le disoit, puis chacun s'en alloit à sa besogne.

2. ILS viuoieut en cōmun, lors qu'ils se trouuoient ensemble, apportās leurs pesches & chasses, pour estre égalemenț parties entr'eux, & auparauant que de manger le plus ancien d'entr'eux disoit en sa langue le *Benedicite*, faisant le signe de la Croix, sur soy & sur les viandes presentes, tous ostoient leur chappeau, & faisoientle signe de la Croix sur eux, lors que celuy qui benissoit la faisoit, & pas vn ne touchoit aux viandes, qu'elles ne fussent benistes. En mangeant ils ne contoient chose de risee ou mauuaise comme ont coustume de faire les *Tapinābos*, mais le plus ancien recitoit quelque chose de Dieu, & de la Religion.

fol. 273. 3. ILS n'alloient aucunement aux *Caouïns* & assemblees, selon la coustume des *Tapinambos:* c'estoit vn des points principaux que Martin François grauoit dans le cœur de ceux qu'il conuertissoit, à sçauoir, que les *Caouïns* estoient inuentez par *Giropary*, pour semer discorde entre ces Barbares, & pour prouoquer ceux qui s'y trouuoient à toute sorte de mal, qu'il estoit impossible que ceux qui aymoiēt les *Caouïns* aymassent Dieu, c'est pourquoy, disoit-il, quand ie m'apperçoy que quelques-vns de mes semblables se retirent des *Caouïnages*, ie prens augure qu'ils seront bien tost Chrestiens, & ie les vay trouuer: mais ceux que ie voy aymer ce sabat, ie n'ay courage de m'adresser à eux. Ce qu'il dit est veritable, car c'est vn spectacle assez hideux de voir ces gens en telles assemblees, & semble plustost vn sabat de Sorciers, qu'vne assemblee d'hommes. Ie m'y suis trouué vne seule fois seulement pour en sçauoir parler, & iamais depuis ie n'y voulu retourner. Ie voyois d'vn costé les vns couchez dans leur lict, vomissans à grande force les autres faisans des demarches, ayant perdu
verso. le iugement à cause du vin, d'autres qui huoient, d'autres qui faisoient mille grimaces, d'autres qui dansoient au son du *Maraca*, d'autres qui chantoient auec confusion de voix & de ton, d'autres qui beuuoient de grand courage, & petunoient pour se rendre

bien tost yures, & le pis que ie trouuois en cela, c'estoit que les filles & les femmes y estoient peslemesle, me persuadãt qu'il est bien difficile que Bacchus soit sans Venus: Et à la mienne volonté que les François facent en ce point, ce que les Portugais ont faict, qu'ils deffendent aux Sauuages tous ces *Caoüïnages:* les Portugais ont recogneu depuis le temps qu'ils sont habituez aux Indes, qu'vn des plus grands empeschemens de venir au Christianisme, ce sont ces assemblees diaboliques, desquelles aussi procedent presque toutes les discordes & vilennies qui sont entre ces Sauuages.

4. CES nouueaux Chrestiens vont vestus le mieux qu'ils peuuent, & marchent de compagnie ensemble, ne portans ny flesches, ny arcs, sinon lors qu'ils vont à la chasse, ou à la pesche, ains se contentent de porter vn baston d'vne sorte d'Ebene noire ou rouge, fol. 274.
tellement qu'il est aisé de les distinguer d'auec les autres. Et quant ils vont par les villages de leur contree, s'il se trouue vn Chrestien au village où ils abordent, ils se retirent chez luy, & se contentent de ce qu'il a faict prouision, viuans sobrement, comme il est bien seant & conuenable aux Chrestiens.

D'vn indien condamné à la mort, lequel demanda le Baptesme, auant que de mourir. verso.

Chap. V.

ON n'estimeroit iamais, si l'experience n'en eust donné la cognoissance, que voyant simplement à l'exterieur la coque d'vne huistre marine broüillee & soüillee de vase & de bourbe, il y eut au dedans

vne perle si precieuse, laquelle merite bien d'estre logee aux Cabinets des Princes. Qui pourroit croire qu'vn Sauuage abysmé en toute iniquité, impureté & immondicité, telle que ie n'oserois l'auoir icy recitee, que mesme ie croy, que le Diable autheur de ces
fol. 275. ordures, en ait honte, n'estoit l'inimitié & superbe contre le Souuerain qui le pousse à cela. Qui pourroit dis-ie, croire qu'vn tel par vne diuine Prouidence, eust esté choisi pour le Royaume des Cieux, & tiré de ces abysmes infernales, pour receuoir (à sa mort iustement meritee par ses turpitudes) le sacré Baptesme, pour le lauer de toutes ses soüillures, & luy rendre le Paradis ouuert, & facile d'entree.

CE fut vn pauure Indien brutal, plus cheual qu'homme, fuiant par les forests, à cause du bruict qu'il auoit eu, que les François le cherchoient luy & ses semblables pour les faire mourir, & purger la terre de telles ordures à la face du sainct Euangile, & à la candeur de la pureté & netteté de la Religion Catholique, Apostolique & Romaine: Pris qu'il est, on le garrotte & seurement on l'amene au Fort sainct Louys, où on luy mit les fers aux pieds: on luy donne bonne garde iusqu'à tant que quelques Principaux de ces contrees fussent venus pour assister à son procez, sa sentence & sa mort, ce qu'ils firent. Le prisonnier n'attendit pas qu'on
verso. luy commençast son procez, pour se donner à luy-mesme sa sentence: car il dit deuant tous, Ie suis mort, & l'ay bien merité: mais ie voudrois que ceux qui ont peché auec moy, en receussēt autāt.

SON procez faict, & sa sentence luy estant signifiee, on eut soin de son Ame, en luy remonstraut que s'il vouloit receuoir le Baptesme, nonobstant sa mauuaise vie passee, il iroit droict au Ciel, à l'instant que son Ame sortiroit de son Corps. Il creut cecy, & demanda lors d'estre baptisé. Le Sieur de Pesieux pour cet effet me vint trouuer en nostre loge de sainct François de *Maragnan*, & ayant pris conseil

ensemble, s'il estoit expedient que moy-mesme luy donnasse le Baptesme, nous trouuasmes que non, pour les raisons suiuātes: à scauoir, que les Sauuages auoient ceste croyance de nous autres pays, que nous estions gens de misericorde, & que nous nous employons volontiers vers les Grands, pour obtenir la vie de ceux qui estoient condamnez à la mort. D'auantage que les Grands nous aymoient, & ne nous refusoient chose aucune. De plus que nous preschions que Dieu ne vouloit point la mort, mais la vie du pecheur, & que nous estions venus pour cet effect, fol. 276. afin de leur donner ceste vie, tellement que si ie l'eusse baptisé publiquement, auant que de mourir, i'eusse infailliblement donné plusieurs fantaisies à ces esprits encore tendres & incapables, sur la bonne opinion qu'ils auoient de nous: chose qui eust beaucoup preiudicié pour venir au but de nos intentions: ioint que i'eusse dōné matiere de murmure aux Sauuages, qui eussent peu dire cecy: Si les Peres ayment la vie, pourquoy laissent-ils aller cettuy-cy qui est Chrestien à la mort? S'ils ayment tant les Chrestiens, pourquoy n'ayment-ils cettuy-cy? Si les Grands ne leur refusent rien, pourquoy ne le leur ont-ils demandé? Sōme, tant pour ces raisons que pour autres que ie laisse, nous trouuasmes qu'il estoit non seulement expedient, mais tres-necessaire, que ie ne le baptisasse point. Par ainsi ie priay le dict Sieur, qu'apres l'auoir bien faict instruire par les Truchemens, il luy conferast, peu auparauant que d'aller au supplice, le Baptesme sans les ceremonies de l'Eglise: ce qu'il accepta & fit pareillement. verso.

IL receut donc d'vn visage serain & sans tristesse, en la presence des Principaux Sauuages le Baptesme, apres lequel, vn de ces Principaux (nommé *Karouatapiran*, c'est à dire le Chardon Rouge, duquel nous parlerons vne autre fois) luy fit cette harangue: Tu as grande occasion maintenant de te consoler, & non de t'affliger, veu qu'à present tu es enfant de Dieu

par le Baptesme que tu viens de receuoir de la main de *Tatou-ouassou*, (qui est le nō du Sieur de Pesieux, en leur langue) lequel a eu permission des Peres de ce faire. Tu meurs pour tes fautes & approuuons ta mort, moy mesme ie veux mettre le feu au Canon, afin que les François sçachent & voyent que nous detestons les ordures que tu as commises: mais regarde la bonté de Dieu, & des Peres enuers toy, qui ont chassé *Giropari* d'auprés de toy par le moyē de ton Baptesme, en sorte qu'incontinent que ton ame sortira de ton corps, elle ira droict au Ciel pour voir le *Toupan*, & viure auec les *Caraïbes* qui sont
fol 277. autour de luy: quand le *Toupan* r'enuoyera vn chacun prendre son corps, si tu aymes mieux porter les cheueux longs & auoir vn corps de femme au Ciel, que celuy d'vn homme, tu prieras le *Toupan* qu'il te face vn corps de femme, & tu resusciteras femme, & là haut au Ciel, tu seras mis au costé des femmes, & non au costé des hommes.

VOVS excuserez ce pauure Sauuage non encore Chrestien ny Catecumene touchant le poinct de la Resurrection. Il nous auoit entendus enseigner que tous les hommes resusciteront vn iour, chaque ame retournant du lieu, où elle est iusqu'au iour du iugement, pour prendre son corps, luy il adiouste du sien ce qu'il pense estre indifferent à la resurrection, qu'vne ame reçoiue vn corps masle ou femelle, en quoy il se trompoit, & on ne laissa pas passer cela, sans l'informer mieux & le patient aussi: mais i'ay bien voulu mettre le tout simplement comme il le dit, afin que le Lecteur recognoisse combien fidelement ie rapporte les choses comme elles sont passees, ainsi que desia
verso. l'ay aduerty, & aduertis derechef pour les harangues que i'ay à mettre cy apres.

CE pauure condamné receut ses consolations de bon cœur & auant que marcher au supplice, il dist à toute la compagnie: Ie m'en vay mourir & vous perdray de veuë, ie n'ay plus peur de *Giropari*, puis

que ie suis enfant de Dieu: ie n'ay que faire de marchandise, ny de feu, ny de farine, ny d'eau, ny d'aucun ferrement pour faire mon voyage par delà les montagnes, où vous pensez que vos Peres dansent: mais donnez moy du *Petun*, à ce que ie meure allegrement la parole ferme, & sans peur, qui m'estouffe l'estomach. On luy donna ce qu'il demandoit, cōme on faict par deçà le pain & vin à ceux qui vont mourir par Iustice: coustume qui n'est pas de ce temps, mais de toute antiquité, laquelle presentoit aux criminels le vin myrrhé, & l'hypocras pour prouoquer le sommeil aux patiens. Cela faict on le mena au Canon, braqué sur la poincte du Fort Sainct Loüys, panchant dans la mer, & estant attaché par les reins à la gueule d'iceluy, le *Chardon rouge* mit le feu à l'amorce, en la presence de tous les Princi- fol. 278.
paux assistans là & d'autres Sauuages, & deuant les François: Aussitost la bale fendit le corps en deux, vne partie tomba au pied de la roche, l'autre partie fut portee en la mer, qui n'a point esté veuë du depuis. Quant à son ame il est à croire que les Anges l'esleuerent au Ciel, puis qu'il mourut à la sortie des eaux Baptismales: asseurance tres-infaillible de la saluation de ceux à qui Dieu faict cette grace, qui n'est pas petite ny commune, mais bien aussi rare que la vocation du bon Larron en la Croix, lequel ayant mené vne vie débordee iusques à la potēce où il estoit attaché, receut neantmoins cette promesse de IESVS CHRIST: *Hodie mecum eris in Paradiso,* Tu seras auiourd'huy auec moy en Paradis: Autant en pouuons nous dire de ce mal-heureux bien-heureux Indien, qui nous donne vn beau subiect d'admirer & adorer les iugemens de Dieu.

Karouatapyran Executeur de ce supplice, monstroit par ses gestes & paroles vn grand contentement & obligation aux François d'auoir receu cet verso.
hōneur, & l'estimoit biē plus que l'hōneur & la gloire que cette Nation abusee donne à ceux qui publique-

ment tuent les Prisonniers, qui est pourtant vn des plus grands honneurs qu'on puisse receuoir entr'eux, & est vne faueur non petite aux ieunes gens, quand ils sont esleus pour executer le prisonnier, & est comme l'entree de grandeur, pour estre vn iour Principal: Par ainsi ce grand *Karouatapiran*, se loüa fort de ce sien fait, & s'en seruoit de moyen à se faire craindre entre les siens, haranguant par tous les villages où il alloit ce qu'il auoit fait, adioustant qu'il estoit frere des François, leur defenseur & exterminateur des meschants & des rebelles.

---

fol. 279. **Formulaire des Harangues que nous faisions aux Sauuages, quand ils nous venoient voir, pour les attirer à la cognoissance de nostre Dieu, & à l'obeissance de nostre Roy.**

Chap. VI.

LE moyen par lequel iadis les Atheniens attirerent les peuples à la cognoissance de la Philosophie, & à l'obeissance d'vne Republique, estoit represẽté par le simulachre de leur *Palladiũ* qu'ils feignoient estre apporté du Ciel & l'auoient colloqué au lieu plus eminent de leur ville. Telle estoit cette Idole de Pallas, vous la voyez armee de pied
verso. en cap, & sortir de sa bouche des raiz de miel, qui tomboient sur ses auditeurs & spectateurs, lesquels s'endormoient de douceur. Les Druides enseignerent la mesme chose aux Gaulois, esleuans la statuë d'Hercule sur le Portail de leurs Temples, portant

sur sa teste la hure de Lyon, & sur ses espaules la massuë de ses victoires, & de sa bouche sortoient des chenettes d'or qui alloient prendre par les oreilles, vne multitude d'hommes & de femmes, ieunes & vieux, afin de les tirer apres soy. Voicy l'intention des Atheniens & des Gaulois, c'est qu'ils signifioient, que les hommes sont attirez par la douceur & par la raison à l'obeissance des loix diuines & humaines, & se maitiennent en ceste obeissance par la protection des armes, que les Souuerains portent à ce suiet, pour conseruer leurs vassaux.

LE premier de ces deux nous appartenoit quand sa Majesté & nos Peres nous enuoyerent par delà, pour amener à la cognoissance de Dieu ces pauures ames barbares, lesquelles nous recogneusmes auant que nous mettre en besongne, desireuses de la dou- fol. 280.
ceur: Et par ainsi nous conclumes ensemble de regler nos paroles & nos façons de faire auec eux au niueau d'vne parfaicte douceur, dont nous nous sommes bien trouuez.

I'AVOIS apris ceste leçon du Cantique premier, qu'entre les ornemens que IESVS-CHRIST auoit donné à son Eglise, la debonnaireté & clemence enuers les pecheurs & infideles tenoit vn des premiers rangs, selon ces paroles: *Murenulas aureas faciemus tibi vermiculatas argento:* Nous te ferons des chenettes d'or torses comme petites lamproyes émaillees de fil d'argent en forme de petits vers, pour faire esclatter la beauté de l'or. Les Septante disent, *Simulachra auri faciemus tibi, cum vermiculationibus argenti.* Nous te ferons des petites Statuës d'or fin, émaillees de fil d'argent en figure de petit verds. Et Rabbi Ionathas adiouste que telles estoient les tables de Saphir, sur lesquelles les Commandements de Dieu estoient grauez: parce que la lumiere de la gloire du Donneur, rendoit le Saphir diaphane de couleur d'or & l'escriture grauee des doigts de Dieu tiree en ligne, rendoit l'émail en figure de petites Lamproyes ou verds verso.

de terre. Qui ne diroit qu'il y eust de l'intelligence entre ces diuines ceremonies, & celles des Atheniens & Gaulois, les vnes & les autres nous signifians par les Statuës & les Chenettes d'or, la force & puissance qu'a la douceur, pour ranger les Ames plus barbares, à l'obeissance des Loix de Dieu: Et vrayement ce n'est pas sans raison, que IESVS-CHRIST ait émaillé les Chenetes d'or de son Espouse de la figure des vers de terre & des petites Lamproyes: puis que luy mesme s'est faict ver, pour attirer à soy les vers, & est venu en terre pour se conioindre les vers de terre. Et comme les Lamproyes ne reiettent de soy les serpens, pour frayer auec elle, moyennant qu'ils vomissent leur venin: Aussi IESVS-CHRIST n'a point mesprisé les hommes, pauures serpens, pourueu qu'ils se facent quites de leur venin. Que si le Maistre a faict cecy, que doiuent faire les chetifs Disciples de sa Maiesté? Quiconque donc s'offre à seruir son Dieu en la conuersion de ces hommes Sauuages, fol. 281. il doit mouler ses paroles & actions sur la douceur que IESVS-CHRIST a pratiqué luy mesme en terre.

TELS estoient les articles de nos conferences auec les Sauuages. Le I. Que nous taschions de leur faire conceuoir viuement en leur cœur que nous estions leurs amis, & leurs fideles amis, voire plus que leurs Peres, Meres, ou autres Parens, en leur disant ces paroles & plusieurs autres, *Pera-oussou pare Koroyco*, Nous sommes vos amis, vos intimes. De ces paroles ils s'esiouissoient extremement & prenoient vne grande confiance de conuerser auec nous: de sorte qu'ils nous estoient importuns, & ne nous donnoient aucun loysir, qu'ils ne fussent à nous regarder & considerer nos gestes. Ie vous donneray des exemples de cecy.

VN iour de Pasques apres le seruice, auquel assisterent plusieurs Sauuages, tant de *Tapouytapere* que de l'Isle, ie voulu me retirer pour penser à ce que ie deuois dire au Sermon d'apres disner & pour

cet effect, ie feis fermer les portes de nostre loge, à ce que personne n'y entrast ce peu de temps qu'il verso. y auoit iusques à l'heure de la Predication; mais voicy que ces Sauuages impatiens d'ētrer apres auoir faict deux ou trois fois le tour de la loge pour trouuer passage, en fin ils arracherent quelques pieux par où ils passerent. Ie leur monstray en mon visage quelque mescontentement de ce qu'ils auoient fait, & leur demanday pourquoy ils estoiēt si importuns; Ils respondirent, par ce que nous auons enuie de te voir & parler à toy librement, lors que les François ne sōt point autour de toy, & sommes venus expres pour cette occasion; Ainsi il me les falut entretenir sans auoir moyen de m'en defaire. Lors que ie disois le seruice diuin à part moy dans nostre Chapelle à porte close, on leur voyoit rompre la natte de la Guinée, de laquelle nous auions tapissé nostre Chapelle, pour voir ce que ie faisois ainsi à genoux deuant l'Autel; & disoient l'vn à l'autre tout bas *Ygnéem Toupan*, il parle à Dieu, & ne sortoiēt point de là que ie n'eusse acheué.

POVR me deliurer de ces importunitez, ie feis faire vne closture tout autour de nostre loge & de la Chapelle de S. François bien forte & farcie de fol. 282. branches de Palme piquante qui ont des esguilles plus longues que le doigt, ce nonobstant ils ne laissoient de trouuer moyen d'entrer & me venir trouuer: En parlant de cecy, il me souuient du dire d'Antalcide, selon que Plutarque l'escrit au Traité des Apophtegmes Laconiques, que Qui veut gaigner les hōmes en amitié, il faut qu'il ayt la langue ruisselante de miel, & la main pleine de fruicts, c'est-à-dire, qu'il faut qu'il vse de douces paroles, & donne les seruices selon les paroles. Nous ne pouuions faire dauantage vers ces Sauuages que de nous insinuër en leur amitie par douces paroles, & leur offrir la connoissance de Dieu, & les Sacremens de l'Eglise seuls fruicts de la Passion de IESVS-CHRIST.

Ælian dit au liu. 14. de ses histoires diuerses; qu'Epaminondas eust esté bien fasché s'il fut sorty de son Palais en public, qu'il n'eust aquis & adiousté vn nouuel amy au nombre de ses anciens amys. Il ne nous estoit besoin d'aller ny à deux cens ny à trois cens lieuës, pour aquerir des nouueaux amys à Iesvs-
verso. Christ: car ils venoient assez d'eux mesme vers nous pour cet effet. Gellius. 1. c. 3. rapporte que Pericles vn des grands Areopages d'Athenes terminoit les amitiez des hommes iusques aux Autels des Dieux: mais de l'amitie diuine entre Dieu & les hommes, fondée & enracinée sur les Autels il n'en a a point parlé, par ce que tout Payen qu'il estoit, il ne pouuoit enfoncer la force & impetuosité d'vn tel amour, qui ressemble à celuy du propre centre, où chaque creature est destinée de se porter & reposer; Vous le voyez par les choses graues tẽdãtes d'vn poix naturel en bas, & au cõtraire par les legeres tẽdantes en haut. Le puissant Roy Darius receut en presẽt d'vn siẽ amy vne belle põme de grenade, laquelle coupant par la moitié il admira la beauté & le nombre de ses pepins, & dit à la compagnie, A la miẽne volõté que i'eusse autant de Zopires (c'estoit son plus intime amy) qu'il y a de grains en cette pomme. Ce n'est pas vne petite grace ny vn petit priuilege que Dieu a fait à cet ordre Seraphique de S. François que de luy auoir donné le couteau
fol. 283. de la parole à fin d'ouurir la põme encore entiere & fermée des terres de *Maragnã* pour presenter à Iesvs-Christ des millions d'Ames, nõ seulement pour luy estre reconciliees, mais aussi pour luy estre vn iour fideles Espouses.

N'est-ce pas à ce sujet que Dieu inspira à Salomõ au 4. liu. des Roys, chap. 29. de faire les chapitaux des Colõnes d'airain, auec vn rest parsemé de põmes de grenade, signifiãt par cela la mission de l'Euangile vers les nations infideles, le rest seruãt à prẽdre ces poissons fuiars, par vne douce eloquẽce:

& les pōmes de grenade pour les lier & vnir par amour auec Iesvs-Christ, & le reste de ses fideles: & n'y ayant riē plus fort pour gaigner l'amour que le mesme amour: voilà pourquoy ie cōclus qu'il estoit totalemēt necessaire que no' fissiōs recōnoistre à ces Sauuages que no' les aymiōs tēdremēt & intimemēt & que nous leur offrissiōs nous-mesme & ce que nous auiōs, leur disās *Ore-mae pémareamo*, tout ce que no' auōs est vostre; Et pour cette cause, lors que i'auois vne grande quātité de poissōs comme cela m'estoit assez ordinaire, ie leur en donnois à verso.
tous, specialement aux *Tabaiares* nouueaux venus en l'Isle, qui pour ceste raison auoient de la disette, n'ayans pas encore fait leurs iardins, notamment à ceux qui estoient nos voisins.

LE 2. Article de nos conferences estoit de leur exposer les fruicts & esmolumēs qu'ils deuoiēt attendre de nostre amitié, à sçauoir, la reformatiō de leur vie & la connoissance du vray Dieu, & en outre la defence de nostre Roy cōtre leurs ennemys, qui ne māqueroit à leur enuoyer des hommes, & d'armes selon qu'il s'ensuit. *Pe moé Koroiout, pere Koramressé: Toupā mombe-oüaue koroiout peam: yande mognā gare rhé opap katou, ahé maè mognan. Yangatouran: yandé renonde vuac oueriko: ahé gneem roupi yandè rekormé. Pepusurom peamo tareumbare soüy yauäeté orerou vichaue: Pepusurom okat araia obooure ouaia pepusurō anouam.* C'est à dire: Nous vous aprēdrons à viure plus à vostre aise: & voulōs vous enseigner le vray Dieu: lequel est Createur de tout le mōde: Il est tres bon: & nous a preparé le Ciel, si nous suiuons sa parole en cette vie. Nous venons vous defendre de vos ennemys. Nostre Roy est fort & fol. 284.
puissāt qui vous dōnera tousiours secours: & vous fournira d'armes & de gens. Ils estoient fort attentifs à tout ce que dessus, & nous respondoient que les François les auoient tousiours assistez: mais à present que nous estions enuoyez de nostre Roy en

leur terre, à fin de les retirer de la cadene de *Giropary:* Ils ne doutoient aucunemeut qu'ils n'aprissent de grandes choses de Dieu, specialement quād nous sçaurions bien leur langue, Car, disoient-ils, les Truchemens n'ont point parlé à Dieu comme vous. Ils ne nous peuuent dire autre chose que ce que vous leur dittes: mais si vous parliez à nous, vous nous diriez ce que Dieu vous a dit. Nos enfans serōt plus heureux que nous: car ils pourront apprendre la langue Françoise de vous, ainsi que vous nous auez promis: & auront bien plus de cōnoissance de Dieu que nous qui sommes ia vieux. Nous n'auons fait que courir & errer par les bois deuant la face des *Peros*, mangeans souuent les racines des bois pour toute nourriture. Nos enfans seront asseurez verso. contre leurs ennemys. Les François prendront nos filles, & nos fils les filles des François & ainsi nous serons parēs: Vous demeurerez au milieu d'eux & de leurs vilages, & serez leurs Peres: Le *Toupā* les aymera & *Giropary* ne leur dōnera desormais aucune peine: & les viures abonderont en toute sorte: car les marchādises des Frāçois ne leur manqueront point: ô qu'ils seront heureux! Mais nous ne verrons point ces choses.

VESPASIEN Empereur, & Domitian aussi, si tost qu'ils entroiēt dās vn Pays nouueau, pour y planter des Colonies Romaines, auoient coustume de faire ietter en bronze la foy & les fruicts d'icelle qu'ils promettoiēt publiquement à tout le mōde, en cette sorte: C'estoit vne Dame qui estendoit la main droite, symbole de la foy, & de la gauche elle presētoit la corne d'abōdāce pleine de toute sorte de fruicts, voire les premieres mōnoyes qu'ils faisoient courir dās les Païs nouueaux estoient frapées à la mesme marque, signifiās par là la fidelité qu'ils garderoient à ces Peuples, de laquelle procederoit vne infinité de biens & de commoditez à leur Nation. Entendez, si vous fol. 285. voulez, par ceste Dame la saincte Eglise entrante

nouuellement dans ces terres Barbares, laquelle estendoit sa main droicte, promettant aux habitans d'icelle, la foy de IESVS-CHRIST, son Espoux, & la fidleité de ses seruiteurs, qui n'espargneroient labeur aucun, non pas mesme leur propre vie pour les ayder à se sauuer. Et quant aux fruicts qu'elle leur offroit, c'estoit les Sacremens & la cognoissance de Dieu, & des choses Diuines. Ou bien entendez par ceste mësme Dame la France, plantant nouuellement ses Lys dans ces Regions & Contrees du Bresil, donnant la main droicte d'vne asseurance de garder & conseruer ces Sauuages soubs son obeissance & sa Couronne, & les fruicts du trafic de diuerses marchandises que l'on porteroit de France en ces terres, en eschange d'autres meilleures.

Formulaire de la Doctrine Chrestienne, laquelle les Catecumenes apprenoient & recitoient par cœur, auant que d'estre baptisez. verso.

Chap. VII.

AV Leuitique premier, & en autre lieu, nous lisõs qu'auparauant que la victime choisie fust offerte a l'Autel, il falloit que celuy qui la presentoit, luy mit ses mains sur la teste entre les cornes. Quelques vns ont adiousté, qu'on entouroit ces cornes des fleurs de Ionc Marin, (duquel les espines & non les fleurs furent posees su la teste de IESVS-CHRIST, offert en holocauste sur la Croix) lors les Prestres prenoient ceste victime, & la lauoient dans ce grand Vaisseau fol. 286.
de Bronze appellé *Mer*. C'est vne figure des nouueaux

Catecumenes, qui desirent d'estre lauez par le Baptesme, & estre offerts deuant l'Autel du Redempteur. La premiere chose requise à ces Catecumenes est, qu'ils mettent les mains dessus la teste: les mains sont les hierogliphiques des œuures, & la teste est le siege de l'esprit & entendement. La premiere chose donc necessaire à ces Nouices de la Foy Chrestienne, est l'operation de l'entendement: ie veux dire, qu'il faut qu'ils sçachent & entendent ce qu'ils pretendent croire & promettre, Et entortiller les cornes de la curiosité & propre iugement des fieurs de Ionc Marin, couronne des Dieux, par l'obeissance à la Diuine Reuelation. C'estoit ce que nous demandions aux Adults, auant que de leur conferer le Baptesme, & pas vn n'y estoit receu, qu'il ne le sceut parfaictement, & ne le recitast hautement deuant tous, estant chose d'obligation, à quoy deuroient bien aduiser tant de Chrestiens ignorans leur croyance & profession.

verso.

Doctrine Chrestienne

en la langue des Topinambos & en François, & premierement l'Oraison Dominicale.

Ore-roune vuac peté couare.

Nostre Pere és Cieux qui es.

Ymoe-tepoire derere-toico.

Sanctifié soit ton nom.

To-oure de-reigne.

Aduienne ton Royaume.

Teiè-mognan deremimotare yboipé vuacpé iémognan eaue.

Soit faicte ta volonté en la terre comme aux Cieux.

Oreremiou-are aiedouare eimé ioury oreue.
Nostre pain quotidien donne auiourd'hui à nous.
De-ieurou orè yangaypaue ressè.
Pardonne nos offences.
Ore recome-mossaré soupè ore-ieuron eaue.
Comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offencez. **fol. 287.**
Moar-ocar humé yepé tecomemo-poupé.
Et ne nous induits point en tentation.
Oré pessuron peyepè mäe ayue souy.
Mais nous deliure du mal.
Amen Iesu.

La Salution Angelique.

Aue Maria gratia, Resse tonoussen väe.
Ie te saluë Marie, de grace pleine.
Deyron yandé yaré-reco.
Auec toy est le Seigneur.
Ymonbeou Katou poïre aue edereico Kougnan souy.
Beniste tu es entre les femmes.
Ymonbeau Katou poïre aue demeinboïre IESVS.
Benit est le fruict de ton ventre, IESVS.

Oraison à la Vierge.

Sancta Maria Toupan seu.
Saincte Marie mere de Dieu. **verso.**
IIé Toupan mongueta ore-yangaypaue vaë ressé.
Prie Dieu pour nous pecheurs.
Cohu yran ore-requi ore-roumeué.
Maintenant, & à l'heure de nostre mort.
Amen Iesu.

Le Symbole des Apostres.

Arobiar Toupan.

Ie croy en Dieu.

Touue opap Katou mäeté tirouan.

Pere tout puissant.

Mognangare vuac.

Createur du Ciel.

Mognangare ybouy.

Createur de la terre.

IESVS CHRIST.

Tayre oyepe vac.

En IESVS CHRIST son fils vnique.

Ahe Sainct Esprit, *demognan pitan amo.*

Qui a esté du sainct Esprit conceu.

Ahé poïre oart Saincte Marie, *Souy.*

Et nay de la Vierge Marie.

Ponce Pilate Mourouuichaue amoseico sericomemo poïre amo.

fol. 288. Soubs Ponce Pilate President à souffert.

Yiouca poïre amo youira.

A esté tué sur le bois de la Croix.

Ioasaue ressé.

Il est mort.

Ymoiar ypoïre ytemim bouïre amo.

Et a esté enseuely & enterré au Sepulchre.

Oouue ieuue euue apeterpé.

Est descendu aux Enfers.

Ahé souï touriare mossa poïre ressè oouue omboueue souï. Secobé yereie-bouïre.

Le tiers iour est resuscité des morts.

Oïé oupîre vuacpè.

Est monté aux Cieux.

Toupan touue opap-Katou măeté tirouan mognangare Katou aue cotu seua.

De Dieu son Pere tout-puissant, il se sied à la dextre.

Ahé souï tourinè ycobé văe omano văe poïre pauè recomognan.

Et de là viendra les vifs & les morts iuger.

Arobiar Sainct Esprit.

Ie croy au sainct Esprit. verso.

Arobiar Saincte Eglise Catholique.

Ie croy la Saincte Eglise Catholique.

Arobiar Sainct *tecokatou demosaoc moroupé.*

Ie croy des Saincts la communion.

Arobiar teco-engay paue ressè moroupé Toupan deüron.

Ie croy des pechez la remission de Dieu.

Arobiar asè-recobé ieboure.

Ie croy la resurrection de la chair.

Arobiar teioubé opauaerem-eim-rerecoe nouame.

Ie croy la vie eternelle.

Amen Iesu.

Les dix Commandemens de Dieu.

1. *Ymoeté yepé Toupan.*
1. Honore vn seul Dieu.
2. *Aytè ereté netieume poïre renoy teigné.*
2. Tu ne prendras point le nom de ton Dieu en vain.
3. *Ymoeté* Dimanche *are maratecouare eum aue.*
Honore & sanctifie le Dimanche iour de repos. fol. 289.

4. *Y moëtè derouue desseu eaue.*
Honore ton Pere & ta Mere.

5. *Eparapiti humé.*
Tu ne tueras point.

6. *Eporopotare humé.*
Tu ne pailladeras point.

7. *Emonmaron humè.*
Tu ne déroberas point.

8. *Teremoen humé aua ressé.*
Tu ne diras point faux tesmoignage contre l'homme.

9. *Yemonmotare humé aua remerico ressé.*
Tu ne conuoiteras de l'homme la femme.

10. *Yemonmotare humè aua maë ressé.*
Tu ne conuoiteras point de l'homme chose qui luy appartienne.

Sommaire des Commandemens de Dieu.

1. *Opap Katou maeté tiroüan sosay asé Toupan raousouue.*
Sur toutes choses tu aymeras Dieu.

2. *Oie aousouue eaué asé ouua pichare raoussouue.*
verso: Ayme ton prochain comme Toy-mesme.

Les Commandemens de la Saincte Eglise.

1. *Are maratecouare ehumé Messe rendouue.*
Escoute la Messe les iours des Festes.

2. *Sei hou iauion Yemonbeou.*
Tous les ans au moins vne fois tu diras tes pechez.

3. *Toupan rare Pacques iauion.*
Ton Dieu à Pasques tu prendras.

4. *Iecouacouue iauion crecoucouue.*
Les Ieusnes tu garderas de Karesme & Vigile.
5. *Aiauion asé mäe moiaoc.*
Tu rendras les dismes.

Les Sept Sacremens.

1. *Iemongaraïue.*
Baptesme.
2. *Asé seuvap aua reou assou yendu Karaiue non.*
Receuras de la Saincte huyle au front par la main de l'Euesque. fol. 290.
3. *Asè-reon yanondé Toupan rare.*
Deuant mourir receuras le corps de Dieu.
4. *Asè-reon yanondé yendu Karaiue rare.*
Auant mourir tu receuras l'huyle sacree.
5. *Oyekoacouue, Oyemonbeou.*
La Penitence & Confession.
6. *Oyemo-auare.*
L'ordre.
7. *Mendar.*
Mariage.

Quelle Croyance naturelle ont les Sauuages de Dieu, des Esprits & de l'Ame. verso.

Chap. VIII.

LE Psalmiste Royal Dauid au Psalme 101. qui est vne priere qu'il composa pour les pauures & miserables detenus en anxieté & oppression, particuliere-

ment en infidelité, dict, *Placuērunt seruis tuis lapides eius, & terræ eius miserebuntur.* Les pierres de Syon ont pleu à tes seruiteurs, & pour cette cause ils donneront la misericorde à la terre. Sainct Hierosme tourne ces paroles en cette sorte: *Quia placitos fecerunt serui tui lapides eius, & pulverem eius miserabilem:* Tes seruiteurs ont rendu agreables ses pierres à ta
fol. 291. Majesté, voire iusqu'à la poudre miserable. Appliquons ces paroles à nostre subiect, laissant à part tous les autres Mysteres enueloppez sous icelles & disons, que *Placue-runt seruis tuis lapides eius:* Nous auons trouué ces pauures Sauuages & Barbares en nostre premiere Mission des pierres bien propres pour edifier & bastir la saincte Eglise dans ces pays deserts, & auons donné par nostre ministere à quelque poignee de sable & d'arene la misericorde Diuine: I'entends le Baptesme, à quelque nombre de petits enfans, de moribonds, & adults, qui ne sont certainement que trois grains de sable, au parangon de l'estenduë & profondeur des sables de la mer, c'est à dire, en cōparaison de la quantité & multitude des Nations immenses en peuple au voisinage de *Maragnan.*

DISONS apres, auecques Sainct Hierosme, *quia placitos fecerunt serui tui lapides eius, & puluerum eius miserabilem,* que nous auons faict voir à toute la Chrestienté & aux Monarques d'icelle, soient spirituels, soient temporels, pour la descharge de nos
verso. consciences, qu'il plaist à Dieu de reueiller ces Barbares du profond sommeil d'vne mescroyance, ou si voulez, qu'il plaist à Dieu de faire ardre & brusler la petite estincelle de feu de lumiere naturelle, qui s'est tousjours gardee depuis le naufrage vniuersel du Deluge en ces Nations, soubs les cendres de mille superstitions.

CETTE estincelle de feu cachee soubs les cendres parmy ces peuples Sauuages, est la croyance naturelle qu'ils ont tousiours euë de Dieu, des Esprits, & de l'Immortalité de l'Ame. Quant à la croyance

de Dieu, il est impossible, naturellement parlant, qu'il se trouue vne Nation tant lourde, stupide, & brutale soit-elle, qu'elle ne recognoisse vniuersellement vne souueraine Maiesté: Car comme dict Lactance Firmian, en ses diuines Institutions, liure premier, Chapitre second, *Nemo est enim tam rudis, tam feris moribus, qui non oculos suos in Cœlis tollens, &c.*, Il n'y a homme si rude, ny si brutal, qu'éleuant les yeux au Ciel, encore qu'il ne puisse comprendre que c'est que Dieu, & que sa prouidēce, nonobstāt qu'il ne collige de la grandeur & estenduë des Cieux, du fol. 292.
mouuement perpetuel d'iceux, de la disposition, fermeté, vtilité & beauté de ces voutes azurees, qu'il y a vn souuerain Recteur qui conduict le tout en cadence. Et Boece liure 4. de la Consolation des Sages, Prose 6. *Omnium generatio rerum &c.* Que la generation continuelle des mixtes & la diuersité & ordre des formes, qui vestent vne mesme matiere premiere, conuainc naturellement & necessairemēt qu'il y a vn premier Directeur en l'addresse vniforme de tant de contraires formes, pour perfectionner ce monde vniuersel. Et Seneque en l'Epistre 92 à son amy Lucile: *Quis dubitare potest mi Lucilli, quin Deorum immortalium munus sit quòd viuimus?* Qui est celuy, mon amy Lucille, qui met en doute que sa vie ne soit vn don & bien fait des Dieux Immortels? Et Aristote liure II. des Animaux, apres qu'il a raconté pleinement leurs perfections, il conclud: *Debemus inspicere formas & delectari in Artifice qui fecit eas.* Nous deuons contempler les formes des creatures, non pour nous y arrester, ains passer d'elles à celuy qui les a fait, afin de nous y esioüir. verso.
C'est donc chose asseuree que ces Sauuages ont eu de tout temps la cognoissance d'vn Dieu, mais non de l'Essence, Vnité & Trinité, matiere dependante toute de la foy, quoy que Dieu en ait laissé quelque trace & vestige en la Nature, par lesquelles les hommes en ont peu cōiecturer ie ne sçay quoy: ainsi qu'Aris-

tote liure 4. du Ciel & du Monde, apres auoir tourné & retourné son esprit parmy les perfections de ce mōde, a dit: *Nihil est perfectum nisi Trinitas.* Il n'y a rien de parfait sinon la Trinité.

CES Sauuages ont de tout temps appellé Dieu du mot *Toupan*, nō qu'ils donnent au Tonnerre, ainsi que nous voyons ordinairement parmy les hōmes, que quelque beau chef-d'œuure porte le nom de son Autheur: & cecy singulierement, pour autant que ces Tonnerres & Esclairs roulans & esclairans de toutes parts, sur la teste de ces Sauuages espouuantablement, ils ont apris & recogneu que cela venoit de la puissante main de celuy qui habite sur les Cieux. Ie me suis enquis par le Truchement des
fol. 293. vieillards de ce pays, s'ils croyoient que ce *Toupan*, Autheur du Tōnerre estoit homme comme nous. Ils me firent responce que non: par ce que si c'estoit vn homme comme nous grand Seigneur pourtant, comment pourroit-il courir si viste, aller de l'Orient à l'Occident, quand il tonne, voire qu'en mesme tēps il tonne sur nous, & és 4 parties du monde, & puis il est aussi bien sur vous en France, comme il est sur nous icy. De plus s'il estoit homme, il faudroit qu'vn autre hōme l'eust faict. Car tout homme vient d'vn autre homme. En apres *Giropari* est le valet de Dieu, lequel nous ne voyons point, & tout homme se voit, par ainsi nous ne pensons pas que le *Toupan* soit vn homme. Mais donc, respliquois-je, Que pensez-vous que ce soit? Nous ne sçauons, disoient-ils, Nous croyons seulemēt qu'il est partout, & qu'il a fait tout. Nos Barbiers n'ont iamais parlé à luy, ains seulemēt ils parlēt aux cōpagnons de *Giropari*. Voilà la croyance de Dieu, que ces Sauuages ont eu tousiours emprainte naturellemēt en leur esprit, sans le recognoistre par aucune sorte de prieres ou de sacrifices.

verso. ILS ont en apres vne croyance naturelle des Esprits tant bons que mauuais. Ils appellent les bons Esprits ou Anges *Apoïaueué*, & les mauuais Esprits

ou Diables *Ouaioupia.* Ie vous reciteray ce que i'ay appris de leurs discours à diuerses fois. Ils estimēt que les bons Esprits leur font venir la pluye en tēps oportun, qu'ils ne font tort à leurs iardins, qu'ils ne les batent & tourmentent point: Ils vont au Ciel rapporter à Dieu ce qui se passe icy bas, qu'ils ne font point de peur, la nuict, ny dans les bois: ils accompagnent & assistent les François. A l'oposite, ils tiennent que les mauuais Esprits ou Diables sont sous la puissance de *Giropari*, lequel estoit valet de Dieu, & pour ses meschācetez Dieu le chassa & ne voulut plus le voir ny les siens, & qu'il hait les hommes, & ne vaut rien: que c'est luy qui empesche les pluyes de venir en saison, qui les trahit en guerre contre leurs ennemis, qu'il les bat, & leur faict peur: qu'ordinairement il habite dans les villages delaissez, & specialement és lieux où ont esté enterrez les Corps de leurs Parents: Et mesme i'ay ouy dire à fol. 294.
quelques Indiens, que pensans aller cueillir des *Acaious* en certains villages delaissez, *Giropary* sortit du village auec vne voix espouuentable, & battit quelques-vns de leur compagnie fort bien.

ILS disent aussi que *Giropary*, & les siens, ont certains animaux qui ne se voyent iamais, & ne marchent que de nuict, rendans vne voix horrible, & qui transist l'interieur (ce que i'ay entendu vne infinité de fois) auec lesquels ils ont compagnie, & pourtant les appellent *Soo Giropary*, l'animal de *Giropary*, & tiennent que ces animaux seruent tantost d'hommes, tantost de femmes aux Diables: ce que nous appellons par deçà *Succubes & Incubes*, & les Sauuages *Kougnan Giropary* le femme du Diable, *Aua Giropary*, l'homme du Diable. Il y a aussi de certains oyseaux Nocturnes, qui n'ont point de chant, mais vne plainte moleste & facheuse à ouyr, fuyards & ne sortent des bois, appelez par les Indiens, *Ouyra Giropary*, les oyseaux du Diable, & disent que les Diables couuent auec eux: qu'ils ne font qu'vn œuf

verso. en vne place, puis vn autre en vn autre: que c'est le Diable qui les couure: qu'ils ne mangent que de la terre: Sur quoy ie ne tairay ma curiosité. Ie me resolus d'experimenter la verité de tout cecy: dautant que fort souuent ces bestes nocturnes venoient autour de nostre loge de sainct François crier hideusement, & ce au temps que les nuicts estoient sombres & noires: ie me tins prest, pour courir hastiuement auec d'autres François, au lieu où ces bestes estoient, selon que nous pouuions coniecturer à l'ouye: mais iamais nous ne peusmes rien voir, mesme nous les entendions crier aussi tost, à plus d'vn grand quart de lieuë de là. Quelques François m'ont dit que c'estoit vne espece de Chats huans: mais cela est impossible, veu le son & le bruict, & la grosseur d'iceluy que ceste beste rend. D'autres ont voulu dire que c'estoit le buglement des *Vaches braues:* mais les Sauuages le nient, & la commune opinion des Sauuages est que c'est vne sorte de bestes puantes, plus grandes qu'vn Regnard.

I'AY aussi voulu auoir l'experience de ces oyseaux
fol. 295. de *Giropary,* & à cet effect, ie m'auancé doucement, où la coniecture de mon ouye me portoit, à la voix melancholique de cet oyseau, & ayant à peu pres remarque le lieu, ie m'en allay le lendemain au soir de bonne heure me cacher dans le bois pres du dit lieu, & ne fus point trompé pour ceste fois: car incontinent que la nuict eut couuert la terre, voicy que ce vilain oyseau s'approche à deux pas de moy, s'acroupissant dans le sable, & commença à entonner son chant hideux, chose que ie ne peux supporter, mais sortant d'ou i'estois, i'allay voir le lieu où il estoit accroupy, & ne trouuay rien: sa forme & grosseur tiroit sur le Chathuant de deçà, & son plumage gris. Tout ce que dessus n'est point eslogné du sens commun; car nous lisons és Histoires, & en diuers Autheurs, la conionction qu'ont les Diables auec les animaux hideux & immondes, & c'est luy

qui dés le commencemēt du Monde, se couurit du corps du Serpent cheuelu, pour tromper nos premiers Parents. Et la saincte Escriture luy attribue la forme des plus furieux, monstrueux & horribles animaux d'entre tous ceux qui viuent & rampent sur la face verso. de la terre.

ILS croient l'immortalité de l'Ame, laquelle tandis qu'elle informe le corps, ils appellent *An*, & aussi tost qu'elle a laissé le corps pour s'en aller en son lieu destiné, ils la nomment *Angoüere*. Il est bien vray qu'ils ont opinion qu'il n'y a que les femmes vertueuses, qui ayent l'Ame immortelle, à ce que i'ay peu comprendre par diuers discours & enquestes que i'en ay faict, estimans que ces femmes vertueuses doiuent estre mises au nōbre des hommes, desquels tous en general, les Ames sont immortelles apres la mort: Pour les autres femmes ils en doutent. Semblablement ils croyent naturellement que les Ames des meschans vont auec *Giropary*, & que ce sont elles qui les tourmentent auec le mesme Diable, & demeurent dans les vieux villages, ou leurs corps sont enterrez. Quant aux Ames des bons, ils s'asseurent qu'elles vont en vn lieu de repos, où elles dansent à tousiours sans manquer de chose aucune qui leur soit de besoin. Voilà tout ce que i'ay peu apprendre, touchant ces trois points de leur croyance naturelle fol. 296. de Dieu, des Esprits & des Ames, & ce par vne soigneuse recherche entre les discours ordinaires, que i'ay eu dans ces deux ans, auec vne infinité de Sauuages.

Des Principaux moyens, par lesquels le Diable a retenu ces pauures Indiens vn si long-temps dans ses cadenes.

Chap. IX.

ADONIBESEC, est vn des plus grands Tyrans qui furent iamais, auoit vaincu & subiugué soixante & dix Roys, ausquels il fit couper les doigts des verso. mains, & les orteils des pieds, & toutes les fois qu'il vouloit manger, il les faisoit venir soubs sa table comme chiens pour ronger les os qu'il leur iettoit & manger quelques morceaux de pain qu'il leur faisoit donner là dessouz, ne viuans d'autre chose: parce que le diner acheué, on les remenoit à la cadene. Ce Tyran representoit le naturel du Diable, lequel il a tousiours exercé vers les Nations qu'il s'est rendu subiectes par l'infidelité, les tenant ferme à la cadene, ne leur permettant autres viures que ses restes, leur ayant tranché tous les moyens de fuir & d'operer, peruertissant ou effaçant les marques que Dieu a imprimees naturellement és hommes, par lesquelles ils pouuoient se disposer à incliner Dieu d'auoir pitié d'eux, qui est la chose que le Diable redoute surtout & est aisé de le voir en nos Sauuages, lesquels sont demeurez vn si long temps sans aucune cognoissance du souuerain Dieu, retenus dans ses chenes infernales par les abus & corruptions que le Diable a contractez en eux.

C'EST pourquoy Sainct Paul representoit les ruzes & finesses de Sathan à ses . . . .

(Lacune d'une feuille.)

. . . .
ste raison auions nous occasion d'admirer la forme fol. 305.
& la façon de faire des *Pagis* ou Barbiers, qui tiennent parmy les Sauuages le rang de Mediateurs entre les esprits & le reste du peuple, & sont ceux qui ont plus grāde authorité aquise par leurs fraudes, subtilitez & abus, & ont detenu ces gēs pl' fortemēt soubs le Royaume de l'ennemy de salut, selon ce qui est escrit aux Prouerbes vingt neuf. *Princeps qui libenter audit verba mendacij, omnes ministros habet impios:* Le Prince, qui volontiers preste l'oreille au mensonge, est serui d'officiers impies & meschās. Laissant à part l'explicatiō literale de ce passage, nous l'appliquerons à nostre subiect, disant que ce Prince, qui tend les oreilles au mensonge, ou pour mieux dire, qui est le Pere de mensonge, c'est le Diable ennemy de verité: ses officiers sont ceux qui abusent le peuple par leur inuentions, subtilitez & enchantemens procedez de l'instigation des Demons tels que sont les Sorciers Bresiliens Et ce pendant se conseruent en cette authorité, sans se controoller les vns les autres, quoy qu'en verité ils scauent bien les trom- verso.
peries qu'ils vsent tous à l'endroict de leurs compatriotes.

CES Sorciers n'ont point de maistre, mais deuiennent tels que la portee de leur esprit les fauorise: de sorte que ceux qui ont le plus bel esprit deuiennent les plus habiles. Beaucoup commencent à aprendre ce mestier, inuitez par l'honneur & le lucre, qu'ils voyent estre rendu aux experts de la Barberie, mais peu arriuent à la perfection. Vous ne trouuerez gueres de villages, desquels les Principaux & Anciens ne facent profession d'en sçauoir quelque chose. Les Nouices de cet art, s'estudient à bien se vanter, & dire des merueilles d'eux: & faire quelque petite subtilité deuant leurs semblables, pour obtenir le bruit de vacquer à ce mestier. Leur aduencement se faict par quelque accident & cas fortuit: comme s'ils predisoient la pluye

auāt qu'elle parust, & qu'elle suruint incontinent
apres: S'ils auoient soufflé quelque malade, & par
fortune reuint en santé, seroit vn signalé moyen,
ol. 306. pour estre bien tost respecté & honoré comme Bar-
bier tres-expert. Par exemple, sans comparaison, si
la fortune en vouloit tant par deçà à quelque nou-
ueau Medecin & Chirurgien qu'vn malade desesperé,
& vne playe tres-griefue recouurast guerison, non pas
tant pour l'industrie du Medecin nouueau, ou Chi-
rurgien: ains par le bon naturel auec le concours
des vnguents communs, il n'y a point de doute que
telle guerison seroit attribuee à la science & expe-
rience des Curateurs, d'ou ils prendroient occasion
de faire voler leur renommee parmy les bonnes
villes, & seroient receus de là en auant honorable-
ment aux bonnes maisons. Chose pareille se trouue
dans le Bresil en ces nouueaux Sorciers, lors que la
santé du malade s'est ensuyuie apres leur souffle-
ment. N'ayez peur que cecy demeure cache dans
la loge du patient: Car aussi tost vous verrez trotter
ce Barberot de village en village, racōter ses hauts
faits, y adioustāt trois fois autant qu'il n'en a fait.

LE Diable, esprit superbe ne se communique
pas indifferemment à tous les Barbiers: mais il choi-
verso. sit les plus beaux esprits d'entre iceux, & lors il
mesle ses inuentions auec leurs subtilitez. Prenez
exemple par deçà. Vous ne voyez pas que les
Diables facent de grandes operations ny communi-
cations aux petits Sorciers: Ils se contentent de
leur donner de la malice au poids & talent de leur
esprit. Mais si d'auenture ils rencontrent quelque bel
esprit, ils luy font largement part de leurs damnables
& peruerses sciences, tels que sont ordinairement les
Necromanciens, Iudiciaires, & Magiciens: Ainsi en
est-il des Sorciers de par delà. Vous en trouuez de
bien petits, & n'en faict-on pas grand estac, & si on
on les craint gueres, & leur métier ne leur vaut
beaucoup. Il y en a d'autres vn petit plus sçauans

& mediocres, entre les petits & les grands: Et ceux là d'ordinaire leuent leur boutique en chaque village qu'ils s'attribuent, ainsi que leur cartier designé, solicitans les habitans du lieu: ayans soin des danses & d'autres choses qui dépendent de leur office. Si vn autre, égal à eux, venoit sur leur Prouince, ils n'en seroient pas contens; Mais quand vn plus fol. 307.
grand qu'eux est inuité, il faut qu'ils ayent patience.

PLVS, ils paruiennent & augmentent en notice d'abus, plus vous les voyez monstrer vne grauité exterieure, & parlent peu, aymans la solitude, & éuitent le plus qu'ils peuuent les compagnies, d'ou ils acquierent plus d'honneur & respect, sont les plus prisez apres les Principaux, voire les Principaux leur parlent auec reuerence, telle qu'elle est en vsage en ces pays là, & personne ne les fasche. Et pour se conseruer en tel honneur, ils dressent leurs Loges à part, esloignez de voisins. Ce rusé Demon leur apprend ce que la discipline Religieuse obserue, à sçauoir, pour conseruer l'esprit de Dieu, rendre son ame capable des visites & consolations d'iceluy, il faut aymer la solitude, & se retirer en icelle, fuyant soigneusement le plus qu'il est possible, la compagnie des hommes: d'où non seulement vous acquerez les faueurs spirituelles, mais aussi l'honneur & le respect de ceux que vous fuyez: Car la complexion des hommes est semblable à celle de l'hon- verso.
neur & de l'vmbre: Si vous courez apres ils fuyront deuant vous: si vous les fuyez, ils courront apres vous. Tels sont les hommes: Rendez vous communicable auec eux, c'est d'où ils prendront occasion de vous mespriser, fuyez-les, ils vous respecteront.

SEMBLABLEMENT ce vieux Docteur de malice enseigne les principaux de ses disciples à euiter le commun, se rēdre songeards & melancoliques, bāder leur ceruelle à nouuelles inuentiōs & fantaisies, demeurer seuls auec leurs familles, pour estre plus

capables de communiquer à leur entendement les moyens, par lesquels il veut amuser ces peuples en leur ignorance & superstition, s'esiouissant de voir tant de Nations tomber en sa cordele. Ce n'est pas du iourd'huy, ny en cette seule nation, qu'il va contrefaisant les exercices de la vraye Religion, mais de tout temps & en tout lieu: car il ne peut estre Autheur d'vn vray bien, ains seulement faux imitateur d'iceluy. Et comme les serpens se cachent soubs la
fol. 308. fueille verdoyante pour picquer le faucheur: de mesme il cache son venin & sa fausse Religion, soubs l'apparence seulement d'vne imitation des œuures de Dieu.

PLINE, & Solinus disent, que le Ceraste, serpent mortifere se couure de sable, laissant au dehors les cornes qu'il porte sur la teste, afin d'inuiter les oyseaux à la pasture, lesquelles croyans que ce soit quelque chose conuenable à leur nourriture, s'approchent, mais aussi tost le galand sort de son embuscade, & se iette dessus.

LA Genese compare le Diable à ce serpent, *Cerastes in semita*, le Ceraste au chemin. Nous le voyons pratiqué en nos Sauuages, nourris & entretenus à ses amorces de telle façon, qu'il ne seroit pas possible de le croire, si on ne l'auoit veu: Et pour ce qu'vn chacun ne peut pas en auoir l'experience, ie prie le Lecteur de croire ce que ie vay luy raconter.

CES pauures Sauuages sont si fols, autour de leurs Sorciers, specialement des Grands, qu'ils croyent fermement qu'ils peuuent leur enuoyer les ma-
verso. ladies, les famines, & les leur oster quand il leur plaist. Et bien que les mesmes Sorciers sçachent qu'ils sont trompeurs tous tant qu'ils sont: neantmoins ils croyent, qu'ils ne gueriroient point euxmesme, s'ils ne passoient sous les mains d'vn autre.

SI quelque François tombe malade par les villages, son Compere, & sa Commere le prient de

vouloir permettre que ces Barbiers le viennent visiter, souffler de leur bouche & manier de leurs mains. Mais que diriez vous, si ie vous asseurois que plusieurs des Sauuages me venant visiter, pendant mes maladies, me prioyent fort affectueusement de leur permettre qu'ils m'amenassent leurs Barbiers, afin de me souffler & manier, m'asseurans qu'infalliblement i'aurois guerison.

LE grand *Thion* tombé malade aussi tost qu'il fut venu de *Miary* au Fort Sainct Loüis, estima, & le croyoit pour certain, que sa maladie procedoit de la menace du grand Barbier de son pays, lequel vouloit destourner & empescher ces peuples *Miarigois* de venir dans l'Isle, & ne laissa d'en persuader plu- fol. 309.
sieurs à demeurer auec luy dans les forests de *Miary:* Il auoit menacé *Thion* qu'il le feroit mourir si tost qu'il seroit arriué à *Maragnan:* ce qui n'aduint pas pourtant: Car apres le cours d'vne fievre assez violente, il recouurit sa santé: Neantmoins pendant sa maladie il s'attendoit de mourir, quelque remonstrance que nous luy peussions faire, qu'il ne faloit aucunement adiouster foy à ces Sociers.

SI ces petits & mediocres Barbiers ont de l'authorité entre les leurs, beaucoup plus en ont ceux qui proprement sont appellez *Pagy-Ouassou,* grands Barbiers: car ceux-là sont comme les Souuerains d'vne Prouince, crains & redoutez grandement, & sont paruenus à telle authorité par beaucoup de subtilitez: Et pour l'ordinaire ils ont au moins vne communication tacite auec le Diable. La part où ils se portent les peuples les suyuent: ils sont graues, & ne communiquent aisemẽt auecques les leur, sont bien suiuis quād ils vont quelque part, & ont quantité de femmes: les marchandises ne leur manquent point: leurs semblables se trouuent bien-heureux de leur verso.
faire des presens: & en vn tour de Barberie ils despoüilleroient leurs compatriotes des meilleures hardes qu'ils pourroient auoir en leurs coffres. Ils

se gardent bien de descouurir leurs subtilitez deuant les Sauuages: & en effect, ils se mocquent d'eux, ainsi que quelques vns d'entr'eux m'ont rapporté, des façons desquels ils vsoient pour amuser les peuples: Ce que ie diray vne autre fois en son lieu.

Iapy-Ouassou & le grand Barbier de *Tapouïtapere* eurent quelque dépit & defi l'vn auecques l'autre; le grand Barbier luy manda, s'il ne se souuenoit plus, qu'il luy auoit autrefois enuoyé les maladies dont il pensa mourir, n'eust esté qu'il l'enuoya prier de les retirer, & si à present il ne le craignoit plus? Ce discours fit caler le voile à *Iapy-Ouassou*, & se tenir heureux d'auoir son amitié. Cela venoit d'vne femme retenue par force. Mais l'histoire du suiet, pourquoy ce Grand Barbier parloit ainsi à *Iapy-Ouassou*, merite bien d'estre racontee, pour ce qu'elle touche nostre matiere.

fol. 310. LE grand Barbier de *Tapouïtapere* auoit acquis dans sa Prouince & sur ses voisins le bruict & authorité d'vn parfaict Enchanteur, qui enuoyoit à qui bon luy sembloit les maladies, & la mort; & à l'oposite guerissoit & remettoit en santé ceux qu'il luy plaisoit. Pour ceste cause il obtint le degré de souuerain Principal en son pays, & manioit à son plaisir tous les habitans de sa Prouince: *Iapy-Ouassou* cependant se mocquoit & gaboit de tout cela: l'autre le sceut, qui luy fit dire, que dans peu de temps, il esprouueroit en luy-mesme, s'il n'auoit aucune puissance de faire mal ou bien, à qui il voudroit: *Iapy-Ouassou* mesprisa tout cela: nonobstant la fortune voulut qu'il tomba malade naturellement: neantmoins voila qu'il se met en fantasie que sa maladie prouenoit du grand Barbier de *Tapoüitapere*, encore qu'il y ait la mer à passer entre l'vne & l'autre Prouince, & la force de l'imagination redouble sa maladie de telle sorte, qu'on le iugeoit à la mort. Tous les Barbiers & Barberots de l'Isle le viennent
verso. visiter, & pas vn ne luy peut apporter santé: Enfin

il fut contraint de choisir des plus belles marchandises qu'il auoit, & les enuoyer bien humblement à ce Barbier, le suppliant par les Messagers qui estoient de ses parents qu'il commandast à la maladie de le quitter. Le Barbier prenant les marchandises, luy enuoya ie ne sçay quel fatras à manger, l'asseurant qu'il seroit bien tost guery. *Iapy-Ouassou* le creut, & commença peu à peu à se bien porter, redoutant desormais le Barbier, lequel deuant ses plus familiers se moquoit de luy, & s'authorisoit par dessus luy.

OR comment se peut-il faire, me direz vous, que les maladies s'engregent & s'en aillent par la forte imagination & viue apprehension qu'ont ces Sauuages des menaces de leurs Barbiers, ou des faueurs d'iceux: c'est vne matiere de medecins: neantmoins ie satisferay à la demande par les exemples ordinaires des *Ypocondriaques,* ou maladies d'imagination: lesquels encore qu'ils soient tres-sains, & leurs parties interieures fort entieres, neantmoins persuadez en leur fantaisie, vous les voyez debiles & miserables, les fol. 311.
vns s'imaginans vne maladie, les autres vne autre: Et pour finir ce discours, vous noterez que les vns sont estimez grands Barbiers pour faire du mal: les autres recogneuz grands Barbiers pour faire du bien.

---

verso. **Comment le Diable parle aux Sorciers du Bresil, leurs fauses propheties, Idoles & sacrifices.**

Chap. II.

SAINCT Augustin montre que le Diable esmeu de sa superbe, a voulu estre seruy comme Dieu, imitant fausement en tout & partout la façon de faire de Dieu specialement en ses Oracles: *Diabolus est Angelus per superbiam separatus à Deo, qui in veritate non stetit, & doctor mendacij, &c.* Le Diable est vn Ange separé par sa superbe de Dieu, qui n'a point voulu demeurer ferme en la verité, ains s'est faict docteur
fol. 312. de mensonge. Voyant que Dieu parloit à ses Prophetes iadis en diuerses façons, & à son peuple entre les deux figures des Cherubins posez sur l'Arche d'Alliance, il a voulu semblablement en toutes aages auoir ses faux Prophetes, auec lesquels ils communiquoit ses mal-heureux desseins, & ses faux Oracles rendus d'entre diuerses figures, par vne secrette operation des Demons habitans en ces lieux: tantost souz la figure d'vn Serpent, tantost d'vn Toreau, d'vn Hibou, d'vne Corneille, d'vne Pyramide, d'vne Statuë, & ainsi des autres. Ses faux Prophetes deuinoient les choses à venir, non par esprit Prophetique: car le Diable ne le peut, ains seulement par vne experience qu'il a de longue main: iouxte laquelle la subtilité de son esprit va presageant les choses futures, selon la disposition qu'il voit és hommes & en leurs affaires: ainsi que le dit fort bien Isidore: *Dæmones triplici acumine præscientiæ vigent, scilicet, sublimitate naturæ, experientia temporum, reuelatione seperiorum potestatum:* Les Demons sont doüez de trois subtilitez, à preuoir les choses futures, sçauoir est, de la sublimité de leur nature,
verso. de l'experience des temps, & de la reuelatiō des puis-

sances superieures. Laissant à part l'experience si ancienne de ses deportemens parmy la Gentilité, ie veux vous faire voir ce que i'ay appris de veritable: Comment le Diable a tousiours trompé & trompe encore pour le iourd'huy ces pauures Sauuages par ses Oracles & predictiōs.

LE Barbier, duquel i'ay parlé cy dessus, retiré dans les plaines de *Miary*, auoit des Diables familiers souz la figure de petits Oyseaux noirs, lesquels l'aduertissoient des choses qu'il deuoit faire, & d'autres qui se passoient soit en l'Isle, soit en autre lieu. Au temps qu'il vouloit venir à *Maragnan*, il luy fut reuelé & dit par ces Oyseaux vn iour se promenant dans les iardins, que bien tost les *Tapouïs* viendroient, lesquels rauiroient son *Mil* & ses racines, mais qu'il ne luy arriueroit ny aux siens aucun mal, chose qui aduint: Car les *Tapouïs* estant venus secrettement pour le surprendre: ayans entendu vn grand bruict dans les loges du Barbier, ils n'oserent donner dessus, craignans qu'il n'y eust nombre d'hommes, mais se contenterent seulement de faire leurs charges de *Mil* & de racines, puis s'en allerent. Ces mesmes fol. 313.
petits Oyseaux, ou les Diables, soubs leur figure commanderent à ce Barbier d'aller en l'Isle de *Maragnan* faire ses barberies, & inuiter ceux qui voudroient quiter l'Isle à venir en son habitation, luy enchargeant d'aller droict prendre terre au havre de *Taperoussou*, c'est-à-dire, le village des grosses bestes, qui est en vn bout de *Maragnan*, & luy deffendans d'approcher entierement du lieu où habitoient les Peres: ce qu'il fit de poinct en point: car iamais il ne no' fut posible, quelque asseurance que nous luy peussions dōner de venir nous voir, & disoit que ses esprits nous craignoient, & s'il leur desobeyssoit, ses iardins demeureroient à faire, n'y trauailleroient plus & il perdroit son authorité entre ses semblables. Que ses esprits luy auoient conseillé de se retirer de *Maragnan*, auāt que nous y fussiōs ar-

riuez, afin de viure auec luy doucement comme ils auoient faict iusqu'à ce iour: Tels & semblables discours tenoit-il aux habitãs de *Taperoussou*, vne partie desquels adioustoit foy à ce qu'il racontoit: Et pour ceste occasion, plusieurs femmes se iettoient sur ses
verso. genoux, auec larmes & grands cris, le prians de ne point sortir de leur cõtree, & ne dresser son chemin vers *Yuiret* où nous estions, specialement puis que les esprits le luy auoient defendu, autremẽt il luy arriueroit du mal. Considerez, Lecteur, la mauuaitié, & la crainte de ces Demons, mauuaitié à empescher, tant qu'il leur est possible, que les hommes ne viennent à la lumiere de la verité, ains persistent soubs l'obscurité des tenebres de l'infidelité. C'est le propre de la malice de fuir la clarté, de peur que ses mauuaises œuures ne soient manifestees, & par ainsi son authorité aneantie. La crainte, qu'ils ont des seruiteurs de Dieu, la presence desquels ils ne peuuent non plus soustenir, que le hibou peut supporter les vifs rayons du Soleil, & les Crapaux la fleur & odeur de la vigne, monstre combien grande est la puissance que Dieu a donnee à son Eglise sur les Potentats de l'Enfer: Poursuiuons.

DEVX Barbiers Principaux gouuernoiẽt les deux Nations des *Tabaiares* ennemies l'vne de l'autre, lesquels Barbiers nourrissoiẽt leurs peuples en abus & communiquoient souuent auec les Diables souz di-
fol. 314. uerses formes d'oyseaux. Celuy du costé de *Thion* meschant & mal-heureux (qui n'a iamais voulu venir en l'Isle, ains detournoit, tant qu'il pouuoit, ses semblables d'y venir) nourrissoit vne Chauue-soury dans sa loge, qu'ils appellent *Endura*, laquelle parloit à luy d'vne voix humaine en *Topinambos*, & si haut quelquefois qu'on la pouuoit entendre à six pas de la loge, non distinctement, ains confusement & d'vn son enfantin: Le Sauuage luy respondoit demeurant seul en sa loge: car quand il s'apperceuoit qu'elle vouloit parler à luy, il faisoit sortir ses gens.

PENDANT que nos gens furent là, pour faire apprester les Sauuages à passer de leur pays en l'Isle, la curiosité esmeut quelques François, qui auoient ouy dire des merueilles de ce Sorcier, de prier leurs comperes, que quand ils recognōistroient le colloque d'entre le Barbier & la Chauue-soury, il les en aduertissent ce qu'ils firent: Et ainsi s'approchans doucement & finement de la demeure de l'Enchanteur, ils entendirent librement la voix de l'vn & de l'autre, & voulans se ioindre plus près, en intention de pouuoir distinguer les mots de leur pour- verso.
parler, ils furent descouuerts par le Sorcier, la Chauue-soury se retirant: lors ce Barbier les appella sans se fascher, & les fit entrer chez luy, leur demandant ce qu'ils vouloient, & pourquoy ils estoiēt la escoutans? Les François luy respondirent, qu'ils auoient esté informez par les Sauuages ses semblables qu'il auoit vne visible & familiere communicatiō auec *Giropary*, & qu'ils desiroient d'en experimenter quelque chose, & c'estoit l'occasion pourquoy ils s'estoient ainsi approchez, & qu'ils auoient bien entendu & remarqué deux voix, la sienne, & vne autre plus douce & claire. Il est vray, dit-il, ie parlois maintenant à ma chauue-soury, laquelle m'est venuë dire des merueilles & de grandes nouuelles: car elle m'a dit qu'il y auoit guerre en France, & que les *Caraïbes* de *Maragnan* n'estoient pas où ils pensoient: que ie ne m'estonnasse de rien, & que ie demeurasse ferme auec elle dans ce pays, sans aller auec mes compatriotes en l'Isle: d'autant que nous n'y demeurerions pas longtemps, pource que les François s'en retourneroient en leur pays: Elle m'a dict aussi qu'il y fol. 315.
en a plusieurs de *Tapouïtapere* qui sont fuis dans les bois. Ayant dict cecy, les Frāçois luy demanderent, comment il nourrissoit & entretenoit ceste Chauue-Soury? Il respondit que son Esprit vn iour, pendant qu'il estoit seul, luy dict, qu'il vouloit desormais parler à luy sous la forme de ce hideux Oyseau, &

pourtant qu'il luy fist vne petite demeure en sa loge, ou il viēdroit coucher & prendre son repos, & mangeroit de toutes les viandes dont luy-mesme mangeoit, & quand il voudroit parler à luy, qu'il l'escouteroit & luy respondroit. Que cét Esprit aussi, quand il auroit enuie de luy communiquer quelque chose de nouueau, l'appelleroit par son nom, & parleroit à luy dās la loge ou dans les bois, ou il commanda au Barbier de luy faire vne niche, dās laquelle il se retireroit & parleroit à luy tousiours sous la figure d'vne Chauue-Soury: voilà dict le sorcier, le lieu où elle se tient, montrant vn des coins de sa loge, où estoit la niche accōmodee de Palmes: là, adiousta-il, elle vient, conuerse auec moy, nous discourons ensemble, & mange ce que ie luy donne.

verso. IE ne puis passer cecy que ie ne remarque beaucoup de particularitez: la 1. Pourquoy le Diable a pris plustost ceste forme de Chauue Soury que d'vn autre Oyseau. 2. comment le Diable contrefait la parole humaine. 3. de la verité de ces nouuelles de France: & commēt se peut faire que le Diable sçache tout ce qui se passe au monde. 4. Pour quelle raison il vsoit de viandes. 5. de la situation du lieu qu'il requeroit pour discourir auec son Enchanteur.

POVR satisfaire à la 1. difficulté, nous disons que l'axiome des Philosophes. *Le semblable cherche son semblable,* est tres veritable experimentè tant és choses Physiques que surnaturelles: par ainsi le diable qui par sa superbe est deuenu vn Esprit immonde, recherche aussi en la nature pour l'ordinaire les formes plus horribles & immondes qu'il peut trouuer pour se communiquer à ses bons seruiteurs & amis. Ie sçay bien ce que dict S. Paul. *Ipse enim Sathanas transfigurat se in Angelum lucis,* que Sathan rusé Cameleon, pour seduire les simples prend la forme d'vn Ange de lumiere, c'est à dire, se reuest fol. 216. de belles figures ou tient des discours en apparence fort bons, mais c'est afin de mieux ioüer son ieu.

Par ainsi les belles formes de femmes, & filles qu'il prend pour attirer à soy les luxurieux, cela ne vient d'autre principe que du desir de tirer apres luy chacun selon son inclination. Et pour ce subiect, dict S. Thomas que le Diable naturellement ne peut hayr les Anges bien heureux, pource qu'il communique auec eux en la nature: Mais quant à la difference de la iustice qui est és Anges, & de l'iniustice qui est és Diables, il leur est impossible de les aymer. Ie tire de ceste conclusion deux inclinations qu'ont les Demons: l'vne naturelle, par laquelle ils ayment les choses belles ou au moins ne les peuuent hayr: l'autre procede de la coulpe & de la superbe: par laquelle ils ayment & recherchent les choses sales & abominables, & ne peuuent autrement, à cause qu'ils sont confirmez en ce bouleuersement d'apetit, la coulpe demeurant la maistresse de la nature. Et ainsi disons nous vulguairement que le Diable a horreur des turpitudes & meschancetez qu'il faict faire aux hommes par ses instigations: vous entendrez cecy suiuant la distinction de la na- verso.
ture & de la coulpe qui est au Diable.

VOICY dõc vne des premieres causes pour laquelle ce cruel Behemot prend la figure de Chauue-Soury: à laquelle i'en adiouste vne autre tiree d'vne proprieté peculiere aux Chauue-Sourys de pardelà: C'est que ces vilains Oyseaux nocturnes, beaucoup plus horribles & grãds que ceux de pardeçà, viẽnẽt trouuer les personnes couchees & dormãtes en leur lict, & leur arrachẽt vne piece de la chair, puis en succent le sang en grãde quantité, sans que le blessé puisse se reueiller: Car ils ont ceste autre proprieté de tenir l'homme endormy, pendant qu'ils succent son sang: & estans saouls le quittent, le sang au reste ne laissant de tousiours distiller, ce qui rend la personne debile, & par plusieurs iours a de la peine à marcher. Sathan ne pouuoit mieux choisir pour representer son naturel & sa cruauté: car il

vient de nuict, sous les tenebres de l'ignorance & infidelité trouuer les hommes endormis és delices de leur chair, & leur arrachent l'inclination naturelle
fol. 317. qu'ils ont vers Dieu, il a beau moyen de succer à son aise le sang instrument de la vie, les affections & passions de ses captifs, pour les rendre debiles & impuissans à tout bien, & à rechercher leur salut.

LA 2. difficulté est, comment le Diable contrefait la voix humaine: veu qu'il n'a ny organes ny langue pour ce faire: ains sa parole n'est autre que la manifestation de son desir & volonté, lors qu'il parle aux autres Diables ses compagnons, & aux hommes par les impressions fantastiques qu'il estend à la veuë de l'imagination: Neantmoins la saincte Escriture nous aprend qu'il s'est serui de la langue du serpent pour seduire nostre premiere Mere: Dieu le permettant ainsi; car il ne peut rien en la creature tant il est foible & indigent, sans la permission de Dieu: & auec cette permission il peut former vn corps en l'air, & articuler ses affections & desirs sous telle lãgue qu'il luy plaist. Nous le voyons és possedez, par lesquels il discourt de plusieurs langues inconnuës. Ie laisse là mille autres façons auec lesquelles il faict voir aux Enchanteurs ce qu'ils de-
verso. sirent de luy: car cela n'est à nostre propos.

NOVS auons remarqué tiercement les nouuelles qu'il donna des troubles qui estoient en France, à sçauoir, de cette leuée de gens-d'armes derniere passée: & comment cela se peut faire. Ie diray auec S. Augustin, que les Demōs surpassent en legereté tout autant qu'il y a de corps en la machine de ce monde, & qu'il n'y a rien de corporel qui puisse s'esgaler à leur vitesse. En 24. heures le premier mobile fait cette grãde course tout autour des voutes inferieures, espace qui surmonte toute la computation qu'en pourroient faire les Mathemaciens, tellement qu'en vne heure il vous depesche ie ne sçay combien de mille lieuës. Adaptez maintenant cecy à la

legereté que peuuent auoir ces esprits, qu'en peu de momens ils auront fait le tour du monde vniuersel, & là sçauent & voyent ce qui s'y passe, & de là prennent conjecture de predire les choses futures: Si les Courriers alloient aussi viste, nous aurions à chaque heure des nouuelles de tous costez.

Quartement elle vsoit des viandes soit que cette fol. 318. Chauue-soury, fut vraye, de laquelle le Diable se seruoit, & pourtant auoit besoin de nourriture, soit que ce fut seulement vne representation exterieure en l'imaginatiue, & par consequent n'auoit aucune necessité de viande, pour viure: nonobstãt ç'a tousjours esté la coustume des Demons de manger & boire en apparence en la cõpagnie de leurs tres-chers officiers, imitant en cecy l'exemple des bons Anges en l'Ancien Testament, lesquels mangeoient auec les S.S. Personnages tels que furent Abraham, Loth, Thobie, & autres.

Sinquiesmement, la situatiõ du lieu que cet esprit demandoit à scauoir les bois & le creux des arbres, ou quelque encoignure d'vne loge solitaire chose qui fait voir l'inclination aquise de ces esprits rebelles par leur condamnation de faire leur demeure és lieux obscurs, deserts tristes & melancholiques, craignans mesme, s'il faut ainsi parler, la lumiere creée, & la douceur de l'harmonie. Vous le pouuez voir en la personne de Saül possedé, lequel estoit appaisé par le son de la harpe de Dauid. Et As- verso. modee fut lié par l'Ange Raphaël dans le fond du desert, & Sathan enchainé par l'Ange de l'Apocalypse dans le puys des Abysmes: Et ce pauure possedé des legions diaboliques, que Iesvs-Christ deliura, logeoit de nuit & de iour, dans les sepulchres des trepassez. Mais les Anciens feignoient que Cerberus tiré de l'Enfer à la veuë de ce beau Soleil ne pouuoit s'empescher de vomir l'Aconite, iusques à ce qu'il luy fut permis de retourner vistemẽt en ces cauernes tenebreuses. Cecy soit dit pour le sorcier du vilage du grãd *Thion*.

QVANT au *Pagy-ouassou* des vilages de *La farine detrempée* il aduettit les siens quelques mois auparauant que les Frãçois arriuassent là, que les *Caraybes* viendroient bien-tost, & leur apporteroient des marchandises: & faut notter qu'ils ignoroient du tout que les François fussent en l'Isle de *Maragnan.* A cet aduertissement de leur Sorcier quelques vns se vestirent des chemises & autres hardes qui leur restoient du temps iadis que les François habitoient auec eux: & ainsi vestus s'en allerent agacer les
fol. 319. villages de *Thion* à fin de les espouuanter leur disans, Rendez vous à nous: car nous auons les François auec nous: voylà les chemises & les hardes qu'ils nous ont données. Ces paroles intimideront fort *Thion* & ses gens: & songeoient à fuir, n'eut esté que les messagers enuoyez par les François arriuerent, qui les asseurerent du contraire, & que les François viendroient à eux aussi-tost qu'on auroit enuoyé des embassades en l'Isle. Vous pouuez voir par cet exemple combien ce rusé Sathan donnoit d'authorité à ces *Pagys,* leur faisant predire les choses à venir: Mais cette sienne ruse n'est pas trop grande touchant le point de predictiō: par-ce qu'il voyoit la diligence que les François faisoiēt à rechercher les Peuples voisins, & l'enuie & resolutiō qu'ils auoient pris d'aller trouuer ces Natiōs la part où elles se trouuoient: Partant ce bon valet en aduertit son maistre.

LES Diables vsent d'vne autre façon de parler & communiquer auec les Sorciers de ces Pays, scauoir est: Ils font faire vn trou en terre dans les loges escartées: & là les sorciers se couchent sur le
verso. ventre, mettent la teste au trou les yeux fermez, & font les demandes telles qu'ils veulent au demon, & en ont responce par vne voix procedante du fond de ce trou. Cette façon de faire estoit fort ordinaire parmy la Gentilité: & laissant les histoires prophanes, ie m'en raporteray du tout à ce qui est escrit au

1. des Roys. chap. 28. lors que Saül alla cõsulter la Sorciere d'Endor, laquelle se courbant en terre, la teste & la face dans vn trou, faisant ses inuocations, elle s'escria, *Deos vidi ascendentes de terra:* I'ay veu des Dieux montans de la terre: Ce n'est pas sans raison qu'elle s'escria & vsa de ces mots, I'ay veu des Dieux: d'autant que ces enchantemẽs ne pouuoient auoir de force qu'à faire venir quelques Diables: mais Dieu voulut que la propre ame de Samuël montast à sa parole, à fin de prophetiser le dernier malheur de Saul, qui auoit recours en ses necessitez aux deuins & sorciers.

I'AY entendu de quelques François demeurans au vilage d'*Vsaap*, qu'vn sorcier de ce lieu estoit fort craint & redouté par les Sauuages, par-ce que chacun sçauoit qu'il parloit librement au Diable en la fol. 320.
maniere cy-dessus dite, & n'osoient aprocher de sa loge, quand ils voyoient la porte fermée, se doutãs qu'il traitoit & communiquoit auec son demon de ses affaires. Il y a vne vieille Sorciere en l'Isle qui ne se fait connoistre que bien secrettement, les Sauuages en font grand estat, & n'est employée qu'aux maladies incurables: quand tous les Sorciers sont venus au bout de leur rolet, alors elle est inuitée, seurement amenee & en cachette. Vn iour arriua, à ce que m'ont dit quelques François, qu'elle vint à *Vsaap* pour faire vne guerison desesperée, & au prealable que de rien commencer: elle s'enferma dans vne loge separée au milieu de la place du vilage, & lors fit ses inuocations & enchantemens diaboliques sur le corps du malade, faisant paroistre visiblement son demon. Les François qui m'ont raconté cecy, furent curieux d'aller voir par quelques fentes ce que cette sorciere faisoit. mais les Sauuages les en empescherent tant qu'ils peurent, leur disans que les esprits de cette femme estoient dangereux & mauuais: tellement que si quelqu'vn d'eux alloit les espier, ils verso.
luy torderoient infalliblement le col la nuit suiuante.

Les François se moquerent de tout cela, & allerent bellement à cette loge, au grand estonnement des Sauuages qui les regardoient, les estimans par trop hardis & presomptueux: & faisans vn trou à la closture de Palme, ils regardoient les gestes de cette femme, & apperceurēt ie ne sçay quoy de monstrueux au tour d'elle, sans pouuoir distinguer la forme, & s'en retournerent ainsi.

PENDANT que i'estois malade, quelques-vns me parlerent de cette malheureuse creature en grande loüāge & estime: comme celle qui ne manquoit iamais de rendre la santé à ceux qui la prioient de ce faire: vous pouuez penser si ces paroles m'estoient agreables. Ie me suis laissé conter aussi de certains Barbiers de ces Contrés là qu'ils auoient des logettes dās les bois, esquelles ils alloient consulter leurs esprits: & de fait, c'est vne chose assez frequente tant dedans l'Isle qu'és autres Pays voisins, que les Barbiers & sorciers batissent des petites loges de
fol. 321. Palme és lieux les plus cachez des bois: & là plantent de petites Idoles faictes de cire, ou de bois, en forme d'homme: les vns moindres, les autres plus grāds, mais ces plus grands ne surpassent vne coudee de haut. Là en certains iours ces Sorciers vont seuls portant auec soy du feu, de l'eau, de la chair ou poisson, de la farine, may, legumes, plumes de couleur, & des fleurs: De ces viandes ils en font vne espece de Sacrifice à ces idoles, & aussi bruslent des gommes de bonne odeur deuant elles, auec les plumes & les fleurs ils en paroient l'Idole, & se tenoient vn long temps dans ces logettes tout seuls: & faut croire que c'estoit à la communication de ces esprits.

CETTE peruerse coustume prenoit accroissement, & s'enhardissoit és villages proches de *Iuniparan*, où demeuroit le Reuerend Pere Arsene, tellement qu'il trouuoit au destour des bois de ces Idoles de cire, & quelquefois dans les Loges. Il y pourueut par

les exorcismes qu'il fit en sa Chappelle contre ces diables si hardis & outrecuidez, & depuis ie n'en ay point oüy beaucoup parler. Cōsiderez icy la pre- verso.
somption de Sathan, qui en tout lieu, & en toutes nations, quand il peut, se faict recognoistre par quelque espece d'adoration & de sacrifice, sçachant bien que nulle Religion peut estre, bonne ou mauuaise sans quelque espece de sacrifice & representation de la chose que nous adorons. Voilà pourquoy il inuenta les Idoles au lieu des vrayes Images que Dieu auoit commandé d'estre erigees au Tabernacle, & depuis au Temple de Salomon: Et au lieu des vrays sacrifices que Dieu establit en sa Loy, cet esprit superbe procura d'auoir des Autels & des Sacrifices de toute sorte de bestes & des fruicts de la terre: Et combien que ceste Nation des Sauuages n'ait en public aucunes ceremonies de Religion, ny priere ny oraison: Neantmoins ces Sorciers en particulier seruent au diable selon que i'ay dit.

OR pour fermer ce discours: ie diray que ces gens facilement croyoient qu'on peut auoir des Esprits particuliers, mesme les François: ie vous en donneray des exemples.

COMME le Sieur de la Rauardiere estoit en son fol. 322.
voyage de *Para*, au retour de la guerre des *Camarapins*, il fut aduerti par vne femme que les Sauuages du village où il estoit logé, auoient resolu de le mettre à mort, les François & les *Tapinambos* qui estoient allez auec luy. L'on fit ce que l'on peut pour en sçauoir la verité, mais ils eurent tous bonne bouche, & ne confesserent rien. On s'aduisa de faire accroire aux Sauuages de ces pays là, qu'en la montre ou petite horloge que portoit le Sieur de la Rauardiere, il y auoit vn esprit caché, lequel excitoit tout ce mouuemēt que l'on voyoit au dedans & au dehors: & qu'il reueloit aux François les choses les plus secrettes: partant on fit venir le Chef, auquel on dit, que s'il permettoit que l'eguille de la montre que

portoit le dit Sieur, paruint iusques à un tel point du Quadran, que l'esprit qui estoit là dedans diroit la verité: pour ce, luy dit-on, tiens, prend & porte auec toy cecy, & si tu vois que l'éguille auance iusques là, precede nostre esprit, & nous viens manifester le tout. Il prit la montre & la porta chez
verso. luy, & voyant que cela marchoit en allant, il creut facilement que c'estoit l'esprit des François qui donnoit vn tel mouuement, & n'attendit qu'il paruint au but qu'on luy auoit prescrit, ains il reuint, declara tout, & rendit la montre.

LE Capitaine d'vn nauire de guerre nous donna vne fort belle Image qu'il auoit prise dans vn nauire Portuguais qui s'en alloit à Fernambourg. Ie fis mettre par hasard cette Image, à l'heure qu'on me l'apporta, sur l'vn des cofres de nostre Chambre: & voicy qu'au mesme temps plusieurs femmes Indiennes vindrent en nostre Loge, lesquelles apperceuans cette Image en bosse fort viue, diuersifiee de couleurs sur la couche d'or, s'estonnerent, & ne vouloient point entrer disans. *Y auaëté asse quege seta?* Qu'est-ce que cela de nouueau qui est si furieux, & nous regarde si viuement? Il nous faict peur. Ie les fis entrer leur disans, qu'elles n'eussent point peur, & que c'estoit vne Image des Seruiteurs de Dieu. Ie fus tout estonné qu'elles s'en allerent à ses pieds pleurer sa bien-venuë, puis me vindrēt demander
fol. 323. quelle viande il aymoit, afin de luy en aller querir. Ie me pris à sousrire de leur simplicité, & fist oster l'Image que ie mis en la Chappelle Sainct François.

CHOSE quasi toute semblable arriua à vn *Tabaiare* fort simple, lequel cōtemplant de la porte vn tres-beau Crucifix que nous auons en la Chappelle S. Loüis: iamais il ne me fut possible de le faire entrer dans la Chappelle, disāt à mon Truchement, Voilà qui me regarde trop viuement, il est viuant sans doute, & i'aurois peur qu'estant entré sans estre

baptisé, il ne me fist du mal. Plusieurs autres ont fait le semblable, mais prenant le Crucifix entre mes bras, ie leur faisois voir que ce n'estoit que du bois, representant par telle figure ce que IESVS-CHRIST auoit enduré pour nous. Cecy leur arriuoit de la superstition, comme i'ay dit, que leurs Sorciers auoient semé entr'eux, tant de leurs Idoles que de leurs Esprits.

De quelques autres ceremonies diaboliques pratiquees par les Sorciers du Bresil. verso.

Chap. XII.

CE Prince seroit bien marry de laisser rien d'entier au seruice de Dieu, qu'il ne taschast de l'imiter fausement, afin de l'introduire au cult superstitieux de sa superbe. Dieu auoit jadis institué les eaux de Purification en l'Ancien Testament, faictes & composees de diuerses matieres & ceremonies diuerses, selon le but & subiect auquel elles deuoient estre employees, tantost pour purifier les hommes, maintenant les vases & vtensiles du Temple: vne autre fois les habits, maisons et tout le mesnage. Sem- fol. 324.
blablement ce Demon institua en la Gentilité les eaux de lustration, desquelles les Payens se seruoient à diuerses fins, ainsi que les Iuifs: car les hommes en estoient lauez & aspergez auant que de se presenter au sacrifices, comme aussi les vstensiles des Temples des Idoles, & les maisons, habits & mesnage

des infidelles. Voyons si ce mal-heureux serpent s'est point oublié d'amuser nos Sauuages de telles superstitions.

QVAND vous n'auriez point d'autres exemples que celuy que i'ay allegué au Traicté du Temporel, des barberies que fit ce Sorcier venu des plaines de *Miary*, cela seroit suffisant pour voir entierement les folies & abus que l'ancien trompeur a sursemees parmy les peuples, touchant le poinct que nous traictons. Mais d'autant que i'ay apris des discours des Barbiers mesme, auec lesquels i'ay parlé, plusieurs singularitez qu'ils faisoient pour amuser leurs gens: ie serois marry d'en priuer le Lecteur.

C'EST donc la coustume des *Pagys-Ouassous* de verso. celebrer en certain temps de l'annee des lustrations publiques, c'est à dire des purifications superstitieuses par aspersion d'eau sur les Sauuages: & bien que le tout depende de leur fantaisie, composans ces ablutions à leur caprice, neantmoins pour l'ordinaire ils font emplir d'eau des grands vaisseaux de terre, & proferans secrettement quelques paroles dessus & soufflans de la fumee de *Petun*, & meslans vn peu de poudre de la Loge où ils sont, ils se mettent à danser, puis apres le Barbier prend des branches de Palme, qu'il trampe là dedans, & en asperge la compagnie. Cela fait, chacun prend de cette eauë dans des *Couis* ou escuelles de bois, & s'en lauent, comme aussi leurs enfans.

Pacamont, Grand Barbier de *Comma*, me contoit vn iour qu'il faisoit sortir de l'eau de terre, auec laquelle il lauoit ces gens, au grand estonnement de tous ces Barbares, qui voyoient sortir si nouuellemēt cette eauë du milieu de sa Loge, & la receuoient comme si elle eust esté miraculeusemēt enuoyee par les Esprits: mais le rusé auoit emply vn grand vais-
fol. 325. seau d'eau, laquelle s'escouloit par soubs terre dans des canaux de bois creux qui est en grande quantité au Bresil: & ainsi il trompoit ces gens.

LE Diable auoit persuadé aux Gentils plusieurs sortes d'abus és eaux, fontaines & ruisseaux. Les Nymphes habitoient aux vnes, les Deesses aux autres: les vnes faisoient vn effet, les autres vn autre: les vnes estoient facheuses & dangereuses, les autres agreables & asseurees: les vnes sacrees, les autres prophanes. Pareillemēt ces Sauuages ont vne opinion superstitieuse, que quand ils voyent certaine espece de lezards, lesquels ressemblent aux Mourons de deçà, ou aux Lezards veneneux de diuerses couleurs, courir dans leurs eaux, ils estiment que cette fontaine est dangereuse pour les femmes, & que *Giropari* boit de cette eauë: Ayant sceu cette superstition ie m'en seruy pour me deliurer de l'importunité & incommodité que me faisoient les femmes se lauans dans la fontaine de nostre lieu de S. Frãçois: car ie fis courir le bruit qu'il y auoit là de ces Mourons: pas vne du depuis n'en voulut aprocher, sinon les Esclaues du verso.
Fort, ausquelles il estoit deffendu de se lauer dans la fontaine par ce moyen i'eus le loisir de la faire clorre & fermer à la clef, afin de conseruer l'eau en sa netteté. Cette superstitiō va iusques là qu'ils croyent que ces Lezards se iettent sur les femmes, qu'ils les endorment & ont leur compagnie, tellement qu'elles deuiennent grosses de leur fait, & produisent des Lezards au lieu d'enfans: Et c'est pourquoy pēdant que ce bruit fut en sa vigueur, les Esclaues du Fort ayans cōmandement d'aller querir de l'eau en ce lieu, venoiēt en compagnie armees de bastons, de couteaux & autres instrumens semblables pour se deffendre, disoient-elles, de ces Lezards, qui ne fut pas vne petite risee à tous nous autres François.

OVTRE les eaux de lustrations & diaboliques ablutions pratiquees par ces Barbiers ils vsent d'vne façon particuliere à cōmuniquer leur esprit aux autres: & c'est par le moyē de l'herbe de *Petun*, laquelle estant mise dans vne cãne de Roseau, ces Sorciers

en attirent la fumee, laquelle ils degorgent sur les fol. 326. assistans, ou la soufflent de la canne sur iceux, les exhortant de receuoir leur Esprit & la vertu d'icelui. Ne diriez vo' pas que ce cauteleux Dragō vueille en ceste fausse ceremonie imiter Iesus-Christ quād il donna son Esprit à ses Apostres, & la puissance à eux & à leurs successeurs de le donner en sa persōne à ceux qui seroient initiez aux sacrez Ordres; Ainsi qu'il est porté en S. Iean. *Insufflauit & dixit eis, Accipite Spiritum Sanctum.* Il soufla sur eux, & leur dit, Receuez le Sainct Esprit; Car d'où ces Barbiers auroient-ils pris ceste ceremonie Sathanique, si le Diable ne la leur auoit mōtré; pour ce qu'ayans tousious esté enfermez dans ceste grande & vaste prison du Bresil, sans aucune communication du viel monde; ils ne pouuoient l'auoir apprise d'aucune autre Nation. Ces souflemens leur sont fort particuliers, comme vne ceremonie du tout necessaire pour donner guerison aux malades: Car vous les voyez attirer par leur bouche, tant qu'ils peuuent, le mal, disent-ils, du patient dans leur bouche & gosier, & contre-faisans la bouche toute pleine, bandee & boursoufflee, ils laschent tout d'vn coup ce vent enfermé dehors, verso. faisant autant de bruit presque qu'vn coup de pistolet, & crachent apres à grande force, disant que c'est le mal qu'ils ont succé, & taschent de le faire croire au malade.

A ce propos nous prismes vn iour grand plaisir le sieur de Pesieux & moy au village d'*Vsaap.* Il y auoit vn pauure garson Sauuage viuement tourmenté d'vne colique du pays: Vn de ces Barbiers vint exercer son attractiō d'esprit sur son petit ventre, faisant plusieurs mines, & se reprenant à diuerses fois, & ce d'autant qu'il voyoit que nous le regardions attentiuement, nonobstant pour toutes ses aspirations & attractiōs le garson ne cessoit de crier; En fin il nous vint trouuer apportāt en ses mains deux ou trois petits cloux, & nous dit: voilà ce que ie luy ay tiré

du ventre; il a les boyaux tous pleins de cela, il me les faut tirer les vns apres les autres: de peur que si ie ne les luy tirois en gros, ils ne luy creuassent les tripes & ecorchassent le gosier. Il le fit acroire à ce garson qui ne cessoit de crier qu'on luy tirast les cloux du ventre. Si ces loges eussent esté couuertes d'ardoises, ie pense qu'il eust mis en la teste fol. 327. de ce garson d'auoir mãgé les lates & les cloux de la couuerture; mais n'ayans pas les cloux de fer communs entr'eux, ie ne sçay commẽt il peut embaboüiner les assistans & leur persuader ceste folie. Ie pourrois icy rapporter plusieurs semblables exemples, mais celuy-cy suffit pour faire entendre le suiet que ie traitte.

OR si c'est chose digne d'admiration de voir la malice de l'Esprit infernal en tout ce que nous auons dit iusques icy: beaucoup plus grand doit estre nostre étonnement, en ce que ie vay dire: parce qu il a estably la confession auriculaire entre ces Sauuages. Ie ne dy rien que ie n'aye entendu de mes oreilles de la bouche de *Pacamont*, & semblablement par le recit d'autres Sauuages & François. Ce grand *Pagy* en sa Prouince de *Comma* alloit visiter quand il luy plaisoit les vilages de son cartier, & la commendoit que chacun vint à confesse à luy, specialement les ieunes femmes & les filles: & quand il trouuoit quelques vne qui ne vouloiẽt pas tout dire, il les menassoit de son Esprit, qu'au cas qu'elles ne dissent tout il les tourmenteroit & sçauoit finement recognoistre verso. si elles disoient tout ou non. Puis il leur donnoit ie ne sçay quelle sorte d'absolutiõ, mais le galant sçauoit bien apres dire les nouuelles de l'escole, remarquant les vnes & les autres pour telle & telle action, & neanmoins cela, il n'a pas laissé d'exercer ce mestier & façon d'entendre les confessions iusques au temps que nous arriuasmes là. Pensez ie vous prie, qui luy pouuoit auoir appris ceste maniere de confesser auriculairement, menacer ses semblables qu'au

cas qu'ils celassent quelque chose son Esprit les batroit, & que confessant tout, son Esprit les absoudroit.

---

fol. 328. **Des Signes manifestes de la ruine du Diable en ces Pays de Maragnan.**

LE sauueur du monde en S. Marc, auparauant que de monter à la dextre de son Pere, donna charge à ses Apostres & Disciples d'aller par tout le mōde vniuersel, conuertir les infideles, les asseurant par certains signes & marques d'vne prochaine ruine de l'Empire des Demōs, à sçauoir, *Signa eos qui crediderint hœc sequentur: In nomine meo dœmonia eijcient, lingnis loquentur nouis, serpentes tollent, & si mortiferum quid biberint, non eis nocebit. Super œgros manus imponent & benè habebunt:* Ces signes suiuront ceux qui croiront, ils chasseront les Diables en mon nom, ils parleront nouueaux lāgages, ils
verso. osterōt les serpens, & s'ils boiuent quelque venin mortifere il ne leur nuira point: ils imposeront leurs mains sur les malades & s'en trouueront bien. Pour entendre clairemēt ces paroles, il faut noter auec les Peres & Docteurs, qu'elles ont esté pratiquees literalemēt par les premiers Chrestiens: d'autant qu'il estoit necessaire en ce premier âge de l'Eglise, laquelle deuoit combatre l'obstination des Iuifs & la folle sagesse des Gentils. Mais depuis que la Foy a esté estenduë par l'Vniuers, & que l'obstination des Iuifs a esté condamnee de tous, & la sagesse humaine tenue pour vanité: il n'a pas esté necessaire d'effectuer literalement ces signes en toute les con-

uersions de mecroians, ains seulement la pratique Allegorique & Mystique a esté suffisante. Et c'est ce que nous voulons montrer en ce chapitre auoir esté faict & se faire tous les iours parmy ces terres de *Marignan*.

Premierement il est dit, *In nomine meo dæmonia eiicient*, ils chasseront les demōs en mon nom. Dans les deux ans que i'ay esté en *Maragnan* i'ay veu cecy executé en diuerses façons: c'est que les Diables ont faict paroistre realement la pœur & la fol. 329.
crainte qu'ils auoient du nom de Dieu, procurans par toutes les voyes du monde, d'empescher nostre Mission, de persuader à leurs Barbiers qui leur estoient plus fidelles de retenir les peuples sur lesquels ils auoient commandement de s'approcher de nous, dōner terreur aux Sauuages du signe de la Croix & les inciter à les arracher, exciter les mauuais exēples pour tourner en risee ce que saintement nous enseignōs à ces Barbares, intimider par plusieurs fois les habitans de *Marignan*, *Tapouïtapere*, *Comma*, les *Caietez*, ceux de *Para* & *Miary*, à ce qu'ils eussent à fuir dās les bois & pays perdus, de peur qu'ils ne tōbassent en la cadene & captiuité des François ou Portuguaiz: cependant il est arriué tout autrement: car au temps que nous estimiōs que tout estoit perdu, ç'a esté lors que Dieu a faict paroistre la puissance de son nom, retenant non seulement ces Sauuages aupres de nous, les rendāt faciles & obeissans à sa parole, mais aussi il a fait que ces Barbares mesprisent leurs sorciers & la puissauce des Diables tenans, pour certain que le nom de Dieu & l'ablution de Iesus-Christ fait fuir *Gyropari*. I'en donneray de verso.
beaux exemples.

VOVS vous souuiēdrez de ce que i'ay dict cydessus tāt des Barbiers des plaines de *Miary* que des habitations de *Thiö*, cōme les Diables leur manifestoiēt la crainte qu'ils auoiēt des croix plātees au nō de IESVS-CHRIST, & de nous ses chetifs seruiteurs:

Et cōme quelqu'vn de leurs principaux m'entretenoiēt sur ce que ces Barbiers n'auoiēt voulu venir auec eux: ie luy en demāde la raisō: il me dict: Parceque *Giropari* craint le *Toupā.*

Acaiouy Principal de Miary, duquel nous parlerōs cy-apres plus amplemēt, lors qu'il me vint trouuer pour me demander cōgé de faire sa loge aupres de moy: ne voulant demeurer auec les autres au fort: il me dict qu'ētre les raisons qui l'emouoiēt à bastir sa loge prez de la nostre, c'estoit que *Giropari* n'osoit approcher du lieu où nous habitions, puis que nous estions venus exprez afin de le chasser du pays.

Pierre le Chien Sauuage baptisé à Dieppe il y a plusieurs annees nous contoit, aux sieurs de la Rauardiere, de Pisieux, & autres & à moy sur la demande qu'on luy faisoit de ses fortunes en guerre,
fol. 330. que Dieu l'auoit tousiours gardé en mille dangers pour ce qu'il estoit Chrestiē, & faisoit fuir les Diables dés-lors qu'il entroit en vn village, que ses semblables estoient asseurez, quād ils estoient auec luy, & ne craignoient point *Giropari.*

AVTANT en croioient les habitās de *Tapoïtapere* des noueaux Chrestiens lesquels ils estimoient cōmander à *Giropari* & le chasser, & estoiēt biē aise d'auoir des Chrestiēs en leurs vilages pour la mesme raison. Cecy m'a esté rapporté assez souuēt tant par Martin François Indien, que par les Frāçois. Et à ce suiet nous inculquions dans l'esprit des Catecumenes ce poinct & croyance, que sitost qu'ils seroient lauez, ils auroient puissance sur les Diables, & ne les deuoient desormais craindre aucunemēt.

Somme c'est vn bruit general dās to' ces pays que les Diables sont des mauuais Espris lesquels redoutent les *Pays* & les *Karaïbes,* c'est-à-dire les Peres & tous ceux qui sōt baptisez. Il me souuiēt que mille fois parlant aux Sauuages de ceste matiere, ils me respondoient, *Gyropari yportassouassequegésera,*

le diable est à presẽt bien pauure & gueux, il a grand pœur, il n'est plus si hardy qu'il estoit: *Giro-* verso. *pari ypochu, Toupan Katou,* le diable est meschãt, il est cruel, il ne vaut riẽ? Mais Dieu est tres-bon. Que pourriez-vous desirer d'auãtage pour l'accomplissemẽt de ce premier signe, & pour l'asseurance de la totale ruine du diable? Voilà les diables qui cõfessẽt eux-mesmes qu'ils craignẽt le nom de IESVS-CHRIST, les armes de sa Passiõ, & mesme ses seruiteurs, dissuadent leurs plus intimes amis de s'approcher de nous, rẽuersent le ciel & la terre pour empescher nos entreprises, suscitẽt tout ce qu'ils peuuent inuẽter pour les rompre: En fin ils dõnent du nez en terre, sont au bout de leurs finesses: Ceux qui iadis les craignoïent, les meprisent à present. Que reste-il sinon de poursuiure les choses encommencees.

Linguis loquentur nouis, ils parleront nouueaux languages. Vraiemẽt nos Sauuages de *Maragnan* parlent vn language bien nouueau, puis qu'aucun deuãt nostre Mission sinõ ce *Marata* Anciẽ, c'est à dire vn des Apostres de IESVS-CHRIST, duquel nous auons parlé cy deuant, ne leur appris à parler comme ils parlẽt à present à sçauoir, la profession du Christianisme, fol. 331. en recitant le Symbole des Apostres *Arobiar Toupan* &c. & parler à Dieu par l'Oraisõ Dominicale, *Orerouue &c.* dresser leurs vies & leurs actions suiuant les commandemens de Dieu, *ymoeté yepé Toupan* &c. & selon les commandemens de l'Eglise. *Are maratecouare ehumè &c.* lauer & fortifier leurs ames par les S. Sacremens. *Iemongaraïue &c.*

N'EST ce pas parler vn langage nouueau que discourir ensemble des mysteres de nostre Foy tels que sont l'Vnité d'Essence en Dieu & Trinité de Personnes: que le Fils de Dieu ait pris vn Corps dans le Ventre Virginal: qu'il soit mort luy qui est Autheur de vie: que les meschans sont aux Enfers: que tous les hommes resusciteront en corps & en ame: & de là chacun ira au lieu de sa sentence, Et ce-

pendāt voila les discours ordinaires de nos Barbiers, qui par cy-deuant ne parloient que de tuer, manger, rotir, boucaner leurs ennemis, ne traittoient que de leurs lubricitez paillardises & folies. Celny qui voudra bien peser cecy, s'etonnera d'vn tel changement parmy des Barbares qui ne sçauoient chose aucune,
verso. que ce que simplement la nature leur auoit enseigné.

LES Iuifs croioient que les Apostres fussent sortis d'vn cabaret pleins iusques au gosier de vin & de de viande, quand ils virent qu'en mesme temps les Gentils de diuers pays faisoient signe de bien entendre ce qu'ils preschoiēt, & que les Apostres sēblablemēt entēdissent leurs questions & demādes sur ce qu'ils enseignoiēt: Ie vous dy pareillemēt que les Sauuages estoient estonnez & perdus quād ils voioiēt leurs sēblables baptisez discourir en leur lange de choses si hautes, si profondes, & si nouuelles, comme celles que nous leurs apprenions par les truchemēs, & disoiēt les vns aux autres: D'où viēt que ceux cy parlent si biē du *Toupan* & que les Pays leur ayēt peu apprēdre de si belles choses, qu'ils nous recitēt, & mesme nos enfans qui sont plus sages que nous, & que tous nos Peres & Ancestres qui nous ont deuancé: desquels pas vn, quoy qu'ils ayent vescu longtemps, ne nous a rien dict de semblable comme font les Pays: Il faut de necessité qu'ils ayent parlé à Dieu.

TROISIESMEMENT *serpentes tollent:* Ils osteront
fol. 332. les serpens. Qui font ces serpens du Bresil, lesquels enuenimoient de leur langue & de leur queuë ces peuples? Ne sont-ce pas premierement tous les grands & petits Sorciers qui abusoient de leurs Nations? La Foy de IESVS-CHRIST, estant comme la Cigongne, laquelle purge les Pays où elle faict sa demeure des serpens venimeux. Sainct Paul ietta en l'Isle de Malte la vipere qui le tenoit au doigt, dans le feu. Le doigt donné de IESVS-CHRIST aux Apostres, est la puissance du Sainct Esprit, qui va à l'ordinaire

des Agēts naturels doucement, sans contrainete, disposer le subiect à receuoir vne nouuelle forme, par le bannissement & ruyne d'vne autre forme contraire: Ainsi ces viperes iettees au feu, sont les Ministres de Sathan, que le Sainct Esprit chasse, pour rendre la Nation abusee susceptible de l'Euangile, & de la cognoissance de Dieu. Que si ie dis qu'il semble que le Sainct Esprit aye enuers ces Sorciers de *Maragnan* faict vn plus grand miracle, qu'il n'a faict vers les Sacrificateurs du Paganisme: Ie croy que mon opinion sera bien receuë, par ce que ostez deux ou trois verso.
de ces Sorciers, les autres, voire les plus grands ne desirent rien plus que d'estre baptisez: au contraire rarement ces Sacrificateurs du Diable en la Gentilité, espousoient le Christianisme: Par ainsi nous pourrions dire que les Serpens venimeux, rampans leurs poitrines sur la terre sont deuenus oyseaux volans dās l'Element de l'air suiuans la Prophetie d'Isaye: *De radice colubri egredietur Regulus, & semen eius absorbens volucrem:* De la racine de la Couleuure sortira le Basilic, & la semence du Basilic engloutira l'oyseau; Ce que Vatable interprete en cette sorte: *De radice serpentis egredietur Regulus, & fructus eius Cerastes volans:* De la racine du serpent sortira le Basilic, & le fruict d'iceluy sera vn Ceraste volant.

POVR entendre ce passage il faut se souuenir de ce qu'escriuent les Naturalistes, à sçauoir que les grosses Couleuures engendrent le Basilic: lors qu'elles ont mangé vn Crapaux: Mais le Basilic cherche les Poules blanches, auec lesquelles il a conionction & de sa semence pondent des œufs, lesquels elles cachent fol. 333.
dans vn trou au sable à l'ardeur du Soleil, & de ces œufs s'esclosent des serpens volans. Ils ne disent rien en cet endroict, que ie n'aye experimenté en *Maragnan* selon le commun aduis & opinion des Sauuages. Car il m'arriua par deux fois qu'vne Poule blanche que i'auois, fit deux petits œufs, ronds comme vne Prune de Damas & picotez: puis changea son

chant, & eussiez dit, qu'elle estoit fole: Nos Sauuages me dirent alors, qu'infalliblement le Basilic l'auoit couplee dans le bois, & qu'il la falloit tuer & ietter, & brusler les œufs, par ce que quiconque mangeroit des œufs qu'elle pondroit, en mourroit asseurément: & si on laissoit les œufs sans les brusler, il en sortiroit des serpēs volans, qu'elle n'estoit la premiere, ains souuent cela arriue, & aussi tost les Poules changent leur chant, & n'arrestent en place. Accommodons cecy à nostre propos, & disons que la Couleuure ancienne est le Prince des Demons Sathan, les Basilics sont les Diables ordonnez sur les Prouinces par Lucifer, afin de seduire le monde, les
verso. serpens d'iceux sont leurs Ministres. tels que sont les *Pagys* ou Barbiers du Bresil, lesquels veulent acquerir des aisles pour changer d'Element, de la terre en l'air, quitter leurs vieilles & abominables coustumes de ramper la poictrine en bas en leurs abominatiōs & seruice diabolique, & s'approcher du Ciel, comme le reste des Indiens par l'ablution ou lauement de leurs anciens pechez au Sacrement de Baptesme.

CES Serpens aussi bannis du Bresil, sont ces mal-heureuses coustumes & pechez abominables qu'ils commettoient, tel qu'estoient les vilenies, rages & vengeances, ainsi que nous auons discouru en autre lieu assez amplement.

QVATRIESMEMENT, *Et si mortiferum quid biberint non eis nocebit:* Et s'ils boiuent quelque poison mortifere il ne leur nuira point. Le vray poison que les ames aualent, est la fausse doctrine que le Diable faict suggerer aux oreilles des nouueaux Chrestiens. Vous le trouuez en plusieurs exemples du siecle
fol. 334. mesme des Apostres: Comme certains seducteurs s'en alloient débaucher les simples, lesquels aualans la potion d'*Aconite* se sentoient aussi tost bourrelez dedans l'ame & esbranlez en la foy, mais le Sainct Esprit, duquel il est dit en la Genese, *Spiritus Do-*

mini, ferebatur super aquas, l'Esprit du Seigneur estoit porté sur les eaux du Chaos, c'est-à-dire, non encore perfectionnees ny esclairees, ou comme veulent dire les autres, *Incubabat aquis,* il couuoit les eaux du Chaos pour en tirer les belles Colombes, ainsi que feignoient les Poëtes, des œufs de Thetis, couués par le Pigeon blanc, ou le Cigne, desquels sortirent Castor & Pollux, ou bien, *fouebat aquas* il eschauffoit ces eaux encore froides: Le Sainct Esprit, dis-je, excuse plus aisément la fragilité & foiblesse de ces nouueaux Chrestiens, que non pas celle des anciens en la foy. Par ainsi il va voletant sur ces eaux destournees du vray chemin par les mauuais discours de ceux qui ont l'ame mal faicte, va couuant les œufs delaissez du Pere & de la Mere les ames fraichement lauees, mais esloignees de la presence de ceux verso. qui les ont nettoyees: eschauffé ces eaux gelees par le souffle du pernicieux Aquilon, & ne veut que le poison beu leur donne la mort, ains les ramenant au giron de leur Mere, & entre les bras de ceux qui les auoient apres Dieu engendrez spirituellement à IESVS-CHRIST pour leur faire vomir ce venin de leur cœur, & reprēdre la salutaire nourriture, par laquelle elles se fortifieroient pour resister desormais à tous esbranslemens.

CELA se passa au Bresil, aussi bien qu'il se fit du temps des Apostres, que quelque nombre de nouueaux Chrestiens de *Tapouïtapere* estōnez des mauuais discours d'vn certain personnage, se despoüillerent & renōcerent à demy au Christianisme: mais nous y pourueusmes soigneusement: Aussi firent nos Messieurs qui se rendirent tres-diligens à remedier à ce mal, y apportās tout ce qu'ils iugerent estre necessaire, & par ainsi ces nouuelles plantes fletries d'vne Bise gelante, retournerent à leur premiere verdeur & vigueur, & nous reuenās voir au Fort S. Loüis, no' les encourageasmes à demeurer à iamais stables fol. 335.
& fermes en la profession du Christianisme, & leur

enchergeasmes de ne s'esloigner point de *Martin Francois* qui nous seruoit en ces cartiers quasi comme de suffragant: Le Diable par ce moyen se sentoit de toutes parts acculé, & ses affaires alloient de iour en iour en empirant. I'espere à present que i'escris cecy, que les Peres qui sont par delà, luy donnent de terribles alarmes, & que son Royaume va fort en decadence, & s'approche de sa totale ruine: Car auant que ie quittasse l'Isle, ie voyois & experimentois vne disposition generale & vniuerselle de la conuersion de ces peuples, specialement des enfans.

---

verso. **Que les enfans du Bresil termineront & finiront le Royaume de Lucifer, & commenceront à establir le Royaume de Iesvs Christ.**

Chap. XIIII.

LE Psalmiste Royal Dauid en son Psame 8. lequel est institulé en cette sorte, *In finem pro torcularibus, Psalmus Dauid.* C'est à dire le Pseaume de Dauid qui doit estre chanté en action de graces au Seigneur, sur la fin des vendanges, dit, par preuision de la ruine totale de l'Empire de Lucifer sur les ames infidelles, & de l'establissement du Royaume de
fol. 336. Iesvs-Christ: *Ex ore infantium & lactentium perfecisti laudem propter inimicos tuos, vt destruas inimicum & vltorem.* Tu as perfectionné ta loüange par la bouche des enfans & des petits à la mammelle en dépit de tes ennemis; à ce que tu destruises l'Aduersaire & le Tyran plein de vengeance. Rabbi Ionathas embellit ce passage & l'esclaircit en cette

sorte: *Fundasti fortitudinem vt destruas Authorem inimicitiarum & vltorem.* Tu as fondé la force de ton Empire par la bouche & confession de foy des petits enfans, pour monstrer ta grandeur, en ruinant de fond en comble l'Autheur des inimitiez & le vangeur sanguinaire. Et Sainct Hierosme dict: *Quiescat inimicus & vltor,* Tu as fermé la bouche au seducteur ennemy de salut & enragé contre les hommes par la voix des enfans.

GRANDE merueille que les enfans ont esté le le Symbole de la fondation prochaine du Royaume de IESVS-CHRIST, & de la cheute de la puissance des Demons. Ie ne veux icy m'arrester beaucoup à releuer de plusieurs exemples ce traict de la proui- verso.
dence de Dieu, ains ie me contēteray de rapporter ce qui se passa au Triomphe de IESVS-CHRIST auant sa Passion, lors que les enfans crioyent, *Osanna filio Dauid,* & que le Fils de Dieu soit le bien venu, qui fut ce que ce S. Roy prendoit dire premierement, en intitulant son Cantique *In finem pro torcularibus,* en la fin pour les pressions, c'est à dire, en la fin du Royaume de Sathan, & au commencement de la Passion de IESVS-CHRIST quand ces enfans deuoient rendre ce tribut & recognoissance. Secondement de iour en iour, & en suitte, en la fin & consommation de la captiuité de Sathan sur les ames infidelles: & au commencemēt de la saincte Eglise, establie parmy elles, & ce principalement par les enfans: chose que ie veux faire voir estre accomplie és enfans du Bresil.

CES ieunes ames, non encore corrompues ny gastees des vieilles & mauuaises coustumes de leurs Peres, montrent ie ne sçay quelle disposition singuliere & particuliere à receuoir comme vn tableau ras, telle peinture . . . .

(Lacune d'une feuille.)

. . . .

fol. 345. répugnance : & nous leur facilitions le moyen de l'entendre par les choses qu'ils voyoient iournellement: telles que sont les huitres croissantes sur les brãches des arbres, lesquelles prennẽt chair & vie entre deux coquilles, sans aucune commixtion ny emission de semence, ains de l'humeur marine & par la chaleur du Soleil: Ainsi le Fils de Dieu au ventre de la Pucelle, la saincte Vierge, son precieux sang ayant fourny de matiere, & le Sainct Esprit de chaleur, a pris son corps sans autre operation humaine. Ils goustoient fort cette similitude, & me respliquoiẽt que plusieurs autres choses en leur pays s'engendroient par la seule operation du Soleil, telles que sont les lezards qui sortent des œufs, apres que la chaleur du Soleil leur a donné la vie: partant qu'ils ne trouuoient aucune difficulté en cela: ny aussi, que Dieu se fust faict homme pour mourir, afin de sauuer les siens, parce que, disoient-ils, *Giropari*, qui est vn esprit meschant, entre dans le corps des animaux monstrueux, pour nous faire peur, battre & tourmenter.

verso. SVR tout i'admirois certes, comment si aisement ils se persuadoient, la verité & la realité de IESVS-CHRIST Fils de Dieu, soubs les especes de pain & de vin, veu que nous voyons par deçà tant d'ames errantes en ce poinct, lesquelles en toutes autres affaires ne manquent point d'esprit & de iugement. Ie ne puis dire autre chose là dessus, sinon ce que la Saincte Escriture dict aux Prouerbes vingt cinq: *Sicut qui mel multum comedit non est ei bonum, sic qui scrutator est maiestatis opprimetur à gloria:* C'est chose bien douce que le miel, mais quiconque en mange par trop, il n'y a rien qui offence d'auantage l'estomach: De mesme il n'y a rien de plus suaue & delicieux que la consideration des œuures de Dieu, & la lecture des sainctes lettres, mais celuy qui entre trop auant & mesure le tout à l'aulne de son esprit,

poussé de la superbe de son entendement. Il n'y a rien plus asseuré qu'il demeurera opprimé des vifs rayons de la gloire de sa Maiesté : cela se voit és yeux des hybous aueuglez, pour ce qu'ils veulent contempler & iuger de la face du Soleil & de sa lu- fol. 346.
miere : Au contraire ceux qui manient auec crainte & humilité les mysteres de nostre Foy, sont esclairez sans danger de leur veuë, & obeissent doucement à la volonté & puissance du Souuerain, lequel peut ce qu'il veut, peut, veut & faict ce qu'il dict. Ces pauures Sauuages, ie dy mesme ceux qui n'estoient pas encore Chrestiens, si tost qu'on leur faisoit signe qu'ils sortissent de l'Eglise, ils s'en alloient franchement, demeurans neantmoins à la porte, laquelle estoit fermee pendant que l'on disoit le Canon de la Messe, & qu'on faisoit la communion : & disoient par ensemble que le *Toupan* descendoit à cette heure là sur nos Autels, beuuant & mangeant auec nous, & ne meritoient pas demeurer deuant luy, sinon lors qu'ils seroient baptisez, & la plus part d'iceux se tenoit à genoux, ayans veu les François faire le mesme : Quant aux Indiens Chrestiens, ils s'agenoüilloiēt incontinent qu'ils entendoient sonner la clochette, ioignans les mains & adorans Dieu. Ils appellent ce mystere du tres-sacré Corps & precieux Sang du fils verso.
de Dieu du mot de *Toupan*, c'est à dire, de Dieu mesme, ainsi qu'il est porté en leur croyance, *Asé-reou yanondé Toupan rare*, c'est à dire, deuant mourir tu receuras le Corps de Dieu. Et encore que ie recogneusse en eux cette facilité de croire à ce secret si profond, ie n'osois me hasarder de les communier, si ce n'eust esté en l'article de la mort, & aymois mieux laisser cela à ceux qui viendroiēt apres moy, parce qu'vn iour donnant la communion à vne Indienne, laquelle i'auois faicte examiner autant qu'il me fut possible auant que de luy donner le precieux corps de Iesus Christ à Pasques, si tost qu'elle eut receu l'Hostie sacree, elle se troubla fort, & ne la

pouuoit aualer, tellement qu'elle vint à hausser sa main afin de me redonner l'Hostie, ce que i'empeschay, luy disant qu'il n'y auoit que les Prestres qui peussēt la toucher, & qu'elle n'eust point de crainte, & ne se troublast point de receuoir sō Dieu, que sa volonté estoit qu'elle le receust & l'auallast hardiment, ce qu'elle fit moyennant vn peu de vin, que ie luy mis dans la bouche auec le calice: ceste
fol. 347. secheresse de la langue & de la bouche ne luy estoit arriuee que d'vne trop grande timidité à receuoir cette saincte viande, ce qui me fit resoudre desormais de les laisser se bien fonder en la cognoissance de cet article, auparauant que de leur administrer le sainct Sacrement: & encore que plusieurs me demandassent le *Toupan*, ie les remettois à la venuë de nos Peres.

ON n'a pas grande peine à les faire confesser leurs fautes, mesme les femmes, & des choses, lesquelles par deçà le sexe feminin faict toute difficulté de declarer aux Prestres, tenans la personne de Dieu: Ils vous disent fort librement, l'oüy, & le non, le temps, le lieu, la qualité des personnes, & le nombre de leurs pechez, sans aucune honte sote & mondaine, comme nous voyōs par deçà. Ils ne hesitent en rien à croire l'effect du Baptesme, qui est le lauement des peschez, la filiation de Dieu, & l'acquisition du Ciel, & tiennent pour certain que ceux qui sont baptisez vont en paradis auec Dieu: Cela s'entend pourueu qu'ils ne retombent en peché mortel. De tout
verso. temps ils ont creu qu'il y auoit vn Enfer où estoit *Giropari*, & auec lequel les meschans alloient: De mesme ils tenoient par tradition que Dieu estoit bien heureux là haut, & que les bons esprits demeuroient auec luy: & quant à leurs Peres qui auoient bien vescu, ils s'en alloient en vn lieu de delices, terrestre pourtāt, ou rien ne leur manquoit. Suiuant cecy il nous fut biē aisé de leur faire entēdre ce qu'ils deuoient croire du Paradis, de l'Enfer, & d'vn troisiesme

lieu, dans lequel les ames sont purgees auparauant que d'aller au Ciel, & d'vn quatriesme où les petits enfans qui ne reçoiuent le Baptesme, mourans auant l'vsage de raison, estoient receus pour ne point endurer de mal, aussi ne pouuoir iamais voir Dieu, le Baptesme estant la clef du Ciel.

ON ne croiroit iamais, si l'experience ne le faisoit voir, combien ces gens sont curieux de sçauoir les choses de Dieu. Ils nous faisoient tous les iours mille questions quand nous discouriōs auec eux de ces matieres, ainsi que celles-cy: Comment Dieu auoit faict le monde. Si c'estoit auec ses mains, ou si les bons esprits luy auoient aydé à faire les Cieux, les Estoilles, le Soleil, fol. 348.
la Lune, le Feu, l'Air, l'Eau & la Terre, les premiers hommes, les premiers oyseaux, poissons, animaux, reptiles, arbres & herbes. Ce qu'il y auoit deuant que le monde fust fait, ce que Dieu faisoit estant tout seul; & en quelle forme il est là haut au Ciel. Par quel moyen il faict rouler le Tonnerre, & enuoye les pluyes: s'il parle aux hommes, si nous estions descendus du Ciel, si nous estions naiz de femmes, si nous auions veu les Anges & les Diables, qui nous auoit apris tout ce que nous leur enseignions, si nous ne mourions point: & apres que nous estions morts commēt on faisoit d'autres *Pays*. S'il y auoit beaucoup de *Pays* en France, si tous estoient vestus comme nous, s'il y auoit vn Roy *Pay*, pourquoy nous ne voulions point de femmes ny de marchandises, si la Mere de Dieu auoit esté vne fille comme vne autre, si elle auoit beu & māgé ainsi que nous, pourquoy il estoit mort, s'il ne venoit point quelquefois du Ciel se promener en terre, & parler à nous, si ces Apostres estoient *Pays* cōme nous, cōbiē il y en auoit eu, pour quoy verso.
les autres *Karaibes* François n'estoient pas aussi biē *Pays* comme nous, si c'estoit nous-mesmes, qui nous fussions faits *Pays*, ou si c'estoit vn autre qui nous eust fait tels.

A toutes ces demandes & plusieurs autres, nous leurs respondions ce qui en estoit, & faisoient pa-

roistre exterieurement par leurs gestes & paroles le contentement qu'ils en receuoient: aussi à la verité le tēps s'escouloit doucement parmy toutes ces demandes & confabulations: Et pour ce que ie veux mettre cy apres les diuers & plus singuliers discours que i'ay eu auec les *Mourouuichaues*, c'est à dire, les Principaux de *Maragnan*, *Tapoüitapere*, *Comma*, *Caietez*, *Para* & *Miary*. Ie ne me veux arrester dauantage sur ces questions & demandes: d'autant que vous les verrez au long, & mes responces parmy ces conferences, lesquelles comme i'espere, vous donneront vn grand contentement, vous asseurant que ie les rapporteray tres fidelement, & ne m'escarteray que le moins qu'il me sera possible, de la phrase ordinaire qu'ils ont en leurs harangues: en quoy l'on m'excu-
fol. 349. sera, comme aussi du passé, si l'on ne trouue tant d'ornement en ceste Histoire, ainsi que requerroit la curiosité du siecle: mon opinion est, que la beauté d'vne Histoire est la verité du faict & la simplicité du stile. Que si ie ne rapporte mot à mot ces Conferences, ou que i'vse de multiplicité de paroles, c'est assez que ie n'offenceray en rien la substance du fait, & que cette abondance de discours sera du tout necessaire & requise, afin de vous faire entendre clairement leur intention & discours.

Conference premiere auec Pacamont grand Barbier de Comma. verso.

Chap. XVI.

AYANT eu plusieurs Conferences auec ce Principal & grand Sorcier i'ay auisé de les distinguer par Chapitres, desquelles voicy la premiere.

Pacamont est petit de corps, vil & abiet, tellement que qui ne le cognoistroit, on en feroit fort peu d'estat: Cependant c'est le plus grand & le plus authorisé entre tous les Principaux de ces pays de *Maragnan*, specialement en la Prouince de *Comma*, qui est vne des plus belles, fertile & peuplee contree des *Tapinambos*. Il a si grande puissance là dedans, qu'à sa seule fol. 350.
parole il remuë tous les habitans, & y est craint extremement. Il est fin & rusé autant que Sauuage peut estre, & par ses ruses & finesses, il est paruenu à ceste sienne authorité, grandeur & credit. On le tient pour vn souuerain Barbier, tres-subtil sorcier, & fort familier aux Esprits, qui a la mort & la vie entre ses mains, donnant la vie & la santé à qui bon luy semble: grand soufleur, & entretenoit les simples par confessions, lustrations, encensemens, & semblables autres choses, ainsi que nous auons dict cydessus. Il se garda bien de venir des premiers saluër les François & s'offrir à eux, voulant au préalable experimēter ce qu'ils demandoient: Pourquoy ils estoient venus: Et cōme ils s'establiroient. Et estāt bien informé de tout cela, il s'ē vint au fort S. Louys faire son entree, salüer le sieur de la Rauardiere d'vne plaisante façon. Il estoit bien accōpagné, & ses gēs reuestus de plumes, & la plus forte de ses femmes auec luy, & n'en auoit pas moins de trente.

verso. ARRIVE qu'il est à *Yuiret* ayant passé la mer dās nostre Barque, laquelle estoit allee querir des farines en son pays, où il y a plus de quarāte lieuës de mer de distance du Fort de S. Louys: arriué, dis-ie, qu'il fut, il fit sçauoir au sieur de la Rauardiere qu'il l'alloit trouuer dans son Fort: Le sieur l'attendit à cet effect: Cependant il fit arranger ses gens les vns apres les autres qui le suiuoient. Il vint faire le tour des Loges lesquelles estoiēt basties autour de la grāde Place de S. Louys, haranguant selon la coustume & recitant sa grādeur, & l'amour qu'il portoit aux Frāçois, & le subiet de sa venüe, semblablement la valeur & la puissance des Frāçois. Ayāt finy il s'approche de la porte du Fort, en vn carfour où estoient plusieurs Frāçois assēblez, considerās les façōs de faire de cet hōme: Lors il cōmāda à sa fēme qu'elle se disposast à le porter iusques au logis du Gouuerneur. A quoy elle obeit: Et ainsi mōtās sur elle à fourchō, à la mode que les Indiennes portēt leurs enfans, il entre au Fort & va trouuer le dict sieur: sa femme estoit noire comme vn beau diable, s'estant peinturee depuis la plante des pieds iusques à la teste du suc de *Iunipap.* Pensez
fol. 351. auant que de pousser plus outre en matiere, si la compagnie peut s'empecher de rire, voyant vn des Princes du Bresil monté sur vn si beau Rousin: Il fut gracieusement receu & dict ce qu'il voulut pour ses excuses: Et apres auoir faict ses affaires, il s'en vint chez moy, en la loge de Sainct Frāçois accōpagné de ses gens emplumacez: Ie luy fis tendre incontinent vn lit de coton tout blanc, où s'asseant, il demanda à l'vn de sa compagnie son cofin de *Petun,* lequel le luy alluma aussi tost & le luy donna: Et apres en auoir pris trois où quatre fois, & rendu la fumee par les narines, il commença à me parler, (i'estois assis vis à vis de luy en vn autre lit de coton, ayant mon Truchement prés de moy) grauement & posement en ceste sorte.

IL y a plusieurs Lunes que i'ay le desir de te venir voir, & les autres *Païs*, mais tu sçais toy qui parles à Dieu, que nous autres qui sommes estimez conuerser auec les Esprits, qu'il n'est pas bon ny expediēt d'estre legers & faciles, & aux premieres nouuelles s'emouuoir & mettre en chemin: parce que nous sommes regardez de nos semblables, & se rangent à ce que nous faisons. La puissance que verso. nous auons obtenüe sur nos gens se cōserue par vne grauité que no' leur monstrons en nos gestes & en nos paroles. Les volages & ceux qui au premier bruit apprestēt leurs Canots, s'emplument, & vont voir hatiuemēt ce qui est arriué du nouueau, sont peu estimez, & ne deuiennent grands Principaux: c'est ce qui m'a retenu & empesché de venir plutost. Ceux de *Tapoüitapere*, & plusieurs de ma Prouince sont venus deuant moy, mais ils sont moins que moy. Ie me resiouys de vostre venuë, parce que i'apprendray que c'est que Dieu. Ie suis plus capable de le sçauoir, qu'aucun de mes semblables. ie ne voudrois pas que l'vn d'iceux me precedast, ou que tu le lauasses deuant moy, & le fisses parler à Dieu: quand tu m'auras enseigné ce que c'est que du *Toupan*, j'auray plus d'authorité que ie n'auois, & seray bien plus estimé des miēs que ie n'estois: & seray sous toy en mon pays: Et tu mettras en la bouche de ceux que tu m'enuoieras pour me le dire, ce que tu veux que ie face: & quand mes semblables verront que ie seray Fils de Dieu & laué, tous le voudrōt estre à fol. 352. mō exēple.

CE me seroit vne grande douleur, si tu prisois quelqu'vn plus que moy: Car i'ay tousiours faict estat des choses hautes. I'ay esté curieux de hāter les Frāçois & de les ouyr. Ie sçay de mes ayeuls l'histoire de Noë, lequel fit vne barque, & mit ses gens dedans, & que Dieu feit plouuoir en si grande quantité par plusieurs iours, que la terre fut couuerte d'eau, laquelle creusa par apres les terres, fit les

montagnes, les valees, & la mer, & nous separa d'auec vous. Noë fut nostre Pere à tous. Ie sçay aussi que Marie a esté Mere du *Toupan*, & qu'elle n'a este connuë d'aucū homme: Mais Dieu luymesme s'est faict vn Corps en son ventre: Et cōme il fut grand, il enuoya des *Maratas*, des Apostres par tout: nos Peres en ont eu vn, dont nous auons encore les vestiges. Vous autres *Païs* estes bien plus grāds que nous. Car vous parlez au *Toupan*, & les esprits vous craignent: c'est pourquoy ie veux estre *Paï̈*. Il y a longtemps que suis *Pagy* & personne n'a esté plus grand que moy. Ie n'en fais plus d'estat: Car aussi bien ie voy que mes semblables feront
verso. seulement conte de vous. Ie voudroy bien que tu voulusse venir en ma Prouince, c'est vne bonne terre: Il y a force Sangliers, Cerfs & Biches, tu n'ē māquerois point, & ie serois tousiours auec toy.

IE fis respōce à ces paroles, que i'estois bien aise de le voir, & que i'auois souuēt ouy parler de luy & de la puissance qu'il auoit: Et cōme il trompoit par diuerses ruses les Indiēs, leur faisāt a croire qu'il auoit vn Esprit familier: mais que ma rejouissance estoit bien plus grande de ce qu'il cōmēçoit à recognoistre sa faute. Il est bien vray que ie descouurois par ce discours qu'il n'auoit l'intētion telle que Dieu la demādoit, pour estre mis au nōbre de ses enfās, & laué de l'Eau Diuine.

IL reprist la parolle en ceste maniere. Que veuxtu dire par la, que ie ne cherche pas Dieu, cōme il faut? Car ie desire estre *Paï̈*, comme toy: me faire admirer plus que iamais, parmy les miens, leur persuader d'estre enfans de Dieu, & venir à toy afin que tu les baptises, & faire en ma Prouince ce que tu voudras, & qu'ō die que moy qui estois grād *Pagy*, je suis le premier à recognoistre Dieu & vous autres
fol. 353. *Païs:* Et estāt estimé de grād esprit, les autres sous mon ombre viennent à Dieu & facēt comme moy: Car si ie ne me fais lauer, plusieurs ne le ferōt pas

& dirons, attendons que *Pacamont* soit *Caraybe*, & puis nous le serons, car il a meilleur esprit que nous, & est biē plus subtil. Tu dois sçauoir qu'auparauāt que tu vinsses ie lauois ceux de ma contree, comme vous faites vous autres les vostres, mais c'estoit au nō de mon esprit, & vous le faites au nō du *Toupan*. Ie souflois les malades & ils s'en portoiēt biē. Ils me disoient ce qu'ils auoient fait, & i'ēpeschois que *Giropary* ne leur fit tort. Ie faisois venir les bonnes années, & me vangois de ceux qui me meprisoiēt par maladies. Ie leur donnois de l'eau qui sortoit du plancher de ma loge, & à present ie ne fais plus cela, & ne le veux plus faire: car c'estoit la subtilité de mō esprit qui me suggeroit toutes ces choses & me moquois des miens, lesquels estimoiēt cela estre merueille, mais c'est qu'ils n'ont point d'esprit. Il est biē vray qu'vn François m'auoit apris à faire sortir de l'eau ma loge.

IE luy fis dire là dessus par mon Truchemēt, qu'en cela mesme qu'il me venoit de repli- verso.
quer ie trouuoy qu'il ne cherchoit pas Dieu cōme il falloit, par ce qu'il pretēdoit par le moyen du Baptesme de deuenir plus grand & plus estimé entre les siens, qu'il n'estoit auparauant par ses barberies & enchantemens, & que Dieu demandoit de ses enfans, qu'ils fussent humbles & cōtrits des fautes passées: combien qu'en verité Dieu ne laisse d'extoller les siens: beaucoup plus que les Diables ne font les leur: & partant tandis qu'il auroit cet esprit, il ne falloit qu'il esperast que les Peres le receussent au Baptesme, mais bien lors qu'ils le verroient eslōgné de superbe & repentant de ses sorceleries. Cōme ie disois ces paroles le Truchement du sieur de la Rauardiere appellé *Migan* vint me trouuer, à cause que ie l'auois enuoyé querir pour entretenir *Pacamōt:* pour-ce que ces Sauuages ont cela de naturel de priser plus les Truchemens anciens que les ieunes. Ie luy raconté mot à mot tout ce que nous auions

conferé iusqu'à cette heure là & le priay de luy faire vne harangue correspondante à mes discours & aux siens, & voicy ce qu'il luy dit.

fol. 354. TV sçais bien qu'il y a longtemps que ie conuerse auec vous & auec vos Peres, quand nous estions à *Potyiou*. Ie t'ay dit souuent que tu estois vn trompeur & abusois tes semblables, lesquels sõt de legere croiance: Tu leur faisois acroire ce que tu voulois: tes peres & tous ceux qui ne sont baptisez s'en vont à *Giropary* dans les Enfers, & tu iras auec eux, si tu ne fais ce que les *Pays* disent. Quãd nous estiõs auec toy deuãt que les Peres vinssent, nous ne laissions pas de nous moquer de ce que vous autres *Pagys* faisiez: nous ne disions mot pourtant: car ce n'estoit pas ce qui nous amenoit, pourueu que nous recueillassions les cotons ce nous estoit assez. Nous prenions vos filles & en auions des enfans, à present les *Pays* nous le deffendent, & n'oserois pour ce suiect aller encore à l'Eglise, ny moy, ny ceux que tu vois qui n'y vont point: car les Peres nous ont defendu d'y aller d'autant que Dieu defend la paillardise. Tu as trente femmes, il faut que tu les laisses, & te contente d'vne, si tu desires estre fils de Dieu & receuoir le Baptesme: pẽses au bien & au bon-
verso. heur que tu as maintenant de pouuoir t'afrãchir & deliurer des pates du Diable. Tes peres n'ont point eu l'ocasion que tu as: c'est Dieu qui te pousse à venir voir les *Pays,* & à luy demander le Baptesme: Mais regarde que Dieu sçait tout & ne peut estre trõpé, veut & desire que ceux qui viẽdront à luy, renõcẽt parfaitemẽt au Diable & à toutes ses façons de faire.

IL luy fit cette responce; Ne sçais-tu pas bien ce que i'ay tousiours esté entre les miens? combien ils faisoient estat de mes barberies? ne sçais-tu pas bien aussi que i'ay traité les François comme i'ay peu & leur ay fait bõne chere. I'ay tousjours excité mes semblables à leur donner leurs filles & leurs marchãdises pour des ferremens: i'estois bien aise

d'estre auec eux, à fin d'aprēdre quelque chose de nouueau, pour ce vous autres François auez bien meilleur esprit & entendement que nous. & si tost que i'entendis que les Peres estoient arriuez i'en fu biē ayse, & dis à mes sēblables: voilà qui est biē: Ils nous aprendrōt à cōnoistre Dieu: ie les veux aller voir: c'est ce qui m'amene & de quoy nous parlions.

IE dis à *Migan* qu'il luy fit entendre ce de quoy ie l'auois desia entretenu, à sçauoir qu'il estoit le bien-venu: mais qu'il falloit qu'il recherchast le Baptesme auec humilité & repentance. *Migan* luy fit tres bien reconnoistre cela en luy remettant deuant les yeux la grandeur & puissance de Dieu, & au contraire la petitesse des hommes, specialement de ceux lesquels estoient detenus en la captiuité de Sathā. Il trouua cecy fort bō, & me fit dire, qu'il ne faudroit aucunement de me reuenir voir le lendemain pour parler auec moy de ses affaires: Par ainsi nostre cōferēce finit & s'en allerēt de compagnie au Fort, apres que ie leur eu dōné à chacun vn coup d'eau de vie. fol. 355.

OR il nous faut remarquer plusieurs belles particularitez en ce discours, lesquelles autrement seroient obscures & passeroient à la legere. Premierement le faux zele qu'ont ces Sorciers de conseruer leur authorité & credit entre les leurs, prenans garde de ne faire aucune actiō legerement, par laquelle ils puissēt estre iugez de leurs inferieurs, aussi incōstans & imparfaits qu'eux, & par consequent aussi incapables d'entretenir les esprits familiers qu'eux: supposans que pour auoir la ioüissance des esprits il faut estre verso. cōstant & graue, & ne se laisser emporter aux premiers bruits. Considerez en cecy comment les Diables abusent du flambeau naturel logé en l'homme, lequel nous fait voir clairement que si nous desirons d'entretenir le vray esprit de Dieu en nous, il faut necessairement bānir la legereté & incōstance de nostre interieur, nous retirer fermes au milieu de nous, & ne rien faire ou dire que la raison n'aye discuté &

pesé: autrement nous sommes moindres, eu esgard à la profession que nous faisons du Christianisme, que ces sorciers lesquels se contraignoient d'estre graues pour demeurer en bōne estime deuāt leurs sēblables.

VOVS noterez secondement les effets de l'Esprit diabolique, qui sont la superbe & grande presomption se fourrant mesme parmy les choses sacrées, tant ce venim est fort, qui veut agir contre son cōtraire: Car il n'y a rien si contredisant que l'Esprit de Dieu, & l'Esprit de Sathā: l'Humilité de IESVS-CHRIST, & la superbe de Lucifer: l'abnegation du Chrestiē, & la presomptiō des enfans du Diable: C'est ainsi que Simon le Magicien procedoit auec S. Pierre, requer-
fol. 356. rant l'Esprit de Dieu auec le prix de son argent, afin de se faire reconnoistre pour grand par le moyen du S. Esprit. Quel grād aueuglement, d'estimer que Dieu fut le vassal de vanité! Qu'elle pitié d'vne ame enchainée des obscuritez infernales! Ce pauure sorcier du Bresil estimoit au cōmencement que nous auions Dieu dans nostre poche, pour le donner à qui bon nous eut semblé, & luy encharger expressement de bien obeïr au maistre à qui nous le loüerions: C'est ce seruiteur & esclaue Demō qui se rēd familier aux mechans pour faire mille badinages en intētiō d'auoir apres leur ame, lequel auoit īprimé cette fātasie en la teste de ce pauure *Pagy*, Dieu no' garde de tel dāger.

Troisiesmement, quant à ce qu'il dit de Noë & de la Vierge, ie n'oserois asseurer de qu'il tient cela: si c'est des Frāçois, il n'y a pas grande aparence: car tous les François qui ont esté par deuāt nous, ne leur parloient que de saletez & concubinages: ou si c'est d'vne antique tradition, il semble que cela soit: pour ce que dés lors que nous arriuámes à *Yuiret*, *Iapy Ouassou* nous fit presque vn semblable
verso. discours du deluge & d'vn Apostre qui estoit venu en leur terre, cōme il est escrit au liure de R. P. Claude.

De la Seconde Conference que i'eus auec Pacamont.

Chap. XVII.

LE lendemain du grand matin il ne manqua de me venir voir, comme il m'auoit promis, acompagné de ses gens: & ne voulut s'asseoir dans vn lict, ains il me prit par la main, & me dit, *Ché assepiak ok Toupan,* ie te prie mene moy voir la maison de Dieu: car là ie te veux parler, selon tes discours d'hier au soir. Ie luy dis qu'il vint apres moy, & que i'allois l'y conduire: ce qu'il fit. Aussi-tost que tout son monde fut entré, il les fit ranger vers la porte, & s'approchant de moy, il me dit tout bas à l'oreille: Ceux-cy ne sçauent rien & ne sont capables d'entendre parler de Dieu: partant, ie veux que nous fol. 357.
parlions ensemble tout bellement: (i'auois faict tendre nostre Chappelle de nos plus beaux ornements, & accomodé sur les Escaliers de l'Autel plusieurs & differentes Images:) Nous nous approchasmes de l'Autel ayant le Truchement auec moy: Et à lors il m'interrogea l'espace de plus de deux heures sur toutes les pieces qu'il voyoit deuant luy.

Premierement il voulut sçauoir, ce que signifioit le Crucifix, disant: qui est ce mort si bien faict & tendu sur ce bois croisé? Ie luy fis dire, que cela representoit le Fils de Dieu faict homme au ventre de la Vierge, attaché par ses ennemis sur ce bois, afin d'aquerir à son Pere; ceux qui seroient lauez du sang qu'il voyoit ruisseler de ses mains, pieds & costé. Il se tint par vne espace de temps fort suspens, regardant fixement l'Image du Crucifix: puis en respirant, il lascha ses paroles: Comment, *Omano Toupan?* Quoy, est-il possible que Dieu soit mort? Ie luy fis repliquer, qu'il ne falloit qu'il estimast que Dieu fust mort, lequel auoit tousiours vescu dés

verso. toute eternité, que c'estoit luy qui donnoit la vie aux hommes & aux animaux: ains seulemēt le corps qu'il auoit pris de la Pucelle saincte Marie estoit mort, pour accrocher à la mort *Giropary*, ainsi qu'il voyoit faire aux enfans, lesquels voulans prendre vn gros poisson de la mer, qui mange les petits, font vn appas sur l'hameçon de leur ligne du corps d'vn des poissonnets, sur lequel le gros Poisson se iettant, il se trouue pris, tiré, aterré, & mis à mort, à la faueur & deliurance des petits poissons. Ainsi ce meschant *Giropary* alloit deuorant tous nos Peres, mais Dieu voulut enuoyer son Fils pour le prendre à la ligne, de laquelle ceste Croix seruoit de perche, ces clous & ces espines d'haim ou de crochet, & son corps d'appas: mais me fit-il respondre, pour quoy le Diable auoit-il puissãce sur nos Peres? Parce, luy dis-je, qu'ils auoiēt esté rebelles au commandement de Dieu, mangé d'vn fruict defendu, & s'estoiēt laissé trõper au Diable souz la forme de Serpent. Et cõbien que Dieu eust peu nous sauuer par autres voyes, si trouua il ceste façon plus douce & raisonnable, prenāt le
fol. 358. rauisseur par sa propre proye. Il se contēta de ces paroles, & adiousta si le corps du *Toupan* estoit en France encore sur le bois, comme cestuy-cy que tu me monstre, & si tu l'as veu? Non dis-je: mais il resuscita peu apres qu'il fut mort, portant ce corps là haut au Ciel, viuant & clair comme le Soleil, & est assis au plus beau lieu du Paradis, deuāt lequel tous les Esprits, & les Ames des gens de bien viennent se courber, le remercians de ce qu'il a mis à mort leur ennemy: Et en la faueur de ce corps, les nostres, apres qu'ils seront morts, reuiuront & serōt portez au Ciel par les Anges, de nous, dis-je, qui sommes lauez par le sang escoulé de ses playes: Et à l'oposite vos corps, & ceux de vos Peres iront auec *Giropary* dās les feux brusler pour tousiours, si vous n'estes lauez en ce sang. Mais il faut, dit-il, qu'il sorty beaucoup de sang de sō corps, & que vous le

gardiez soigneusement, pour en lauer tāt de personnes. Ie luy respondis: Tu es encore trop grossier pour entendre ces mysteres: il suffit qu'il aye vne seule fois espandu ce sang sur la terre, & qu'en memoire & merite d'iceluy, nous lauiōs les Ames spirituellemēt par l'eau Elementaire, que nous iettons sur les corps. verso. Ne voy-tu pas qu'vne source ou fontaine perseuere tousiours en sō cours, encore qu'elle n'aye esté creusee qu'vne seule fois de la main de Dieu? Tu sçay bien que l'Estoile Poussiniere, & le Chariot ont esté vne seule fois attachees au Ciel: Et cepēdant tous les ans, si tost que tu les voy briller sur la teste, elles t'ēuoiēt les pluyes, & arrousent tes iardins. Il dit apres: C'estoient de meschātes gēs ceux qui firent mourir le *Toupan:* car il est bon, ie l'ayme, & veux croire en luy. Ie luy dis: ils estoient abusez par *Giropary*, comme tu es, lequel les incita à le persecuter, faire mourir & crucifier, à cause qu'il les reprenoit de leurs meschācetez, ainsi que nous faisons, suiuant le commandement qu'il nous en a donné: Et tous ceux qui obeissent au Diable sont ses ennemis, & luy en feroient autant, comme ceux-là ont faict, s'il retournoit au Monde. Ie voudroy bien, dit-il que tu me donnasses vne semblable image pour porter quant & moy en ma prouince. Ie rapporterois de mot à mot à mes semblables ce que tu me viens de dire, & luy ferois vne plus belle loge que celle-cy. Ie la ferois bien fermer, personne n'y entreroit que moy, & ceux que ie trouuerois capables d'entendre le dis- fol. 359. cours que tu me viens de faire. Ie luy fis respōce. Apres que tu seras Baptisé nous te permettrons d'en faire vne, en laquelle nous erigerons vn Autel pareil à celuy-cy, orné de mesme, & paré d'Images semblables à celles-cy que tu vois.

2. Il y auoit au pied du Crucifix, vne Image de Nostre Dame faicte en broderie d'vne merueilleuse beauté, & reuetue de perles, que le sieur de S. Vincēt nous donna, quand il s'en retourna en France: laquelle

contemplant, il me demanda. Quelle est ceste femme si belle & ce petit enfant deuant elle, qu'elle regarde les mains iointes? Ie luy fis dire que c'estoit la figure de Marie Mere de Dieu, & ce petit Enfançon, c'estoit le Fils de Dieu, quand il sortit du Ventre d'Icelle. Il redoubla ces paroles deux ou trois fois, *Ko ai Toupan Marie?* Cōmēt, est-ce là Marie Mere de Dieu? *Kougnam Ykatou*, que c'estoit vne belle femme. Ie luy fis dire, qu'il falloit, qu'elle fust bien belle, puis que Dieu l'auoit prise pour Espouse & Mere de son Fils, que c'estoit la Princesse de toutes les femmes, qu'elle n'auoit point eu d'autre Mary que
verso. Dieu qui l'eust connuë, & que sans estre touchee elle auoit enfanté le Fils de Dieu: que son Corps estoit resuscité peu apres sa mort, ainsi que celuy de son Fils, & auoit esté esleuee dans le Ciel par les Anges, où il est à present assis aupres du Corps de son Fils. Voilà, me dit-il, de grandes choses, qu'vne fille puisse enfanter sans homme. Commēt, ce dis-ie, ne voy-tu pas que les huitres croissent sur les branches des arbres, sans masle, ny aucune cōmixtion de semence? Dieu ayme la pureté: Car il est plus net que lumiere du Soleil. Il est vray, dit-il, mais vous sçauez de grandes choses, vous autres *Pays*. Vous estes bien plus sages que nous: Car nous ne prenons pas garde aux choses qui sont en nostre terre, lesquelles nous voyons tous les iours: Et vous autres en peu de temps les cognoissez.

CE n'est pas assez, luy dis-ie, viens-çà auec moy, & sois attentif à ce que ie te feray dire par mon Truchement, à la charge que quand tu l'auras sceu presentement deuant moy, tu en discoureras à tes gens que tu as faict retirer à la porte: Car Dieu veut que
fol. 360. tous soyent sauuez aussi bien les petits que les grands. Ayāt dict cela, ie luy fis voir toutes les pieces & portraits de la Creation & Redēptiō, luy montrant auec vne verge chasque partie d'iceux: En l'vn la creation des Cieux, & des Elemēs, en l'autre la

creation des Poissons & des Oyseaux, en vn autre la creation des Animaux, arbres & herbes: & c'estoit vn plaisir de le voir si attentif sur ces figures des Oyseaux, Poissons, & Animaux, afin de recognoistre ceux de sa terre, & quād il en voyoit quelqu'vn qui approchoit au plus pres de la figure des leur, il ne māquoit pas de nous dire, voilà vn tel Oyseau, vn tel Poisson, ou vn tel Animal: Et ceux qu'il ne cognoissoit point, il me demandoit, s'ils estoient en nostre pays, & commēt nous les appelliōs: speciale-ment il arrestoit sa consideration à la figure de Dieu qui estoit au milieu de tout cela les bras estendus, sortāt de sa bouche vn brandō de vent, & me de-mandoit ce que cela signifioit? Ie luy fis responce que c'estoit pour representer, comme toutes choses auoient esté faictes par la seule parole de Dieu, & que sa puissance & l'estendue de sa domination tou-choit les deux extremitez du Ciel. Ce qu'il admira d'auantage, fut la creatiō de la femme d'vne des verso. costes de l'homme pēdāt qu'il dormoit, & voulut estre informé de cela: Ce que ie fis. C'est, dis-ie, que Dieu veut que tu n'ayes qu'vne fēme & nō plus trēte cōme tu as. Car si Dieu eust voulu que l'hōme en eust eu dauantage qu'vne, il les luy eust creées en ce cōmēcemēt, & n'ē ayāt creé qu'vne encore de sō costé, il pretēd que l'hōme se passe d'vne seule fēme laquelle il faut qu'il ayme & retiēne, & nō pas la chāger à la premiere fātāsie, ainsi que vous faictes vous autres qui suiuez *Giropary*, lequel vous a per-suadé d'auoir plusieurs femmes, afin de vous reuolter les vns contre les autres, & vous entremanger à cause des femmes, lesquelles vous allez rauir iusques dans les Loges de leurs propres marys.

SVR les Escaliers de l'Autel, les douzes Apostres estoient rangez & le Pere sainct François, fort bien faicts & enluminez? Il me demandoit qui estoient ces *Karaïbes.* Ie luy fis responce que ces douzes, estoiēt les douzes *Maratas* du Fils du *Toupan*, les-

quels apres son Ascension au Ciel diuiserēt le mōde vniuersel en douzes parts: chacun prenāt la sienne,
fol. 341. où ils allerent faire la guerre à *Giropari* & lauer tous les hommes qui voudroient croire en Dieu, & auoient laissé apres eux des successeurs de l'vn à l'autre iusques à nous: Et choisissant Sainct Barthelemy, ie le luy montray disant: Tien, voila ce grand *Marata* qui est venu en ton pays, duquel vous racontez tant de merueilles que vos peres vous ont laissé par tradition. C'est luy qui fit inciser la Roche, l'Autel, les Images, & Escritures qui y sont encore à present, que vous auez veu vous autres. C'est luy qui vous a laissé le *Manioch*, & apris à faire du pain, vos peres auparauant sa venue, ne mangeans que des racines ameres dans les bois. Et pour n'auoir voulu luy obeïr il les quitta, leur predisant de grāds malheurs, & qu'ils demeureroiēt vn longtemps sans voir de *Maratas*. Cela s'est passé ainsi qu'il l'a dit, & n'auez eu depuis iusques à nous aucun, qui vous deliurast des mains du Diable, & vous fist enfans de Dieu. Prenez garde de n'en faire autant que vos peres. Lors que ie luy faisois tenir ce discours par mon Truchement il contemploit l'Image de Sainct-
verso. François, & me dict, Qui est celui la qui est habillé comme toy? C'est luy, dis-ie, nostre pere à tous nous autres *Païs*, lequel s'est vestu en ceste sorte. Vit-il encore? respondit-il, est-il en France? Ta-il enuoyé & les autres *Pays* qui sont venus? Non, dis-ie, il ne vit plus. Il est mort, car nous mourons tous. Il a laissé des successeurs qui nous ont enuoyé. Il n'est plus en France. Il est là haut au Ciel auec Dieu, où nous esperons aller apres luy. N'auoit-il point de femme, dit-il, non plus que vous? Non, luy dis-ie, car generalement tous les *Pays* n'ont point de femme: d'autant qu'ils imitent le Fils de Dieu leur Roy, lequel viuant en ce monde n'auoit point de femme. Cela estant dict, il regardoit le Ciel & les pentes qui couuroient nostre Autel, lesquels estoient

d'vn beau damas à grand fueillage chamarrez & estofez de passement & franges de fin argent auec le deuant d'Autel de pareille façon, & disant que tout cela estoit beau, & que nous seruions le *Toupan* auec grande reuerence, il me pria de le Baptiser, auant qu'il s'en retournast, & que ie luy donnasse des Images pour porter auec luy en son pays. Il fol. 342.
faut, luy dis-ie, au prealable que tu sçaches parfaictement la doctrine de Dieu. Ne m'as-tu pas dict, respondit-il, tout ce qu'il faut sçauoir pour estre laué? Non dis-ie, ce n'est qu'vn deuis que i'ay faict auec toy. Il y a bien d'autres choses à apprendre: Qui me les apprendra? dit-il: Ie luy fis responce: si tu veux seiourner, ie te l'apprendray, ou te le feray apprendre. Mais ie ne te puis baptiser sitost, encore que tu sceusses la doctrine du *Toupan.* Ie veux voir ta perseuerance & attendre nos Peres qui viendront bien tost, ainsi qu'ils m'ont promis. Ils te baptiseront & iront auec toy faire la maison de Dieu en ton vilage, & ne t'abandonneront plus. Entre-cy & leur venuë ne cesse de haranguer en tes *Carbets* à tes semblables ce que ie t'ay appris. Ne fais plus tes sorceleries, & par ce moyen nous t'aymerons & les François, & si tu seras tousiours le bien venu. Ie le feray, dit-il, & n'y manqueray point. I'eusse biē voulu pourtant que tu m'eusses laué. Ie ne faudray de te venir souuent visiter, afin que i'apprenne tousiours quelque chose de nouueau.

LORS il appella ses gens lesquels estoient demeurez verso.
tout ce temps contre la porte au bas de l'Eglise; Quelle obeissance & respect parmy les Sauuages! & les fit approcher de l'Autel, ausquels il descourut par le menu de tout ce que ie luy auois enseigné: il leur mōtroit semblablement les Images & ce qu'elles signifioient. Ces pauures gens estoient comme hors d'eux-mesmes, ietans à chasque fois des soupirs d'admiration à leur mode, & apres tout cela il prit congé de moy & s'en alla au Fort de Sainct Louys, où il se r'em-

barqua pour s'en retourner en son pays: iusques à vne autrefois qu'il me vint visiter de rechef pour le mesme subiect, racontant comme il s'estoit aquitté de ce que ie luy auois recommandé à son partement, à sçauoir, de haranguer aux *Carbets* ce que ie luy auois appris: & adiouta que tous ceux de sa Prouince se feroient Chrestiens quand il seroit Baptisé: Partant il me prioit de ce faire. Mais l'encourageant de faire de mieux en mieux, ie luy donnay bonne esperance qu'il seroit Baptisé dans peu de temps, à sçauoir à la venue des Peres de France. Nous eusmes
fol. 343. ensemble plusieurs autres discours en ceste seconde visite de la mesme matiere que dessus, il receuoit ces cognoissances tres-auidement, montrant par ses gestes vn indicible contentement: Et en effect ceste seconde fois qu'il nous vint voir, il fut fort modeste, accompagné de peu de gens, sans auoir tant de plumacerie, & ne me parloit plus arrogamment comme il faisoit au commencement.

---

verso. **Conference avec le grand Barbier de Tapouytapere.**

Chap. XVIII.

LE grand Barbier de *Tapouitapere* est homme fort venerable, d'vne belle stature & biē faict, bon guerrier, modeste, graue, & qui parle peu: grand amy des François, possedant sur les habitants de sa Prouince autant de puissance, que *Pacamont* dans *Comma*, *Iapy Ouassou* en *Maragnan*, *La grād Raye*

aux *Caietez, Thion, & La Farine Detrempee* sur les *Tabaiares,* riche en plusieurs beaux enfãs qui sont fideles aux Frãçois & Chrestiẽs, cõme nous dirõs cy-apres. Il vint au Fort S. Louys accompagné d'vn grand nõbre des siens, qui estoient enuiron fol. 344. trois ou quatre cens, pour faire trauailler aux fortifications, afin d'y enuoyer apres qu'il auroit fait son tẽps, le reste de ceux de *Tapouitapere,* les vns apres les autres, presque à chaque fois deux ou trois cens Sauuages. Pendant que son temps dura pour le trauail il demeuroit assis aupres de nos Messieurs à regarder trauailler ses gens, les exhortant à bien faire. Ie le fus voir en ce labeur, & me fit faire ses excuses par le Truchement, de ce qu'il n'estoit venu me voir dés son entree en l'Isle, en cette sorte.

IE ne te suis point allé trouuer, d'autant que i'ay plusieurs choses à discourir auec toy, qui requierent du loisir: & m'a esté necessaire d'assister mes gens au trauail, afin qu'ils s'employassent courageusement à fortifier cette place. Ie ne manqueray point de t'aller voir auec *Migan* que voicy, lequel te fera entendre ce que luy diray, & me fera sçauoir les merueilles que vous enseignez à nos semblables. Ie luy fis dire que ie ne trouuois point cela mauuais, ains i'estois bien aise de le voir assidu à la besongne, à ce que ces terraces & ces fossez fussent bien tost paracheuez, pour resister à leurs ennemis, & que verso. nous aurions toute commodité de conferer ensemble: que ie ne respirois rien plus que cela, que nous l'aymions fort, tant pour sa bonté naturelle, que pour ce qu'il cherissoit les François, & leur auoit tousiours esté fidele. Là dessus nous nous asseames l'vn cõtre l'autre, & deuisasmes de plusieurs choses indifferentes, specialement de la ferueur de ses gens, & notamment des petits enfans à charger la terre, chose qui luy donnoit, & à nous aussi, vn grand contentement, & me fit dire à ce propos, que ce

n'estoit pas sans raison que les petits enfans trauailloient feruemment & courageusement, puisque c'estoit pour eux ce que l'on faisoit, & qu'iceux verroient les merueilles que les François feroient vn iour en cette terre. Ils seront tous autres que nous, disoit-il, car ils deuiendront *Karaïbes*, marcheront vestus, & verront les Eglises de Dieu basties de pierre. Ie luy fis faire cette responce, qu'à la verité leurs enfans seroient bien-heureux vn iour: mais aussi qu'eux-mesmes pouuoient ioüir de la mesme fortune, que
fol. 345. nous ne serions pas long temps sans qu'il vint du secours & des nauires de France, dans lesquelles viendroient plusieurs *Païs* & bon nombre de François vaillans en guerre, force ferraille & marchandises qu'on leur donneroit: que lors on bastiroit des maisons à la façon des François; l'on iroit auec eux à la guerre contre leurs ennemis, on feroit venir les *Tapinambos* & autres alliez d'iceux, cultiuer la terre ferme és enuirons de l'Isle, qu'ils pourroient voir tout cela, auant que de mourir. Apres ces paroles ie pris congé de la compagnie, & m'en reuins chez nous. Comme le tẽps de son trauail fut accomply, il me vint visiter, accõpagné des principaux de ses gens, & le Truchement *Migan* auec luy. Estant assis & ayant pris du *Petun* selon leur coustume, il me fit dire ces paroles.

I'AY autrefois vsé de plusieurs barberies qui m'ont rendu grand & authorisé parmy les miens. Il y a longtemps que i'ay recogneu que ce n'estoient que des abus, & que ie me moque de tous ceux qui font ce mestier. Ie n'ay point ignoré qu'il y auoit
verso. vn Dieu: mais de le cognoistre ie n'ay sceu. Il seroit impossible que le Soleil tournast & reuint à sa cadence tous les ans, que les pluyes & les vents fussent, que les Tonnerres esclatassent si fort s'il n'y auoit vn Dieu, facteur de tout cela. Nous auons des meschans qui viuent librement sans craindre aucun chastiment, & nous croyons que ceux cy vont à *Giropari*.

Nous en auōs d'autres qui sont bons, qui ne veulēt point tuer, donnent volontiers ce qu'ils ont à manger, & auons opinion que ceux-cy sont aymez de Dieu, & qu'ils ne vont point auec les Diables. Ie fus fort resioüi quand on me dit, qu'il y auoit des *Pais* venus, lesquels enseignoient le *Toupan*, & lauoient les hommes en son nom: & c'est vne des principales causes qui m'amene icy pour vous voir, & dire ma cōception, laquelle est, que ie desire estre instruit & baptisé, pour ce que ie sçay bien que vous auez dict que tous ceux qui ne seroient baptisez, seroient damnez, & que tous nos Peres sont perdus. I'ay plusieurs enfans, ie veux qu'ils soient Chrestiens comme moy, afin que nous allions tous auec Dieu. Ie desire luy bastir vne maison en mon fol. 346. village, & faire faire vne Loge aupres pour l'vn de vous. Ie le nourriray & ne manquera d'aucun viure. Ie tiendray la main à ceux de ma Prouince lesquels ont foy & asseurance en moy, à ce qu'ils soiēt faits Chrestiens. Le Truchement m'ayant recité tout ce que dessus, adiousta & me dit, Cet homme a de grands sentimens de Dieu, & bien de la cognoissance: car il vse des mots les plus emphatiques de sa langue pour mieux exprimer ce qu'il ressent & cognoist, & à grand regret que vous ne le pouuez entendre & comprendre: voyez à luy respondre selon son desir.

FAITES luy entendre, dis-je, ces paroles le plus eloquemmēt que vous pourrez sans vous haster. Les François nous ont faict bon rapport de toy & de tes enfans, tant de vostre fidelité, amitié, que d'vne bonté naturelle qui est en vous: & c'est le vray moyen de receuoir bientost la faueur de Dieu, & obtenir sa cognoissance & son Baptesme: Tu le vois ordinairement deuant tes yeux, que la bonne terre rapporte aisement abondance de fruicts des semences iettees en elle. verso.
L'hōme est vne terre, & l'Euangile la semence: quand Dieu trouue vne terre fertile nō preoccupee de ronces

& d'espines, il y iette facilement son grain; partant i'espere beaucoup de toy & de tes enfans: que si nous estions dauantage de *Pais* que nous ne sommes, ie t'asseure que tu en aurois pour mener dés à present auec toy: mais ayes patience, nous en aurons bien tost. Ne laisse cependant de bastir la maison de Dieu, & la Loge des *Pais,* afin qu'aussi tost qu'ils seront arriuez, tu les puisses retirer & accommoder. Tu ne peux demeurer icy longtemps à cause de ta charge: Nous ne pouuons pas aussi aller vers toy pour le peu que nous sommes: conserue en toy ta bonne volonté, & Dieu t'aydera. Ie m'apperçois bien que tu as de grands sentimens de Dieu, & que son Esprit t'a touché le cœur, & illustré l'entendement, pour te faire dire ce que tu m'as fait entendre: c'est vn grand bien pour toy, ne le mesprise pas.

IL me fit responce à cela. Ie ne fus iamais mauuais, & les tueries de nos Esclaues ne m'ont
fol. 347. point pleu. Ie n'ay point rauy les femmes d'autruy. Ie me suis contenté des miennes. Il est bien vray que ie me suis faict craindre, menaçant ceux qui me mesprisoient de leur enuoyer des maladies, qui tomboient malade de peur. Car ie n'ay iamais voulu entretenir les Esprits, comme font les autres *Pagis,* ains me suis serui seulement de la subtilité de mon esprit, & de la grandeur de mon courage. Mes barberies ne m'ont point tāt aydé à acquerir l'authorité que i'ay; que la valeur laquelle i'ay faict paroistre souuent en guerre. Ie suis ancien, ie ne veux plus que la paix & douceur. Ie luy fis dire que c'estoit le meilleur, & qu'il n'auoit tant irrité le Souuerain contre luy, comme auoient faict les autres Barbiers, lesquels cōmuniquoient auec les Diables, qu'il demeurast en ce repos de conscience iusques au iour de son Baptesme. Cela dict, il me demanda à voir la Chappelle, & s'enquesta de poinct en poinct ce que signifioit tout ce qu'il voyoit, tant l'Autel, & ses Paremens, que les Images. Ie luy expliquay le tout à

son contentement: & ainsi il prit congé de moy pour verso. s'en retourner en son pays, ce qu'il fit. Ie luy donnay des Images pour porter auec luy; qu'il receut fort ioyeusement, & luy declaray ce qu'elles signifioient, & qu'il les gardast soigneusement dans ses coffres, que *Giropari* les apprehendoit, par ce que jadis le Fils de Dieu l'auoit vaincu en mourant sur la Croix. Ainsi il s'en alla d'auec moy.

PEU de temps apres *Martin François* fut conuerti à la Foy, & luy permis de bastir vne Chappelle en son village, afin d'y celebrer la Messe, & y baptiser quand nous irions à *Tapouïtapere.* Ce grand Barbier, duquel nous parlons, en auoit quelque ialousie, & me manda qu'il s'estonnoit, comment i'auois permis que *Martin* fit vne Chappelle en son village deuant qu'il en eust faict vne au sien, & qu'il meritoit bien à cause de sa grandeur, d'edifier le premier vne maison à Dieu en sa contree, & auoir des Peres, selon que ie luy auois promis. Ie fis responce à ceux qui m'apporterent ces nouuelles de sa part, que ie n'auois en rien outrepassé mes paroles & promesses', qu'il estoit le premier de *Tapoüitapere*, à qui i'auois permis de construire vne Chappelle, que fol. 348. c'estoit à luy de preceder les autres, & pour les Peres, qu'ils n'estoient encore venus: neãtmoins quand nous passerions de *Maragnan* à *Tapoüitapere,* nous ne manquerions iamais d'aller chez luy & le visiter: que ie n'auois peu refuser à *Martin François,* fait Chrestien, d'auoir auprès de luy vne maison de Dieu pour y faire ses prieres. Il trouua fort bonne cette responce.

ENTRE ceux que *Martin* conuertit, depuis son Baptesme, furent deux des enfans de ce *Mourouuichaue*, qui en receut vne singuliere consolation, les excitant à bien apprendre leur croyance & doctrine Chrestienne, mais le mal-heur leur estant arriué de se laisser emporter par le mauuais discours d'vn de nos Truchemens à la resolution de quitter le Christianisme, le bon Pere ayant sceu qu'ils auoiẽt à cet

effet quitté leurs habits & vestemens, il leur dit: Que pensez vous faire, vous estonnez-vous de si peu? Pourquoy vous estes vous despoüillez, & auez dit que ne vouliez desormais estre Chrestiens? Ie veux pre-
verso. sentement que repreniez vos habits, & alliez trouuer *Martin François* en son village, & receuiez sa doctrine, laquelle les Peres luy ont communiquee. Ne vous separez point de luy, & ne me reuenez pas voir qu'il ne reuienne auec vous. Ie luy manderay qu'il me vienne trouuer, afin qu'il aille vers les *Pais.* Ces enfans obeyrent à leur Pere, reprindrent leurs habits, & vindrent trouuer *Martin François*, lequel ayant fait vne course vers ce grād Barbier, il vint accompagné de plusieurs Chrestiens au Fort de Sainct Loüis, pour nous manifester, & à nos messieurs, comme toutes les affaires s'estoient passees: & on y pourueut fort sagement, ainsi que l'occasion le requeroit. Par cecy vous voyez le vray amour que les Peres doiuent porter à leurs enfans, ayans beaucoup plus de soin de leur salut, que d'autre chose. Cet homme n'estoit encore baptisé quand il rendit ce vray acte de Pere à ses enfans decheus de la grace.

LE Reuerend Pere Arsene, accompagné des Chrestiens, l'alla voir en son village, qui fut receu
fol. 349. de luy extremement bien, luy faisant voir en son visage toute la bien vueillance qu'vn Sauuage peut monstrer, luy presenta force venaison à manger, le priant que s'il venoit demeurer à *Tapoüitapere* qu'il choisist sa demeure en son village, où il seroit bien accommodé: cela s'entend selon le pais.

DEPVIS cela il n'enuoya son fils aisné, nomme *Chenamby*, c'est-à-dire, mon oreille, lequel amena quant & luy sa femme, & vn sien petit fils qui me dist, Mon pere est soucieux de toy, & craint fort que tu ne manques de farine, c'est le subject qui m'amene: Si tost que le *May* sera venu, il t'en enuoyera quantité. Il a grand desir d'estre aduerti incontinent que les *Païs* seront venus: car aussi tost

il quittera son village & passera la mer, pour les venir salüer & demander l'vn d'iceux, & l'amener auec luy pour aprendre la science de Dieu & estre laué par luy. I'ay 2. de mes freres *Karaïbes*, lesquels, comme tu scais, s'estoient despoüillez, en dépit des discours qu'on leur auoit tenu: ils font bien à present, & sont ordinairement auec leur *Pai-miry*, c'est-à-dire, le petit Pere, sur-nom qu'ils auoient donné verso.
à *Martin François*, à cause de la diligence qu'il prenoit à conuertir les ames, ie veux estre Chrestien auec mon Pere, & ma femme que voicy, pareillement ce petit enfant qu'elle porte, lequel ayant attaint l'aage competant, ie donneray aux *Pays* pour estre instruit par eux. Ce *Chenamby* bredoüilloit vn peu le François, & l'entendoit aucunement, & ce par la peine & diligence qu'il y apportoit, conuersant auec les Frãçois le plus qu'il luy estoit possible: Neantmoins ie luy fis faire responce en sa langue par le Truchement: que i'estois bien aise d'entendre que son pere auoit bonne souuenance de nous: mais que mon principal contentemẽt procedoit de la perseuerance de la bõne volonté de son pere & de ses freres vers le Christianisme: Specialement ie me resioüissois de le voir disposé luy & sa femme à receuoir la Foy Chrestienne, & de nous offrir cet enfant, afin de luy donner tels enseignemens que nous trouueriõs à propos, quand il seroit parmy nous. Ie l'exhortay par plusieurs paroles à se tenir ferme en tel desir, & sa femme pareillement, laquelle estoit fol. 350.
d'assez bonne grace, ieune & modeste en son maintien, & portoit en ses yeux ie ne sçay quelle pudeur, n'osant me regarder à pleins yeux: & de plus elle cachoit du pied droict de son enfant son infirmité, ayant ce respect naturel de ne se presenter autrement deuant moy, d'où ie tiray vn tres bon signe, & m'enquestay plus auant de ses humeurs & complexions: ie trouuay qu'elle estoit fort bonne & charitable aux François, humble & obeissante à ses beau-

pere & mary: ce ne sont pas de petites vertus naturelles en vne Indienne. Son mary me promit, auant que de partir, qu'il n'en espouseroit point d'autre, & que iamais il ne la quitteroit, & ie luy dis que s'il faisoit cela les *Pays* les mariroient en l'Eglise apres auoir esté baptisez.

---

verso **Conference auec Iacoupen.**

Chap. XIX.

IACOVPEN estoit vn des Principaux d'entre les *Canibaliers,* lesquels le Sieur de la Rauardiere auoit amenez en l'Isle, pere d'vn ieune enfant Chrestien d'assez bon esprit, nommé Iean, & auparauant *Acaiouy-Miry*, la petite Pomme d'*Acaiou*. Ce *Iacoupen* prit la peine par plusieurs fois de venir de *Iuniparan* me trouuer, & deuiser auec moy des choses diuines, & de la vanité de ce monde: Entre les autres fois il se transporta vn iour en ma Loge auecques son fils, & me tint ces discours.

fol. 351. IL m'ennuye fort que ie ne suis baptisé: car ie recognois que tandis que ie demeureray comme ie suis, le Diable me peut trauailler & donner de la peine. Hé! qui est asseuré de viure iusques à la nuict? Voicy que ie m'en retourne en mon village, ie puis rencontrer vne Once furieuse qui me coupera la gorge, & me fera mourir tout seul dans les bois. Cependant où ira mon esprit? Ie ne suis pas marry ny enuieux que mon fils que voilà soit baptisé premier que moy. Mais dy moy: N'est-ce pas chose

nouuelle qu'il soit fils de Dieu deuant moy, qui suis son pere, & que i'apprenne de luy ce que ie luy deurois apprendre? Ie pēse & repense souuent à cela, depuis que vous autres *Pays* estes venus icy, il me ressouuient de la cruauté de *Giropari* enuers nostre Natiō: car il nous a faict tous mourir, & persuada à nos Barbiers de nous amener au milieu d'vne forest incogneuë, où nous ne cessions de dāser, n'ayans autre chose de quoy nous nourrir que le cœur des palmes, la chasse & le gibier dont plusieurs mouroiēt de foiblesse & debilité. Estans sortis de là, & venus dans les vaisseaux du *Mourouuichaue* la Rauardiere verso. en cette Isle de *Maragnan*, *Giropari* nous a dressé vne autre embuscade, incitant par vn François les *Tapinambos* à massacrer plusieurs de nos gens, & les manger: Que si vous ne fussiez venus, ils eussent paracheué de nous tuer tous: Ainsi sōmes-nous miserables en cette vie. No' poursuiuons les Cerfs & les Biches afin de les tuer & manger: mais ils n'ont besoin de ferrailles ny de feu, ils trouuent leur manger appresté: quand ils s'apperçoiuent qu'on les poursuit en vn endroict, en peu d'heure ils se transportent en vn autre, ils passent les bras de mer sans Canot: Mais nous autres nous ne pouuōs pas faire ainsi. Il nous faut des ferremens, du feu & des canots, & qui plus est, nos ennemis nous viennent bien trouuer, tantost les *Peros*, tantost les *Tapinambos* & autres Nations aduersaires: & ainsi notre cōdition est pire que celle des animaux de la terre.

IE luy fis cette responce. Ce quetu a dict est bien veritable: car le Diable ne demande rien plus que de perdre l'ame, & tuer le corps: il s'est monstré tousiours tel vers ceux qu'il a peu gagner & tenir fol. 352. en sa cadene: c'est vn mauuais maistre qui traicte cruellement ses seruiteurs. Dieu n'est point acceptateur des vieux ny des ieunes. Ceux qui se presentent les premiers sont receus de luy. Neantmoins les derniers sont souuent les premiers, à cause qu'ils reçoiuent

le Christianisme auec plus de consideration, & y perseuerent auec plus de ferueur que ceux qui l'embrassent à la legere. Nostre Dieu nous a faict miserables en ce monde, pour ne pas mettre nostre fin és delices de nostre chair, ains à ce que nous nous preparions à mener vne autre vie que celle-cy.

Auparauant que ie passe plus auant en matiere, il est necessaire que i'explique ce qu'il veut dire en sa Harangue, quand il parle de l'infortune arriuee à sa Natiō à la suasion de leurs Barbiers, & du massacre fait d'eux par les *Tapinambos*. Il y auoit entr'eux vn grād Sorcier qui communiquoit visiblement auec les Diables, & auoit vne si grande authorité sur ses semblables, que tout ce qu'il leur
verso. persuadoit, ils le faisoient, Le Diable se seruit de cette occasion, afin de seduire & tromper cette populace, commandant au Sorcier de leur dire qu'ils eussent à le suiure, afin d'aller posseder vne belle terre, en laquelle naturellement toutes choses viendroient à souhait, sans qu'ils eussent aucune peine ny trauail. Cette Nation abusee suiuit ce mal-heureux, & n'alla pas loing qu'elle n'esprouuast la tromperie de l'Esprit du Conducteur: car ils perirent diuersement par milliers, & enfin se trouuerent dans le milieu d'vne vaste forest, où le Sorcier les fist arrester, leur persuadant qu'il falloit demeurer là dansans iusques à tant que son Esprit luy enseignast le lieu où il falloit aller. Le Sieur de la Rauardiere les trouua là, qui leur fit remonstrer comme ils estoient abusez, ce qu'ayans recogneu, ils le suiuirent & s'embarquerent dans ses vaisseaux, & furent amenez en l'Isle de *Maragnan*. Où quelque temps apres, vn miserable François prit querelle auec leur Chef, & pour se vanger il induisit les *Tapinambos* à les tuer: ils en mirent à mort quelque cent ou six vingts, les-
fol. 353. quels ils mangerent, les autres furent reseruez. Ce massacre fut commis 5. ou 6 mois deuant que nous vinssions en l'Isle: Poursuiuons nostre Discours.

APRES ma respõce, il me dit: i'ay grãd regret que ie ne vous puis assister ainsi que le meritez: mais ie n'ay pas moyen d'auoir des Esclaues, autrefois ie me suis veu riche en seruiteurs, maintenant i'en suis pauure. Ie fais ce que ie puis au Pere qui demeure à *Iuniparan:* ie suis marri que ie ne te puis apporter, toutes les fois que ie viens te voir, de la venaison. Ie luy dis là dessus. Ce n'est pas ce que ie recherche de toy: ie suis bien aise pourtant de cognoistre ta deuotion & bõne volõté. Mais ce que ie desire de toy, est que tu t'auãces de iour en iour, & croisses en la cognoissance de Dieu. Tu as le *Pays* en ton village, hante le souuent & aprens de luy les merueilles du *Toupan:* Tu as de plus ton fils que voilà, lequel sçait la doctrine Chrestienne, qu'il te l'enseigne & à tous ceux de ta maisõ: car il pourra le faire plus aisement que nous, pour ce qu'il prononcera mieux les mots de vostre langue.

CE que tu viens de me dire m'afflige, respondit- verso.
il, à sçauoir, de mon fils lequel au commencement qu'il fut faict Chrestien aprenoit bien: il sçauoit desia vn peu lire en son *Cotiare*, & former son escriture, il estoit tousiours auec le Pere, le suiuoit partout: mais il a tout quitté, s'adõnant à la liberté, oublie ce qu'il a apris, & quãd il voit que le *Pay* le cherche, il s'ẽfuit au bois, cela me fait mourir, & ne gagne rien pour luy dire, ie te prie de luy remõstrer, & luy faire recognoistre qu'il est enfant de Dieu, & que *Giropari* le veut seduire: le voilà, parles à luy. Ce que ie fis, luy remettant deuant les yeux la ferueur auec laquelle il auoit receu le Baptesme, & que i'estois fort estõné de voir en luy vn tel changemẽt que mesme il fuyait les *Pays*, que le diable le talõneroit de pres, s'il ne retournoit à son deuoir, ne hantoit le *Pay* de *Iuniparan*, & ne r'apprenoit sa croyãce. Il escouta ces paroles doucement, & monstra vn desir de mieux faire. Mais considerez ie vous prie, le zele d'vn vray pere enuers le salut de son

enfant, comme nous auons monstré semblablement en l'exemple du grand Barbier de *Tapoüitapere:* Ce Pere
fol. 354. est encore Payen, & nonobstant vous le voiez si soucieux & en peine pour la conscience de son Fils. Combien y a-il de parens en France, lesquels ne pēsent de leurs enfans qu'en ce qui regarde les biens du corps, & negligent ceux de l'Esprit.

VNE autre fois il me vint reuoir, accompagné de quelques Sauuages ses voisins; nous tombasmes en diuers discours de la creation du monde, de la prouidence de Dieu en la conduitte des hommes, & de la vocation singuliere & particuliere. Pour le premier point de la creation. Il faut, disoit-il, que Dieu soit vn Esprit puissant, lequel nous ne pouuons cōprendre, pour auoir crée d'vne seule parole, ainsi que i'ay entendu souuent de vous autres *Pays,* tout ce que nous voyons & entendons. Car ie considere la grande estendue de la mer qu'il y a depuis ceste Isle iusques en France, estant ainsi que les Nauires emploient douze Lunes pour aller & venir, & que le mesme Soleil que nous auons, soit celuy que vous auez en vostre pays. Combien d'Oyseaux, de Poissons, d'Animaux, d'arbres & herbes y a il en ce mōde, & tout cela soit faict par le *Toupā.*

verso. POUR le second point, il dit: Ie me trouue empesché, quand ie me mets à pēser à la diuersité des Nations qui sont au monde. Ie voy que les François abōdent en richesses, sont valeureux, ont inuenté les nauires à passer les Mers, les Canons & la poudre, pour tuer les hommes inuisiblement, sont bien vestus & bien nouris, sont crains & redoutez: Et au contraire tous nous autres de par deçà nous sommes demeurez errans & vagabons, sans habits, sans haches, serpes, couteaux & autres ferremens: D'où cela peut-il proceder? Deux enfans naissent en mesme temps, vn François & l'autre *Topinambos,* tous deux infirmes & foibles, & nonobstant l'vn naist pour auoir toutes ses commoditez: & l'autre pour

passer sa vie pauurement. Nous venons libres au monde, & n'auons rien plus l'vn que l'autre: Et cependant voicy que les vns deuiennent esclaues & les autres *Mourouuichaues.*

POUR le troisiesme point. Ie ne me sçaurois contenter l'esprit, adiousta-il, quand ie pense pourquoy vous autres François auez plustost la cognoissance de Dieu que non pas nous. Et pourquoy nous fol. 355.
auons esté vn si long-tēps en ceste ignorance. Vous nous dites que Dieu vous a enuoyez, que ne vous enuoioit il plustost? Nos Peres ne se fussent pas perdus, comme ils ont faict. Et puis que les Pays sont hommes comme nous: d'où vient qu'ils parlent plustost à Dieu que les autres?

IE luy fis responce à tout cela. Que nostre esprit est trop petit pour conceuoir des choses si hautes, lesquelles le grand Dieu s'est reserué à luy seul. C'est assez qu'il a tout faict, qu'il ayme vn chacun & le prouuoit des choses necessaires: Et quand il voit qu'vn hōme est disposé à receuoir sa Foy, il ne manque point de le faire visiter par ses Apostres, lesquels luy donnent le moyen de se sauuer: Et partant qu'il est à croire qu'auparauant que nous vinssions, leur cœur & esprit n'estoit disposé & preparé à receuoir vne si grande lumiere telle qu'est la lumiere de l'Euangile. Ces discours & plusieurs autres semblables furēt mis en auant, par lesquels vous pouuez voir la capacité de ces ames à receuoir la Foy de nostre Sauueur IESVS-CHRIST.

---

verso. **Conference avec le Principal d'Oroboutin.**

Chap. XX.

CE Principal est d'vne haute stature, assez gréle, modeste, & debonnaire, lequel estoit demeuré malade depuis nostre venue iusques au temps qu'il me vint visiter. Il entra chez nous accompagné de quelques vns des siens, auec beaucoup de respect, & quasi comme en tremblant: Et luy ayant faict bon racueil, ie le fis seoir vis à vis de moy dans vn lit de coton: & lors, suiuant la coustume, il commença à me faire ceste harangue presque de mot à mot.

IE suis venu à toy ce ioùrd'huy, ô *Paï*, pour deux choses: l'vne pour m'excuser & te prier de ne prendre garde, si ie ne me trouuay à vostre entrée
fol. 356. à *Ouraparis* comme firent *Iapy-Ouassou*, *Pira iuua*, *Ianouarauaëte* & les autres principaux de l'Isle: semblablement de ce que ie n'ay peu preceder *Pacamont*, & *Aua Thion* mon Grand, parceque i'estois tenu d'vne grieue maladie qui m'a tousiours trauaillé du depuis: Mais ie n'ay laissé parmy ceste infirmité, d'auoir le desir de voir ta face, & entendre de ta bouche ce que mes semblables de mon vilage m'ont rapporté de vous autres *Païs*. La seconde chose qui m'amene est, pour t'offrir mes enfans, lesquels ie te donne & veux qu'ils soyent tiens, & que tu les faces *Karaibes*. Ie desire pareillement & t'en prie, que tu viennes ou l'vn des *Païs* en mon vilage pour y bastir vne maison de Dieu, nous instruire moy & mes semblables, & nous declarer ce que le *Toupan* desire de nous pour estre lauez comme vous faictes les autres: Et ie t'asseure qu'il ne manquera pas de viures, car ma contree est bonne & abondante en venaison.

LE Lecteur sera aduerty qu'il est aisé de representer par escrit les paroles & le discours de ce Sau-

uage, mais non pas les gestes & la viuacité de son esprit auec lesquels il m'entretenoit: ie puis dire verso. seulement que ses discours estoyent accompagnez de larmes & d'vne voix pleine de ferueur & deuotion, par laquelle il me faisoit voir ce qui estoit caché dans son interieur du touchement du Sainct-Esprit, & du desir ardent qu'il auoit d'estre Chrestien: Pour ce subiect ie luy fis ceste responce. Il n'est pas necessaire que tu me facès ton excuse sur l'absence de ta personne; lors que nous mismes pied à terre en l'Isle: Car outre que ta maladie te donnoit occasion de ne t'y pas trouuer, la distance qu'il y a d'icy à ton vilage te rendoit assez excusé. Mais ie me resiouy fort de contempler en toy vne si bonne volonté enuers nous, & vne si grande affection de ton salut, du salut de tes enfans, & generalemēt de tes semblables. Si nous estiōs à presēt d'auātage de *Pays*, croy moy que i'irois en ton vilage, où i'y en enuoirois vn autre: Mais no' ne pouuōs abādōner l'Isle, à cause des estrangers qui viennēt nous voir, ausquels il faut donner toute satisfaction: Dés aussi-tost que les *Pays* seront venus de France, ie t'asseure que tu en auras: Car ie recognois clairement que tu fol. 357. es choisi de Dieu pour estre vn iour enrolé au nombre de ses enfans. Prends courage, & espere ce que ie te dy.

IL me repliqua: Tu me consoles beaucoup: car depuis que le bruict a couru dans nostre Contree, que vous disiez des merueilles du *Toupan*, & que vous traittiez si doucement nos semblables, ie n'ay point eu de repos, ceste fantaisie me trauaillant incessament: Quand est-ce que tu iras trouuer le *Païs*, & que tu entendras de sa bouche ce que tes compatriotes te viennent dire? Leue toy, & essaye de cheminer: I'ay obey souuent à ceste pensee, me leuant du lict; mais i'estois si maigre & décharné, que ie ne pouuois me soustenir: Tu le peux voir en mes bras, mon corps & mes cuisses, qui n'ont pas encore

repris la chair & la graisse, que ma maladie a mangé. Ce qui me fascha d'auantage, fut d'entendre que *Marentin* estoit venu tout malade te trouuer & receuoir le Baptesme: ie voudroy bien te supplier qu'auparauant que ie m'en retourne, tu m'enseignes quelque chose de Dieu, ie le tiendray ferme en mon esprit,
verso. & n'en oublieray vn seul mot, ains fidelement ie le raconteray à mes gens & à mes enfans. I'ay trois ieunes garçons desquels tu vois le plus grand, ie veux qu'ils se tiennent aupres des *Pays* quand ils seront venus, & qu'ils s'asseent à leurs pieds, escoutans diligemment ce qui sortira de leur bouche, & leur obeissent en tout ce qu'ils leur commanderont; ils iront à la chasse & à la pesche pour eux.

IE luy fis dire par le Truchement, que sa priere estoit raisonnable, & que ie ne le pouuois refuser: par ainsi qu'il escoutast bien ce que ie luy allois enseigner, & qu'il fist approcher son fils & ses autres gens, qui estoient assis à l'autre bout de la loge. Estans approchez, ie commençay à luy declarer le Mystere de la Creation & Redemption, expliquant le tout par des comparaisons ordinaires & palpables. Il est impossible de dire l'attention & alteration auec laquelle il receuoit ces eaux sacrees du Redempteur. Iamais Biche ne fut si friande & desireuse d'vne fontaine claire en plein Esté, que cestuy-cy estoit de gouster cette nouuelle Doctrine. Pleust à Dieu, sans
fol. 358. faire comparaison, que les Chrestiens receussent la parole de Dieu auec autant d'auidité: Car il auoit ses espaules courbees, durant mon discours, & les yeux à demy tournez, & à peine osoit-il tirer son haleine & aualer sa saliue. Vous eussiez entendu vne Soury trotter dans nostre loge, pendant que ie discourois: Enfin il me dit, Voila des choses grandes: iamais ie n'en ay entendu de semblables: car Dieu n'a point parlé à nos Peres ny à nous, & pas vn *Karaïbe* ne nous a entretenus de semblables propos. Tu me viens de dire que Dieu est par tout, & qu'on

ne le peut voir, & neantmoins il voit tout, & nous entend, & que quelque part que nous allions, il est auec nous & marche deuant nous: qu'il n'y a que ceux qui sont baptisez qui le puissent sentir & recognoistre, qu'il n'a pas de corps comme nous, mais c'est vn esprit estendu par tout l'Vniuers. I'ay bien entendu cela: mais i'ay de la peine à le conceuoir: car nous ne sommes pas nourris à entendre de si grandes choses: nous auons l'esprit adonné de nostre naturel à bien pescher, chasser, flescher, & faire semblables exercices: du reste nous nous en remettons verso. en nos Barbiers, qui ont l'esprit plus subtil pour deuiser auec les Esprits.

TU m'as dit que Dieu est comme l'Air, lequel nous respirons incessament & sans lequel nous mourrions: De mesme le *Toupan* est celuy qui nous donne la vie & la respiration, & entre en nous, & nous enuironne comme l'Air. De plus, que comme l'Air est partout, & va partout: ainsi Dieu entre partout, & est partout: I'entends bien ce poinct, pour ce que si Dieu a faict l'Air de ce naturel: il faut de necessité qu'il soit plus que luy. Ie suis fort aise de ce que tu m'as dit, que *Giropary* n'estoit que le valet du *Toupan*, qu'il est battu par les bons Esprits, quand il fait le mauuais, & lors qu'il a frappé vn homme ou vne femme, si ce n'est que Dieu luy en aye donné le congé, il est bien tost serré de pres: qu'il n'a aucune puissance sur ceux qui sont baptisez. C'est bien faict à Dieu: car *Giropary* est meschant: & ie voudrois que les bons Esprits l'eussent tant battu qu'il en fust mort. Si tost que ie seray Chrestien s'il approche de mon village, i'iray hardiment deuant luy, & n'auray aucune pœur. fol. 359.

VOVS pouuez excuser ce Sauuage qui n'est pas encore Chrestien, de ce qu'il parle de ceste sorte: Escoutez le reste de son discours qu'il poursuiuit ainsi.

IL falloit que la fille, laquelle espousa Dieu, fust fort belle & bien riche, & la plus grande Dame de

son Pays: car le *Toupan* est le plus grand de tous les *Mourouuichaues:* ie croy que son Fils estoit bien suiuy, & qu'il auoit apres luy beaucoup de train: mais ces meschans traistres qui le mirent à mort estoient bien rusez & cauteleux, il fallut qu'ils le fissent mourir secrettement: car si ses gens en eussent esté aduertis, il l'eussent secouru: ie m'asseure qu'ils furent bien resioüys, quand ils virent qu'il sortoit de sa fosse viuant: il deuoit à lors se vanger de ceux qui l'auoient faict mourir, & en prendre le pour-ce. Mais tu m'as dit grande chose, qu'il monta là haut au Ciel tout seul en Corps & en Ame, & qu'il est assis par dessus le Soleil, & qu'il a les yeux bien plus clairs que le Soleil & la Lune, que rien ne se faict, ny se passe ça bas en terre, qu'il ne voye & con-
verso. temple, aussi bien en ton pays comme au nostre, & qu'il entend clairement toutes nos paroles, & que quand vous le priez en vos Eglises il vous entend & escoute, qu'il vient tous les iours sur vos Autels, où vous parlez à luy, & tous les *Karaïbes* librement, mesme sans ouurir la bouche, & ne laisse pas de cognoistre ce que vous dites en vostre cœur, & que c'est luy qui vous enuoye vers nous, à fin de nous enseigner ces choses, lesquelles ie trouue bien belles, & ne m'ennüyerois point de t'entendre, mais la barque s'en veut retourner, & mes iardins que i'ay laissez prests à couper me pressent & forcent de m'en aller: ioinct que ie n'ay point apporté de farine auec moy. Ie luy fis responce que s'il n'y auoit que le manquement de farine, qui le contraignist à s'en retourner, i'en auois à son commandement, & pour tous ceux qui l'accompagnoient: il me remercia à sa façon, & s'en alla ainsi, prenant congé de moy, & moy de luy.

Conference avec la Vague, l'vn des Principaux de Comma. fol. 360.

Chap. XXI.

CE Principal a tousiours esté le Pere commun des François en sa contree de *Comma*, les honorant, respectant & soustenant contre tous les mauuais discours que les meschans & libertins ont accoustumé de faire, en sorte qu'il estoit hay d'iceux, & menacé d'estre battu, voire d'estre tué, n'eust esté la crainte des François. Il receut nos gens quand ils allerent en *Para*, auec toute sorte de bon accueil, & leur fit grand chere, voulant estre le *Chetoüasap* ordinaire du Chef des François, & posoit en cela son bon-heur & sa cheuance, d'estre aymé & bien venu auec les François. Il auoit vn fils aagé de vingt-ans, lequel il recommanda fort au Sieur de la Rauardiere & à tous verso. nos gens, les priant qu'il fust le bien receu d'eux, ne demandant autre recompense de sa fidele amitié, sinon que ce sien fils peust viure parmy les Frãçois, & pour dire en vn mot, qu'il deuint François: A ceste occasion, il auoit enchargé à ce sien fils de s'efforcer, tant qu'il luy seroit possible, d'apprendre la langue Françoise, & pour l'apprendre plus aisement, il luy commanda de hanter les François tant qu'il pourroit, tellement qu'il demeuroit tousiours auec les François qui estoient à *Comma*, & fit si bien qu'il apprit quelques mots de nostre langue.

CE bon homme de Pere pensoit auoir gagné toutes les richesses du Monde, quand il vit que son fils balbutoit vingt ou trente mots François, & estima qu'il estoit temps d'amener ce grãd Docteur aux *Païs*, c'est à dire à nous autres pour estre baptisé, & de là faict *Karaïbe*, François: Car vous deuez remarquer, tant pour l'intelligence de ce discours, que de plusieurs autres precedens & subsequens, que les

Sauuages auoient opinion qu'il fust necessaire pour
fol. 361. deuenir François, qu'il falloit premierement receuoir
le Baptesme: autremēt c'estoit folie de l'esperer, & à
la verité ils n'estoiēt pas trompez en ceste pensee:
car le vray François, est plus François pour la pieté
& Religion, que non pas pour son origine, puis que
Dieu l'a bien-heuré tant, que d'estre vassal & suiect
d'vn Roy tres-Chrestien, premier fils de l'Eglise, &
à iamais son tres-fidele Protecteur, cōme il l'a monstré
en toutes les occasions qui se sont presentees de
temps en temps: Et si nous croyons à S. Augustin,
au Traité de l'Antechrist, c'est luy qui doit resister
à cet Antechrist. Mais de cecy il en est parlé en vn
autre lieu. Retournons à nostre homme. Il m'amena
donc son fils, auec vne fort grāde deuotion, & s'as-
seāt en un lict de cotō, son fils aupres de luy: il
commença à me faire ses excuses de ce qu'il ne s'es-
toit plustost transporté de *Cōma* en l'Isle, afin de
nous venir voir & visiter: au reste qu'il estoit vn de
nos plus grands amis de par de là, qu'il souhaitoit
infiniment d'auoir des *Païs* auec luy en son village,
qu'il leur feroit bonne chere, qu'ils ne manqueroient
d'aucune chose pour viure, comme de Sangliers,
verso. Cerfs, Biches, & autres sortes de nourriture: leurs
excuses ordinaires sont telles. Apres qu'il se fut ex-
cusé: il me fit ceste harangue.

IE suis homme d'aage, & tel que tu me vois, i'ay
encore beaucoup de force, i'espere de voir ce mien
fils que ie t'amene, bon *Karaïbe*, le Grand me l'a
promis, il le voit de bon œil, & le veut vestir, & m'a
dit que ie luy laisse pour demeurer auec les François:
C'est pourquoy ie te viens prier de le lauer de l'eau
du *Toupan:* ie t'asseure qu'il sçait tout ce qu'il faut
sçauoir, tu l'entendras tantost: car i'ay pris garde
qu'il parle auec les Frāçois, & m'a dit qu'il en en-
tend beaucoup. Il est bon garçon & ayme les Fran-
çois: Ayant dit ces paroles, il fit signe à son fils
qu'il s'approchast: puis il luy commanda de racōter

tout ce qu'il sçauoit de François. I'auois bien de la peine à me cōtenir de rire, & ne pouuois iouyr de mon Truchement, tant il estoit transporté de la passion de rire sur la simplicité de ce personnage: neantmoins ie le retins luy faisant faire son excuse sur les singeries d'vn petit Perroquet que i'auois, à fin que ce bon homme ne pensast que ce fust de luy qu'il rioit. Ce ieune homme son fils me recita la Doctrine qu'il auoit propre, disoit son pere, & suffi- fol. 362.
sante à receuoir le Baptesme en cette sorte: *Bon ioure monseïeur comme re vo reporteré vou. Ben monseïeur, à vostre seruirice, volè vou mangeare, Oy: du pain, peïsson, char, may teste, men chapeyau, pourpuin, Chaïsse, Chamise.* Ie ne peus en entendre dauantage, si ie n'eusse voulu debonder: Ie luy fis donc dire, que c'estoit assez, que ie voioy bien par là, qu'il n'auoit point perdu son temps. Le bonhomme plein de ferueur me preuint auant que ie ne peusse acheuer ce que i'auois enuie de luy dire, se leua de sa place, & alla prendre toutes les vstensiles de nostre châbre, & me disoit les monstrant l'vn apres l'autre, il sçait bien comme cela s'apelle en François, & cela, cela & cela & s'aprochant de la table, il la pressoit auec ses deux mains, & disoit: Il sçait bien encore cela en François; Puis s'adressant à son fils, il luy demanda: Est-il pas vray ce que ie dy? Le garson luy respondit: *Oy* & dauantage; qu'il apeleroit bien par son nom tel, tel & tel François, qu'il sçauoit bien le nom des armes, *Oune acrebouse qui fait pouf, oune espée, oune canone, qui fait patau.* Mais luy dit son verso.
pere, aprendras tu bien-tost le reste? Oy. Voylà qui est bien dit le pere: ne faille pas tous les iours à venir reciter ta leçon deuant le *Pay.*

LEVR ayant donné toute liberté de parler tant pour me remettre en bon estat de ne plus rire, que pour donner issu à leur ferueur, ie commençay à leur faire entendre que ce n'estoit pas ce que ie demandois, auparauant que de conferer le Baptesme, ains la connais-

sance de Dieu, & des autres choses qui dependent de nostre Religion. Il fut bien estonné d'entendre ce dis cours: car il reconnut que l'estime qu'il auoit que son fils fut grand Docteur, estoit vaine, que mesme il ne sçauoit ce que ie luy disois: En fin ie luy fis expliquer par le Truchement, & telle fut sa responce, qu'il n'auoit encore entendu parler de cela, neantmoins que son fils estoit de si bon esprit qu'il auroit bien-tost apris, qu'il ne luy faudroit pas plus d'vne lune pour aprendre tout, & pour cette cause qu'il laisseroit son fils au Fort S. Louys. Ie luy repliquay qu'il feroit tres-biē, que i'y aporterois ce que ie pourrois, & seroit tousiours le bien venu en nostre loge.
fol. 363. Mais toy dis-ie, ne penses tu point à te faire le bien que tu procure à ton fils? Helas! ce dit-il ie suis trop vieux. Ie ne pourrois plus rien apprendre: c'est a faire à ces ieunes gens d'estre *Karaïbes*. Cōment luy repliquay-ie: ayme tu mieux aller auec les Diables brusler la bas, que t'efforcer d'apprendre la science de Dieu, par laquelle tu meriterois d'estre netoyé de tes pechez, & aller apres ta mort là haut au Ciel auec Dieu? Ton excuse n'est pas valable d'alleguer ta vieillesse. Tu as la langue si eloquente pour deuiser vn iour entier si tu voulois. Cōsidere combien il y a que tu m'entretiēs & combiē de paroles tu as proferé. Il ne te faut apprendre la cinquiesme partie des propos que tu m'as tenu à present, afin d'estre Chrestien, & si ce sont paroles de ton langage sous lesquelles nous auons compris ce que Dieu nous a laissé sous nostre langue. Vous aprenez si aisement des chansons, & haranguez si longuement des affaires de vos Ancestres: Tu pourra donc facilement apprendre ce que tu veux que ton fils sçache. Bien donc, me dict-il. Il faudra que ie le face, &
verso. s'adressant à son fils, il luy dict. Escoute, Apprēs bien tout ce qu'ō t'enseignera: N'en laisse perdre vn mot, & remarque ce que tu verras faire aux François, & faits le mesme: Puis ie te reuiēdray querir

pour te remener en mon pays, & là tu m'apprendras tout ce qu'on t'aura enseigné, & à faire ce que tu auras remarqué. Tu seras le bien venu, & nos semblables feront grand estat de toy, & s'amasseront pour t'escouter haranguer si belles choses: Puis nous viendrōs trouuer les *Païs* qui nous baptiseront. Ayant dit cecy, il me regarda en se souriant. Et bien, dit-il, *Paï?* ne boirons nous point du bon vin de France, ou du *Kaoüin* brulant, c'est à dire, de l'eau de vie: Il n'est pas que tu n'en aye quelque bouteille en ton cofre: baille, baille moy la clef. Tantost le *Mourouuichaue* m'en a donné en son logis qui estoit bon & bien fort, & frotant son estomach auec sa main, il me disoit, tien, ie sens encore cela qui m'eschauffe: C'est tousiours la coustume des François de tirer la bouteille de leur cofre, quand leurs amys les viennent voir. I'ay bien enuie de venir souuent à *Yuiret*, lors que les nauires seront venus de France pour gouter de leur vin, lequel ie trouue bien meilleur que non fol. 364.
pas le nostre. En fin voyant la simplicité de cet homme, qu'il auoit commencé le premier à rire, & que nous ne parlions plus des choses de Dieu, il faloit rire ensemble, & le contenter en luy donnant de l'eau de vie, & apres en auoir troussé vn assez bon coup, il me fist signe & me fist dire par le Truchement que ie n'auois pas beu à luy, qu'il falloit que ie beusse, & puis qu'il me plegeroit: Il fallut ainsi faire pour gaigner ces hommes à Dieu, & nous les obliger en tout ce que nous pouuions, suiuant leur naturel, quand Dieu n'y estoit point offencé: tellement que mon homme me voulut pleger à quoy ie m'accordé. Apres auoir haussé la volte pour le second coup, il cōmēça à prononcer de la gorge ces paroles, *Goy Y katou de Katogne Kaouïn tata,* ô qu'il est bon & tres-bon le vin de feu, ou le vin qui brusle. Ie pris mauuais augure de ce mot *Goy* qui est l'entree pour bien boire, & commencé à songer, comment ie pourrois resserrer ma bouteille: Car ie

n'auois pas besoin d'vne si grosse despence: Pour ce qu'en ce temps-là nous en estions assez courts: telle-
verso. ment que ie dy à mon Truchement qu'il la reportast: Et voulant la prendre, mon Sauuage mit la main dessus, & me fist dire que les François ne r'enfermoiēt iamais les bouteilles qu'ils auoient tiré du cofre pour mettre sur la table, & qu'il s'estoit trouué plusieurs-fois auec eux. Ie vy bien qu'il me falloit payer rançon pour mon prisonnier, pourueu encore que i'en fusse quitte par bonne composition: Ie luy fis dire que ce *Kaouïn tata*, n'estoit pas semblable à celuy qu'il auoit beu autrefois, qu'il faisoit tourner la ceruelle à celuy qui en beuuoit trop, que ie deuois auoir soin de son corps & de sa santé, neantmoins que ie luy en dōnerois encore vn petit coup pour dire à Dieu: Et ainsi s'en alla fort content. Il ne manqua pas lēdemain de reuenir me voir: Mais ie le preuins & allay au deuant de ce que ie doutois, luy faisant voir vne bouteille cassee semblable à celle du iour precedent, & feignois estre grandement marry de l'eau de vie qui estoit dedans, & s'estoit respandue, il en montra vn dœuil semblablement, & frappant sur sa cuisse il me fist dire: Voila que c'est: si tu eusse voulu nous l'eussions beuë, & rien n'eut esté

. . . .

Les derniers feuillets qui terminent cette relation manquent dans l'exemplaire unique de l'édition originale que existe à la Bibliothèque impériale de Paris. (Voir la préface en tête du volume.)

On a suppléé en quelque sorte à cette lacune regrettable en donnant à la fin du volume des lettres infiniment curieuses et laissées depuis longtemps dans l'oubli.

DISCOVRS ET CONGRATVLATION *à la France: Sur l'arriuée des Peres Capucins en l'Inde nouuelle de l'Americque Meridionale en la terre du Brasil.*

Grand Royaume et peuple françois, que tu as sujet de loüer Dieu, tres-Chrestien Royaume tes ioyes vont croissant de iour à autre oyant de si bonnes nouuelles, Soleil des Royaumes, la fleur des peuples de l'vniuers, tu és recommandable certes de tous poincts.

Et pour t'on Antiquité en la foy Catholique, religion Chrestienne, deuotiõ aux Autels diuins, et ferueur à ouyr la parole de Dieu.

Et pour l'amour et à l'endroit de ton Prince naturel, et pour ton honneste naïueté, ou sincere rondeur en conuersant, qualités que nulle nation porte sur le front comme toy.

Splendide, magnificque, et magnifié Royaume, sur tous les Royaumes de la terre.

Et pour la maiesté de ta couronne, la belle et ancienne suitte de tes Monarques iusques au nombre de soixante et quatre Roys, desquels les vns ont esté Empereurs et les autres Saincts, canonisez au Ciel; aussi pour la valeur et proüesses en guerre de ta gente vaillante liberale noblesse aux cols de laict.

Et pour la sapience de tes vniuersitez, en toutes sortes de sciences, et facultez, et pour l'amplitude de tes Magistrats, et la prudence de tes Parlemens redoutables, la serenité de tes conseils, et les belles loix de ta police.

Que dis-ie?

Peuple sage, intelligent, grande nation, Illustre Royaume, Ciel estoillé de tant de beaux Esprits

polis, façonnez: certainement tu es Illustre à merueilles!

Pour les multitudes de tant de venerables prelats, grands Eueschez, riches Abbayes, Chefs d'ordre.

Pour les multitudes de tāt de Saincts hommes signalés en bonté, fameux en science, nobles de race. Illustres en miracles qui ont vécu flori, replendi, dedans, et dehors de tes monasteres.

Pour ta situatiō entre les deux grands mers ou portant tes deux bras tu exerces la piété, et Iustice, en tant de grādes fortes, belles, riches, renommées et populeuses villes, en vn pays de si grasse abondance, en des prouinces, si larges et plantureuses, et si en nombre.

Que te reste-il pour le comble de tes biens ?

Que peut-on adiouter au bouquet accombly de tes loz, à la guirlande de tes honneurs, à la couronne de tes gloires, tissu en ce triple ternaire, signifié par tes trois Lis d'or en vn champ azuré, sinon qu'enrichy ce iourd'huy d'vn Roy Louys le Roy des Lis tu sois sous son auctorité bon odeur de IESVS, au haut, et au loin emmy des peuples Sauuages plongés en tenebres, et en ombre de mort d'infidelité, d'inciuilité, et d'inhumanité.

Tu sois choisy de Dieu à ton tres-grand honneur, contentement, et ioye pour y porter le nom suaue du Redempteur establir le sceptre Imperial de sa triomphante croix, sacré signe, et signal du fils de l'homme, et guidon du grand Roy des Roys, ou les peuples à sauuer se doiuent tous ranger; et y semer aussi la bonne nouuelle de son Euangile porte-salut aux croyans.

Iadis iusqu'en l'Occident, et tirant au midy par le grand Charlemagne auec le glaiue de fer tu as montré ta valeur contre les Sarrazins importuns à l'Espagne.

Iusques dans l'Orient par le grand sainct Louys vne fois, deux fois, tu as faict resentir à l'impieté

Turquesque la force de ton bras, et arboré ce bel estendart de la saincte Croix dans la Palestine; par vn Duc de Boüillon, vn Duc de Mercœur, et vn Duc de Neuers. Ils ont tremblé à ce nom de François, qui leur sera fatal, et as montré ton courage le coutelas en main.

Mais maintenant *Noua bella eligit Dominus, Clypeus, et hasta si apparuerint,* nouuelles guerres, conquestes tout au rebours, boucliers, et lances, s'ils se verront icy? point du tout, mais la Croix de IESVS, mais l'autel du grand Roy des armées auec son sur auguste Missah, qui est le glaiue de Dieu et le glaiue de Gedeon, de celuy qui est Dieu, et homme tout ensemble, mais l'eau beniste qui chassera les Diables, mais la conqueste des cœurs antropophages ou manges-hommes à la seule oüye de la parole de Dieu, qui toute inhumanité posée aymeront desormais leur prochain cõme eux mesmes, qui quittant l'impudence, et la non-pudeur se reuestiront de blanc d'innocence, et de pudeur honneste, qui de brutalité entreront en raison, et tu és choisie ô France, pour faire telle guerre? En ton ame dy-moy n'est-ce pas la vne guerre à sceptre de Lis, à roses, et à fleurs? qui ouït iamais chose semblables és batailles mondaines? Mais ce sont les guerres du grand Amant IESVS.

Que te reste-il donc maintenant apres tes vieux combats, sinon de t'esioüir plantant la foy, la loy, parmy vne gent farouche en ses mœurs, inhumaine en ses faits: mais facile pourtant à subir le doux ioug de ton humain abord, chose que n'a peu faire le superbe ou rustique Portugais auec ses rigides entrées. Esioüis-toy donc Prince des Lis, car c'est là ta plus grand gloire de seruir au grand Roy du Ciel, et de la terre, de legat, d'Ambassade de ses meruelles, et grandeurs aux Isles eloignées aux parties plus lointaines de la Region Australe.

Ceste sage Princesse tres-chrestienne tres-catho-

lique, magnanime en courage: comme vne autre Iudith nostre grand Reyne, regente, nostre Dame, et maistresse a faict ceste demãde par lettres aux RR. PP. Superieurs des Capucins de la Prouince de France et de Paris ses très-humbles subiects. Assemblez en chapitre d'accorder au sieur de Rasilli Lieutenãt general establi de sa Majesté en ces contrées lointaines vn nõbre de Religieux pour l'employ d'vne si saincte, mais dangereuse entreprise. Cela pourtant luy a esté très-librement accordé, et pour quatre seulement qui maintenant y sont comme explorateurs de la terre, tous quatre Prestres et Predicateurs, Pere Yves d'Eureux, P. Claude d'Abbeuille, P. Ambroise d'Amiens, et P. Arsene de Paris, cinquante de tous ceux qui se trouuerent en l'assemblee capitulaire se sõt trouuez escrits sur le roole qui tous ont offert le hazard de leur vie d'vn cœur franc, et noble pour s'employer au salut de ces pauures Payẽs, de ces pauures Sauuages, de ces pauures bouleuersez de la tempeste du diable sans consolateur ny pere. En voila donc à la gloire du grãd Sauueur le plein narré augmẽté de trois paires de lettres plus fraiches que les precedentes. Narré ie dis et de leur enuoy, et de leur nauigation partie trauersee, partie prospere, et de leur arriuee heureuse, et de tãt de bien que sa Maiesté par eux, a desia operé, et de tout plein de particularitez qui n'ont encore paru dans le public és autres imprimez: lisez donc.

Mais auparauant, afin que le Deiste, ny le Censeur mõdain, le moqueur heretique ne se rie de si honnorables desseins, qui viẽnent premierement du ciel. Ils sçauront que c'est chose dez long-temps prophetizee des saincts qui ont parlé inspirez du sainct Esprit.

Le Prophete Isaie n'a-il pas dict *propter hoc in doctrinis glorificate dominum, in insulis maris nomen domini Dei Israel:* Pour ce que ie feray au milieu

de la terre glorifiez en le Seigneur en doctrines, prechez le par tout és Isles de la mer annoncez, glorifiez le nom du Seigneur Dieu d'Israël. Et ailleurs, voila mon Seruiteur ie le ioindray à moy, mon choisy, mon ame s'est compleüe en luy, il prononcera iugement aux Gentils, etc. Et les Isles attendront auec expectation sa loy, ie t'ay donné en aliance du peuple pour lumiere aux Gentils, afin que tu ouures les yeux des aueugles et tirasses des cachots, le prisonnier de la geole, et prison; et ceux qui sont seans en obscures tenebres.

Chantez au Seigneur vn Cantique nouveau sa loüange est des extremitez de la terre, vous qui descendez en mer, et sa plenitude aussi, Isles et les habitans d'icelles, chantez et plus bas, *ponent Domino gloriam et laudem eius in insulis nunciabunt*: Ils donneront gloire au Seigneur, et prescheront sa loüange aux Isles.

Le mesmes prophetize qu'elles receuront sa loy: mon iuste est proche, mon Sauueur est sorti (se dit Dieu le pere?) et mes bras iugeront les peuples, les Isles m'attendront et soustiēdrōt mō bras, c'est à dire receurōt mō fils.

Et autre part parlant à son Eglise qui est la Romaine, car d'autre iamais cela ne s'est verifié. Car les Isles m'attendent et au commancement les Nauires de la mer, afin que ie t'amene tes enfans de bien loing.

Et au soixante-sixiesme chapitre Dien par le mesme Prophete dit. Et ie mettray en eux le signe, et en enuoiray de ceux qui sont desia sauuez aux Gentils en mer, en Africque, et Lidie, qui deschochent la flesche, en Italie, en Grece, et aux Isles bien loing, à ceux qui n'ont point ouy parler de moy, et n'ont point veu ma gloire, et annoncerōt ma gloire aux Gentils, et les ameneront en don, et en present au Seigneur: Riches presents certes et pretieuses perles à Dieu.

Le Prophete Sophonie. Les islustres hommes l'adoreront de leur lieu, et toutes les Isles des Gentils.

Le grand Ispirateur des Prophetes par son Esprit Iesus-Christ a aussi prononcé et prophetisé.

Et cet Evangile du Royaume sera presché en tout le rond vniuersel de la terre, en tesmoignage à tous les Gentils, et alors viendra la consommation du monde asçauoir. Ainssi nous autres Catholiques deuons nous auoir vne grand ioye de voir la parole de Dieu s'accomplir fidelement de iour à autre, et non par autre congregation assemblée, que par la Saincte Eglise Romaine, et doit en particulier ce grand Royaume, remercier Dieu se ser de luy pour porter si loing la gloire de ses trophées.

L'extrait qui suit, vous fera foy de cette verité, faict, et tiré de quatre lettres, que le P. Arsene vn des quatre a escrit de ce pays là, vne au R. P. Commissaire Prouincial, vne au R. P. Custode de la custodie de Paris, vne au R. P. Vicaire du couuent de Paris, et vne à son frere, dont trois sont dattées du 27 d'Aoust, et disent dauantage que sa quatriesme du 20. Vne du R. P. Claude à ses deux freres, Monsieur Foulon, et le P. Martial et vne commune des deux sudits Peres escrite à Monsieur Fermanet, et pour vous faire vne histoire et narré agreable, et ne repeter les mesmes choses tout a esté compilé et mis en vne seule lettre comme vous voirez, et tresfidelement auec leur paroles propres. Or lisez au nom de Dieu.

EXTRAIT ET TRES-FIDELE RAPPORT *de six paires de lettres des Reuerens Peres Claude d'Abbeuille et P. Arsene predicateurs Capucins, escrittes tant aux Peres de Paris de leur ordre, qu'autres personnes seculieres, dont il y en a quatre du R. P. Arsene, et vne du P. Claude, et vne commune des deux ensemble.*

MES Reuerens et tres-cher Peres Dieu vous donne sa paix nous vous envoyōs ce petit mot, pour vous donner auis, et nouuelles du succés de nostre voyage, et comme auec laide de Dieu nous sommes heureusement arriués en cette terre du Brasil en l'Isle de Maragnon entre le peuple appellé Topinabas, et ce non sans beaucoup de fatigues; car nous auons esté cinq mois sur la mer, les incōmodités de laquelle personne ne peut cognoistre sinon ceux qui les resentent, et pour autāt que Monsieur de Rasilly s'en retourne et repasse en France dans deux ou trois mois pour nous ramener vn nouueau secours, c'est la cause pourquoy, nous differerons à vous écrire pour lors plus amplement tout le succés de nostre voyage, tant ce que nous auons veu sur la mer, que nous auons trouué sur la terre de ce pays et mōde nouueau. Nous nous contenterons pour le present de vous mander ben à la hate par cette commodité qui se presente, que pour venir en ce lieu nôtre route a été telle qu'apres auoir faict voile à Cancale port de Bretagne, étant quelque deux cens lieuës en mer, il se leua vne telle tourmente qu'elle separa tous nos trois vaisseaux les vns des autres, et nous sommes étonnés, non seulement nous, mais mémes tous nos meilleurs pilotes comme pas vn de nosdits vaisseaux n'aye faict naufrage, neanmoins Dieu nous preserua en telle sorte que nous

retrouuames nos deux autres vaisseaux étans relaschez en Angleterre à cause de ce mauuais temps cōme nous vous auons mandé de là, ie croy que vous aurés receu nos lettres.

Le lundy donc de Pasques nous partimes de Plume en Angleterre d'ou étans partis nous auons eu tousiours du bon vent, et temps assés fauorable excepté quelques iours en la côte de Guinée, qui est fort dangereuse pour les maladies du pays; de Plume donc nous fumes secondez d'vn vent si fauorable qu'en peu de temps il nous fist passer les Isles de Canarie, et passasmes entre l'Isle appellee forte venture, et la grand Isle de Canarie; lesquelles Isles nous vismes fort à descouuert. Des Canaries nous gagnasmes la cotte d'Aphricque au cap de Baiador costoiant tousiours les costes de Barbarie, de Baiador nous rengeames cette côte d'Aphricque iusqu'a la riuiere ditte Lore par les Espagnols prés de laquelle nous moüillasmes l'Anchre, de là nous rengeames encore la coste d'Aphricque iusques au cap blanc, lieu qui est droit sous le tropicque de Cancer. Du cap blāc nous veismes ranger la côte de Guinée passant entre les Isles du cap verd, et le cap verd, lieu fort dangereux, pour les maladies contagieuses qui prennent en ce pays en certaines saisons de l'année, et cette maladie prend̄ aux genciues en telle sorte que la chair vient surmonter les dents et mémes les faict tōber, du lieu desquelles étant tōbées sort du sang en si grande abondance qu'on ne le peut étancher, de sorte que cela auec le mal d'estomach, et l'enfleure qui prend au méme temps emportent leur homme, et y en à bien peu qui en rechappent, bien que Dieu mercy il n'en soit point pourtant mort de tout nostre embarquement pendant le voyage, mais étans arriuez a l'entrée de la terre, il en est mort trois, qui ont esté enterrez. Or de ceste côte de Guinée, nous vismes à nous approcher de la ligne Equinoctiale, qui nous fut d'vn accez tant

difficile, que nous ne pensions pas la passer à si bon marché, veu la saison ou nous estions: car elle nous fit vn peu de peine à passer pour un vent contraire qui s'éleua, qui nous tinst bien quinze iours, ce qui nous mettoit en de grandes apprehensions, que les calmes ne nous vinssent encore prendre auparauant que de pouuoir passer: mais graces a Dieu petit à petit, et quoy que le vent fut contraire, nous fimes tant de bordées qu'en les voyant nous la passames et nous rendismes du costé de l'hemisphere du Midy. Ayant passé la ligne, nous vinsmes et arriuasmes en vne petite Isle appellée Fernand de la Roque située à quatre degrez de hauteur vers le Midy de cinq à six lieües de tour, Isle fort belle et gratieuse, toutes les proprietez de laquelle nous vous escrirons (Dieu aidant) à la premiere commodité, c'est vn vray petit paradis terrestre; en ceste Isle nous mismes pied à terre, et vous diray seulement que nous y trouuasmes dix-sept ou dix-huict Indiens Sauuages auec un Portugais, lesquels estoient tous esclaue et releguez en ceste Isle par ceux de Fernambuco, vne partie desquels Indiens (cinq à sçavoir) nous baptisasmes. Apres auoir planté la Croix en ceste Isle au milieu d'vne chapelle que nous y disposames pour y dire la saincte Messe, apres que nous eusmes beny le lieu, ou nous demeurasmes quinze iours: Nous mariasmes aussi deux de ces Sauuages, vn Indien auec vne Indienne apres les auoir baptisez: L'autre partie nous ne les voulusmes pas baptiser en ce lieu: Mais trouuasmes bon de differer le baptesme iusques à ce que nous fussions arriuez au lieu que nous pretendions, si bien que nous deliurasmes tous ces Sauuages, et d'esclaues qu'ils estoient les auons rendus libres à leur grand contentement, ils nous dirent qu'ils vouloient tous venir demeurer auec nous à Maragnon, comme de faict ils y sont. Nous les auons donc amenez auec nous auec force cotton, et autres marchandises qu'ils

auoient. De Fernand de la Roque nous veismes gaigner et ranger la côte du Brasil, et continuant nôtre chemin sommes venus iusques au cap de la Tortuë terre ferme du Brasil aux pays des Canibales, ou Eusebe dit en son histoire que S. Matthieu Apôtre a passé, à la veüe de cette côte du Brasil, ie vous laisse à penser si nous eusmes de la ioye, et du contentement de voir les terres tant desirées, et pour lesquelles, il y auoit cinq mois que nous étions flottant par la mer.

Or apres auoir été quinze iours au cap de la Tortuë nous fismes voile, et arriuasmes en l'Isle de Maragnon, et y veismes moüiller l'Anchre, le iour de la Glorieuse saincte Anne mere de la sacrée Vierge Marie, de quoy ie m'éioüys (ce dit le Pere Claude) infiniment de ce qu'en ce iour que i'aime tant nous eusmes ce bon heur que d'arriver en nôtre lieu tant desiré.

Le Dimanche ensuiuant nous meismes tous pié à terre, et en chantant le *Te Deum laudamus*, l'eau Beniste faicte, le *Veni creator*, les Litanies de nôtre Dame étant chantées, nous alasmes en procession depuis le lieu de nôtre descente iusques au lieu que nous auions designé pour y planter la Croix laquelle étoit portée par Monsieur de Rasilly, et tous les principaux de nostre compagnie. Puis cette Isle, qui iusques à maintenant auoit esté appellée l'Islette, estant beneiste fut appellée par le sieur de Rasilly, et de la Rauardiere l'Islette S. Anne, par ce que nous y estions arrivez ce iour là, et à cause de Madame la Comtesse de Soissons qui se nomme Anne, laquelle est parente de Monsieur de Rasilly, puis nous y plantasmes la Croix. La place donc ainsi beniste, et la Croix plantée il fut enterré au pié d'icelle vn pauure homme de nostre compagnie qui estoit vn des trois qui moururent, lequel estoit tonnelier de son estat.

Toute cette action estant faicte en cette Isle au

grād contentement d'vn chascun, apres y auoir esté quelques huict iours. Nous parteismes de ceste Islette pour aller en la grande Isle de Maragnon habitée des Sauuages (qui sont les pierres pretieuses que nous cherchions) ou estans par la grace de Dieu arriuez en bonne disposition et santé. Estans reuetus de nos habits de serge grize assez fine à cause des chaleurs de cette Zone torride, et reuetus par dessus nos habis d'vn beau surplis blanc, et portans en la main nos bastons, et la Croix au dessus, ou sont nos Crucifix nous descendeimes tous de nostre vaisseau dans vn Canot, qui est une sorte de batteau que font les Indiens tout d'vne piece ou estans tous ces Sauuages qui estoiēt sur le bord de la mer auec Monsieur de Rasilly, et beaucoup de François tant de nostre equippage que de celuy de Monsieur du Manoir, et du Capitaine Gerard aussi François que nous auons troué icy, beaucoup de ces Sauuages se ietterēt en nage dans la mer pour venir au deuāt de nous. Et ainsi conduits de ceste armée passames, et mismes pié à terre, ou le sieur de Rasilly s'estant mis à genoux auec tous les François pour nous receuoir (qui estoit vne espece d'honneur non accoustumé) nous estans entre-embrassez, et baisez pour salutation, i'eus-le bon heur (se dit le pere Claude) d'entonner le *Te Deum laudamus*, selon le chant de l'Eglise, que nous poursuiuismes alans en procession auec tous les François pleurans de ioye et d'allegresse estans suiuis des Indiens. Et ainsi prismes possession de cette terre, et monde nouueau pour Iesus-Christ, et en son nom, esperans de benir la place, et d'y planter la Croix vn de ces iours que nous auons differé à dessein. Ie laisse toutes les autres particularitez quand ie vous escriray plus amplement de la suite de nostre voyage. Seulement ie vous diray encores en passant que le Dimanche 12 iour d'Aoust, iour de saincte Claire nous celebrasmes tous quatre la premiere Messe en

ce pays. C'estoit bien la raison que le iour d'vne Saincte Vierge de nostre Ordre, laquelle a apporté vne nouuelle lumiere au monde fut ordonné de Dieu pour faire paroistre vne lumiere nouuelle (à sçavoir la lumiere de son sainct Evangile) en ce monde nouveau.

Et ie ne puis vous dire maintenant le grand contentement que ces pauures Sauuages ont reçeu de nostre venuë. C'est vn peuple tout acquis, et gaigné, peuple grand à la verité qui nous aime et affectionne infiniment, ils nous appellent les grãds Prophetes de Dieu et de Ioupan, et en leur langage du pays Carribain, Matarata. L'on nous a aporté de bonnes nouuelles depuis que nous sommes icy. A sçavoir que ceux de Para qui est vn autre peuple voysin des Amazones d'vn costé, et de l'autre costé voisin de cestui-cy, ou il y à cent mil hommes seulement, lesquels nous desirent extrememẽt, et nous veulent auoir pour les instruire. Si bien que ie vous diray en vn mot, que *messis multa, operarij autem pauci,* la moisson est grande, mais nous sommes trop peu d'ouuriers pour y trauailler. Car si nous voulions dés maintenant il s'en baptiseroit vne grande partie. Cela est vray que, *regiones albescunt ad messem,* ces regions icy blanchissent pour le besoin qu'elles ont de la moisson, et que le temps est venu que Dieu veut estre icy adoré et recognu.

Maintenant nous sommes apres pour trouuer vne place pour nous camper, et y faire vne Chapelle tant qu'il soit venu des Massons de France pour faire vne Eglise: mais ce sont tous bois taillis qu'il faut déffricher au paravant.

Au reste ie ne vous puis dire maintenant le grand contentement que ces pauures Sauuages ont reçeu de nostre venuë. Ils nous donnent de tres-belles esperances de leur cõuersion. Tout ce peuple quoy que brutal, et barbare, si est-il neantmoins si fort ioyeux de nostre arriuée, qu'ils nous viennent tous voir auec

grand ioye, ils monstrent vn grandissime desir de se faire instruire au Christianisme, ie croy que quand nous serons versez en leur langue qu'il y aura plainement à moissonner, et du contentement pour ceux qui auront bien du Zele de Dieu, et du salut des Ames. Ils preparent tous leurs enfãs pour nous les amener pour instruire. Et nous ont promis de ne plus manger de chair humaine. Il est d'ailleurs fort bonnasse, point malicieux. N'a aucune Religion sinon qu'il a la croyance d'vn Dieu qu'ils appellent Ioupan, et croit l'immortalité de l'Ame. Quãt au pays c'est vne terre fort bõne et fertile, il ny a iamais de froidures, mais vn continuel Esté, on ny sçait que c'est de froid, les arbres y sont tousiours verds, et en tout temps. Et les iours, et les nuicts tousiours égaux, le Soleil s'y leue tous les iours à six heures du matin, et se couche à six heures du soir. Nous ne sommes qu'à deux degrez, et demy de la ligne, Equinoctiale, ou de l'Equateur. On tiẽt qu'il y a force richesses en ce pays, cõme mines d'or, des pierres precieuses, des perles, de l'Ambre-gris, apres il y a force poyure, force cotton, force herbe â la Reinne, ou petũ, force sucre. Bref nous vous asseurõs que quãd on y sera estably qu'on si trouuera comme en vn petit Paradis terrestre, ou on aura toute sorte de commodité et contentemẽt, ie ne puis vous en dire d'auantage, ce sera pour le retour de Monsieur de Rasilly que ie vous manderay d'autres choses en particulier. Au reste iamais ie ne me portay mieux qu'à present graces à Dieu, ne beuuant que de l'eau (ainsi parle le P. Claude). Si en Frãce il m'eust fallu faire la milliesme partie de ce qu'il faut faire icy, ie pense que mille fois ie serois mort, en quoy ie recognois que *non in solo pane viuit homo*, l'homme ne vit pas seulement de pain. Il faut que les delicats de France viennẽt icy, ie louë Dieu de que iamais ie ne fus malade sur la mer du mal ordinaire, au grãd estonnemẽt d'vn chacun, seulemẽt,

venant au pays des chaleus lors que nous estions iustement sous le Tropicque de Cancer, le Soleil montant à lors i'eus deux ou trois petits accez de fiebures qui se passerent aussi-tost Dieu mercy, ie laisse le reste pour vn autre temps, le tēps et les affaires nous pressent. Priez Dieu pour nous s'il vous plaist et pour toute nostre compagnie, et faictes prier tant que vous pourrez, car iamais nous n'eusmes tant besoin des graces de Dieu (sans lesquelles nous ne pouuons rien) que maintenant. Ce que si vous faictes Dieu vous en sçaura gré.

Sommaire Relation de quelques autres choses plus particulieres qui ont esté dictes de bouche aux Peres Capucins de Paris par Monsieur du Manoir.

Monsieur du Manoir (qui est vn des Capitaines desquels il est parlé en la lettre precedente qu'ils trouuerent en ce pays-là auec le Capitaine Gerard) estant reuenu en France ces iours derniers, et leur ayāt luy mesme apporté la susdite lettre auec plusieurs autres (quelques vnes desquelles nous auons bien voulu mettre icy, à ce que les merueilleuses œuures de Dieu desquelles ces lettres font foy, ne soyent enseuelies dans le tombeau d'oubly: ains qu'elle soient mises au iour à ce que les hommes ayent suiet de loüer la sagesse, prouidence et bonté du Createur), leur a dit de bouche plusieurs particularitez de leurs Peres, qui ne sont pas cōtenuës dans la susdite lettre, ny dedans les suiuantes. Il dit donc que les Peres estans arriuez en ce pays. Ils commencerent à planter leur pauillō faisant une maniere de Chapelle pour y dire la Messe, et quelques petites cellules pour se loger, à quoy faire ces pauures Sauuages leur aidoyent eux mémes auec des

toilles et rameaux d'arbres. Ce qu'estant acheué, vn iour comme vn Pere disoit la Messe, voicy venir vn de ces Sauuages des plus anciēs (qu'ils tiennent cōme leurs gouuerneurs, les honorant, et respectant à cause de la vieillesse) lequel en amena trente autres auec luy pour entēdre la Messe, ce qu'ils firent, et ce auec vn grandissime estonnement et admiration voyant tant de si belles ceremonies, et de si beaux ornements qu'ils n'auoyent accoustumé de voir (car ils vont tous nuds tant hommes que femmes). Or quand le Prestre approcha de la consecratiō comme vers l'offertoire, ils tirerent vn rideau qui estoit entre le Prestre et le peuple, de sorte que ces pauures gens ne pouuoient plus voir le Prestre, ny ce qu'il faisoit la derriere, ce qui les scandaliza fort de ce que l'on leur auoit faict vn tel affront, qui fut cause qu'apres la Messe ils allerēt trouuer les Peres, leur demandant la cause pourquoy ils leur auoient ainsi faict cest affront, à quoy les Peres respondirent: que ce qu'ils en auoient faict, n'estoit pas pour les brauer mais que c'estoit pour ce qu'ils estoient encore Payens, et que par consequent ils ne pouuoient pas celebrer la Messe en leur presence, leur estant ainsi enioint de l'Eglise, ce qu'ētendant s'appaiserent, et se rendirent fort capables: puis s'en retournerent racontant le tout à leurs femmes, lesquelles desireuses de voir ces grands Prophetes de Dieu et de Ioupan, s'assemblerent grand nombre pour les venir voir: mais les Peres ne leur voulant ouurir la porte de leur petite cabane, à cause qu'elles estoient toutes nuës, elles n'eurent pas la patience du second refus: car rompant la porte (qui n'estoit pas difficile à rompre) elles entrerent dedans, et regardans et contemplans ces Prophetes, elles ne se pouuoient souler de les regarder, y estans toutesfois vn peu trop long-temps, les Peres les prierent de se retirer, ce qu'elles firent. Apres ceste visite ces Anciens vieillards desquels nous auons parlé, s'as-

semblerent grande multitude pour aduiser entre eux quel present ils deuoient faire à ces Prophetes en signe de bienvueillance, et de resiouissance de leur arriuée. Il voulurent finalemēt qu'attendu qu'ils couchoient sur la dure, qu'il leur failloit faire present d'un mattelas de cotton pour chacun (car le cotton croît en ce pays) auec chacun vne des plus belles filles, qui est vn des plus grands presens qu'ils ayent accoustumé de faire. Ayans donc apporté quatre mattelas, et amené quatre belles filles, ils les offrirent aux Peres: Mais les bons Peres se riant de cela: ils accepterent fort volontiers leurs mattelas, leur rendant leur filles auec vn remerciement. Ce qui estonna fort ces Sauuages, disant les vns aux autres. Quoy? ces Prophetes-cy ne sont-ils pas hommes comme nous? Pourquoy donc n'acceptent-ils pas ces filles estant chose impossible qu'vn homme s'en puisse passer? Pourquoy nous font-ils vn tel affront: mais nos Peres prenans la parole ils respondirent que ce n'estoit pas qu'ils reprouuassent le mariage, quant il estoit selon les loix de Dieu, tant s'en faut qu'ils le loüoient, mais que Dieu leur ayant octroyé des graces plus particulieres qu'aux autres hommes à cause qu'ils le seruent plus perfaictement, il pouuoyent facilement par le moyen d'icelles graces se passer de l'vsage des femmes. Ce qu'ayant oüy ces pauures gens ils demeurerent tous estonnez, et comme hors deux mesmes admirant la saincteté de ces Prophetes, et de la en auant ils les ont eu en plus grande veneration, s'estimans bien-heureux de leur donner leurs enfans à ce qu'ils les baptisent et instruisent en nôtre saincte foy; ainsi qu'il se pourra voir par la lettre suiuante, que lesdits Peres ont escrit a vn honnorable marchant de Roüen nommé Monsieur Fermanet, qui est vn de leurs grands bienfaicteurs, laquelle nous auons bien voulu mettre icy à ce que l'on voye que nous n'y mettons rien du nostre, ains purement et simplement, le mettons

selon que nous l'auons leu és lettres, et entendu de personnes dignes de foy, qui les ont veuës, nous mettons aussi ceste lettre pource qu'il y a dans icelle des particularitez qui ne sont point aux autres. La lettre est celle qui suit.

LETTRE QUE LES PERES CAPUCINS ONT ESCRIT A MONSIEUR FERMANET.

Monsieur Dieu vous donne sa saincte paix. Apres tant de coniurations que vous nous fistes à nostre departement de vous rescrire, nous nous fussions sentis par trop coulpables, de manquer à vous mander des nouuelles de nostre bon pays, lesquelles sont tres-bõnes graces à Dieu. Nous y sommes arriuez heureusement apres auoir flotté quatre ou cinq mois sur la mer. Au reste nous auons esté receus honorablement des Indiens, ie dis honorablement selon leur rusticité, mais il n'importe en quelle maniere que ce puisse estre, pour veu qu'ils rendent le tesmoignage de leur bien-veillãce, ce qu'ils ont faict, et font encores tous les iours, nous amenans leurs enfans pour les instruire, ce que nous esperons de bien faire auec l'aide de Dieu. Au retour de Monsieur de Rasilly qui sera dedans deux ou trois mois nous vous pourrons mander le nombre des conuertis, et de ceux qui sont nouuellement baptisez. Quant au pais il est fort bon, et espere-on d'en tirer force Petũ, et force Rouçou, il s'y trouue dés maintenant force succre, de fort belles pierres, et de l'ambre gris, et tient-on qu'à 20. liües d'icy il y a vne mine d'or, n'estoit la trop grand haste que nous auons, nous vous en manderions d'auantage: mais

estans trop pressez nous ne la vous ferons plus longue. Vous baisant tres-humblement les mains, nous recommandant à Madame vostre femme, et sommes à vous, et à elle.

Vos tres humbles seruiteurs en nostre Seigneur,
F. Claude d'Abbeuille, et F. Arsene de Paris.

Relation d'vn matelot venv dv mesme pays, faicte au R. P. Gardien du Haure de Grace, de quoy il donne aduis au R. P. Commissaire.

Reuerend Pere, humble salut en nostre Seigneur, ce mot est pour vous donner aduis comme ce iourd'huy m'est venu trouuer vn matelot, lequel a veu, et parlé a noz Freres à Maragnon aux Topinabas, auquel lieu ils arriuerent tous en bonne santé sans aucun enpeschement enuiron le 8. de Juillet, le Matelot à entendu leur Messe, où se trouua quelque vieil Sauuage du pais, qui considera tout ce qui s'y faisoit, auec enuirō vint-cinq ou trente auec luy. Quant ce vint à la consecration et eleuation de la saincte hostie on abaissa vne toile, dequoy ils s'estonnerent pourquoy on auoit fait cela; Surquoy estans satisfaits, incontinent firent publier par tout ce qu'ils auoient veu, de sorte que depuis il leur est venu grand nombre d'hommes de ces Sauuages pour les ayder à faire leur logement, et le fort qu'ils ont commencé. Le Matelot en est party le 22. d'Aoust dernier, dedās le vaisseau de Moisset dont il auoit donné la conduite au Sieur du Manoir, auquel il croit que nos freres aurons donné leurs

lettres, ou à quelqu'autre chef du vaisseau, qui me gardera de vous escrire d'autre particularitez. Ils n'ont pas changé la couleur de l'habit et ne la changeront, leur habit est seulement d'vne estoffe plus legere que le nostre, à cause de la chaleur. Dieu soit loué de tout, et leur face la grace d'y fructifier à la gloire de son S. nom, et exaltation de la saincte foy de son Eglise.

Ie suis de vostre R. le plus seruiable en Iesus-Christ, du Haure ce 12. Nouembre 1612.
F. Theophile, Capucin indigne.

Notes critiques

et

historiques sur le voyage

du

P. Yves d'Evreux.

Suitte de l'histoire des choses plus mémorables advenues en Maragnan. Voy. le titre.

Cette vaste province, l'une des plus florissantes du Brésil, n'avait reçu aucun établissement de quelque importance, avant l'arrivée des missionnaires français. Les limites qu'on lui accordait alors étaient complétement arbitraires et il ne faut pas oublier, que l'immense capitainerie du Piauhy en fit partie intégrale, jusqu'en l'année 1811. Aujourd'hui son étendue en longueur est de 186 lieues (de 20 l. au dég.) sur 140 de largeur. Sa superficie n'est pas évaluée à moins de 20,000 lieues carrées. Elle git entre 1° 16′ et 7° 35′ de lat. mérid. Elle confine au N. O. avec le Pará dont elle est séparée par le Rio Gurupy, au N. E. elle est baignée par l'Atlantique, au S. E. le Parahiba forme ses limites du côté du Piauhy. Le Tocantins enfin la sépare au S. de la province de Goyaz. Quoique chaud et humide, le climat du Maranham est sain, les pluies qui fertilisent ce riche territoire commencent régulièrement en Octobre. L'aspect général du pays offre partout des mouvements de terrain inégaux, il ne présente nulle part cependant, des élévations bien considérables, si l'on excepte toutefois de ces données générales et forcément sommaires, la Comarca de *Pastos bons*. Là, on rencontre des montagnes telles que Alpracata, Valentim, Negro, etc. Le pays est arrosé par 14 cours d'eau. De tous ces fleuves c'est le Parnahiba qui est le plus considérable; malheureusement, ses rives ne sont pas d'une salubrité égale surtout les points, à ce que l'on observe dans le reste de la province, il y règne des fièvres intermitten-

tes. On évalue son cours à 240 lieues. L'*Itapicurú* qui vient immédiatement après lui et dont il est fréquemment question dans la Relation du P. Yves ne baigne qu'une étendue de 150 lieues de terrain; le *Mearim* a un cours plus restreint, on l'évalue à 78 l. Le *Pindaré*, le *Turiasse*, le *Gurupi*, le *Manoel Alves Grande* sont moins considérables encore. — On suppose que la population entière de la province peut s'élever aujourd'hui à 462,000 habitans. Cependant, le *Relatorio* officiel de la présidence qui porte la date du 3 Juillet 1862, n'évalue ce chiffre qu'à 312,628 âmes, dont 227,873 individus libres et 84,755 esclaves. Il est à remarquer que le recensement général de la population de l'Empire, fait en 1825, n'admettait qu'une population de 165,020 âmes. On a acquis la certitude, que ce chiffre était en réalité fort inférieur à ce qu'il devait être. Il témoignait seulement de la répugnance qu'avaient alors les propriétaires à déclarer le nombre exact de leurs esclaves. — Quant à la population nomade des indiens, à celle qu'il serait si curieux de bien connaître pour apprécier les changements survenus parmi les Aldées depuis le temps où écrivait le P. Yves, nul chiffre ne la constate, et ne peut exactement la fournir. Ce qu'on peut dire, c'est qu'elle est plus considérable au Maranham, au Pará et dans la nouvelle province de Rio Negro, que partout ailleurs. On n'a en définitive, que les données les plus imparfaites et les plus rares, sur ces hordes malheureuses, dont se préoccupe aujourd'hui le gouvernement. La sollicitude tardive, mais charitable de l'administration provinciale a trop de maux à réparer pour que la réparation soit complète. Tout est à faire encore en ce qui touche les Indiens. Ces tribus n'ont su conserver ni la dignité que donne à l'habitant des forêts une complète liberté, ni les principes de civilisation qu'on avait tenté de leur inculquer au XVIIme siècle. Refoulées définitivement dans l'intérieur par Mathias d'Albuquerque, décimées par le virus de la petite vérole, elles ne sont plus que l'ombre de ce qu'elles étaient sous leurs chefs indépendants. Cette population indigène, est cependant plus considérable dans les solitudes du Maranham,

que ne l'indiquent certaines statistiques et l'on évalue à 5000 environ, ceux des indiens qu'on a pu réunir en villages. Si nous en croyons un militaire éclairé, qui s'est trouvé avec eux dans des rapports incessants durant une vingtaine d'années, la déchéance physique est bien moindre chez ces peuplades, que la déchéance morale; elles ont perdu jusqu'au souvenir de leurs traditions théogoniques, qu'il eut été si curieux de comparer aux récits des vieux voyageurs français. Sous ce rapport, elles ont été bien moins favorisées que ces Guarayos, visités naguère par d'Orbigny, et qui répètent encore dans leurs chants, les légendes cosmogoniques du XVIme siècle. Les Indiens du Maranham, parmi lesquels on distingue les Timbirás, les Gèz, les Krans et les Cherentes ne peuvent donc fournir à l'historien, que des renseignements bien affaiblis puisque, il y a maintenant environ quarante ans, le major Francisco de Paula Ribeiro avait déjà constaté chez eux cet immense envahissement de l'oubli (voy. *la Revista trimensal* T. 3, p. 311), c'est cet oubli fatal des grandes traditions, qui rend aujourd'hui si précieux des livres, tels que ceux de nos vieux missionnaires; là tout au moins les mythes antiques sont recueillis parce qu'il a fallu les combattre. Il se présente de temps à autre parmi ces Indiens dégénérés, quelques hommes énergiques, qui comprennent l'abaissement de leur race et qui voudraient la faire marcher en avant, mais ces chefs sont aussi rares qu'ils sont peu compris, et de plus, c'est vers l'avenir qu'ils tournent leurs regards; ils n'ont aucun sentiment réel de leur ancienne nationalité. Leurs compatriotes qui devraient tout au moins leur savoir gré des travaux entrepris pour améliorer leur sort futur, les accablent parfois de leur haine aussi irréfléchie qu'elle est brutale. C'est ce qui est arrivé à *Tempe* et à *Kocrit*, ces chefs qu'avait connus le major Ribeiro. Ils ont fait de vains efforts pour pousser dans la voie de la civilisation les peuplades, dont la direction leur avait été dévolue: ils sont tombés victimes de leur zèle. Voy. *Memoria sobre as naçoes, gentias que presentémente habitam o continente do Maranham escripta no anno de* 1819 *pelo major graduado Francisco de Paula Ribeiro, Revista trimensal* T. 3, p. 184.

Disons en passant, que les Tupinambas évangélisés par les missionnaires français, n'ont pas laissé de descendants connus; on suppose seulement qu'un rameau appartenant à cette grande nation, peuple encore les bourgades de *Vinhaes* et de *Paço de lumiar* dans l'île. *Sam Miguel* et *Frezedalas* sur les bords de l'Itapicurú peuvent être dans le même cas; il en est de même à l'égard de Vianna sur le Pindaré. Plus probablement encore les Tupinambas se sont confondus avec les nations de l'intérieur; ils ont pris les noms de Timbirás et de Gamellas. Les *Sakamekrans*, les *Kapiekrans* ou *canelas-finas*, et les *Gez*, errants dans les grandes forêts à l'ouest de l'Itapicurú ne sont autres que des subdivisions des Timbiras. Le major Ribeiro, nie, que ces diverses peuplades se livrent encore aux horreurs de l'anthropophagie. C'est dans cet écrivain si impartial et qui reconnait toute la férocité des Timbirás, qu'il faut étudier les horribles représailles dont les malheureux Indiens ont été l'objet: l'esclavage n'en a été que le moins sanglant résultat. Le major évaluait à 80,000 environ, le nombre des Indiens Sauvages errants en 1819 dans les grandes forêts; il a dû diminuer considérablement depuis cette époque.

Voicy ce que i'ay peu par subtils moyens recouurir du liure du R. P. Yues d'Eureux supprimé par fraude et impiété, moyennant certaine somme de deniers entre les mains de François Huby, imprimeur. p. 1.

François Huby était aussi libraire et sa boutique occupait une place parmi les magasins les plus achalandés dans la galerie des prisonniers au palais, il dût souffrir comme bien d'autres du grand incendie qui éut lieu en 1618. Quatre ans auparavant qu'il se chargeât de la publication du livre de Claude d'Abbeville, dont le nôtre n'était qu'une suite, il demeurait rue St. Jacques, au Soufflet d'or, et non à la Bible d'or, qu'il prit plus tard pour enseigne. S'il fut atteint dans sa prospérité, ce fut justice pour avoir permis qu'une main impie privât la France durant plus de deux siècles, du livre charmant, qu'il avait édité et que nous remettons aujourd'hui

en lumière, grâce à une de ces entreprises littéraires si rares de nos jours, où l'honneur des lettres est la pensée dominante, et l'emporte sur tout autre considération.

Le volume qui a servi à notre réimpression est relié en maroquin rouge, parsemé de fleurs de lys d'or et aux armes de Louis XIII. Il fait partie de la réserve sous le N⁰ 0 1766 de la Bibliothèque Impériale de Paris.

St. Louïs en Maragnan. p. 9.

La capitale du Maranham, occupe aujourd'hui encore, l'emplacement qui fut choisi par ses anciens fondateurs. Elle est située par 2⁰, 30′ 44″ de lat. Austr. et 1⁰ 6′ 24″ de long. orient. à compter du fort de Villegagnon, dans la baie de Rio de Janeiro. La Ravardière et Razilly choisirent pour la construire, la pointe O. d'une petite péninsule, liée à l'île de Maranham même par la chaussée *do Caminho grande*. Les cours d'eau désignés sous les noms d'*Anil* et de *Bocanga* sortis de points divers de l'île, confondent leurs eaux dans une même embouchure et forment une vaste baie. L'élévation qui se présente au S. du Anil à l'E. et au N. du Bocanga (c'est précisément l'endroit où se réunissent les deux petits fleuves), constitue l'emplacement primitif où s'éleva la ville naissante, placée sous le patronage de St. Louis.

San Luiz do Maranham fut élevé en 1676 par une bulle d'Innocent XI à la dignité de cité épiscopale, c'est une ville qui ne compte guère moins de trente mille habitans et qui se trouvant bâtie sur un terrain doucement onduleux, paré en tout temps de la plus riche végétation, offre de l'avis de tous les voyageurs un aspect charmant. (Voy. *Corografia Brasilica*, *Will. Hadfield*, *Milliet de St. Adolphe* et principalement, les *apontamentos estatisticos da provincia do Maranham* placés à la suite du grand Almanach de 1860, publ. par B. de Mattos.) Cette jolie cité est divisée naturellement par l'épine dorsale de la péninsule, que sépare les deux bassins des cours d'eau dans la direction de l'E. O. Son point culminant est le *Campo d'Ourique;* là, elle présente 32ᵐ 692ᶜ d'élévation au-dessus du niveau moyen de la marée. Toute la ville se divise en trois paroisses: *Nossa*

senhora da victoria, *San João* et *Nossa senhora da Conceição.* On y compte 72 rues, 19 ruelles, et 10 places. Elle possède 55 édifices publics et 2,764 maisons, dont 450 seulement offrent un ou plusieurs étages. De l'avis même des habitans, les places pourraient offrir plus d'étendue et de régularité. Bien qu'elles soient coupées à angle droit, les rues devraient parfois être plus larges, mieux disposées en un mot selon les lois de l'hygiène. Leur pavé du reste n'est pas précisément mauvais, et elles sont d'une inclinaison convenable relativement aux deux cours d'eau, qui baignent la ville. Somme toute, Maranham est une capitale dont l'air est salubre et qu'on ne saurait accuser de manquer de propreté.

„Le navire qui est en quête d'un ancrage prend pour balise le palais du gouvernement, assis sur l'éminence qui domine le port. Ce bâtiment a à sa base la forteresse de San Luiz: et de ses fenêtres le regard qui parcourt une baie étendue, contemple au loin dans un horizon fugitif les côtes et la ville d'Alcantara; plus près la barre avec son petit fort de la pointe d'Arca et au dedans du port, sur la rive opposée du Bocanga, le petit hermitage ruiné de *Bom Fim.*, et en face sur l'Anil la pointe de San Francisco.“ Ce fut là où selon la notice qui nous dirige, la Ravardière remit au commandant Portugais la ville naissante et la forteresse de San Luiz. Ce qu'on ne saurait assez rappeler, c'est la conduite toute chevaleresque du commandant Français en cette occasion et même celle d'Alexandre de Moura, qui agissait au nom de l'Espagne. Le jeune chirurgien de Paris, qui alla panser avec tant de zèle les blessés des deux partis et qui reçut un si touchant accueil dans le camp ennemi, peut seul donner une idée par son récit, plein de naïveté et de franchise, de la cordialité qui régna entre les Français et les Portugais après le combat (voy. *les Archives des Voyages publiées* par M. Ternaux Compans). A quelques mètres, en suivant la rive du Anil s'élève le couvent et l'église de Sancto Antonio; ces bâtiments ont été construits au lieu même où durant l'année 1612, Yves d'Evreux aidé des PP. Arsène et Claude d'Abbeville, bâtit son petit couvent, sous

l'invocation de St. François. Ce monastère des capucins français a été rebâti plusieurs fois „une partie du moderne couvent, est occupée aujourd'hui, par le séminaire épiscopal, et l'église qui est en construction s'élève de nouveau dans le goût de l'architecture gothique simple.“ Ce sera à ce que l'on assure, la plus belle église de San Luiz.

Cette construction n'est pas l'unique, tant s'en faut, dont se préoccupe la cité, mais c'est la seule, en quelque façon, qui nous intéresse directement. Nous ne parlerons donc ici, que pour mémoire, et du quai *da Sagraçao*, nommé ainsi à l'occasion du couronnement de D. Pedro II, et du vaste bassin qu'on creuse en ce moment, dans le but de lui faire admettre une frégate à vapeur de premier ordre, nous nous contenterons de citer le dock que l'on projette dans le voisinage de l'Anse das Pedras. Il y aurait plusieurs constructions monumentales telles que l'Eglise do Carmo, la cathédrale, la caserne du *Campo do Ourique*, le théâtre qu'il serait juste de mentionner, mais il ne faut pas oublier que ceci n'est qu'une note rapide, destinée à faire saisir dans son ensemble, ce qu'est devenue en deux cents cinquante ans, la fondation française.

Un des voyageurs les plus modernes qui se soient occupés de ces contrées, William Hadfield, fait observer que San Luiz est la ville du Brésil, où l'on parle le plus purement le Portugais. C'est, en effet, la patrie de deux écrivains hautement estimés dans l'Empire; Odorico Mendes et João Francisco Lisboa, dont la mort est toute récente. Après avoir traduit Virgile avec une supériorité de style qu'envieraient les contemporains de Camoens, Odorico Mendes prépare en ce moment une version en vers d'Homère, où la science du rythme le dispute à l'inspiration. — Quant au poète des légendes nationales, dont tout le Brésil répète aujourd'hui les chants (nous voulons parler ici de Gonçalvez Dias), il appartient bien à la province du Maranham, qu'il a explorée en savant et en voyageur intrépide, mais il est né à Caxias. Les oeuvres de ces trois écrivains honneur du pays, sont aussi l'honneur de la bibliothèque publique, mais cet établissement institué dans une ville éminemment littéraire est bien peu en rapport avec les nécessités croissantes

de ses autres institutions relatives à l'instruction publique. Il y a trois ans tout au plus, il ne comptait que 1031 volumes. Puisse le livre que nous reproduisons ici, le premier avec celui de Claude d'Abbeville, qui ait été écrit dans la ville naissante, commencer une ère nouvelle pour cet établissement indispensable dans une capitale florissante. Plusieurs fondations heureusement viennent en aide à son insuffisance, on publie à San Luiz divers journaux, tels que le *Publicador Maranhense*, l'*Imprensa*, le *Jornal do Comercio* etc. etc., et il y a dans la ville une société de typographie; à laquelle il faut joindre un grand cabinet de lecture et une société littéraire l'*Atheneu Maranhense.* Tout cela contraste étrangement avec l'époque où le P. Arsène de Paris, trouvait à peine une feuille de papier pour écrire à ses supérieurs.

Cette deuotion s'augmenta encore bien plus quand la chapelle Sainct Loüis au fort fut edifiee. p. 11.

L'église cathédrale de *San Luiz* ou *Maranham*, car la ville porte toujours ces deux noms, a cessé d'être sous l'invocation de St. Louis de France. C'est aujourd'hui l'ancienne église du couvent des Jésuites, qui sert de cathédrale, cette église est sous l'invocation de *Nossa Senhora da Victoria.* (Voy. *Ayres do Cazal*, *Corografia Brasilica*, Rio de Janeiro, 1817, T. I. p. 166.) Il parait que dans les vastes constructions faites en ces derniers temps pour agrandir le couvent de Sanct-Antonio on a respecté la petite chapelle d'origine française, les Franciscains qui la desservent aujourd'hui, n'étaient l'année dernière qu'au nombre de trois: Fr. Vicente de Jesus (gardien), Fr. Ricardo do Sepulcro et Fr. Joaquim de S. Francisco, tous les deux prêtres.

Pour remédier à cette disette, l'on délibera d'envoyer à la pesches des vaches de mer. p. 13.

Cette espèce de phoque à la chair savoureuse, était alors prodigieusement commune dans le nord du Brésil et dans l'intérieur de la Guyane; c'est ce que les Portugais appelent le *peixe-boy*, le poisson-boeuf, les Indiens le *ma-*

nati. La chair excellente de ce poisson nourrit encore en grande partie les habitans des bords de l'Amazone et du Tocantins. (Voy. Osculati, *America equatoriale.*) Claude d'Abbeville lui donne le nom d'*Ouräraourä.*

Alors on fit dire par tous les vilages de l'isle et de la province de Tapouytapere. p. 15.

Ce nom de lieu déjà cité, reviendra fréquemment. Le vaste territoire qu'on désigne encore au Maranham sous la dénomination de *Tapuytapera* est réparti aujourd'hui entre les comarcas d'Alcantara et de Guimaraens. Il renfermait jadis onze Aldées indiennes. Cumá était la plus considérable de toutes. Tapouytapère est à environ 40 lieues de San Luiz. Selon M. Martius ce nom s'expliquerait par cette courte périphrase: habitation des indiens ennemis. Voy. le volume intitulé: *Glossaria linguarum brasiliensium.* Erlangen, 1863, in-8. On trouve placés à part, dans ce recueil, les noms de lieux, comme ceux des végétaux et du règne animal.

Qui du depuis furent couuertes de gros et grands Aparituries. p. 15.

L'*Apariturier* ou *Aparituríe*, qui fournit de si heureuses comparaisons au P. Yves, est simplement le Manglier (Rhyzophora Linn.). Cet arbre des rives américaines, si utile à l'industrie, forme en effet de vastes forêts maritimes dans le Maranham et sur toute la côte du Brésil, aussi bien que sur celle du pays de Venezuela. On a détruit avec beaucoup trop de promptitude ces arbres, dans une foule de localités, et nous avons entendu attribuer même l'invasion récente de la fièvre jaune à la destruction systématique de ce végétal charmant, qui égaye de sa verdure tous les rivages brésiliens. En tombant sous le fer du cultivateur, il laisse à découvert des plages boueuses, habitées par des myriades de crabes, et d'où s'échappent des effluves paludéennes de la pire espèce. Il y a au Brésil deux espèces de Mangliers, le *mangue branco* et le *mangue vermelho.* Nous renvoyons pour leur description scientifique à Aug. de St. Hilaire. Nous

supposons que le vieux mot employé ici par le P. Yves vient du verbe *parere* enfanter, parce que cet arbre se reproduit par les racines qu'il jette en arcades autour de lui. (Voy. dans *nos scènes de la nature sous les tropiques*, l'effet du manglier dans le paysage.)

Il y en a de trois sortes. p. 18.

La fâcheuse lacune qui existe ici, permet cependant de reconnaître qu'il s'agit des tortues du Maranham. On prépare au Pará, avec les oeufs de ce Chelidonien, ce qu'on appelle la *manteiga de Tartaruga* ou *beurre de Tortue*. Il s'en exporte une quantité prodigieuse.

Parmy ces forests il y a une telle multitude de cerfs biches, cheureils, vaches braves. p. 19.

Dans cette énumération assez complète des quadrupèdes qu'on pouvait se procurer à la chasse, un nom frappera naturellement le lecteur, c'est celui de vache brave. Il eut été possible, rigoureusement parlant, que les rives du Mearim eussent reçu quelques individus de la race bovine, introduits déjà depuis longtemps dans la province de Pernambuco: Claude d'Abbeville est même explicite sur ce point. Mais ce n'est pas ce qu'a voulu dire notre bon missionnaire; la vache *brave* ou *brague*, comme il est dit autre part, est le *Tapir* ou *Tapié*, selon Montoya: animal fort commun alors d'une extrémité du Brésil à l'autre. Pour le désigner les Espagnols et les Portugais se servaient d'une dénomination empruntée aux maures. Ils l'appelaient aussi *Anta* ou *Danta* qui signifie, dit-on, buffle. Lorsque les Américains à leur tour eurent à imposer un nom au boeuf, ils l'appelèrent *Tapirassou*. M. Martius fait observer avec raison que le mot s'applique dans la *lingoa geral* à tout gros mammifère. Ce pachyderme étant le plus gros animal connu de l'Amérique du sud, sa chasse fut bientôt en honneur chez les Européens et il disparut, en grande partie du moins, des lieux où il était le plus répandu. Dans certaines contrées de l'Amérique c'était un animal sacré. A ce titre même, il figure sur divers monuments. Au Brésil les indigènes cherchaient à

se le procurer, non-seulement à cause de sa venaison, mais surtout en raison de l'épaisseur de son cuir, dont ils fabriquaient des boucliers, et que ne pouvaient traverser des flèches armées le plus ordinairement d'une pointe aigue de bois ou d'un roseau affilé. Jean de Lery avait rapporté du Brésil en France, plusieurs de ces rondaches, elles ne parvinrent pas jusqu'en Europe. Une effroyable famine, due à une traversée de cinq mois, obligea le pauvre voyageur à s'en nourrir après les avoir fait ramollir dans l'eau. Ceux de nos lecteurs qui voudront des détails intéressants et exacts sur le Tapir américain, les trouveront dans une excellente dissertation consacrée spécialement à cet animal, elle est due au docteur Roulin bibliothécaire de l'institut. On lit dans le Glossaire de M. Martius une synonimie étendue se rapportant au Tapir. (Voy. p. 479.)

Ils se mirent à chercher les Tabaiares. p. 19.

Il est bien certain que les Indiens de cette tribu se tournèrent contre les Français. Il y a dans l'histoire de cette expédition, un fait qui n'a pas été suffisamment remarqué: C'est que le plus fameux des capitaines indiens, dont le Brésil ait gardé la mémoire, fit ses premières armes au Maranham, durant l'occupation des Français. Le fameux *Camarão* (la Crevette), le grand chef ou *Morobixaba* des Tabajares, commandait à 30 archers, durant la lutte qui s'établit entre la Ravardière et Jeronymo d'Albuquerque. Convoqué par le gouvernement portugais pour prendre part à cette guerre, il partit de *Rio-grande do Norte* où se trouvait son Aldée et se rendit au *Presidio de nossa senhora do Amparo*, dans le Maranham le 6 septembre 1614. Son frère nommé *Jacauna*, le suivit; avec un fils qui n'avait pas plus de 18 ans et qui portait le même nom que lui. Bien des années après, Camarão, qui avait appris la guerre à si bonne école acquit un renom immortel dans les fastes du Brésil, en contribuant à l'expulsion des Hollandais. (Voy. *Memorias para a historia da capitania do Maranhão*. Cette narration historique a été insérée dans les *Noticias para a historia e geografia das Nações ultramarinas*.

Un gentilhomme du mesme voyage m'a raconté avoir tué trois sangliers d'vn coup de movsquet. p. 19.

Il n'y a pas de véritables sangliers au Brésil et l'on ne peut donner ce nom aux *Pecaris* ou *Tajassús* (appelés par les habitans *Porcos do Matto*). La prouesse du gentilhomme n'a rien d'extraordinaire, parce que les pecaris marchent toujours en troupes nombreuses et que le gros plomb suffit pour les tuer. Martius a donné la synonimie complète de cet animal dans ses *Glossaria linguarum brasiliensium*. (Voy. la division *Animalia cum Synonimis* p. 477.)

Ils trouverent des Aioupaues. p. 19.

Un *ajoupa* est une petite cabane couverte en feuillage et qui se trouve ouverte à tous les vents. Ce mot est encore fort usité dans nos établissements de la Guyane. On voit des représentations d'ajoupas dans Barrère.

Avssitost que cette armée fut retournée de Miary; l'on parla chaudement de faire dans peu de temps le voyage des Amazones. p. 20.

Dès l'année 1542, l'embouchure du grand fleuve avait été explorée par Alphonse le Xaintongeois. (Voy. le *ms. original de son voyage* à la bibliothèque impériale de Paris.) Jean Mocquet, chirurgien français garde des curiosités de Henri IV, avait visité ses rives. (Voy. *le ms. de sa relation* à la bibliothèque Ste. Geneviève.) Enfin la Ravardière avait poussé jusque-là une première reconnaissance. Jean Mocquet est tout-à-fait explicite touchant le mythe des Amazones, qui a tant occupé La Condamine et l'illustre de Humboldt. Il tenait tout ce qu'il rapporte de ces femmes belliqueuses, d'un chef nommé *Anacaioury*. Ce personnage ou peut-être son homonyme, figure comme on le verra bientôt dans Yves d'Evreux. Il commandait à une nation d'Oyapok ou d'Yapoco. Mocquet annonce à ses lecteurs qu'il ne put aller visiter les Amazones comme il le désirait „à cause que les courants sont trop violens pour les vaisseaux et mesme pour son navire et patache qui tiroit desia assez d'eau“.

Tous ces récits sur le grand fleuve avaient laissé en France des impressions si durables, que le comte de Pagan conviait Mazarin quarante ans plus tard, à reprendre des projets oubliés. Pour conquérir l'Amazonie, il veut que l'on s'unisse aux Indiens. Selon lui, le cardinal doit rechercher l'alliance „des illustres *Homagues* (les Omaguas), des généreux *Yorimanes* et des vaillants *Topinambes.*" Jamais certes nos sauvages n'avaient reçu de si pompeuses dénominations!

Il serait bien curieux de retrouver le récit de l'expédition exécutée sur les rives de l'Amazone en 1613, il avait été fait par ordre de la Ravardière et l'on en possédait encore une copie au temps de Louis XIII.

Premièrement les femmes et les filles s'appliquent à faire leurs farines de guerre. p. 22.

Gabriel Soares entre dans les détails les plus minutieux touchant la manière dont les Indiens fabriquaient cette farine, dont ils formaient de grands approvisionnements. L'espèce de manioc désignée sous le nom de *Carima* en faisait la base. Cette racine était d'abord desséchée à un feu doux, et après l'avoir rapée, on la pilait dans un mortier, puis on la blutait bien et on la mêlait en certaine quantité avec l'autre espèce de manioc, au moment où l'on devait la torréfier. On lui donnait un degré de siccité extrême, et elle se conservait beaucoup plus longtemps que l'autre. On aura du reste, sur cette industrie agricole des aborigènes du Brésil, tous les renseignements désirables dans *le Tratado descriptivo do Brazil*, p. 167. M. Auguste de Saint Hilaire a dit avec raison que l'exploitation du manioc avait tiré la plupart de ses procédés de l'économie domestique des Tupis; il a résumé en même temps, de la façon la plus concise et la plus habile, ce qu'il y avait à dire sur la culture de la plante (*Voyage dans le district des Diamants et sur le littoral du Brésil.* T. 2, p. 263 et suiv.).

Ces canots de guerre, sont quelquefois capables de porter deux ou trois cents personnes. p. 23.

Gabriel Soares est tout-à-fait d'accord ici avec notre

missionnaire. Les grands canots, dont il est question, s'appelaient *Maracatim* parce qu'ils portaient un Maraca protecteur à leur proue. Le mot *iga* désignait un canot simple, *Jgaripé* un canot d'écorce, etc. etc. (Voy. à ce sujet *Ruiz de Montoya, Tesoro,* à la p. 173.)

Sur les reins ils ont vne rondache faite de plumes de la queüe d'Austruche. p. 23.

André Thevet, et après lui Jean de Lery, ont représenté avec exactitude ce genre d'ornement, que le dernier de ces voyageurs nomme *Araroye.* Il était réservé au P. Yves de nous faire connaître sa valeur symbolique.

Ce mot d'Amazone leur est imposé par les Portugais et Français. p. 26.

Le curieux récit de l'Indien, confirme l'opinion émise par Humboldt, qu'il a bien pu se trouver jadis quelques femmes lasses du joug que leur faisaient subir les hommes et se vouant à la vie guerrière. Il cadre également avec les traditions recueillies par La Condamine. — Soixante ans environ avant le P. Yves, le cordelier André Thevet n'est pas éloigné de voir dans ces Sauvages américaines, des descendantes directes de l'armée féminine commandée par Pentesilée! Humboldt a dit avec raison que le mythe des Amazones appartenait à tous les siècles et à tous les cycles de civilisation.

Il fut affectionnement prié par tous les principaux de ce pays là d'aller faire la guerre aux *Camarapins* gens farouches. p. 27.

Cette nation n'est pas indiquée dans le *Diccionario topographico, historico, descriptivo, da Comarca do Alto Amazonas.* Recife, 1852, 1 vol. in-12. Nous ne l'avons pas non plus trouvé mentionnée dans la longue nomenclature de la *Corografia paraense* d'Accioli de Cerqueira e Silva. Elle doit être éteinte; Martius n'en fait pas mention dans ses noms de lieux et de nations, qui forment une division du Glossaire publié récemment.

Comma. p. 27.

Sous cette dénomination qui revient si fréquemment, on ne désignait pas seulement un grand village au-delà de Tapouytapère ; c'était aussi le nom d'un vaste territoire et d'une rivière. Selon le P. Claude, Comma signifie la place propre à pêcher du poisson; nous doutons fort que cette explication soit exacte. On cherche vainement Comma dans le Glossaire de Martius publié en 1863.

La rivière des *pacaiares* et de là en la rivière de *Parisop*. p. 27.

Casal, le *Dictionnaire du haut Amazone*, et Accioli se taisent également, sur ces fleuves, qui reçurent une armée de deux mille hommes ! Martius signale une nation des Pacajaz ou Pacaya dans le Pará. (Voy. *Glossaria linguarum* p. 519.)

Et les mena au lieu des ennemis, lesquels demeuroient dans les *Iouras*. p. 28.

Cette courte description d'habitations aériennes construites sur des mangliers, et sur des troncs de palmiers murichy, rappelle un fait des plus curieux, qu'on a jadis rangé parmi les fables et qui figure dans la Relation de Walther Ralegh. Il est bien certain qu'on a pu mettre quelque exagération dans les premiers récits, mais que le fait en lui-même est de la plus grande authenticité. Il a lieu encore aux bouches de l'Orénoque. Les *Waraons* visités il y a près d'un siècle par le docteur Leblond, les *Guaraunos* que décrit le savant Codazzi, sont un seul et même peuple, que son étrange manière de vivre a sauvé d'une entière destruction. Les Camarapins, dont nous venons de constater la disparition furent moins heureux. On peut consulter sur les Indiens des Iouras l'extrait que nous avons donné jadis des manuscrits dans lesquels le médecin français a constaté son séjour chez les Waraons. (Voy. *la Guyane*, 1828, in-18.) Codazzi dont on connait les beaux travaux géographiques, citait encore en 1841, les Guaraunos, comme n'ayant pas complétement abandonné leurs maisons aériennes. Il y a

vingt ans tout au plus, ils venaient trafiquer avec les habitans de la Trinidad. (Voy. *Resúmen de la Geografía de Venezuela.* Paris, 1841, in-8.) Agostino Codazzi est mort dernièrement. Quant aux mss. de Leblond, que nous avons eus à notre disposition jadis, ils faisaient partie de la collection de voyages possédée en 1824 par l'éditeur Nepveu.

Et premièrement d'vn plaisant et rusé sauuage appelé *Capiton.* p. 30.

Ce personnage portait une dénomination toute portugaise, et il était dévoué à la nation dont il servait les intérêts. Le titre de *Capitão* a été promptement accepté du reste, par les chefs de la race indienne.

J'ay faict mourir le père qui est mort et enterré à Yuiret, où demeure le *pay ouassou* le grand père auquel j'ay enuoyé tous les maux qu'il a. p. 31.

Ce sauvage fanfaron, se vantait d'avoir fait mourir le P. Ambroise résidant à Yuiret, qu'il faut prononcer *Ieuiree,* selon Claude d'Abbeville, qui indique en même temps l'étrange signification de ce nom. Le *pay ouassou*, le grand père, est Yves d'Evreux. Nous ferons observer à ce sujet que le mot *Pay* signifie père en Portugais. *Pay guaçu* de l'avis même de Ruiz de Montoya signifie évêque, prélat en Guarani. Le nom de Pay fut d'autant plus promptement adopté par les Indiens qu'il avait une plus grande analogie avec celui qui désigne les gens graves; les sorciers *hechizeros*, pour nous servir de la propre expression du lexicographe espagnol. Dans la *lingoa geral,* modification du Guarani, Pay signifie père, moine, et seigneur. *Pay Abaré Guaçu* était la désignation des Prélats et des Jésuites. Les Indiens nomment encore le pape *Pay' abaré oçú etê.*

Ah que i'ay de peur grandement ô que les Topinambos sont méchants. p. 32.

Nous ne saurions dire pourquoi le missionnaire modifie l'orthographe d'un nom de peuple, qu'il a si souvent présentée d'une autre façon. Claude d'Abbeville écrit *Topy-*

nambas; l'auteur de la somptueuse entrée *Toupinabaulx*, Hans Staden *Topinembas*, et enfin Jean de Lery les appelle *Tououpinambaoults*. Malherbe adoucit le mot en écrivant *Topinambous*. Ce fut cette dernière orthographe qui prévalut au temps de Louis XIV. Nous sommes revenus à celle adoptée par les Brésiliens.

Or ces Portugaiz avoient avec eux des Canibaliers Sauuages. p. 34.

Par le mot si vague, qu'emploie ici le P. Yves, nous supposons qu'il prétend désigner des peuples plus sauvages encore que ne l'étaient les Tupinambas, ou se livrant d'une façon plus déterminée à l'anthropophagie. On trouvera dans les oeuvres de M. de Humboldt une curieuse définition du mot *Canibale*. Nous ferons remarquer que cinquante ans auparavant l'époque à laquelle écrivait le P. Yves, on désignait plus spécialement ainsi les Indiens rapprochés de l'équateur. On lit dans l'histoire de la France antarctique d'André Thevet à propos du bois de teinture: „Celui qui est du costé de la rivière de Ianaïre est meilleur que l'autre du costé des Canibales et toute la coste de Marignan" (p. 116 au verso), et plus loin: „Puisque nous sommes venuz à ces Canibales nous en dirons vn petit mot, or ce peuple depvis le Cap St. Augustin et au-delà iusques près de Marignan est le plus cruel et inhumain qu'en partie quelconque de l'Amérique. Cette canaille mange ordinairement chair humaine comme nous ferions du mouton" (p. 119).

Nous fusmes inquietez l'espace d'un bon mois de mille rapports, tant des Sauvages qui habitoient près de la mer, que des François residans aux forts qu'ils oyoient fort souvent tirer des coups de canon du costé de l'islette St. Anne et du costé de *Tabou-courou*. p. 34.

Ce fut en effet sur les bords de l'*Itapecurú* que les Portugais se présentèrent. Claude d'Abbeville dit quelques mots de ce beau fleuve, mais il en exagère le cours. Nous sommes si peu au fait de la géographie de ces contrées,

qu'Adrien Balbi se contente d'introduire son nom dans les tableaux qu'il a dressés des fleuves du Maranham. Mais quels prodigieux changements se sont opérés sur ses rives depuis l'époque où notre bon moine le nommait en altérant son nom. A la place de ces forêts, où erraient jadis les Tymbiras, on cultive le maïs, le manioc, le sucre, le tabac, le coton, et la récolte de cette dernière production est si abondante, qu'elle monde pour deux districts seulement à plus de 35,000 sacs.

Les villes les plus importantes qui s'élèvent sur ce fleuve ne sont pas même connues de nom en France et figurent à peine dans nos livres de géographie. Qui a entendu parler par exemple de la petite cité de Caxias, la riante patrie de Gonçalvez Dias. C'est cependant une ville riche et commerçante, que l'on rencontre sur les bords de l'Itapecurú à soixante lieues de la capitale. Ce n'était en 1821, qu'une bourgade de 2400 âmes environ et aujourd'hui, son accroissement a été si rapide, qu'on lui accorde au-delà de 6000 habitans. Caxias est le centre du commerce qui se fait avec la vaste province du Piauhy et avec les immenses solitudes peuplées de troupeaux qu'on désigne sous le nom de *Sertão*. Plantée pour ainsi dire dans le désert, elle a des écoles florissantes, un théâtre, des établissements d'utilité publique, qu'on ne rencontre pas toujours dans des villes plus considérables. Le nom de Caxias a d'ailleurs une signification politique au Brésil. Ce fut là, qu'en 1832, sur le morne de Alecrim, fut livrée la bataille à l'issue de laquelle se consolida l'indépendance de la province. Plus tard, sur la colline même qui portait le nom indien *das Tabocas* eut lieu le combat sanglant, où fut vaincu Fidié et qui inspira des vers si énergiques à Gonçalvez Dias. Il faudrait des volumes pour exposer même sommairement les perturbations qui suivirent cet événement et les luttes orageuses qui se continuèrent dans ce coin ignoré du monde jusqu'en 1848, époque à laquelle le docteur Furtado sut réprimer le brigandage qui désolait la cité naissante. La nature elle seule est grande dans ces régions, 20,000 habitans tout au plus forment la population de ce vaste municipe effleuré à peine

par l'agriculture. A la distance où nous sommes d'ailleurs, ces révolutions si longues à raconter, nous font l'effet de celles du moyen-âge qu'enregistre parfois l'histoire locale, mais qu'elle oublie pour ainsi dire aussitôt parce que ces événements ne se lient à aucun des grands intérêts dont le monde se préoccupe. A plus juste raison encore on pourrait appliquer ce que nous disons à villa de Codó, la bourgade la plus florissante de la province après Caxias; comme elle, elle est baignée par l'Itapecurú, et comme elle un espace de soixante lieues la sépare de la capitale.

Il faudrait qu'ils plantassent des croix pour chasser Giropary. p. 37.

Cette dénomination du mauvais principe, acceptée durant tout le courant de leur publication, par Yves d'Evreux et par Claude d'Abbeville, semble appartenir plus spécialement au nord du Brésil. Martius écrit *Jurupari* ou *Jerupari*. *Anhánga* parait avoir été plus usité dans le sud. Le *Tesoro de la lingoa Guarani*, ne renferme pas la signification du mot Giropari. *Angaí* dans ce précieux dictionnaire, désigne le mauvais esprit. Anhanga aujourd'hui ne signifie plus qu'un fantôme. (Voy. Gonçalvez Dias, *Diccionario da lingoa Tupy.*)

Ces peuples estoient appelés par les Tapinambos Tabaiares, auparavant qu'ils se fussent réunis. p. 39.

Tabajares, ne signifie nullement *ennemi*, mais bien les seigneurs de l'Aldée. (Voy. Adolfo de Varnhagen, *Historia geral do Brazil*, T. 1; — Accioli, *Revista do Instituto.*)

Les Français les appellent pierres vertes. p. 39.

La dénomination adoptée au XVIIe siècle par nos compatriotes venait indubitablement de l'habitude où étaient ces Indiens de se percer la lèvre inférieure et même les joues, pour y introduire des disques de jade, travaillés avec beaucoup de patience, et qu'ils regardaient comme leurs joyaux les plus précieux. (Voy. *sur l'usage de se percer la lèvre inférieure chez les Américains du sud*, notre série d'articles

insérée avec de nombreuses gravures dans le *Magasin pittoresque.* T. 18, p. 138, 183, 239, 338, 350, et 390.)

Miarigois, c'est-à-dire gens venus de Miary. p. 39.

Miarigois est un nom évidemment forgé par notre bon missionnaire. Rabelais n'eut pas mieux inventé. Les Miarigois n'étaient autres que des Tupinambas qui s'étaient fixés sur les bords fertiles de ce Miary, que Cazal prétend avoir donné son nom à la province. Le Mearim qui offre un cours de 166 lieues n'est navigable que durant l'hivernage, les grands canots ne peuvent le remonter alors que jusqu'à 60 lieues, il prend naissance dans la *Serra do Negro* et *Canella* par les 8⁰ 2′ 23″ de lat. et les 2⁰ 21′ de long., comptés depuis l'île de Villegagnon (baie de Rio de Janeiro).

Les *Tapouis* font grand estat de ces pierres. p. 40.

Le mot *Tapuya* ou *Tapouy* a soulevé de grandes discussions, est il le nom d'un peuple? (Voy. *le Dictionnaire de Gonçalvez Dias.*) Signifie-t-il ennemi? Ruiz de Montoya se tait sur ce point. Faut-il en faire une nation distincte de celle des Tupis, à laquelle ces derniers auraient imposé ce nom. Un écrivain, qui fait autorité, M. Accioli, ne semble pas hésiter à ce propos. Lorsqu'il a énuméré les principales divisions de la race Tupique, il dit: „Une autre nation générique, celle des *Tapuias* se subdivise conformément à l'opinion d'un grand nombre en peuplades parlant près de cent langues tels sont: les *Aymorés*, les *Potentús*, les *Guaitacás*, les *Guaramonis*, les *Guaregores*, les *Jaçarussús*, les *Amanipaqués*, les *Payeias* et un grand nombre d'autres.“ (Voy. le T. XII de la *Revista trimensal. Dissertação historica, ethnographica e politica sobre quaes eram as tribus aborigenes*, etc. p. 143.)

Les battre c'est autant que les tuer. p. 45.

Ce mot était devenu proverbial aux iles et à la Guyane.

Tu ne m'as pas mis la main sur l'épaule en guerre. p. 45.

Hans Staden fait prisonnier par les Tupinambas en 1550 au sortir du fort de Bertioga suscite une grande discussion, lorsqu'il faut savoir définitivement quel est celui qui l'a touché le premier. (Voy. *la Collect. Ternaux Compans.*)

Ybouïra Pouïtan, c'est-à-dire l'arbre du Brésil. p. 54.

Ce nom de chef n'a rien d'extraordinaire, mais il faut écrire *Ibira Pitanga* pour plus d'exactitude. (Voy. Ruiz de Montoya.) Lery écrit *Araboutan*, Thevet *Oraboutan.* Ce bois célèbre disparait chaque jour davantage des grandes forêts où l'allaient chercher nos ancêtres.

Chacun l'environnoit pour l'escouter quand il alloit au Çarbet. p. 55.

C'est un Tabajara qui parle, mais nous ferons observer que le mot *Carbet* n'appartient pas à la *lingoa geral.* Le P. Ruiz de Montoya ne l'a pas inséré dans son précieux *Tesoro de la lingua Guarani.* Il est plus particulièrement en usage parmi les Galibis et d'autres peuples de la Guyane. Le voisinage de notre colonie se fait sentir dans le récit du P. Yves, rien que par cette expression. Il faut faire une certaine différence entre les Carbets et les *Ocas* ou *Tabas,* qui constituaient l'architecture rudimentaire des autres peuples du Brésil. Écoutons à ce sujet le P. du Tertre: „Au milieu de toutes ces cases, ils en font une grande commune qu'ils appellent *Carbet,* laquelle a toujours 60 ou 80 pieds de longueur et est composée de grandes fourches hautes de 18 ou 20 pieds, plantés en terre. Ils posent sur ces fourches un latanier ou un autre arbre fort droit qui sert de faist, sur lequel ils ajustent des chevrons qui viennent toucher la terre, et les couurent de roseaux ou de fuëilles de latanier, de sorte qu'il fait fort obscur dans ces Carbets, car il n'y entre aucune clarté que par la porte, qui est si basse qu'on ne sauroit y entrer sans se courber.“

Les détails que nous venons de donner ici sont empruntés à un ouvrage qui date de l'année 1643, et ils se rapportent plus spécialement à l'architecture rustique des

Caraïbes insulaires. Nous avons choisi cet exemple à peu près contemporain du livre publié par notre auteur, parce que il n'y avait pas en réalité de notables différences entre les Carbets des îles et ceux du continent. Si l'on faisait une histoire de ces cases de feuillage si promptement élevées, on pourrait en constater néanmoins certaines variétés, selon les usages auxquels on les destinait. (Voy. à ce sujet, *le voyage pittoresque au Brésil de Debret*, puis les gravures du livre d'André Thevet, publ. en 1558.) Il y avait les petits et les grands Carbets, ceux où les Piayes faisaient leurs jongleries, et ceux où se tenaient les grands conseils. Ces derniers affectaient la forme d'un de nos vastes hangars, et pouvaient contenir jusqu'à 150 ou 200 guerriers. Au XVII[e] siècle, dans le langage de nos colonies, parmi les îles ou sur le continent, tenir un conseil quelconque, c'était *Carbeter;* le terme était consacré et se trouve dans tous les voyageurs. (Voy. entre autres Biet, *Voyage de la France équinoxiale.* Paris, 1654, in-4.)

Il alla de ce pas au fort, accompagné d'vn des principavx truchemens de la cōpagnie nōmé Migan. p. 60.

David Migan était Dieppois et comme tant de Normands de la fin du XVI[e] siècle, il était venu chercher fortune parmi les sauvages du Brésil. Les chefs de l'expédition le trouvèrent établi depuis nombre d'années à Jupanaran, sur l'île de Maranham. C'était dans l'étendue du mot, un truchement de la Normandie et dieu sait de quelle réputation jouissaient ces interprètes, dans ce qu'on appelait alors le monde civilisé. On allait jusqu'à les assimiler aux sauvages, dont ils partageaient disait-on parfois les odieux festins. David Migan eut les honneurs du Mercure français. (Voy. T. 3, p. 164.) Il revint en France avec Rasilly, auquel il était particulièrement attaché, lui seul était en état de bien traduire à la reine la longue harangue d'Itapoucou. Nous ferons remarquer en passant qu'il a apposé sa signature, dans la cession que la Ravardière faisait de ses droits à François de Rasilly. Cela indique sans aucun doute qu'il

jouissait d'une considération exceptionnelle. Le nom de Migan toutefois nous parait être un nom de guerre, ce mot en langue tupique, désigne l'épaisse bouillie que l'on faisait avec la farine de manioc. Malherbe qui se trouvait aux Tuileries lors de la présentation des Indiens fait remarquer l'habileté de cet homme. Il y avait un autre interprète nommé Sébastien, qui avait été attaché à la personne d'Yves d'Evreux.

Vn iour qvelques vns me disoient qu'il falloit que nous fvssions bien pavures de bois en France et qu'ssions grand froid, puisque nous enuoyons des nauires de si loing à la mercy de tant de perilz querir du bois de leur pays. p. 70.

Il est infiniment curieux de trouver au Maranham en l'année 1612, un sauvage faisant absolument le même raisonnement au P. Yves, que celui auquel était obligé de répondre Jean de Lery en 1556: „Que veut dire que vous autres *Maïr* et *Peros* (c'est-à-dire français et portugais) veniez quérir de si loin du bois pour vous chauffer? N'en y a-t-il point en vostre pays? (Voy. *Histoire d'un voyage en la terre du Brésil.* Rouen, 1578, in-8.)

Ils sont fort patiens en leurs misères et famine iusques à manger de la terre. p. 76.

M. de Humboldt a décrit longuement la région des Otomaques et les amas considérables de terre, que font ces Indiens pour s'en nourrir, à l'époque où la chasse et la pèche leur font défaut. Selon le grand voyageur, cette terre séchée au soleil et formant des pyramides de boulettes rangées symétriquement, n'est si recherchée par les Sauvages, qu'en raison des particules animalisées qui la rendent nutritive. Le P. du Tertre prouve que les Indiens des îles étaient géophages comme ceux du continent, mais il suppose que c'était uniquement par une aberration du goût. „Tous mangent de la terre, aussi bien les mères que les enfants, dit-il, la cause d'un si grand déréglement d'apétit ne peut procéder à mon avis, que d'un excès de mélancolie.“ (*Hist. nat. des Antilles, habitées par les Français.* T. 2. p. 375.) Non

loin des régions que décrit le P. Yves, sur les bords du Rio Ucayale, on rencontre encore les indiens Pinacos, dont le véritable nom est *Puynagas.* Ces Indiens dédaignés par leurs compatriotes sont d'intrépides géophages. L'un des plus curieux opuscules qui aient été publiés sur cette matière, est celui de M. Moreau de Jonnès. Il est intitulé: *Observations sur les Géophages des Antilles.* Paris, An VI, il n'a pas plus de 11 pages.

Le second degré s'appelle Kounoumy miry petit Garsonnet. p. 79.

Dans cette énumération des divers degrés de l'enfance nous retrouvons encore l'exactitude du P. Yves; mais il a confondu la lettre *N* avec la lettre *R;* le mot enfant s'écrit dans les glossaires brésiliens: *Curumîm.* (Voy. Gonçalvez Dias, *Diccionario da lingua Tupy.* Leipzig, 1858, in-12.)

Elles sont données en mariage, et alors elles portent le nom de *Kougnanmoucou-poire.* p. 88.

M. Gonçalvez Dias désigne sous le nom de *Cunhã mucú* la jeune vierge. (Voy. Diccionario.)

Il se couche pour faire la Gésine au lieu de sa femme. p. 89.

Cet usage étrange dont parlent tous les vieux voyageurs du XVI[e] siècle, ne s'était pas, comme on voit, encore modifié. On ne le retrouve pas seulement chez les Caraïbes des îles, il est en vigueur chez plusieurs peuples de l'Europe et notamment chez les Basques, on le désignait jadis sous le nom de la *Couvade.* Les *mélanges historiques* publiés à Orange en 1675, contiennent d'intéressantes recherches à ce sujet: „C'estoit, y est-il dit, une assez plaisante coutume que celle qui s'observoit dans le Bearn. Lorsque une femme estoit accouchée, elle se levoit et son mary se mettoit au lit, faisant la commère. Je crois que les Bearnais avoyēt tiré cette coûtume des Espagnols, de qui Strabon dit la même chose au 3[e] livre de sa géographie. La même coutume se pratiquait chez les Tibaréniens, au rap-

port de Nimphodore, dans l'excellent scholiaste d'Apollonius le Rhodien, liv. 2 et chez les Tartares suivant le témoignage de Marc Paul au chapitre 41 du 2e livre.“ Cette conduite si bizarre qu'on ne saurait expliquer lorsqu'on n'est point descendu assez profondément dans les replis cachés du caractère indien, était religieusement suivie par les guerriers Tupinambas les plus forts et les plus renommés; elle fait sourire l'homme civilisé, qui en cherche naturellement l'origine. Elle devient touchante, pour ainsi dire, si l'on fait attention qu'elle est toujours accompagnée des plus cruelles privations. Non-seulement l'Indien qui vient d'être père et qui se condamne volontairement à ce repos ridicule, ne mange pas, mais il s'impose encore d'autres supplices; le tout, dans le but d'éviter au petit être qui vient de naître certains maux qu'il redoute pour lui. Par suite de son ignorance, et de ses idées superstitieuses, il s'attribue sur l'enfant une influence physiologique illusoire et il brave stoïquement de grandes souffrances pour en épargner quelques-unes au nouveau-né. L'homme policé des villes médiocrement éclairé parfois, se garde bien d'interroger les idées pleines de dévouement, mobiles du Sauvage; avant de juger sa conduite il rit de pitié. La compagne de l'Indien, cependant partage son étrange superstition, et elle approuve son mari. Elle se résigne même sans murmure à de vraies douleurs et à un nouveau travail parfois très rude puisque tout le poids du ménage retombe forcément sur elle. Dans la pensée de cette pauvre créature le salut du nouveau-né est attaché à la conduite stoïque que tient son mari. Nous ne saurons jamais quel était le mobile qui conduisait les anciens lorsqu'ils s'abandonnaient à ce repos bizarre, il ne différait point probablement de celui qu'on accorde aux Américains. Carli dont l'ingénieuse érudition explique tant de choses de l'antiquité américaine n'essaye même pas de chercher un motif à ce qu'il trouve si burlesque. Il se trompe certainement lorsqu'il affirme qu'on apportait des aliments abondants à ces solitaires. (Voy. *Lettres Américaines.* Boston et Paris, 1788, T. 1. p. 114.) Il est bon toutefois de lire avec précaution la version française de ce curieux passage; le traducteur

français le Febvre de Villebrune n'a pas su rendre aux expressions italianisées par l'auteur leur valeur réelle. Antoine Biet est plus juste à l'égard des Indiens et il se montre bien moins enclin que ses prédécesseurs à la raillerie, lorsqu'il décrit la Couvade chez les Galibis. Il l'avoue, le pauvre Indien „Jeusne étroitement pendant six semaines ne mangeant que fort peu, d'où vient que quand sa couche est faite, il se leue maigre, comme vne squelette (sic)." Le même voyageur nous fait voir son patient Galibi, ne quittant pas le Carbet et n'osant pas même lever les yeux sur ceux qui l'environnent. (*Voyage de la France équinoxiale*, liv. III, p. 390.)

En décrivant les coutumes de certains Caraïbes, l'auteur de l'histoire morale des Antilles ne pouvait oublier la Couvade. Rochefort en raconte les circonstances et il spécifie son analogie avec une cérémonie a peu près identique dont il avait été témoin dans une province de France. Ce repos forcé de l'Indien, lui parait souverainement absurde, mais il ne dénie pas au pauvre patient le mérite du jeûne, il avoue qu'on ne lui donne rien de toute la journée, qu'un petit morceau de Cassave et un peu d'eau. (Voy. *L'histoire morale*, p. 494.) Nous ne pousserons pas plus loin ces citations, il suffira de dire qu'en ce qui touche les peuples du Brésil, les Tupiniquins, les Tupinacs, les Tabajares, les Petiguaras et bien d'autres tribus imitaient les Tupis. Cette nomenclature n'ajoute rien d'ailleurs au fait en lui-même. Ce qu'il importait ici de faire ressortir c'était l'amour paternel de l'Indien. On restitue ainsi à la plus bizarre des coutumes l'origine réelle qu'elle doit avoir.

Grand-pères qu'ils appellent *Tamoins*. p. 91.

Tamoi veut dire grand-père dans la langue des Tupinambas; il y a ici altération du mot produite par une différence dans la prononciation. On lit dans le *Tesoro de la lingua Guarani* base de la lexicographie brésilienne *Tamôî, abuelo, Cheramôî, mi abuelo, Cherúramôîruba, mi bisabüelo, Cherúramôî, el abuelo de mi padre*, etc. Les Tamoyos avaient donc par leur origine une réelle prééminence

nence sur les autres tribus appartenant à la même race. Vers le milieu du XVIe siècle ils habitaient les alentours de *Nicteroy*, ou si on l'aime mieux les environs de Rio de Janeiro. Alliés fidèles des Français, ils furent chassés de ce beau territoire par Salema, et les débris de leurs tribus descendirent vers les régions du nord, où ils retrouvèrent leurs anciens amis, qui s'étaient réfugiés surtout dans les campagnes du Maranham.

I'ay mis cy-dessoubs la forme et manière ordinaire de leur pour parler qui est tel. p. 96.

L'espèce de vocabulaire, que donne ici notre missionnaire, n'est pas d'une importance médiocre. Les lecteurs français peu familiarisés avec la philologie américaine dédaigneront sans doute ce recueil de phrases, procédant d'une langue sur laquelle s'est égayé Boileau ; il n'en sera point de même, dans un vaste Empire, où les lettres sont aujourd'hui en honneur. Il y a longues années déjà que l'auteur de l'*histoire générale du Brésil* a fait ressortir l'importance de l'étude des langues indigènes dans un mémoire inséré parmi les actes de l'*Institut historique de Rio de Janeiro* (août 1840). Si le P. Anchieta, auquel on doit la première grammaire connue de la *lingoa geral* ne parlait pas du Tupi sans une sorte d'enthousiasme, si Figueira l'a imité dans sa naïve admiration, Laet en s'abstenant de ces formes admiratives, a vanté son abondance et sa douceur. En cela il a été suivi par Bettendorf. On peut dire néanmoins que de tous ces écrivains, c'est le P. Araujo, qui a fait le mieux saisir son importance, au point de vue philosophique. „Comment se fait-il, dit quelque part ce religieux, que les peuples par qui elle a été parlée, ayant leurs idées limitées dans un cercle étroit d'objets tous nécessaires, cependant, à leur mode d'existence, aient pu concevoir des signes représentatifs d'idées, capables d'atteindre aux choses dont ils n'avaient nulle connaissance antérieurement, et cela, non pas d'une façon telle quelle, mais avec propriété, énergie, élégance," et il ajoute aussitôt: „n'ayant aucune idée de religion, si ce n'est de la religion naturelle. Ils n'en ont pas moins trouvé dans leur propre

langue des expressions pour rendre toute la sublimité des mystères de la religion de Grâce, sans rien emprunter aux autres idiomes.“ On se tromperait étrangement, si l'on supposait que la langue usitée parmi les tribus nombreuses, que trouva Pedralvez Cabral au Brésil, en l'année 1500, est aujourd'hui éteinte. Non-seulement elle a laissé partout des vestiges dans la géographie du Brésil, mais on la parle dans une multitude de villages et elle a la plus étroite affinité avec ce Guarani, qui est la langue en usage dans la plus grande portion du Paraguay. Cette langue toutefois n'est plus déjà ce qu'elle était au XVIme siècle. Les idiomes des peuples sauvages se modifient comme ceux des peuples civilisés et plus encore peut-être, quand un courant d'idées nouvelles vient les détourner de leur libre allure. Le *Maya*, le *Quiché*, l'*Aztèque*, le *Quichua*, l'*Aymara*, ne sont plus ce qu'ils étaient du temps de Cortez, d'Alvarado, et de Pizare. Si le savant Veytia, pouvait, il y a tout près d'un siècle, constater l'énorme différence que présente le Nahuatl ancien, avec le Nahuatl, que plusieurs personnes parlaient de son temps, on doit se figurer aisément ce qui est advenu à l'égard de la langue Tupique et du Guarani moderne. Cette dernière langue, si usitée au Paraguay, n'est plus parlée dans sa pureté native, nous dit M. de Beaurepaire Rohan, que parmi les *Cayuas* aux sources de l'Iguatiny. Tous les livres, qui ont envisagé la vieille langue au point de vue grammatical sont donc précieux. Sous ce rapport même, il le faut bien dire, les voyages d'Hans Staden, de Thevet et de Lery, le sont plus que les relations de Claude d'Abbeville et d'Yves d'Evreux. On trouvera tous les renseignements désirables sur ce sujet dans notre opuscule publié sous ce titre: *Une fête brésilienne célébrée à Rouen en 1550. Suivie d'un fragment du XVIme siècle roulant sur la Théogonie des anciens peuples du Brésil et des poésies en langue Tupique de Christovam Valente.* Paris, Techener, 1850, gr. in-8.

Le savant Hermann E. Ludewig n'a pas eu connaissance du vocabulaire donné par le P. Yves ou du moins il ne le cite point. (Voy. *The literature of American aborigi-*

nal languages. London, 1857, in-8.) De vastes travaux ont été entrepris du reste sur cette langue en ces derniers temps. Au premier rang nous devons nommer ceux de l'illustre Martius. Un littérateur éminent du Brésil, M. Gonçalvez Dias, qui a déjà publié à Leipzig *le Diccionario da lingua Tupy* (1858), est allé l'étudier de nouveau dans les forêts profondes de l'Amazonie. La philologie brésilienne va donc faire encore d'immenses progrès.

Un Pagy Ouassou, c. a. d. un grand sorcier pour les maladies et enchanteries. p. 104.

Il y a ici une lacune fâcheuse dans notre texte, puisque il est à peu près indubitable que notre voyageur allait s'étendre sur une caste qui joue avec les *Morobixaba* le rôle principal dans la vie civile et politique des Brésiliens. Simon de Vasconcellos, dans ses *noticias do Brasil*, ne laisse pour ainsi dire rien à désirer sur ce point et nous y renvoyons. Nous ferons observer toutefois, que les *Piayes*, *Pagé* ou *Pagy*, n'obtenaient la prodigieuse influence qu'ils exerçaient qu'en se soumettant à des épreuves et à des jeûnes tels, que leur vie se trouvait en danger, lorsqu'ils obtenaient le titre, objet de leur ambition. Depuis l'embouchure de l'Orenoque, jusqu'à celles du Rio de la Plata, ces épreuves ne variaient guère. Lorsque le récipiendaire était déjà épuisé par le jeûne, on le livrait à la morsure des fourmis, on lui ingurgitait d'abominables potions dont le jus de tabac faisait la base et parfois on l'enfumait jusqu'à ce qu'il tombât privé de sentiment. S'il résistait à ces supplices, il marchait l'égal des guerriers et l'emportait parfois sur eux.

Vasconcellos nous a laissé sur ce qu'on pourrait appeler le collège des piayes (comme on a dit le collége des druides) certains détails infiniment précieux: ils s'appliquent surtout néanmoins, aux provinces du sud. Dans le nord c'étaient les *Pajes Aybas*, qu'on regardait comme des sorciers, de puissants astrologues, ou si l'on veut des *Tempestaires* auxquels rien ne pouvait résister. Non-seulement ils tenaient les astres sous leur dépendance, mais la lune, et le soleil lui-même, obéissaient à leurs ordres; ils déchaînaient les vents, ils soule-

vaient les tempêtes. Les animaux les plus terribles, tels que les jaguars et les jacarés se soumettaient à leurs ordres. Pour arriver, aux yeux du vulgaire, à ce degré de puissance, les Pajè Aybas possédaient un moyen qui n'a jamais manqué son effet; ils avaient *leur herbe aux sorciers* bien autrement puissante que celle de l'Europe, qui l'est déjà beaucoup. C'était la *Parica*, dont le docteur Rodriguez Ferreira a laissé la description et a fait connaître les effets délétères. (Voy. les *Mémoires de l'Académie des Sciences de Lisbonne.*) On mâchait la Parica, on en faisait une sorte d'onguent avec lequel on pratiquait des onctions.

Ils se frottent d'huyles de palme de *rocon* et de Iunipape. p 112.

Il y a ici une légère erreur typographique que nous rectifions, il faut lire *rocou.* Sur toute l'étendue de l'Amérique méridionale, les tribus sauvages se teignaient la peau en rouge orangé et en noir bleuâtre au moyen du rocou, *Bixia Orellana* et du *Genipayer* (*Genipa Americana*). Le P. Yves parle en termes exacts, du fruit de cet arbre, qui croît en abondance au Maranhan; le jus clair et limpide qu'on en extrait, tourne au noir intense presque immédiatement après son application et garde sa fixité inaltérable même dans l'eau durant neuf jours. (Voy. ce que dit à ce sujet Humboldt, *Voyage aux régions équinoxiales.*)

Elles ne peuvent plus voir à tirer des pieds les *thons* ou vers. p. 113.

Yves d'Evreux se sert ici d'une expression impropre, il désigne par le mot *Thon*, ce qu'on appelle le *bicho do pé*, *niga*, *Pulex penetrans* des entomologistes. Il serait possible néanmoins, que le mot appartînt à *la lingoa geral.* Il se trouve avec la même acception dans Thevet, qui a écrit en 1558. (Voy. *France antarctique*, p. 90.) Cet insecte est trop connu pour que nous insistions ici sur les maux dont il peut devenir l'origine. (Voy. entre autres naturalistes l'exact Auguste de St. Hilaire, *Voyage dans l'intérieur du Brésil.* T. 1, p. 35 et 36.)

Il faut que vous croyez que ces pays sont autant fournis d'arbres médicinaux, de Gommes salutaires et d'herbes souueraines, qu'aucun que soit soubs la voute des cieux. Le temps le fera connaître. p. 118.

La prophétie du bon père s'est complétement réalisée. Il y a peu de régions sur le globe, qui aient été explorées à un tel point au profit de la science. Outre *les plantes utiles* du Brésil dues au regrettable Auguste de St. Hilaire, on a aujourd'hui la *Flora brasiliensis* de l'illustre Martius qui a donné également la *materia medica* de ce vaste pays. Nous craindrions de fatiguer l'esprit du lecteur par une aride nomenclature, en accumulant ici les titres de livres spéciaux. Nous nous contenterons de faire observer que les Brésiliens ont apporté eux-mêmes leur large part à cet ensemble de travaux scientifiques. Il suffit de nommer ici les mémoires publiés en ces derniers temps par M. Freyre Allemão et l'immense recueil demeuré malheureusement imparfait, qui porte le titre de *Flora fluminensis*.

Ceste tache est appelée par les indiens *Aïpian*, c'est-à-dire la *mère pian*. p. 120.

Cette funeste maladie, si voisine de la syphilis, si elle n'est la syphilis elle-même se trouve décrite également dans *la France antarctique* d'André Thevet, livre publié à Paris en 1558 (voy. à la p. 86). Jean de Lery en décrit aussi les symptômes. Il est donc évident qu'on ne saurait attribuer aux noirs de la Guinée une affection si répandue chez les Américains.

Ils le deualent doucement au fond. p. 126.

Le P. Yves est ici d'une rigoureuse exactitude dans tout ce qu'il dit sur les funérailles des Indiens. Lery et Thevet se trouvent complétement d'accord avec lui. Ce dernier a donné une excellente planche représentant un Tupinamba, qu'on descend au tombeau. (Voy. p. 82 au verso.)

Cosins du Petun. p. 126.

Il faut lire ici *Cofins*. Les Tupinambas n'omettaient point en effet dans leurs singulières prévisions une certaine

quantité de tabac destinée au mort, de même qu'on lui apportait des viandes, du poisson, des racines de Cara et de la farine de Manioc. Tout ce que le P. Yves raconte dans ce chapitre est de la plus grande exactitude et l'on peut examiner sur ce sujet deux images naïves que reproduisent *la France antarctique* de Thevet et *le Voyage* de Lery.

Tapouitapère, Comma et Caietez. p. 130.

Les Tapouïtapères qui empruntaient leur nom à une localité du Maranham étaient-ils les longs cheveux? Ils appartenaient à la race Tupique, puisque Migan, l'interprète Dieppois, entendait leur langage, il en était de même des Comma, ou Indiens de la bourgade portant ce nom. Les Cahétes formaient au XVIme siècle, une nation essentiellement belliqueuse, occupant la plus grande partie du territoire de la province de Pernambuco. Ce peuple parlait la langue Tupique ou *lingoa geral*. On trouvera les plus curieux renseignements sur son organisation intérieure, dans le *Roteiro do Brazil*, ms. de la bibl. imp. de Paris. Il est reconnu aujourd'hui que ce livre si remarquable, composé en 1587, par Gabriel Soares, est le travail le plus complet qui existe sur les diverses tribus du Brésil existant encore à l'époque où vivait le P. Yves. L'Académie des Sciences de Lisbonne en avait reconnu depuis longtemps l'importance et l'avait fait imprimer dans ses *Noticias das naçòes ultramarinas*, lorsque M. Adolfo de Varnhagen collationnant entre eux tous les manuscrits revêtus de titres divers, mais dus au même auteur, en donna une nouvelle édition bien supérieure à toutes les autres: elle a paru sous ce titre: *Tratado descriptivo do Brazil em* 1587, *obra de Gabriel Soares de Souza, Senhor de Engenho da Bahia nella residente dezesete annos, seu vereador da Camara.* Rio de Janeiro, 1851, in-8.

Tous se sauuerent en certaines islettes inhabitées, horsmis un François qui fut emporté en nageant par les poissons *Rechiens*. p. 132.

Le P. Yves suit toujours cette vicieuse orthographe pour

désigner le *requin*. On a dû écrire primitivement *requiem*. S'il est vrai que le nom imposé à ce squale vorace vienne de la rapidité avec laquelle il donne la mort.

Les Ioueurs de Maraca. p. 133.

Le Maraca dont il a été si souvent question était un instrument symbolique, dont on faisait usage dans les cérémonies sacrées et dans les fêtes. Le garde des curiosités du roi, Thevet, en a donné une description excellente dans ses manuscrits inédits. On ne sera pas fâché de la retrouver dans ce volume: „Tenant à leur main, un ou deux Maracas, qui est un fruit gros: fait en ovale, comme un oeuf d'austruche et grand comme une moyenne citrouille, lequel fruict, n'est pas bon à manger, mais est fort plaisant à veoir, ils en font certain mystère et superstition la plus estrange qu'on saurait penser. Car, ayant creusé ce fruict par le mytan, ils vous l'emplissent de certaines graines de millet gros comme pois, puis le fichent dans un bout de bâton, et enrichy qu'il est de beau plumage, ils le plantent tout de bout en terre. Chaque mesnage en a un ou deux, qu'ilz reuerent comme si c'estoit leur Toupan, le tenant à la main lorsqu'ils dansent et le faisant sonner: penseriez que c'est Toupan qui parle à eux.“ (Ms. d'André Thevet conservés à la bibl. imp. de Paris.) Hans Staden, Lery, Roulox Baro ont consacré des pages nombreuses au Maraca, Malherbe lui-même parle de ceux qu'il entendit à Paris, lorsqu'on baptisa les trois Indiens dont Louis XIII fut le parrain.

Arrivés à Paris, au couvent de leurs protecteurs, les Tupinambas revêtus de leurs beaux atours, armés de Maracas firent fureur à la cour. On se passionna même pour leurs danses, je dirais presque pour leur musique. Il serait curieux de retrouver aujourd'hui, la Sarabande que le fameux Gauthier fit en leur honneur. Malherbe écrivait au célèbre Peiresc qu'il l'envoyait à Marc Antoine et il ajoutait: „On la tient pour une des plus excellences pièces que l'on puisse ouïr.“ (Voy. *Correspondance*, p. 285 de l'ancienne édit.) Douze pages plus loin, Malherbe revient sur la pièce en vogue et sur son auteur: „Gauthier est tenu le premier du

métier; je ne sais s'il aura réussi et si le goût de la province se conformera à celui de la cour."

On ne se contenta pas d'associer les pauvres sauvages à d'étranges amusements, on prétendait les fixer en France. Le poëte dit p. 275: „Les Capucins pour faire la courtoisie complète à ces pauvres gens sont après à faire résoudre quelques dévotes à les espouser à quoi je crois qu'ils ont déjà bien commencé," mais tandisque l'on accueillait si bien les guerriers du Maranham, leurs femmes ne jouissaient pas de la même faveur. Une certaine princesse dont le poète tait le nom en avait pris une opinion étrange et nous renvoyons pour ce fait à la p. 264: „Elle dit que pour eux elle est bien contente de leur donner à dîner, mais que Mesdames leurs femmes ne pouvaient être que . . . vous m'entendez bien et ne les veut pas recevoir chez elle."

Du voyage du capitaine Maillar. p. 134.

Il est extrêmement curieux de voir que cette expédition envoyée en reconnaissance, sur les rives fertiles du Mearim, y constata dès lors, que les terres y étaient essentiellement propres à la culture de la canne à sucre, c'est aujourd'hui celle qui emploie tous les bras et il y a environ 15 ans que cette révolution agricole s'est faite sous l'influence de M. Franco de Sá. La charrue dédaignée si longtemps sillonne enfin ce sol admirable.

Des moitons. p. 136.

Il faut lire *Mutum* (prononcez *Moutoum*) la plus petite espèce était désignée sous le nom de *Mutum Pinima*. Voy. le dict. Tupy de Gonçalvez Dias. Il s'agit ici du Hocco *Crax Alector:* Gibier fort recherché. La société impériale d'acclimatation fait en ce moment les plus louables efforts pour naturaliser cet oiseau du Brésil et de la Guyane en France.

Des Tonins francs. p. 136.

C'est la jolie espèce de perruche, qu'on connait au Brésil sous le nom de *Tui*. Elle forme parfois des volées

si considérables, qu'elle devient alors un des fléaux de l'agriculture.

Il soufflait la fumée sur ces sauvages disant: Prenez la force de mon esprit. p. 137.

Jean de Lery est entré dans les détails les plus curieux sur la fête solennelle durant laquelle on soufflait l'*esprit de courage* aux guerriers, prêts à partir pour une expédition. L'une des planches de son livre représente même cette cérémonie. Chez toutes les tribus de la race tupique, le tabac était considéré comme une plante sacrée. Nous avons réuni tout ce qu'on savait il y a quelques années sur les origines du Petun, dans notre lettre à M. Alfred Demersay, sur l'introduction du tabac en France. (Voy. *Études économiques sur l'Amérique méridionale. Du Tabac du Paraguay.* Paris, Guillaumin, 1851, in-8.)

Des branches de palme piquante surnommé *Toucon.* p. 137.

C'est le palmier que les Brésiliens appellent *Tucum.* On peut consulter à ce sujet la magnifique monographie des palmiers de Martius. Le Tucum offre des fibres vertes et tendres, au moyen desquelles on se procure un fil excellent qui sert à fabriquer des filets.

Après la procession ils *caouinoient* jusqu'au creuer. p. 137.

Yves d'Evreux n'hésite pas ici avec sa naïveté habituelle, à fabriquer un verbe tiré de la langue des Indiens. Des bords de l'Orénoque jusqu'au Rio de la Plata, le caouin était fabriqué en quantités immenses. Qu'elle se préparât avec du maïs maché par les femmes, ou bien avec du manioc, du cajou et même de la *jabuticaba*, cette espèce de bière (de cidre si on le préfère), portait en tout lieu le même nom. Nous retrouvons cette fabrication et le nom qui la désigne jusque parmi les Araucans. (Voy. l'important voyage au Chili de M. Claudio Gay.) Le mot *caouin* a franchi des espaces immenses, les procédés par lesquels on l'obtient sont en tout

lieu les mêmes, et il atteste une étroite parenté entre les peuples les plus éloignés les uns des autres. Hans Staden, Lery, Thevet, en ont signalé l'abus, et nous renvoyons à leurs curieuses relations. Ce que nos vieux voyageurs appelaient *Caouïnage;* constituait après tout une solennité dont le sens religieux nous échappe encore. Ces orgies précédaient parfois, les grandes expéditions ou leur succédaient. Le vin d'Europe s'appelle aujourd'hui *Caouin Pyranga* et l'eau-de-vie si fatale à la race indienne *Caouin Tata*, boisson de feu.

Des Tapinambos de l'isle, estans allez en ces quartiers spécialement pour y pescher furent assaillis des *Tremenbaiz.* p. 139 et 140.

Le nom de cette nation si peu connue, qui se présente sous la plume du P. Yves, est un garant de l'exactitude qu'il met dans ses récits. Il y avait encore en 1817, quelques *Tramenbez* mêlés a des cultivateurs de la race blanche au Ciará; ils s'occupaient de la culture du manioc et vivaient dans le village de *Nossa Senhora da Conceicão d'Almofalla.* Il y avait dans le district qu'ils habitaient des salines abandonnées. (Voy. *Ayres de Cazal Corografia brasilica.* T. 2, p. 235.) Le P. Yves vante la valeur et l'industrie de ces Indiens (p. 142), ils étaient ennemis jurés des Tupinambas.

Japy Ouassou fut le conducteur de cette armée. p. 140.

Nous prenons ce chef fameux au moment où il est revêtu du commandement. C'est la figure indienne qui domine les deux relations, celle du P. Claude d'Abbeville et celle du P. Yves. Son nom signifie le gros troupiale. Dans la *lingoa geral* le mot *japim* est la dénomination de ce joli oiseau à plumage jaune et noir qui va par bandes nombreuses et qui fabrique de toutes parts des nids si pittoresques. On pourrait aussi lui trouver une autre signification. *Japy* signifie dans la langue indienne parlée au *Maranham*, le heurt, le coup. (Voy. Gonçalvez Dias *Diccionario.*) La première explication est la seule adoptée. Japy-Ouassou était ce qu'on appelait un *mitagaya*, un grand guerrier.

Avec Giropary Ouassou c'est-à-dire le grand diable prince et roy d'une grande nation de Canibaliers. p. 141.

Le P. Yves se laisse beaucoup trop aller ici à ses souvenirs de l'Europe. *Giropary Assou*, dont il est en effet question dans les écrivains portugais, n'avait rien de commun avec un prince ou un roi, tels qu'on se les figurait dans la hiérarchie adoptée alors par presque tous les états de l'ancien monde. Cette erreur du reste, avait été déjà répandue bien longtemps auparavant, par André Thevet dans sa *France antarctique* et dans sa *Cosmographie*. L'historien du Portugal, La Clède, qui vivait au XVIIIme siècle, va plus loin encore dans l'énumération des titres pompeux qu'il accorde à quelques pauvres chefs de tribus.

Quelques *Couïs*. p. 142.

Sous le nom de *Couy* on désigne journellement au Brésil des vases légers, obtenus des fruits du calebassier. C'est ce qu'on appelle au Venezuela des *Tutumas* (prononcez *Toutoumas*). Quelques-uns de ces vases naturels présentent une délicate ornementation, et des couleurs inattaquables à l'eau, qui sont d'un grand éclat. (Voy. à ce sujet Claude d'Abbeville, *Histoire de la mission des pères Capucins*.)

La troisième raison est pour cueillir l'ambre gris que les Tapinambos appellent *Pirapoty*, c'est-à-dire fiante de poisson. p. 143.

Ceci est confirmé par ce que nous apprend Magalhães de Gandavo, le premier écrivain portugais, qui ait donné une histoire régulière du Brésil en 1576. Cet ami de Camoens rappelle l'expression indienne dont se sert ici le P. Yves, mais il ne partage point son opinion, et suppose que l'ambre est un produit végétal qui se forme au fond de la mer. Ce qu'il y a de certain c'est qu'au XVIme et au XVIIme siècle, la rencontre presqué toujours fortuite d'énormes morceaux d'ambre jetés par les vagues sur des plages inexplorées, enrichissait nombre de gens.

Quant au voyage d'Ouarpy, qui est une rivière et contrée à cent vingt lieues de l'isle. p. 146.

Nous avons inutilement demandé ce nom au livre d'Ayrès de Cazal et au dictionnaire de M. Millet de St. Adolphe. La région qu'il désigne ayant pour habitans les Cahetès, nous avons la certitude qu'il faut la chercher dans la province de Pernambuco. Le mot *Cahetès* signifie du reste les grandes forêts et s'appliqua à diverses localités. C'étaient bien les Cahetès, qui avaient sacrifié et dévoré en 1556, le premier évêque du Brésil D. Pedro Fernandez Sardinha. Ce savant prélat, né à Setuval et élevé à l'université de Paris, retournait alors à Lisbonne, où il allait porter ses plaintes contre le gouverneur de Bahia. On montre encore le tertre sur lequel il reçut la mort. Rien n'y peut croître à ce qu'affirme la légende populaire. (Voy. Adolfo de Varnhagen, *Historia geral do Brazil.*) Le livre de Gabriel Soarez renferme tous les détails désirables sur les Cahetès, ces Indiens considérés partout comme des guerriers invincibles, se vantaient d'être d'habiles musiciens. L'exploration d'Ouarpy dont il est ici question et qu'entreprit M. de Pezieux est une preuve évidente du soin qu'on mit à reconnaître cette vaste région, on la fit parcourir du nord au sud.

Ie me suis laissé dire qu'il y a en tous ces pays-là une grande quantité de mines d'or meslé de cuivre et d'argent meslé de plomb. p. 146.

Ces mines d'or, que l'on espérait rencontrer au Maranham dès l'année 1613, et qu'on ne découvrit point alors, existent cependant dans des montagnes qu'on désigne sous le nom de *Maracassumé*. Le métal précieux se rencontre surtout à Piranhas (district de Sancta Helena) aux sources des Rios Pindaré, de Gurupy, Cabello de Velha (*Cururupu*), Prata (*Sancta Helena*), à Revirada, sur les rives du Tomatahy etc. etc., mais il est peu abondant. Il y a du cuivre à la Chapada dans un endroit désigné sous le nom de Fasendinha et dans le haut Pindaré; le fer est plus répandu. Il apparait dans les montagnes de Tirocambo et à Pastosboms. On suppose aussi qu'il y a des mines d'étain dans

la province, mais le fait a besoin d'être vérifié. Un minéral bien précieux dans l'état actuel de l'industrie se montre au Maranham. Nous voulons parler du charbon de terre; on en a trouvé des indices dans le canal d'Arapapahy et l'on affirme qu'une mine de houille a été ouverte à une demi lieue de Villa de Codó à la ferme de Sanct Antonio. Les échantillons qu'on en a tirés sont même, dit-on, d'une qualité supérieure. La même chose pourrait être affirmée à ce que l'on assure d'un canton appelé Vinhaes. Il y a également du cristal de roche et des pierres semi précieuses à San Jozé dos Mattões. Des saphirs se sont montrés sur le versant de la chaîne de San Bernardo do Parnahyba.

Nous rappellerons en passant, que les premières mines d'or ou pour mieux dire les premiers lavages aurifères, destinés à enrichir le Brésil, ne furent découverts à Minas Geraës qu'en 1595. Ce ne fut pas par les provinces du nord, que la métropole eut alors connaissance des richesses métalliques de ce vaste territoire: ce fut par la côte orientale où se rendent le *rio Doce* et le *rio Jiquitinhonha*. On sait que ce dernier fleuve qui prend le nom de Belmonte, au moment où il se jette dans la mer à peu de distance du premier, fournit également depuis, une énorme quantité de diamants à la couronne. Ces pierres, que l'on rencontra vers 1729 surtout dans la vallée entourée de roches escarpées, que l'on appelait *Ivitur* et que les Portugais baptisèrent du nom de *Cerro do frio*, n'étaient pas complétement dédaignées par les Indiens: les enfants les ramassaient et s'en servaient comme de jouets. Il n'y a pas de diamants au Maranham.

Des singularitez de quelques arbres du Maranham. p. 158.

Le P. Yves se montre ici très incomplet, mais il ne faut pas oublier qu'il était naturaliste, comme l'était un théologien de son temps; son prédécesseur a mis d'ailleurs moins de brièveté dans ses descriptions. Ce qu'il dit de quelques *mimosa*, indique sa préoccupation de certains phénomènes naturels. Les qualités malfaisantes, qu'il reconnait au suc du Cajou, dont on fait une sorte de cidre, sont fort

exagérées. Nous dirons en passant que le mot *caouïn* tire son origine du nom indien de cet arbre. *Cajú-y*, liqueur du *Cajú*.

Il y a des espines que vous diriez estre crées de Dieu, pour représenter le Mystère de la Passiō. p. 163.

La fleur de la passion (*Grenadilla Cœrulea*) dans l'ensemble de laquelle une imagination prévenue trouve les saints attributs, jouissait alors d'une faveur prodigieuse. On la décrivait dans nombre d'écrits, on la gravait en exagérant les points de similitude qu'elle pouvait avoir avec les instruments de supplice de Jésus-Christ. Yves d'Evreux en rencontra de magnifiques dans les campagnes brésiliennes, et il les signala aux amateurs de fleurs splendides. Quelques années plus tard, il eut certainement emprunté du poète populaire du Brésil, Santa Rita Durão, la description poétique que celui-ci en donne dans son poème intitulé: *Le Caramurú*. Nous signalons aux amateurs des flores fantastiques, une gravure du XVIIme siècle infiniment curieuse, qui reproduit la plante de grandeur naturelle, elle est figurée dans le volume suivant: *Antonii Posserini Mantuani Societatis Jesu cultura ingeniorum, examen ingeniorum Joannis Huartis. Expenditur Coloniae Agrippinae*, 1610, in-12.

Iay remarqué une singularité ès *Courlieus rouges*. p. 164.

Le Guara (*Ibis rubra*, ou *Tantalus ruber*) a disparu en partie, des portions du littoral, où il venait étaler son brillant plumage, soumis cependant selon l'âge de l'oiseau, à tant de modifications. On voit dans le curieux voyage de Hans Staden publié en Allemagne dès l'année 1557, quel rôle le pennage de ce brillant phénicoptère jouait dans l'industrie indienne. Les Tupinambas entreprenaient à certaines époques fixes de véritables expéditions pour se procurer ses dépouilles, toujours trop rares, pour les fêtes que se donnaient les tribus entre elles. Les plumes du Guara étaient remplacées au besoin, par celles de la poule commune, qu'on teignait au moyen de la teinture vermeille de l'Ibirapitanga.

ou bois du Brésil. De nos jours le Guara s'est réfugié sur les bords peu fréquentés du Rio São Francisco, et on le rencontre surtout dans les régions encore inoccupées que baigne le Rio Negro. On en voit encore beaucoup au sud, sur les bords de la *lagoa dos patos*. On en trouve également à Guaratuba. (Voy. *le second voyage d'Aug. St. Hilaire*. T. 2, p. 222.)

Le grand *Thion* tombé malade. p. 169.

Le mot *Téon* signifie la mort en Tupi.

Je ne sais pas, si ce que *Physiologue* escrit de luy est vrai. p. 171.

Il est impossible à ceux qui n'ont pas lu les anciens bestiaires du moyen-âge de donner un sens à cette phrase. Le livre connu sous le titre de *Physiologus* jouissait encore d'un certain crédit au temps du P. Yves d'Evreux. Nous renvoyons pour les détails précis sur ce curieux ouvrage au recueil savant publié par les R. P. Cahier et Martin, sous le titre de *Mélanges d'Archéologie, d'Histoire et de Littérature*. 4 vol. in-fol.

Les fourmis du Maragnan ont deux ennemis mortels spécialement les gros fourmis, savoir une sorte de chiens sauvages puans au possible. p. 176.

Le prétendu chien, dont parle ici le bon missionnaire est fort éloigné, par sa nature de la race canine. C'est tout simplement le fourmilier, connu des indigènes du Brésil sous le nom de *Tamandua*. La science lui a imposé celui de *Myrmecophaga jubata*. Le naturaliste Watterton, qui a si curieusement étudié les quadrupèdes du nouveau monde, dans les lieux mêmes, où ils se livrent sans contrainte à leurs instincts, a donné de cet animal une description excellente. Il y a au Brésil plusieurs espèces de fourmilier. La grosse espèce appelée par les portugais *Tamandua cavallo* est fort rare. C'est ce surnom qui a probablement induit Claude d'Abbeville en erreur lorsqu'il affirme que le fourmilier est grand comme un cheval. Le mot indien qui désigne ce curieux

quadrupède vient de deux mots Tupis: *taixi* fourmi, et *mondê* ou *mondá* prendre.

Ils les prennent encore d'autre façon, et sont les filles et les femmes lesquelles s'asseans à la bouche de leur caverne inuitent ces grosses fourmis à sortir. p. 176.

Les femmes Tupinambas, qui chantoient ainsi pour charmer les fourmis et activer la chasse de ces insectes, ne le faisaient pas dans le but unique de les détruire ou de préserver leurs champs de maïs d'une invasion à laquelle rien ne résiste. Les grosses fourmis torréfiées, étaient regardées par elles comme une des friandises les plus délicates, et elles ont légué ce mets à quelques colons du sud auxquels nos modernes Brillat-Savarin ne le disputeront pas. De même que les Arabes mangent encore des sauterelles conservées par le sel ou par la dessication, de même, que les Guaraons des bords de l'Orénoque font leurs délices de la larve du palmier Murichi (nous omettons ici une friandise créole du même genre), de même nos Sauvages amassaient des provisions considérables de ces insectes, et s'en nourrissaient. Le plus véridique des voyageurs, qui aient parcouru le Brésil, M. Auguste de St. Hilaire a trouvé persistante encore, la coutume de manger des fourmis rôties. Après avoir constaté que ce mets étrange est en honneur à Espirito Santo, et que les habitans de Campos, qui sont dans un état continuel de rivalité avec ceux de Villa da Victoria, les appellent *Tata Tanajuras*, avaleurs de fourmis, il ajoute: „J'ai mangé moi-même un plat de ces animaux, qui avait été apprêté par une femme Pauliste et ne leur ai point trouvé un goût désagréable." (Voy. *le second voyage au Brésil*. T. 2, p. 181.)

Martin Soares de Souza, que l'on a appelé avec quelque raison le Grégoire de Tours des Brésiliens est plus explicite que tous les voyageurs sur le parti que les Indiens tiraient des fourmis au point de vue de l'alimentation. Nous copions ici ce curieux passage. Après avoir parlé de la grosse espèce que l'on désigne sous le nom d'Içans, il ajoute:

„*E estas formigas comem os indios, torradas sobre o fogo, e fazem lhe muita festa; e alguns homens brancos andan entre elles, e os mistiços as tem por bom jantar, e o gabam de saboroso, dizendo que subem a passas de Alicante; e torradas son brancas dentro.*“ Et les Indiens mangent ces fourmis torréfiées sur le feu leur faisant grande fête, et quelques hommes blancs, les imitent et les métis regardent ces insectes comme un bon manger vantant leur saveur et disant qu'elles valent les raisins secs d'Alicante, et rôties elles sont blanches à l'intérieur.

La chasse des lézards que les Tapinambos appellent Taroüire (et sont les grands lézards) et *Tyou* sont les petits se faict diuersement. p. 177.

Il faut écrire *Taraugra*, mais ce mot signifie un petit lézard c'est la seconde dénomination qui s'applique à la grosse espèce. Il s'agit ici du *Tiú* (*Tupinambis monitor*). La chair de ce reptile est en effet excellente, et la préparation culinaire vantée par Yves d'Evreux, ne devait pas peu contribuer à l'améliorer. La répugnance du bon père à goûter de ce mets, n'est nullement partagée par les descendants d'européens, accoutumés aux meilleures tables. La viande du Tiú ressemble par sa blancheur et par sa délicatesse, à celle du poulet le plus délicat. On la sert au Brésil avec raison sur les tables les plus comfortables.

J'ay veu des araignes de mer tirās à peu près sur la forme des araignes terrestres, mais fort grandes. p. 181.

Notre auteur veut parler de l'*Aranha caranguejeira* (Aranea avicularia), mais ici son sentiment d'observation est en défaut. Il exagère singulièrement les dimensions de cet insecte vraiment hideux qu'on peut voir d'ailleurs dans toutes les collections d'entomologie: il n'est pas exact de dire qu'elles ne filent point de toile, la piqûre n'en est point mortifère, mais elle est vénéneuse. On la désigne dans la langue Tupi sous le nom de *Nhandu-Guaçu* ou de *Jandú*.

Maragnan abonde comme ce croy sur toutes les terres du monde en cigales. p. 183 et 184.

Ce que nous dit ici le bon religieux des bruits de la cigale dénote un sentiment d'observation en histoire naturelle bien rare pour l'époque où il écrivait, mais il importe de ne pas confondre ici la *Cigarra* brésilienne avec l'insecte que nous désignons sous ce nom.

Le grillon appelé par les sauvages coujou. p. 187.

Le nom en *Tupi* s'écrit *Okijú*. (Voy. Martius, Glossaria ling. bras. p. 465.)

Et pour ce qu'elles ont à conuerser parmy les ténèbres, la Prouidence de Dieu les a pouruues d'un flambeau. p. 191.

Yves d'Evreux se montre ici, il faut en convenir bien inférieur à son contemporain le P. du Tertre. Tout ce qu'il dit néanmoins sur la lumière des *lampyres* est fort exact. L'entomologie était trop peu avancée alors, pour qu'il établît une classification parmi ces insectes. Nous sommes à même de réparer cette lacune. On connait maintenant au Brésil huit espèces de lampyres: *Lampyris crassicornis*, *lampyris signaticollis*, *lampyris concoloripennis*, *lampyris fulvipes*, *lampyris diaphana*, *lampyris hespera*, *lampyris nigra*, *lampyris maculata*. On peut joindre à ces charmants insectes la lucidote thoracique (*lucidota thoracica*).

Et cela m'estoit de tant plus aisé à faire que ces mouches ne vous piquent pas. p. 192.

Ceci est parfaitement exact, et les abeilles du Brésil sont privées d'aiguillon, voici ce que dit à ce sujet un exact et savant observateur. Après avoir affirmé comme le P. Yves, que les abeilles ne piquaient point, Auguste de St. Hilaire continue ainsi: „Une espèce qu'on nomme *Tataira*, laisse, à ce qu'on assure, échapper par l'anus, une liqueur brûlante et c'est ordinairement la nuit qu'on lui enlève son miel. Les espèces appelées *Uruçu boi*, *Sanharó*, *Burá*, *bravo*, *chupé*, *arapua* et *Tubi*, se défendent quand on les attaque, mais

il parait qu'elles n'ont pas plus d'aiguillon que les autres et qu'elles se contentent de mordre.“ Le miel des diverses espèces est en effet très liquide. La cire que produisent tous les essaims est d'une teinte brunâtre fort intense, et l'on n'est pas encore parvenu à lui donner la blancheur de celle de l'Europe. Spix et Martius fournissent du reste de précieux renseignements sur ces utiles insectes, ils complètent ceux de notre grand botaniste. (Voy. *Voyage dans les provinces de Rio de Janeiro et de Minas-Geraes*. T. 2. p. 371 et suiv.)

Les Guenons sont de diuerse espèce en Maragnan et en ses environs. p. 199.

Il n'y a peut-être pas de région au monde, en effet, qui renferme une plus grande variété de singes que le Brésil, nous supposons qu'il est ici question d'abord du *Guariba* ou *Mycetes ursinus*, puis, que le bon missionnaire a voulu ensuite décrire l'alouate surnommée *Stentor*. C'est probablement à cette espèce que se rapporte la description si gracieuse et si animée, que donne ensuite notre vieil écrivain. Il est bon de faire observer néanmoins, que le P. Yves se rend dans ce qui précède, l'écho d'une croyance populaire fort répandue au XVIme siècle. Cette espèce de légende des forêts, beaucoup plus applicable aux singes de l'Afrique et de l'Asie qu'à ceux du nouveau monde, n'est pas complétement éteinte dans les campagnes de l'Amérique méridionale, et l'on montra à M. de Castelnau, une femme indienne, qu'on prétendait avoir choisi un époux parmi les singes des grands bois. (Voy. *Expédition dans les parties centrales de l'Amérique du sud, de Rio de Janeiro à Lima et de Lima au Pará, exécutée par ordre du gouvernement français*. Paris, 1851, partie historique. 5 vols. ia-8.)

A une heure presixe. p. 200.

Lisez préfixe. Il suffit d'avoir vécu dans les forêts hantées par les singes, pour reconnaître ici l'exactitude du P. Yves d'Evreux.

Ovtre ces aigles vous auez de grands oyseaux

appelez Ouira-Ouassou presques aussi grands que les autruches d'Affrique etc. p. 203.

Il y a ici erreur évidente, ou plutôt exagération. Le P. Claude d'Abbeville, qui décrit le même oiseau de proie (p. 232), prétend qu'il est „deux fois plus gros que n'est un aigle", qu'il a „la iambe grosse enuiron comme le bras et la patte en forme de griffon." — Ceci pourrait s'appliquer au condor tout au plus et il n'y en a point dans cette portion de l'Amérique du sud. Au dire du colonel Accioli cependant le *Gavião real* est d'une force telle qu'il arrête dans sa course le cerf le plus vigoureux. La description du P. Yves a quelque chose de si fantastique, qu'on pourrait supposer au premier abord qu'elle s'applique à l'autruche américaine le *Nandú*, qu'on ne rencontre guère que dans les plaines du Ceará et du Piauhy. Un écrivain de la même époque, que nous avons plusieurs fois cité, Gabriel Soares, rétablit les faits en parlant de l'*Ura-oaçu*. „Ce sont, dit-il, des oiseaux, comme les milans de Portugal, sans aucune différence, ils sont noirs et ont de grandes ailes, dont les pennes sont utilisées par les Indiens pour empenner leurs flèches, ils vivent de rapine." (Voy. *Tratado descriptivo do Brazil em* 1587. Rio de Janeiro, 1851. 1 vol. in-8. p. 232.)

Rappelons en passant, qu'au point de vue de la science, car la grâce du style ne fait jamais défaut à notre vieux voyageur, la partie ornithologique est très imparfaite. Ce que dit par exemple le P. Yves de l'oiseau mouche ou du colibri est tout-à-fait inexact: il n'y a rien dans son cri aigu, qui rappelle le chant de l'alouette. Les souvenirs se sont parfois confondus à distance.

Les perroquets fournissent de plumes à leurs hôtes pour se braver et faire leur fanfare. p. 205.

Yves d'Evreux veut dire ici, que les Indiens se *font braves*, se parent avec les plumes des perroquets. Non-seulement les Tupinambas faisaient avec ces plumes des manteaux, des diadèmes, des jambières, mais ils hachaient très menues les petites pennes colorées de ces oiseaux et se couvraient le corps de ce duvet, qu'ils fixaient au moyen d'une

gomme. Cette parure sauvage d'un effet singulièrement original est encore en honneur dans certaines tribus. On voit par les récits de Jean de Lery, qu'elle s'est conservée dueant plus de trois siècles. Le voyage pittoresque de Debret rn offre un spécimen.

Voicy ce qu'on dit, et bien baste. p. 209.

Et bien baste, cela suffit bien: Les Espagnols et les Portugais ont conservé le mot *bastar* suffire.

Nous n'aurons eu qu'vn mort, sçavoir le R. P. Ambroise. p. 210.

Nous avons déjà payé un juste tribut de souvenir à ce bon religieux si zélé, dont la tombe ignorée est au Maranham, dans l'ancien cimetière du petit couvent. Comme l'indique son surnom de religion, le P. Ambroise était né dans la capitale de la Picardie, „de parents fort à leur aise, dit le manuscrit des éloges, et qui lui donnèrent de l'éducation autant que le traficq (sic) qu'il faisaient leur en donnait le loisir.“ Après avoir étudié en Sorbonne et au moment où il allait prendre sa licence, il fut touché par les prédications du P. Pacifique de St. Gervais et entra au couvent en 1575, presque aussitôt que fut fondé le monastère de la rue St. Honoré. Il acheva son noviciat en 1599, et il remplit d'abord avec joie, l'office de frère lai. On l'admit bientôt, comme prédicateur et ce fut alors qu'il acquit ce renom de charité qui l'avait rendu si populaire. Il aspirait à plus que cela, „il eut voulu convertir toutes les Indes“, dit la notice qu'on lui a consacrée. Le père Yves d'Evreux a rendu un éclatant hommage aux soins dont il entourait ses frères, durant le rude voyage qu'ils avaient à accomplir. Il était à bout de forces, lorsqu'il tomba malade, dans sa pauvre cabane de feuillage le 26 septembre 1612. Une fièvre ardente le dévorait. Toutefois, même après avoir reçu l'extrême onction, il conserva sa raison entière et une raison pleine de fermeté. Transcrivons ici les quelques mots qui font connaître ce que fut la fin du bon vieillard; Claude d'Abbeville la raconte. „Ayant vu tomber sur luy un petit tableau de St. Pierre, qui estoit

au-dessus de sa couche et auquel il avoit une particulière dévotion il dit: allons grand saint, partons puisque vous me venez quérir. Ce qu'aiant dit, il tourna les yeux vers le crucifix et agonisant quelque peu de temps, il rendit sa belle âme à son créateur le 9 octobre 1612, que l'on célèbre la fête du glorieux apôtre de la France St. Denis évéque de Paris. On l'enterra dans un lieu appelé de St. François, qui estoit consacré à notre patriarche, comme les prémices des capucins de France.“ (Voy. aussi *Éloges historiques de tous les illustres hommes et tous les illustres religieux capucins de la ville de Paris, les uns par la prédication, les autres par les vertus et sainteté de leurs oeuvres, les autres par les missions parmy les infidèlles*, etc. etc. sous le N^o^ capucins St. Honoré 4 (ter). Nous ne saurions trop regretter que le 1er volume de cette importante collection soit perdu depuis plusieurs années. Il contenait les annales de la province.

Nonobstant la vigne y peut croistre. p. 211.

Le P. Yves dit ici rigoureusement la vérité, mais il ne s'en suit pas que dans la partie nord du Brésil, on puisse faire du vin. L'obstacle le plus réel à sa fabrication, git dans la façon dont le fruit de la vigne mûrit sous les tropiques. Sur une même grappe, à côté de grains en pleine maturité, on trouve des grains nombreux, qui sont restés complétement verts. On a fait, dit-on, jadis quelques pièces de vin aux environs de Bahia. En remontant vers le sud et dans la région tempérée de Mendoza, le raisin vient à maturité parfaite et donne un vin des plus délicats. (Voy. entre autres voyages, sur ce point curieux de l'agriculture américaine: Sallusti, *Storia delle missione del Chile*, 4 vol. in-8., puis ce que dit à ce sujet P. Barrère, *Nouvelle Relation de la France équinoxiale*, Paris, 1743, 1 vol. in-12. p. 53 et 54.)

Ce pain de *May* sert de nourriture à plusieurs pays de ce vieil monde. p. 211.

Cette phrase si positive du vieux missionnaire prouve

avec quelle rapidité s'était répandu en Europe *l'Avati* des Brésiliens; le *Maïs* des insulaires, que Christophe Colomb observa, dès 1493, comme il remarqua le tabac, à son premier voyage. Une grande discussion, non encore résolue, a été soulevée par les botanistes, à propos de l'origine première du maïs. En ce qui touche celui du Brésil, nous croyons devoir rapporter ici l'opinion d'un savant voyageur, bien digne de faire autorité. Auguste de St. Hilaire, le croyait originaire du Paraguay, où il a été trouvé, dit-il, à l'état sauvage. La culture du maïs est pour tout le sud de l'Amérique, la plante nourricière par excellence et l'on sait préparer sa farine par des procédés bien simples et qui la rendent d'un goût vraiment délicieux. Nous renvoyons pour tout ce qui regarde cette précieuse graminée à l'excellent livre du docteur Duchesne: *Traité complet du maïs ou blé de Turquie*, Paris, Renouard, 1833, in-8, et au grand ouvrage de M. Bonafous.

La pite. p. 212.

Il s'agit ici de la filasse produite en abondance par une espèce d'Ananas (*Ananas non aculeatus, Pitta dictus Plum.*), les Portugais en fabriquaient des bas, presque aussi recherchés que les bas de soie.

Vous passeriez le temps tandisque vostre coeur s'accoiserait. p. 213.

Accoiser est un mot hors d'usage; il signifie rendre coi, calmer, apaiser.

Haches, hansas. p. 216.

Ce mot ne se trouve pas dans le dictionnaire de Nicot, sieur de Villemain. Nous croyons pouvoir affirmer qu'il faut écrire *hansars;* on doit entendre par ce terme une serpe de grande dimension. (Voy. à la p. 224.)

Iurer et renasquer. p. 217.

Faire certain bruit en retirant impétueusement son haleine par le nez. Il est populaire et le Dictionnaire de

l'Académie le confond avec le mot renâcler qui se dit plus communément dans le style très familier.

Le François ayant choisi un compère, il le suit et s'en va en son village. p. 220.

Ces réceptions des Indiens sont admirablement peintes par Cardim. Les Brésiliens ne peuvent opposer, en effet, pour la grâce du récit et le charme des détails, qu'un seul voyageur portugais à Yves d'Evreux et à Claude d'Abbeville; c'est celui que nous venons de nommer. Cet écrivain charmant, mais dont les récits sont trop courts, appartient à l'ordre des Jésuites. Il se rendit au Brésil dès 1583 et y resta revêtu des dignités de l'ordre au moins jusqu'à la fin de 1618. Il eut par conséquent une entière connaissance de l'établissement des Français au nord du Brésil et certainement il apprit à Bahia leur expulsion, il se tait malheureusement sur cette dernière circonstance. Fernand Cardim est placé dans une position bien différente de celle où se trouvait le P. Yves d'Evreux. Partout où il se présente le long de la côte, les Indiens sont soumis au christianisme et ont perdu leur grandeur primitive, en conservant la plupart de leurs usages. Le missionnaire français catéchise au contraire des indigènes, qui combattent pour leur indépendance et qui fuient leurs conquérants. Les deux bons missionnaires ont néanmoins la même indulgence et parfois la même admiration naïve pour les peuples enfants, qu'ils prêchent et dont l'imprévoyance est le plus grand comme le plus terrible défaut.

Les lettres de F. Cardim sont une heureuse découverte due à l'infatigable auteur de l'*Historia geral do Brazil*. M. Adolfo de Varnhagen n'a pas mis son nom à cette publication précieuse. Nous lui restituons ici l'honneur qui lui revient comme homme de science et comme homme de goût. L'Opuscule du à Fernão Cardim est intitulé: *Narrativa epistolar de uma viagem e missão Jesuitica pela Bahia, Ilheos,* etc. etc., Lisboa, 1847, in-18. de 123 pages. Ce que parait avoir ignoré le savant éditeur, c'est qu'on trouve d'intéressants renseignements sur Cardim et sur les missionnaires

contemporains du Brésil dans un écrivain Toulousain nommé du Jarric. (Voy. *la* 2me *partie des choses plus mémorables advenues tant aux Indes orientales que autres pays de la découverte des Portugais en l'establissement de la foi chrestienne et catholique*, etc. Bordeaux, 1610, in-4. Le volume est dédié à Louis XIII. Dans ce livre ce qui a rapport au Brésil et particulièrement aux régions voisines du Maragnan, est contenu entre la p. 248 et la p. 359. Pierre du Jarric mourut en 1609. Son ouvrage fut traduit en latin et imprimé à Cologne en 1615. Cette version, qui contient certaines additions, forme 4 vol. in-8.

Il lui tend la main et lui dit *Ereiup Chetouas sap.* Es-tu venu mon compère? p. 220.

Il est à peu près certain que notre bon missionnaire n'avait lu, ni la relation d'André Thevet publiée dès l'année 1558, ni le voyage plus récent de Jean de Lery dont les opinions religieuses devaient naturellement l'éloigner. En comparant ces vieux voyageurs entre eux, on est frappé de la similitude qu'offre leur récit. Voici ce que dit Jean de Lery, à propos de la réception que lui firent les Tupinambas de Rio de Janeiro:

„Pour donc que déclarer les cérémonies que les Tououpinambaoults obseruent à la réception de leurs amis qui les vont visiter; il faut en premier lieu sitost que le voyager est arrivé en la maison du *Moussacat*, c'est-à-dire bon père de famille, qui donne à manger aux passans qu'il aura choisi pour son hoste, (ce qu'il faut faire en chascun village où l'on fréquente et sur peine de le facher quand on y arrive n'aller pas premièrement ailleurs) que s'asseant dans un lict de coton pendu en l'air, il y demeure quelque peu de temps sans dire mot. Après cela les femmes venans, les fesses contre terre et tenans leurs deux mains sur leurs yeux, en plorans de ceste façon la bien venüe de celuy dont sera question elles diront mille choses à sa louange.

Comme par exemple: tu as pris tant de peine à nous venir voir; tu es bon; tu es vaillant; et si c'est un François, ou autre étranger de par deçà elles adiousteront tu

nous a apporté tant de belles besongnes, dont nous n'auons point en ce pays; bref comme i'ai dit, elles iettant de grosses larmes tiendront plusieurs tels propos d'aplaudissemens et flatteries. Que si au reciproque le nouueau venu assis dans le lict veut leur agréer: en faisant bonne mine de son costé, s'il ne veut plorer tout-à-fait (comme i'en ai veu de nostre nation qui oyant la brayerie de ces femmes auprès d'eux estoient si veaux que d'en venir jusque-là) pour le moins leur respondant iettant quelques souspirs faut-il qu'il en fasse semblant. Ceste première salutation faite ainsi de bonne grâce par ces femmes, entre puis le *moussacat*, c'est-à-dire le vieillard maistre de la maison lequel aussi de sa part aura esté un quart-d'heure sans faire semblant de vous voir (caresse fort contraire à nos embrassades, baisemens et touchemens de main à l'arriuée de nos amis). Venant lors à vous: vous dira premièrement *ereioubé*. C'est-à-dire es tu venu? etc. etc. (Voy. *Jean de Lery*, *Histoire d'un voyage en la terre du Brésil*. Rouen, 1578, in-8. 1re édition.)

Un autre fut appellé *grand Gosier*, pour ce qu'on ne pouuait le rassasier: vn autre fut nommé *Gros Grapau*. p. 221.

Lisez crapaud. On rencontre au Brésil, une grenouille de dimension prodigieuse à laquelle on a donné le nom de Grenouille mugissante. Claude d'Abbeville a dit: „L'on trouve en ce païs là des crapaux merveilleusement grands qu'ils appellent *Courourou*. Il y en a de tels qui ont plus d'un pied ou pied et demy de diamètre: quand ils sont escorchés, il ne se peut dire combien leur chair est blanche estans fort bons à manger. I'ay veu des gentilshommes françois en manger avec grand appétit."

Nos pères nous ont laissé de main en main, par tradition, qu'vil estoit venu iadis, vn grand Marata du Toupan. p. 229.

Il est évidemment question ici de la fameuse légende brésilienne relative à *Sumé*, le législateur des Tupis. Dans

le curieux opuscule qu'il a publié sur ce personnage, Mr Adolfo de Varnhagen, raconte son arrivée à l'île de Maranham et comment il disparut au moment où l'on s'apprêtait à le sacrifier. Le mot *Marata* nous embarrasse, nous l'avons cherché vainement dans Ruiz de Montoya. Est-ce une altération du mot *Mair* ou *Maïr*, si souvent employé par Lery et Thevet, lorsqu'il s'agit de désigner un étranger, un personnage extraordinaire. Nous ne saurions répondre sur ce point d'une façon concluante. *Sumé* qui répand la culture du manioc parmi les sauvages est barbu. On a dit avec raison que c'était un personnage analogue au Manco Capac des péruviens et au Quetzalcoatl des Aztèques. On pourrait ajouter au Zamna de l'Amérique centrale. Voy. sur ce personnage Adolfo de Varnhagen, *Historia geral do Brazil*, T. 1, p. 136, et le même, *Sumé. Lenda mytho-religiosa americana etc. agora traduzida por um paulista de Sorocaba*. Madrid, 1855, broch. in-18 de 39 pag.

Ils feront venir des *Miengarres*, c'est-à-dire des chantres musiciens. p. 232.

Le verbe chanter, se dit *Nheengar* en langage Tupi. Un *Nheengaçara* est un chanteur proprement dit.

Il luy fut dit en cette vision que ces gens vestus de blanc estoient les *Caraybes*, c'est-à-dire françois ou chrétiens. p. 248.

Il peut paraître étrange au lecteur, que les français soient assimilés ici aux Caraïbes. Ceux qui ont lu attentivement les oeuvres de Humboldt, auront le mot de cette énigme. Les Caraïbes du continent américain, qui formaient une nation immense, étaient renommés dans l'Amérique entière par leur vaillance et par leur perspicacité. Leurs piayes ou si on l'aime mieux leurs devins, l'emportaient sur tous ceux des autres nations; ils étaient dans le nouveau monde ce qu'étaient dans l'ancien les Chaldéens. Simon de Vasconcellos nous donne la preuve de cette suprématie intellectuelle; dans le sud du Brésil, les *Caraïbe-bébé* n'étaient autres que de puissants devins. C'était l'appellation consacrée

aux hommes renommés par l'intelligence, aux esprits, aux anges; on l'appliqua bientôt aux étrangers. Mr. Adolfo de Varnhagen lui-même fait observer que la dénomination de *Caryba* était au début une qualification accordée aux Européens. On voit (dans l'*Historia geral* p. 312) que tous les chrétiens étaient désignés ainsi.

Il pria à cet effet que nous lui envoyassions de l'eau du Toupan dans vne plotte de coton mise en vn *Caramémo*. p. 249.

Un *Caramémo* est ce qu'on appelle un *Pagará* à la Guyane, c'est-à-dire un panier léger, fait avec des feuilles de palmiste et affectant parfois la forme la plus élégante. Claude d'Abbeville désigne aussi en le décrivant ce gracieux ustensile d'un ménage indien. Barrère en a fait dessiner de jolis *specimen*.

La suauité du chant d'vne jeune pacelle. p. 257.

Il faut lire pucelle. Yves d'Evreux, familiarisé avec tous les symboles, qui avaient cours de son temps n'avait garde d'oublier une gracieuse allégorie dans laquelle figure la licorne. Voy. notre *Monde enchantée* et surtout la dissertation intitulée: *Revue de l'histoire de la Licorne par un naturaliste de Montpellier* (P. J. Amoreu), Montpellier, Durville, 1818, in-8 de 47 pages.

Nous n'aurons fait que courir et errer par les bois deuant la face des *peros*. p. 270.

On sait que les Tupinambas nommaient toujours ainsi les Portugais. *Pero* veut dire chien, dans la langue de Camoens, mais on suppose que l'appellation *Pedro*, fort usitée au Brésil, était cause de cette désignation bizarre. Ayrès de Cazal contient même à ce sujet une petite histoire, il raconte en rappelant la tradition, comment un serrurier nommé Pedro, avait été jeté par un naufrage sur les rivages du Maranham. Grâce à son habileté dans l'art de travailler le fer cet homme se rendit bientôt agréable aux Indiens et son nom modifié légèrement servit à désigner les étrangers qu'on supposait appartenir à la même race que

lui. Le docteur Moraes e Mello a donné cette légende d'une façon beaucoup plus complète dans sa Corographia.

Doctrine chrétienne en la langue des Topinambos. p. 272.

On n'a pas tenté d'éclaircir par une discussion grammaticale, cette portion du livre. Des différences trop sensibles apportées par le temps et surtout par la prononciation, rendaient cette tâche pour ainsi dire impossible. Rien n'est plus difficile que de rendre par les caractères dont se compose notre écriture les sons des langues indiennes. Ces inflexions si délicates et parfois si fugitives dans leur rudesse apparente sont malaisément fixées sur le papier. Comme l'a fait remarquer Humboldt, elles tiennent parfois à certains caractères physiques des races. Les nations européennes elles-mêmes les plus exercées ne perçoivent pas de la même manière les sons, et surtout n'essayent pas de les écrire de la même façon; où le Portugais entend *Oca*, par exemple, ou bien *Toba*, le Français entend *Oc* et *Tobe*, où le premier sent son oreille frappée par le mot *Murubixaba*, le second perçoit *Mourouvichave*. La différence cesse d'être aussi sensible, lorsque les mots sont prononcés selon le génie de chaque langue. Le mot *Topinambos* comme il est écrit au début de cette note, équivaut absolument par le son en langue Portugaise au mot *Toupinambous* comme le prononçaient les contemporains de Malherbe. Pour l'histoire de la linguistique cette courte doctrine chrétienne n'est toutefois pas sans intérêt. On pourra la comparer avec certains ouvrages du même genre écrits par une plume portugaise. Les chants religieux en Tupi, de Christovam Valente, entre autres, sont dans ce cas. Je les ai introduits dans l'opuscule intitulé: *Une fête brésilienne*, Paris, Techener, 1850. Le livre qui les contient est devenu pour ainsi dire introuvable et seule peut-être la bibliothèque impériale le possède. Nous reproduisons ici son titre: *Catecismo brasilico da doutrina christão, com o ceremonial dos sacramentos e mais actos parochiaes. Composto por padres doutos da companhia de Jesus, aperfeiçoado e dado à luz pelo padre Antonio de Araujo da*

mesma companhia, emendado nesta segunda impressão pelo padre Bertholameu de Leam da mesma companhia. Lisboa, na officina de Miguel Deslandes, 1681, petit in-8. La 1re édition est de 1618.

Si on voulait, on pourrait compléter cette étude comparative en recherchant les manuscrits suivants que cite Barbosa Machado et qu'il serait si curieux de voir publier; Ludewig les a omis dans son savant travail complété par Mr. Trubener. P. João de Jesus *explicacão dos mysterios da fé.* P. Manoel da Veiga *Catecismo.* F. Pedro de Santa Rosa *Confessonario.* André Thevet, dans ses manuscrits conservés à la bibliothèque impériale de Paris, donne *le pater* et *le credo* en tupi. Il les reproduit même dans sa grande cosmographie. Ces deux documents sont surtout précieux par leur ancienneté: ils datent de 1556. Parmi les livres de ce genre l'un des plus modernes et des plus curieux est celui du P. Marcos Antonio, il est intitulé: *Doutrina e perguntas, dos mysterios principaes de Nossa Santa fé na lingua Brasila.* Il a été composé vers 1750, et Ludewig le mentionne comme faisant partie des collections du *British Museum.*

Il y a aussi de certains oiseaux nocturnes, qui n'ont point de chant, mais une plainte moleste et fâcheuse à ouyr, fuyards et ne sortent des bois appelez par les indiens *Ouyra Giropary*, les oyseaux du Diable. p. 281.

Lery avait déjà constaté l'effet du chant mélancolique, que fait entendre le Macauhan sur l'esprit des Indiens. La croyance aux messagers des âmes, aux oiseaux prophétiques, n'est pas tout-à-fait éteinte, elle s'est conservée chez la puissante nation des Guaycourous, elle paraît avoir exercé jadis son influence sur toutes les tribus des Tupis, mais le P. Yves lui donne une extension qu'elle n'avait pas jadis, c'est déjà une altération visible dans les anciennes idées mythologiques. Le nom de ce volatile vénéré s'écrit en portugais *Acaúan* et même *Macauân*; l'oiseau fait sa nourriture des reptiles. Il s'en faut de beaucoup qu'il ait l'aspect sinistre, que lui donne notre bon missionnaire. Il a une

tête assez grosse relativement au corps, et elle est cendrée, il a le poitrail et le ventre rouges, ses ailes et sa queue sont noires tachetées de blanc. Aujourd'hui, la plupart des indigènes se bornent à croire que cet oiseau est chargé de leur annoncer l'arrivée d'un hôte. On peut consulter sur l'Acaúan, Accioli, *Corografia Paraense*, et Gonçalvez Dias, *Diccionario da lingua Tupy*. Martius au mot Oacaoam dit que c'est le Macagua de Felix d'Azara. Falco (herpethocheres).

Si ces petits et médiocres Barbiers ont de l'autorité entre les leurs, beaucoup plus en ont ceux qui proprement sont appellez Pagy-Ouassou grands barbiers. p. 289.

Au temps d'Yves d'Evreux, les chirurgiens les plus habiles étaient encore désignés sous le nom de *Barbiers;* quelques années avant lui l'illustre Ambroise Paré ne prenait pas d'autre titre. Comme les *Piayes*, *Payé*, *Pagy*, *Boyés* ou *Piaches*, car on leur donne tous ces noms, se mêlaient de la cure des blessures ou des maladies; le P. Yves, ainsi qu'on l'a vu dans tout le cours de l'ouvrage les assimile avec un certain dédain aux barbiers, mais on le sent, aux barbiers de village. Ce chapitre est certainement l'un des plus curieux du livre; il doit être comparé soigneusement avec tout ce qui a été dit par Simon de Vasconcellos (*Chronica da companhia de Jesus*, in-fol.), et avec tous les mémoires qu'a publiés l'institut historique de Rio de Janeiro sur la religion primitive des indigènes; les attributs de Geropary y sont définis clairement. La lacune d'une feuille est vivement à regretter. Il est évident qu'elle nous fait perdre de précieux documents sur les hommes rusés et habiles qui conservaient parmi eux les traditions.

Ces vilains oyseaux nocturnes, beaucoup plus horribles et grāds que ceux de pardeça, viēnēt trouuer les personnes couchées et dormātes en leur lict. p. 297.

Au temps où devait paraître cette relation, les chauves-souris étaient encore rangées dans la classe des oiseaux.

Ce que dit ici notre voyageur, sur les Vampires, n'a rien d'exagéré. On peut consulter sur ce point Ch. Watterton (*Excursion dans l'Amérique méridionale*, p. 15 et 389). Ce savant naturaliste décrit avec un soin minutieux le genre de blessure que fait cette chauve-souris américaine sur les gens endormis. Il avait tué un Vampire, qui portait 32 pouces d'envergure. En général, ils sont beaucoup moins grands.

Et là plantent de petites idoles faites de cire ou de bois en forme d'hommes. p. 302.

Parmi les vieux voyageurs du XVIIme siècle, Yves d'Evreux est comme nous l'avons fait remarquer, le seul qui signale chez les Tupinambas des rudiments de statuaire (bien imparfaite sans doute) appliqués à la mythologie de ces peuples. Il n'y a rien de semblable dans Thevet, Hans Staden et Lery, pas plus que dans Vasconcellos, Cardim, Soarez ou Jaboatam. Les Tupis étaient des peuples uniquement chasseurs, passant accidentellement à la vie agricole. Les seuls vestiges de sculpture que nous connaissions d'eux, sont appliqués à leurs *Macanas*, ou à leur *Lyvera-pème*, espèces d'armes pesantes, qu'ils se plaisaient à orner avec une sorte d'adresse. Ils étaient dans l'habitude de fixer un Maraca empenné de plumes brillantes à la proue de leurs canots de guerre si élancés et si élégants, il serait possible que la base de cet instrument eut été alors orné de sculptures, analogues à celles qu'on remarque chez les insulaires de la Polynésie. Il est probable qu'en multipliant leurs rapports avec les Européens, les Tupinambas ont puisé parmi nous certaines idées de sculpture rudimentaire, qu'ils ont appliquées à leurs grossières divinités. L'exact Barrère, qui écrivait, il est vrai, plus d'un siècle après Yves d'Evreux parle d'un Piaye ayant exécuté une statuette de ce génie du mal *Anaanh*, qui n'est autre chose que l'*Anhanga* de Nobrega et d'Anchieta, et dont la terrible mission sur la terre est si bien définie par Jean de Lery, qui l'appelle toujours *Aignan*. Qu'on lui donne aux îles ou sur le continent les noms d'*Uracan*, d'*Hyorocan*, de *Gerupary*, de *Maboya*, d'*Amignao*;

qu'on reconnaisse dans des génies secondaires, ses messagers (nous en nommerons un le malicieux *chinay*, qui fait maigrir les pauvres Indiens en suçant leur sang), Anhanga a été revêtu d'une face terrible du XVIIme au XVIIIme siècle. Ce type primitif de la sculpture religieuse des Tupis a été malheureusement taillé dans un bois très mou et n'a pu guère résister à l'action du temps ou à l'invasion des termites; nous doutons qu'on puisse jamais s'en procurer un *specimen* remontant à deux siècles. Voici du reste le passage si curieux de Barrère, qui confirme le dire du P. Yves: „Les Indiens ont une autre sorte de piayerie assez singulière. Ils font une figure du diable, d'un bois fort mol et résonnant; cette statue qui est grande de trois ou quatre pieds est affreuse par la longue queue et les longues griffes qu'ils lui font. Ils l'appellent *Anaantanha*, comme qui dirait image du diable; car *Tanha* signifie figure et *Anaan* diable. Après avoir soufflé les malades, les Piayes portent cette figure hors du Carbet. Là, ils l'apostrophent et la frappent rudement à coups de bâton, comme pour obliger le diable à quitter malgré lui le malade." (Voy. *Nouvelle Relation de la France équinoxiale, contenant la description des côtes de la Guiane, de l'isle de Cayenne, le commerce de cette colonie, les divers changements arrivés dans ce pays* etc. etc. Paris, 1743, gr. in-12.)

Dans un chapitre précédent Yves d'Evreux a déjà parlé d'une marionnette, à laquelle était adaptée une sorte de mécanisme et qui servait aux enchantements d'un Piaye. Nous ne saurions trop regretter qu'aucune de ces idoles ne soit entrée dans les collections ethnographiques dont on commençait à se préoccuper en ce temps. Peu d'années avant l'époque où La Ravardière explorait le fleuve des Amazones, Jean Mocquet, le garde des curiosités du roi, parcourait ses rives: c'eut été une rare bonne fortune, pour l'archéologie américaine, s'il eut pu se procurer quelques-unes des idoles semblables à celles dont parle le P. Yves.

C'est donc la coustume des Pagys-Ouassous de célébrer en certain temps de l'année des lustrations publiques. p. 306.

Il est infiniment probable, que les lustrations dont il est question ici étaient pratiquées en souvenir des cérémonies que les Tupinambas avaient vu faire aux chrétiens. Il pouvait en être de même, à l'égard de la prétendue confession auriculaire dont l'auteur parle un peu plus loin (p. 309). Les anciens voyageurs, Hans Staden, Lery et Thevet, ne disent rien qui aie trait à une pratique semblable.

Pacamont, grand barbier de Comma. p. 306.

Il semble au premier abord, que ce piaye si influent ait reçu un nom français; il n'en est rien. Il y avait à la même époque un chef puissant nommé *Pacquara-behu*, le ventre d'un pac plein d'eau. Pacamont pourrait signifier le Paca pris au piége *Pacamondé*. Le nom du pays sur lequel il exerçait son influence signifie la région des plantes laiteuses: il s'écrit *Cumá*

Ce que Vatable interprète en cette sorte. p. 315.

Vatable ou Vateblé était un hébraïsant célèbre du XVI[me] siècle, restaurateur des études orientales en France; il mourut en 1547. Ses notes sur l'ancien testament avaient été insérées dans la bible de Robert Étienne.

J'espère à présent que iescris cecy, que les Pères qui sont par delà, luy donnent de terribles alarmes et que son royaume va fort en decadence et s'approche de sa totale ruine: car auant que je quittasse l'isle, ie voyois et expirimentois vne disposition générale et uniuerselle de la conuersion de ces peuples. p. 318.

Cette phrase nous prouve que le P. Yves écrivit son ouvrage en Europe et qu'il avait connaissance de la mission dirigée par le P. Archange. Marcellino de Pise affirme, que 565 Indiens reçurent le baptême durant cette seconde expédition religieuse. (Voy. *Annales historiarum ordinis minorum*. Lugd., 1676, in-fol.) Le P. Archange, suivi de ses douze compagnons et porteur des magnifiques ornements brodés par la duchesse de Guise, devait, en effet,

s'environner d'une tout autre pompe que les quatre généreux capucins, qui avaient commencé la mission. Grâce à des documents qui nous viennent de la marine, et que nous devons à l'obligeance de Mr. P. Margry, nous voyons par une lettre inédite du sieur de Beaulieu à Mr. de Razilly, que le P. Archange qui comprenait parfaitement la valeur de l'argent, abstraction faite du voeu de pauvreté, n'avait pas voulu s'embarquer tant qu'il y avait eu pour lui espérance de se procurer des subsides. Malgré les ressources dont put disposer son chef spirituel, l'histoire de cette seconde mission est encore à faire: elle n'a même laissé aucune trace, et elle sera sans doute ignorée, tant que le livre de François de Bourdemare se dérobera à nos investigations. Nous savons seulement, que beaucoup plus favorisé qu'Yves d'Evreux, par ses supérieurs, il avait reçu, grâce à ses lettres d'Obédience, le droit d'admettre des novices dans son couvent. Il n'eut pas le temps de mettre à profit un tel privilége; mais lors de son retour en Europe, on le récompensa de son zèle et dès l'année 1615, il était devenu gardien du grand couvent de la rue St. Honoré.

Tous ces faits omis naturellement par les historiens du Maranham sont constatés dans *les éloges historiques*, manuscrit de la bibliothèque impériale, il y aurait toutefois de l'injustice à oublier que le P. Marcellino de Pise les mentionne. Après avoir raconté comment le général des capucins Paul de Caesena, permit à Honoré de Paris, alors provincial, d'envoyer une seconde mission en Amérique; il ajoute. „*Ille nihil cunctatus, duodecim fratres ad hanc expeditionem, aptos elegit quorum animosa phalanx navem conscengâ secedens in indiam, a barbara illa natione jam capucinorum placidis moribus assucta per humaniter fuit excepta.*“ A l'entrée des Portugais, le P. Archange de Pembroke se retira avec les capucins français et fit place aux Franciscains, qui vinrent s'établir dans le monastère au nombre de vingt. Sous la direction de Fr. Christovam Severim, le couvent reçut dès-lors une institution nouvelle. Les bases en avaient été jetées en 1624, mais elles ne furent arrêtées définitivement que le 4 Août de l'année suivante.

Nous nous garderons bien de mettre sous les yeux du lecteur les péripéties fâcheuses par lesquelles passa le monastère durant deux cent vingt-cinq ans; il suffira de dire qu'au début du siècle, il tombait à peu près en ruine. En 1860, le gardien actuel, qui n'avait plus sous sa direction que deux Franciscains, mais qui heureusement avait su se concilier la sympathie des habitants de San Luiz a fait un appel à la charité publique, pour qu'on réparât dignement un édifice, qui se lie si intimement aux souvenirs les plus intéressants du pays. L'ordre aujourd'hui est fort pauvre, mais il contraste, dit-on, par son dévouement avec bien des couvents opulents de la cité qui laissent tomber en ruine leur monastère. L'appel de Fr. Vicente de Jesus a été entendu. On a recueilli des sommes assez abondantes pour réparer ce qui avait subi l'injure du temps. Tout en conservant l'humble chapelle ou vint prier Yves d'Evreux on élève de nouvelles constructions et l'église de Sancto Antonio sera la plus belle de cette riante cité.

Il me demandoit qui estoient ces Karaïbes, je luy fis reponce que ces douzes estoiēt les douze *Maratas* du fils du Toupan. p. 337.

Il est infiniment curieux de voir ici, le père Yves d'Evreux, faire une sorte d'allusion à des croyances anciennes de ces peuples, que Thevet, ou peut-être le chevalier de Villegagnon avait recueillis dès l'année 1555, et auxquelles d'ailleurs nos voyageurs du XVIme siècle semblent rester étrangers dans le cours de leurs récits. Une note même concise nous entraînerait trop loin et nous nous voyons forcé de renvoyer le lecteur à un opuscule dans lequel nous avons rassemblé tout ce que nous avons pu trouver sur les idées mythologiques des Tamoyos et des Tupinambas. (Voy. sur les *Maïrata*, *une fête brésilienne célébrée à Rouen en* 1550 *suivie d'un fragment du XVIme siècle roulant sur la Théogonie des anciens peuples du Brésil.* Paris, Techener, 1850, gr. in-8.)

Et choisissant Sainct Barthelemy ie le luy montray disant Tien, voilà ce grand Marata qui est venu

en ton pays, duquel vous racontez tant de merueilles que vos pères vous ont laissé par tradition. C'est luy qui fit inciser la Roche, l'autel les images et escritures qui y sont encore a présent et que vous auez veu vous autres etc. p. 338.

La légende brésilienne a transmis d'âge en âge le récit des pérégrinations de deux prophètes fort distincts, en honneur a peu près égal chez ces peuples barbares et qu'elle nomme tour à tour Tamandaré et Sumé. Comme Bouddha, le dernier a laissé toutefois, l'empreinte d'un de ses pieds sur la roche vive lorsqu'il a quitté la terre. Le mythe de Tamandaré qui se lie au récit du déluge américain est raconté tout au long par Vasconcellos dans ses *Noticias do Brasil*, p. 47 et 48. C'est là qu'on peut voir, comment le Noë américain, s'élançant au sommet d'un palmier, qui portait sa cime jusque dans les cieux et guidant ainsi sa famille, se sauva et repeupla la terre. Dans la phrase que nous citons ici, Yves d'Evreux fait allusion au législateur beaucoup plus moderne, Sumé, ce Triptolème brésilien, qui enseigna la culture du manioc aux peuples issus de Tamandaré. Simon de Vasconcellos dit très positivement: „Il y avait entre eux une tradition fort antique, transmise des pères aux enfants et elle racontait que bien des siècles après le déluge, des hommes blancs avaient apparu dans ces régions, ils parlaient aux peuples d'un seul dieu et d'une autre vie. L'un deux s'appelait *Sumé*, par lequel il faut entendre *Thomé*." En préférant la tradition qui accorde l'honneur d'avoir évangélisé les peuples lointains à Saint Barthélemy, le P. Yves d'Evreux fait preuve de sa connaissance des sources. Au rapport d'Eusèbe, en effet, cet apôtre voyageur, avait pénétré jusqu'à l'extrémité des Indes. Saint Pantène ayant parcouru le fond de l'Asie dès le IIIme siècle, y avait déjà trouvé des traces du christianisme, qu'on pouvait attribuer aux prédications de St. Barthélemy. La légende contraire a cependant prévalu au Brésil, comme elle a prévalu surtout aux Indes. Voy. le livre portugais intitulé: *Jornada do Arcebispo de Goa dom Frey Aleixo de Menezes, quando foy as serras do Malauare, lugares em que morão os*

antiguos Christãos de S. Thomé. Coimbra, 1606, in-fol.) Les traces des pieds de St. Thomas étaient visibles du temps de Vasconcellos, au nord du port de Saint-Vincent non loin de la ville. Ces traces de deux pieds nuds merveilleusement empreints sur la pierre (*tão vivas e expressas, como se em hum mesmo tempo, juntamente se fizerão*) étaient parfois cachées sous l'eau. Le religieux franciscain Jaboatam, retrouve au récif devant Pernambuco, les saintes empreintes; cependant dans cette seconde version de la légende, on ne voit apparaître qu'un tout petit pied, comme celui d'un enfant de cinq ans, et le pieux narrateur suppose que c'est celui d'un jeune compagnon de l'apôtre. (Voy. le *novo Orbe Seraphico*, réimprimé en ces derniers temps par les soins de l'*Institut historique et géographique de Rio de Janeiro.*)

On ne se contente pas de reconnaître ces traces fameuses sur plusieurs points du littoral, et il serait bien long de les énumérer: on fait pénétrer résolument le saint voyageur dans l'intérieur du Brésil, et là, il inscrit sur la roche, en caractères gigantesques, l'histoire de sa mission. Il y a à *Minas geraes*, un village auquel on a donné son nom, c'est *São Thomé das lettras.* Un observateur sérieux, le général Cunha Mattos ne vit pas les fameuses inscriptions, mais il fut à même de constater la tradition et il pense que l'inscription fantastique que l'on remarque sur l'une des parois de la *Serra das lettras*, est due à quelque accident du terrain, à des dendrites, pour nous servir de ses expressions. (Voy. *Itinerario do Rio de Janeiro ao Pará e Maranhão.* Rio de Janeiro, 1836, 2 vol. in-8. T. 1er, p. 63.) C'est même aujourd'hui l'opinion qui a prévalu, et dans l'inscription gigantesque de la *Serra das lettras*, on ne voit plus maintenant qu'une infiltration de particules ferrugineuses qui sur les grès de la montagne a simulé des caractères d'écriture.

Quant aux hiéroglyphes grossièrement tracés en creux et dont l'origine indienne n'est pas douteuse, ils sont nombreux au Brésil; et plusieurs ouvrages nous en ont transmis des *fac-simile.* Le grand voyage pittoresque de Mr. Debret

en offre deux, qui ne manquent pas d'un certain intérêt. Nous voulons parler de l'inscription présentée par la montagne *do Anastabia* et des sculptures en creux exécutées sur un rocher qu'on rencontre à peu de distance des bords du Rio Yapurá, dans la province du Pará: il pourrait se faire que le discours du P. Yves fit allusion à ce monument original, et d'exécution fort grossière, dont Mr. Debret donne l'explication (T. 1er, p. 46), mais dans lesquels l'imagination la plus prévenue ne saurait trouver des bases pour asseoir une opinion historique ou religieuse.

En ce qui regarde *les roches incisées* dont parle notre bon moine, la tradition en est répandue dans l'Amérique entière, et ces accidents résultats des grandes commotions de la nature sont toujours expliquées par la légende indienne, en les attribuant au pouvoir souverain d'un demi-dieu, qui brise à son gré les rochers les plus rebelles au travail de l'homme et parfois les plus gigantesques; à la Nouvelle-Grenade, le saut de Tequendama n'a pas d'autre cause; il est dû comme on sait au grand Bochica. Sur le point dont nous nous préoccupons, il pourrait bien être question d'une ouverture faite au *récif* qui borde le littoral de Pernambuco et que l'on attribue au grand Sumé, ou à son représentant chrétien l'apôtre voyageur. (Voy. Fr. Antonio de Santa Maria Jaboatam, *Novo orbe serafico brasilico* ou *Chronica dos Frades menores da provincia do Brasil*, 2me édit. Rio de Janeiro, 1858.) Jaboatam écrivait son livre en 1761.

Conférence avec Iacoupen. p. 348.

Ce chef indien portait un nom bien connu dans l'ornithologie du Brésil. Le *Jacupema* n'est autre que le Penelope superciliaris. C'est un des meilleurs gibiers du Brésil.

Le P. Martial d'Abbeville. p. 370.

La famille des Foulon, qui jouissait d'une haute considération à Abbeville avait voué plusieurs de ses membres à la vie monastique. Le P. Martial vint à Paris, avec son frère, le P. Claude; ce dernier, dont l'article est si erroné dans la biographie universelle, était déjà gardien du couvent

de sa ville natale en 1608, mais comme le P. Yves il avait commencé son noviciat en 1595 (le 9 juin). La bibliothèque de l'Arsenal possède un opuscule du P. Claude, devenu rare. Il est intitulé: *L'arrivée des Pères Capucins et la conuersion des sauvages à nostre sainte Foy déclarés par le R. P. Claude d'Abbeville, prédicateur Capucin à Paris*, chez Jean Nigaut rue St. Jean de Latran, an 1613. On peut comparer cet écrit à l'article intitulé: *Retour du sieur de Rasilly en France et des Toupinambous qu'il amena à Paris. Mercure français*, T. 3, p. 164. *L'histoire chronologique de la bienheureuse Colette, réformatrice des trois ordres du Séraphique Père St. François.* Paris, Nicolas Buon, 1628, in-12, n'est nullement du P. Claude, comme le prétend Eyriès. L'Épitre dédicatoire est signée Fr. S. d'A., capucin indigne. Claude d'Abbeville était déjà mort, lorsque cet ouvrage parut. Après avoir vécu 23 ans en religion il s'éteignit à Rouen en 1616, et non en 1632.

Nous partîmes de Plume en Angleterre. p. 372.

Il faut lire Plymouth, Claude d'Abbeville écrit Plemüe.

De Baiador nous rengeasme cette côte d'Aphrique jusqu'à la riuière ditte Lore par les Espagnols. p. 372.

Il s'agit ici du Rio de Ouro.

Ayant passé, nous vinsme et arriuasmes en vne petite Isle appelée Fernand de la Roque. p. 373.

On reconnaîtrait difficilement sous ce nom l'île de *Fernão de Noronha,* et non *Fernando de Noronha,* comme l'écrivent quelques géographes, elle est à 75^{0} long. E. N. E. du Cap de São Roque, elle se trouve située par les 3^{0} 48′ à 52′ de lat. Son voisinage du Cap St. Roch explique l'altération de son nom. Quelques vieux voyageurs écrivent Fernand de la Rongne; le P. Claude est dans ce cas.

Puis ceste isle qui jusques a maintenant auoit esté appelée l'Islette Ste. Anne par ce que nous y estions arriuez ce iour-là et a cause de Madame la

Comtesse de Soissons qui se nomme Anne, laquelle est parente de Mr. de Rasilly. p. 374.

Cette dernière circonstance a été omise par le P. Claude.

Ils nous appellent les grands prophètes de Dieu et de Ioupan et en leur langage du pays Carribain, Matarata. p. 376.

Il faut lire Toupan au lieu de Ioupan. Quant au mot Matarata, qui revient dans cette phrase, ne peut-on l'expliquer par l'adjectif *Mbaráeté* qui signifie fort. Il semble être sous cette signification dans le *Tesoro de la lengua Guarani* du P. Ruiz de Montoya.

Le sieur du Manoir. p. 378.

Le capitaine du Manoir était établi depuis longtemps dans l'île et il s'y était créé de nombreuses relations. Ce fut lui, qui lors de l'arrivée des missionnaires, les accueillit et leur donna même un festin. „Aussi magnifique que l'on saurait faire en France," dit le P. Claude. MM. de Rasilly et de Pezieux y assistaient. Ce fut de la résidence de du Manoir qu'on partit pour venir occuper l'endroit, où s'éleva le fort de St. Louis. Cet officier revint en France, avant la prise de possession du Maranham par les Portugais.

Lorsque nos forces navales eurent évacué les ports du Maranham, plusieurs Français ne suivirent pas l'exemple de du Manoir, et s'établirent dans la nouvelle colonie, mais on n'y admit guère que les artisans. On serait dans l'erreur si l'on supposait que la mission fondée avec tant de zèle par nos religieux fut abandonnée; elle ne passa même pas dans un autre ordre, et les franciscains en restèrent chargés: on trouvera sur ce point tous les renseignements désirables dans l'*Orbe Seraphico* du P. Jaboatam. Ce recueil renferme une longue biographie de F. Francisco do Rosario moine célèbre de l'ordre de St. François, qui prit possession du couvent des capucins dix ans environ après l'abandon définitif que ceux-ci en avaient fait. Ce zélé missionnaire s'enfonçait fréquemment dans les solitudes inexplorées du Maranham et allait catéchiser les indiens. Il composa même

en 1630, un savant ouvrage sur les tribus sauvages qu'il avait visitées. Ce livre malheureusement n'a jamais été publié, et serait s'il était retrouvé un précieux commentaire au voyage du P. Yves. Fatigué par ses travaux dont la multiplicité étonne l'imagination, F. Francisco do Rosario passa à Bahia, où il fut revêtu des dignités de l'ordre et où il mourut en odeur de sainteté le 24 février 1650. On affirme qu'il avait annoncé longtemps à l'avance les grands événements politiques qui faisant présager l'expulsion de l'Espagne rendirent son indépendance au Brésil, Il parait qu'il avait été forcé de reconstruire en l'année 1625, les bâtiments qu'avaient commencé à élever nos religieux. Aussi est il regardé à St. Louis de Maranham, comme le véritable fondateur du couvent de son ordre

Nous n'ajouterons plus qu'un mot destiné à clore les renseignements réunis dans ces notes. Non seulement ils trouveront leur complément dans le travail qui précédera la Relation du P. Claude d'Abbeville, mais on peut dès a présent les compléter par des ouvrages français contemporains, absolument négligés à ce point de vue, par les historiens de l'Amérique. Le P. Pierre de Jarric entre autres se trouve être dans ce cas. Qui s'attendrait en effet à rencontrer dans une *histoire des indes orientales;* tous les faits religieux qui eurent lieu dans le Maranham, avant l'année 1607. C'est cependant en consultant le Vme livre de cette volumineuse Relation, qu'on trouve l'histoire tragique des PP. Francisco Pinto et Luiz Figueira, Jésuites portugais, qui furent les premiers à visiter l'intérieur des régions inexplorées, dont le littoral fut occupé par les français François Pyrard, le voyageur Belge, fixé dans la petite ville de Laval, nous dit aussi dans sa Relation des Indes et surtout des îles Maldives, ce qu'on pensait du Brésil en Europe au temps ou vivait le P. Yves. Il ne parle point néanmoins du Maranham et n'en pouvait point parler.

Il y a encore un fait remarquable à signaler c'est que cette belle province que le volume publié par M. Herold contribuera plus qu'aucun autre voyage ancien à faire connaître soit restée si longtemps en dehors de toute vie po-

litique. Concédée dès l'origine aux fils de Jean de Barros, l'historien fameux des Indes, elle ne fut révélée à l'Europe que par une déplorable catastrophe; puis, malgré sa fertilité et la magnificence de sa végétation on l'oublia. Elle figure cependant sur l'un des monuments géographiques les plus importants où l'on ait su spécifier ce qu'était le Brésil au XVIme siècle. Nous voulons parler de la belle carte de Gaspard Viegas, qui est datée du mois d'Octobre 1534, et que possède la bibliothèque impériale de Paris. Nul historien n'en avait fait mention jusqu'à ce jour et malgré son admirable exactitude pour les temps reculés où elle fut construite, elle serait restée longtemps ignorée encore, sans la docte obligeance de M. Cortambert qui nous l'a communiquée. Nous aimons à rappeler ici, que ce beau travail d'un géographe inconnu; se liera désormais à la plus vaste et à la plus exacte reconnaissance des côtes du Brésil qui ait été acquise à la science en ces derniers temps, M. le capitaine de frégate Mouchez en fera l'objet d'un examen spécial dans son grand ouvrage nautique sur le littoral du Brésil.

Ici doivent finir les notes qui étaient nécessaires pour qu'on pût comprendre en France et même en Amérique, le texte de notre vieux voyageur. Nous n'ajouterons plus qu'un mot, et il est peut-être indispensable pour faire comprendre la valeur du précieux document que nous exhumons. Le compagnon fidèle du P. Yves d'Evreux, le P. Arsène de Paris, écrivait en 1613 au supérieur de sa maison à propos des régions qu'il évangélisait: „Je vous asseure, mon père, que quand on s'y sera un peu estably: On s'y trouvera comme en un vray paradis terrestre.“ L'espérance du bon religieux n'était pas de celles, qui se réalisent complétement; les choses ne marchent pas ainsi en ce bas monde; mais sans être un paradis, le Maranham est devenu une des provinces florissantes d'un vaste Empire, qui va progressant. Au milieu de ces prospérités réelles et malgré les efforts d'esprits heureusement doués, les progrès intellectuels du pays ne sont pas tout ce qu'ils pourraient être; les souvenirs du passé, qui servent si puissamment le développement des popula-

lions, y sont pour ainsi dire abolis. Point d'archives, point de bibliothèques publiques, peu d'institutions littéraires. Cela a été compris si bien par le chef de l'Empire, que dom Pedro II, chargea il y a dix ans l'un des esprits les plus actifs et les plus éminents de ce pays, d'aller examiner à St. Luiz l'état réel des dépots littéraires de la capitale du Maranham. Nous ne prétendons pas reproduire ici les plaintes judicieuses et fondées de Mr. Gonçalvez Dias, sur l'état déplorable où il trouva les établissements qui devaient être l'objet de ses investigations. On peut lire son rapport écrit d'un style si mesuré, dans la *Revista trimensal*, que publie avec tant de zèle l'institut historique de Rio de Janeiro. Nous ne citerons qu'un fait, où il a dix années, tout au plus, Mr. Dias comptait encore deux mille volumes (nous voulons parler ici de la bibliothèque publique), l'almanach de 1860, donné par Mr. B. de Mattos n'en compte plus que 1030 dans le plus déplorable état! Puisse la réimpression du P. Yves d'Evreux signaler une ère nouvelle dans la patrie d'Odorico Mendez, de Gonçalvez Dias et de Lisboa.

Imprimerie de Bär & Hermann à Leipzig.

Index alphabétique

de quelques dénominations employées dans le voyage

du

Père Yves d'Evreux.

(On n'a donné dans cet index sommaire, ni les mots appartenant aux dialogues, ni les expressions tirées des langues indiennes, et qui sont contenues dans l'introduction ou dans les notes.)

Table des matières.

Second traite.

